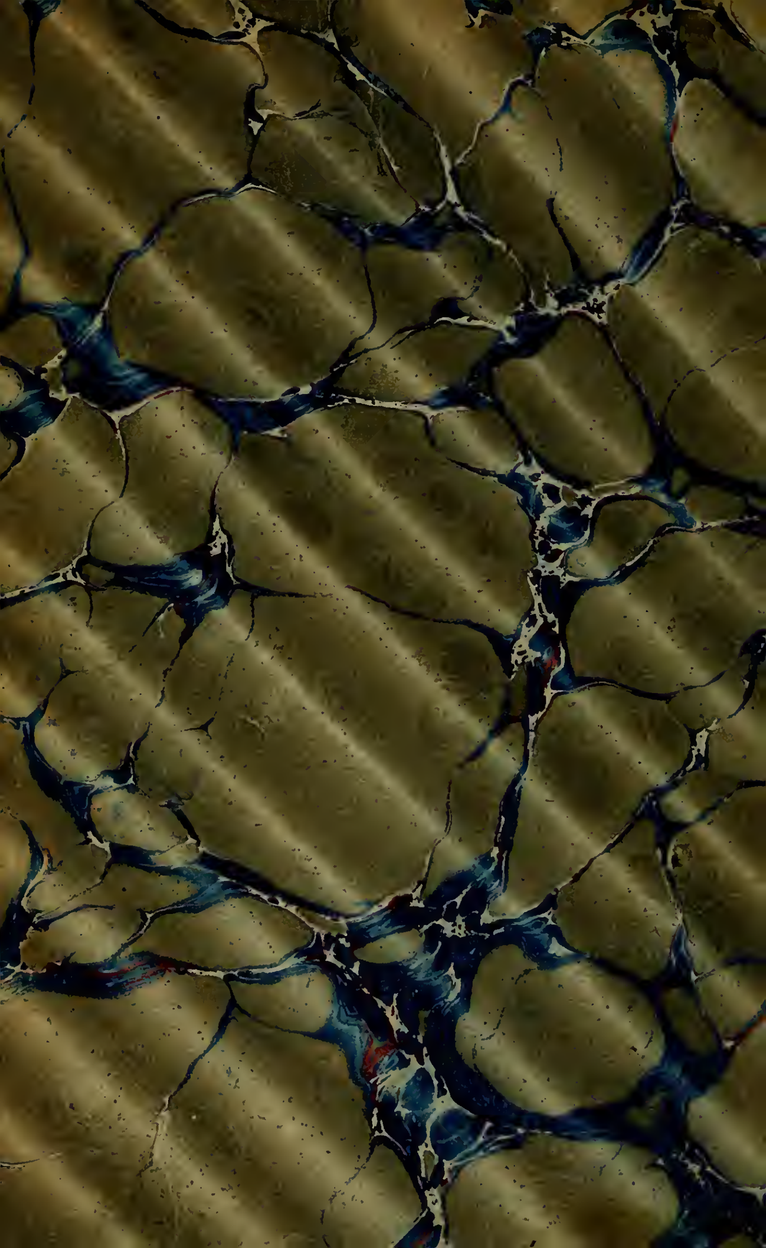
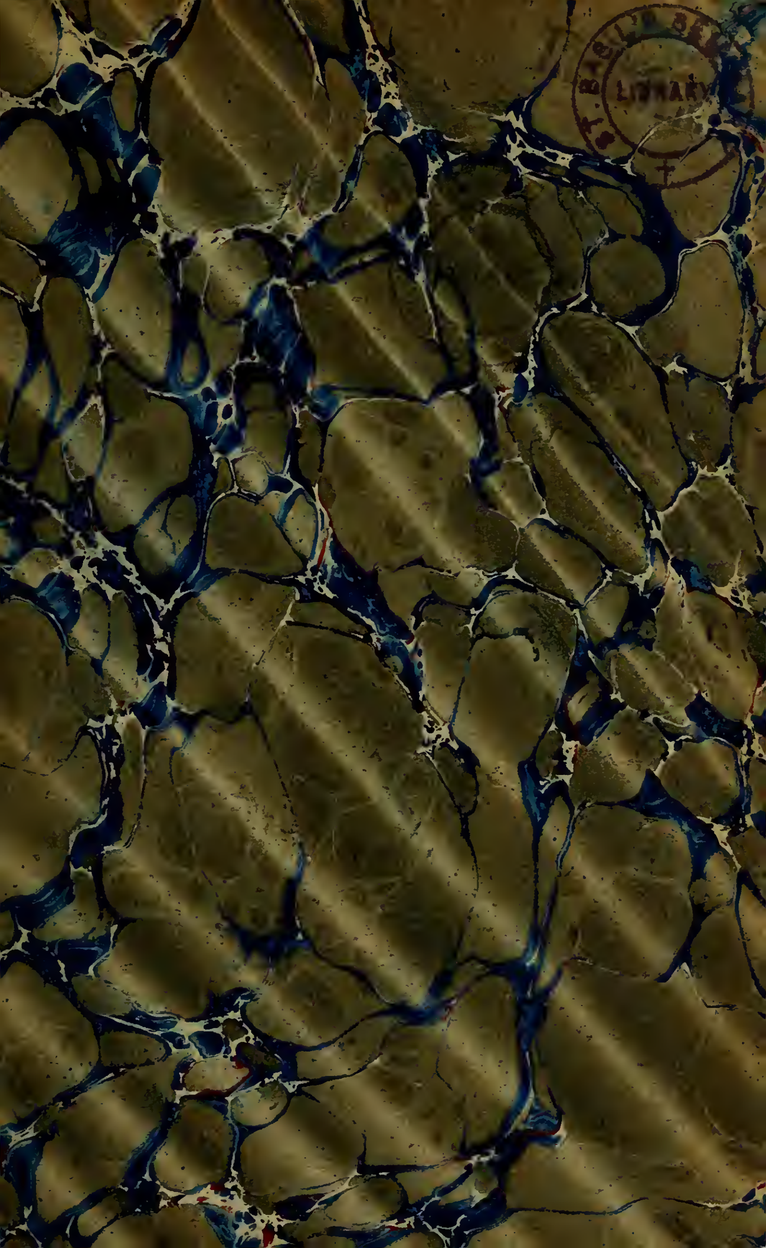

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01949153 9




LIBRARY


LIBRARY

LE PARADIS SUR TERRE

OU

LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

LE

PARADIS SUR TERRE

OU LE MYSTÈRE EUCHARISTIQUE

ÉTUDIÉ AU POINT DE VUE DOGMATIQUE, LITURGIQUE, ASCÉTIQUE ET MORAL

EN 97 DISCOURS

POUVANT SERVIR D'INSTRUCTIONS, DE LECTURES PIEUSES ET DE SUJETS DE MÉDITATION

Par l'abbé Ch. ROLLAND

Chanoine titulaire de Langres, Missionnaire apostolique

Ouvrage honoré de la bénédiction de Sa Sainteté Léon XIII, approuvé par Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Langres, et recommandé par Leurs Eminences les Cardinaux Langénieux, Pitra, Mermillod, etc.



QUINZIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

Terram cælum facit hoc mysterium.

S. J. Chrysostome,
(Hom. XXIV in I ad Cor.)

TOME DEUXIÈME



LANGRES

BUREAUX DE L'AMI DU CLERGÉ

MAISON SAINT-PIERRE, RUE TASSEL

PARIS
LIBRAIRIE J. GABALDA & Cie
RUE BONAPARTE, 90

LANGRES (Hte-Marne)
CHEZ L'AUTEUR

1911

I. H. S. M.

LIVRE TROISIÈME

Jésus Aliment de nos âmes dans la Très Sainte Eucharistie

CHAPITRE I

LE TRÈS AUGUSTE SACREMENT DE LA COMMUNION

Quam bonus Israel Deus !

Oh ! que Dieu est bon et miséricordieux !

(Ps. LXXII, 1).

Avez-vous jamais réfléchi, dit un philosophe chrétien de notre siècle, « à l'importance que les hommes ont toujours attachée au repas pris en commun ? La table, dit un vieux proverbe grec, est l'entremetteuse de l'amitié. Point de traités, point d'accords, point de fêtes, point de cérémonies d'aucune espèce, même lugubres, sans repas. Pourquoi l'invitation adressée à un homme qui dînera tout aussi bien chez lui, est-elle une politesse ? Pourquoi est-il plus honorable d'être assis à la table d'un prince que d'être assis ailleurs à ses côtés ? Descendez depuis le palais du monarque européen jusqu'à la hutte du Cacique ; passez de la haute civilisation aux rudiments de la société ; examinez tous les rangs, toutes les conditions, tous les caractères, partout vous trouverez les repas placés comme une espèce de religion, comme une théorie qui a ses lois, ses observances, ses déli-

catesses très remarquables. Les hommes n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune ; le signe a paru exalter l'union jusqu'à l'unité[1]. »

Et Dieu, lui aussi, nous a invités à sa Table !

Par amour pour nous, il nous donne le très saint Sacrifice de la messe ; par amour pour nous, il a été plus loin encore : il a institué le très auguste sacrement de la communion. *Quam bonus Israël Deus!*

Oh ! qu'il est grand, qu'il est beau, qu'il est ineffable, le sacrement de la communion ! Combien il l'emporte sur tous les autres sacrements ! Qu'est-il donc ? C'EST JÉSUS-CHRIST VENANT EN NOUS SOUS LES APPARENCES DU PAIN ET DU VIN POUR NOUS SANCTIFIER SANS INTERMÉDIAIRE. Méditons les trois excellences renfermées dans cette définition, et nous serons convaincus que la communion dépasse autant en grandeur les autres sacrements que le soleil l'emporte en clarté sur la lune et les étoiles.

I

« Pendant qu'ils soupaient, » dit saint Luc parlant de Jésus-Christ et des apôtres, « pendant qu'ils mangeaient, » suivant le grec, « Jésus prit du pain, le bénit et le rompit en leur disant : « Prenez, mangez, « ceci est mon corps livré pour vous ; faites ceci « en mémoire de moi. » Et prenant la coupe, après le souper, il rendit grâces, et la donna à ses disciples en leur disant : « Buvez-en tous : c'est mon sang, le « sang de la Nouvelle-Alliance qui est répandu pour « plusieurs en rémission de leurs péchés. Toutes les « fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de « moi. »

[1] Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

D'après ces paroles du troisième Evangile, la *matière nécessaire* de l'Eucharistie est d'une part le pain de froment pétri avec de l'eau naturelle, de l'autre le vin fait avec le fruit de la vigne, en sorte que la consécration ne serait pas valide, si elle tombait sur du pain fait avec toute autre farine que celle de blé, ou bien sur du vin qui ne serait pas du vin de raisin ou qui serait mélangé d'un autre liquide en quantité notable. — Quoique dans l'Eucharistie la matière soit double, il n'y a cependant qu'un seul sacrement, parce que, dit le catéchisme du Concile de Trente, cette double matière ne représente qu'une seule chose : la réfection spirituelle de l'âme.

La sagesse la plus divine a présidé au choix de cette double matière, comme nous l'avons démontré ailleurs avec détail[1]. Elle nous prêche éloquemment : les effets que produit en nous la sainte communion, par laquelle Jésus opère dans nos âmes les mêmes effets que la nourriture matérielle dans nos corps ; — le désir qu'a le Sauveur de nous voir souvent à la Table sainte ; — le souvenir de sa douloureuse Passion, où son corps fut broyé par les coups et fut pour ainsi dire mis sous le pressoir de la douleur ; — la charité qui doit régner entre les chrétiens, et qui est une des principales dispositions de ceux qui communient.

Mais, remarquons-le bien, nous ne recevons au banquet sacré que les apparences du pain et du vin. La parole est venue qui a détruit la substance du pain et la substance du vin. Les autres sacrements n'existent qu'au moment où l'on applique la matière et la forme au sujet ; dans l'Eucharistie, le sacrement existe dès que la matière est consacrée. Dans les autres sacrements, la matière ne se change pas en une autre substance ; dans l'Eucharistie, le pain

[1] Livre premier, chapitre XIII, p. 237.

et le vin sont changés substantiellement, par la *forme,* au corps et au sang de Jésus-Christ.

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang ! » Quelle parole ! C'est la plus belle, la plus délicieuse et la plus sublime entre toutes les paroles de Dieu. Parmi celles-ci, il y en a quatre qui me sont bien chères. Il y a la parole de la création : Que la lumière soit, que le firmament soit, que le monde soit, *Fiat:* c'est la parole de la puissance ! — Il y a la parole de l'Incarnation : « Qu'il me soit fait selon votre parole, et le Verbe s'est fait chair » : c'est la parole de la charité ! — Il y a la parole de l'apostolat : « Allez, enseignez toutes les nations » : c'est la parole de la lumière et de la vérité ! — Il y a la parole du pardon des péchés : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez » : c'est la parole de l'indulgence, de la miséricorde ! Ah ! ces paroles sont souverainement adorables, et je tombe à genoux devant elles ! Mais plus adorables, plus suaves, plus grandioses sont celles de la consécration, parce qu'elles renferment les énergies, les clartés, les condescendances, les bontés et les miséricordes de toutes les autres !

Le prêtre les prononce, et en disant sur le pain et sur le vin : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il agit non sur les créatures, mais sur Dieu lui-même, qu'il rend présent sur l'autel ! Le prêtre les prononce, et le ciel et la terre et les enfers en sont ébranlés, ils en sont émus ! Le prêtre les prononce, et toutes les figures de l'ancienne Loi sont réalisées, tous les sacrifices figuratifs de la synagogue sont accomplis et remplacés ! Le prêtre les prononce, et les miracles les plus merveilleux sont opérés, les mystères les plus augustes sont reproduits et réunis, et Jésus devient « le Dieu avec nous, » « notre hostie de propitiation, » et « la nourriture de nos âmes qui nous est donnée par la sainte communion ! »

II

Deuxième excellence en effet du sacrement de la communion, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient en nous sous les apparences du pain et du vin.

Dans les autres sacrements, la grâce nous est communiquée par l'intermédiaire de chétifs éléments ; dans l'Eucharistie, la grâce nous arrive par Jésus lui-même qui nous est donné, *nobis natus, nobis datus!* Avant de nous sanctifier et de nous diviniser, Jésus commence par se donner lui-même : « *Prenez* et mangez, ceci est mon corps... *Prenez* et buvez, ceci est mon sang ! »

Oui, la communion nous donne notre Créateur, notre Souverain, notre Sauveur, notre Médiateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec toutes ses grandeurs et ses glorieux attributs : sa sainteté, sa toute-puissance, sa miséricorde, sa bonté, son onction, sa douceur et toutes les augustes qualités qui résident dans son humanité sainte, aussi bien que dans sa divinité. Notre poitrine devient véritablement le temple de Dieu, le sanctuaire de Dieu, le ciboire et le calice de Dieu ; et le chrétien peut, après la communion, dans l'enthousiasme de son amour, s'écrier :

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi :
Du saint amour c'est le mystère,
O mon âme, adore et tais-toi !

Il y a plus. Se donner soi-même et sa propre personne, c'est un très grand témoignage d'amour ; mais se donner avec tous ses biens et toutes ses prétentions légitimes sur un royaume éternel, c'est un pieux excès de tendresse qui ne convient qu'à un Dieu tout puissant et tout aimant. Et c'est ce que fait Jésus

au banquet sacré. Ses grâces, ses travaux, ses mérites, qui sont infinis, il les met à notre disposition toutes les fois que nous communions.

Considérez les œuvres sublimes de cet adorable Sauveur, depuis le premier moment de son incarnation jusqu'à celui de sa mort. Quoi de plus grand, de plus méritoire et de plus digne de récompenses ? les persécutions qui commencèrent dès son enfance, sa fuite précipitée et son extrême pauvreté dans le séjour qu'il fit en Egypte ; la longueur et les incommodités de son exil parmi des peuples barbares et idolâtres ; ses voyages, ses fatigues, ses prédications, les conversions qu'il a faites, ses jeûnes, sa solitude, ses combats, ses prières, ses adorations en présence de Dieu son Père, toutes ses actions de charité envers les malades, les affligés et les pécheurs ; ses souffrances extérieures et intérieures ; son agonie douloureuse et sanglante, sa passion et sa mort ! D'un autre côté, songez à la valeur de ces actions d'un Homme-Dieu qui ne faisait rien qui ne fût d'un mérite infini, à cause de l'union hypostatique. Voilà cependant ce que Jésus-Christ vous donne au Saint-Sacrement ; voilà les droits qu'il vous cède dans l'Eucharistie. En vertu de ce trésor que vous possédez, quelles grâces, quelles récompenses vous pouvez obtenir de Dieu ! Après la communion, vous êtes en droit de les solliciter, que dis-je ? de les exiger du Père céleste, comme une dette, et de vous mettre à la place de ce Sauveur que vous avez reçu, pour les demander, comme il les aurait demandées lui-même. Parlez donc avec une confiance inébranlable, et même avec une sainte hardiesse en la personne du Fils de Dieu, puisqu'alors il est à vous. Ne craignez rien, on ne peut rien vous refuser, puisque vous possédez en vous un médiateur tout puissant, à qui tout est accordé, à qui jamais rien n'a été refusé ; vous avez en lui un titre incontestable pour autoriser toutes les demandes que vous ferez ; le mérite de ce médiateur

est égal à celui du Père éternel, auquel vous vous adressez par lui ; profitez donc du temps et du trésor inestimable que vous avez en vous quand vous le possédez !

III

I. Mais Notre-Seigneur ne vient pas seulement en nous par la communion pour résider dans notre cœur, il vient pour agir. L'Eucharistie, comme les autres sacrements des vivants, et beaucoup plus parfaitement qu'eux, apporte à nos âmes la grâce sanctifiante, que les théologiens appellent *seconde*, parce qu'il faut être sans péché mortel pour communier. L'Eucharistie, en effet, est une nourriture spirituelle : les vivants seuls peuvent donc la manger. Quel malheur ce serait d'approcher de la Table sainte avec conscience d'une faute grave en son cœur ! Quel horrible sacrilège ! Ce serait renouveler le crime du traître Judas, ce serait manger et boire sa propre condamnation !

Comment redirai-je cette splendide augmentation de sainteté qu'apporte avec lui Jésus-Hostie, en venant dans nos âmes ? Toutes les vertus prennent en nous alors un admirable accroissement. « Le soleil, » dit sainte Rose de Lima, « est l'emblème des merveilleux effets de l'Eucharistie ; il les représente, lorsqu'il réjouit l'univers par sa lumière et sa chaleur, lorsqu'il embellit la terre de fleurs et de fruits, qu'il multiplie les perles dans l'Océan, les pierres précieuses et les riches métaux dans l'intérieur de la terre ; lorsqu'il remplit de joie les petits oiseaux du ciel, qu'il donne la fécondité aux plantes et aux animaux, et que, répandu dans toutes les parties de l'univers, il verse partout une délicieuse beauté. »

Jésus, nous l'avons dit, dans la sainte communion, se communique à nous sans réserve ; il nous y donne

sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme et sa divinité. Or, à chacun de ces présents est attachée une grâce particulière, qui concourt à faire de la grâce sanctifiante de l'Eucharistie une merveille extraordinaire.

A la Chair virginale de Jésus-Christ est attachée, dans la communion, une grâce de pureté, d'innocence et de consécration, pour sanctifier notre chair, pour la soumettre à l'esprit, pour corriger l'inclination qu'elle a pour les plaisirs sensuels, pour enlever cette répugnance qui l'éloigne de la mortification, et pour effacer jusqu'aux moindres impressions de la volupté. — Au Sang adorable de Notre-Seigneur est attachée une grâce d'expiation. Ce sang adorable, répandu en nous et pour nous, parle avec plus d'énergie et crie plus fort que celui d'Abel, non pour demander vengeance, mais pour obtenir grâce. Sans compter qu'il nous anime, nous soutient, nous donne des forces, et nous arme puissamment contre nos ennemis et contre nous-mêmes, pour nous faire entrer avec courage dans la carrière de la pénitence, et nous y faire persévérer jusqu'à la fin. — Au Sacré-Cœur de Jésus est attachée une grâce d'onction et d'amour, pour se faire sentir intimement à nous par une foi vive et ardente, pour nous donner de nouveaux accroissements de ferveur, pour nous faire trouver du goût et du plaisir dans les choses même les plus rigoureuses, que Dieu exige de notre fidélité. — A son Esprit divin est attachée une grâce de lumière surnaturelle qui nous éclaire et qui nous conduit sûrement dans les voies du salut et de la perfection chrétienne ; qui porte la lumière du flambeau des vérités éternelles jusque dans le fond de notre intelligence, de notre cœur et de toutes les puissances de notre âme, pour dissiper nos ténèbres, pour guérir notre aveuglement, pour instruire notre ignorance, pour éclaircir nos doutes, pour nous faire revenir de nos erreurs, de nos opiniâtretés, de nos préjugés,

pour nous donner de la soumission et de la docilité aux vérités divines, pour augmenter notre foi et la rendre plus éclairée et plus généreuse. — A l'Ame toute sainte de Notre-Seigneur est attachée une grâce de Rédemption qui nous applique l'œuvre du Calvaire, lorsque Jésus a remis son âme entre les mains de son Père, moment précieux qui fut celui de la consommation de son sacrifice. — A la Divinité enfin de Jésus-Hostie est attachée, dans la communion, une grâce d'élévation et de grandeur, d'amitié ineffable, auguste, salutaire qui jette dans l'étonnement les phalanges sacrées des esprits célestes. O Seigneur, que vous rendrai-je pour tant de bienfaits, pour cette incomparable profusion de trésors surnaturels ? Chair toute pure, qui vous unissez à la mienne par des liens si secrets, je vous adore du plus profond de mon cœur ; purifiez, sanctifiez, consacrez ma chair pécheresse ; soumettez-la complètement à l'Esprit. Sang adorable, achevez de me purifier, consumez toutes mes souillures, soyez l'encre sacrée qui écrive mon nom sur le livre de vie. Cœur divin, source du plus pur amour, objet de mes désirs et de mes tendresses, unissez-vous pour toujours au mien, communiquez-lui vos divines ardeurs. Esprit de lumière, dissipez mes ténèbres, et chassez de mon esprit tous les vains fantômes que l'esprit d'erreur et de mensonge y introduit, faites-y régner l'unique vérité. Très sainte Ame de Jésus, sauvez la mienne ; ne permettez pas qu'elle se perde. Divinité cachée, qui me visitez sous les voiles eucharistiques, rendez-moi digne de vous voir, de vous aimer, de vous adorer en esprit et en vérité pendant toute ma vie, et de vous posséder éternellement dans le ciel !

II. Admirable est la *grâce sanctifiante* du sacrement d'Eucharistie, plus admirable encore la grâce *sacramentelle.*

Notre-Seigneur, à la Table sainte, nous est donné comme ALIMENT, et il produit en notre âme, dit saint

Thomas, tous les effets que la nourriture matérielle opère dans le corps![1] Il entretient la vie surnaturelle, il l'augmente, il répare les déperditions que la concupiscence nous fait subir, il nous remplit d'un délicieux bien-être ; seulement, au lieu de se changer en nous-mêmes, *c'est lui-même qui nous transforme en lui*[2].

Oui, dit saint Léon, la grâce de la communion consiste dans un heureux anéantissement de l'homme terrestre et charnel, pour prendre la force, les sentiments, l'esprit, les actions et la vie de l'homme céleste qui est Jésus-Christ. Communier, c'est plus que de se revêtir de Jésus-Christ, c'est s'en nourrir, c'est se l'incorporer, c'est participer à sa divine substance, c'est vivre de sa vie, c'est, enfin, selon le grand Apôtre, devenir le corps de Jésus-Christ. « *Vous êtes le corps du Christ*, disait-il aux Corinthiens, et les membres de ses membres. En effet, ajoute-t-il, *le pain que nous rompons n'est-il pas la participation du corps de Jésus-Christ?* » Rien n'est plus vrai, et rien n'est plus glorieux. Chrétiens! si vous communiez bien, vous passez de la faiblesse et de la fragilité de la créature à la force et à la vertu d'un Dieu fait homme et devenu votre aliment par amour ! Certes, Dieu qui est assez puissant pour changer le pain et le vin matériels en son corps et en son sang, peut bien vous transformer en lui, vous qui portez son image, qui avez un esprit pour le connaître, un cœur pour l'aimer; vous en qui il habite déjà par la charité ! Mais il faut correspondre à la grâce. Il faut faire fructifier le talent qui vous est confié.

[1] Omnem effectum quem cibus et potus materialis facit quantum ad vitam corporalem, quod scilicet sustentat, auget, reparat et delectat, hoc totum facit hoc sacramentum quantum ad vitam spiritualem. (3 p. q. LXXIX, a. I).

[2] Chacun de ces effets sera exposé avec détail, en ce *Troisième Livre*, dans un discours particulier.

III. Ce n'est pas tout, pour comprendre la supériorité du sacrement de l'Eucharistie sur les autres sacrements, pour apprécier la splendide transformation que Jésus-Hostie vient opérer dans nos âmes, il y a encore beaucoup d'autres fruits de sanctification à signaler.

Il y a, par exemple, les fruits d'une prière éminemment efficace. Elle est très fervente, la prière qui se fait après la communion, puisqu'elle se fait sous les regards de Jésus présent dans notre cœur. Elle est très confiante : après le don que Jésus vient de nous faire de lui-même, que pourrions-nous ne point espérer ? Elle est très puissamment appuyée, car Jésus, présent en nous, prie pour nous, en nous et avec nous !

Il y a les fruits du plus persuasif exemple des plus belles vertus. *Audi filia et vide*[1]. Quelle humilité ! Pour se donner à nous au banquet sacré, Jésus descend à des profondeurs d'humiliations qui effrayent. Dans cette voie de l'oubli de soi, il fait des pas de géants qu'un Dieu seul peut réaliser, *exsultavit ut gigas*[2]. Il descend des hauteurs des cieux dans la crèche, en se faisant homme ; de la crèche au Calvaire, en s'immolant comme la victime de notre rachat ; du Calvaire au Tabernacle où, caché sous les espèces du pain et du vin, il ne paraît pas même comme un homme, pas même comme le dernier des êtres vivants, à peine comme quelque chose ; du Tabernacle il descend dans notre pauvre cœur ! Quelle douceur ! Jamais il ne se venge, même des plus sanglants outrages et des plus odieux sacrilèges ; il ne dit pas même à l'indigne communiant : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser ? » Quelle obéissance ! Jésus, maître du ciel et de la terre, se constitue par

[1] Ps. XLIV, 11.
[2] Ps. XVIII, 6.

la Communion le serviteur des serviteurs de Dieu, faisant chaque jour la volonté de ses prêtres et de ses fidèles, allant où ils veulent, se donnant à qui le demande. Quelle patience ! quel dévouement ! quelle charité ! Quelle puissante excitation en un mot à toutes les vertus ! *Per hoc sacramentum homo maxime excitatur in actum !*[1]

Il y a les fruits de la plus salutaire émulation provoquée par l'incompréhensible bonté de la divine Hostie. *Sic nos amantem quis non redamaret?* Comment serions-nous assez lâches pour ne pas répondre à la charité de Dieu qui nous presse, *caritas Christi urget nos?*[2]

Conclusion : puisque le sacrement de la Communion est le plus auguste des sacrements, estimons-le comme le présent le plus précieux que Dieu nous ait fait ; aimons-le ; rendons-nous dignes de le recevoir souvent. Comme le dit saint Jean Chrysostome, que notre plus grand bonheur soit de nous asseoir à la Table divine ; que notre plus amère douleur soit d'en être éloignés.

Vous êtes riches dans le Christ Jésus !

SAINT PAUL.



[1] S. Thomas d'Aquin.
[2] II Cor., v, 14.

CHAPITRE II

LE MINISTRE DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.

O Dieu, vous avez honoré vos amis à l'excès.

(Ps. CXXXVIII, 17).

Nous n'aurions traité qu'imparfaitement du sacrement de la Communion, si nous ne disions rien de l'heureux mortel qui le confère, c'est-à-dire du *ministre* de l'Eucharistie. Ce discours assurément regarde avant tout les prêtres, qui doivent toujours avoir présente à l'esprit l'excellence de leur vocation, afin de travailler à s'en rendre chaque jour moins indignes ; mais il intéresse aussi les fidèles qui sont obligés de connaître leurs devoirs envers le sacerdoce. Nous répondrons, en cette méditation, à une double question : Quel est, relativement au sacrement de l'Eucharistie, le ministre de la *consécration ?* quel est le ministre de la *distribution ?*

I

C'est un dogme de foi que ceux-là seuls sont les ministres de la consécration de l'Eucharistie qui sont investis du sacerdoce de Jésus-Christ, c'est-à-dire les évêques et les prêtres. « Si quelqu'un dit, proclame le Concile de Trente, que, par ces paroles : *Faites ceci*

en mémoire de moi. Jésus-Christ n'a pas institué les apôtres prêtres, ou ne les a pas ordonnés pour qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème[1]. » Comme, sous l'ancienne loi, figure de la nouvelle, Aaron et ses enfants seuls avaient le pouvoir de la sacrificature, à l'exclusion de tous les autres Israélites ; ainsi parmi les chrétiens, il y a des hommes spécialement chargés de sacrifier l'Agneau sans tache, par la consécration du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ce sont les prêtres à qui le Sauveur, dans la dernière Cène, a confié exclusivement sa puissance pour cet effet en disant : *Faites ceci en mémoire de moi.* « Tout Pontife, dit saint Paul, pris parmi les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui regardent le culte de Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. Personne ne prend de lui-même l'honneur du sacerdoce, mais seulement celui qui est appelé de Dieu comme Aaron[2]. »

Le prêtre catholique est donc distingué par Dieu dans la masse des fidèles, et il est appelé par lui. Avant d'être honoré du caractère sacerdotal, il est séparé du peuple ; il est élevé par l'Eglise avec le plus grand soin dans ces asiles du recueillement, de la prière, de la science et de la vertu qu'on appelle *séminaires ;* puis, après bien des épreuves, quand la préparation est jugée suffisante, il est présenté à l'Evêque, qui lui donne la consécration suprême, le fait prêtre, le constitue ambassadeur, représentant, ministre de Jésus-Christ, lui communique la puissance même de Jésus-Christ, en fait un autre Jésus-Christ, *Sacerdos alter Christus*[3].

Le prêtre est un autre Jésus-Christ ! A l'autel,

[1] Sess. XXII, can. 2.
[2] Heb., V, 1 et 4.
[3] S. Aug.

quelle ressemblance avec son divin Maître ! Il porte sur la tête une couronne qui rappelle la couronne d'épines de Jésus-Christ. — Il est vêtu comme Jésus-Christ : l'aube représente la robe blanche qu'Hérode fit mettre au Sauveur ; la chasuble, le manteau d'écarlate que les soldats de Pilate jetèrent sur ses épaules ; le manipule et le cordon, les liens du jardin de Gethsémani et les fouets de la flagellation ; l'étole, la croix du sacrifice, laquelle apparaît visiblement sur les ornements sacrés. — Il agit comme Jésus-Christ : avant la consécration, il prend comme le Sauveur entre ses mains, qui sont, par l'onction pontificale, saintes et vénérables, le pain et le vin ; comme lui, il élève les yeux au ciel ; comme lui, il rend grâces à Dieu le Père tout-puissant en inclinant la tête. — Il parle comme Jésus-Christ ; que dis-je ? ce n'est plus le prêtre qui parle au moment de la consécration, nous l'avons déjà remarqué, c'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche ; il ne dit pas : « Ceci est le corps du Christ, ceci est le sang du Christ, » mais : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Le prêtre principal à la messe, c'est Jésus-Christ, l'homme qui sacrifie n'est que le prêtre secondaire. Aussi, quel que soit le prêtre qui célèbre, qu'il soit pécheur, hérétique, schismatique ou excommunié, s'il prononce sur le pain et le vin, avec l'intention requise, les paroles de la consécration, le miracle de la transsubstantiation, infiniment plus grand que la résurrection d'un mort, est opéré, parce que c'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche. Que Paul baptise, disait saint Augustin, c'est Jésus-Christ qui baptise. Que Paul consacre, ajouterai-je, c'est Jésus-Christ qui est, en lui et par lui, l'efficace et le véritable consécrateur.

O puissance ineffable ! O quelle grandeur dans le formidable et merveilleux sacerdoce de la loi nouvelle. *O potestas ineffabilis ! O quam magnam in se continet profunditatem, formidabile et admirabile*

sacerdotium[1]. Le prêtre catholique, par le fait qu'il consacre le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur, est bien supérieur à toutes les grandeurs, à toutes les dignités, à toutes les excellences de la terre et du ciel. *Post Deum terrenus Deus !* « Représentez-vous, dit saint Chrysostome, le prophète Elie entouré d'une foule immense et la victime sur les pierres de l'autel. Tous les spectateurs sont immobiles et se taisent ; le prophète seul est en prières. Tout à coup la flamme descend des cieux et consume la victime. O merveille ! Qui ne serait saisi d'admiration et de stupeur ? Mais le mystère qui se célèbre sur l'autel chrétien est bien autrement admirable et digne de nos enthousiasmes ! » Voici un homme comme vous, un pauvre mortel pétri d'infirmités et de misères. Vous connaissez sa naissance : elle est peut-être des plus vulgaires ; vous connaissez son esprit : il ne possède peut-être aucun des grands dons de la nature qui recommandent un homme à l'attention de ses semblables : et cependant cet homme parle et sa parole a l'incroyable pouvoir de traverser les espaces, de saisir l'invisible, et d'immoler l'immortel. Evidemment, il y a là du divin. *Post Deum terrenus Deus !*[2]

« Voyez la puissance du prêtre, s'écriait le Bienheureux Vianney ! La langue du prêtre, d'un morceau de pain fait un Dieu ! C'est plus que de créer le monde ! Quelqu'un disait : « Sainte Philomène obéit donc au curé d'Ars ? » Certes, elle peut bien lui obéir, puisque Dieu lui obéit ! Quelle joie avaient les apôtres, après la résurrection de Notre-Seigneur, de voir le Maître qu'ils avaient tant aimé ! Le prêtre doit avoir la même joie, en voyant Notre-Seigneur qu'il tient dans ses mains... On attache un grand prix aux objets qui ont été déposés dans l'écuelle

[1] S. Ephrem.
[2] Monsabré, Confér. de 1886.

de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, à Lorette. Mais les doigts du prêtre qui ont touché la chair adorable de Jésus-Christ, qui se sont plongés dans le calice où a été son sang, dans le ciboire où a été son corps, ne sont-ils pas plus précieux ? Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus. Quand vous voyez le prêtre, pensez à Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Ah ! puisque telle est la grandeur du ministre consécrateur de l'Eucharistie, je comprends que tant de saints aient appréhendé une si redoutable dignité, comme saint Ambroise, saint Augustin, saint Martin, saint Paulin, saint Grégoire-le-Grand, qui ne furent ordonnés qu'à leur corps défendant, pour ainsi parler ; je comprends un saint Benoît, un saint François d'Assise, qui ne purent jamais consentir à recevoir le sacerdoce, parce qu'il les rapprochait trop de Dieu ; je ne m'étonne plus des honneurs et des respects que les prêtres de Jésus-Christ ont reçus, dans la suite des siècles, de la part même des princes les plus puissants. Sulpice Sévère, pour ne citer que ce trait, raconte que l'empereur Maxime, à Trèves, ayant invité saint Martin à sa table, le plaça à côté de lui et donna au prêtre qui l'accompagnait une place honorable. L'échanson, selon la coutume, présenta la coupe à l'empereur d'abord, mais celui-ci, plein de déférence pour le saint Evêque, voulut qu'on la lui donnât avant tous, espérant la recevoir ensuite de sa main. Saint Martin ayant bu passa la coupe, non pas à l'empereur, mais à son prêtre, comme à celui qu'il estimait le plus digne de tous les convives, plus digne que l'empereur lui-même, parce qu'il était honoré du sacerdoce de Jésus-Christ. Or, que fit Maxime ? Plein d'admiration pour la conduite du saint, il le loua hautement d'avoir fait à la table même de l'empereur ce qu'aucun évêque n'aurait osé faire à la table des magistrats inférieurs. Bel exemple et nobles paroles, toutes remplies de foi et d'esprit chrétien !

II

J'arrive à ma seconde pensée. Quel est le ministre de la *distribution* de l'Eucharistie ?

Autrefois, dans les premiers siècles de l'Eglise, pendant les persécutions, il n'était pas rare que les fidèles se communiassent eux-mêmes. Ils gardaient avec eux le Saint-Sacrement dans leurs maisons ; ou on le leur portait dans les prisons, et, avant de descendre dans l'arène pour combattre les combats de la foi, ils se préparaient à lutter et à mourir en mangeant le *pain des forts*. Nous lisons pareillement dans l'histoire ecclésiastique que Marie Stuart, reine d'Ecosse, détenue prisonnière par l'infâme Elisabeth, reine d'Angleterre, avant d'aller au supplice, se communia elle-même dans son cachot, avec une hostie qui lui avait été envoyée par le Souverain Pontife. Et naguère encore, pendant les jours à jamais abhorrés de la *Commune*, nous savons que plusieurs otages, avant de tomber sous les balles des assassins, prirent eux-mêmes le divin Viatique, qui leur avait été secrètement apporté par des chrétiens dévoués. Ainsi donc, dans des cas très rares, d'une nécessité extrême, un simple fidèle peut être le ministre de l'Eucharistie, soit pour la porter aux autres, soit pour s'en communier lui-même.

Mais les ministres officiels de la distribution de l'Eucharistie sont des personnes sacrées. Dans les cas de nécessité, les diacres peuvent la distribuer, et ils en sont dits les ministres *extraordinaires*. Autrefois, alors que les prêtres auraient eu peine à satisfaire la dévotion de tous ceux qui se présentaient pour participer aux saints mystères, les diacres leur prêtaient leur concours d'une manière habituelle. C'est ce que nous apprennent les plus anciens monu-

ments, tels que la *Seconde apologie* de saint Justin et le Traité de saint Cyprien *sur ceux qui étaient tombés*, où nous lisons que les diacres distribuaient publiquement aux fidèles le pain et le vin consacrés par les prêtres. Mais depuis longtemps cet usage a cessé d'exister, et les diacres ne peuvent plus administrer la sainte Eucharistie, qu'en cas de nécessité.

Donc, ce sont les prêtres qui sont les ministres ordinaires de l'Eucharistie. « La coutume a toujours été dans l'Eglise de Dieu, dit le Concile de Trente, que les laïques reçussent la Communion des prêtres, et que les prêtres, lorsqu'ils célèbrent, se communiassent eux-mêmes : cette coutume doit être justement maintenue, puisqu'elle vient de la tradition apostolique[1]. » La même pensée est exprimée par ces paroles qu'on chante dans la fête et les saluts du Saint-Sacrement :

Sic sacrificium istud instituit
Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit
Ut sumant et dent cœteris.

Porter Jésus dans ses mains, quelle nouvelle grandeur pour le prêtre ! La très sainte Vierge, saint Joseph, le saint vieillard Siméon, seront éternellement glorifiés pour avoir eu cet insigne honneur, et cet honneur est répété chaque jour pour le prêtre, et il est délicieusement apprécié par les heureux ministres des autels ! Quand saint François de Sales, par exemple, portait le Saint-Sacrement aux processions, il était comme un chérubin lumineux, portant sur sa poitrine le Dieu d'amour, sans presque remuer les yeux ; son cœur alors ressentait des ardeurs inexpliquables, et son visage recueilli, absorbé dans cette grande action, inspirait de la dévotion à tous

[1] Sess. XIII, cap. 8.

ceux qui l'observaient. « J'ai porté ce matin mon Sauveur en procession, écrivait-il un jour ; il m'a, par sa grâce, donné mille saintes pensées, au milieu desquelles j'ai eu peine à retenir mes larmes. Je me comparais au grand-prêtre de l'ancienne loi, qui portait sur sa poitrine un riche pectoral orné de douze pierres précieuses, où étaient gravés les noms des douze tribus. Mais que je trouvais mon pectoral plus riche ! Car je tenais ce divin Sacrement bien serré contre ma poitrine, et je me figurais que les noms des enfants d'Israël y étaient tous marqués. Oh ! que j'eusse voulu que mon cœur se fût ouvert pour recevoir mon Sauveur ! [1] » — Mais que dis-je ? Non seulement le prêtre porte dans ses mains Celui qui porte le monde ; nouveau Joseph, il le donne en nourriture aux âmes des fidèles ; il le donne comme un trésor qui lui appartient ; il le donne et avec lui il donne la pureté, la sainteté, la paix, le bonheur, le paradis !...

« O vénérable dignité des prêtres, s'écrie saint Augustin, dans les mains desquels le Fils de Dieu s'incarne, comme il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie ! O céleste mystère, en face duquel le ciel est dans l'admiration, l'enfer est saisi d'horreur, le démon glacé d'épouvante, et les anges pénétrés du plus profond respect ! O prêtres, vous êtes plus grands que les anges : ils adorent les augustes mystères que vous opérez, et ils ne peuvent les produire eux-mêmes. Ce qui a été accordé à l'homme a été refusé à l'ange ! » — Chrétiens, emportons de ce discours une double résolution. D'abord, ayons un *profond respect* pour le prêtre : quel qu'il soit, il est honoré du caractère de Jésus, souverain prêtre ; il est revêtu de sa puissance. « Si je rencontrais ensemble un ange et un prêtre, disait saint François d'Assise, je fléchirais d'abord le genou devant le

[1] *Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon, II, p. 389.

prêtre et ensuite devant l'ange. » Alexandre-le-Grand, à la vue du Souverain Pontife Jaddus, descendit de cheval par respect. A ceux qui s'en étonnèrent, il répondit : « Ce n'est pas lui que j'adore, c'est le Dieu qu'il représente ! [1] » Imitons ces beaux exemples ! Ensuite *prions* pour les prêtres afin qu'ils soient en tout dignes de leur sublime vocation. *Ora pro me*, Priez pour moi, disent-ils au pénitent, quand ils ont entendu sa confession ; *Ora pro me*, Priez pour moi, ont-ils encore plus raison de dire à ceux qui ont assisté aux saints mystères. Il faut être si pur pour produire Jésus-Christ à l'autel, pour le toucher, le porter, le donner ! Le prêtre est digne de pitié à force d'être grand ! Priez pour lui, chrétiens, afin qu'il se sauve en sauvant les autres !

Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait, non de frayeur, mais d'amour !

LE BIENHEUREUX CURÉ D'ARS.



[1] Josèphe, Antiq. Jud., L. XI, c. 8.

CHAPITRE III

LA SAINTE COMMUNION NOURRITURE DE NOS AMES

Ego sum pastor bonus.
Je suis le bon Pasteur.
(Joan., x, 14).

Les Saintes Ecritures nous parlent de trois banquets excellents que Dieu, dans son infinie bonté, a préparés à l'homme. Il est question du premier dans la Genèse, où il est dit que Dieu donna à Adam tous les fruits les plus délicieux de la terre, et en particulier ceux de l'*arbre de vie*, pour l'entretien de son existence[1]. Le second est exprimé dans ces paroles de trois évangélistes et de saint Paul : *Prenez et mangez, ceci est mon corps!* Le troisième est marqué dans saint Luc : *Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume*. Laissons de côté le premier banquet qui n'est plus qu'un souvenir, ainsi que le troisième que nous avons seulement le droit d'espérer. Occupons-nous du second, qui est pour nous une très présente et très douce réalité. C'est dans ce banquet que Jésus-Christ fait éminemment l'office de *bon pasteur*, en nourrissant ses brebis, c'est-à-dire les fidèles, non point d'un aliment étranger, mais de sa propre substance. Arrêtons nos réflexions sur cette vérité.

[1] Gen., I, 29.

Considérons, d'une part, *comment*, à la Table sainte, Notre-Seigneur est vraiment la nourriture de nos âmes ; et, d'autre part, persuadons-nous de l'*excellence* infinie du festin eucharistique.

I

Jésus, dans la sainte Communion, est la nourriture de nos âmes.

C'est une loi universelle : tout être vivant, pour entretenir sa vie, a besoin d'une nourriture qui convienne à sa condition. L'arbre vit des sucs de la terre ; les animaux, des fruits de nos campagnes ; les anges, de la substance divine ; le Saint-Esprit, selon la pensée de saint Augustin, est comme une abeille qui se repaît de la suavité du miel qui découle de l'amour du Père et du Fils ; le Fils se nourrit de la substance du Père ; et le Père, source de la divinité, ne se nourrit que de lui-même. L'homme n'échappe point à cette loi. Et comme il jouit d'une triple vie, la divine Providence lui procure une triple nourriture. Pour entretenir sa vie corporelle, Dieu lui a préparé l'univers, comme une table immense, où sont servis les mets les plus variés et les plus délicats. L'homme vit encore de la vie raisonnable, et son âme a pour magnifique aliment le vrai, le beau, le bien. L'homme enfin a une troisième vie, la vie surnaturelle. Dieu a daigné, par la grâce sanctifiante, le faire participant de sa nature, *divinæ consortes naturæ* [1]. Il l'a revêtu de cette qualité ineffable, image vivante de l'auguste Trinité, qui est pour lui le principe d'opérations infiniment supérieures à ses actes naturels. Grand Dieu ! vous que la nature regarde comme son père nourricier ; vous, sur qui tous les êtres jettent les regards, pour obtenir l'ali-

[1] II Petr., I, 4.

ment qui les fait vivre ; vous qui le leur accordez avec tant de magnificence [1], pouviez-vous oublier l'être surnaturel, l'être divin que vous avez communiqué à l'homme ? Oh ! non, vous lui avez donné une vie divine, et vous avez parfait votre œuvre en entretenant cette vie divine par une divine nourriture ! Par le saint sacrifice de la messe, par la prière, par les sacrements, qui sont autant de célestes canaux, Dieu fait découler dans nos cœurs l'aliment qui doit les faire vivre de la vie surnaturelle, je veux dire la grâce. Mais Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de cela. Il a voulu instituer un sacrement dont la fin propre fût de *nourrir notre âme*. Il a voulu, dans ce sacrement, nous conférer la grâce, non plus par des éléments chétifs et sans valeur, mais immédiatement par lui-même. Il a voulu, lui, notre Dieu, se donner à nous, misérables créatures. Il a voulu être notre pain supersubstantiel. Par la Communion, il vient en nous, il descend dans notre poitrine, il pénètre dans notre cœur, et, dans toute la rigueur du terme, *il nous nourrit de sa propre substance*.

O mystère ineffable ! O abîme de bonté ! O merveille de charité qui déconcerte les calculs et les inventions de notre étroite raison ! !

Oui ! c'est une très certaine et très consolante vérité : Jésus-Christ, Dieu et homme, est vraiment NOTRE NOURRITURE dans la sainte Communion. Il nous l'affirme de la manière la plus catégorique. Ecoutons-le s'en expliquer lui-même, dans le discours de la promesse : « Je suis le pain de vie. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Comme mon Père m'a envoyé et comme je vis par mon Père, de même, celui qui me mange vivra par moi. Celui qui me mange a la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour. En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous

[1] Ps., CXLIV, 15.

ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous[1]. » On ne peut rien dire de plus formel. Quoi d'étonnant, si les saints Docteurs, s'appuyant sur les paroles mêmes du Sauveur, voient, avant tout, dans la Communion, la céleste réfection de nos âmes ? « Notre chair se nourrit du corps et du sang du Christ, s'écrie Tertullien, pour que notre âme s'engraisse de la divinité[2]. » Et saint Chrysostome : « Ce pain que nous mangeons, c'est le pain des anges. Cette table à laquelle nous nous asseyons, c'est la table royale dont les anges sont les serviteurs. La nourriture que nous y prenons, est la force de notre âme, la vigueur de notre esprit, le fondement de notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie[3]. » Et saint Augustin : « O sacrement de charité ! ô signe d'unité ! ô lien d'amour ! Celui qui veut vivre en a le moyen ! Qu'il s'approche avec foi de la Table sainte, qu'il s'incorpore le Christ, qu'il vive de Dieu, afin de vivre pour Dieu ! » Et ailleurs : « Boire le sang de Jésus-Christ, qu'est-ce, sinon vivre ? Mangez la vie, buvez la vie, et vous aurez la vie, et votre vie sera parfaite ![4] » Et saint Bonaventure : « Il est magnifique, il est merveilleux, il est rare, il est délicieux, il est salutaire le festin que nous a préparé Notre-Seigneur, et qui n'est autre chose que lui-même ![5] » La sainte Eglise ne fait que résumer l'enseignement de tous ses Docteurs, quand elle chante dans l'office du Saint-Sacrement : « O banquet sacré dans lequel nous mangeons le Christ lui-même, *O sacrum convivium in quo Christus sumitur !* » — Donc la grâce particulière du sacrement d'Eucharistie est une grâce d'*alimentation*.

[1] Joan., VI.
[2] *De Resurr.*, cap. XXXII.
[3] Hom. *de grat. Dom.* — Hom. XXIX, super I Cor.
[4] Tract. XXVI sup. Joan., cap. VI. — *De Verb. apost.*, serm. II.
[5] Collat. LXXXIX super cap. XXI Joan.

et si l'on voulait d'un mot définir la communion, on pourrait dire que *c'est le Verbe fait homme donné en nourriture au chrétien baptisé*. Mais il est temps de considérer l'excellence de cette divine nourriture.

II

C'est surtout du banquet eucharistique qu'on peut dire que c'est un grand festin, *cœnam magnam*[1].

Il est grand : 1° *par celui qui l'a préparé*. A la Table sainte, c'est un Dieu qui nous traite, et il nous traite en Dieu. Il y a épuisé les ressources infinies de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Nous pouvons le redire après saint Augustin : « Tout sage qu'il est, il ne sait rien donner de plus grand que ce qu'il donne dans la communion. Tout riche qu'il est, il n'a rien à nous donner, après ce qu'il nous y donne. Tout puissant qu'il est, il ne peut rien nous donner de plus précieux que ce qu'il nous y donne. *Audeo dicere quod Deus, cum sit omnipotens, plus dare non potuit ; cum sit sapientissimus, plus dare nescivit ; cum sit ditissimus, plus dare non habuit*[2]. »

Le festin eucharistique est grand : 2° *par la nourriture qu'on y prend*. C'est le corps, c'est le sang, c'est l'âme, c'est l'humanité, c'est la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec toutes ses grâces et ses mérites. O merveille ! le pauvre et misérable serviteur s'incorpore son Seigneur : *o res mirabilis, manducat Dominum pauper, servus et humilis !* Le pain des anges devient le pain de l'homme, pèlerin sur la terre : *ecce panis angelorum factus cibus via-*

[1] Luc, XIV, 16.
[2] Tract. XLVIII in Joan.

torum[1]. La nourriture des esprits célestes devient la nourriture des enfants d'Adam : *non alio pane vivunt homines et alio angeli*[2]. Seulement, par une admirable invention de son amour, Dieu s'accommode à notre faiblesse. Nous sommes trop grossiers pour nous nourrir, comme les anges, de la divinité prise immédiatement en elle-même. C'est là une nourriture trop solide pour nous. Il a fallu que le Verbe de Dieu condescendît à notre faiblesse, et nous donnât sa chair qui est le lait des enfants : *oportebat ut mensa lactesceret et ad parvulos descenderet et ideo Verbum caro factum est*[3]. Et pour que nous n'ayons pas d'horreur de manger sa chair déifiée en sa propre forme, et de boire son sang dans sa propre espèce, il a, pour ainsi parler, transformé sa chair dans l'Eucharistie, comme dans les mamelles de son amour, et nous l'a donnée sous l'apparence du pain et du vin, imitant une tendre mère qui, voulant faire participer son enfant à une nourriture succulente, la prend elle-même, la change en sa substance, et la convertit ensuite en lait, pour que son nourrisson bien-aimé la prenne sans répugnance. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que nous nous nourrissons du Verbe de Dieu, aussi réellement que les anges. Nourriture très excellente qui, dans sa simple unité, est infiniment surabondante pour suffire à tous nos besoins. Ils en font la douce expérience, ceux qui communient bien, et, au sortir de la table sainte, je les entends s'écrier dans un ineffable rassasiement : *Qu'y a-t-il sur la terre, qu'y a-t-il dans le ciel, que je puisse désirer en dehors de vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon amour, vous êtes mon héritage à jamais!*[4]

[1] Offic. SS. Sacram.
[2] S. Aug.
[3] S. Aug. in Psalm. XXXIII.
[4] Ps., LXXII, 25 et 26.

3° Le festin eucharistique est grand *par son étendue*. Cette table divine couvre la terre tout entière. Il n'est pas un endroit dans le monde, où l'on ne sacrifie et où l'on n'offre à Dieu la Victime sainte[1]. Il n'est pas un endroit, où l'on ne puisse participer à la manducation de sa chair sacrée. Et ce festin durera jusqu'à la fin des temps, bien supérieur à celui d'Assuérus qui ne dura que cent quatre-vingts jours. Tous les hommes y sont conviés : et les grands et les petits, et les pauvres et les riches, et les justes et les pécheurs, pourvu qu'ils aient la grâce sanctifiante, et qu'ils soient revêtus de la robe nuptiale.

4° Le festin eucharistique est grand *par les effets qu'il produit*. Quand les descendants de Jacob eurent quitté la terre d'Egypte, leurs vivres s'épuisant, ils murmurèrent contre le Seigneur. Alors Dieu leur envoya un pain miraculeux, préparé par les anges, qui tombait, chaque matin, sur la contrée où les Israélites étaient campés. C'était la manne. Ce pain entretenait leur vie. Il leur communiquait une force incomparable qui les fit triompher de leurs ennemis en cent combats. Il avait le goût du miel ; mais, par un prodige étonnant, il s'accommodait à la volonté de celui qui le mangeait et se changeait en tout ce qui lui plaisait[2].

La manne n'était qu'une figure de la divine Eucharistie. *Moïse*, disait Jésus-Christ aux Juifs, *ne vous a pas donné le pain du ciel. Il ne vous en a donné que le symbole. C'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel*[3]. Les effets de la manne figuraient ceux de l'Eucharistie.

La sainte Communion en effet, c'est *notre vie : ego sum panis vitæ*. Jésus-Christ nous y communique sa vie, il nous change en lui-même : *cibus sum gran-*

[1] Mal., I, 11.
[2] Sap., XVI, 21.
[3] Joan., VI, 32.

dium ; non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me[1]. Venant en nous avec sa charité, son humilité, sa patience, sa douceur, il nous rend charitables, humbles, doux et patients. Venant en nous avec sa divinité, le dirai-je ? il fait de nous des dieux : *ego dixi : Dii estis*[2].

La sainte Communion, c'est *notre force*. Elle est le pain qui affermit le cœur de l'homme : *panis cor hominis confirmet*[3]. Au banquet sacré nous puisons un courage de lion, qui nous rend terribles aux puissances infernales : *tanquam leones ignem spirantes ab hâc mensa recedamus, facti diabolo terribiles*[4].

La sainte Communion est *notre bonheur*. Les chastes délices, les plaisirs véritables, dont elle inonde les âmes fidèles, sont au-delà de toutes les pensées et de toutes les paroles, et ne se peuvent comprendre que par l'expérience qu'on en fait. C'est le sacrement de la douceur : *parasti in dulcedine tua pauperi, Deus*[5]. « Saint Jean, dans son Apocalypse, dit un pieux auteur, parlant des combats et des victoires de l'archange saint Michel, nous le représente comme un général d'armée qui va de rang en rang, de hiérarchie en hiérarchie, avec ces paroles de feu à la bouche : *Quis ut Deus,* qui est comme Dieu ? Je voudrais de même pouvoir aller de royaume en royaume, de province en province, de ville en ville, de maison en maison, et crier de toute ma force : *Quis ut Deus*, qu'y a-t-il de semblable à Dieu ? Qu'y a-t-il qui puisse être comparé à Jésus présent et se donnant dans l'Eucharistie ? Quelles délices le monde fait-il goûter à ses partisans, qui puissent approcher de celles dont le Sauveur nous favorise dans son sacrement d'amour ? »

[1] S. Aug.
[2] Ps. LXXXI, 6.
[3] Ps. CIII, 15.
[4] S. Chrys., Hom. 61, ad. pop. Ant.
[5] Ps. LXVII, 11.

La sainte Eucharistie enfin, comme la manne du désert, a le privilège merveilleux de prendre toutes les saveurs que désire celui qui la reçoit. *Ut manna, sic et hic panis omne delectamentum in se habet*[1].

O divine Eucharistie, nous aimons à le redire dans l'émotion de notre cœur, vous êtes notre vie, vous êtes notre force, vous êtes notre consolation, parce que vous êtes par excellence la nourriture de nos âmes ! C'est vous qui nous faites trouver le ciel sur la terre, puisque par vous, nous voyons, nous touchons, nous recevons dans notre poitrine ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans le ciel, le corps sacré du souverain Roi des anges et des saints ! Oh ! puissions-nous comprendre de plus en plus le don de Dieu ! Puissions-nous en toute confiance, au milieu de nos troubles, de nos afflictions, au milieu de cet affaissement général des caractères, de cette atonie qui envahit presque toutes les âmes, aller chercher à la table sainte, lumière, vigueur et consolation ! Puissions-nous étancher, à cette source surabondante, la secrète soif de l'infini qui nous dévore, en attendant que nous allions un jour nous enivrer, dans la compagnie des élus de Dieu, aux torrents de délices de l'éternelle communion du paradis. Ainsi soit-il.

La communion chrétienne n'est pas une simple participation à la grâce, mais à la substance même de l'Homme-Dieu s'incarnant en chacun de nous, pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans les limites de l'ordre présent ; au-delà, c'est le ciel !

Mgr Gerbet.

[1] Credit. Cypr., serm. *De Cœna Dom.*

CHAPITRE IV

LA SAINTE COMMUNION VIE DE NOS AMES

Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.

(Joan., VI, 54).

Les chrétiens d'Afrique, du temps de saint Augustin, avaient un mot bien significatif pour désigner l'Eucharistie. Ils l'appelaient : LA VIE. *Allons à la vie*, disaient-ils, pour s'exciter à s'approcher de la table sainte, *Eamus ad vitam!* [1] C'était une expression d'une admirable justesse. Jésus-Christ, en effet, dans le Très Saint Sacrement, est la vie de notre âme. Il nous le déclare, de la manière la plus formelle, dans le discours de la promesse du grand Sacrement de la loi nouvelle. « Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne et ils sont morts : voici le pain venu du ciel, afin que celui qui le prendra ne meure pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; et le pain que je donnerai pour la vie du

[1] S. Aug., *de Merit. et Remis.*, c. XXIV.

monde, c'est ma chair. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage[1]. » Non pas que l'Eucharistie donne la vie à l'âme morte par le péché : la nourriture ne saurait profiter à un cadavre. Mais elle est notre vie en ce sens qu'elle *conserve* et *développe* en nous la vie de la grâce.

I

Le corps de l'homme fait une continuelle déperdition de vigueur ; et s'il ne réparait pas, par la nourriture, cette consomption lente et progressive de la vie matérielle, il mourrait bientôt, comme une lampe s'éteint, faute d'huile qui l'alimente. Notre âme s'use encore plus vite que notre corps, par les feux des passions, par les attaques du monde et du démon, par les ébranlements des peines et des découragements : Jésus-Hostie est la divine nourriture qui doit réparer ses forces épuisées. Si nous négligeons de prendre ce pain céleste, nous périrons infailliblement. C'est le Sauveur lui-même qui nous l'affirme. *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous*[2]. Et le Concile de Trente, parlant de l'Eucharistie, l'appelle « un antidote qui nous purifie des fautes journalières et *nous préserve du péché mortel,* » qui est la mort de notre âme.

Or, l'Eucharistie nous préserve du péché mortel, et, par conséquent, nous conserve la vie de la grâce, en nous fortifiant contre nos ennemis spirituels.

Notre premier ennemi, c'est la concupiscence, c'est l'inclination au mal, triste suite du péché originel, c'est la chair, ce sont nos passions, c'est le vieil

[1] Joan., VI, 56.
[2] *Ibid.*, 54.

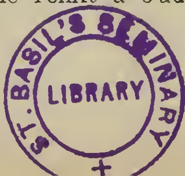
homme qui faisait gémir si amèrement l'apôtre saint Paul. Nous vivons, comme les trois enfants de la fournaise, dans une atmosphère de flammes : ce sont les feux de la concupiscence qui peuvent à chaque instant nous consumer. Nous sommes, comme Daniel, dans la fosse aux lions : ce sont nos passions qui menacent de nous dévorer. Qui domptera ces monstres féroces ? Jésus-Hostie, qui s'appelle dans l'Ecriture le *lion de Juda*. Qui éteindra ces flammes dévorantes ? Le sang de Jésus-Christ qui, par la sainte Communion, tombe sur nos âmes comme une rosée rafraîchissante. Oui ! la divine Eucharistie paralyse les effets de la mauvaise nature. Oui ! elle apaise les rébellions de la concupiscence. Elle nous transforme en des hommes nouveaux. Elle purifie les pensées, elle règle les désirs, elle comprime la tyrannie des sens et les soumet à l'esprit. Elle nous fait triompher des mauvaises dispositions du tempérament, des retours importuns de l'habitude, des attraits corrupteurs du plaisir, des amorces de l'intérêt et de toutes les inclinations déréglées. Les saints docteurs sont unanimes sur ce point. « *Elle sanctifie l'âme et le corps,* » dit saint Cyrille de Jérusalem. — « *Quand nous communions, la triste loi des membres est suspendue, les secousses de l'âme sont calmées, la piété est pleine de vigueur, et les parties malades sont guéries*[1]. » — « *La sainte Communion corrige les affections désordonnées du corps*[2]. » — « *Elle tient enchaîné l'aiguillon de la chair, et nous empêche d'éprouver les sensations voluptueuses*[3]. » — « *Elle modère prodigieusement l'ardeur de la concupiscence*[4]. » — Or, la divine Eucharistie réalise ce précieux résultat, non seulement d'une manière *indirecte,* en nous procurant un secours actuel. qui nous

[1] S. Cyr. Alex. in Joan.
[2] S. Greg. Nyss.
[3] Catech. rom.
[4] Alex. de Ales., de S. Euch.

fait résister à la tentation et éviter le péché ; en développant en nous la grâce sanctifiante ; en produisant dans notre âme des lumières vives, des sentiments forts qui réagissent puissamment contre les passions, déterminent et entraînent la volonté : elle agit encore *directement* sur notre corps lui-même. Elle exerce une salutaire influence sur l'imagination ; elle modifie le tempérament ; elle enlève au sang une partie de sa chaleur ; elle rétablit l'équilibre dans le système des humeurs[1]. Eh quoi ! si le seul attouchement de la robe de Notre-Seigneur a guéri l'hémorroïsse ; si les ceintures de saint Paul, si l'ombre seule de saint Pierre, avaient la puissance de faire des guérisons miraculeuses ; si le sel a la vertu de préserver la viande de la corruption : qu'y a-t-il d'étonnant que la chair infiniment sainte, infiniment virginale du Sauveur rende la nôtre pure et sainte, en se communiquant à elle. C'est ce qu'éprouvent les saints, dont le corps, par la vertu du sang de Jésus-Christ, atteint à une pureté admirable, et retrouve pour ainsi dire l'intégrité de l'Eden. Godefroy de Bouillon disait à ceux qui s'étonnaient de sa force prodigieuse : JE SUIS FORT, PARCE QUE JE SUIS CHASTE ; et il aurait pu ajouter : JE SUIS CHASTE, PARCE QUE JE COMMUNIE BIEN !

La sainte Communion nous conserve la vie, en deuxième lieu, en nous fortifiant contre les attaques furieuses et incessantes du démon. *Il rôde sans cesse autour de nous comme un lion pour nous dévorer*[2]. Il s'appelle *légion*, et saint Paul nous parle de puissances infernales qui remplissent l'air de leurs nombreux bataillons[3]. Grâce à la sainte Communion, ils ne peuvent nous nuire. Elle est pour nous le pain de Gédéon changé en épée victorieuse ; le glaive redoutable que le prophète Jérémie remit à Judas Mac-

[1] Suarez, III P., q. LXXIX, sect. I.
[2] I Petr., v, 8.
[3] Eph., VI, 12.



chabée, en lui disant : *Prenez cette arme, c'est Dieu qui vous l'offre; avec elle, vous terrasserez tous les ennemis du peuple d'Israël*[1]; elle est cette tour de David, d'où pendaient toutes sortes d'armes offensives et défensives. Les Sarrasins, qui ravageaient l'Italie, allaient s'emparer du couvent dont sainte Claire était supérieure ; ils escaladaient déjà les murs du monastère, quand, sous l'inspiration de Dieu, la sainte, qui demeurait seule intrépide au milieu de ses sœurs paralysées par la peur, prend le ciboire qui contenait la divine Eucharistie. Elle va au-devant des barbares et s'écrie en leur présence : « Seigneur Jésus, daignez jeter un regard de miséricorde sur vos humbles servantes, que j'ai nourries jusqu'à présent du lait de votre saint amour. Voudrez-vous donc les abandonner entre les mains des infidèles ? Conservez pures celles qui vous sont consacrées, et que je ne puis défendre moi-même. Ne livrez pas à des bêtes féroces des âmes qui confessent votre nom ; mais gardez celles que vous avez rachetées par votre sang précieux. » A cette prière, les barbares saisis d'une terreur soudaine, reculent et s'enfuient, en levant précipitamment le siège. — De même le démon est frappé de terreur en voyant nos lèvres empourprées du sang de Jésus-Christ. Il s'enfuit loin de nous, comme autrefois il s'éloignait du Fils de Dieu, en s'écriant : *O Fils de David, pourquoi me tourmentes-tu ?*[2] Il se rappelle la Passion du Sauveur, dont le mystère de l'autel est le mémorial ; et le souvenir de son irrémédiable défaite le glace de torpeur. Et c'est ainsi que, par la Communion, je puis m'écrier avec saint Augustin : « Dieu est en moi, et je suis en Dieu ; qu'y a-t-il de plus fort que moi ? » *Ego in Deo, quid fortius?* Je puis redire la parole du Psalmiste : *O Seigneur, vous avez dressé devant moi une*

[1] II Mach., xv, 16.
[2] Matth., viii, 29.

table, qui me fortifie contre tous ceux qui me persécutent![1] Le Seigneur est au milieu de mon cœur, je ne serai point ébranlé !

Nous avons un troisième ennemi : le monde qui s'acharne à notre perte, en voulant nous arracher la vie de la grâce. La divine Eucharistie nous fortifie contre le monde. Elle nous met en garde contre ses attraits séducteurs, en nous le montrant tel qu'il est. Elle nous fait discerner l'épine des fleurs qu'il nous offre, le poison de la coupe enchanteresse qu'il voudrait approcher de nos lèvres, la vanité de ses brillants honneurs, le vide de ses étourdissants plaisirs. Par elle, nous savourons les véritables joies ; nous buvons aux eaux pures du vrai bonheur, et conséquemment, nous dédaignons les eaux fangeuses de la terre. Car, comme le dit un Père : « Ceux qui boivent au calice du Seigneur, souhaitent d'y boire encore ; ils n'ont que du dégoût pour le monde ; ils tournent vers Dieu tous leurs désirs, et ils abhorrent, comme le fiel le plus amer, les festins des pécheurs et leurs plaisirs sensuels. » Et si le monde veut nous intimider, s'il nous menace, s'il nous soumet à ses violences, la sainte Communion nous arme d'une force invincible, qui nous maintient dans la fidélité et nous procure l'honneur d'une victoire éclatante.

Enfin, la sainte Communion nous empêche de périr dans le découragement. Le prophète Elie fuyait devant l'impie Jézabel qui le persécutait[2]. Il se retire dans le désert, et, après avoir fait une journée de chemin, il s'assied à l'ombre d'un arbrisseau, et il dit à Dieu : « Il me suffit, Seigneur, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. » Puis, il se couche à l'ombre de cet arbrisseau et s'endort d'un profond sommeil. Un ange descend du ciel, touche le prophète et lui dit : « Levez-vous

[1] Ps. xxii, 5.
[2] III Reg., xix, 4-8.

et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. » Elie se lève, mange le pain apporté par l'ange, et, fortifié par cette nourriture, il marche, pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne du Seigneur. Symbole admirable de l'Eucharistie! Combien de fois, fatigués de la vie, le cœur gros de peines, nous nous affaissons dans le découragement. Dieu nous a préparé un céleste cordial, qui doit nous rendre la force et l'énergie! Allons à l'autel; Jésus nous y appelle, nous promettant la consolation et le soulagement.

Que ces vérités sont belles! Pourquoi sont-elles si peu connues? Que d'âmes, hélas! sont mortes pour avoir oublié de manger le pain qui conserve la vie! *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum* [1]. Et le prêtre, bien souvent, s'adressant à Notre-Seigneur, est obligé de lui répéter douloureusement le mot de sainte Marthe: « Si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort. » *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus* [2]. S'il vous avait reçu à la table sainte, il n'aurait pas été victime de ses passions, il aurait résisté au monde et au démon, il n'aurait pas perdu courage, il se serait maintenu dans la vie de la grâce; que dis-je? il aurait vu cette vie divine se développer en lui d'une manière ineffable.

II

La nourriture matérielle, tout en nous conservant la vie physique, fait croître nos corps, et nous donne de la vigueur pour l'action. Ainsi en est-il de la sainte Eucharistie. Elle développe en nous la vie surnaturelle, et nous remplit d'une merveilleuse

[1] Ps., CI, 5.
[2] Joan., XI, 21.

énergie. Dans les autres sacrements, Jésus agit par l'intermédiaire de chétifs éléments ; ici, il agit immédiatement par lui-même. Dans les autres sacrements, il donne la grâce par partie ; ici, il en donne la plénitude. Là, sont les ruisseaux ; ici, la source. Là, les fruits ; ici, l'arbre qui les porte. Là, les dons ; ici, l'Auteur de tous les dons. Pour parler avec les Pères de l'Eglise, à la communion se renouvelle en quelque manière le mystère de l'Incarnation. Dans le sein de la bienheureuse Vierge, le Saint-Esprit forma le chef des prédestinés ; dans le cœur des fidèles, il en forme le corps. Dans l'Incarnation, il forma en un moment l'humanité sainte du Fils de Dieu ; dans la communion, il verse en un instant la grâce sanctifiante qui nous fait enfants de Dieu. Salomon dit que la sagesse s'est bâti un palais et qu'elle y a dressé sept colonnes. Ce palais, c'est l'âme sanctifiée par la sainte Hostie ; ces sept colonnes sont les trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité, et les quatre vertus cardinales : la justice, la force, la tempérance et la prudence. En effet, le Seigneur nous donne toutes les vertus et les perfectionne par la communion. Il remplit notre intelligence de lumière, en nous découvrant les mystères de la religion ; il pénètre notre cœur d'une sainte confiance et l'embrase de la plus ardente charité ; il nous communique cet esprit de justice qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient : à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ; il nous fortifie contre les ennemis du dehors et du dedans ; enfin il nous conduit et nous éclaire dans tout le cours de la vie, et nous suggère dans les occasions ce que nous devons faire. Il nous donne au banquet sacré sa chair, son sang, son cœur, son esprit, son âme, sa vie, sa divinité ; à chacun de ces présents du Sauveur est attachée une grâce particulière, une grâce d'élévation et de transformation. Oui ! en venant en nous, Notre-Seigneur nous

transfigure ; il fait prendre à toutes les vertus de notre âme, surtout à la charité, des développements admirables, comme on voit dans un parterre les fleurs se développer, pour ainsi dire à vue d'œil, sous l'action bienfaisante d'un soleil ardent. Rien que pour avoir marché en compagnie de Jésus, rien que pour l'avoir entendu parler, les disciples d'Emmaüs se disaient l'un à l'autre : *Est-ce que notre cœur n'était pas tout brûlant, tandis qu'il nous parlait le long du chemin?*[1] Que ne doivent pas éprouver les bons fidèles en revenant de la table sainte? Jésus ne se contente pas de leur adresser la parole ; ils ne jouissent pas seulement de son auguste voisinage, mais ils le possèdent dans leur poitrine ; par un privilège ineffable, leur cœur bat contre le Cœur de Dieu! C'est alors, que les nobles desseins naissent dans les âmes ; que les sacrifices les plus généreux sont voulus, acceptés, consommés ; que le chrétien s'écrie avec un accent d'incomparable vérité : « Qui me séparera de l'amour de mon Sauveur? *Quis nos separabit a charitate Christi?*[2] » Par la divine Communion, nous passons à travers les obstacles les plus insurmontables ; notre âme prend les ailes de la vapeur pour parcourir les voies de la vertu ; elle devient capable des dévouements les plus héroïques. *Ille sanguis valde nos facit audaces*[3].

Toutes ces belles vérités sont admirablement exprimées par Sa Sainteté Léon XIII dans son Encyclique *Miræ Caritatis*, avec l'autorité incomparable qui s'attache à son caractère de Vicaire de Jésus-Christ. Avec quelle splendeur il nous montre dans l'Eucharistie le principe de la vie chrétienne, la source des grandes vertus de foi, d'espérance et de charité qui font la force, le charme et la consolation de l'Eglise!

[1] Luc, XXIV, 32.
[2] Rom., VIII, 35.
[3] Alb. Magn.

« Grâce à ce sacrement très excellent, dit le Souverain Pontife, où apparaît surtout comment les hommes sont élevés à la nature divine, ceux-ci peuvent faire les plus grands progrès dans toutes les vertus de l'ordre surnaturel. Et tout d'abord dans la foi. De tout temps la foi a eu ses adversaires ; car, bien qu'elle élève l'esprit humain par la connaissance des vérités les plus sublimes, toutefois, comme elle tient cachée la nature de ces vérités qu'elle montre surpassant la nature, par cela même elle paraît rabaisser les esprits. Autrefois, on attaquait tantôt tel dogme de foi, tantôt tel autre ; plus tard, cette guerre étendit beaucoup plus loin ses ravages, et, à l'heure présente, on en est arrivé à affirmer qu'il n'existe absolument rien de surnaturel. Or, rien n'est plus apte à ramener dans les esprits la vigueur et la ferveur de la foi que le mystère eucharistique, proprement appelé le *mystère de la foi :* lui seul, par une spéciale abondance et variété de miracles, contient tout ce qui est au-dessus de la nature : *Le Seigneur clément et miséricordieux a perpétué le souvenir de ses merveilles: il a donné une nourriture à ceux qui le craignent*[1].

« Si Dieu, en effet, a fait tout ce qui est au-dessus de la nature, il l'a rapporté à l'Incarnation du Verbe, par laquelle devait s'opérer la restauration et le salut du genre humain, selon le mot de l'Apôtre : *Il s'est proposé... de restaurer dans le Christ tout ce qui est dans le ciel et tout ce qui est sur la terre*[2].

« L'Eucharistie, au témoignage des saints Pères, doit être considérée comme une continuation et une extension de l'Incarnation : par elle, la substance du Verbe incarné est unie à chacun des hommes, et le suprême sacrifice du Calvaire est renouvelé d'une manière admirable, selon cette prophétie de Mala-

[1] Ps. cx, 4, 5.
[2] Eph., I, 9, 10.

chie : *En tout lieu est sacrifiée et offerte à mon nom une oblation pure*[1].

« Ce miracle, le plus grand de tous en son genre, est accompagné de miracles innombrables. Ici, toutes les lois de la nature sont suspendues : toute la substance du pain et du vin est changée au Corps et au Sang du Christ ; les espèces du pain et du vin sont soutenues par la puissance divine sans que rien les appuie ; le corps du Christ se trouve présent simultanément en autant de lieux qu'il y a de lieux où le sacrement s'accomplit simultanément. Et pour obtenir à l'égard d'un si grand mystère une plus grande soumission de la raison humaine, des miracles, accomplis jadis et de nos jours, et dont il existe de remarquables témoignages publics en plus d'un lieu, lui viennent pour ainsi dire en aide et contribuent à la gloire de l'Eucharistie. Ce sacrement, nous le voyons, entretient donc la foi, nourrit l'esprit, détruit les systèmes des rationalistes, et nous montre surtout les splendeurs de l'ordre surnaturel.

« Néanmoins, l'affaiblissement de la foi aux vérités divines n'est pas uniquement l'œuvre de l'orgueil dont nous avons parlé plus haut ; il est dû aussi à la dépravation du cœur. Car, si c'est un fait d'expérience, que meilleures sont les mœurs d'un homme plus vive aussi est son intelligence, par contre, les plaisirs de la chair émoussent les esprits ; la prudence païenne l'a reconnu et la sagesse divine l'a enseigné[2]. Mais c'est surtout dans l'ordre des choses divines que les voluptés charnelles obscurcissent la lumière de la foi, et même, par une juste réprobation de Dieu, l'éteignent. De nos jours, le désir insatiable de ces plaisirs de la chair brûle tous les hommes, qui, même dès leur plus tendre jeunesse, ressentent les effets de cette contagion morbide. Le remède à

[1] Mal., I, 11.
[2] Sap., I, 4.

un mal si affreux se trouve dans l'Eucharistie. Son premier effet est, en augmentant la charité, de réprimer la passion. Saint Augustin dit: *L'aliment de celle-ci* (de la charité) *est l'affaiblissement de la passion, et sa perfection est l'absence de passion*[1]. En outre, comme l'a enseigné saint Cyrille d'Alexandrie, la chair très chaste de Jésus comprime l'insolence de notre chair: *Le Christ, en effet, existant en nous, apaise la loi de la chair sévissant dans nos membres*[2]. Bien plus, le fruit tout particulier et très doux de l'Eucharistie est celui que signifiait cette prophétie: *Qu'y a-t-il de bon en lui* (dans le Christ), *et qu'y a-t-il de beau, si ce n'est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges?*[3] c'est-à-dire ce désir fort et constant de la sainte virginité, qui, même en un siècle plongé dans les délices, fleurit dans l'Eglise catholique sur une étendue de jour en jour plus vaste et avec une abondance toujours croissante. Partout, on le sait bien, il est une source de progrès et de gloire pour la religion et pour la société.

« Voici un autre effet de ce sacrement: il fortifie merveilleusement et l'espérance des biens immortels et la confiance dans le secours divin. Le désir du bonheur, naturel à toutes les âmes et inné en elles, est de plus en plus aiguisé par la fausseté des biens terrestres, par les injustes violences d'hommes infâmes, enfin par toutes les autres douleurs physiques et morales. Or, l'auguste sacrement de l'Eucharistie est à la fois la cause et le gage du bonheur et de la gloire, non pour l'âme seule, mais aussi pour le corps. Car, tout en enrichissant les âmes de l'abondance des biens célestes, il les inonde de joies très douces bien supérieures à ce qu'imaginent et espèrent les hommes; il les soutient dans l'adversité, leur

[1] *De diversis quæstionibus* LXXXIII, *quæst.* XXXVI.
[2] Liv. IV, ch. II, *sur saint Jean*, VI, 57.
[3] Zach., IX, 17.

donne des forces dans le combat pour la vertu, les garde pour la vie éternelle, et les y conduit en leur fournissant en quelque sorte les vivres nécessaires au voyage.

« Quand au corps fragile et sans force, cette divine Hostie lui communique le germe de la résurrection future : le corps immortel du Christ lui infuse une semence d'immortalité qui, un jour, se lèvera et portera ses fruits. Que cette double sorte de biens doive en résulter pour l'âme et pour le corps, l'Eglise l'a toujours enseigné conformément à l'affirmation du Christ : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*[1].

« Notre sujet nous amène à considérer, et c'est pour nous d'un grand intérêt, que l'Eucharistie, instituée par Notre-Seigneur *comme un mémorial éternel de sa passion*, démontre au chrétien la nécessité de s'amender efficacement[2].

« Jésus, en effet, a dit à ses premiers prêtres : *Faites ceci en mémoire de moi*[3] ; c'est-à-dire faites-le pour rappeler mes douleurs, mes amertumes, mes angoisses, ma mort sur la croix. C'est pourquoi ce sacrement — et ce sacrifice — est une exhortation constante à faire pénitence en tout temps, et à supporter les plus grandes souffrances ; il est aussi une grave et sévère condamnation de ces plaisirs que des hommes sans pudeur vantent et exaltent si fort : *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne*[4].

« En outre, si nous recherchons sérieusement les causes des maux présents, nous verrons qu'ils

[1] S. Jean, VI, 55.
[2] S. Th. d'Aquin, Opusc. LVIII. Office de la fête du Saint-Sacrement.
[3] S. Luc, XXII, 19.
[4] I Cor., XI, 26.

découlent de ce que la charité des hommes entre eux s'est ralentie en même temps que se refroidissait leur amour pour Dieu. Ils ont oublié qu'ils sont fils de Dieu et frères en Jésus-Christ ; ils ne se soucient que de leurs intérêts personnels ; quant aux affaires d'autrui, non seulement ils les négligent, mais souvent ils les attaquent et s'en emparent. De là, entre les diverses classes de citoyens, des troubles et de fréquents conflits : l'arrogance, la dureté et les fraudes, chez les puissants ; chez les petits, la misère, l'envie et les divisions.

« En vain cherche-t-on à remédier à ces maux par des lois prévoyantes, par la crainte du châtiment et par les conseils de la prudence humaine. Il faut, comme nous vous l'avons rappelé plus d'une fois et plus au long, se préoccuper et s'efforcer d'obtenir que les diverses classes de citoyens, par un mutuel échange de bons offices, contractent entre elles une union dont Dieu soit le principe et qui produise des œuvres conformes à l'esprit fraternel et à la charité de Jésus-Christ. Le Christ l'a apportée à la terre, et Il a voulu que tous les cœurs soient embrasés de cette vertu, la seule qui puisse procurer, même pour la vie présente, un peu de bonheur et à l'âme et au corps : par elle, en effet, l'amour immodéré de soi est réfréné chez l'homme ; par elle est réprimé le désir ardent des richesses, qui *est la racine de tous les maux*[1].

« Bien qu'en vérité on doive faire observer toutes les prescriptions de la justice dans les rapports des diverses classes de citoyens, toutefois, c'est surtout avec le secours et les tempéraments de la charité que l'on pourra enfin obtenir la réalisation et le maintien dans la société humaine de cette *égalité* conseillée par saint Paul[2].

[1] I Tim., VI, 10.
[2] II Cor., VIII, 14.

« Le Christ a voulu, en instituant cet auguste sacrement, exciter l'amour envers Dieu, et par le fait même réchauffer l'affection mutuelle entre les hommes. Il est évident, en effet, que celle-ci dérive naturellement de celle-là et qu'elle en découle comme spontanément. Il est impossible qu'elle vienne à manquer en quoi que ce soit, bien plus, elle sera nécessairement ardente et vigoureuse, si les hommes considèrent sérieusement dans ce sacrement l'amour du Christ à leur égard : là, sa puissance et sa sagesse se manifestent avec éclat, et *les richesses de son divin amour envers les hommes y sont comme répandues*[1]. A la vue de l'exemple insigne du Christ nous prodiguant tous ses biens, combien ne devons-nous pas nous aimer et nous aider mutuellement, nous qui sommes unis par des liens fraternels chaque jour plus étroits !

« Ajoutons que les signes constitutifs de ce sacrement sont eux-mêmes des encouragements très appropriés à cette union. A ce sujet, saint Cyprien écrit : *Enfin, les sacrifices du Seigneur eux-mêmes affirment l'universelle union des chrétiens entre eux par une charité ferme et indissoluble. En effet, quand le Seigneur appelle « son corps » le pain formé par un assemblage de grains, il indique l'union de notre peuple ; et quand il appelle « son sang » le vin exprimé de ces milliers de grappes ou grains de raisin et formant une seule quantité liquide, il désigne aussi notre troupeau formé par le mélange d'une multitude d'hommes réunis ensemble*[2]. De même, le Docteur Angélique reproduit la pensée d'Augustin[3] en ces termes : *Notre-Seigneur a confié son corps et son sang à des choses qui se réduisent à l'unité par la multiplicité ; c'est d'abord le pain, composé de nombreux grains réunis ; c'est ensuite le vin, pro-*

[1] Conc. Trid., sess. XIII, *De Euch.*, cap. II.
[2] Ep. 69, *ad Magnum*, n. 5.
[3] Tract. XXVI, *in Joan.*, n. 13, 17.

venant de grains innombrables ; et c'est pourquoi Augustin dit ailleurs: O sacrement de piété, ô signe d'unité, ô lien de charité! [1]

« Cette doctrine est confirmée par le Concile de Trente, qui enseigne que le Christ a laissé à l'Eglise l'Eucharistie « comme le symbole de son unité et de la charité par laquelle Il a voulu que tous les chrétiens fussent unis et liés entre eux... ; le symbole de ce seul corps dont Il fut la tête, et auquel il a voulu que nous soyons intimement attachés comme membres par les liens très étroits de la foi, de l'espérance et de la charité [2]. C'est aussi ce qu'avait enseigné saint Paul : *Car nous sommes un seul pain, un seul corps, malgré le nombre, nous tous qui participons à un seul pain* [3]. Et certes, c'est là un très beau et très doux exemple de fraternité chrétienne et d'égalité sociale, que de voir se presser indistinctement autour des autels le patricien et l'homme du peuple, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, participant tous également au même banquet céleste.

« Que si à bon droit, dans les annales de ses débuts, il revient à l'Eglise une gloire spéciale de ce que la *multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme*, nul doute, assurément, que ce résultat si précieux était dû à la fréquentation de la table divine. Nous lisons, en effet, au sujet des premiers chrétiens : *Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans le partage de la fraction du pain.*

« De plus, le bienfait de la charité mutuelle entre les vivants, à laquelle le sacrement eucharistique apporte tant de force et d'accroissement, se répand principalement par la vertu du sacrifice sur tous ceux que comprend la communion des saints. Celle-ci, personne ne l'ignore, n'est autre chose qu'une communication mutuelle de secours, d'expiations, de

[1] *Summa Theol.*, IIIa p., q. LXXIX, a. 1
[2] Sess. XIII, *De Euch.*, c. II.
[3] I Cor., x, 17.

prières, de bienfaits entre les fidèles, soit ceux qui déjà sont en possession de la patrie céleste, soit ceux qui sont encore voyageurs sur cette terre, mais qui ne forment tous qu'une seule cité ayant pour chef le Christ et pour forme la charité.

« Or, la foi ratifie ce dogme : bien qu'il ne soit permis d'offrir qu'à Dieu seul l'auguste sacrifice, on peut cependant le célébrer en l'honneur des saints régnant dans les cieux avec Dieu *qui les a couronnés,* dans le but de nous concilier leur patronage et aussi, comme les apôtres l'ont enseigné, afin d'effacer les fautes de nos frères qui, morts dans le Seigneur, n'ont pas encore complètement expié.

« Ainsi donc, la charité sincère, accoutumée à tout faire et à tout souffrir pour le salut et le bien de tous, jaillit abondante, ardente et pleine d'activité de la très sainte Eucharistie ; là, le Christ réside vivant lui-même ; là, il se livre surtout à son amour envers nous ; là enfin, entraîné par l'élan de sa divine charité, il renouvelle sans cesse son sacrifice. Ainsi il est facile de voir à quelle source les hommes apostoliques ont puisé leur force pour leurs durs labeurs, et d'où les institutions catholiques, si nombreuses et si diverses, qui ont bien mérité de la famille humaine, tirent leur inspiration, leur puissance, leur perpétuité et leurs heureux résultats[1]. »

Où les martyrs, par exemple, trouvaient-ils la force nécessaire pour affronter l'horreur des prisons, les flammes des bûchers, le tranchant du glaive, la dent des bêtes féroces ? Dans l'Eucharistie. Quand le missionnaire conçoit-il le noble projet de renoncer aux joies de la famille, de la patrie et de l'amitié, pour aller, à travers les terres et les mers, dans les pays lointains, sous un ciel nouveau, annoncer Jésus-Christ à des hommes qu'il ne connaît pas, aux prix des plus rudes labeurs et des plus rigoureuses privations ?

[1] Traduction des *Questions actuelles*.

Après une fervente communion. Qui donne aux religieux et aux religieuses le courage de se sacrifier pour le bien de leurs frères, de consumer leur vie dans les hôpitaux ou dans les écoles ? L'Eucharistie, toujours l'Eucharistie ! ! !

On raconte que les soldats français, arrivant en Egypte, à la fin du siècle dernier, présentèrent les armes en contemplant la luxuriante végétation qui s'offrait à leurs regards. Etonnés, ils demandent à leurs guides comment les indigènes font produire à leur terre des épis dix fois plus gros que les nôtres, et ressemblant aux aigrettes de nos généraux. Les Egyptiens leur montrant du doigt le Nil : « Voilà, disent-ils, le principe de la fécondité de notre pays. Deux fois par an, ce fleuve grossit, déborde et envahit, comme une mer, nos campagnes. En se retirant, il laisse sur la terre un limon fécond qui fait croître ces moissons que vous admirez. » — A celui qui m'interrogerait sur le principe caché de ces splendides vertus, de ces actions héroïques qui sont la gloire de l'Eglise catholique, je montrerais le tabernacle, et je lui dirais : L'Eucharistie, voilà la source de la pureté, dé la sainteté, des vertus sublimes. Là est la force qui met tout en mouvement dans l'Eglise ; là est le centre d'où partent les rayons de la plus brûlante charité ; là est la source du dévouement et du sacrifice ! ! !

Communiez donc souvent, ô âme chrétienne, dirons-nous en terminant avec saint François de Sales. Si vous recevez fréquemment dans votre cœur la bonté, la beauté, la pureté par essence, vous deviendrez toute bonne, toute pure. Ah ! les chrétiens qui seront damnés n'auront rien à répondre, lorsque le juste Juge leur montrera combien ils furent inexcusables de mourir spirituellement, quand ils avaient un moyen si facile de se conserver la vie, en se nourrissant de son corps sacré, qu'il nous a laissé à cette fin. « Malheureux, leur dira-t-il, pourquoi êtes-

vous morts, quand vous aviez à votre disposition le fruit et la nourriture qui donnent la vie ? »

Le Saint-Sacrement guérit les maladies spirituelles de nos âmes; il nous fortifie contre les tentations; il amortit les ardeurs de la concupiscence; il nous incorpore à Jésus-Christ.

Saint Cyrille.

CHAPITRE V

LA SAINTE COMMUNION NOTRE SUPRÊME HONNEUR

> *Quid est homo, quod memor es ejus ?... Gloria et honore coronasti eum !*
>
> Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ?... Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur.
>
> (Ps. VIII, 5 et 6).

Par un instinct secret et profond, l'homme aspire à la grandeur. Il éprouve un impérieux besoin de s'élever, qui ne fait que croître avec l'âge. Tous les honneurs de la terre, loin d'apaiser cette soif de gloire, ne fait au contraire que l'irriter davantage. C'est que, selon la parole de saint Augustin, Dieu nous a faits pour lui ; c'est qu'il nous destine à l'honneur incomparable de le posséder dans le ciel ; c'est que, ayant donné à notre cœur une capacité infinie, il n'y a que lui qui puisse la combler, *capacem Dei, quod Deus non est, replere non potest*[1]. Toutefois, dès ici-bas, il nous est possible de satisfaire pleinement nos désirs de grandeur. Nous pouvons, par la sainte Communion, atteindre à la plus haute dignité. Du tabernacle où il réside, Jésus-Christ nous crie : *O vous tous qui êtes fatigués* par le désir de la gloire, *venez à moi et je vous soulagerai*.

[1] S. Bern.

Je donnerai satisfaction à vos aspirations ; je vous grandirai, je vous élèverai, je vous comblerai d'honneur en vous visitant, moi votre Dieu, en m'unissant à vous, en vous transformant en moi. Méditons cette triple gloire que Jésus nous confère au banquet eucharistique : la gloire de la *visite* et de l'*inhabitation*, la gloire de l'*union*, la gloire de la *déification*. Nous verrons comme il est vrai que la sainte Communion est le suprême honneur de l'humanité.

I

Recevoir la visite d'un prince de la terre est chose honorable ; être visité par un prince de la cour céleste, par un ange, serait plus honorable encore ; mais si le Roi des rois, si Dieu lui-même daignait s'abaisser jusqu'à venir à nous, ce nous serait une gloire incomparable. Marie porte dans son sein virginal le Verbe incarné ; elle rend visite à sa cousine Elisabeth, et celle-ci est tellement ravie de l'honneur qui lui est fait qu'elle s'écrie : *Mais d'où me vient cette faveur que la mère de mon Dieu daigne venir à moi ?* [1] Le centurion de l'Evangile, tout pénétré qu'il est de la grandeur du Messie et de sa propre misère, comprend si bien l'excessif honneur que lui ferait le Sauveur, en entrant dans sa maison, qu'il en est comme écrasé. *Seigneur,* dit-il, *je ne suis pas digne que vous veniez sous mon toit, mais prononcez seulement une parole et mon serviteur sera guéri !* [2] Oui ! la Majesté divine laisse après elle un éclat, un honneur, une gloire plus durables que les siècles, dans tous les lieux où elle daigne particulièrement manifester sa présence. Pourquoi, après tant et tant d'années, la grotte de Bethléem est-elle si vénérable

[1] Luc, I, 43.
[2] Matth., VIII, 8.

aux chrétiens ? Parce que Jésus-Christ y prit naissance. Pourquoi la sainte maison de Nazareth est-elle encore aujourd'hui l'objet d'un respect si profond ? Parce que Jésus-Christ y a vécu. Pourquoi les Lieux Saints sont-ils si augustes et si précieux au pieux pèlerin qui va les visiter ? Parce qu'ils ont été témoins des actions et des miracles de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ y a laissé l'empreinte de ses pieds divins.

Eh bien ! par la Communion, nous avons l'insigne honneur de recevoir la visite de Jésus-Christ, du Verbe de Dieu, de la plus haute majesté qui soit, de Celui *que les Anges louent, que les Dominations adorent, que les Puissances révèrent dans le tremblement*[1]. Nous sommes aussi privilégiés que Zachée, que Lazare, que Simon le lépreux, lesquels seront à jamais glorifiés pour l'avoir reçu dans leur maison.

Que dis-je ? l'honneur qui nous est fait est infiniment plus grand. Par la sainte Communion, non seulement Jésus vient à nous, mais IL VIENT EN NOUS ! Non seulement il entre dans notre maison, il descend jusque dans notre cœur ! *Le Verbe se fait chair* à l'autel, et, par la Communion, *il vient habiter en nous !*[2] Celui qui remplit l'univers de son immensité est renfermé dans les étroites limites d'une poitrine humaine ! Celui qui d'un doigt porte le monde est porté par sa faible créature !

L'Eglise déclare qu'elle est impuissante à louer dignement l'auguste Marie d'avoir porté dans son sein Celui que les cieux ne peuvent contenir. Si j'ose le dire, par la Communion, nous partageons la gloire de la très sainte Vierge, et même sous plusieurs rapports, notre gloire est plus grande. Marie reçut dans son sein Jésus passible et mortel ; à la Table sainte, nous le recevons impassible et immortel, dans

[1] Præf. Mis.
[2] Joan., I, 14.

toute la gloire de la résurrection. De plus, dans la Communion, je remarque plus de condescendance. Sans doute, une distance infinie séparait Marie et le Verbe de Dieu. Mais enfin la très sainte Vierge était plus pure que les rayons du soleil, plus immaculée que le lis le plus virginal ; elle était l'habitation la plus digne que le Fils de Dieu pût trouver sur la terre. Et nous, nous ne sommes que des enfants de colère, de pauvres et chétifs pécheurs qui avons offensé Dieu en beaucoup de choses. En venant à nous, Jésus-Christ s'abaisse donc davantage, et l'honneur qu'il nous fait a quelque chose de plus touchant !

Il vient habiter en nos cœurs! O cieux ! soyez dans l'étonnement en face d'un tel prodige, *obstupescite cœli super hoc!* [1] Par la sainte Communion, nous devenons des Porte-Christ, *Christiferi, id est Christum in corporibus nostris ferentes;* nous devenons des temples de Dieu ; nous sommes des calices vivants, des ciboires animés qui renferment le corps sacré et le sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Les anges, préposés à la garde de nos églises, se prosternent sur le passage du chrétien qui revient de la sainte table, à cause de l'Hôte divin qui réside dans son cœur. O dignité sublime ! ô grandeur ineffable ! *Obstupescite cœli super hoc!* — Passons à la seconde gloire de la Communion.

II

Se donnant à nous sous forme de nourriture, Jésus-Christ réalise en nos âmes les mêmes effets que les aliments matériels produisent dans le corps. Or, le propre de la nourriture est de s'unir à celui qui la prend. Mais est-ce possible, Seigneur ? N'est-ce point

[1] Jer., II, 12.

assez de nous admettre à votre amitié? Ne vous suffit-il pas de vouloir habiter en nos cœurs? N'est-ce point déjà trop d'honneur et trop de gloire? Quoi! le Maître s'unir au serviteur, le Créateur à la créature, la souveraine perfection à l'infinie misère! Est-ce possible? — Oui, c'est possible, puisque cela est. Notre Sauveur nous affirme la vérité de cette ineffable union de la manière la plus formelle. *Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui!* [1] Se faisant l'écho du Maître, les saints docteurs insistent sur ce dogme si glorieux pour nous. « Celui qui prend la chair du Fils de l'homme, affirme saint Cyrille d'Alexandrie, celui qui boit son sang, ne fait plus qu'un avec lui, par cette divine Communion à son corps [2]. » — « Par la Communion, dit ailleurs le même Père, nous devenons un même corps avec Jésus-Christ, nous sommes avec lui une même chair, nous sommes un même sang. Nous sommes des membres composés de sa chair et de ses os. » — O homme! s'écrie saint Jean Chrysostome, médite et considère l'honneur et l'excellence que tu reçois en approchant de la sainte Table! Nous y mangeons Celui que les anges ne regardent qu'en tremblant; nous nous unissons à lui, nous devenons avec lui une même chair et un même corps! » Et pour mieux nous inculquer cette vérité, nos maîtres dans la foi usent des comparaisons les plus expressives. « Prenez deux morceaux de cire, dit saint Cyrille, soumettez-les à l'action du feu. Bientôt ils s'écoulent l'un dans l'autre pour ne plus former qu'une même cire. Image de ce qui se passe entre le Christ et le chrétien qui communie! [3] » Saint Augustin compare l'union eucharistique à celle qui existe entre l'aliment et celui

[1] Joan., VI, 56, 57.
[2] S. Cyr. Alex., l. X, c. II.
[3] S. Cyr. Alex., l. IV, *in Joannem*.

qui le prend ; saint Jean Damascène l'assimile à l'union qui relie, en Jésus-Christ, dans la personne du Verbe, la nature divine et la nature humaine. Saint Hilaire, allant jusqu'aux extrêmes limites de langage, dit qu'il ne faut pas chercher d'autre modèle de cette admirable union que l'unité qui règne entre les divines personnes. Et c'est le sens qu'il donne à ces paroles du Fils de Dieu : « *Ego in Patre et vos in me et ego in vobis*. Je suis dans mon Père et vous en moi et moi en vous ! »

Union si intime que la participation aux mystères sacrés s'appelle par excellence la Communion ! Union si parfaite qu'il n'est pas possible de s'unir à Dieu, ici-bas, d'une manière plus étroite !

Mais comment expliquer ce mystère d'union ? C'est un secret très sacré, répond saint Thomas, *secretum sacratissimum*. Dieu se contente de nous en laisser l'effet, sans nous en donner l'explication. Mais Dieu a parlé, et cela me suffit. Dans l'enthousiasme de ma foi, je répète les paroles émues de saint Cyrille de Jérusalem : « O gloire du chrétien ! O amour de mon Dieu ! Par la participation aux divins mystères, nous ne sommes plus qu'une même chair et un même sang avec Jésus-Christ ! » *O honorem christiani ! O amorem Dei ! Digni effecti divinis mysteriis, concorporei et consanguinei Christi facti estis !*

III

« O Dieu, » dit le prêtre, à la messe, au moment où il verse l'eau et le vin dans le calice, « ô Dieu qui avez merveilleusement établi, et plus merveilleusement rétabli la dignité de la nature humaine, accordez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin de participer à la divinité de Celui qui a daigné se revêtir de notre humanité. » Cette prière est pleinement réalisée par la Communion bien faite.

C'est au banquet sacré surtout que nous devenons participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ*[1].

D'ordinaire, c'est la nourriture qui se change en la substance de celui qui la prend. Mais pour l'Eucharistie qui est un *pain vivant*, c'est l'opposé qui arrive, selon cette parole adressée à saint Augustin : « Vous ne me changerez pas en vous-même, comme vous le faites pour la nourriture de votre corps ; c'est vous qui serez changé en moi, *non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me.* »

Oui ! et c'est notre suprême honneur, à la Table sainte, Notre-Seigneur nous communique sa propre vie, sa vie divine. Il imprime dans nos âmes son image, comme il l'imprima sur le voile de Véronique, avec cette différence que ce n'est pas une image froide et sans vie, mais une image vivante et animée. Il est infiniment saint, infiniment juste, la vérité, la pureté, le bonté par essence, et, à chaque Communion, il nous donne un peu de lui-même ; il nous rend plus justes, plus saints, plus purs, plus vrais, plus dévoués, plus charitables, PLUS DIVINS, en un mot ! Au banquet sacré, dit admirablement saint François de Sales, Jésus-Christ se communique à tout notre être. Il y redresse tout, il y purifie tout, il y mortifie tout, il y vivifie tout. Il aime dans le cœur, il comprend dans le cerveau, il anime dans la poitrine, il voit dans les yeux, il parle par la langue, il écoute par les oreilles. Alors nous vivons, « *non plus nous-mêmes, c'est Jésus-Christ qui vit en nous !*[2] » Sous sa divine influence, toutes les vertus surnaturelles prennent de magnifiques accroissements. La charité surtout s'embrase des plus vives ardeurs, notre cœur battant contre le cœur de Dieu, et y puisant les flammes du saint amour.

[1] II Petr., I, 4.
[2] Gal., II, 20.

Et c'est ainsi que notre Sauveur nous fait participer à sa nature divine, comme le feu en pénétrant le fer lui communique ses qualités, comme la greffe transforme le sauvageon sur lequel elle est entée. C'est ainsi, comme le dit Albert-le-Grand, que Jésus *nous transsubstantie* en lui-même ; c'est ainsi, d'après saint Augustin, que par la Communion, nous devenons d'*autres Christs ;* c'est ainsi que, selon la belle expression de saint Chrysologue, nous sommes ici-bas DES DIEUX EN FLEUR, devant un jour prendre notre parfait épanouissement au soleil de l'éternité.

Oh ! que de grandeurs à la fois, Seigneur ! *qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'exaltiez de la sorte ?* [1] Par nature, *vous l'avez placé un peu au-dessous des anges* [2]*;* par l'Eucharistie, vous l'avez élevé au niveau de ces phalanges célestes ! A la Table sainte, *vous le couronnez d'une triple couronne de gloire*, et les merveilles que votre charité vous pousse à opérer en lui sont si admirables, qu'il y a lieu de dire avec le Prophète-Roi : « O Dieu ! vous avez honoré vos amis avec excès, » *nimis honorificati sunt amici tui, Deus !* [3] Ah ! puissions-nous respecter en nous et dans les autres la dignité suréminente que nous confère la sainte Communion ! Puissions-nous, par les vertus chrétiennes, faire de notre cœur un temple digne du Dieu du ciel ! Puissions-nous mener une vie qui soit digne de l'union ineffable, à laquelle nous admet le Seigneur ! Puissions-nous, dans nos pensées, nos paroles et nos œuvres nous inspirer si bien de l'esprit du Sauveur, qu'il nous soit permis de dire, comme l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi !* Puissions-nous graver, au plus profond de nos cœurs, ces paroles de saint Léon : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in pris-*

[1] Job., VII, 17.
[2] Ps. VIII, 6.
[3] Ps. CXXXVIII, 17.

tinam vilitatem degeneri conversatione redire. Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et devenu participant de la nature divine, garde-toi de revenir, par une conduite indigne de ta grandeur, à ta bassesse d'autrefois !

Oh! quel paradis admirable que le cœur du chrétien où repose cette sainte Victime plus sainte que tout le paradis et qui rend à Dieu plus de gloire que tous les saints du paradis ensemble!

M. Olier.



CHAPITRE VI

LA SAINTE COMMUNION NOTRE SOUVERAIN BONHEUR

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.

Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.

(Ps. xxxiii, 9).

Il y a dans l'Océan certaines îles qui sont presque continuellement battues par les vagues. Mais, dans l'intérieur, une source abondante, calme et limpide, entretient un printemps perpétuel, au milieu de délicieux bosquets protégés contre les fureurs de l'orage. Origène dit que ces îles sont l'image de l'âme chrétienne. Les vagues de l'Océan, c'est l'agitation du monde ; les bosquets sont les vertus évangéliques ; le printemps de l'âme, c'est la joie ; la source cachée de cette joie, c'est la divine Eucharistie, selon ces paroles du prophète Isaïe : *Vous reposerez avec délices sur le sein de votre Maître, et vous serez comme un jardin arrosé de mille ruisseaux, et Dieu vous fera jouir d'un repos et d'une tranquillité immuables* [1]. Rien n'est plus certain. La sainte Communion, répétons-le, c'est le paradis sur la terre. C'est à la Table sainte que l'âme puise le bonheur comme dans sa source. C'est là que nous pouvons comprendre *com-*

[1] Is., lviii, 11.

bien le Seigneur est doux. Seigneur Jésus ! vous qui êtes la joie des saints dans le ciel, montrez-nous comment vous êtes la joie des fidèles au banquet sacré. Faites-nous bien comprendre que la Communion est le *bonheur*, et le *suprême bonheur* de l'homme sur la terre.

I

Vous avez donné à votre peuple la nourriture des anges ; vous lui avez envoyé du ciel un pain mystérieux, un pain renfermant toutes les délices, toutes les douceurs, toutes les suavités, un pain prenant au goût de chacun la saveur qu'il désire ressentir[1]. Ces paroles, dites de la manne, s'appliquent avec plus de vérité encore au pain Eucharistique. La Communion bien faite est une source de bonheur, un paradis de délices : l'Ecriture me l'affirme, les saints me le déclarent, l'expérience m'en est la preuve la plus convaincante.

Quand les auteurs sacrés parlent du banquet Eucharistique, ils usent des plus délicieux symboles. Tantôt c'est un vin exquis, tantôt une viande délicate, tantôt un pain fait du plus pur froment. C'est un miel savoureux, une nourriture succulente, un breuvage plein de douceur ; c'est un festin splendide où le Roi de gloire célèbre les noces de son Fils. *O Dieu, vous avez préparé au pauvre voyageur sur la terre une table pleine de douceur !*[2] *Que votre pain est succulent, les rois en font leurs délices !*[3] Et David, prévoyant en esprit les suavités du banquet sacré, disait : *Que les justes jouissent avec plaisir de ce festin en la présence de Dieu, et qu'ils soient*

[1] Sap., XVI, 20 et 21.
[2] Ps. LXVII, 11.
[3] Gen. XLIX, 20.

remplis d'allégresse! [1] *Vous m'avez préparé une table contre ceux qui me persécutent. Que mon calice est enivrant, qu'il est excellent!* [2]

Ecoutons les saints Docteurs. En célébrant les joies eucharistiques, ils ne sont que l'écho des écrivains sacrés. Clément d'Alexandrie compare Jésus-Christ à une abeille qui a mis, sous les blanches Espèces, le miel le plus exquis qui n'est autre que lui-même. — Saint Augustin, lui, nous assimile à l'abeille qui suce la douce liqueur des fleurs les plus embaumées. « Sucez, petite abeille, nous dit-il, sucez et buvez cette délicieuse liqueur dont la douceur est ineffable. Plongez-vous dans cette source des vrais plaisirs pour remplir de joie votre cœur! *Suge, o apicula, suge et bibe dulcoris tui inenarrabilem suavitatem. Immergere et replere* [3]. » Ailleurs, le même docteur s'écrie: « Dieu dans mon cœur, se peut-il quelque chose de plus délicieux? *Deus in me, quid jucundius?* » — « O pain céleste, disait saint Eusèbe, dans lequel on trouve tous les charmes, tout remède, tout repos, tous les biens désirables! » — Et saint Jérôme: « Il n'y a de bon dans le siècle présent que de se nourrir de la chair du Seigneur. » — « O mon cher Maître, soupirait saint Jean Berchmans, qu'y a-t-il après la divine Communion, qui puisse me donner ici-bas de la douceur et du contentement? » — « Notre-Seigneur, dit saint Thomas, donne toujours quelque douceur avec son corps à ses fidèles serviteurs, mais il la donne d'une manière à ceux-ci et d'une autre à ceux-là, selon qu'il juge leur être plus convenable. *Dominus dat suis fidelibus dulce semper corpus, sed dulcedinem suam alio modo dat istis, alio istis, prout cuilibet expedire novit.* » De là vient que quelques-uns goûtent cette douceur par un sentiment

[1] Ps. LXVII, 4.
[2] Ps. XXII, 5.
[3] S. Aug., *De subst. dilect.*, c. XXX.

d'amour, et tirent leur consolation d'une plus ardente dévotion ; les autres goûtent la même douceur par un sentiment de raison, et prennent leur satisfaction dans le profit qu'ils en reçoivent, croyant obtenir la véritable vie par le moyen de cette nourriture. « *Hinc est quod quidam dulcedinem istam sapiunt fer affectum et ardentiori delectantur devotione: alii eamdem devotionem sapiunt per pium intellectum et sufficienti reficiuntur utilitate, in eo quod credunt per hunc cibum sanctum veram vitam obtinere*[1]. »

Mais qu'avons-nous besoin de témoignages ? Notre propre expérience est là, pour nous dire combien le Seigneur est doux à l'âme qui communie bien. Qui que nous soyons, il y a eu, dans notre vie, de ces jours heureux, où nous avons goûté ces joies eucharistiques. Un grand bien-être, un doux rassasiement s'est produit alors dans notre cœur ; les passions se sont tues ; le monde nous fut en dégoût ; nous nous sommes sentis épris d'un amour invincible pour la vertu ; nous avons éprouvé une ferveur nouvelle, un zèle pour le bien que nous ne connaissions pas. Dégagés des liens du siècle et de l'affection au péché, recueillis aux pieds de Jésus, nous avons compris les grandes et délicieuses choses qu'il venait d'opérer en nous. Nous l'avons vu nous donnant son corps en nourriture, son sang en breuvage, son âme pour notre rançon, sa divinité pour notre consolation, sa grâce pour notre vie, son paradis pour notre récompense. Nous l'avons contemplé éclairant notre esprit, fortifiant notre cœur, développant en nous la vie divine, enracinant les vertus, assurant notre persévérance. Nous l'avons admiré purifiant notre intérieur, mortifiant nos sens, éteignant en nous le feu des passions, affaiblissant la convoitise, émoussant les traits du tentateur, liant le pouvoir de nos invisibles ennemis et détournant de dessus nos têtes les dangers qui

[1] S. Thom. *Opus de Sacr. alt.* XXII.

nous menaçaient. Et nous avons été touchés, et nous avons été réjouis, et ces jours furent pour nous des jours heureux, de ceux dont le prophète a dit : *Un jour passé dans vos tabernacles, ô Seigneur, vaut mieux que mille jours passés sous la tente des pécheurs!* [1] Et s'il nous avait adressé la question qu'il faisait à ses apôtres après le lavement des pieds : « Savez-vous bien ce que je viens de faire pour vous ? *Scitis quid fecerim vobis?* [2] » nous lui aurions répondu : « Oh ! oui, Seigneur, nous le comprenons ; nous goûtons la douceur de votre don ; et, en ce jour, nous soupçonnons un peu ce que c'est que d'être en vous, et de vous posséder dans notre cœur. *In illo die cognoscetis quia vos in me et ego in vobis* [3]

Outre ces joies de *ferveur* et de *réflexion*, il arrive aussi que la communion répand dans l'âme des joies *sensibles*. C'est quand Jésus-Christ nous fait goûter la douceur de sa grâce et la suavité de l'opération par laquelle il la produit. Alors, il n'y a point de cœur si dur qui ne soit pénétré des plus tendres sentiments. L'âme, ravie de la présence de son époux, est comblée d'un contentement incroyable. Abîmée dans son néant, inondée de lumières, fortifiée dans sa foi, pénétrée des sentiments de la plus suave dévotion, tranquille dans le plus ineffable repos, elle goûte l'inénarrable satisfaction de cette union céleste avec son Bien-Aimé, dans laquelle, comme dit saint Thomas [4], elle ravit et elle est ravie, elle prend et elle est prise, elle embrasse et elle est embrassée, *indicibili modo rapit et rapitur, tenet et tenetur, stringit et stringitur*. Brûlant des plus saintes ardeurs, elle chante les louanges de son Bien-Aimé, se dévoue à son service, éclate en tendres soupirs, se fond, se liquéfie de dévotion et jouit dans cet amoureux en-

[1] Ps. LXXXIII, 11.
[2] Joan., XIII, 12.
[3] Joan., XIV, 20.
[4] Iª IIªᵉ, q. XXVIII, a. 1.

tretien d'un bonheur indicible. C'est un contentement, une ivresse, une jubilation incomparables. Quels doux colloques ! Quelles flammes de charité ! Quels chastes embrassements ! On semble ne plus toucher à la terre ; rien alors ne paraîtrait difficile, on serait prêt à tous les sacrifices, pour témoigner sa fidélité à Jésus-Christ. Et telle est, quelquefois, l'abondance de la joie eucharistique, qu'elle rejaillit jusque sur le visage. Sous l'influence de la Communion, il fut des saints, dit un pieux évêque, qui, comme saint Antoine, saint Dominique, saint François d'Assise, portaient une figure constamment épanouie et heureuse, ainsi qu'on aime à rêver celle des esprits angéliques. Leur physionomie rayonnait la joie et l'allégresse intérieure, comme un nuage transparent qui laisserait passer les rayons adoucis de l'astre du jour.

Mais la sainte Communion n'est pas seulement la douceur, la suavité, le bonheur c'est la douceur des douceurs, *dulcedo dulcedinum, amor amorum*[1]. C'est la suavité des suavités, c'est le suprême bonheur que nous puissions goûter ici-bas.

II

Le bonheur de la Communion renferme tous les bonheurs de la terre, et à un degré suréminent. L'attrait du marchand, c'est le profit ; du noble, l'honneur ; du soldat, le butin ; du capitaine, la victoire ; du courtisan, la faveur du prince ; du prince, la couronne, le commandement et l'empire. L'attrait du fidèle, c'est Jésus-Christ, qui a caché dans le divin sacrement tous les trésors, toutes les gloires,

[1] S. Bern.

tous les triomphes, toutes les couronnes du ciel. La vérité est le bien de l'esprit ; la béatitude, celui du cœur ; la vie, celui de l'âme ; la joie, celui des sens. Mais le bien général de ces puissances c'est la divine Eucharistie. Car celui qui mange avec ferveur ce pain céleste y trouve la vérité, la justice, la béatitude, la joie et la vie éternelle, *delectatur veritate, delectatur beatitudine, delectatur sempiterna vita quod totum Christus est*[1].

L'avare met son bonheur à joindre possessions à possessions, à entasser richesses sur richesses. Avec quelle satisfaction il palpe son or et son argent ! Rien que la pensée de ses trésors le fait tressaillir. Par la Communion, je suis plus opulent que le plus riche des humains : je possède le Créateur de l'univers, il est à moi avec ses perfections, ses vertus divines, ses mérites infinis. — L'orgueilleux jouit au milieu des honneurs. Les dignités lui sont une fumée enchanteresse qui l'enivre. Par la Communion, j'atteins au suprême honneur : je suis uni à mon Dieu, par la plus incompréhensible des grâces, je suis transformé en lui, je suis *un Dieu en fleur*. — Le mondain se repaît des plaisirs de la terre. Il y trouve, je le veux, de la jouissance, mais c'est une jouissance étourdissante, courte et toujours terminée en amertume. Par la Communion, je jouis, mais de pures, de chastes délices ; de délices qui ne laissent après elles ni regrets, ni remords. — L'ami est heureux avec son ami, et son bonheur est tel, que saint Chrysostome ose bien dire qu'il vaudrait mieux être privé du soleil que des douceurs de l'amitié. A la sainte Table, je trouve un ami, mais un ami unique, dont le cœur est infiniment généreux ; un ami qui ne me communique pas seulement ses secrets, mais qui se donne à moi tout entier par la plus merveilleuse invention de charité.

[1] S. Aug.

Mais à quoi comparerai-je le bonheur de la Communion ? Même dans le domaine de la grâce, je ne trouve rien ici-bas qui puisse l'égaler. Le juste Siméon attendait le Rédempteur d'Israël. Il avait reçu du ciel l'assurance qu'il ne mourrait pas sans avoir vu l'Oint du Seigneur. Enfin, le jour fortuné arrive. Marie vient au temple offrir à Dieu son divin Fils. Siméon est là. La très sainte Vierge dépose entre ses bras Celui qu'il attendait, Celui qu'il désirait depuis si longtemps. Et le cœur du saint vieillard est inondé d'une telle joie qu'il s'écrie : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix. Parce que mes yeux ont vu le Rédempteur que vous nous envoyez*[1]. A la sainte Table, non seulement le fidèle reçoit le Sauveur dans ses bras. mais il le porte dans son cœur.

Sur la montagne du Thabor, l'apôtre saint Pierre est tellement ravi du magnifique spectacle de la Transfiguration, il se trouve si bien en compagnie de son divin Maître, qu'il ne peut s'empêcher de dire : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes*[2]. Il fait meilleur encore à la table eucharistique. Là, nous jouissons aussi, et tant que nous voulons, de la compagnie de Jésus vivant et glorieux. Là, ce n'est pas lui qui est transfiguré, mais il nous transfigure nous-mêmes en lui ; nous devenons d'autres Christs ; ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous.

Quand les disciples d'Emmaüs, après la touchante apparition dont le Sauveur ressuscité les honora, appréciant leur ineffable bonheur, se rendaient compte des impressions qu'ils avaient ressenties, ils se disaient : *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant dans nos poitrines, tandis qu'il nous parlait le long du chemin, et qu'il nous expliquait les Ecri-*

[1] Luc, II, 29.
[2] Matth., XVII, 4.

tures?[1] — Que ne doit pas éprouver le chrétien qui communie? Jésus lui parle aussi, mais dans un cœur à cœur infiniment plus intime et plus délicieux.

Qui n'apprécierait le bonheur de Simon le lépreux, de Zachée, de Lazare et de tous ceux qui reçurent Jésus dans leur maison? C'était assurément une bien douce faveur, que d'avoir à sa table Celui qui nourrit le monde! — Quand je communie, je reçois aussi le Sauveur chez moi, dans mon cœur; mais je ne suis pas seulement son hôte, je suis encore son convive. Ce n'est pas moi qui le nourris, c'est lui qui apaise la faim de mon âme et par quel aliment! par son corps sacré, par son sang précieux!!!

Oui! à la table sainte, Jésus épuise les inventions de son amour, pour me faire sentir la suavité de sa présence: tantôt par la contemplation de ses perfections infinies, *vacate et videte*[2]; tantôt par le goût de ses perfections ineffables, *gustate et videte*[3]; tantôt par la douceur de sa parole intérieure, *audi filia et vide*[4]; tantôt par l'attrait délicieux de ses miséricordes infinies, *trahe me post te in odorem unguentorum tuorum*[5]; tantôt par des embrassements si intimes et si mystérieux, qu'on ne saurait les exprimer. Oui! au banquet sacré j'ai tous les bonheurs à la fois: je jouis de la vue de Jésus-Christ, de la conversation avec Jésus-Christ, de la compagnie de Jésus-Christ, de l'union avec Jésus-Christ, de la déification par Jésus-Christ; je jouis de la beauté infinie, de la bonté infinie, de la grandeur infinie! Oui, le pain eucharistique est vraiment le pain du ciel, *panem de cœlo*, qui renferme en lui toute espèce de délices, *omne delectamentum in se habentem*[6].

[1] Luc, XXIV, 32.
[2] Ps. XLV, 11.
[3] Ps. XXXIII, 9.
[4] Ps. XLIV, 11.
[5] Cant., I, 3.
[6] Ex Lit. Cath

Oui, la sainte Communion est un prélude infiniment aimable des joies du paradis, *futuræ jucunditatis amabile præludium !* Ah ! je comprends les ardents désirs, les brûlantes impatiences des saints pour s'unir à Jésus-Christ, leurs tressaillements ineffables, leur bonheur indicible après l'avoir reçu ! Je comprends un saint Chrysostome, estimant que l'unique peine de la vie c'est d'être privé de la Communion ; une Bienheureuse Marguerite-Marie, déclarant que s'il fallait marcher, les pieds nus, sur des charbons ardents, pour aller à Jésus-Christ, elle affronterait gaiement cette souffrance pour jouir de son Sauveur ; une sainte Catherine de Sienne, assurant que par la vertu de ce sacrement, elle est tellement remplie de joie, qu'elle ne peut plus se contenir et qu'elle s'étonne de ne pas voir tout son être se dissoudre !

Faisons donc l'expérience du bonheur de la Communion. Allons à la douceur, *eamus ad suavitatem ;* elle est au Très Saint Sacrement comme à sa source. Notre - Seigneur dans l'Eucharistie est le Dieu de force, mais il est encore le Dieu de toute suavité, *de forti egressa est dulcedo*[1]. Toutefois souvenons-nous que pour jouir des délices du banquet sacré, nous devons apporter à Jésus *un cœur pur,* libre non seulement du péché grave, mais encore des vaines attaches du monde, et *un esprit recueilli.* Sans la pureté nous ressemblerions à ceux qui, ayant le palais ou l'estomac malade, ne peuvent goûter la douceur de la nourriture. Sans le recueillement, incapables d'apprécier *le don de Dieu,* nous ne saurions comprendre *combien le Seigneur est doux.* Disons donc avec saint Anselme : « O pain très saint, ô pain vivant, ô pain très pur et très blanc qui êtes descendu du ciel et qui donnez la vie au monde, venez dans mon cœur, et purifiez-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. *Panis sancte, panis*

[1] Judic., xiv, 14.

vive, panis munde, qui descendisti de cœlo, et das vitam mundo, veni in cor meum et munda me ab omni inquinamento carnis et spiritus. O pain délicieux, guérissez mon cœur, afin que je goûte la douceur de votre amour. Guérissez-le de toute langueur, afin que je ne goûte point d'autre douceur que vous. *Panis dulcissime, sana palatum cordis mei, ut nullam præter te sentiam dulcedinem.* » Ou bien répétons la prière de saint Augustin : « Je vous en prie, Seigneur, que toutes choses me deviennent amères, et que mon âme ne trouve de douceur qu'en vous, car vous êtes la douceur par essence, la douceur inestimable qui rendez toutes choses douces et agréables. *Obsecro, Domine, ut omnia mihi amarescant, et tu solus dulcis appareas animæ, quia tu es dulcedo inestimabilis per quam amara dulcorantur*[1]. »

La vie ou la mort, peu importe, pourvu que je possède mon Sauveur !

La vénérable Jeanne Marie de la Croix.



[1] S. Aug., *Soliloq.*, c. xxii.

CHAPITRE VII

LA SAINTE COMMUNION NOTRE PLUS DOUCE CONSOLATION

Calix meus inebrians, quam præclarus est !

Mon calice est enivrant, qu'il est magnifique !

(Ps. xxii, 5).

Elisée ayant commandé à son serviteur de préparer le repas des enfants des prophètes, qu'il avait invités au temps de la famine, cet homme leur servit une viande où il avait mêlé, par méprise, des herbes vénéneuses. Mais aussitôt qu'ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : « O homme de Dieu, il y a dans cette viande un poison qui nous fera mourir ! » Alors, le prophète dit : « Qu'on m'apporte un peu de farine. » Et la mêlant à la viande, il en ôta toute l'amertume et tout le poison [1].— Symbole expressif des misères de notre vie, et de l'efficacité de la divine Eucharistie ! Tous, nous sommes ici-bas abreuvés d'amertume ; tous nous mangeons le pain de la douleur : c'est la dure pauvreté, c'est la pénible maladie, c'est la cruelle malice, c'est la mort impitoyable qui nous frappe au cœur en nous ravissant les chers objets de nos affections. La vie et le trépas, cependant si contraires, ne

[1] IV Reg., iv, 40 et 41.

s'accordent que pour nous tourmenter, en mêlant à nos joies l'absinthe et le fiel. Où trouverons-nous une consolation pour nos douleurs sans nombre ? Dans la divine Eucharistie, figurée par la farine d'Elisée. Jésus, en effet, par la sainte Communion, *écarte* les malheurs qui nous menacent, *bannit* les maux qui nous pressent ou du moins nous *les fait doucement et patiemment supporter*.

I

En premier lieu, l'Eucharistie est une divine protection, *deifica tutela*, comme s'exprime saint Gaudence. Elle nous met à l'abri de tous les malheurs, et dissipe par la présence de Jésus-Christ toutes les appréhensions qui pourraient troubler notre repos. Qui ne serait en sûreté, quand le Sauveur lui fait un rempart de son propre corps ? Celui que nous recevons à la sainte Table est le Dieu qui a donné des lions à ses serviteurs pour leur défense ; qui a protégé les martyrs dans les amphithéâtres ; qui a servi les anachorètes dans les déserts ; qui a garanti l'honneur des vierges jusque dans les lieux infâmes ; qui a fait les funérailles de ses saints, en creusant leur fosse après leur trépas. Quoi d'étonnant s'il nous sert lui-même de défenseur et de fidèle gardien ; s'il fait fuir loin de nous les maux qui nous menacent ? C'est Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement qui protège les nations, et garde leur honneur sur les champs de bataille.

O Salutaris hostia,
Quæ cœli pandis ostium,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium ! [1]

[1] Ex Lit. Cath.

C'est lui qui, de l'autel, protège l'Eglise militante ; et si la barque de Pierre vogue sans sombrer au milieu des flots courroucés, c'est que, dans l'auguste mystère de l'autel, il est l'ancre de salut qui la préserve du naufrage. C'est lui qui, par sa perpétuelle présence dans nos tabernacles, fait subsister le monde, et l'empêche d'être englouti dans les abîmes creusés par les crimes sans nombre des humains. C'est lui aussi, dans la sainte Communion, redisons-le bien haut, pour notre consolation, qui protège les prédestinés. Il les met à l'abri des coups de Satan : les démons, dit saint Jean Chrysostome, prennent la fuite aussitôt qu'ils aperçoivent en nous le sang du Christ, *hic mysticus sanguis dæmones quidem expellit et procul esse facit*[1]. Il les préserve des maladies, comme la manne, qui le figurait, entretenait les Israélites dans une santé incorruptible. Il les garantit de la mort ; il les comble de mille bénédictions dont ils ressentent les effets à tous moments, mais dont ils ne reconnaîtront parfaitement la cause que dans l'éternité. Nous devons donc, avec plus de raison que David, nous écrier, en revenant de la Table sainte : « Quand même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne redouterai pas le malheur, ô Seigneur, parce que vous êtes avec moi ! » *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es*[2]. Voilà pourquoi, écrit saint Grégoire de Tours, les premiers chrétiens gardaient la sainte Eucharistie dans une petite tour d'or ou d'argent environnée d'aigles ou de lions. Ils voulaient signifier que l'autel est une forteresse inaccessible à la douleur, et que le pain qu'on y prend nous donne des ailes d'aigle pour fuir les misères de la vie, un cœur de lion pour y résister et les vaincre.

[1] S. Joan. Chrys. *Hom.* LXI *ad pop. Antioch.*
[2] Ps. XXII, 4.

II

Deuxièmement, la sainte Communion nous console en nous délivrant des malheurs qui nous accablent. Qui oserait le nier ? Notre-Seigneur Jésus-Christ, Lui le Dieu fort, Lui le maître des esprits et des cœurs, Lui au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers, est tout-puissant pour nous arracher aux vexations du démon qui tourmente notre imagination, pour nous délivrer de la tyrannie des passions qui troublent et agitent notre cœur, pour guérir nos infirmités corporelles, pour faire taire la malignité humaine qui nous persécute, pour réparer les coups que nous a portés la mauvaise fortune. N'est-ce pas Lui qui autrefois rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques ? N'est-ce pas lui qui réduisait au silence les persécuteurs de ses disciples, les calomniateurs de la pécheresse convertie ? N'est-ce pas Lui qui rappelait à la vie Lazare, mort depuis quatre jours ? A-t-il épuisé sa puissance ou sa miséricorde ? Ne nous dit-il pas encore aujourd'hui : « O vous qui souffrez et n'en pouvez plus, venez à moi et je vous soulagerai ? » — Nous lisons, dans la vie de saint Hyacinthe, le trait suivant, attesté avec serment par quatre cent huit témoins dans le procès de la canonisation de l'illustre protecteur de la Pologne. Les Tartares venaient de faire invasion dans la ville de Kiev, mettant tout à feu et à sang. Pour soustraire à la profanation des barbares l'auguste sacrement, saint Hyacinthe, qui disait la messe, ouvre le tabernacle, prend le ciboire et s'enfuit avec ses frères, tenant d'une main les hosties consacrées, et de l'autre une statue de la Sainte Vierge, d'un poids de huit cents livres, qui lui paraissait aussi légère qu'un roseau. Sans être inquiété par les féroces envahisseurs, il

gagne les portes de la ville et le chemin de la Pologne. Arrivé aux bords du Borysthène, il ne trouva point de bateau pour le passer ; mais Jésus eucharistique lui servit de barque et de batelier. On vit se renouveler le miracle des Hébreux traversant la mer Rouge à pieds secs, et de saint Pierre allant à son divin Maître en marchant sur les flots. Il posa les pieds sur les eaux, et les eaux ne ployèrent pas. Le saint poursuivant son trajet, après une longue route, arriva à Cracovie, où il déposa dans un monastère son double fardeau, si doux et si léger. — Avez-vous remarqué comment saint Hyacinthe, par la protection de l'Eucharistie, échappa au feu des barbares, aux gouffres du Borysthène ? Preuve que Jésus dans le Saint-Sacrement nous délivre des maux qui nous accablent et des dangers qui nous menacent. N'avez-vous pas admiré comment la statue de la Sainte Vierge perdit toute sa pesanteur, grâce au divin voisinage de Jésus-Christ ? Touchant symbole de la vérité qui nous reste à expliquer, savoir, que Notre-Seigneur à la sainte Table nous console en nous ôtant le sentiment de nos maux.

III

Je le suppose, Dieu, par un secret dessein de sa Providence, n'a pas écarté de nous le malheur : la sainte Eucharistie est là pour nous consoler, soit en nous ôtant le sentiment de la douleur, soit en nous la faisant supporter patiemment et généreusement.

Le vin eucharistique, dit un pieux auteur citant Albert-le-Grand, comme le vin naturel, a la propriété de faire oublier les choses pénibles et de chasser la tristesse, *somnum suavem inducit... claros et leves faciens spiritus et non meminit omnem tristitiam*[1].

[1] Alb. Mag. *de Euch.*, dist. III, tract. II, c. 1

Que de choses, tous les jours, on serait heureux d'oublier ! Que de misères ! Que de froissements ! Que de brisements de cœur ! Combien de fois on voudrait ne plus penser à certains souvenirs, à certaines ingratitudes, à certaines profondes blessures faites à l'âme ! Chrétiens, vous avez à côté de vous le divin calice de l'oubli ; buvez, enivrez-vous et vous laisserez toute angoisse au fond de la coupe ; vous vous relèverez, l'esprit clair et dispos, le cœur allégé ; ce sera le songe évanoui d'un rêve pénible, *claros et leves faciens spiritus*. « J'ai mon banquet divin, s'écriait saint Grégoire de Nazianze, c'est ma ressource contre ceux qui me persécutent ; c'est là que je me nourris, que je goûte un délicieux repos ; c'est là que j'endors toutes mes peines, *in qua reficior et quidquid insurgit consopio*[1]. » Au fait, qu'est-ce que communier ? C'est recevoir le Sauveur en nourriture : c'est posséder le souverain bien, la beauté suprême, l'ami le plus dévoué, en sorte que l'âme peut dire : « Mon bien-aimé est à moi, *Dilectus meus mihi !*[2] » Quand donc la mauvaise fortune voudrait vous réduire au dernier degré de la misère, consolez-vous, elle ne peut rien vous ôter que Notre-Seigneur ne vous rende avec usure. Je veux qu'elle vous ait dépouillé de tous vos biens ; vous êtes trop riche si le Saint-Sacrement est votre trésor. Avec une si enviable possession, vous ne pouvez être pauvre, et vous ne regretterez jamais ce que vous avez perdu, si vous savez estimer ce que vous avez gagné. Je veux qu'elle ait troublé vos plaisirs, et mêlé le fiel et l'absinthe à votre bonheur ; elle n'a pu empoisonner que les ruisseaux ; la source de la joie vous demeure toujours claire et limpide. Je veux qu'elle attaque votre réputation ; mais le jugement de Dieu vaut bien celui des hommes, et qui porte au fond de son cœur le soleil de la gloire, et

[1] S. Greg. Naz., *Orat.* v.
[2] Cant., II, 16.

toute la lumière du ciel, ne doit point craindre l'ombre de la terre. Enfin, quelque disgrâce qui vous arrive, vous pouvez oublier les maux que vous souffrez, en vous souvenant seulement du bien dont vous avez la jouissance.

Mais il peut arriver, parce que Dieu le juge meilleur pour nous, qu'en revenant de la sainte Table nous ne soyons pas délivrés des peines qui nous menacent ou nous affligent ; il peut se faire même que nous ressentions vivement l'aiguillon de la douleur. Ne perdons pas confiance : Jésus eucharistique remplira à notre égard le suprême office de consolateur, en nous donnant le courage de souffrir patiemment, et même, si nous sommes fidèles à la grâce, de souffrir avec joie. Car, ainsi que parle un saint docteur, le doux Jésus change tout en douceur, même la douleur : *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit !*

Il nous encourage et nous fortifie par les divines lumières qu'il répand dans notre esprit. Il nous fait comprendre par sa parole intérieure le mystère de la souffrance. Il nous la montre comme une source d'amour, où nous pouvons nous laver de nos quotidiennes infidélités ; comme un feu purificateur, qui nous fait expier les peines dues à nos péchés ; comme une monnaie précieuse, qui nous permet de payer au céleste créancier les dettes de nos frères coupables ; comme un glorieux exercice, où nous remportons les plus magnifiques victoires, et où nous nous préparons les plus splendides couronnes.

C'est une consolation bien douce pour un malheureux d'avoir un ami qui compatisse à sa peine ou seulement des compagnons d'infortunes, surtout quand c'est l'amour qui les lui donne. Mais voyez donc comme le doux Jésus est plein de tendresse pour celui qui souffre. Il veut le consoler ; il l'appelle à lui ; il lui promet les plus ineffables soulagements : que dis-je ? Il vient à lui, il descend dans son cœur, et là, comme il écoute avec bonté ses plaintes et

ses gémissements ! comme, dans le mystère indicible de l'union eucharistique, il prend part à ses peines ! Au reste, l'amour le met sous les espèces du Sacrement dans un état tel qu'il souffre, autant que le permet la qualité d'un corps glorieux, toutes les misères qui nous accablent. Si la pauvreté est notre fléau, quel dénûment plus grand que celui de Jésus-Christ ? Il n'a pour tout vêtement que les blanches Espèces sacramentelles. — Si nous gémissons dans la servitude d'une pénible dépendance, regardons Jésus-Hostie. Il s'assujettit tellement à la volonté du prêtre que, sans avoir égard à ses qualités bonnes ou mauvaises, il obéit ponctuellement à sa parole ; sans délai, sur son ordre, il se rend présent sous les accidents du pain et du vin, auxquels il demeure si étroitement lié, qu'on peut librement disposer de lui et le porter, sans résistance aucune de sa part, partout où l'on veut. — Sommes-nous dans le mépris ? Jamais notre humiliation n'égalera celle du Sauveur au tabernacle. Il est abandonné dans les bourgades, déshonoré dans les villes, profané par les impies, blasphémé par les incrédules, et souvent ses amis eux-mêmes le traitent avec de grandes irrévérences. — La maladie est-elle l'épreuve qui nous torture ? Nous avons dans l'Eucharistie un auguste compagnon de douleur. A la vérité, il ne souffre plus, mais il renouvelle, à l'autel, tous les signes de ses souffrances. Son côté y est ouvert, ses mains percées, son sang répandu, son corps mystiquement séparé de son sang par les paroles de la Consécration !

Mais le bon Jésus fait mieux encore pour adoucir nos peines. Après avoir éclairé notre esprit par ses lumières, après nous avoir soutenus par ses sympathies, après nous avoir encouragés par ses exemples, il nous rend, par la sainte Communion, l'adversité non seulement tolérable, mais désirable. Grâce à cette divine nourriture, ceux qui étaient engourdis par la tristesse, comme le prophète Elie fuyant la colère

de Jézabel, se relèvent fortifiés et pleins de cœur, reprennent vaillamment leur chemin, et, à travers toutes les inclémences de la fortune, s'avancent sans regarder en arrière, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la montagne de Dieu. C'est à la Table sainte que l'âme chrétienne puise cet enthousiasme pour la souffrance. qui étonne notre timidité. C'est la participation au festin sacré qui nous rend, comme les apôtres, tout joyeux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. C'est la sainte Communion qui fait soupirer les âmes d'élite après la persécution, malgré les angoisses qui l'accompagnent ; après le trépas, malgré les horreurs qui lui font cortège. *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*[1]. C'est elle qui faisait dire à sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir, » et à sainte Magdeleine de Pazzi : « Non pas mourir, mais souffrir ! ! ! »

Ames désolées, qui succombez sous le poids de la douleur, allez donc au Dieu de toute consolation, au Dieu de l'Eucharistie. Allez avec confiance à la Table sainte, et le doux Jésus allègera le fardeau qui vous écrase, tempèrera l'amertume de vos peines et même les changera en joie. *Dulcis Jesus omnia dulcia et levia facit*. Il écartera de vous les dangers ; si le malheur vous frappe, il vous en ôtera le sentiment ; si vous éprouvez les rigueurs de l'adversité, par ses lumières, par sa compassion, par son exemple, par sa grâce toute puissante, il vous donnera de souffrir vaillamment pour la gloire de Dieu et votre salut, en sorte que vous recueillerez, pour votre couronne éternelle, sinon les lis immaculés d'une vie sainte et heureuse, du moins les roses empourprées d'un long martyre patiemment supporté.

Qu'importe la croix sur les épaules quand l'Eucharistie est dans le cœur ?

Mgr Mermillod.

[1] Phil., I, 23.

CHAPITRE VIII

DE TROIS AUTRES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION

Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa.

Tous les biens me sont venus avec elle.

(Sap., vii, 11).

Qu'ils sont beaux, qu'ils sont magnifiques, lès effets de la sainte Communion dans une âme bien disposée ! Elle entretient dans les cœurs la vie divine ; elle développe en nous la grâce sanctifiante et toutes les vertus surnaturelles ; elle nous fortifie contre le monde, la mauvaise nature et le démon ; elle nous inonde d'ineffables délices ; elle nous unit très intimement à Jésus-Christ ; elle nous *divinise* en quelque sorte ! Ce n'est pas tout. Dans sa souveraine efficacité, elle renferme d'admirables trésors de purification, d'expiation et de glorification : elle efface les péchés véniels ; elle nous affranchit en partie, ou même en totalité, de la peine temporelle ; elle nous est un gage de glorieuse résurrection et une assurance certaine de la vie éternelle : trois nouveaux effets dont il nous faut nous entretenir. Reprenons.

I

La divine Eucharistie *purifie* et *expie*. — I. Et d'abord elle nous purifie du péché ; et par là j'entends le péché *véniel:* ce serait un énorme sacrilège de s'approcher sciemment de la Table sainte avec un péché mortel sur la conscience. L'Eucharistie, en effet, est un sacrement des vivants, et non un sacrement des morts. C'est une nourriture : mais la nourriture n'est point faite pour les cadavres. Cependant, par exception, il peut arriver quelquefois que la communion efface le péché *mortel*. C'est le sentiment de l'illustre docteur saint Thomas. « Si celui qui communie, dit-il, est, sans le savoir, entaché de péché mortel, il sera pardonné ; s'il n'a pas eu, au moment de l'absolution, une contrition suffisante, en s'approchant de la Table sainte, il recevra dans l'Eucharistie la grâce de la charité qui perfectionnera sa contrition et remettra son péché. » A part ce cas exceptionnel, la sainte Communion ne remet donc que les péchés véniels. Mais elle les remet efficacement. « Le sacrement de l'Eucharistie, dit le Concile de Trente, est un sacrement qui nous délivre de nos fautes journalières[1]. » — « Il est hors de doute, enseigne le catéchisme du même Concile, que l'Eucharistie remet et efface complètement les fautes vénielles, appelées légères. Et en les effaçant, elle rend à l'âme tout ce que la concupiscence lui avait fait perdre. » — « L'Eucharistie, dit saint Ambroise, est le pain quotidien qui est mangé pour remédier à nos quotidiennes infirmités. » Et elle produit cet effet, non seulement d'une manière indirecte en excitant dans les cœurs de pieux mouvements de charité ou d'autres vertus, mais directement par elle-même,

[1] Trid., sess. XIII, c. 2.

ex opere operato, comme parlent les théologiens. La nourriture matérielle rend au corps de celui qui la prend la chaleur naturelle ; quoi d'étonnant, si l'Eucharistie, qui est la nourriture de notre âme, répare les pertes qu'elle a subies sous l'influence des ardeurs de la concupiscence ? Et puis, qu'est-ce que la Communion ? N'est-ce pas un banquet sacré auquel Dieu nous fait l'insigne honneur de nous convier ? N'est-ce pas un contrat mystérieux par lequel nos âmes acquièrent le titre glorieux d'épouses de Jésus-Christ, ou sont confirmées dans cette sublime dignité ? Or, n'est-il pas dans la nature des choses qu'au jour de leur union, l'époux remette à son épouse les offenses légères qu'il peut en avoir reçues ? Dans un festin d'amitié, l'ami ne pardonne-t-il pas à son ami les petits manques d'attention dont il aurait eu à se plaindre ?

II. De plus, la sainte Communion a une force expiatrice qui nous affranchit en partie et même quelquefois en totalité, quand notre dévotion est très grande, de la peine temporelle dont nous sommes redevables à la justice divine. Nous le savons, même quand nos péchés sont pardonnés quant à la *coulpe*, même quand la peine éternelle nous a été remise, il nous reste très souvent une peine *temporelle* à subir.

Et qui pourrait se dire exempt de cette dette ? Nous avons tous sur la conscience tant de péchés à nous reprocher ; péchés de l'enfance, péchés de l'âge mûr, péchés de la vieillesse ; péchés de pensées, de désirs, d'action ou d'omission ; péchés contre Dieu, péchés contre le prochain, péchés contre nous-mêmes ! Nos iniquités dépassent le nombre des cheveux de notre tête. Il est bien à craindre que notre compte ouvert avec la justice divine soit très chargé. Prudemment, nous devons penser que nous sommes redevables au Seigneur d'une peine temporelle considérable, à payer ici-bas ou dans l'autre monde, dans les prisons rigou-

reuses du purgatoire. Mais ayons confiance! Allons dévotement recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il excitera en nous des sentiments d'amour, de confiance, de religion qui nous obtiendront une remise considérable de notre dette. D'ailleurs, comment le sacrement pourrait-il effacer nos fautes vénielles *ex opere operato,* sans obtenir par le fait la remise d'une portion de la peine temporelle?[1]

II

Autre effet de la sainte Communion: elle nous est *un gage de la résurrection glorieuse.* C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qui nous l'affirme. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, dit-il, je le ressusciterai au dernier jour, » *et ego ressuscitabo eum in novissimo die*[2]. Saint Ignace, dans son Epître aux Ephésiens, appelle l'Eucharistie « un remède d'immortalité, » *pharmacum immortalitatis;* le Concile de Nicée, « un symbole de résurrection, » *symbolum resurrectionis.* Eh quoi! conviendrait-il qu'une chair, qui a été sanctifiée par la présence du Sauveur, qui a été unie au Christ par des liens si étroits et si mystérieux, fût condamnée à une éternelle corruption? Non! il faut que le corps des communiants ressuscite, pour que tous voient dans leur chair transfigurée les vestiges sacrés de la chair de Jésus! il faut, comme le dit ingénieusement Rupert, que, comme la manducation du fruit défendu fut la cause de notre mort spirituelle, la manducation du fruit de vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit la cause de notre vie corporelle et spirituelle; il faut que, comme autrefois, l'âme mourant par sa désobéissance à la vie de la grâce entraîna la mort

[1] De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. V, n° 98.
[2] Joan., VI, 55.

du corps, aujourd'hui régénérée par l'Eucharistie, elle soit la cause de la résurrection du corps ![1] Il le faut, et cela est ; et, par la grâce de Dieu, quand je communie, je puis m'écrier avec Job dans une pleine et entière assurance : « Je sais que mon Rédempteur, que je reçois sous les Espèces sacramentelles, est vivant ; je crois qu'au dernier jour, mes yeux, qui le cherchent maintenant sous ces voiles obscurs, le verront face à face en sa sainte et glorieuse humanité ; je crois que ma langue, purifiée par un contact divin, est destinée à chanter éternellement ses louanges ; je crois que mon corps, où il daigne habiter, avec lequel il contracte une alliance si intime, se revêtira de qualités glorieuses conformes aux siennes ; je le crois, et cette espérance repose en mon cœur avec Jésus-Christ que je possède ; *reposita est hæc spes mea in sinu meo !*[2] »

III

Poursuivons. L'Eucharistie nous est un *gage de la vie éternelle*. « Qui mange ce pain, dit Notre-Seigneur, vivra éternellement[3]. » Et le Concile de Trente déclare que Jésus-Christ a voulu que l'Eucharistie « nous fût un gage de la gloire à venir et de notre future félicité. » Or, la sainte Communion réalise ce dessein du Sauveur de trois manières.

I. Et d'abord parce qu'elle nous est une *solennelle attestation* de la volonté que Dieu a de nous donner le ciel. Nous le savons, tout sacrement est un signe sensible d'une grâce invisible. Quelle est la chose sensible dans l'Eucharistie ? C'est Jésus-Christ donné sous les voiles sacramentels, sous les apparences du

[1] De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. V, n° 102.
[2] Job, XIX, 27.
[3] Joan., VI, 52.

pain et du vin. Que marque ce signe auguste? Que Jésus-Christ doit me faire un jour la grâce suprême de se donner à moi *à découvert* dans le ciel. Cette belle explication est du savant cardinal de Lugo. Oui, la sainte Communion est un ciel ébauché qui me fait espérer de la manière la plus assurée la possession du ciel parfait. A la Communion, je reçois Notre-Seigneur Jésus-Christ caché et voilé: par la force de la grâce du sacrement, je le posséderai un jour à découvert; à la Communion, je ressens des joies ineffables que le monde ne saurait me donner; c'est un avant-goût du torrent de délices qui doit inonder mon âme dans le paradis; à la Communion, la foi m'apprend que les anges, à rangs pressés, adorent le Sauveur, prosternés dans l'anéantissement; grâce à la divine Eucharistie, je verrai là-haut leur innombrables phalanges entourer l'Agneau de Dieu, je les entendrai célébrer à jamais ses excellences infinies; la réception du sacrement m'en donne la plus ferme conviction. Par là même que je communie, j'ai un motif nouveau pour dire: Dieu veut donc me donner le ciel![1]

II. La sainte Communion nous est un gage du ciel, en deuxième lieu, parce que Dieu nous y donne une *magnifique garantie* de la promesse qu'il nous a faite de nous ouvrir le paradis. Les hommes assurent leurs promesses, en offrant des gages qui surpassent ou au moins égalent la valeur de ce qu'ils ont promis. Dieu fait de même: il nous a promis le ciel, et pour garantie de sa promesse il nous donne son Fils, l'objet éternel de ses complaisances, ce qu'il a de plus précieux. Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour confirmer encore notre espérance, vient à nous avec tous les titres que nous pouvons alléguer à son Père, pour l'engager à nous ouvrir l'entrée de son royaume. A la Table sainte, en effet, nous le recevons: 1°

[1] De Lugo. *De Euch.*, disp. XII, sect. IV.

comme un Médiateur, qui nous réconcilie avec notre juge ; 2° comme un Sauveur, qui ne veut rien épargner pour nous conduire au salut ; 3° comme un Rédempteur, qui nous couvre de son sang et qui lave toutes nos iniquités, pour nous rendre dignes de paraître aux noces de l'Agneau avec une robe pure et sans tache ; 4° comme un Pontife, qui intercède pour nous ; 5° comme une Victime, qui s'immole pour l'expiation de nos péchés ; 6° comme un Ami, qui veut s'unir parfaitement à nous, en faisant disparaître les distances qui nous séparent de lui et qui nous empêchent de jouir sensiblement de sa présence. Pourrai-je après cela, ô mon Dieu, douter de la vérité de vos promesses et de mon bonheur à venir ? Tous ces titres ne me sont-ils pas comme autant de garanties ?

III. Le gage le plus solide d'un bien est le *moyen* qui nous y conduit le plus sûrement ; mais quel moyen plus propre que l'Eucharistie à nous rendre dignes du bonheur du ciel ? La grâce finale de la Communion, son effet suprême aboutit là. Au fait, elle nous met dans des dispositions qui, si nous sommes fidèles, doivent nécessairement nous conférer les splendeurs de la gloire.

En effet, pour arriver au ciel, la première condition c'est d'être exempt du péché. Rien de souillé ne peut pénétrer dans l'éternelle Jérusalem ; et l'ange qui veille à la porte de ses parvis sacrés avertit ceux qui s'y présentent que « leurs vêtements doivent être lavés dans le sang de l'Agneau, pour qu'ils aient droit aux fruits de l'arbre de vie, et pour qu'ils puissent entrer dans la Cité sainte. » Il exclut les impudiques, les idolâtres et tous ceux qui commettent le mensonge. Mais n'est-ce point par la Communion, que Dieu met, pour ainsi dire, le sceau à la réconciliation des pécheurs, et qu'il répand sur eux les plus abondantes effusions de son sang ? N'est-ce pas dans la Communion qu'il leur commu-

nique des grâces plus particulières, qu'il prévient leurs rechutes, et qu'il couronne tous ses dons par celui de la persévérance, donnant un magnifique achèvement au pardon reçu au tribunal de la pénitence.

D'autre part, la Communion nous aide à détruire tous les obstacles qui s'opposent à notre bonheur éternel. Elle amortit le feu des passions, elle nous donne des forces pour leur résister et pour les vaincre ; elle nous fait mépriser le monde et ses plaisirs empoisonnés ; elle nous rend terribles au démon, qui fuit quand il voit nos lèvres empourprées du sang divin ; elle vaincra la mort elle-même qui, ainsi que nous le disions, après avoir mis la main sur notre corps, sera obligée de restituer sa proie.

Enfin, la Communion laisse au fond du cœur une divine semence, un germe fécond, lequel ne peut manquer de produire en son temps les fruits de l'immortelle félicité. Cette semence est mon union intime avec Jésus-Christ qui, par la grâce du Saint-Esprit et par le don de la charité, est cette source d'eau vive rejaillissant jusqu'à la vie éternelle. Les autres vertus passent ; la foi et l'espérance ne sont que pour un temps ; mais l'union de nos âmes avec Jésus-Christ, mais le lien de charité, par lequel le Saint-Esprit nous attache à lui, demeurera à jamais.

Voilà les saintes pensées qui enflammaient les saints, quand ils communiaient, des plus brûlants désirs pour le bonheur du ciel. « Seigneur, disaient-ils, et nous le répétons avec eux, qui peut me retenir encore sur la terre ? Puis-je être touché des charmes de Babylone, lorsque vous me donnez un gage assuré des délices de la céleste Jérusalem ? Viles créatures, que m'offrez-vous ? des figures trompeuses qui éblouissent, des ombres fugitives qui disparaissent. Vous n'êtes pas seulement assujetties à la vanité, vous êtes la vanité même, vous ne pouvez remplir mon cœur ! Venez, Seigneur Jésus, venez me délivrer

de ce triste séjour où vous êtes si mal servi, si faiblement aimé, si souvent offensé, si abandonné, si méconnu, malgré tout ce que vous faites pour nous attirer à vous ! Remplissez mon cœur d'une douce espérance de votre règne, d'une ferme confiance dans votre parole, et d'une sainte impatience de jouir au plus tôt de l'entier accomplissement de vos promesses ! A ma dernière heure, faites entendre à mon âme cette parole qui sera la consommation de vos miséricordes infinies : *Viens, serviteur prudent et fidèle; entre dans la joie de ton Seigneur pour le connaître, pour l'aimer, pour le bénir, pour le posséder dans les siècles des siècles !*

Avec l'Eucharistie on garde l'innocence ; avec l'Eucharistie on redevient un ange.

La Colombe du Tabernacle.



CHAPITRE IX

LA PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION : SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

Accedamus cum vero corde, in plenitudine fidei, aspersi corda a conscientia mala.

Approchons de l'autel avec un cœur sincère, avec une conscience purifiée, dans la plénitude de la foi. (Heb., x, 22).

Sainte Madeleine de Pazzi répétait souvent qu'une seule Communion a la toute-puissante efficacité de sanctifier une âme : comment se fait-il qu'après tant de communions nous soyons toujours si imparfaits ? La sainte Eucharistie est un centre de lumière, un principe de force, un foyer de brûlantes ardeurs, une source de vie : pourquoi, bien que nous approchions souvent du banquet sacré, sommes-nous toujours aussi aveugles, aussi faibles, aussi froids ? Le mot de ce mystère, c'est que nous communions mal ; nous communions mal, parce que nous communions sans la préparation requise, parce que nous ne comprenons pas assez la *nécessité* et la *manière* de nous préparer.

I

Oui, il faut nous préparer à la Communion ; Dieu l'exige, et nos propres intérêts nous le commandent.

1. Dieu l'exige. Il nous manifeste sa volonté par les paroles du Sage, par les figures de l'ancienne Loi, par l'exemple de Jésus-Christ ; par le ministère de ses Apôtres et de son Eglise.

Avant de prier, nous dit le Sage, dans l'Ecclésiastique, *préparez-vous, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu!* [1] Tenter Dieu, c'est vouloir, sans un grave motif, qu'il quitte sa manière ordinaire d'agir pour faire un miracle. Tenter Dieu, c'est provoquer le châtiment au lieu d'appeler sa bénédiction. Donc, aller à la Communion, qui est le plus excellent moyen de traiter avec Dieu, sans y être préparé, c'est s'exposer à la punition qui menace les présomptueux tentateurs du Seigneur.

Moïse doit gravir la montagne du Sinaï pour s'entretenir avec Dieu : Dieu lui ordonne de se purifier pendant trois jours, lui et le peuple hébreu tout entier. Ce n'est pas assez ; avant de l'admettre en sa présence, il le fait attendre six jours encore sur le flanc de la montagne au milieu des tonnerres et des éclairs. Quand nous allons à la Table sainte, non seulement nous sommes admis à l'audience de Dieu, mais nous allons nous unir à lui, de l'union la plus étroite et la plus ineffable. Ne convient-il pas de nous préparer ? — Le grand législateur d'Israël fait une arche pour y déposer les tables de la Loi et un vase rempli de manne ; sur l'ordre du Très-Haut, il la construit avec un bois incorruptible, il la revêt de l'or le plus pur. Lorsque nous communions, nous recevons dans nos cœurs l'Auteur de la loi, le pain vivant figuré par la manne du désert : ne faut-il pas que nos cœurs soient libres de la corruption du péché, et enrichis de l'or des vertus chrétiennes ? — Pour manger les pains de proposition, les Juifs devaient être purs ; pour prendre part à la manducation de l'Agneau pascal, ils devaient avoir les reins

[1] Eccli., XVIII, 23.

ceints, un bâton à la main, se tenir debout et user de pains azymes et de laitues amères : symbole de la pureté, de l'esprit de pénitence, de l'éloignement des choses terrestres, de l'aspiration aux biens éternels dans une âme qui va se nourrir du pain du ciel, de l'Agneau de Dieu, dont l'agneau pascal n'était que la figure !

Jésus va instituer la divine Eucharistie ; pour la première fois il va se donner en nourriture à des créatures mortelles ; quelle solennité dans la préparation ! Manifestement, il veut informer par son exemple les siècles futurs. Lui qui consentit à naître dans une étable, Lui qui pendant le cours de ses prédications apostoliques n'eut pas une pierre pour reposer sa tête, pour la première fois, il veut du luxe, de la pompe, de la magnificence ! Il réclame pour le festin eucharistique une salle grande et tapissée, *cœnaculum grande, stratum* [1]. Quand la cène légale est terminée, avant de célébrer les augustes mystères, il se ceint d'un linge, il verse de l'eau dans un bassin et se met à laver les pieds de ses apôtres. Il vient donc à Simon-Pierre. Mais Pierre lui dit : *Seigneur, vous me lavez les pieds ! je ne saurais le souffrir ! — Pierre,* lui répond Jésus, *si je ne te lave les pieds, tu n'auras point de part avec moi !* [2] Quelle parole ! Et cependant tous les Apôtres, moins le traître, étaient purs ! Ah ! c'est que Notre-Seigneur voulait solennellement nous enseigner combien il est indispensable de nous préparer à la Communion ; il voulait nous faire comprendre que nous devons faire tous nos efforts pour qu'il ne manque rien à la pureté de notre âme.

Fidèles à l'enseignement du Maître, les apôtres ont pris soin d'inculquer aux fidèles, avec saint Paul, la nécessité de *s'éprouver soi-même* [3] pour approcher

[1] Marc, XIV, 15.
[2] Joan., XIII, 8.
[3] I Cor., XI, 28.

des saints mystères, et l'Eglise n'a cessé de prêcher ce devoir sacré à ses enfants. Dans les premiers siècles du christianisme, un diacre criait à haute voix : « *Sancta sanctis*, les choses saintes sont pour les saints ! » et saint Grégoire rapporte que, dans certaines églises particulières, on ajoutait : « Que ceux qui ne sont point disposés fassent place aux autres, *qui non sunt parati dent locum cæteris.* » « Ne voyez-vous pas, disait saint Jean Chrysostome à son peuple, quelle est la splendeur et la netteté des vases sacrés ? Nos âmes doivent être encore beaucoup plus pures et beaucoup plus éclatantes. Les vases sacrés ne sont que le chemin par lequel le Sauveur passe pour venir chez nous ; nos cœurs sont le temple et le palais où il veut faire sa résidence ! » Et puis, si l'on fait tant de préparatifs pour recevoir les rois de la terre, quand même on n'attendrait d'eux aucune faveur, ne serait-ce pas une chose indigne d'aller étourdiment, sans préparation, recevoir le Roi du ciel, lui qui ne vient dans nos cœurs que pour nous combler de grâces ?

II. Second motif de nous préparer à la Communion : notre propre intérêt. C'est une chose assurée : les fruits que nous recueillons à la Table sainte sont proportionnés à notre préparation. Quoi de plus naturel ? Plus on approche du foyer, plus on est échauffé ; plus le bois est sec, mieux il brûle ; plus le vase a de capacité, plus il puisera d'eau à la source. De même, plus notre âme s'approchera de Dieu par les vertus chrétiennes, plus elle sera débarrassée des fâcheuses humeurs des passions, plus elle sera vide du monde et des choses du monde, et plus aussi elle sera éclairée, échauffée, remplie par le Sauveur Jésus. Telle est la loi : Dieu se donne à nous, comme nous nous donnons à lui ; si nous sommes généreux, il sera bon à l'excès ; si nous sommes lâches, tièdes, dissipés, languissants, affectionnés au péché véniel, il nous mesurera ses bien-

faits avec parcimonie. Les faveurs de choix, les lumières vives, les sentiments forts, les grâces extraordinaires qui font faire de si rapides progrès dans la voie du bien, sont pour ceux qui apportent un cœur bien disposé. Si par nos négligences et nos attaches aux vanités du monde nous lions les mains à Notre-Seigneur, si nous entravons sa libéralité, nous n'aurons que ces grâces communes et ordinaires qui laissent les âmes presque stationnaires dans le chemin de la vertu. Ne vous étonnez donc pas, en voyant la différence des résultats dans les personnes qui s'approchent également de la sainte Table : les unes croissent en humilité, en douceur, en patience, en esprit intérieur, en condescendance, en zèle pour accomplir leurs devoirs d'état ; les autres restent toujours les mêmes, toujours aussi vaniteuses, toujours aussi négligentes, toujours aussi difficiles pour leur prochain. Voici l'explication naturelle de ce phénomène : les premières vont à Notre-Seigneur guidées par une secrète vanité, pour être estimées, ou bien par routine ; les autres, au contraire, s'éprouvent elles-mêmes et préparent soigneusement leurs communions. Mais, quelle doit être notre préparation à la sainte Communion ?

II

Remarquons qu'il ne s'agit point ici de la préparation strictement nécessaire, sans laquelle on mangerait et on boirait sa condamnation ; je veux dire l'exemption du péché mortel. Il est question de la préparation qui doit nous faire participer plus abondamment aux grâces de la Communion. Quelle doit-elle être ?

Ne vous plaignez pas, disait saint Augustin aux fidèles de son temps, qu'on vous accable de préceptes ; on ne vous en donne point d'autre que

celui-ci : AIMEZ ET FAITES TOUT CE QU'IL VOUS PLAIRA, *breve præceptum tibi præcipitur: dilige et fac quod vis!* De même pourrait-on dire à ceux qui demandent comment ils pourront dignement recevoir leur divin Maître : CROYEZ, et ne prenez conseil que de vous-mêmes ; suivez seulement les lumières de votre foi : *Crede et fac quod vis!*

Oui, s'il fallait d'un mot désigner la préparation d'une âme qui s'approche de la Table sainte, je dirais : Qu'elle croie, qu'elle ait la foi ! Non pas une foi nuageuse, comme disait le Curé d'Ars, qui ne voit son objet qu'à deux cents lieues de distance ; mais une foi vive et profonde, une foi pleine et entière. *accedamus in plenitudine fidei!* La foi ! mais Notre-Seigneur lui a tout promis : *N'ayez aucune crainte*, dit-il au chef de la synagogue, *seulement ayez la foi;*[1] et au père qui demande la guérison de son fils : *Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui a la foi;*[2] et à la Chananéenne : *O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon votre désir!*[3] Après chaque guérison physique ou morale, pour ainsi dire, Notre-Seigneur disait : « C'est votre foi qui vous a sauvé ! » La foi ! mais la sainte Eglise nous la recommande de la manière la plus expresse. A la messe, elle veut que le prêtre, pendant la consécration, s'interrompe pour prononcer ces paroles significatives : *Mysterium fidei*, MYSTÈRE DE FOI ! Dans la primitive Eglise, le diacre appelant les fidèles à la Communion, les invitait à se renouveler dans la foi. « Faites attention, leur disait-il. *Attendite!* » Et aujourd'hui, avant de porter aux chrétiens agenouillés à la Table sainte le corps de Jésus-Christ, le prêtre, élevant la sainte Hostie au-dessus du ciboire, la leur montre en disant, pour réveiller leur attention et leur dévotion : « Le voici, l'Agneau de

[1] Marc, v, 36.
[2] Marc, IX, 22.
[3] Matth., XV, 28.

Dieu, Celui qui efface les péchés du monde, *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi!* »

« Je dois recevoir mon Dieu ! » Toute âme qui se dit cette parole avec foi apportera à la Communion la préparation *éloignée*. Cette grande pensée lui reviendra au milieu de ses travaux quotidiens. Pour plaire à son Seigneur et Maître, elle s'efforcera de les faire avec plus d'exactitude et dans des intentions plus pures, elle sera recueillie et intérieure ; douce, humble et condescendante avec le prochain ; diligente dans l'accomplissement des devoirs de son état. La veille de la Communion, elle se disposera par plusieurs aspirations d'amour ; elle s'endormira dans cette délicieuse pensée : « Demain je dois m'unir à Jésus-Christ ! » Si elle s'éveille pendant la nuit, son esprit et son cœur iront comme naturellement à l'auguste Prisonnier du tabernacle ; et, à son réveil, sa première pensée sera pour son Sauveur qui l'attend, qui l'appelle, qui veut la combler de ses faveurs.

« Je vais recevoir mon Dieu ! » Cette seule parole, véritablement et fortement crue, introduit nécessairement dans l'âme toutes les dispositions qui constituent la préparation *prochaine*.

« Je vais recevoir mon Dieu qui voit tout, qui sonde les cœurs et les reins ! » Qui, à cette pensée, *ne purifierait ses intentions* et ne se proposerait de venir à la Table sainte, non pour être vu, non pour éviter la censure d'autrui, non parce que c'est l'habitude, mais pour glorifier Dieu, pour se fortifier contre les tentations, pour accroître ses richesses surnaturelles, pour devenir de plus en plus semblable à Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

« Je vais recevoir mon Dieu, l'infiniment grand, l'infiniment puissant, l'infiniment sage ! » l'âme qui le croit du fond du cœur, oh ! comme elle est *recueillie* pendant la célébration des saints mystères ; elle ne tourne point la tête à droite et à gauche ; elle n'est pas de ceux qui veulent tout voir, tout en-

tendre. Comme saint Jean-Baptiste, elle craint de profaner, en les fixant sur la créature, ces yeux qui bientôt doivent contempler le Christ, *oculis Christum desiderantibus nihil aliud dignatus est aspicere!* [1]

« Je vais recevoir mon Dieu, la pureté par essence, Celui qui découvre des taches jusque dans ses anges ! » Croyons-le, et nous *purifierons* de plus en plus notre cœur de toute souillure ; nous détesterons jusqu'à nos fautes les plus légères ; surtout nous ne conserverons point d'attache *au péché véniel de propos délibéré;* et, quand viendra le moment de la Communion, lorsque le servant, au nom des assistants, récitera le *Confiteor,* ce ne sera pas pour nous une vaine cérémonie ; nous serons heureux de demander un dernier pardon. Comme le publicain, nous nous frapperons la poitrine avec componction, et nous répéterons, avec l'accent le plus humble et le plus ému, la parole du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, » *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum!*

« Je vais recevoir mon Dieu, Celui dont la douceur ineffable, aux jours de sa vie mortelle, ravissait tous les cœurs et les attirait à la vertu ; Celui dont la parole très suave consolait les esprits les plus affligés ; Celui dont le regard affectueux remplissait de componction les pécheurs les plus obstinés ; Celui dont les mains libérales répandaient les grâces avec tant de profusion sur tous ceux qui l'approchaient ; Celui qui disait et dit encore : « Venez tous à moi, ô vous qui souffrez et n'en pouvez plus, et je vous soulagerai » ; Celui qui, par amour pour moi, a consenti aux humiliations eucharistiques ; Celui qui veut bien, depuis dix-neuf siècles, rester dans le tabernacle ; Celui qui voile avec empressement sa gloire pour me laisser auprès de lui un accès plus facile ; Celui qui dans le ciel fait la joie, le bonheur, l'ivresse des

[1] S. Jérôme.

saints ! » Croyez cela, pieux fidèles, croyez-le énergiquement, et vous viendrez à la Table sainte avec *confiance;* et vous serez véritablement comme saint Jean un convive *affamé, avidissimus epulator*[1], et vous brûlerez des plus vives flammes de la *charité;* et dans l'impatience de votre amour vous vous écrierez : « Que vos Tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus ! Mon cœur et ma chair brûlent d'amour pour le Dieu vivant ! Oh ! quand viendrai-je, quand apparaîtrai-je en votre présence ? Mon âme a soif de vous, ô fontaine des eaux vives ! Venez, Seigneur Jésus, je vous en conjure, venez et ne tardez point ! »

Un bon prêtre qui préparait des enfants à la première communion attirait souvent leurs regards sur deux anges qui étaient de chaque côté de l'autel et qui portaient chacun une banderolle au-dessus de sa tête. Sur l'une des banderolles on lisait ce mot : RESPECT ! sur l'autre : AMOUR ! Que cette préparation des petits enfants soit aussi la nôtre ! Allons à Jésus-Christ sous l'impression d'une foi profonde, et cette foi fera naître en nous le respect et l'amour : le respect, parce que nous allons recevoir le Dieu *très grand,* l'amour, parce qu'il est aussi le Dieu *très bon !*

Si, au milieu de mes occupations, on me demandait ce que je fais, je répondrais que je me prépare à célébrer la messe.

S. FRANÇOIS DE SALES.



[1] S. Aug.

CHAPITRE X

DE L'ACTION DE GRACES APRÈS LA COMMUNION : SA NÉCESSITÉ ET SA PRATIQUE

Particula boni doni non te prætereat.

Ne perdez pas une seule parcelle d'un bien si précieux.
(Eccli., XIV, 14).

Saint Jean d'Avila ayant un jour remarqué un chrétien, qui, immédiatement après la Communion, retournait dans sa maison, le fit suivre par deux prêtres portant des flambeaux. Et comme ce chrétien s'étonnait de l'honneur qui lui avait été rendu : « Je vous ai fait suivre par des lumières, lui dit le saint, non à cause de vous, mais à cause de Jésus-Christ que vous portiez substantiellement dans votre poitrine. » Hélas ! pour combien de personnes ne devrait-on pas répéter la même cérémonie ! Combien il en est à qui il faudrait redire le mot de saint Bernard à l'archidiacre Foulques : « O Dieu, est-il possible que vous vous dégoûtiez si tôt de la compagnie de Jésus-Christ ? [1] » Rares, très rares, sont ceux qui font véritablement l'action de grâces après la Communion ! Et cependant, d'après l'auteur de l'Imitation : « on ne doit pas seulement s'exciter à la dévotion avant la Communion, il faut encore s'y

[1] Heu ! quomodo Christum tam cito fastidis ! (S. Bern.).

maintenir après l'avoir reçue ; et l'on n'est pas moins obligé à la vigilance qui la doit suivre qu'à la préparation qui la doit précéder. » Au reste, les fruits de la Communion dépendent en grande partie de l'action de grâces. Cela étant, considérons-en la nécessité et la pratique.

I

Il faut, après la Communion, une action de grâces : nous la devons à Dieu, nous nous la devons à nous-mêmes.

I. Nous la devons à Dieu. Mais les plus simples convenances le proclament bien haut. Tout bienfait appelle la reconnaissance ; les hommes veulent que nous leur témoignions notre gratitude pour les moindres faveurs qu'ils nous accordent ; ils exigent que nous les payions de retour en quelque manière. L'ingratitude afflige, révolte, tarit ou diminue les sources de la générosité. Mais quel bienfait peut égaler celui que nous recevons de Dieu, quand nous allons à la Table sainte ? Ce ne sont pas des trésors, ce n'est pas un empire qu'il nous donne : IL SE DONNE LUI-MÊME A NOUS ! Ne convient-il pas que nous lui soyons reconnaissants ? — Nous recevons la visite d'un personnage très recommandable ; si au lien de l'accueillir avec empressement et respect, si au lieu de nous entretenir avec lui, nous quittons la chambre à son entrée, ou si nous le négligeons pour nous occuper de bagatelles, ou si nous lui parlons avec distraction et indifférence, ne nous rendons-nous pas coupables de la plus inepte grossièreté ? Or, qu'arrive-t-il très fréquemment ? Les chrétiens qui reçoivent au banquet sacré la plus haute Majesté qui soit, au lieu de se prosterner devant Elle, au lieu de rester respectueusement à ses pieds, comme autrefois Marie-Magdeleine, au lieu de l'entretenir de leurs

affaires et de lui présenter leurs suppliques pour eux et pour ceux en faveur de qui ils doivent s'intéresser, s'abandonnent volontairement à la distraction ; ils ont des pensées pour tout, excepté pour Jésus-Christ ; ils se hâtent de quitter l'Eglise qui leur semble une prison ; ils sont impatients de se débarrasser de leur Sauveur ; ils le portent irrévérencieusement dans les rues, les Espèces sacramentelles n'étant point encore altérées ; ils l'oublient comme un mort dans leur cœur[1]. O conduite étrange, semblable à celle de Judas qui, après avoir communié, s'empressa de quitter le Cénacle ![2] O conduite qui doit infailliblement, si nous ne la réformons pas, nous conduire à la paresse spirituelle, de la paresse spirituelle à la tiédeur, de la tiédeur petit à petit et comme infailliblement à l'endurcissement et au dernier supplice, comme dit saint Jean Chrysostome ![3] Il est écrit, en effet, qu'on ne se moque pas de Dieu impunément[4]. — Quoi de plus ? Quand on est invité à la table d'un grand de la terre, les plus vulgaires bienséances exigent qu'avant de se retirer on s'entretienne quelque temps avec son hôte. Et Dieu nous invite à sa table, il se donne lui-même en nourriture à nous, chétifs et misérables ; et après un si grand honneur, nous nous en irions, sans lui témoigner notre gratitude ? Ne serait-ce point l'outrager ?

Au reste, les volontés de Dieu relativement au devoir de la gratitude sont expresses : il exige, il ne peut, à moins de n'être plus Dieu, ne point exiger qu'on le remercie. Sous l'ancienne Loi, il veut que pour chacun de ses bienfaits les plus signalés, il y ait une fête qui en rappelle le souvenir, et qui provoque d'une manière continue la reconnaissance à travers les âges. La fête de Pâques sera un mémorial

[1] Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde. (Ps. xxx, 13).
[2] Cum accepisset buccellam exivit continuo. (Joan., xiii, 30).
[3] Homil. de Bap. Christi.
[4] Deus non irridetur. (Gal., vi, 7).

du passage de l'ange exterminateur dans les maisons des Egyptiens, et de la délivrance de la servitude du peuple choisi ; la fête de la Pentecôte redira aux générations futures la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï ; la fête des Tabernacles, le pèlerinage des Hébreux à travers le désert pendant quarante ans et les soins paternels dont il fut l'objet, pendant ce temps, de la part de la divine miséricorde. De plus, Jéhovah exige que dans la multiplicité des sacrifices, il y en ait un dont le but exclusif soit de rendre grâces. Sous la Loi nouvelle, la volonté de Dieu se manifeste sur ce point d'une manière plus évidente encore. Jésus-Christ veut résumer toute la religion, tous les dogmes, tous les efforts de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté en un mystère, et il appelle ce mystère Eucharistie, c'est-à-dire ACTION DE GRACES, comme si le plus beau résultat atteint par notre grand Sacrement était de satisfaire pleinement au devoir si important de la reconnaissance ! Comme si sa fin la plus noble et la plus auguste était de payer dignement à Dieu le tribut de notre gratitude ! Au fait, comme cette obligation de remercier nous est solennellement rappelée par l'Eglise, qui est pour nous le porte-voix du Seigneur, au milieu du saint sacrifice ! Le prêtre interrompt le religieux silence des *Secrètes* qui suivent l'Oblation. Après avoir salué le peuple : « En haut les cœurs ! » dit-il. Pourquoi cette soudaine apostrophe ? Quelle communication le prêtre a-t-il à faire à l'assemblée, pour exiger d'elle d'une manière si solennelle la préparation du cœur ? A quel acte important de religion va-t-il convier les fidèles ? Quel devoir prétend-il rappeler ? « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, » dit-il, et tout le peuple de répondre : « Véritablement, c'est juste, c'est convenable ! » Et le prêtre, au nom de tous, commence l'hymne de la reconnaissance. Oui, Dieu exige notre gratitude ; nous ne pouvons la lui refuser, sans blesser son cœur ; et quand nous

sommes ingrats, si nous prêtions l'oreille à la voix de notre conscience, nous entendrions par elle Notre-Seigneur se plaindre de notre égoïsme, comme autrefois il se plaignait des lépreux en disant : *Les dix n'ont-ils pas été guéris, où sont donc les neuf autres qui ne sont pas venus remercier?* [1]

II. Mais si nous comprenons bien nos intérêts, nous serons très fidèles à l'action de grâces après la Communion. Les moments qui suivent immédiatement la réception du corps de Jésus-Christ sont d'une importance majeure pour notre sanctification : « Et d'abord, dit Suarez, parce que les actes que nous produisons alors ont un mérite spécial, comme étant faits par une âme qui est unie au Fils de Dieu d'une manière ineffable. Alors Jésus-Christ devient l'âme de notre âme. Nous adorons, il adore ; nous prions, il prie ; nous remercions, il remercie ; nous aimons, il aime. Nos actes, comme les siens avec lesquels ils se confondent, deviennent divins. Voilà pourquoi le Seigneur fixe sur nous des regards de complaisance [2]. »

Et puis, jamais l'heure n'a été plus propice pour demander. « Il n'est point de moment, dit sainte Thérèse, où nous puissions plus aisément enrichir notre âme de vertus, où nous puissions plus facilement nous élever jusqu'à la perfection, que celui qui suit la célébration des saints mystères. Après la Communion, ne perdons pas l'excellente occasion qui s'offre à nous de négocier. La divine Majesté n'est point dans l'usage de payer mal le logement qu'on lui donne, si on lui fait bon accueil. Notre-Seigneur Jésus-Christ se place dans notre cœur comme sur un trône de grâces, et il semble nous dire, comme à l'aveugle de Jéricho : *Que voulez-vous que je fasse*

[1] Luc., xvii, 17.
[2] Suarez, t. III, III, P., q. lxxix, disp. lxiii sect. 7.

pour vous![1] Parlez sans crainte. Que désirez-vous? Je suis disposé à vous accorder tout ce que vous demanderez! »

Ajoutons que, quand il voit une âme reconnaissante. notre bon Sauveur répand en elle ses bénédictions avec une sorte de profusion. Rien de plus naturel. Quand nous avons fait du bien à quelqu'un, si nous voyons de la gratitude, si on vient nous remercier avec un cœur ému et un accent sincère de reconnaissance, par la force des choses nous sommes comme irrésistiblement entraînés à donner et à donner encore. La gratitude est comme un aimant mystérieux et puissant qui appelle de nouveaux bienfaits. Si, au contraire, nous rencontrons des cœurs froids, insensibles, indifférents, qui reçoivent nos générosités, comme une dette que nous leur payerions, notre cœur éprouve une sorte de contraction, de resserrement, et nous ne ressentons pas cet élan qui nous pousse vivement à obliger. Ainsi en est-il de Dieu. Il répand de nouvelles et précieuses faveurs sur l'âme reconnaissante ; il n'a que des grâces communes et ordinaires pour les ingrats. Tel est son amour pour nous : s'il exige que nous le remerciions, c'est parce qu'il désire nous accorder de plus grandes faveurs. — Mais quelle doit être notre action de grâces?

II

Pour ce qui regarde la durée, à part quelques circonstances extraordinaires, où la charité, ou tout autre motif grave, nous réclame immédiatement, il faut toujours donner un certain temps à l'action de grâces. Quel sera ce temps? Le P. Avila, après avoir célébré, s'entretenait ordinairement deux heures avec Jésus-Christ. Saint Louis de Gonzague, après plus

[1] Quid tibi vis faciam? (Marc, x, 51).

de deux heures trop rapidement écoulées dans ses entretiens avec Dieu, s'étonnait et s'affligeait qu'on vînt sitôt l'interrompre. Au fait, la Communion est une si grande faveur, que ce ne serait pas trop d'une journée, que dis-je ? ce ne serait pas trop de la vie tout entière pour en remercier Dieu dignement. Mais, je le veux, nous sommes ici-bas condamnés à mille soins divers ; combien donc devra durer notre action de grâces pour être digne et convenable ? Saint Liguori répond : « Au moins une demi-heure. » Puis, par pitié pour notre faiblesse, quoique tout à fait à regret, il consent à ne demander qu'un quart d'heure. « Un quart d'heure, dit-il, c'est *bien peu*, c'est *trop peu !*[1] »

Quelle méthode suivre dans notre action de grâces ? Pour répondre avec plus de netteté, distinguons trois temps auxquels correspondent comme trois actions de grâces : le temps qui suit immédiatement la Communion ; le temps qui s'écoule après ces premiers et précieux instants ; le temps qui prend à notre sortie de l'église, pour aller jusqu'à notre prochaine Communion.

I. Action de grâces *immédiate*. Lorsque le prêtre a déposé sur nos lèvres l'Hostie sainte, retournons à notre place gravement, modestement, pieusement. Ceux qui portent dans un vase une liqueur précieuse marchent avec précaution, sans se précipiter ; nos cœurs à cette heure fortunée sont vraiment des ciboires vivants qui portent le Dieu du ciel et de la terre ! Prosternons-nous dans l'adoration la plus profonde. Quand la fleur a reçu la rosée du ciel, elle replie sa corolle pour se nourrir de l'aliment que la bonté du Créateur lui envoie. En revenant de la Table sainte, nous possédons dans notre cœur notre Dieu qui s'est fait notre nourriture ; replions-nous sur nous-mêmes par le plus absolu recueillement, afin

[1] Selv., II Part., Inst. 1.

de savourer cette manne céleste. Alors, pour parler avec le prophète, *le Seigneur est dans son temple, que la terre se taise en sa présence*[1]. Alors le silence le plus complet est la louange la plus parfaite que nous puissions offrir au Seigneur[2]; car ce silence religieux et pénétré signifie : humilité, étonnement, impuissance de reconnaître jamais l'ineffable bonté de notre Dieu. Oui, que tout se taise en nous, dans notre imagination, dans notre esprit et dans notre cœur ! Que tout se taise en nous, pour que Jésus puisse opérer dans notre âme son œuvre de régénération, de réhabilitation, de déification ! Que tout se taise en nous, pour que nous puissions entendre sa voix plus délicate que le souffle de la brise la plus légère. Il nous dit une parole quand nous communions : tantôt c'est un conseil, tantôt un encouragement, tantôt une consolation, tantôt un doux reproche ; à nous de l'entendre ![3]

II. Après quelques instants passés dans ce très profond recueillement, il est temps d'entrer dans l'action de grâces *prochaine*. Pour la bien faire, nous n'avons qu'à nous rappeler quel est Celui que nous avons reçu : c'est notre Dieu, c'est l'ami de nos âmes.

C'est notre Dieu : donc, adorons-le ! Avant la messe, nous l'adorions dans le ciel et dans le tabernacle ; pendant la messe, nous l'adorions au ciel et sur l'autel ; maintenant, adorons-le dans nos cœurs ! Représentons-nous les esprits célestes qui nous environnent, prosternés devant l'hôte divin qui repose dans notre poitrine ; unissons-nous respectueusement à eux. Faisons appel à chacune de nos puissances, à la mémoire, à l'intelligence, à la volonté ; convoquons chacun de nos sens ; disons-leur : *Venez, ado-*

[1] Dominus in templo sancto suo, sileat a facie ejus omnis terra. (Hab., II, 20).
[2] Silentium tibi laus.
[3] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. (Ps. LXXXIV, 9).

rons, prosternons-nous devant notre Dieu parce qu'il est notre maître[1]. Ecrions-nous avec Elisabeth : *D'où me vient ce bonheur ?*[2] Avec le prophète : *Qu'est-ce que l'homme, ô Dieu, pour que vous vous souveniez de lui*[3]. Avec les foules de Jérusalem : *Béni soit celui qui vient à moi au nom du Seigneur !*[4]

C'est notre Dieu : donc remercions-le, car il est le suprême bienfaiteur. Disons avec le plus grand accent de sincérité possible : « *Que ma droite se dessèche, que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je vous oublie,* ô mon charitable Sauveur ![5] *O mon âme, bénis le Seigneur*[6], parce qu'il t'a visitée ! O mes yeux, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez contemplé ! O mes lèvres, bénissez le Seigneur, parce que vous l'avez touché ! O ma langue, bénis le Seigneur, parce que tu l'as porté ! O ma poitrine, bénis le Seigneur, parce qu'il a daigné reposer en toi ! O mon esprit, ô mon cœur, bénissez le Seigneur, parce qu'il vous a sanctifiés ! » Mais ne nous contentons pas de nos faibles remerciements. Faisons appel, comme les trois enfants de la fournaise, à toutes les créatures du ciel et de la terre ; aux êtres animés et inanimés ; prenons les actions de grâces de tous les anges, de tous les saints, de la très sainte Vierge et de Jésus-Christ lui-même ; offrons-les en toute confiance, car, par la communion des saints, tous ces trésors nous appartiennent en quelque manière, *particeps ego sum omnium timentium te*[7].

C'est notre Dieu : donc demandons-lui pardon, mais avec une entière assurance. A cette heure, il se montre si bon à notre égard que nous pouvons

[1] Ps. XCIV, 6.
[2] Luc., I, 43.
[3] Ps. VIII, 5.
[4] Matt., XXI, 9.
[5] Ps. CXXXVI, 5 et 6.
[6] Ps. CIII, 1.
[7] Ps. CXVIII, 63.

tout oser. Prions-le d'oublier nos offenses passées ; avouons-les avec humilité ; désavouons-les avec une sincère douleur ; jurons à notre Dieu de lui être fidèle : disons-lui avec l'Apôtre : « O Seigneur, qui me détachera de votre amour ? Rien, je le déclare bien haut, avec votre grâce : ni la vie, ni la mort, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni la bassesse... Aidez-moi surtout, Seigneur, à me corriger de ce défaut que je déteste et qui vous déplaît. »

Mais Jésus est aussi l'ami de nos âmes[1] : nous devons donc nous entretenir avec lui comme un ami s'entretient avec son ami. Parlons-lui, avec un respect plein de familiarité et une familiarité pleine de respect, de nos joies et de nos douleurs ; parlons-lui de nos parents ; parlons-lui de lui-même, de son Père et de sa Mère ; parlons-lui de l'ingratitude des hommes à son égard ; parlons-lui de son Eglise, des âmes du Purgatoire, des infidèles, des pauvres pécheurs... Mais Notre-Seigneur n'est pas seulement un ami *compatissant*, c'est encore un ami *tout-puissant*, qui peut réaliser tout le bien que nous pouvons désirer, qui est tout à fait à notre disposition[2], qui a plus envie de nous donner, que nous, de recevoir[3]. Demandons-lui donc avec la plus confiante simplicité toutes les grâces que nous souhaitons pour nous et pour les autres. N'oublions pas surtout de solliciter *ce que j'appellerai les* GRACES DU JOUR : telle peine présente à consoler, tel projet à bénir, tel intérêt religieux actuellement compromis à défendre...

Voilà l'action de grâces *prochaine :* elle comprend quatre parties. Mais remarquons qu'il peut arriver que, sous l'inspiration du Saint-Esprit, l'âme soit tout absorbée par une de ces parties, l'adoration par exemple, et y consacre presque tout le temps destiné

[1] Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos. (Joan., xv, 15.

[2] Totus in nostros usus expensus. (S. Bern.).

[3] S Aug.

à ce saint exercice. Que l'âme se laisse aller au souffle de l'Esprit-Saint ; son action de grâces ne pourra qu'être très bonne : *Spiritus ubi vult spirat*[1]. Mais ne quittons jamais Notre-Seigneur sans implorer sa bénédiction et sans lui dire comme Jacob à l'ange : *Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni !*[2]

III. L'action de grâces *éloignée* commence au moment où nous quittons l'église, et doit se prolonger jusqu'à la prochaine Communion. Elle consiste dans la bonne vie, dans la transformation de notre âme, dans l'imitation de Jésus-Christ. « Nous mangeons vraiment le Christ, dit Hugues de Saint-Victor, quand nous reproduisons ses vertus[3]. » — « Celui-là reçoit dignement le Christ, dit Paschase, qui passe à une vie meilleure[4]. » — « Quand les Israélites mangeaient l'Agneau pascal, figure de l'Eucharistie, ils étaient debout, avaient les reins ceints, des souliers aux pieds, un bâton à la main comme des voyageurs[5]. » Admirable symbole ! Quand nous avons communié, nous devons marcher courageusement dans le chemin qui aboutit au ciel ; nous devons aller partout où Dieu nous appelle ; nous ne devons être ni lâches, ni délicats, mais prompts et généreux pour courir dans la voie de ses commandements.

Traduisant la parole de saint Paul : *Nous sommes la bonne odeur du Christ*[6], saint François de Sales écrivait à une chrétienne qui avait le bonheur de s'approcher souvent de la Table sainte : « Faites que le Sauveur soit le beau et suave bouquet de votre cœur, en sorte que quiconque vous approche sente

[1] Joan., III, 8.
[2] Gen., XXXII, 26.
[3] Christum edimus quando Christum imitatur. (Hug. a S. Vict.).
[4] Nemo digne accipit nisi qui transit. (Pasc., lib. de Corp. et Sang. Christi, c. X).
[5] Est enim Phase id est transitus Domini. (Exod., XII, 11).
[6] Christi bonus odor sumus. (II Cor., II, 15).

que vous êtes parfumée de Jésus-Christ. Soyons, nous aussi, parfumés de Jésus-Christ ; c'est-à-dire, renvoyons ses suaves odeurs de sagesse, d'humilité, de bienveillance, d'indulgence, de condescendance et d'esprit d'oraison.

Nous lisons dans la vie de saint Yves qu'il portait habituellement sur lui, dans une pyxide, la sainte Eucharistie pour la distribuer aux malades. Après nos Communions, nous portons aussi Jésus-Christ[1], sinon substantiellement, quand les Espèces sacramentelles sont altérées en nous, du moins spirituellement ; gardons son esprit, et surtout son esprit de pureté, de douceur et de charité. Nous avons mangé la chair de l'Agneau de Dieu, *ne soyons pas des lions dans nos maisons*[2]. Nous avons reçu dans nos cœurs le Saint, l'Immaculé, Celui qui se plaît au milieu des lis ; comment n'aurions-nous pas horreur de la boue infecte des passions ? Notre langue a été sanctifiée par l'attouchement du corps du Seigneur, oserions-nous en faire un glaive cruel qui déchire et met en pièces la réputation du prochain ?

Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même, si vous gardez bien Notre-Seigneur dans le recueillement, après la Communion, vous sentirez longtemps ce feu dévorant qui vous inspirait un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

LE BIENHEUREUX J.-B. VIANNEY.

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (I Cor., VI, 20).
[2] Eccli., IV, 35.

CHAPITRE XI

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé.

(Prov., IX, 5).

Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un roi qui, voulant faire les noces de son fils, envoya ses serviteurs pour appeler ceux qui étaient conviés ; mais ils refusèrent de venir. Le roi envoya d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés : Voilà que mon festin est prêt ; venez aux noces. Mais ceux-ci s'en mirent peu en peine et ne répondirent point à l'invitation royale[1]. Ce roi, c'est Jésus-Christ ; ces serviteurs, ce sont les prêtres ; le festin, c'est le banquet eucharistique. Hélas ! la Table sainte est désertée d'un grand nombre ! Il y en a qui s'en éloignent complètement ; d'autres ne vont s'y asseoir que très rarement ; et cependant tous nous devrions avoir le plus vif désir de communier fréquemment.

[1] Matth., XXII, 1-14.

C'est le souhait le plus cher du cœur de Jésus ; c'est le vœu le plus ardent de la sainte Eglise ; c'est pour nous la source la plus féconde des grâces les plus abondantes.

I

Notre-Seigneur désire d'un grand désir que nous le recevions dans la sainte Communion[1]. Il nous y appelle de toute l'ardeur de ses vœux[2]. Pourquoi compare-t-il l'Eucharistie à la manne, que les Israélites recueillaient et mangeaient tous les jours ? C'est pour nous faire comprendre qu'il désire que nous le recevions fréquemment. Pourquoi se donne-t-il à nous sous l'espèce du pain qui est la base de l'alimentation humaine et la nourriture la plus commune et la plus ordinaire ? C'est pour nous faire entendre que nous devons venir souvent nous asseoir à la table des anges. Que veut-il que nous demandions par ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, ou comme marque saint Mathieu, notre pain *supersubstantiel*, notre pain au-dessus de toute substance ? Selon les saints docteurs, il veut que nous demandions la sainte Eucharistie, la grâce d'être dignes de communier tous les jours. « Nous demandons le pain quotidien, dit saint Cyprien, afin que nous, qui vivons dans le Christ et qui recevons tous les jours la sainte Eucharistie, nous ne soyons pas privés de ce don céleste[3]. » C'est par amour que Jésus-Christ a institué la sainte Eucharistie ; c'est pour s'unir à nous de la façon la plus étroite, parce que *ses délices sont d'être*

[1] Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum (Luc., xxii, 15).
[2] Venite, comedite... et bibite. (Prov., ix, 5).
[3] S. Cyp. de Orat. Dom.

avec les enfants des hommes[1] *:* il désire donc beaucoup que nous allions le recevoir. Le ciboire qu'il souhaite, ce n'est pas le ciboire doré du tabernacle, MAIS LE CIBOIRE VIVANT ET ANIMÉ DE NOTRE CŒUR. Dans la vie de sainte Marguerite de Cortone, on lit que le Seigneur lui dit un jour qu'il voulait beaucoup récompenser son confesseur parce qu'il lui avait conseillé de communier souvent. Pierre de Blois rapporte que Jésus-Christ, se plaignant à sainte Gertrude de ceux qui dissuadent les autres de la Communion fréquente, lui dit ces paroles : « Comme je trouve mes délices d'être avec les enfants des hommes, pour lesquels j'ai institué le saint sacrement de l'autel, ceux qui éloignent les âmes du banquet sacré sont ennemis de mon bonheur[2]. » Saint Bonaventure s'étant un jour abstenu d'offrir à Dieu le divin sacrifice, par excès de respect, se contentait d'y assister en méditant pieusement sur la Passion de Jésus-Christ. Un ange, divisant l'hostie que le prêtre tenait dans ses mains, vint en déposer une parcelle sur ses lèvres, comme pour lui signifier que celui qui s'approche souvent de la sainte Table avec respect est bien plus agréable au Seigneur que celui qui s'en éloigne par un excès d'humilité.

II

Communions fréquemment : c'est le vœu le plus ardent de l'Eglise. Il nous est manifesté par la pratique des premiers temps, par la parole des saints docteurs, par les enseignements des Conciles.

I. Les premiers chrétiens dirigés par les Apôtres, interprètes fidèles des volontés de Jésus-Christ, *per-*

[1] Prov., VIII, 31.
[2] Pierre de Blois, *Monit. spir.*, c. VI, § 1.

sévéraient dans la communion de la fraction du pain; ceux qui croyaient vivaient toujours unis et ils allaient assidûment tous les jours en union d'esprit au temple rompant le pain, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre[1]. Or, la tradition nous apprend que cette *Communion de la fraction du pain* n'était autre chose que la participation à l'Eucharistie. Aux temps apostoliques, soit précepte, soit coutume pieuse, la Communion quotidienne était générale[2]. Et cependant, comme nous le voyons par les lettres de saint Paul, de saint Clément, de saint Cyprien, les premiers chrétiens n'étaient pas impeccables. Le dixième des Canons apostoliques est ainsi conçu : « Que tous les fidèles qui entrent dans l'église, qui écoutent les Ecritures et qui ne reçoivent pas la sainte communion soient excommuniés, parce qu'ils causent du trouble dans l'église. » On lit dans une ordonnance du pape Anaclet : « Après la consécration, que tous communient s'ils ne veulent pas être séparés de l'Eglise : ainsi l'ont ordonné les apôtres, ainsi l'observe l'Eglise romaine. »

II. Saint Justin nous apprend que, dans les réunions saintes, on distribuait l'Eucharistie à chacun des fidèles présents ; de plus, on l'envoyait aux absents par les diacres : tant on était éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents, légitimement empêchés, dussent souffrir, un jour d'assemblée, une si rude et si dangereuse privation ![3] Tertullien, expliquant ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », dit qu'il s'agit du corps de Jésus-Christ qui est reconnu sous les apparences du pain, et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ et à ne pas

[1] Act., II, 42 et seq.
[2] Bened. XIV, Institut. XLIV.
[3] Apologet., 1, n. 65.

être séparés de son corps[1]. « Si c'est le pain quotidien, dit à son tour saint Ambroise, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an ? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'année[2]. » Vous me demandez, répond saint Jérôme à Lucinius, s'il faut recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme les Eglises de Rome et d'Espagne le pratiquent. Recevez-la tous les jours, sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous fasse aucun remords. Entendons cette parole du Psalmiste : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !*[3]

III. Telle fut la discipline des premiers siècles : Communion quotidienne ou au moins très fréquente. Par suite du relâchement qui s'introduisit dans les mœurs des chrétiens, la Communion ne fut plus de précepte que tous les huit jours ; puis aux principales fêtes ; puis au temps de Pâques[4]. Mais l'Eglise, tout en condescendant à notre infirmité et à la dureté de nos cœurs, ne laisse pas de nous faire connaître ses désirs. Le Concile de Trente déclare, à une époque où la communion devenait bien rare, que les chrétiens doivent « croire et révérer le Sacrement avec une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie de leur âme et la perpétuelle santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en tireront les fasse passer des tentations de ce pèlerinage au repos de la céleste patrie. » Le même Concile « souhaite que les fidèles communient à chaque messe où ils assistent, non seulement en esprit et par affection,

[1] Tertul, *De Orat.*, c. VI.
[2] S. Amb. *De Sacram.*, lib. V, c. IV.
[3] S. Jér. Epist. LXXI.
[4] Bened. XIV. *De Syn. diœces.*

mais par la réception sacramentelle de l'Eucharistie. » Dans un autre endroit le saint Concile nous exhorte, nous prie et nous conjure, par les entrailles de la miséricorde de Dieu, afin que tous en général et chacun en particulier nous nous mettions en mesure de recevoir souvent ce pain substantiel, qui doit être notre vie et la vigueur de notre esprit [1].

III

Communions fréquemment, nous en retirerons les plus grands avantages.

I. Et d'abord, comme dit saint Ignace, martyr, la fréquente Communion est le remède le plus efficace et le plus salutaire contre toutes sortes de maux [2] ; remède qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même [3], remède que le Sauveur nous appliquera avec bonheur, si nous venons à lui. « Pauvre brebis, s'écrie saint Augustin, pensez-vous que celui qui vous a cherchée lorsque vous le méprisiez et que vous ne le cherchiez pas, vous méprise lorsque vous le chercherez et que vous recourrez à lui ? [4] »

La fréquente Communion nous préserve du péché mortel : 1° en augmentant la grâce sanctifiante qui donne une certaine vigueur à l'âme pour repousser le venin qui la ferait mourir ; 2° en faisant couler dans le cœur la joie spirituelle et en lui ôtant le goût du plaisir sensuel qui est l'amorce du vice ; 3° en éclairant l'esprit de la lumière céleste qui dissipe

[1] Trid. sess. XXII, c. VI, et sess. XIII, c. V.
[2] Medicamentum purgans vitia et omnia tollens mala (S. Ign. Epist. XIV ad Eph.).
[3] Faciens ægrotis de seipso medicamentum (S. Aug. præf. in Ps. LXIX).
[4] S. Aug. in Psal. LXIX.

les ténèbres du péché ; car, comme dit saint Vincent Ferrier, ce divin aliment guérit l'entendement de ses erreurs et des fausses opinions ; la volonté de ses désirs déréglés ; et la mémoire de l'oubli de Dieu et de ses bienfaits ; 4° en affaiblissant les mouvements de la concupiscence et la violence des tentations ; 5° enfin, en nous unissant à Jésus-Christ qui est notre force, notre vie et le seul appui de notre persévérance.

La fréquente Communion remédie au péché véniel de deux façons. Elle efface la tache du péché véniel qui souille l'âme, en nous excitant à la contrition et à l'amour divin. Elle soutient notre fragilité en chassant le malin esprit qui nous tente, et en paralysant l'amour-propre qui est la source de tous les vices. Voilà pourquoi Innocent III dit que l'Eucharistie nous ôte la volonté de pécher[1]. Voilà pourquoi saint Paulin nous affirme que l'inhabitation de Jésus-Christ en nous nous affranchit du péché, et exile le serpent infernal qu'il fait fuir de notre cœur.

La fréquente Communion nous délivre des peines du purgatoire et des châtiments de la vie présente. que méritent nos fautes, selon le degré de ferveur avec lequel nous nous approchons de la Table sainte. La grâce du sacrement est quelquefois si grande, dit l'auteur de l'Imitation, et donne à l'homme une si grande dévotion, que non seulement son âme, mais son corps même, en reçoivent des forces considérables. Sainte Thérèse, dans le *Chemin de la perfection,* affirme que l'Eucharistie est un grand remède contre les infirmités du corps. C'est dans ce sentiment que l'Eglise fait cette prière après la Communion : *Quæsumus ut qui cælestia alimenta percepimus, per hæc contra adversa omnia muniamur,* c'est-à-dire : Nous vous supplions que ces aliments célestes que

[1] Per Eucharistiæ sacramentum eripit nos Deus a voluntate peccandi (Innocent III, *De Sacrif. Missæ).*

nous avons reçus nous préservent de toutes sortes d'adversités. Et encore : *Quæsumus ut medicina Sacramenti et corporibus nostris prosit et mentibus*, c'est-à-dire : Nous vous prions que le remède du sacrement nous soit utile pour le corps et pour l'âme.

II. La Communion fréquente nous délivre du mal, mais aussi elle nous comble de biens. On peut lui appliquer cette parole du Cantique des Cantiques : *C'est la fontaine du jardin ; c'est le puits des eaux vives qui coulent avec impétuosité du mont Liban*. lequel est Notre Seigneur Jésus-Christ[1].

Qu'elles sont merveilleuses les efficacités de l'eau de cette fontaine mystique ! Elle étanche parfaitement cette soif secrète qui dévore le cœur humain, parce que, étant le résumé de tous les biens, elle contente tous nos désirs. C'est d'elle que Notre-Seigneur disait : *Qui boira de cette eau n'aura plus jamais soif*[2]. C'est une eau qui nous réjouit et nous remplit d'une sainte allégresse. C'est une eau qui nourrit notre âme et y entretient admirablement la vie spirituelle. L'Eucharistie développe en nous la grâce sanctifiante. C'est là son effet propre, dit le cardinal de Lugo[3]. Sans doute les autres sacrements l'augmentent aussi : mais ce n'est pas la fin principale de leur institution. Le baptême tend à la régénération des enfants de Dieu ; la pénitence à la réconciliation des pécheurs : l'Ordre au bon usage du pouvoir sacerdotal ; la confirmation a pour fin de donner des forces pour confesser la foi ; l'extrême-onction, pour combattre les tentations à l'heure de la mort ; le mariage, pour porter les charges et les obligations de cet état ; mais le propre de l'Eucharistie est d'être à l'âme ce que l'aliment est au corps qu'il nourrit et fait croître.

[1] Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano. (Cant. IV, 15).
[2] Joan., IV, 13.
[3] Respicit *immediate* et *per se* augmentum gratiæ quod nulli ex aliis Sacramentis convenit (Card. de Lugo, tract. *De Euch.*).

Par conséquent, elle regarde *immédiatement* et *formellement* par elle-même l'accroissement de la grâce. Avec la grâce sanctifiante elle développe les trois vertus théologales, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Elle nous unit plus intimement à Jésus, elle nous fait vivre plus parfaitement de sa vie ; elle nous rend de plus en plus d'autres *Lui-même* ; elle nous est un principe de sanctification et fait de nous quelque chose d'auguste et de vénérable, comme un sacrement [1] ; elle change notre âme en un ciel animé où Notre-Seigneur place le trône de sa gloire, d'où il éclaire le monde de notre intérieur, comme le soleil répand partout les rayons de sa lumineuse splendeur [2] ; elle donne à nos corps un droit particulier à la résurrection, à cause de l'union qu'ils ont avec celui de Jésus-Christ, qui est une fleur miraculeuse dont la seule odeur, dit saint Bernard, ressuscite les morts [3].

Le paradis est la grande, la perpétuelle Communion, à laquelle rien ne prépare mieux que la Communion passagère, mais fréquente d'ici-bas.

MGR DE SÉGUR.



[1] Sacramentatio et sanctificatio populi Dei.
[2] Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo (Joan., VI, 57).
[3] Flos ad cujus odorem reviviscunt mortui (S. Bern., Serm. II de Adv.).

CHAPITRE XII

TRADITION DES SAINTS PÈRES SUR LA COMMUNION FRÉQUENTE

> *Memento dierum antiquorum, cogita cogitationes singulorum ; interroga patrem tuum et annuntiabit tibi, majores tuos et dicent tibi.*
>
> Consultez les siècles anciens, considérez ce qui s'est passé dans la suite des âges. Interrogez votre père, et il vous instruira : interrogez vos ancêtres, et ils vous répondront.
>
> (Deut., xxxii, 7).

Nous l'avons vu, c'est le désir le plus ardent du Cœur de Jésus de se donner à nous, pauvres pécheurs, dans la sainte Eucharistie, *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum !* Les fidèles recueillent dans la Communion les fruits de salut les plus abondants et les plus précieux. Voilà pourquoi l'ennemi de notre sanctification, le démon, multiplie les efforts pour éloigner les fidèles de la Table sainte. Et, hélas ! il faut l'avouer, il a trop réussi dans son entreprise satanique. Particulièrement au seizième siècle, il a suscité l'hypocrite hérésie des Jansénistes, dont le but premier était de tarir dans l'Eglise une des sources principales de la grâce, en éloignant les chré-

tiens du sacrement de Pénitence ou d'Eucharistie. Par un suprême mensonge, les Jansénistes faisaient appel aux écrits des docteurs de la primitive Eglise, pour écrire et prêcher *sur*, c'est-à-dire *contre* la fréquente communion, et donner un démenti à la pratique des apôtres et des premiers siècles de l'ère chrétienne, confirmée par l'enseignement du saint Concile de Trente. Les racines de cette hérésie détestable sont loin d'être extirpées ; elles produisent encore aujourd'hui l'éloignement, le délaissement du mystère adorable de l'Eucharistie. Je ne parle pas des sectaires et des impies militants, mais, même parmi les bons chrétiens, il y a de funestes erreurs. Sous prétexte de respect, ils ne s'approchent plus, ou presque plus, de la sainte Table. Il n'est donc pas hors de propos de rappeler la tradition des saints Pères sur l'usage de l'Eucharistie. Je ne saurais mieux faire que de reproduire, au moins en partie, l'admirable lettre de Fénelon, l'illustre archevêque de Cambrai, sur la *fréquente communion*. Elle met bien en lumière les intentions du Sauveur, et l'esprit de la sainte Eglise.

I

Tradition des premiers Pères. — Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin, martyr, et presque contemporain des apôtres. « Après que celui qui préside, dit-il[1], a achevé l'action de grâces, et que tout le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui sont nommés par nous diacres et ministres distribuent à chacun de ceux qui sont présents le pain, le vin et l'eau, qui ont servi de matière à l'action de grâces, afin que chacun y

[1] Apol. I, n. 65 et seq.

participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'Eucharistie, et il n'est permis à aucun autre d'y participer...

« Nous ne prenons point ceci comme un pain et comme un breuvage ordinaires. Mais, comme Jésus notre Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair et le sang (de l'humanité), de même nous avons appris que cet aliment sur lequel se font les actions de grâces par les prières du Verbe, pour nourrir par voie de changement notre sang et notre chair, est la chair et le sang de ce Jésus incarné... Le jour qu'on nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu...

« Nous nous levons tous en commun pour prier. Les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La DISTRIBUTION ET LA COMMUNICATION des choses qui ont servi de matière à l'action de grâces SE FONT A CHACUN DE CEUX QUI SONT PRÉSENTS ; PUIS ON LES ENVOIE AUX ABSENTS PAR LES DIACRES. »

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non seulement on distribuait l'Eucharistie *à un chacun* des fidèles qui étaient *présents;* mais encore on *l'envoyait aux absents par les diacres.* Tant on était alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents, qui n'avaient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée, comme nous l'avons dit, une si rude et si dangereuse privation.

Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du soleil,* c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'étaient pas libres de s'assembler tous les jours, nous verrons tout à l'heure, dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'Eucharistie des mains des ministres au jour d'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisait à jeun sa communion particulière.

Tertullien, expliquant ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, dit qu'il s'agit « du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans le pain, et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ et à n'être jamais séparés de son corps[1]. » Voilà la demande, pour chaque jour, de l'Eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien, avertissant sa femme de ne pas se remarier avec un païen en cas qu'il vînt à mourir, lui disait : « Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte et en danger d'être surprise par la curiosité païenne. Serez-vous cachée quand vous ferez le signe de la croix sur votre lit, sur votre corps... quand vous vous lèverez la nuit pour prier ? Ne paraîtrez-vous point faire quelque action magique ? Votre époux ne saura-t-il point qu'est-ce que vous mangez en secret avant tout aliment ? et s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle ?[2] »

Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare, que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais au contraire d'une communion à peu près fréquente comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devait prendre chaque jour, avant tous les autres aliments qu'elle ne manquait aucun jour de prendre. Telle était la Communion secrète et domestique, lors même qu'on n'était pas libre d'aller en un lieu d'assemblée.

Ce Père ajoute que, quand une femme chrétienne n'a point épousé un païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement; diligentia quotidiana*[3].

Le terme de *quotidienne* tombe sur la participation

[1] De Orat., c. VI.
[2] Ad uxor., lib. V.
[3] Ad uxor., lib. VIII.

aux sacrifices. Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très éloignée de la perfection, puisqu'il suppose qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communiait *aux jours de station*[1]. Ailleurs il dit : « Nous recevons le sacrement de l'Eucharistie, même au temps du repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur ; et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes, qui se font avant le jour, que de la main de ceux qui président [2]. » Vous voyez que la communion était générale, comme les repas nommés *agapes*, qui étaient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisaient pénitence.

Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. « Nous demandons, dit-il [3], que ce pain nous soit donné TOUS LES JOURS, de peur que nous qui sommes en Jésus-Christ, et QUI RECEVONS TOUS LES JOURS L'EUCHARISTIE comme l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, nous tenant privés et exclus de la communion, nous prive du pain céleste...

« Quand Jésus-Christ dit donc *que celui qui mangera de ce pain vivra éternellement*, il est manifeste que, comme ceux qui communient à son corps et qui reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion sont vivants, il faut craindre et prier, de peur que quelqu'un, étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, ne demeure loin du salut. Jésus-Christ nous menaçant par ces paroles : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* voilà pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ.

[1] De Orat., c. XIV.
[2] De Cor., c. III.
[3] De Orat. Dom.

1° Ces paroles sont formelles et ne laissent rien à désirer : *Nous demandons... et recevons tous les jours l'Eucharistie*. La réception était quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étaient pas dignes de communier, à cause de quelque péché mortel dont ils se sentaient coupables, n'auraient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans la célébration des mystères.

2° Nul fidèle n'était privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief : intercedente aliquo graviore delicto*. Sans doute les fautes vénielles, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale peut effacer, selon saint Augustin, ces fautes légères que les apôtres même, instruits par Jésus-Christ, confessaient tous les jours en récitant cette oraison, ne sauraient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluait de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes, sans lesquelles les parfaits même ne demeurent pas longtemps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit grief... reçoivent l'Eucharistie par le droit de communion* acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4° Ce Père regarde la privation de la Communion quotidienne comme une rigoureuse punition, et comme un grand péril, parce que celui qui est privé de l'Eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ et demeure loin du salut*.

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Eglise permettait à chacun d'emporter avec des corbeilles l'Eucharistie dans sa maison [1], et où elle voulait que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre

[1] De Lapsis.

le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où les fidèles qui n'avaient commis *aucun délit plus grief, ...recevaient l'Eucharistie par le droit commun.*

II

TRADITION DES EGLISES D'ORIENT. — L'Eglise d'Orient pensait comme celle d'Afrique. « Je vois, dit saint Chrysostome[1], beaucoup de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt par coutume et pour satisfaire à la formalité que par réflexion et avec les sentiments qu'ils devraient avoir.

« Je communierai, dit un fidèle, si le temps de Carême arrive, ou bien si l'Epiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il soit. Ce n'est pourtant ni l'Epiphanie ni le Carême qui rend dignes d'approcher de ce sacrement, mais la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette pureté APPROCHEZ-VOUS-EN TOUJOURS, et, sans elle, jamais. »

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais*. Si votre conscience est impure, *ne vous approchez jamais de l'Eucharistie ;* si au contraire votre conscience est purifiée, *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

« Je remarque, dit-il encore, beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres temps vous n'approchez point de la sainte Table, quoiqu'il arrive souvent que vous soyez purs ; mais à Pâques vous communiez, quoique vous soyez tombés dans le péché. O habitude ! ô présomption ! en vain on offre le sacrifice quotidien ; en vain nous sommes à l'autel,

[1] In Eph., c. I, Hom. III.

puisque personne n'y participe. Je parle ainsi non seulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez dignes.

« Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, du sacrifice et de la communion : vous ne l'êtes donc pas aussi de la prière. Vous entendez le ministre qui est debout et qui crie : Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici ! TOUS CEUX QUI NE COMMUNIENT PAS SONT EN PÉNITENCE. Si vous êtes du nombre de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas communier ; car QUICONQUE NE COMMUNIE PAS EST EN PÉNITENCE.

« Pourquoi donc le ministre crie-t-il : Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici ? Quoi donc ! vous demeurez impudemment ! Mais VOUS N'ÊTES PAS, dites-vous, DU NOMBRE DES PÉNITENTS. QUOI ! VOUS ÊTES DU NOMBRE DE CEUX QUI PEUVENT COMMUNIER, ET VOUS NE VOUS EN SOUCIEZ PAS ! VOUS CROYEZ QUE CE N'EST RIEN ; mais pensez-y, je vous en conjure. C'est la table du Roi céleste ; les anges la servent ; le Roi même y est présent, et vous vous y tenez debout en bâillant. Vos habits sont sales, et vous ne vous en mettez point en peine ! MAIS ILS SONT PROPRES, dites-vous : EH BIEN ! METTEZ-VOUS DONC A CETTE TABLE, ET COMMUNIEZ.

« Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui sont à sa table, et pour leur parler à tous ; et maintenant il vous dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-vous là debout, sans avoir la robe nuptiale ? Il ne dit point : Pourquoi êtes-vous à ma table ? Mais avant que vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un tel en est indigne. Car il ne dit pas : Pourquoi vous êtes-vous mis à ma table ? mais il dit : Pourquoi êtes-vous entré ? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, si nous sommes présents avec indécence et sans pudeur. Car QUICONQUE NE PARTICIPE POINT AUX MYSTÈRES Y ASSISTE AVEC IMPUDENCE ET TÉMÉRITÉ.

« C'est pourquoi on fait sortir les premiers ceux

qui sont pécheurs ; de même que, quand un maître est à table, il ne faut pas qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit présent, et qu'on les fait retirer bien loin.

« Ainsi, quand on offre le sacrifice, quand on sacrifie Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur ; quand vous entendez ces paroles : PRIONS TOUS EN COMMUN ; quand vous voyez tirer les rideaux qui sont devant les portes, alors croyez que le ciel est transporté sur la terre, et que les anges y descendent. De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pécheurs.

« Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavait ses mains, se mettait à table, se préparait au repas, et ensuite ne mangeait point ? N'offenserait-il pas celui qui l'aurait invité ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il eût été absent ? Quoi ! vous avez assisté au festin ; vous avez chanté l'hymne ; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré sans communier ? Je suis indigne, me répondra quelqu'un. Hé bien ! vous êtes donc indigne aussi de la société des prières. »

Ainsi donc, d'après ce Père, loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

« *Beaucoup* de fidèles, dit-il[1], rapportant les paroles de l'Apôtre, *sont faibles et languissants, beaucoup* d'entre eux *s'endorment*. Et comment, direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'année ? Et c'est

[1] Hom. I, in cap. II, Epist. II ad Timoth., n. 3.

ce qui trouble tout ; car vous vous imaginez que le mérite consiste, non dans la pureté de conscience, mais dans le plus long intervalle de temps d'une communion à l'autre.

« Vous regardez comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de ne vous approcher pas souvent de cette table céleste. Ignorez-vous que vous vous livrez au supplice éternel en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une seule fois ; et qu'au contraire vous faites votre salut en communiant dignement, quoique vos communions soient fréquentes ?

« La témérité ne consiste pas a approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, quand même ce ne serait qu'une seule fois dans tout le cours de la vie... Pourquoi donc mesurons-nous la communion par la loi du temps ? C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher.

« Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps où on l'accomplit sans cesse. Il est toujours le même, c'est toujours la même grâce du Saint-Esprit. La Paque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connaissez parfaitement ce que je dis. Soit au vendredi, soit au samedi, soit au dimanche, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la même victime et le même sacrifice... Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps. »

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : 1° Les fidèles se trompaient « en regardant comme le plus grand respect et le plus grand honneur pour le sacrement de n'approcher pas souvent de cette table céleste ; 2° c'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher. » A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le di-

manche où l'on communiait d'ordinaire en Orient, donnent la même victime que la grande fête de Pâque. 3° C'est la communion rare qui *trouble tout*. 4° *Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps*. 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont faibles et languissants et qu'ils s'endorment*.

III

Tradition de l'Eglise latine. — Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. « *Donnez-nous*, dit-il, *notre pain quotidien*[1] : car qu'est-ce que Dieu veut aussi fortement que de voir Jésus-Christ habiter en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, le pain descendu du ciel ? Or, comme cette demande est quotidienne, nous demandons aussi qu'il nous soit donné tous les jours. » Ces paroles du saint docteur, citées par le quatrième concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : « Si c'est le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire ? Recevez-le tous les jours afin que tous les jours il vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an.

« Le saint homme Job n'offrait-il pas tous les jours un sacrifice pour ses enfants de peur qu'ils ne péchassent par leurs pensées ou par leurs paroles ? Mais vous, ne savez-vous pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la mort, la résurrection, l'as-

[1] Frag. ex opere incerto, VIII.

cension du Seigneur et la rémission des péchés sont représentées ? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie ! Celui qui a reçu une blessure ne cherche pas le remède ! Le péché qui nous captive est notre plaie : notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement[1]. »

1° Quand ce Père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étaient tombés, et que, nous l'avons vu, saint Chrysostome leur reproche si fortement.

2° Ce Père ne connaît d'autre manière d'honorer le pain quotidien que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec la grâce parvenir à un état de pureté de conscience où ils doivent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels ; mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne saurait douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

« Vous demandez, dit saint Jérôme à Licinius[2], s'il faut jeûner le samedi et s'il faut recevoir tous les jours l'Eucharistie, comme on assure que les Eglises de Rome et d'Espagne le pratiquent. » Ce Père répond, sur l'article du jeûne, que les usages d'une Eglise ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différents ; que « chaque province peut abonder en son sens et regarder comme des lois apostoliques les règles reçues des anciens. »

[1] De Sacram., lib. V, cap. IV, n. 25.
[2] Epist. LII, al. XXVIII.

Mais pour l'article de l'Eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur : « Recevez toujours aussi l'Eucharistie sans nous condamner, et pourvu que votre conscience ne vous donne aucun remords ; écoutez cette parole du Psalmiste : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux.* »

1° Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étaient pas dans l'état de pénitence était l'usage de Rome et des Eglises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mystères qu'en certains jours de la semaine. 2° Saint Jérôme décide à Licinius qu'il doit pratiquer cette communion de tous les jours. 3° Il veut que Licinius communie tous les jours, sans condamner les Eglises où l'on ne communie que certains jours de la semaine. 4° Il ne veut qu'il communie tous les jours que quand il n'a aucun remords de conscience.

« Les uns, dit saint Augustin[1], reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur, les autres les reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir ; en d'autres on ne l'offre que le samedi et le dimanche ; ailleurs on l'offre le dimanche seulement.

« Si on remarque d'autres pareilles diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure discipline pour un prudent et grave chrétien que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'Eglise où il se rencontre. »

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des Eglises, dont les unes s'assemblaient, offraient le sacrifice et communiaient *tous les jours*, et les autres le faisaient un peu moins souvent. *La meilleure discipline*, suivant ce Père, est qu'un chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins sou-

[1] Epist. LIV, ad Januar., n. 2.

vent, pour se conformer à l'usage de l'Eglise où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce Père, offrir et manger allaient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur*. Ceux qui ne communiaient qu'en certains jours de la semaine n'offraient le sacrifice qu'en ce jour-là : mais enfin le peuple communiait aussi souvent que l'on disait la *messe*.

IV

Ces passages formels des saints Pères sont très conformes à la pratique générale de l'ancienne Eglise pour l'Eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain, et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'âme était anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'Eucharistie et le repas nommé *agape* étaient réunis. De plus on donnait toujours l'Eucharistie en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme était régénéré, il était nourri du pain quotidien.

On donnait même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle[1] ; et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvait, on séparait néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfants, qui ne pouvaient pas prendre celle du pain, et on leur donnait l'aliment céleste quoiqu'ils n'eussent encore aucune connaissance.

On donnait aussi l'espèce du pain sacré dans des

[1] S. Cyp. de Lapsis, p. 189.

corbeilles aux fidèles, pour l'emporter chez eux aux temps de persécution, où ils ne pouvaient pas s'assembler librement. Ils avaient *un coffret* où ils cachaient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnait à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mystères.

Quand on les célébrait, les diacres allaient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'était pas volontaire, n'était point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion.

Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confiait à pleines corbeilles le pain sacré ; et on craignait moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposait, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin nous voyons par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnait à un jeune garçon laïque l'Eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement.

Plus cette discipline, très différente de celle des derniers siècles, nous étonne, plus nous devons reconnaître que l'ancienne Eglise voulait que les justes fîssent un usage beaucoup plus familier de l'Eucharistie que celui qui en est fait parmi nous, et qu'elle passait par dessus beaucoup de dangers et d'inconvénients pour faciliter aux justes la communion.

Cette doctrine sur la communion fréquente a été admirablement confirmée par le pape Léon XIII dans son Encyclique *Miræ caritatis*.

« Il faut surtout, dit-il, s'efforcer de faire revivre en une large mesure dans les nations catholiques le fréquent usage de l'Eucharistie. C'est ce qu'ensei-

gnent l'exemple de l'Eglise naissante, rappelé plus haut, les décrets des Conciles, l'autorité des Pères et des hommes les plus saints de toutes les époques. Comme le corps, l'âme a souvent besoin de nourriture : or, la sainte Eucharistie lui offre l'aliment de vie par excellence. C'est pourquoi il faut dissiper les préjugés des adversaires, les vaines craintes d'un grand nombre, et absolument écarter les raisons spécieuses de s'abstenir de la communion. Car il s'agit d'une dévotion qui, plus qu'une autre, sera utile au peuple chrétien, soit pour détourner notre siècle de son inquiète sollicitude pour les biens périssables, soit pour faire renaître et entretenir constamment en nos âmes l'esprit chrétien. »

Allons donc au Pain de vie ; efforçons-nous d'y participer souvent : c'est le désir du Cœur de Jésus ; c'est notre intérêt qui le réclame. Il n'y a qu'un être qui y répugne : c'est le *Mauvais*, c'est le démon, et aussi ceux qui, plus ou moins sciemment, s'inspirent de son esprit ! Communier, c'est vivre de Jésus-Christ ; et vivre de Jésus-Christ, c'est prendre le chemin le plus direct qui conduit au ciel !

Je suis la Voie, la Vérité et la Vie.

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.



CHAPITRE XIII

LE DÉCRET « SACRA TRIDENTINA SYNODUS » SUR LA COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE

Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.

Que l'homme s'éprouve lui-même, et qu'après il mange de ce pain et boive à ce calice.
(I Cor., XI, 28).

Jamais Pape, peut-être, n'a eu le zèle de la dévotion au Très Saint Sacrement comme le pape Pie X. Il s'applique à la promouvoir par tous les moyens[1]. Il l'a fait particulièrement par le Décret *Sacra Tri-*

[1] Il multiplie les faveurs pour stimuler les âmes de bonne volonté qui veulent correspondre aux désirs de Jésus-Hostie. Il leur accorde des indulgences précieuses. Indulgence de 7 ans et de 7 quarantaines à ceux qui regarderont pieusement l'Hostie sainte, à l'Elévation, en disant la parole de saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (Rescrit du 18 mai 1907). Pareille indulgence à ceux qui regardent la sainte Hostie pendant l'Exposition solennelle. (Rescrit du 18 mai 1907). Indulgence *toties quoties* de 100 jours à ceux qui fléchissent le genou devant le Saint-Sacrement enfermé dans le Tabernacle, en disant : « Jésus, mon Dieu, je vous adore ici présent dans le sacrement de votre amour » ; indulgence de 300 jours *toties quoties* à ceux qui la diront prosternés à genoux devant le Saint-Sacrement exposé : de 100 jours *toties quoties* à ceux qui feront un acte extérieur de révérence en passant devant un sanctuaire où repose l'Eucharistie. (28 juin 1908). Indulgence de 300 jours *toties quoties* à ceux qui réciteront dévotement l'oraison jaculatoire : « Cœur eucharistique de Jésus ayez pitié de nous ». (26 décembre 1907).

Il permet qu'on introduise dans les Litanies du saint Nom de Jésus l'invocation au Saint-Sacrement : *Per sanctissimæ Eucha-*

dentina Synodus, qui, en exhortant vivement à la communion fréquente et quotidienne, en fixe les règles avec autorité. Nous allons d'abord donner le texte de ce Décret, que l'on a appelé à juste titre le DÉCRET LIBÉRATEUR, et qui est, à lui seul, une magnifique instruction. Dans les deux instructions suivantes nous en ferons un court commentaire.

Décret de la Sacrée Congrégation du Concile

sur la Communion fréquente et quotidienne

I

Le Saint Concile de Trente, ayant en vue les ineffables trésors de grâce que les fidèles reçoivent de la sainte Communion, s'exprime ainsi : *Le Très*

ristiæ institutionem tuam, libera nos Jesu. (Rescrit du 8 février 1905).

Il dispense de la confession hebdomadaire ou de tous les quinze jours les personnes qui communient quotidiennement ou fréquemment pour gagner toutes les indulgences qui se rencontrent (Décret du 14 février 1906).

Il concède que les malades, arrêtés depuis un mois, qui ne donnent pas espoir d'une prompte guérison et ne peuvent jeûner, puissent communier même ayant pris quelque nourriture *per modum potus*, une ou deux fois par semaine. (Décrets du 7 décembre 1906 et du 25 mars 1907).

Il encourage les solennelles assises des Congrès eucharistiques et veut les présider par un Légat spécial.

Il recommande aux évêques d'instituer un *Triduum* annuel en faveur de la communion fréquente. (Lettre du 10 avril 1907).

Il rappelle dans des Décrets, qui sont des actes de la plus haute importance, la pure doctrine de l'Eglise, les véritables intentions de Notre-Seigneur, relativement à l'usage de la sainte Eucharistie. Il donne un plein accès à la Table sainte. Il écarte, pour inviter à la Communion, les préjugés et les restes de l'hérésie, par le Décret *Singulari Christi amore* du 8 août 1910, dont nous parlons plus loin, et par le Décret *Sacra Tridentina Synodus* du 20 décembre 1905, qui fait l'objet de ce chapitre.

Saint Concile désirerait qu'à chaque messe les assistants fissent non seulement la communion spirituelle, mais aussi la communion sacramentelle[1]. Ces paroles manifestent suffisamment que l'Eglise désire voir tous les fidèles prendre part, chaque jour, à ce céleste banquet et en retirer des fruits de sanctification de plus en plus parfaits.

Ces vœux répondent au désir qui embrasait le Sauveur dans l'institution de ce divin Sacrement. En effet, ce n'est pas une fois seulement ni en termes voilés qu'il a inculqué la nécessité de manger sa chair et de boire son sang fréquemment : il le fait surtout quand il dit : *Voici le pain descendu du ciel ; il n'en est pas de vous comme de vos pères qui ont mangé la manne et sont morts ; celui qui mange ce pain vivra éternellement*[2]. En comparant ainsi l'aliment des anges avec le pain et avec la manne, il donnait clairement à comprendre à ses disciples que, si le corps se nourrit chaque jour de pain et si les Hébreux dans le désert ont mangé chaque jour la manne, de même l'âme chrétienne peut chaque jour se nourrir et se refaire par le pain céleste. En outre, dans la parole de l'Oraison Dominicale par laquelle il nous ordonne de demander *notre pain quotidien*, les Pères de l'Eglise ont presque unanimement enseigné qu'il fallait comprendre non pas tant le pain matériel à donner en nourriture au corps que le pain eucharistique à recevoir chaque jour.

Mais le désir de Jésus-Christ et de l'Eglise, que tous les fidèles s'approchent chaque jour du sacré banquet, vise surtout ce résultat : que les fidèles, unis à Dieu par le Sacrement, y puisent la force pour triompher de la convoitise, pour effacer les fautes légères qui échappent chaque jour, et pour se

[1] Sess. XXI, c. VI.
[2] Joan., VI, 59.

préserver des péchés graves auxquels est exposée la faiblesse humaine : il ne considère donc pas en premier lieu l'honneur et le respect à rendre à Jésus-Christ, ni la récompense ou le prix à donner aux vertus des communiants [1]. C'est pourquoi le Saint Concile de Trente appelle l'Eucharistie l'*antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels* [2].

Cette volonté divine était admirablement comprise par les premiers fidèles qui accouraient chaque jour à cette table de la vie et de la force. *Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres et dans la communion de la fraction du pain* [3]. Dans les siècles suivants, il en fut de même, non sans de grands fruits de perfection et de sainteté, au témoignage des Saints Pères et des écrivains ecclésiastiques.

Quand la piété se fut refroidie peu à peu, et surtout quand plus tard l'hérésie janséniste se fut répandue partout, on commença de discuter sur les dispositions qu'il faut apporter à la Communion fréquente et quotidienne, et à qui mieux mieux on exigea comme nécessaires des dispositions plus parfaites et plus difficiles. Ces discussions firent que bien peu de chrétiens étaient jugés dignes de recevoir chaque jour la sainte Eucharistie et de retirer de ce Sacrement si salutaire les fruits surabondants qu'il contient ; les autres se contentaient de communier une fois par an, ou tous les mois, ou tout au plus chaque semaine. Bien plus, on en vint à ce degré de sévérité que l'on interdit la communion à des classes entières de personnes, comme ceux qui s'occupent de négoce et les gens mariés.

Quelques-uns allèrent à un autre extrême. Persuadés que la communion quotidienne est commandée

[1] S. Aug. Serm. 57 in Matth. De Oratione dominica, v, 7.
[2] Sess. XIII, cap. 11.
[3] Art. II, 42.

de droit divin, ils voulaient que pas un jour ne restât sans communion, et soutenaient, outre plusieurs choses qui s'écartaient de l'usage de l'Eglise, qu'il fallait recevoir la sainte Eucharistie même le Vendredi Saint, et ils l'administraient en effet.

Devant ces excès, le Saint-Siège ne manqua pas au devoir qui lui incombe. Car un décret de cette S. Congrégation qui commence par les mots *Cum ad aures*, du 12 février 1679, parut avec l'approbation du Pape Innocent IX, pour condamner ces erreurs et réprimer ces abus, déclarant en même temps que tous les fidèles de toute condition, sans excepter ceux qui font le négoce et les gens mariés, pouvaient être admis à la fréquente communion, chacun suivant sa piété et selon l'avis de son confesseur. Et le 7 décembre 1690, le Décret *Sanctissimus Dominus noster* d'Alexandre VIII proscrivit la proposition de Baïus exigeant le très pur amour de Dieu, sans aucun mélange d'imperfection, dans ceux qui voudraient communier.

Mais le poison janséniste qui, sous prétexte de l'honneur et du respect dû à l'Eucharistie, avait infecté même les bons esprits, ne disparut pas tout entier. La question des dispositions pour faire dignement la Communion fréquente survécut aux déclarations du Saint-Siège ; c'est ce qui amena beaucoup de théologiens, même de grand renom, à enseigner que la communion quotidienne ne peut être permise aux fidèles que rarement et sous plusieurs conditions.

Il ne manqua pas, cependant, d'hommes doctes et pieux pour permettre plus facilement cette pratique si salutaire et si agréable à Dieu, et pour enseigner, d'après l'autorité des Pères, que l'Eglise n'a fait aucun précepte demandant pour la communion quotidienne des dispositions plus parfaites que pour la communion hebdomadaire ou mensuelle ; et que des fruits beaucoup plus abondants résulteraient de la

communion quotidienne que de la communion hebdomadaire ou mensuelle.

De nos jours, les discussions ont augmenté sur ce point et n'ont pas été agitées sans aigreur : l'esprit des confesseurs et la conscience des fidèles en sont troublés, au grand préjudice de la piété et de la dévotion chrétienne. Aussi des personnes éminentes, des Pasteurs des âmes ont instamment supplié Notre Très Saint Père le Pape Pie X de trancher, par son autorité suprême, cette question des dispositions requises pour la communion quotidienne : afin que cette pratique très salutaire et très agréable à Dieu non seulement ne diminue pas parmi les fidèles, mais s'accroisse plutôt et se répande partout, de nos jours surtout où la religion et la foi catholique sont attaquées de toute part, où l'amour de Dieu et la piété laissent tant à désirer. Et Sa Sainteté qui a souverainement à cœur, à cause de sa grande sollicitude et de son zèle, de voir que le peuple chrétien soit invité fréquemment et même tous les jours au Sacré Banquet, afin de jouir de ses fruits immenses, a confié à cette S. Congrégation le soin d'examiner et de définir la question.

II

La S. Congrégation du Concile, dans son assemblée plénière du 16 décembre 1905, a donc fait un examen très soigneux de cette affaire et, après avoir mûrement pesé les raisons pour et contre, elle a fixé et déclaré les points suivants :

1° La communion fréquente et quotidienne, en tant que vivement désirée par Notre-Seigneur et par l'Eglise catholique, doit être accessible à tous les fidèles, de quelque classe ou condition qu'ils soient ; de sorte que personne, s'il est en état de grâce, et

s'en approche avec une intention droite et pieuse, ne puisse être écarté de la sainte Table.

2° Or, l'intention droite consiste en ce que le communiant ne soit pas conduit par l'habitude, par la vanité, ou par des raisons humaines, mais qu'il communie pour plaire à Dieu, pour s'unir plus étroitement à lui par la charité et pour opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts.

3° S'il est très avantageux que ceux qui font la communion fréquente ou quotidienne soient exempts des péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et de l'affection à ces péchés, néanmoins il suffit qu'ils soient exempts de fautes mortelles, avec la résolution de n'en plus commettre à l'avenir. Etant donné ce ferme propos, il n'est pas possible qu'en communiant chaque jour on ne se débarrasse, peu à peu, même des péchés véniels et de l'affection à ces péchés.

4° Mais comme les Sacrements de la Loi nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent cependant un effet plus grand à raison des dispositions plus parfaites de ceux qui les reçoivent, il faut veiller à ce qu'une préparation soigneuse précède la sainte communion et à ce qu'une action de grâces convenable la suive, en tenant compte des facultés, de la condition et des obligations de chacun.

5° Pour que la Communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et ait plus de mérite, il ne faut la faire qu'avec l'avis des confesseurs. Mais les confesseurs se garderont de détourner de la Communion fréquente ou quotidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier avec une intention droite.

6° Comme il est évident que la réception fréquente et quotidienne de la sainte Eucharistie accroît l'union avec Jésus-Christ, nourrit plus abondamment la vie spirituelle, enrichit l'âme de vertus et donne au communiant d'une manière plus sûre le gage de la vie

éternelle, les curés, les confesseurs et les prédicateurs, suivant la doctrine approuvée du Catéchisme Romain, exhorteront fréquemment et avec beaucoup de zèle le peuple chrétien à un usage si pieux et si salutaire.

7° Que l'on propage la Communion fréquente et quotidienne surtout dans les Instituts religieux de tout genre ; pour eux, toutefois, reste en vigueur le Décret *Quemadmodum* du 17 décembre 1890, porté par la S. Congrégation des Evêques et Réguliers. Qu'on fasse aussi tous les efforts possibles pour la promouvoir dans les Séminaires ecclésiastiques, dont les élèves aspirent au service de l'autel ; de même dans toutes les maisons d'éducation chrétienne.

8° Si quelques Instituts, soit à vœux solennels, soit à vœux simples, ont dans leurs règles ou constitutions, ou dans leurs calendriers, des jours fixés pour la communion, ces règles doivent être considérées comme purement *directives* et non comme *préceptives*. Le nombre des communions prescrit doit être tenu comme un minimum pour la piété des religieux. Par conséquent, l'accès plus fréquent ou quotidien de la Table eucharistique devra toujours leur être ouvert, suivant les règles données plus haut dans ce Décret. Et pour que tous les religieux des deux sexes puissent bien connaître les dispositions de ce Décret, les Supérieurs de chaque maison auront soin de le faire lire chaque année en langue vulgaire, en communauté, durant l'Octave de la Fête-Dieu.

9° Enfin, après la promulgation de ce Décret, tous les écrivains ecclésiastiques devront s'abstenir de toute controverse au sujet des dispositions pour la Communion fréquente et quotidienne.

Relation faite de toutes ces choses à Notre Très Saint Père le Pape Pie X, par le soussigné Secrétaire de la S. Congrégation, dans l'audience du 17 décembre 1905, Sa Sainteté a approuvé et confirmé ce Décret des Eminentissimes Pères, et a ordonné de

le publier, nonobstant toutes choses contraires. Il a ordonné, de plus, de l'envoyer à tous les Ordinaires et Prélats Réguliers pour qu'ils le communiquent à leurs Séminaires, Curés, Instituts religieux et Prêtres, et que, dans leurs relations sur l'état de leur Diocèse ou de leur Institut, ils instruisent le Saint-Siège de ce qu'ils ont fait pour en assurer l'exécution.

Donné à Rome, le 20 décembre 1905.

† VINCENT, CARD. EV. DE PALESTRINA,
Préfet.

G. DE LAI, *Secrétaire.*

Le Pape qui recommandera la Communion quotidienne sous l'inspiration du Saint-Esprit sera le rénovateur du monde.

MGR DE SÉGUR.



CHAPITRE XIV

Le Décret « Sacra Tridentina Synodus »

LES INVITÉS, LES CONDITIONS, LES FRUITS DE LA COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE

Venite ad me omnes.
Venez tous à moi.
(Matth., XI, 28).

Un des actes qui intéressent au plus haut point l'essence de la piété, la vie surnaturelle des âmes et le bien de l'Eglise, est certainement le Décret *Sacra Tridentina Synodus* de la S. C. du Concile, publié, avec l'approbation formelle du Vicaire de Jésus-Christ, Sa Sainteté le Pape Pie X, le 20 décembre 1905.

On peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il marque une ère nouvelle dans l'histoire des âmes. Il dissipe bien des malentendus, il réduit à néant bien des erreurs, il porte le coup de mort à l'hérésie cauteleuse du jansénisme qui a fait tant de ravages dans le jardin du Père de famille ; et il met dans le jour le plus lumineux et le plus consolant le trésor le plus précieux que nous ait légué le Cœur de Jésus, je veux dire LA COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE.

Dans des paroles brèves, mais éminemment déci-

sives, il nous fait parvenir la douce et fortifiante invitation de Notre-Seigneur : « Venez tous à moi ! *Venite ad me omnes !* »

C'est avec grand bonheur que je voudrais mettre en relief quelques-uns des sublimes enseignements qu'il renferme. Et ma joie serait grande si, avec la grâce de Dieu, je pouvais, en expliquant brièvement le document pontifical, déterminer plusieurs âmes à s'approcher plus souvent de la Table Sainte, où, en se donnant à nous, notre charitable Sauveur nous communique la sainteté, la force, le courage, la consolation, l'accroissement de la vie surnaturelle !

Le Décret *Sacra Tridentina Synodus* nous prêche, avec une éloquence et une autorité jusqu'ici inconnues, l'importance de la communion fréquente et quotidienne. Et pour nous y exhorter plus vivement, il insiste sur trois points :

L'admirable GÉNÉROSITÉ de Jésus nous conviant tous à son banquet sacré ;

L'étonnante FACILITÉ des dispositions qu'il demande à notre bonne volonté ;

L'incroyable EFFICACITÉ des fruits de salut que nous recueillons de cet acte religieux.

Venite ad me omnes !

I

Au temps d'Assuérus, qui régna depuis les Indes jusqu'à l'Ethiopie, eut lieu un festin d'une magnificence extraordinaire. La troisième année de son règne, ce monarque invita à sa table tous les princes, tous ses serviteurs, les plus braves d'entre les Perses et les Mèdes, et les gouverneurs des provinces, pour montrer la gloire et les richesses de son empire, la grandeur et la splendeur de sa puissance. Ce festin dura longtemps, cent quatre-vingts jours. Et lorsque les jours de ce banquet s'achevaient, le roi invita

tout le peuple qui se trouva dans Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; et il ordonna qu'on préparât un festin dans le vestibule de son jardin et du parc royal qui était d'un grandiose achevé. Tout respirait, dans l'immense salle du festin, le luxe le plus merveilleux : des tentures de haut prix, des marbres et des porphyres admirables, des peintures qui étaient de vrais chefs-d'œuvre. Les décors n'étaient égalés que par l'abondance et la variété des mets exquis qui étaient offerts. Les femmes de la capitale persane ne furent pas oubliées, et elles furent reçues avec une royale magnificence au palais de la reine Vasthi[1].

Ce magnifique et extraordinaire festin n'était qu'une très pâle image de l'incomparable banquet institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte communion.

Dans ce divin banquet, Notre-Seigneur Jésus-Christ se donne lui-même avec son corps, son sang, son âme, ses mérites, sa divinité.

Il se donne à tous : aux riches et aux pauvres, aux ignorants et aux savants, aux enfants et aux vieillards, à ceux qui sont dans l'état de virginité et à ceux qui sont dans les liens du mariage, aux maîtres et aux serviteurs, à ceux qui ont plus de liberté d'action et de loisir et à ceux qui sont appliqués aux affaires pressantes du travail, de l'industrie et du négoce. A tous il dit : « Venez tous à moi ! *Venite ad me omnes !* »

Il se donne, non pas un jour, mais il souhaite que son divin banquet soit perpétuel, il désire de la part du chrétien la communion fréquente et quotidienne. C'est aussi le vœu le plus cher de l'Eglise, qui est son corps mystique, et, si j'ose dire, sa continuation à travers les siècles. Voilà pourquoi il se donne sous les apparences du pain, lequel est l'aliment quotidien

[1] Esther, I.

de nos corps. Voilà pourquoi il compare l'Eucharistie à la manne qui tombait tous les jours dans le désert, pour alimenter tous les jours les enfants d'Israël. Voilà pourquoi, dans la belle prière qu'il nous a apprise, dans le sublime *Pater*, il nous fait demander à Dieu le pain de chaque jour, non seulement le pain matériel, mais la communion qui est la nourriture de nos âmes. *Communio frequens et quotidiana, utpote a Christo Domino et a Catholica Ecclesia optatissima!* [1]

Cette volonté divine était admirablement comprise par les premiers fidèles, qui accouraient chaque jour à cette table de la vie et de la force. « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres et dans la communion de la fraction du pain. » (Act., II, 42). Dans les siècles suivants il en fut de même, non sans de grands fruits de perfection et de sainteté, au témoignage des Saints Pères et des écrivains ecclésiastiques [2]. La communion fréquente ne fut pas seulement la pratique du Cénacle, mais de l'Eglise primitive et des premiers siècles chrétiens. C'est elle qui remplissait d'une force indomptable les millions de martyrs qui n'hésitaient pas à donner leur vie pour la religion, selon cette admirable parole liturgique : « Toute la force des martyrs vient aux fils de l'Eglise du divin sacrifice de l'Eucharistie. *Sacrificium offerimus de quo martyrium sumpsit omne principium* [3]. »

Hélas ! les avances de la miséricordieuse générosité du Cœur de Jésus furent délaissées petit à petit par la lâcheté humaine. La piété se refroidit, et l'on prit l'habitude de s'éloigner de la Table Sainte, où nous appelle la bonté du grand Roi, sous les prétextes les plus fallacieux du respect dû à la majesté divine.

[1] Décret *Sacra Trid. Synodus.*
[2] *Ibid.*
[3] Secrète *in feria V post Dom. III Quadragesimæ.*

Certes, en instituant la communion, en la proposant fréquente et quotidienne, Notre-Seigneur n'a pas voulu en faire une récompense de la sainteté acquise, mais un moyen de sanctification de jour en jour plus grande. Le pain des anges, en devenant, de par Dieu, le pain des voyageurs de cette terre à l'éternité, s'est adapté à leurs misères. Il est vrai que le Christ, en le donnant, ne peut se désintéresser de son honneur ; mais il y a assez pourvu, à son gré, par l'état de grâce et par un acte religieux préparant immédiatement à le recevoir. Et qui voudrait être plus exigeant que Lui ? Qui oserait mettre sa sagesse en parallèle avec la sienne ? La communion quotidienne est POUR TOUS. Elle contient le même Christ qui, en Palestine, autrefois, conseillait les détachements les plus sublimes et qui applaudissait à l'obole donnée par la pauvre veuve. Elle contient le Rémunérateur suprême qui décerne la béatitude aux martyrs sortis victorieux de la persécution pour la justice, mais qui n'en prive pas ceux qui ont donné un morceau de pain ou offert un verre d'eau en son nom à l'indigent, ou qui ont adressé une parole de consolation à l'affligé. Ah ! que l'esprit du Sauveur est doux ! Pour montrer avec quelle bonté il aime ses enfants, il veut rassasier tous les jours du Pain divin descendu du ciel ceux qui ont faim de la vérité, de la justice et de la charité, n'en privant que les orgueilleux qui s'obstinent à le repousser.

Non ! ne nous éloignons pas du Sauveur sous prétexte de respect. Il y a plus d'humilité à s'approcher de la Sainte Table qu'à s'en éloigner. Le démon en a la plus intime conviction ; et c'est pour cela que, dans la suite des âges, il s'est appliqué à rendre rares les communions, pour des raisons les plus diverses. Il a diminué la ferveur ; il a suscité le relâchement le plus déplorable ; il a atteint le triomphe qu'il enviait le plus, avec le Jansénisme, hérésie pernicieuse qui a, depuis trois cents ans, anémié l'esprit

chrétien chez les individus, dans la famille et dans la société ; avec le Jansénisme qui exige des conditions impossibles à la faiblesse de notre pauvre nature. Par une conséquence forcée, en diminuant les communions, par là-même on diminua la vigueur de la vie chrétienne. Les fidèles ne vécurent presque plus de la vie de Jésus-Christ ; en réalité on retourna vers le paganisme dans les mœurs. C'était préparer l'envahissement du sensualisme au XVIIIe siècle, et, au XIXe, de ce naturalisme où le Concile du Vatican voyait concentrées toutes les hérésies, et les apostasies définitives du monde chrétien. Comment en effet ne serait-on pas arrivé à cet état de dépérissement dans la foi, quand, sous prétexte de ce faux respect que saint Cyrille d'Alexandrie stigmatisait, longtemps à l'avance, du nom de « religion diabolique », l'école janséniste avait exclu de la fréquentation de la Table sainte des catégories entières de fidèles, tels que ceux qui s'occupent de négoce ou les gens mariés, c'est-à-dire l'immense majorité du peuple ?

Cet esprit pervers et ses influences déplorables n'ont pas encore entièrement disparu. De nos jours il est encore beaucoup de chrétiens qui ne comprennent pas la belle parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous. *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*. Il a encore toute son actualité le vœu que Notre-Seigneur exprimait à la B. Marguerite-Marie, quand, s'étant plaint douloureusement des froideurs, des négligences du peuple chrétien à l'égard de l'Eucharistie, il lui indiquait le moyen de le consoler et de lui rendre quelque retour d'amour, en lui disant : « Avant tout, tu me recevras dans la communion autant de fois que l'obéissance te le voudra permettre !

Voilà pourquoi le Souverain Pontife Pie X, le pape aux décisions hardies, a élevé la voix pour réagir contre les fausses idées et étouffer enfin une erreur

longtemps triomphante, qui avait obnubilé même les esprits les plus lucides. Et, dans le Décret du 20 décembre 1905, il rappelle les intentions formelles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les désirs de l'Eglise. Il nous redit l'appel du Maître : *Venite ad me omnes !* Il nous fait ressouvenir de l'incomparable générosité du Sauveur. Il nous déclare solennellement : « La communion fréquente et quotidienne EST POUR TOUS » ; et il ajoute, dans sa charité apostolique : « Elle est A LA PORTÉE DE TOUS ! »

II

L'Ancien Testament nous donne, dans le festin d'Assuérus, auquel petits et grands prirent part, une figure frappante de la communion, pour nous faire comprendre l'ineffable bonté de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement, auquel il convie *tous* les enfants de Dieu. Le Nouveau Testament n'est pas moins expressif pour nous marquer l'incompréhensible *facilité* que la miséricorde du Sauveur met à la distribution de son don inénarrable. Ecoutons les paroles inspirées, avec toute l'émotion et toute la reconnaissance dont nos cœurs sont capables.

Le royaume des cieux, dit Nôtre-Seigneur, est semblable à un roi qui fit célébrer les noces de son fils. Et il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces, et ils ne voulaient pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs en disant : « Dites aux invités : J'ai préparé mon festin : mes bœufs et mes animaux engraissés sont tués ; tout est prêt : venez aux noces. » Mais ils n'en tinrent point compte et s'en allèrent, l'un à sa ferme, l'autre à son commerce : les autres se saisirent des serviteurs et les tuèrent, après les avoir accablés d'insultes. Lorsque le roi l'apprit, il fut irrité ; et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Alors il dit à ses serviteurs : « Les noces ont été préparées, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours et appelez tous ceux que vous trouverez. » Les serviteurs, s'en allant par les che-

mins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, misérables et gens distingués, et la salle fut remplie de convives. Le roi entra pour voir ceux qui étaient à table, et il aperçut là un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. Et il lui dit : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici sans avoir la robe nuptiale ? » Et cet homme demeura muet. Et il fut livré aux exécuteurs de la justice. (Math., XXII).

Quelle belle page évangélique ! Combien elle nous fait voir les miséricordes du Cœur de Jésus ! Il appelle tous les hommes au banquet eucharistique, et, pour l'ineffable bienfait qu'il leur offre, pour l'incomparable honneur qu'il leur fait, il se contente des dispositions les plus faciles, les plus accessibles à la bonne volonté humaine. Il ne leur demande que deux choses, comme l'explique le Décret *Sacra Tridentina Synodus :* la robe nuptiale, c'est-à-dire la *pureté de conscience* et l'*intention droite et pure.*

I. La pureté de conscience, c'est-à-dire l'exemption du péché mortel. Et combien cette exigence est facilement réalisable ! Un peu de loyauté, un peu de sincérité, un regret du cœur, et c'est tout. C'est peu de la part de l'homme, mais quel retour et quelle munificence de la part de Dieu ! Après une humble confession, avec une vraie contrition et une absolution donnée au nom du Sauveur, quelle transformation se fait dans le chrétien ! Il devient le temple de Dieu, le frère de Jésus-Christ, l'héritier du ciel, il reçoit la grâce sanctifiante, et avec elle un être nouveau plus splendide que toutes les splendeurs terrestres ; il reçoit la foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus surnaturelles, la nature divine ! *Divinæ consortes naturæ.*

Ah ! qu'on ne dise pas que celui qui n'a pas de péché mortel est digne de peu de considération ! Si l'on veut bien apprécier les choses, il faut convenir que l'état de grâce est un état très sublime. « L'état de grâce, dit le Concile de Trente, ne consiste pas seulement dans la seule exemption des péchés, mais

dans la sanctification et le renouvellement de l'être intérieur par la réception volontaire de la grâce et des dons divins. L'homme devient juste par l'état de grâce, d'injuste qu'il était ; d'ennemi il devient ami. Quand le pécheur est justifié, dit encore le saint Concile, par la Passion de Jésus, l'amour de Dieu est répandu dans son cœur et y demeure ; l'homme est uni au Christ et reçoit par lui le don des vertus théologales » *(de Justificatione)*.

O ciel ! que l'état de grâce est un état magnifique ! Car pour examiner les choses à fond et sans parti-pris, qu'est-ce qu'un homme sans péché mortel et sans affection au péché mortel ? C'est un homme déterminé à perdre tout, à se dépouiller de tous ses biens, à sacrifier son honneur, à verser son sang et à donner sa vie plutôt que de consentir à une pensée, que de former volontairement un désir, que de rien dire, de rien entreprendre, de rien faire qui puisse éteindre en son cœur l'amour de Dieu. C'est un homme dans la disposition de saint Paul, quand le grand apôtre s'écriait : « Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ? Ce n'est ni la prospérité, ni l'adversité, ni la faim, ni la soif, ni les puissances du ciel, ni celles de la terre, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive, ni la mort ! » Un homme ainsi disposé, n'est-ce pas un homme digne de Dieu ?

Or l'état de grâce est de telle nature qu'il peut bien être perdu par le péché mortel, mais qu'il ne peut être ni diminué ni altéré dans son essence par le péché véniel. Sans doute, les fautes vénielles et surtout les affections à ces fautes attiédissent la ferveur de la divine charité ; sans doute elles ralentissent l'activité de la vie surnaturelle ; sans doute il arrive que par le nombre et la gravité relative des péchés véniels, la volonté fléchit jusqu'à tomber dans de graves prévarications ; mais tant que le péché mortel n'a pas détruit la grâce sanctifiante, la vie surnaturelle demeure dans l'âme. Dès lors,

quelle répugnance qu'un rameau attaché à la vigne soit vivifié par elle? qu'un membre uni à Jésus, et vivant de sa vie, reçoive une augmentation de vie divine par la communion? N'est-il pas vrai, comme nous l'avons dit, que Jésus veut se donner à tous ses enfants? N'est-il pas vrai que l'augmentation de la grâce sanctifiante *ex opere operato* est le plus important des fruits de la communion? N'est-il pas vrai que, de par la volonté de son Auteur, elle efface les péchés véniels et préserve des péchés mortels? N'est-il pas vrai que ceux qui ont la robe nuptiale, c'est-à-dire la charité, sont dignes du banquet divin? O prêtre, ne repoussez donc pas de la communion fréquente et quotidienne ceux qui sont dans la grâce sanctifiante! *ut nemo, qui sit in statu gratiæ, prohiberi ab ea possit*[1].

II. La seconde disposition essentielle que réclame le Cœur très miséricordieux de Jésus pour la communion fréquente et quotidienne, est l'intention droite et pure, également très facile à réaliser. Expliquons-la brièvement.

Cette intention exclut ce qui pourrait vicier cet acte de la communion, sublime dans sa nature et dans ses résultats. Ainsi manquerait-on de rectitude en communiant par le motif d'une habitude prise, ou par l'influence d'une coutume régnante, afin de ne pas se faire remarquer et blâmer en y manquant: *usui non indulgeat*. La même rectitude s'oppose à ce qu'on communie par vanité: *aut vanitati*. L'orgueil corrompt tout ce qu'il touche; il détourne de Dieu pour exalter la créature. Ainsi en est-il de tous les motifs humains, tels par exemple que l'intérêt ou la peur: la peur de déplaire en ne communiant pas, l'intérêt d'une situation à sauvegarder en communiant: *humanis rationibus non indulgeat*. Pour un

[1] *Le Très Saint Sacrement*, Commentaire du décret du 30 décembre 1905.

noble cœur, quoi de plus facile que d'écarter ces misérables vues ?

Ayant énuméré les principales causes qui fausseraient la bonne intention du communiant, la Sacrée Congrégation en indique quelques-unes qui rendent sûrement l'intention « droite et pure », et qui elles-mêmes, remarquons-le, sont à la portée de tous. Que l'on s'approche de la sainte Table pour plaire à Dieu : *ut Dei placito satisfacere velit ;* pour correspondre à la bonté de Dieu qui veut nous donner son pain céleste tous les jours, puisqu'il nous ordonne de le demander pour tous les jours ; pour contenter les miséricordieux désirs du Cœur de Jésus-Christ ; pour accomplir un acte religieux qui honore Dieu éminemment ! Que l'on s'approche de l'auguste sacrement pour s'unir à Dieu par des liens plus étroits ; et comme nul terme ne peut être posé au progrès de cet amour, il est évident que celui qui reçoit chaque jour l'Eucharistie, aliment de l'amour divin, mérite toute louange : *et ei arctius caritate conjungi !* Que l'on communie pour trouver dans ce divin remède la force de résister aux infirmités et aux défauts : *ac divino illo pharmaco suis infirmitatibus ac difficultatibus occurrere.* « Nos fautes et nos faiblesses sont de tous les jours, disait saint Ambroise ; que le remède soit donc aussi quotidien ! » Et d'ailleurs c'est grandement plaire à Jésus que de se purifier chaque jour par sa chair sacrée et par son sang divin ; car la volonté de Dieu est notre sanctification ; et saint Jacques affirme que c'est une religion sainte et agréable à Dieu que de s'affranchir de toute la corruption du siècle. Que celui donc qui, sans exclure les intentions plus élevées du plaisir de Dieu et du saint amour, se sentirait surtout poussé à communier par la vue de sa misère, y vienne hardiment tous les jours ; c'est une intention très droite et très pure d'honorer l'Eucharistie comme le *remède* par excellence qui doit guérir nos infirmités spiri-

tuelles : *in remissionem peccatorum !* Quelle belle et consolante doctrine ! Combien elle reflète fidèlement les enseignements de l'Evangile ! Combien elle est conforme aux intentions du Sacré-Cœur !

III. Voilà les deux dispositions essentielles. Mais si nous voulons participer plus abondamment aux fruits de la communion fréquente et quotidienne, il faut suivre plusieurs conseils que nous donne l'Eglise, dirigée par l'Esprit de vérité.

Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et ait plus de mérite, la Sainte Congrégation déclare qu'il ne faut la faire qu'avec l'avis des confesseurs. Nous parlerons de ce sujet dans une instruction spéciale consacrée au CHARITABLE ANANIE DE LA COMMUNION.

De plus, le Décret dit qu'il est très avantageux que ceux qui font la communion fréquente ou quotidienne soient exempts des péchés véniels, au moins pleinement délibérés, et de l'affection à ces péchés. Il assure d'ailleurs qu'il n'est pas possible qu'avec le ferme propos d'éviter les fautes graves, on ne se débarrasse peu à peu même des péchés véniels et de l'affection à ces péchés. Cela est vrai : plus on est pur, plus on est l'objet des bontés de l'Agneau qui se plaît parmi les lis. Mais cette pureté exquise, la Sainte Congrégation ne l'exige pas comme une disposition préalable ; elle l'augure avec certitude pour les âmes de bonne volonté. Elle affirme de nouveau le consolant axiome du Concile de Trente, à savoir, que la réception quotidienne de l'Eucharistie est l'antidote qui nous délivre des fautes de chaque jour : *antidotum quo liberamur a culpis quotidianis*. N'est-il pas juste de répéter, en songeant à ces belles vérités, que « le joug du Seigneur est suave et son fardeau léger ? »

Le Décret, toujours miséricordieux et mettant les exigences de la sainteté de Dieu à la portée de notre misère, touche la question de la préparation et de

l'action de grâces de la communion fréquente et quotidienne. Il est vrai que si l'on vient à la Table Sainte mieux préparé, on reçoit davantage ; il est certain également que plus on témoigne au Seigneur de reconnaissance, plus on est récompensé. Mais l'Eglise se hâte de prévenir les exigences exagérées du rigorisme. « On veillera, dit la Sacrée Congrégation du Concile, à ce qu'une préparation soigneuse précède la communion, et à ce qu'une action de grâces convenable la suive, mais en tenant compte des facultés, de la condition et des obligations de chacun : *juxta uniuscujusque vires, conditionem ac officia*. Si l'on s'en tient à cet enseignement si sage et si bon, on ne verra plus demander, sous peine de refus de communion, une aussi longue préparation et une action de grâces aussi prolongée à une servante qui doit être rentrée de bonne heure pour son service et à une dame, maîtresse de son temps ; on n'exigera plus autànt de méditation d'une personne ignorante et d'une personne cultivée qui peut s'aider de lectures instructives ; on comprendra qu'une femme qui a un mari à servir avant son départ pour le travail, ou une mère qui doit préparer ses enfants pour la classe matinale, réduisent leur préparation et leur action de grâces pour satisfaire à leur devoir domestique ; on admettra que de pieuses ouvrières obligées d'être de bon matin à l'atelier et qui avancent leur lever pour aller communier, réduisent au strict nécessaire les instants qu'elles peuvent y consacrer. On n'exigera pas non plus le même recueillement profond et prolongé des enfants et des grandes personnes, des gens du monde et des religieuses. Quand on ne pourra obtenir le *mieux*, on se contentera du *bien*, c'est-à-dire de la pureté de conscience et d'une intention droite et pure ; et l'on portera à la communion, même quotidienne, quiconque réalise loyalement les dispositions essentielles, dussent la préparation se borner à l'audition

de la messe et l'action de grâces immédiate à quelques instants, si l'on ne peut faire davantage[1]. *Venite ad me omnes!*

Nous avons vu l'admirable générosité de Jésus nous appelant tous, et fréquemment, au banquet eucharistique ; nous avons remarqué l'étonnante facilité des dispositions qu'on doit apporter ; il nous reste à considérer l'incroyable abondance de fruits de salut que nous recueillons de la communion fréquente et quotidienne, telle qu'elle nous est expliquée par le précieux document *Sacra Tridentina Synodus.*

III

Cette efficacité de la communion fréquente est prodigieuse. C'est là que Notre-Seigneur Jésus-Christ distribue ses grâces avec une inénarrable prodigalité, et répand sur nous les incroyables bienfaits de son Cœur très bon et très miséricordieux.

I. Il augmente, et chaque jour, d'un degré dont nous ne pouvons soupçonner l'excellence, le trésor ineffable de la GRACE SANCTIFIANTE, qui est le suprême effort de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté ; la grâce sanctifiante qui grandit et perfectionne en nous cette surnaturelle qualité qui fait participer à la nature divine, *divinæ consortes naturæ;* la grâce sanctifiante qui nous constitue les frères de Jésus-Christ et les héritiers du ciel ; la grâce sanctifiante qui nous communique réellement, quoique d'une manière inexplicable, la gloire de la déification, *ut filii Dei nominemur et simus.* (I Joan., III, 1). On l'a remarqué avec une justesse qui nous jette dans l'extase : sur l'intelligence humaine Dieu, par la grâce sanctifiante, a greffé une intelligence divine, sur le cœur humain un cœur divin, sur la

[1] P Tesnière, *Le Très Saint Sacrement,* avril 1906.

volonté humaine une volonté divine ; à l'être humain est ajouté un être divin, non pas substance nouvelle, mais qualité merveilleuse qui ravissait saint Pierre, *divinæ consortes naturæ*. Selon la doctrine des saints Docteurs, de même qu'une goutte d'eau jetée dans une grande quantité de vin prend la couleur et le goût du vin ; de même que le fer rougi au feu acquiert toutes les propriétés du feu ; de même que l'or et le cuivre fondus ensemble ne semblent qu'une même masse de métal : ainsi l'âme transformée par la grâce sanctifiante est dotée d'une ineffable ressemblance avec Dieu, avec la pureté de Dieu, avec la sainteté de Dieu, avec la beauté de Dieu, avec la force de Dieu. Et chaque communion augmente cette pureté, cette sainteté, cette force, cette beauté, cette vie divine, qui permet de dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, *vivit vero in me Christus !* » Et si l'on communie fréquemment, si l'on communie chaque jour, qui pourra expliquer, à ce point de vue, la splendide grâce qui embellit l'âme humaine ?

Quant à la GRACE SACRAMENTELLE de la communion, il est impossible à l'esprit humain d'en donner une parfaite idée. L'Eucharistie produit dans nos âmes les mêmes effets que la nourriture matérielle dans nos corps : elle nous unit à Dieu, elle nous transforme en quelque manière en Dieu, elle développe en nous l'énergie surnaturelle, elle nous affermit dans le bien, elle nous prémunit contre ce qui pourrait nous faire perdre la grâce, elle nous est un gage de résurrection glorieuse et d'éternel bonheur. Et dire que la communion quotidienne fait croître en nous chaque jour ces dons célestes ! Comme le dit un saint prélat[1], qui a tant travaillé à faire estimer et aimer l'Eucharistie, la sainte communion bien faite, fréquente, surtout quotidienne, c'est le préser-

[1] Mgr de Ségur, *Le Chrétien vivant en Jésus.*

vatif suave et tout-puissant de l'esprit de foi, de la bonne prière, du recueillement intérieur, du détachement chrétien, de la sainte charité, de l'humilité, de la douceur et de la patience ; c'est le foyer du zèle, de la ferveur, de l'amour de la Sainte Vierge, du dévouement au Pape et à l'Eglise, de la charite envers les pauvres ; c'est la joie de la pénitence et du sacrifice ; c'est le secret de la paix du cœur ; en un mot c'est la vie et le soutien du christianisme tout entier.

Parmi les biens ineffables de la communion fréquente, remarquons particulièrement sa puissance pour DÉTRUIRE LE PÉCHÉ, et PROVOQUER AUX VERTUS LES PLUS HÉROIQUES et les plus difficiles.

Elle détruit d'abord le *péché véniel* dans ceux qui viennent fréquemment à la Table Sainte avec une intention droite et pure. Elle donne de plus en plus le goût du bien, et éloigne de plus en plus des vanités et des futilités du monde, qu'elle fait prendre en pitié. Ce qui paraissait indispensable ne tarde pas à devenir méprisable. A force de sentir combien le Seigneur est bon, on arrive bientôt à avoir en horreur ce qui peut déplaire ou moins agréer à un Père si dévoué, si généreux et si miséricordieux. On se porte de plus en plus à ce qui est vrai, pur, juste, saint, aimable, *quæcumque vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia*. (Philipp., IV, 8). La communion fréquente et quotidienne, et ce n'est pas l'un de ses moindres effets, apaise puissamment les mauvaises inclinations de la concupiscence. Elle met en fuite les démons, dont elle paralyse journellement les efforts ; elle fortifie l'âme contre la mauvaise nature, comme un remède pris chaque jour fortifie le corps contre ses défaillances, et ainsi elle devient une protection très efficace contre le péché mortel. Elle arrive à constituer les âmes loyales et généreuses dans une sorte d'état d'impeccabilité, au moins

pour ce qui concerne les fautes graves. Qu'il me soit permis de citer deux faits très significatifs, rapportés l'un par un grand docteur, l'autre par un grand saint, qui possédaient une éminente expérience des âmes. Nous verrons que la communion fréquente est non seulement un antidote contre les fautes vénielles, mais aussi, comme le dit le saint Concile de Trente, contre les *péchés mortels*[1].

Un certain noble, dit saint Alphonse de Liguori, était tellement habitué à une faute grave contre la pureté qu'il désespérait de pouvoir s'en corriger. Le confesseur lui demanda s'il y était jamais tombé le jour où il avait communié ; et sur sa réponse négative, il le fit communier chaque jour pendant plusieurs semaines, et le vit par ce moyen délivré de ce vice. — D'autre part, un étudiant vint un jour trouver saint Philippe de Néri, le suppliant de l'aider à se défaire des mauvaises habitudes dont il était depuis longtemps l'esclave. Le saint le consola, lui donna de sages conseils, et, après avoir entendu l'humble aveu de ses faiblesses, il le renvoya absous et heureux, en lui recommandant de venir communier le lendemain. « S'il vous arrive, ce qu'à Dieu ne plaise, de retomber dans le mal, revenez me voir aussitôt, ajouta-t-il, et confiez-vous à la bonté de Dieu. » Le lendemain soir, saint Philippe vit revenir à son confessionnal le pauvre jeune homme pour lui avouer une rechute. Le bon saint le releva cette seconde fois comme la première, lui dit de lutter avec courage, lui donna de nouveau l'absolution, et lui ordonna, comme la veille, de recourir au corps de Jésus-Christ. L'étudiant, combattu d'une part par la violence de l'habitude, de l'autre par le désir de revenir à Dieu, puisa, dans cette direction si miséricordieuse et dans la fréquentation de l'Eucharistie, une si vigoureuse énergie qu'il

[1] Trid., Sess. XIII, c. 2

revint treize jours de suite auprès du saint, qui ne se lassait pas plus dans sa charité et sa miséricorde, que l'autre dans sa pénitence. L'amour enfin l'emporta et Jésus compta dans les rangs de ses fidèles d'élite un nouveau serviteur, qui fit en peu de temps des progrès si rapides dans la sainteté, que saint Philippe le jugea digne du sacerdoce[1].

Terminons l'énumération des admirables effets de la communion quotidienne en mettant en vive lumière son incomparable puissance pour donner aux âmes une incroyable énergie qui fait PRATIQUER LES VERTUS même les plus difficiles, et pousse aux plus sublimes héroïsmes. Pénétrez, dit un éloquent Pontife[2] commentant le Décret *Sacra Tridentina Synodus*, pénétrez dans l'humble asile de ces religieux et de ces religieuses aujourd'hui poursuivis par la haine et frappés d'ostracisme. Voyez-les sur tous les champs de bataille de la charité, tantôt passant leur vie dans la prière, la mortification, la pénitence, et servant ainsi de paratonnerre à un monde coupable, tantôt épuisant dans cet âpre et dur labeur de l'enseignement leurs forces, leur santé, la fleur de leurs vingt ans, sans épuiser jamais leur dévouement, tantôt consumant leurs plus belles années dans l'atmosphère méphitique des hôpitaux et revendiquant toujours auprès des malades le poste du péril qui est pour eux le poste du devoir et de l'honneur.

Et quelle est donc la source de cette énergie surhumaine ? Où donc ces âmes saintes vont-elles puiser cette intrépidité inlassable qui allège leur marche et leur donne des ailes ? Ah ! tous les matins elles reçoivent le Dieu de l'Eucharistie !

Voyez au Séminaire des Missions Etrangères ces jeunes gens qui, au moment où la vie a pour nous tant de charmes et de sourires, disent un adieu qui

[1] Mgr de Ségur, *La très sainte Communion.*
[2] Mgr Dubourg.

sera peut-être éternel à leurs familles en pleurs, à leur doux pays de France, et s'en vont là-bas, sur des rivages inhospitaliers, à la conquête des âmes. Ils ne rencontreront dans ces contrées lointaines que la défiance, l'hostilité, la persécution, la mort même, peut-être. Qu'importe ! ils recevront dans leurs poitrines le Pain des forts, *robur panis ;* et avec cela ils seront invincibles !

L'un de ces missionnaires du Tonkin, fils de la France, qui vient d'être béatifié [1], Théophane Vénard, prêtre du diocèse de Poitiers, écrivait de la cage de fer où il était emprisonné, ces paroles si attendrissantes : « Communier dans une église, c'est une grande joie ; mais communier dans une cage de fer, la veille du jour où l'on aura la tête tranchée, sentir que la sainte Hostie passe à travers les barreaux pour venir dans la profondeur de son âme, mais c'est l'ivresse, c'est l'enthousiasme, c'est le comble de l'enivrement ! »

Un grand évêque [2] raconte que, passant un jour dans le couvent bâti sur les sommets blancs du Mont Saint-Bernard, il demanda à l'un de ces moines qui font vœu de sauver les voyageurs égarés et perdus dans la montagne neigeuse, s'il n'avait jamais redouté cette terrible existence, et craint d'être enseveli lui-même dans ces mille gouffres béants sous les pas. Le religieux lui répondit avec un doux sourire, en lui montrant une avalanche qui descendait des cimes avec une sourde trépidation pareille au bruit d'une tempête : « Comment voulez-vous que je craigne les avalanches de la terre, quand j'ai communié le matin, et que j'ai ainsi reçu l'AVALANCHE DE DIEU ! »

Et ces prodiges, la communion fréquente les réalise en dehors du cloître, aux yeux de l'observateur attentif.

[1] 2 mai 1909.
[2] Mgr Mermillod.

Si vous rencontrez autour de vous des mères de famille qui donnent au foyer domestique l'exemple des plus rares vertus, et font revivre la femme forte décrite par la Sainte Ecriture ; des jeunes gens qui sont demeurés purs comme des anges à l'âge des passions et au milieu de la corruption universelle ; des jeunes filles couronnées de grâce et d'innocence et dont le front reflète la candeur de leur âme virginale ; si vous trouvez sur votre chemin, en un mot, des chrétiens et des chrétiennes dignes des temps antiques, ayant au cœur la passion du bien, soldats de Dieu, champions de la foi, athlètes de la vérité, toujours sur la brèche quand il s'agit de défendre les grandes et nobles causes, portant haut et ferme le drapeau du loyalisme et du devoir, oh ! ne cherchez pas longtemps le cause de ces vertus sublimes. Ces catholiques modèles s'approchent fréquemment, quotidiennement, du banquet eucharistique, et avec le corps et le sang de Jésus-Christ, Dieu déverse à flots dans leur âme l'abnégation, le dévouement et la sainteté.

Résumons ce discours : n'est-il pas vrai que dans la communion, qu'il désire fréquente et même quotidienne, Notre-Seigneur a été jusqu'à la dernière limite de la dilection ? *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos*. (Joan., XIII, 1).

N'est-il pas vrai que la communion fréquente et quotidienne, par les conditions si faciles qui lui suffisent, est le don le plus exquis du Cœur de Jésus, l'expression la plus touchante de sa charité sublime comme les cieux, profonde comme les abîmes, étendue comme l'univers et qui, sans exception, s'adresse à toutes les classes des chrétiens de bonne volonté ? *Venite ad me omnes*.

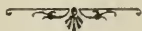
N'est-il pas vrai qu'elle est très féconde en fruits de salut pour les individus, qu'elle réjouit et fortifie, purifie et sanctifie ; pour la société, dont elle réunit les membres dans les liens puissants de la

véritable égalité et de la plus sincère fraternité ? *O salutaris hostia !* Ah ! la terre est un passage, souvent pénible, qui doit nous conduire au ciel, *quæ cœli pandis ostium !* De tous côtés les embûches, les luttes, les guerres terribles, *bella premunt hostilia !* Recourons à la communion, à la communion fréquente, à la communion quotidienne, pour trouver force, courage, énergie, et des armes invincibles, *da robur, fer auxilium !*

Bénissons Dieu d'avoir inspiré au Souverain Pontife Pie X de mettre dans tout son jour ce moyen si efficace de salut, cette assurance invincible de triomphe, en publiant le Décret *Sacra Tridentina Synodus*. Puissent ces exhortations être entendues pour la gloire de Dieu et le bien de la chrétienté ! Puissions-nous tous comprendre l'aimable invitation de Celui dont il est le Vicaire : « *Venite ad me omnes*, venez tous à moi dans le banquet eucharistique !

O homme, que tu es grand ! Nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu ! Oh ! quelle douce vie que cette vie d'union avec le bon Dieu ! C'est le ciel sur la terre : il n'y a plus de peine, il n'y a plus de croix ! Lorsque vous avez le bonheur d'avoir reçu le bon Dieu, vous sentez dans votre cœur une jouissance, un baume !... Les âmes pures sont toujours comme cela !

Le Bienheureux J.-B. Vianney.



CHAPITRE XV

Le Décret « Sacra Tridentina Synodus »

LE CHARITABLE ANANIE : LE CONSEILLER OFFICIEL DE LA COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE

> *Surge et ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.*
>
> Lève-toi et entre dans la ville, et là on te dira ce qu'il faut que tu fasses.
>
> (Act., IX, 7).

Saul était un ennemi déclaré du christianisme. Il ne respirait que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur. Il alla trouver le grand-prêtre et lui demanda des lettres officielles pour les synagogues de Damas, afin que s'il y trouvait des hommes et des femmes convertis à la religion du Christ, il les amenât enchaînés à Jérusalem. Mais comme il était en chemin et approchait de Damas, tout à coup il fut enveloppé par une lumière du ciel. Saisi, il tomba à terre et entendit une voix qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » — « Qui êtes-vous, Seigneur ? » demanda-t-il. Et le Seigneur lui répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Alors, tout tremblant et tout hors de lui, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Le Seigneur lui dit : « Lève-toi et entre en ville, et là on

te dira ce qu'il faut que tu fasses. » Et Saul obéit, il se fit conduire à Damas ; et Ananie, au nom de Dieu, lui traça sa ligne de conduite, et après l'avoir baptisé, le changea de lion en agneau, de persécuteur en apôtre des nations.

Voilà un des faits les plus extraordinaires de l'histoire de l'Eglise ; mais c'est aussi une admirable mise en scène d'un des principes qui dominent toute l'économie de la vie chrétienne.

L'homme ne peut se conduire lui-même. Autrement il s'égarera dans les sentiers de l'orgueil et de l'erreur, — particulièrement en ce qui concerne l'usage du don si sublime du Cœur de Jésus, la participation à l'adorable Eucharistie, la communion fréquente et quotidienne. Rien n'est plus certain : pour participer plus utilement et plus sûrement au banquet sacré, il nous faut la direction et les conseils d'un sage Ananie, qui est le confesseur. En cette importante matière, le confesseur est le conseiller-né.

C'est la tradition de l'Eglise.

« Celui qui ne se confie qu'à lui-même pour la conduite de sa vie, nous dit l'Esprit-Saint, se confie à un insensé. »

« La fréquence des communions, dit le célèbre décret d'Innocent XI, doit être fixée par les confesseurs qui lisent au fond des cœurs. Ceux-ci devront, d'après la pureté des consciences, le fruit recueilli de la réception de l'Eucharistie et les progrès dans la vertu, prescrire aux laïques, aux marchands et aux époux, ce qu'ils croient devoir être le plus utile à leur salut. »

Et dans le récent décret de la S. C. du Concile du 20 décembre 1905, promulgué par l'ordre du pape Pie X, il est dit en propres termes : « Pour que la communion fréquente et quotidienne se fasse avec plus de prudence et ait plus de mérite, il ne faut la faire qu'avec l'avis du confesseur. Mais les confesseurs se garderont de détourner de la communion

fréquente ou quotidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier avec une intention droite.

Voilà une noble et sublime fonction du prêtre, ambassadeur du Christ, dispensateur des mystères de Dieu, établi pour consacrer et prendre la divine nourriture de l'Eucharistie et la donner aux autres, *ut sumant et dent cæteris!*

Quelle gloire insigne d'être constitué le distributeur des dons de Dieu!

Quel sujet magnifique et consolant de considérer les offices du charitable Ananie du Très Saint Sacrement! Etudions, dans l'émotion de nos cœurs, le rôle splendide que le confesseur doit remplir dans l'économie sacrée de la communion. Avec quel empressement il doit EXHORTER les fidèles à *s'en approcher souvent;* avec quel zèle il doit s'efforcer d'ORNER leur âme des dispositions essentielles pour faire des communions *fructueuses;* avec quel amour il doit S'APPLIQUER à rendre ces communions fréquentes, non seulement fructueuses, mais *très bonnes et très saintes*.

I

Le premier office du confesseur est d'abord de s'inspirer des dispositions infiniment miséricordieuses du Cœur de Jésus relativement à la communion, et de s'efforcer d'amener le plus possible les chrétiens à la Table Sainte, source de pureté, de sainteté, de force et de bonheur.

Il est vrai que, par suite des habitudes prises, fruit malheureux des errements rigoristes, beaucoup de fidèles répugnent à s'approcher souvent du banquet sacré. Mais le bon confesseur ne doit ni s'étonner

ni se décourager de ces dispositions. Au contraire, il s'appliquera habilement et persévéramment à les réformer. Il multipliera les avis pour amener ses pénitents à se pénétrer de plus en plus de l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. Il redira, à temps et à contre-temps, les invitations du Sauveur.

« J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous. » — « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; prenez et mangez ; buvez-en tous. » — « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Vos ancêtres ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts ; celui qui mangera ce pain, qui est mon corps, vivra éternellement. »

Il rappellera les invitations de Notre-Seigneur. Il insistera pour faire bien comprendre ses intentions à ce sujet.

Il aimera à dire que la communion quotidienne reçue par tous les chrétiens est conforme aux intentions formelles de Jésus-Christ et de l'Eglise : *utpote a Christo Domino et a catholica Ecclesia optatissima!* Jésus-Christ et l'Eglise souhaitent ardemment de la voir faire par tous leurs enfants. Ils n'en ont pas édicté la loi sous peine de péché grave, mais on est certain, quand on y porte les âmes, on est certain, quand on communie tous les jours, d'entrer dans les intentions du Sauveur et de combler les désirs de Jésus-Christ et de l'Eglise : *Optatissima!*

Il ne s'agit plus de restreindre à certains jours, même par respect, même par prudence, la participation à l'Eucharistie, ni d'en exclure certaines catégories de chrétiens. Les désirs du Christ l'emportent sur toutes les raisons qui pourraient nous paraître les meilleures. Le divin Instituteur de l'Eucharistie, libre de se donner autant qu'il le veut, sait seul entendre la libéralité et la magnificence de son don. Et s'il veut l'offrir à tous, tous les jours, qui donc

pourra lui reprocher d'avoir manqué de prudence et de ne point s'être assez garanti contre l'irrévérence? Ce sont là les miséricordes divines, ce sont là les donations divines! Qui osera mesurer aux dimensions du cœur humain, si misérablement rétréci par l'égoïsme originel, la hauteur et la profondeur, la largeur et la longueur sans mesure de l'amour d'un Dieu fait homme, qui, ayant expérimenté les besoins de l'humanité et les sachant aussi profonds par l'indigence qu'élevés par les aspirations, aussi urgents que continus, veut y pourvoir divinement, c'est-à-dire largement et abondamment; et, après avoir appelé tous les hommes à son Cœur pour les perfectionner, leur livre sa chair et son sang: « *Accipite ex hoc* OMNES. Prenez et mangez *tous!*[1] »

Voilà l'intention de Notre-Seigneur que le confesseur ne doit pas se lasser de redire, avec grande dilection, à ses pénitents: *Accipite ex hoc omnes!*

II. Qu'il ne se décourage point devant les objections suggérées par la paresse spirituelle, les habitudes acquises, les ferments cachés du jansénisme. Qu'il y réponde avec une force pleine de persuasion et avec une inlassable persévérance.

Il en est qui disent: « J'ai peur de manquer à Notre-Seigneur et de me familiariser avec un si grand mystère. » — Refuser les avances de l'amour le plus généreux par respect! Est-ce possible? En tout cas, rien n'est plus contraire à l'institution du sacreme... et à l'esprit de l'Eglise. Si l'homme venait à se retirer quand Dieu l'appelle, ce ne serait pas du respect, dit saint Bonaventure, mais de la FOLIE. Or Dieu ne nous fait-il pas les plus pressantes invitations de venir souvent nous asseoir à sa table?

« Je suis trop rempli d'imperfections, » ajoute-t-on. — La communion est le remède divin qui vous en guérira. Que penseriez-vous de celui qui ne vou-

[1] Tesnière, Commentaire du Décret *S. Trid. Synodus.*

drait pas manger parce qu'il est faible ? ou qui ne voudrait pas s'approcher du feu parce qu'il a froid ? Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, est un charbon ardent, *carbo ignitus*. Au reste, ajoute Taulère, la communion est la meilleure préparation à la communion fréquente. Et saint Thomas estime que la communion fréquente est nécessaire pour réparer la déperdition de piété et de ferveur qui se fait constamment au contact du monde.

« Mais je n'ai aucune dévotion, dit-on souvent, je ne sens aucune consolation et je ne tire aucun profit de mes communions. » — Autre chose est d'avoir de la piété, autre chose est de la sentir. Cherchez Dieu plutôt que ses consolations. Vous êtes dans l'aridité : mais est-ce donc un si mauvais signe ? Saint François d'Assise vécut deux ans dans cet état ; sainte Marie-Madeleine de Pazzi cinq ans ; sainte Thérèse vingt-deux ans ; saint Hugues, évêque, toute sa vie. Si vous retombez dans vos imperfections, souvenez-vous que la communion opère lentement, à la manière de la nourriture matérielle, et que les progrès d'une âme sont quelquefois insensibles comme ceux de la plante. Ayez la volonté de vous amender, et marchez en toute confiance.

Que le confesseur, pour soutenir et exciter ses pénitents, aime à leur redire souvent les paroles si belles de saint François de Sales : « Si le monde vous demande pourquoi vous communiez si souvent, dites au monde que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour trouver de la consolation dans vos peines. Dites au monde que deux sortes de gens doivent communier souvent : les parfaits, parce qu'étant bien disposés ils auraient grand tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection, et les imparfaits afin d'aspirer à la perfection ; les forts, de peur de s'affaiblir, et les faibles afin de se fortifier ; les bien-portants pour se

préserver de toute maladie, et les malades pour chercher leur guérison [1]. »

III. De toutes ces belles vérités, concluons qu'il y a des personnes qui ne communient pas assez souvent. Elles ne tombent pas, ou fort rarement, en péché grave ; elles ont horreur d'offenser Dieu, même véniellement ; elles accomplissent avec soin leurs devoirs d'état ; elles désirent devenir de jour en jour plus parfaites ; et elles ne s'approchent que rarement de la Table Sainte, sous les prétextes les moins fondés. Qu'elles s'inspirent davantage de l'esprit de l'Eglise et des intentions miséricordieuses de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'elles se rappellent ces paroles décisives du Sauveur : « Ceci est mon corps, prenez et mangez. Ceci est mon sang, buvez-en tous ! » Qu'elles se rappellent les immenses avantages de la communion fréquente et quotidienne ! Qu'elles se souviennent des dommages inappréciables que subit l'âme qui s'éloigne du banquet sacré ! Et la bonté de Jésus les touchera, et elles viendront à lui avec plus d'empressement, pour leur profit personnel et pour la gloire de Dieu.

Tel est le premier office du charitable Ananie de la communion, du confesseur qui s'inspire de l'esprit du Sauveur : amener, et le plus souvent possible, de tout son pouvoir, les fidèles à la Sainte Table. Son deuxième office est, avec la grâce de Dieu, de réaliser dans les âmes les dispositions nécessaires pour que la communion soit sainte et fructueuse.

II

I. Ah ! sans doute, comme pour toutes les excellentes choses, il y a des abus dans la communion. Il ne faut pas faire difficulté de l'avouer.

[1] *Introd. à la vie dévote,* 2e Part., ch. XXI.

Il se trouve des personnes qui viennent à la Table Sainte sans « s'éprouver elles-mêmes, » comme le prescrit saint Paul, sans avoir la robe nuptiale, avec des fautes graves sur la conscience.

Il se trouve des personnes qui n'ont pas d'intention droite et pure, en recevant l'auguste sacrement. Elles communient par habitude, par intérêt, par vanité, sans souci de la gloire de Dieu et du bien de leur âme.

On voit des personnes, — dit Mgr Landriot [1], qui a si bien parlé de la communion, — très assidues à la Table Sainte, et qui, sortant du banquet sacré où elles ont reçu l'Hôte divin, se permettent sur le compte du prochain des calomnies ou du moins des médisances que la théologie la moins sévère taxerait de fautes graves : en un mot, ce sont les plus mauvaises langues du quartier. Avec cela, elles ont un esprit de pharisaïque suffisance, qui juge les supérieurs aussi bien que les inférieurs et les égaux, et qui prononce des sentences sans appel contre tout ce qui ne leur plaît pas. Les péchés d'esprit, comme l'orgueil, le défaut de charité, de respect pour les supérieurs ecclésiastiques, les péchés d'esprit semblent ne pas exister pour elles ; et cependant ces péchés sont souvent plus graves aux yeux de Dieu que les péchés de la chair. On voit des personnes qui s'avancent à la Table eucharistique avec une posture pleine d'humilité et de douceur, et qui, dans l'intérieur de leur maison, relèvent la tête avec autant d'arrogance qu'elles ont mis d'abaissement dans leur maintien à l'église. Dans les rapports journaliers, elles sont d'une âpreté, d'une susceptibilité jalouse qui dépasse les bornes de la tolérance. Touchez-les, dit le Prophète, et vous en verrez aussitôt sortir de la fumée et des flammes. (Ps., CXLIII). N'est-ce pas compromettre la réputation de la piété, exposer la foi

[1] Mgr Landriot, *La Sainte Communion*, 5e Confér.

des personnes qui nous voient et nous entendent? N'est-ce pas donner de la religion une idée odieuse et ridicule? Si je pouvais adresser des conseils à ces chrétiens si pleins d'illusion, je leur dirais: Que vos jours de communion soient des jours de plus grande douceur, charité et aménité! Que l'on respire autour de vous un parfum d'humilité, de modestie et de bienveillance!

Le P. Bourdaloue, pourtant si bon, si pénétré de l'esprit de l'Eglise, et si large sur l'accès au banquet sacré, parle dans le même sens. Trois ou quatre communions par semaine, dit-il[1], et pas un point retranché de son extrême délicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur et de sa hauteur d'esprit; deux heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers; enfin beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, par rapport à la religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables: voilà ce que je ne puis approuver, et ce que jamais nul homme n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui, sans doute; et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs. Gardez donc toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très fortement. Mais qu'on ne voie pas sous un beau masque de dévotion des âmes orgueilleuses et hautaines, sensibles et délicates, doubles et intéressées, entières dans leurs volontés, aigres dans leurs paroles, vives dans leurs ressentiments, précipitées dans leur conduite. Avant que d'être dévots

[1] *Pensées diverses sur la dévotion*. t. I, p. 289 et 290.

je veux que vous soyez chrétiens. Du christianisme à la dévotion c'est l'ordre naturel, mais le renversement et l'abus le plus monstrueux c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple, en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde on fait souvent par dévotion tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire, ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des chrétiens, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par là service à Dieu. Si dans la suite il en vient quelque scrupule, on se contente pour toute réparation de dire pieusement : N'y pensons plus, et n'en parlons plus, je mets tout cela au pied du crucifix ! Mais il y faudrait penser ; mais il en faudrait parler ; mais il y faudrait remédier. Et ce serait là non seulement la perfection, mais le fond du christianisme et de la religion !

II. Il y a donc certainement des désordres regrettables ; et les abus signalés par deux hommes qui se sont fait remarquer par un ardent amour pour Jésus-Hostie ne sont point chimériques. Mais en face de ces désordres, l'action du confesseur, du charitable Ananie, sera-t-elle impuissante ? Dieu me garde de le penser !... Il multipliera tous les efforts de la stratégie chrétienne pour se rendre maître de l'âme de ses pénitents ; il les exhortera, il les encouragera, il emploiera les victorieuses insinuations d'un zèle inspiré par la plus miséricordieuse patience et par la plus ardente charité, pour les rendre dignes de la divine communion.

Il s'efforcera d'abord de *purifier leur conscience* du péché mortel, et leur inspirer une énergique, loyale et sincère résolution d'en fuir les occasions et de n'y plus retomber. L'important est qu'il se rende maître de la citadelle du cœur et détermine l'âme à quitter le démon pour suivre Jésus-Christ. Combien j'aime cette exhortation du P. Molina, dans son *Ins-*

truction aux prêtres[1], que S. Liguori cite avec éloge : « Je voudrais fort, dit ce Père, qui luttait avec tant d'énergie contre le jansénisme, je voudrais fort et je souhaiterais de tout mon cœur que tous les chrétiens du monde communiassent une fois la semaine ou le dimanche et que pas un, tant fût-il grand pécheur, ne restât plus de huit jours sans s'approcher de la Sainte Table. Ni la multitude, ni la grandeur des péchés ne doit y mettre obstacle, pourvu qu'il n'y ait pas attachement délibéré. Si un pécheur s'adressait à moi, tout chargé d'iniquités, et que je visse qu'il en est repentant et résolu de s'en corriger, je lui conseillerais de communier tous les dimanches. Et le samedi suivant, s'il revenait à moi et que je le visse vraiment contrit et déterminé de s'amender, je l'encouragerais encore davantage à communier toutes les semaines ; et si plusieurs semaines de suite il retombait toujours dans les mêmes désordres, je l'exciterais à FRÉQUENTER la communion. Et si quelqu'un trouve que c'est trop, je le prie de considérer que si ce pécheur se prosternait aux pieds de Jésus-Christ, et lui demandait pardon, comment le recevrait-il ? Avec quel amour, quelle charité et quelle bénignité ! A quoi ses vicaires ou remplaçants doivent se conformer. S'il se trouvait un homme mordu d'une vipère, et que j'eusse le remède dont il pût guérir, et qu'étant fâché contre lui je le lui refusais, sous prétexte qu'ayant été piqué et guéri autrefois, il ne se serait pas voulu garer ; si cela est cruel, c'est bien pis de dénier au pécheur la médecine de son âme, encore que ce soit après plusieurs chutes[2].

Oui, le confesseur emploiera toutes les ressources de son cœur pour convertir son pénitent, pour le déterminer à renoncer à l'offense grave de Dieu,

[1] Traité VII, chap. 6.

[2] Saint Liguori, en citant ces paroles, s'arrête pour s'écrier : VOILA UNE ADMIRABLE RÉFLEXION !

pour adoucir son caractère et le conformer à la douceur, à l'humilité, à la sainteté, à la chasteté, à la patience, à la bonté de l'Hôte divin qu'il doit recevoir. Il reviendra à la charge sans dégoût et sans lassitude, et toujours avec cette onction du Saint-Esprit qui finit par triompher des cœurs les moins bien disposés.

Non seulement le charitable Ananie procurera la pureté de conscience, mais encore *l'intention droite et pure*. En réalité, comme pour la première condition, de cœur aimant à cœur loyal rien de plus facile. Il s'agit de mettre dans l'âme du communiant une vive et sérieuse idée de foi, la volonté d'honorer Dieu et de se sanctifier. L'intention droite et pure, c'est éviter dans la communion les vues déplacées comme l'habitude, la routine, la tiédeur, la vanité, la recherche de soi. Mon Dieu ! c'est si beau, c'est si grand, c'est si délicieux de communier ! Tant soi peu qu'on veuille réfléchir, les idées mondaines, petites et méprisables, disparaissent comme les ténèbres devant la lumière du jour ! Avoir l'intention droite et pure, c'est écarter la lâcheté, l'indifférence, la paresse spirituelle : Dieu, à la Table Sainte, nous témoigne tant de bonté et de générosité, comment serions-nous insensibles à ses avances ? Avoir l'intention droite et pure, c'est se proposer une union de plus en plus intime avec Notre-Seigneur ; c'est vouloir croître en confiance et en charité ; c'est être déterminé à résister énergiquement au démon et à ne jamais pactiser avec lui, malgré les tentations, à devenir meilleur, à honorer Dieu, à recevoir l'abondance de ses grâces, à nous attacher à lui d'esprit et de cœur ! Oh ! quelle admirable formule d'intention droite et pure dans l'ineffable prière que l'Eglise invite ses prêtres à réciter chaque matin, avant de célébrer le Saint Sacrifice de la Messe, où ils ont le bonheur de participer au pain des anges et de le distribuer à leurs frères ! « Je veux célébrer, je veux

communier pour honorer le Dieu tout-puissant, pour l'honneur de toute l'Eglise triomphante, pour le bien de mon âme et de toute l'Eglise militante, pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières en général et en particulier, et pour la félicité de la sainte Eglise romaine ! — Je veux communier pour acquérir la joie dans la paix, *gaudium cum pace!* — Je veux communier pour devenir plus humble, plus chaste, plus patient, plus détaché, plus charitable, *emendationem vitæ!* — Je veux communier pour obtenir le temps de faire une vraie pénitence, pour préparer plus sûrement mon âme aux joies inénarrables du paradis, *spatium veræ pœnitentiæ!* — Je veux communier pour obtenir les grâces diverses dont j'ai besoin dans les différentes circonstances de la vie, *gratiam !* — Je veux communier pour appeler en mon cœur la consolation du Saint-Esprit, qui convertit en douceurs toutes les amertumes de la vie, *consolationem Spiritus Sancti!* — Je veux communier pour me procurer le bienfait des bienfaits, le don par excellence, la persévérance dans le bien, *perseverantiam in bonis operibus!* — Je veux communier pour obtenir du Dieu tout-puissant et miséricordieux un cœur toujours animé d'humilité et de repentir et surtout la grâce d'une bonne mort, *atque felicem vitæ meæ consummationem!* — Oh ! les belles, les sublimes et faciles intentions ! Que le confesseur est heureux de les suggérer aux fidèles qui recourent à sa charité ! Oh ! si véritablement on en est pénétré, quelles grâces abondantes et précieuses on reçoit du Cœur de Jésus ! Quelles belles et bonnes communions l'on fait !

Donc, que les confesseurs se remplissent de l'esprit de Jésus-Christ. Qu'ils convient, avec la plus ardente charité, les fidèles qui se mettent sous leur direction, à la participation fréquente et quotidienne de l'Eucharistie. Sans doute, ils ne pourront d'un seul coup atteindre à ce résultat si désiré. Mais ils utili-

seront toutes les circonstances pour réagir contre le venin janséniste. Ils appelleront les chrétiens, avec une grande insistance, au banquet sacré aux principales fêtes de l'année, aux premiers vendredis du mois en l'honneur du Sacré-Cœur. De plus en plus ils réacclimateront dans la société chrétienne cette pratique si catholique. Ils donneront à ceux qui s'adressent à eux pour la direction de leur conscience « le goût de l'Eucharistie. Qu'ils se souviennent pratiquement, comme l'enseigne le décret *Sacra Tridentina Synodus*, « que l'Eglise n'a fait aucun précepte demandant pour la communion quotidienne des dispositions plus parfaites que pour la communion hebdomadaire ou mensuelle ; et que des fruits beaucoup plus abondants résultent de la communion quotidienne que de la communion hebdomadaire ou mensuelle. »

III

« Mais, ajoute le même décret, comme les sacrements de la Loi nouvelle, tout en agissant *ex opere operato*, produisent cependant un effet plus grand à raison des dispositions plus parfaites de ceux qui les reçoivent, il faut veiller à ce qu'une préparation soigneuse précède la sainte communion, et à ce qu'une action de grâces convenable la suive, en tenant compte des facultés, de la condition et des obligations de chacun.

Ici s'ouvre un champ magnifique à l'activité et au zèle du charitable Ananie de l'Eglise, du confesseur catholique. Il aura à cœur de rendre la communion non seulement fructueuse, mais de plus en plus fructueuse et salutaire. Il recourra à toutes les industries de son zèle, il multipliera les insinuations, les exhortations, les persuasifs enseignements. Nous l'avons dit : l'*essentiel* pour la bonne communion,

c'est la pureté de conscience et l'intention droite et pure ; la préparation soigneuse et l'action de grâces convenable sont un *conseil,* — mais quel conseil important ! Quelles richesses surnaturelles il apporte à ceux qui veulent le suivre ! Sans compter la suppression de la routine et de la tiédeur qui sont des maux si pernicieux, que de bénédictions la préparation et l'action de grâces nous attirent du Cœur de Jésus !

I. On ne saurait imaginer le bien que le confesseur fait aux âmes, l'avantage qu'il procure à l'Eglise, et l'honneur qu'il rend à Dieu, en aidant les fidèles à BIEN SE PRÉPARER au banquet sacré !

Il y a la préparation éloignée, il y a la préparation prochaine, et la préparation très prochaine.

Quant à la préparation *éloignée*, c'est sans doute l'exemption du péché mortel : cela est d'absolue nécessité ; mais c'est surtout la pureté du cœur qui s'éloigne autant que possible du péché véniel. Plus l'air est transparent, plus il est pénétré des rayons du soleil ; plus nous vivons dans l'habitude de la disposition de plaire à la volonté de Dieu, plus nous recevons de son infinie bonté.

Pour la préparation *prochaine*, la meilleure, c'est l'assistance pieuse et fervente à la messe de communion. Rien n'égale cet exercice pour bien disposer nos âmes. Quels trésors d'humilité, de foi, de confiance, de saints désirs et d'amour sacré nous y puisons ! Jésus qui est là véritablement, réellement, substantiellement, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité ! Jésus qui s'immole pour nous, particulièrement pour la rémission de nos péchés, *in remissionem peccatorum !* Jésus qui veut être notre nourriture spirituelle, *Accipite et manducate !* Quelles pensées touchantes ! quel bonheur ! quel ravissement d'y songer ! — Il en est qui, pendant le saint sacrifice, aiment à réciter lentement, en réfléchissant un court instant à chaque parole, les actes qu'ils ont

appris dans leur enfance, comme disposition à la communion : le confesseur fera bien d'indiquer et de louer cette manière. — D'autres se plaisent à méditer le chapitre sixième de l'Evangile de saint Jean, surtout les versets suivants, et leur cœur est tout embaumé de dévotion : « Je suis le pain de vie... Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. Et le pain que je donnerai c'est ma chair, pour le salut du monde. En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Il vivra par moi. *Ego sum panis vitæ!* » — D'autres fois, comme préparation, le confesseur aimera à conseiller la lecture de quelques passages du quatrième livre de l'*Imitation*. Quoi de plus touchant et de plus saisissant, par exemple, que ces paroles : « Noé, cet homme juste, travailla cent ans pour construire l'arche par laquelle il fut sauvé du déluge avec quelques personnes ; comment pourrai-je me préparer en une heure pour recevoir avec respect le Créateur du monde ? Moïse, ce fidèle serviteur du Seigneur, cet ami de Dieu, construisit avec des bois incorruptibles l'arche qu'il revêtit de l'or le plus pur afin d'y déposer les tables de la Loi ; et moi, pauvre créature, comment oserai-je recevoir l'Auteur de la loi, le donateur et le conservateur de la loi dans mon pauvre cœur ? Salomon, le plus sage des rois d'Israël, mit sept ans à construire, à la gloire du Créateur, un temple magnifique, dont il fit la dédicace avec la pompe la plus solennelle : et moi, misérable créature, comment oserai-je introduire dans mon cœur le même Dieu, après une préparation de quelques

instants ? » Evidemment, ces pensées sont de nature à inspirer la plus vive et la plus profonde humilité, avec le plus ardent amour.

En ce qui concerne la préparation *très prochaine*, le confesseur aimera à exhorter son pénitent à redoubler d'union avec notre charitable Sauveur. Il l'invitera à former plutôt par le cœur que par les lèvres des actes fervents de foi, de confiance et d'amour. Il lui fera remarquer les incomparables cérémonies qui précèdent immédiatement la communion. Il lui parlera avec émotion de l'admirable *Confiteor*, qui est un si beau sacramental. Il lui fera remarquer l'avertissement que l'Eglise met sur les lèvres du prêtre, élevant la sainte Hostie : « Le voici, il n'est pas loin, *Ecce!* Ne craignez point : il est doux comme un agneau : *Ecce Agnus Dei!* Il est aussi puissant qu'il est bon : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi!* » Il l'invitera à s'inspirer des sentiments d'une sincère humilité qui est si puissante sur le cœur de Dieu, l'exhortant à se conformer aux dispositions du centurion : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie !

Avec une pareille préparation, si belle, si facile, à la portée de tous, il est impossible de ne pas faire une communion très fructueuse.

II. Mais le charitable Ananie ne se bornera pas à donner des conseils pour la bonne préparation à la communion. Selon l'esprit de l'Eglise, il s'efforcera d'obtenir du communiant UNE BONNE ACTION DE GRACES. Il rappellera l'axiome de saint Bernard que « l'ingratitude, particulièrement pour l'Eucharistie, est un vent brûlant qui dessèche les fleurs des vertus. Il aimera à redire le mot de l'*Imitation* : « Pour bien profiter de l'Eucharistie, on ne doit pas seulement s'exciter à la dévotion avant la communion, il faut encore s'y maintenir après l'avoir reçue ;

et l'on n'est pas moins obligé à la vigilance qui la doit suivre qu'à la préparation qui la doit précéder.

Plus ou moins longtemps selon les occupations, plus ou moins parfaitement selon les facultés, il suppliera ses pénitents de se montrer vraiment reconnaissants.

Or, on distingue trois sortes d'action de grâces qui peuvent être employées par tout chrétien.

Il y a l'action de grâces de *recueillement*. Le jour de la communion n'est pas un jour comme les autres, c'est un jour du ciel. Malgré les occupations, malgré les nécessités de la vie, malgré les rapports avec le prochain, il faut pendant ce jour, dans le plus intime de l'âme, vivre avec Dieu, *et ipse vivet propter me*. Par le regard intérieur il faut contempler les grandeurs, mais surtout les bontés de Jésus. Il faut lui dire et lui redire qu'on veut lui appartenir de plus en plus : *Tuus sum ego*. Il faut vivre de sa vie, qui est une vie de pureté, d'obéissance, de charité et de sacrifice ! *Vivet propter me !*

Il y a l'action de grâces de *prière*. Elle peut être très courte tout après la participation au banquet sacré ; mais il est facile de la prolonger pendant le cours de la journée. Il y a tant de choses à demander à Dieu pour nous, pour nos proches, pour nos amis, pour nos parents, pour notre patrie, pour la sainte Eglise. Et après la communion nous sommes si puissants ! Notre voix est si facilement écoutée de Dieu ! Les longs et savants discours ne sont pas nécessaires ; un mot suffit ; un cri de l'âme est si vite jeté vers le ciel ! Sachons nous prévaloir de cette autorité, si j'ose dire, que le Cœur de Jésus a voulu nous donner ! Demandons et ne nous lassons pas de demander ! Aimons à redire les belles prières liturgiques, par exemple : l'*Adoro te supplex*, le *Verbum supernum prodiens*, le *Lauda Sion*, l'incomparable *Te Deum*. Nous sommes si misérables qu'il ne serait pas de trop d'unir à notre reconnaissance

la reconnaissance des créatures de l'univers, en récitant le *Benedicite omnia opera Domini Domino!...*

Il y a l'action de grâces des *bonnes résolutions*. A la Sainte Table, Notre-Seigneur est si miséricordieux pour nous qu'il est bien juste que nous le payions de retour. Promettons-lui de lui être plus fidèles, d'imiter ses vertus, de reproduire son esprit intérieur, de pratiquer les vertus qui lui sont si chères: la douceur, l'humilité, la patience, la charité, la soumission à la divine volonté, et la résignation pleine et entière à la Providence. Prenons particulièrement la résolution de lutter, constamment et sans découragement, contre notre défaut dominant.

En terminant ce commentaire du décret *Sacra Tridentina Synodus*, je suis heureux de redire une parabole qui explique bien les intentions de Notre-Seigneur et les vœux de ses ministres, parabole proposée par un des apôtres les plus zélés de la communion fréquente et quotidienne.

Un prince avait distingué parmi les gens de sa cour un pauvre gentilhomme que ni son rang ni ses qualités personnelles ne semblaient recommander à l'attention royale. Il en fit son ami. Le courtisan, auquel il reprochait la rareté de ses visites, se rejetait, pour se justifier, sur les exigences de l'étiquette. Il l'interrompit: « Pour vous, il n'y a pas d'étiquette. Vous contristeriez mon affection, si un seul jour vous manquiez de me visiter. J'entends qu'on vous laisse libre accès auprès de ma personne, et, au besoin, mes chambellans iraient vous chercher, car mon plus grand bonheur est de m'entretenir avec vous. » Inutile d'ajouter que le favori s'empressa d'accéder au désir de son roi. — Chrétiens, malgré votre indignité, le Roi du ciel a fait de chacun de vous son ami. Il met ses délices à s'entretenir avec vous dans le cœur-à-cœur de la communion. Aussi défend-il qu'un seul jour on vous empêche d'approcher de son sacrement d'amour. Il ordonne même à

ses prêtres de vous rappeler souvent les sentiments de son Cœur. Vous répondrez fidèlement à tant de miséricorde, et vous ne serez pas moins empressés que le courtisan mondain, car votre ami est meilleur que le sien : il vous a créés, il vous a rachetés en mourant pour vous, il vous a sanctifiés par sa grâce au tribunal de la pénitence, et il vous dit chaque jour : « Venez tous à moi, vous qui souffrez, et êtes accablés, et je vous soulagerai ! »

J'avoue que, lorsque je contemple cette souveraine Majesté d'un Dieu caché dans une petite hostie, je demeure ravie d'admiration devant une si incompréhensible sagesse !

Sainte Thérèse.



CHAPITRE XVI

DE LA COMMUNION FERVENTE : SES CONDITIONS

Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo.

Je me suis assis à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche.

(Cant., II, 3).

Qu'ils sont magnifiques les fruits de la sainte Communion : les richesses de la grâce sanctifiante augmentées ; l'âme nourrie et vivifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; le préservation des péchés mortels ; la rémission des fautes vénielles et des peines temporelles, dues à nos offenses envers Dieu ; un gage reçu de la gloire éternelle ; une douceur ineffable qui rejaillit jusque sur le corps ; un droit nouveau acquis à la résurrection glorieuse ; l'unité du corps mystique du Sauveur procurée ! Mais pour qui la plénitude de ces grâces étonnantes ? Pour l'âme qui communie avec ferveur. Qu'est-ce donc que la *ferveur* et quelles en sont les *conditions* pour la Communion ?

I

Que personne, dit saint Jean Chrysostome, ne vienne à la Table sainte avec tiédeur et engourdis-

sement ! Que tous, au contraire, soient pleins de ferveur et d'empressement. *Nemo resolutus accedat, nemo cum nausea, omnes ferventes et excitati!* Mais qu'est-ce que la ferveur ? C'est, répond le cardinal de Lugo, une certaine ardeur de charité par laquelle nous aimons Dieu non seulement dans les choses nécessaires, mais encore dans les choses de surérogation[1]. La ferveur réside essentiellement dans la volonté : elle consiste dans une disposition de générosité dans l'amour. Qu'on le remarque bien, cette ferveur de *volonté* est seule requise pour participer abondamment aux fruits de la Communion. La ferveur *sensible*, dirons-nous avec un pieux auteur, n'est pas nécessaire. Elle peut même chez plusieurs dégénérer en jeu d'imagination, en recherche d'amour-propre, en délicatesse pleine de sensualité mystique. Il ne faut pas penser l'obtenir à force de bras. Souvent plus on la poursuit, moins on arrive à la saisir. Les efforts que l'on fait pour l'atteindre ne servent qu'à tendre les nerfs, à fatiguer la tête et à créer une sorte d'impuissance intellectuelle et morale. Au contraire, lorsque le cœur est à Dieu dans la tranquillité de l'amour, souvent elle se fait sentir comme spontanément, au moment où l'on s'y attend le moins. Les personnes qui cherchent avec inquiétude cette ferveur sensible feraient bien de méditer les belles paroles du Docteur séraphique : « Plus d'une fois, dit-il, la liberté de l'âme est ensevelie sous les efforts impétueux du cœur. Alors on veut extorquer d'une manière violente et précipitée l'expression d'une piété affectueuse ; et si l'on ne peut pas obtenir immédiatement, selon les désirs de son cœur, cette grâce de dévotion sensible, on s'attriste et l'on s'endurcit davantage. Et plus les désirs de se forcer dans cette voie sont excessifs, plus l'aridité augmente. Ainsi quand on met des raisins

[1] De Lugo, *De Euch.*, sect. IV.

et des olives sous le pressoir, si l'on veut précipiter l'opération, on obtient une liqueur moins limpide et moins bonne que si l'on avait pressuré tranquillement et avec modération. Plus l'amour est libre, plus il est fécond. Aussi, souvent plus tard et dans une autre circonstance, l'homme sent davantage ce sentiment de piété, parce qu'alors son âme livrée à sa propre liberté, s'élève spontanément sur les hauteurs, tandis qu'une précipitation violente fatigue même les mouvements de la vie corporelle[1]. »

Cela étant dit comme préliminaire, voyons quelles qualités doit avoir la Communion pour être vraiment fervente.

II

Elles sont parfaitement exprimées dans cette parole des saints Livres : « Je me suis assis à l'ombre de Celui que j'avais désiré. » La Communion fervente est celle qui est faite avec une foi profonde, *sub umbra illius ;* avec des désirs enflammés, *quem desideraveram ;* dans le calme et le repos du recueillement, ***sedi.***

I. Je me figure une âme fervente qui va s'approcher de la Table sainte ; un saint François de Sales, un saint Vincent de Paul, une sainte Thérèse. Quel est son premier sentiment ? c'est un vif sentiment de foi. « Je vais recevoir mon Dieu ! » Cette pensée est pour elle une vive lumière qui inonde son esprit de clartés ; c'est un ressort puissant qui donne le branle à toutes les saintes affections de son cœur. C'est une lumière. Sous les frêles accidents du pain et du vin elle adore le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, le Créateur de l'univers, le Roi des rois, le Juge des vivants et des morts, la joie des anges et des saints.

[1] S. Bonaventure, *De Prof. rel.*, lib. II.

Il est là, se dit-elle, cachant sous les apparences eucharistiques l'éclat de son visage plus étincelant que mille soleils. Elle ne souhaite pas, comme ces fidèles de Constantinople, dont parle saint Jean Chrysostome, de voir Jésus-Christ, de toucher le bord de sa robe ; elle le voit, elle le touche des yeux de la foi, du doigt de l'amour, des empressements de la dévotion ; *tangi potest, sed affectu, non manu ; voto, non oculo ; fide, non sensibus. Tangis manu fidei, desiderii digito, devotionis amplexu, tangis oculo mentis*[1]. Et cette vision de Jésus-Christ par la foi, fait sur le chrétien qui va communier la même impression que la présence du Sauveur fit sur saint Jean-Baptiste, lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère. Elle fait tressaillir son cœur de joie ; elle met en mouvement toutes les vertus pour la digne réception de l'hôte divin qui va venir : la pénitence qui purifie son âme des moindres souillures ; l'humilité qui le prosterne et l'anéantit dans le respect ; la religion qui lui fait rendre les hommages les plus profonds ; l'espérance qui dilate son cœur ; la charité qui l'embrase ; le recueillement qui oublie la créature pour se concentrer fortement sur les amabilités infinies du Sauveur.

II. Seconde disposition de l'âme fervente : un désir ardent de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ, *sub umbra illius quem desideraveram*. Oui, il faut venir au banquet eucharistique comme le cerf altéré s'élance vers la fontaine d'eau vive, comme le famélique court à la table chargée de mets, comme celui qui est transi de froid se hâte près d'un ardent foyer. Il faut imiter l'Epouse des Cantiques qui commence ses entretiens avec son divin Epoux par des désirs enflammés : *Osculetur me osculo oris sui*[2]. Il faut entrer dans les sentiments des anciens patriarches qui soupiraient

[1] S. Bern., *Serm.* xx *in Cant.*
[2] Cant., I, 1.

dans les limbes après la venue du Messie : *Veni, Domine, et noli tardare!* Il le faut : c'est la volonté de Jésus-Christ ; il veut être désiré, dit saint Grégoire de Nysse, *sitit sitiri*. Il le faut : la nature même de la Communion, où Notre-Seigneur se donne à nous sous forme de nourriture, nous le prescrit : la nourriture en effet profite en proportion de l'appétit avec lequel on la prend. Il le faut : nos propres intérêts l'exigent. Bienheureux, dit notre divin Sauveur, ceux qui ont faim et soif de la justice, *parce qu'ils seront rassasiés*[1]. *Il a rempli de biens les affamés*[2]. *Dilatez votre bouche et je la remplirai*[3]. Il le faut : les saints Docteurs nous le recommandent avec beaucoup d'instances. « Voulez-vous, dit saint Jérôme, recevoir la nourriture du Seigneur ? Voulez-vous manger votre Sauveur et votre Dieu ? Ecoutez ce qu'il vous dit : Ouvrez la bouche de votre cœur, car vous recevrez à proportion que vous l'ouvrirez. La mesure des biens que vous recevrez ne dépend pas de moi, mais de vous. Si vous le voulez, vous me recevrez tout entier : *Non est in mea potestate, sed in tua est. Si volueris me totum accipies.* » Et saint Jean Chrysostome : « Ne voyez-vous pas avec quel empressement les enfants s'attachent au sein de leurs mères et pressent leurs mamelles. C'est avec la même ardeur que nous devons aller à la table sainte et porter nos lèvres au calice du salut[4]. » Et saint Anselme : « Plus vous aimez cette nourriture, plus vous en mangez ; et plus vous en mangez, plus vous l'aimez. L'amour et la faim de ce céleste aliment se perfectionnent réciproquement : *Hunc cibum plus manducat qui plus amat ; et plus amando rursus, qui plus et plus manducat, plus et plus amat.* Seigneur Jésus, puissé-je mieux comprendre mes misères et vos bontés pour vous

[1] Matth., v, 6.
[2] Luc, I, 53.
[3] Ps. LXXX, 11.
[4] S. Joan. Chrys., *hom.* LX *ad. Pop. Ant.*

désirer davantage ! Puissé-je entrer dans les sentiments des premiers chrétiens, qui soupiraient si vivement après la sainte Eucharistie, qu'ils l'appelaient « l'objet par excellence de leurs désirs, » DESIDERATA ! Puissé-je dire en toute vérité et sans mensonge, comme Isaïe : *Mon âme vous a désiré toute la nuit ; et je m'éveillerai dès le point du jour pour vous chercher de tout mon esprit et de tout mon cœur !*[1] Puissé-je en toute sincérité pouvoir m'écrier avec le Psalmiste : *Que vos tabernacles me sont chers, ô Seigneur des vertus ! Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la maison du Seigneur. Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant ! Le passereau trouve bien une demeure pour s'abriter, et la tourterelle un nid pour y mettre ses petits. O Seigneur des vertus, mon Roi et mon Dieu, faites que vos autels soient ma demeure ! Heureux ceux qui habitent dans votre maison, et qui mangent de votre pain ; ils vous loueront à jamais !*[2] Du moins, Seigneur, permettez-moi de prendre tous les soupirs, tous les désirs, toutes les ardeurs de vos apôtres, de vos saints et surtout de l'auguste Marie, d'en faire un trésor, et de vous l'offrir en supplément de mes langueurs et de mon indigence !

III. Si nous voulons communier avec ferveur, il faut apporter une troisième disposition : la douce tranquillité d'une âme recueillie. Nous devons veiller à ne pas nous laisser aller à un empressement tumultueux, à ne pas nous abandonner à la dissipation de l'esprit et du cœur. Il faut prendre comme l'Epouse du Cantique des Cantiques, une situation de repos : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi*. La loi figurative et la loi nouvelle unissent leurs voix pour nous faire cette recommandation.

[1] Is., XXVI, 9.
[2] Ps. LXXXIII, 2-5.

Abraham voulant faire son sacrifice laissa ses serviteurs au pied de la montagne ; Moïse gravit seul le Sinaï, après avoir donné ordre au peuple de rester en bas ; le Grand-Prêtre entrait seul dans le sanctuaire pour offrir l'encens. Ainsi, quand nous allons recevoir la Sainte Eucharistie, nous devons nous élever, par la contemplation, au-dessus de toutes les préoccupations terrestres. — L'encens qui brûlait sur l'autel des parfums montait en droite ligne vers le ciel, les vents n'en faisaient point ondoyer la fumée ; ainsi les aspirations de notre cœur, quand nous sommes sur le point de communier, doivent aller droit à Dieu, sans être agitées par la distraction volontaire. — Le Fils de Dieu parut sur le char d'Ezéchiel comme un homme d'ambre, *de medio ejus quasi species electri*[1], pour nous apprendre que, comme l'ambre est doué d'une force attractive, de même, Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement veut attirer à lui nos esprits et nos cœurs, en les arrachant au monde et à ses vanités.

Sous la loi nouvelle, autrefois, avant la participation aux mystères sacrés, un diacre recommandait à haute voix le recueillement : Attendite, faites attention ! s'écriait-il. Et aujourd'hui, avant de commencer les prières du *Canon*, le prêtre invite les fidèles à élever leur cœur en haut : *Sursum corda !* C'est comme s'il disait : « Tenez-vous, je vous prie, dans le respect ; oubliez les choses de la terre pour contempler dans le silence absolu des créatures les bontés infinies du Créateur ! »

Attachons un grand prix à ce recueillement profond quand nous nous disposons à venir à la Table sainte. Au moment de la Communion, dit encore saint Jean Chrysostome, il faut une grande tranquillité, beaucoup de silence et un calme profond dans l'intime de notre esprit : *Oportet magnam esse tran-*

[1] Ezech., 1, 4.

quillitatem, multumque silentium et profundam cogitationum quietem [1]. C'est dans le silence, dit le poète païen Ménandre, que la divinité opère ses merveilles. C'est dans le silence de la nuit de Noël que le Sauveur s'est donné au monde ; c'est dans le silence du recueillement que Jésus se donne avec plénitude à l'âme. Rappelons-nous cette parole du P. Faber : « *Qu'une préparation de paix est le plus bel ornement d'un cœur dans lequel doit reposer mystérieusement le Très Saint Sacrement.* »

Foi, désir et recueillement : voilà donc les trois sentiments qui animent les âmes ferventes quand elles vont s'unir à Notre-Seigneur dans la sainte Communion. Que ce soient nos dispositions quand nous participons au banquet sacré ; et nous recevrons avec abondance la grâce sanctifiante, et avec elle une grâce d'onction, une grâce de nourriture et de réfection spirituelle, une grâce de joie, une grâce de force qui nous fera marcher, à pas de géant, dans la voie de la perfection !

Sans la Croix et le Saint-Sacrement je ne pourrais pas vivre.

La bienheureuse Marguerite-Marie.



[1] S. Joan. Chrys., *De Consubst.* Hom. VI.

CHAPITRE XVII

DE LA COMMUNION D'ARIDITÉ : POURQUOI DIEU LA PERMET

In terra deserta et invia et inaquosa sic in sancto apparui tibi, ut viderem virtutem tuam et gloriam tuam.

Dans cette terre déserte où je me trouve, où il n'y a ni chemin ni eau, je me suis présenté dans votre sanctuaire pour voir votre puissance et votre gloire.

(Ps., LXII, 3).

Dieu fait passer le monde que nous habitons par de perpétuelles vicissitudes de jours et de nuits, de saisons différentes qui se succèdent les unes aux autres, de temps divers de pluie ou de sécheresse, d'air doux ou serein, de vents et d'orages qui font que rarement une journée ressemble à une autre journée. Admirable variété qui procure une grande beauté à l'univers ! Il en est de même de l'homme que les anciens ont appelé *un résumé du monde*. Sa vie naturelle et surnaturelle est un tissu de joie et de douleur, de consolations et de peines, de lumières et de ténèbres. Il éprouve en particulier de ces alternatives dans la participation à la Table sainte. Tantôt il est inondé de délices : de douces larmes

coulent de ses yeux, son cœur est ému d'une ineffable émotion, c'est une suavité incomparable, ce sont des lumières éblouissantes, c'est un ciel anticipé. Tantôt il est dans la sécheresse la plus aride : son esprit est plein de ténèbres, son cœur est comme glacé, il est pris d'un ennui indéfinissable, comme Jésus au jardin des Olives, *cœpit pavere et tædere et mœstus esse*[1]. Si le chrétien n'est pas éclairé sur les voies de Dieu, s'il ne sait pas quelle conduite il doit tenir dans cette situation désolée, il court risque de faire fausse route. Expliquons donc pourquoi Dieu permet qu'une âme ne trouve que sécheresse et aridité à la sainte Table : c'est ou bien pour nous *punir* paternellement, ou bien pour nous *éprouver* ; mais, toujours, c'est pour notre bien.

I

Avant d'entrer en matière, il est nécessaire de faire une remarque, pour qu'il n'y ait point de malentendu. Il y a une grande différence entre la tiédeur et l'aridité. Celle-ci ôte, à la vérité, le sentiment et le goût de la piété pour un temps, mais elle en laisse le fond, le solide et les pratiques ; celle-là, au contraire, ruine entièrement la dévotion et trouve de spécieux prétextes pour se dispenser de ses pratiques qui lui sont à charge. L'âme qui est dans l'aridité fait tous ses efforts et ne néglige rien pour sortir de sa peine, ou du moins pour mériter d'en sortir ; elle prie, elle soupire, elle s'humilie, elle se mortifie et elle agit avec le même courage et la même fidélité que si elle sentait beaucoup et était inondée de douceurs, digne, par là même, de participer abondamment aux largesses du Sauveur à la sainte Table. L'âme, au contraire, qui

[1] Marc, XIV, 33.

vit dans la tiédeur, ne fait aucun effort pour sortir de son état qui lui plaît ; elle néglige la prière, la présence de Dieu et la mortification, ce qui la prive d'une grande partie des fruits de la sainte Communion.

Ceci posé, je dis que Dieu nous retire les consolations sensibles de la Table sainte, d'abord pour nous punir de certaines infidélités.

Les aridités proviennent quelquefois d'un refroidissement de charité et d'une trop grande attache à la créature. On donne un trop facile accès aux pensées du monde ; on se distrait dans une infinité d'affaires étrangères à ses devoirs d'état et qui, ne regardant pas le salut, ôtent le temps de s'appliquer à Dieu. Tantôt on se livre aux vaines joies du siècle ; tantôt on se laisse insensiblement embarrasser dans les choses temporelles, et il arrive que peu à peu on perd le goût de Dieu.

D'autres fois, on est privé des suavités de la Communion, parce qu'on a résisté à la grâce. L'Epouse des Cantiques, mollement couchée, ne voulut point se lever pour aller ouvrir la porte à son Epoux ; elle perdit la douceur de sa présence. La même chose nous arrive à nous-mêmes. Nous faisons des réserves, nous refusons certains sacrifices, nous agissons à l'égard de Dieu avec parcimonie, et Dieu, pour nous punir, se retire un peu de nous. Plongés que nous sommes dans beaucoup de petites satisfactions sensuelles, nous ne voulons pas nous en priver pour aller à nos exercices spirituels ; nous ne répondons pas à la voix de Jésus qui nous appelle, et cela par une lâcheté réfléchie ; quoi d'étonnant, s'il nous laisse dans l'obscurité et l'assoupissement ?

Ceux-ci n'éprouvent plus de délices sensibles au banquet sacré, en punition de la négligence qu'ils ont eue à faire un bon et prompt usage des suaves consolations de l'amour divin. Leur nonchalance est punie comme celle des Israélites paresseux qui,

n'ayant point ramassé la manne de bon matin, la trouvèrent toute fondue après le lever du soleil.

Ceux-là sont dans la sécheresse parce qu'ils ont abusé des grâces sensibles en en tirant vanité. « Dieu agit alors, dit saint François de Sales dans son naïf langage, comme une mère qui ôte le sucre à son enfant sujet aux vers. Il nous prive des consolations de sa grâce lorsqu'une vaine et présomptueuse complaisance, qui est le ver du cœur, commence à s'y former. Il m'est avantageux que vous ayez humilié mon âme, disait le prophète royal, car avant que vous l'eussiez fait, je vous avais offensé. *Bonum mihi quia humiliasti me!* [1] »

Il est juste de le remarquer, les afflictions de l'esprit viennent aussi de l'indisposition du corps ; l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes nous accable de lassitude, d'assoupissement, de pesanteur et d'autres semblables infirmités qui ne laissent pas de fortement incommoder l'âme, à cause de son étroite union avec le corps.

II

Mais, plus d'une fois, sans qu'il y ait de leur faute, Dieu constitue ses amis dans un état de sécheresse très pénible, et cela pour des raisons très dignes de sa sagesse et de sa miséricorde.

Tantôt, c'est pour les tenir en garde contre l'illusion. Oui, certes, l'illusion ici est à craindre. Il peut se faire que les douceurs spirituelles ne soient que l'effet d'une imagination ardente, prompte à s'exalter, ou le jeu d'un tempérament très accessible aux émotions. Est-ce que le démon n'a pas le pouvoir de se transformer en ange de lumière pour susciter en nous des joies trompeuses, nous endormir dans

[1] Ps. CXVIII, 71.

une fausse sécurité et nous enlever, avec le sentiment de notre faiblesse, le désir de nous avancer dans la piété ? Dieu supprime le piège, afin de nous empêcher d'y tomber.

D'autres fois, Dieu veut nous préserver des atteintes de la vanité. Il nous retire ses consolations pour que nous ne nous enorgueillissions pas des faveurs du ciel, pour nous porter à redire sincèrement la parole de l'Evangile : « Nous ne sommes que des serviteurs inutiles, *servi inutiles sumus* [1] ; tout ce que nous avons de perfection vient de Dieu, *sufficientia nostra ex Deo est* [2]. » Il permet même que nous sentions l'aiguillon de la tentation, pour que nous concevions une plus grande aversion du péché, qui ose montrer sa face horrible jusqu'en présence du Sauveur, et pour nous affermir dans les sentiments d'une sincère humilité.

De plus, le Seigneur se propose d'épurer notre charité ; il veut nous faire rechercher plutôt *le Dieu des consolations que les consolations de Dieu*. Sachons que le service de Dieu est plus méritoire au milieu des aridités qu'au milieu des joies sensibles. « Les roses fraîches, dit excellemment le saint évêque de Genève, paraissent plus belles ; mais elles ont plus d'odeur quand elles sont sèches. » De même, nos œuvres ont une meilleure odeur pour le ciel et un plus grand mérite devant Dieu, quand nous sommes en cet état de sécheresse spirituelle. Du moment que notre volonté se porte au service de Dieu, en surmontant ses répugnances, elle a plus de force et de constance que dans les temps d'une dévotion sensible. Il n'y a pas beaucoup de mérite à servir un prince parmi les délices de la paix et de la cour ; mais le servir dans un temps de troubles et de guerre, c'est une marque non équivoque de sincère fidélité. Moins

[1] Luc, XVII, 10
[2] II Cor., III, 5.

il y a de notre intérêt particulier dans la pratique des vertus, plus la pureté de l'amour divin y éclate. Oh ! si nous étions bien persuadés qu'il y a plus d'amour à ne pas abandonner Jésus au jardin des Olives ou au pied de la Croix qu'à le suivre au Thabor, quel courage résigné, fort et généreux, nous garderions au milieu de nos aridités spirituelles !

Mais supposez que nous soyons en état de sécheresse, qu'avons-nous à faire ?

1° Humilions-nous profondément devant Dieu dans la connaissance de notre néant et de notre misère.

2° Allons à notre directeur, ouvrons-lui bien notre cœur, afin qu'il en voie les plis et les replis, et suivons ses avis en toute simplicité.

3° Si la soustraction des grâces sensibles est une punition de Dieu, commençons par réparer les infidélités qui nous ont attiré ce châtiment.

4° Demandons, avec une résignation parfaite à la volonté de Dieu, qu'il daigne nous faire sentir les suavités de son service. Supplions-le de nous rendre les douceurs de la grâce. Disons-lui : « Rendez-moi les joies salutaires de votre esprit. O Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice ! O vous, Seigneur Jésus, qui avez commandé en maître aux vents et aux tempêtes, faites cesser ce vent brûlant qui dessèche mon âme ! Faites résonner votre voix aux oreilles de mon cœur, parce qu'elle est douce à entendre ; montrez-moi votre face adorable, parce qu'elle est ravissante ! O vous qui avez fait couler l'eau du rocher, daignez toucher mon cœur pour en faire jaillir les eaux rafraîchissantes de la dévotion ! Arrosez la terre ingrate de mon âme qui n'a mérité que la stérilité ; faites-y germer les fleurs au parfum embaumé ! »

Le prophète Elie, après une sécheresse de trois ans, dut prier jusqu'à sept fois pour obtenir la pluie d'un ciel devenu d'airain. — Prions avec persévérance comme le prophète, et la Communion attirera en nous

les pluies et les rosées célestes, qui rafraîchiront et engraisseront la terre desséchée de notre cœur. Au reste, selon l'avis de saint Laurent Justinien, il faut bien se garder, dans l'aridité, d'abandonner la Table sainte ; car, encore qu'on ne sente pas tout l'effet de ce Sacrement, on ne laisse pas d'être nourri et vivifié spirituellement, d'autant que l'Eucharistie est une manne cachée qui contient toujours en soi l'abondance des délices spirituelles, quoiqu'elle ne les répande pas toujours sensiblement.

Saint Vincent de Paul resta deux ans dans une telle aridité spirituelle qu'il ne pouvait plus même formuler un acte de foi. Et comme le démon profitait de cet état d'angoisses pour le troubler par de rudes tentations, le pauvre saint plaça sur son cœur le Credo, *qu'il avait écrit à cet effet et cousu dans sa soutane. Il était convenu avec Notre-Seigneur que lorsqu'il toucherait de ses mains cette formule, ce serait l'équivalent des actes de piété qu'il ne pouvait pas faire.*

(Sa vie).



CHAPITRE XVIII

DE LA COMMUNION TIÈDE : SES FUNESTES CONSÉQUENCES

Utinam frigidus esses !
Plût à Dieu que vous fussiez froid !
(Apoc., III, 15).

Par Communion tiède, j'entends celle qui est faite par une âme qui est volontairement languissante dans le service de Dieu, qui se traîne plus qu'elle ne marche dans les voies spirituelles, qui ne s'applique aucunement à vivre de la vie intérieure, toute absorbée qu'elle est dans les vanités du monde ; — par une âme immortifiée qui, le péché mortel excepté, ne sait rien refuser à ses passions, s'abandonne aux fluctuations du caprice, *vit dans l'habitude non rétractée du péché véniel de propos délibéré ;* — par une âme qui, sous prétexte que les fautes vénielles ne damnent pas par elles-mêmes, ne veut pas se priver de cent petites satisfactions légèrement coupables, traite ces péchés de bagatelles, et appellent ceux qui les évitent avec grand soin du nom dédaigneux de scrupuleux ou de dévots ; — par une âme qui s'approche de la Table sainte par routine et sans recueillement, se contentant pour préparation de quelques actes dits seulement du bout des lèvres, sans que le cœur y prenne part, et pour action de grâces, de quelques

prières machinalement récitées. Grand est le nombre de ceux qui communient en état de tiédeur ; grand aussi, hélas ! est leur malheur ! La Communion tiède, en effet, c'est une *faute ;* c'est une *perte ;* c'est un *danger*.

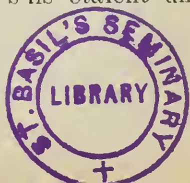
I

Communier avec tiédeur, c'est une faute, parce que c'est un manque de respect à l'égard de Notre-Seigneur. Le Saint-Esprit nous dit que c'est tenter Dieu en quelque manière, et par conséquent pécher, que de prier sans préparation. La Communion n'est-elle pas une relation plus auguste encore avec Dieu que la prière, et celui qui la fait avec tiédeur ne manque-t-il pas de préparation ? — Les choses saintes, à cause de leur excellence, demandent à être traitées avec respect ; or, traite-t-on avec respect la Communion, la plus sainte des choses sacrées, quand on s'en approche avec un esprit volontairement distrait, préoccupé de soins étrangers ? — Et puis, la sainteté du Sacrement nous oblige, quand nous devons nous asseoir au banquet des anges, à procurer une certaine pureté à notre âme et à faire disparaître des souillures même légères qui obscurciraient son éclat. C'est pour nous faire comprendre ce devoir que Notre-Seigneur, à la Cène, lava les pieds à ses Apôtres avant de leur donner son corps sacré et son sang précieux ! Ce serait, dit le savant cardinal de Lugo, une faute mortelle de venir à la Table sainte sans avoir la robe nuptiale ; mais ce serait un péché véniel de s'y présenter avec une robe nuptiale déchirée, maculée, sordide, misérable et degoûtante, comme ferait celui qui aurait la conscience souillée par une multitude de péchés véniels : *aliqua irreverentia est cum veste*

etiam nuptiali sordida et fœtida accedere, qualis est in eo qui multitudine venialium sordescit[1].

Il est bien entendu qu'il ne s'agit ici que des péchés véniels *aimés, caressés, non rétractés,* ou des péchés véniels commis dans l'*acte même* de la Communion. Quant aux péchés véniels de faiblesse et de fragilité, ils ne nous chargent pas d'une nouvelle faute quand nous communions. Car à ceux qui commettent encore des péchés, mais par *faiblesse,* l'Eucharistie donne des secours admirables pour s'en corriger. Comme ils ont faim de ce pain céleste, et désirent s'en nourrir parce qu'ils connaissent son efficacité pour remédier à leur infirmité, ils y trouvent force et énergie, absolument comme notre corps est fortifié et reprend vigueur par l'effet de la nourriture matérielle. C'est pour ces âmes que parle le Concile de Trente, quand il dit que « l'Eucharistie nous délivre de nos péchés quotidiens[2]. » C'est à eux que saint Cyrille adresse les paroles suivantes : « Si vous vous retirez de la Communion parce que vos péchés vous rendent indignes, prenez garde que le démon ne vous fasse un piège de cette dangereuse dévotion..... Remplissez-vous de pieuses pensées ; étudiez-vous à vivre saintement, et approchez de la Communion. Croyez-moi, non seulement elle préserve de la mort, mais elle chasse toutes les maladies. Car lorsque Jésus-Christ demeure en nous, il arrête la concupiscence, il fortifie la piété et éteint les passions, sans considérer les péchés où nous sommes ; il guérit les malades et les blessés, et, comme un bon pasteur qui a donné sa vie pour son troupeau, il nous relève de toutes nos chutes[3]. » Pour les péchés de *fragilité,* ils ne doivent pas non plus nous empêcher de communier. Puisque le juste tombe sept fois le jour dans cette sorte de péchés, s'ils étaient une

[1] De Lugo, *De Euch.*, disp. XIV, sect. II.
[2] Trid. sess. XIII, c. 2.
[3] *Lib.* IV in Joan., c. XVII.



raison pour se retirer de la Table sainte, qui oserait en approcher? Et s'ils empêchaient les plus intimes communications avec le Sauveur, qui pourrait les espérer? — Ainsi, quand on dit que le péché véniel rend la Communion véniellement coupable, il ne s'agit que *des péchés véniels aimés, des péchés véniels de propos délibéré, non rétractés, et des péchés véniels commis au banquet sacré.*

La Communion tiède offense Dieu, de plus, parce que, étant presque infructueuse, elle blesse personnellement Jésus-Christ d'une manière qui lui est particulièrement sensible. En effet, elle fait mépriser le plus auguste des Sacrements, elle donne lieu de douter des merveilleux effets qu'on lui attribue; elle fournit aux mondains un spécieux prétexte de s'en éloigner; elle décrie la fréquente réception des saints mystères, et fait dire aux indévots que, puisqu'ils ne rendent pas meilleur, il est inutile d'y participer. Mais pourquoi tant de paroles? Si la Communion tiède ne déplaisait pas à Notre-Seigneur, est-ce qu'il dirait ces mots effrayants: *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, je vais vous vomir de ma bouche!*[1]

Donc, à moins que la justice, la charité envers le prochain ou envers nous-mêmes ne l'exigent, à moins que le précepte ne nous en fasse une obligation, ne communions pas, si nous sommes en état de tiédeur, avant d'avoir fait de sérieux efforts pour en sortir. Et, si nous ne pouvons différer, rétractons d'abord notre négligence par un acte de contrition sincère et un bon propos efficace.

II

N'exagérons rien. La Communion tiède n'est point complètement inutile. L'âme y reçoit une augmenta-

[1] Apoc., III, 15 et 16.

tion de la grâce sanctifiante et des vertus infuses ; quelque chose de la grâce sacramentelle, qui est une grâce d'alimentation ; quelque droit à des grâces actuelles pour atteindre la fin du Sacrement. — Les Sacrements, en effet, opèrent d'une manière infaillible, toutes les fois que le sujet ne met point d'obstacle essentiel à leur opération. — Mais quelle diminution dans les effets de l'Eucharistie pour l'âme tiède !

I. Diminution dans le don de la grâce sanctifiante et de la grâce sacramentelle. Comme tous les Sacrements des vivants, l'Eucharistie augmente la grâce sanctifiante et confère la grâce sacramentelle, en proportion des dispositions du communiant. Il est clair, en conséquence, que celui qui s'approche de la Table sainte, volontairement distrait, avec négligence, sans désir, sans ardeur, sans dévotion, avec un cœur appesanti par l'affection au péché véniel, reçoit beaucoup moins que celui qui vient à Notre-Seigneur avec une âme fervente et généreuse.

II. Diminution dans les grâces actuelles qui, éclairant nos esprits et excitant nos cœurs, nous aident à atteindre la fin du Sacrement. Comme parmi ces grâces il en est de plus lumineuses et de plus puissantes, est-il croyable que le Sauveur les réserve à ces âmes qui viennent à lui toutes couvertes de la *gale de la tiédeur,* comme dit saint Augustin, et ne lui causent que du dégoût ? N'est-il pas naturel qu'il garde ses faveurs de choix pour les âmes ferventes ? Qu'un homme, allant rendre visite à son ami, entre chez lui le cœur plein de tendresse, le visage épanoui, les bras ouverts ; si, je le suppose, son ami le reçoit d'un air indifférent, si au lieu de venir à lui, il s'entretient avec d'autres personnes ; en vérité, y a-t-il rien au monde de plus capable de déconcerter cet ami et de lui glacer le cœur ? Mais si, au contraire, celui qui reçoit la visite, répondant aux démonstrations d'amitié de celui qui la fait, court au

devant de lui avec empressement, l'amour peint dans les yeux ; s'il le caresse et l'embrasse ; quelles ineffables communications ! Leur silence, leurs paroles, leurs regards, tout contribue à enflammer leurs cœurs de nouvelles ardeurs ; et, dans cet heureux moment, ils ne sauraient rien se refuser. Voilà ce qui se passe à la Table sainte : le tiède resserre le cœur de Jésus et lui ferme les mains ; le fervent est comblé des plus précieuses bénédictions.

III. Privation du fruit des grâces actuelles auxquelles on ne correspond pas. Les âmes tièdes ouvriront-elles les yeux aux divines lumières que Dieu veut bien encore leur octroyer, alors qu'elles n'ont d'attention que pour les futilités du monde, et sont comme frappées de cécité pour les choses surnaturelles ? Absorbées par mille affections naturelles, le goût infecté des plaisirs sensuels, pourront-elles percevoir l'onction et les délicates suavités de la grâce ? La fin de l'Eucharistie est de nous faire croître dans le divin amour, et de nous élever comme par degrés à une sainteté suréminente ; le chrétien qui se trouve bien comme il est, et qui, après avoir communié, prétend continuer à vivre à son ordinaire, ne met-il pas un volontaire et insurmontable obstacle à l'action du Sacrement, ne paralyse-t-il pas d'une manière lamentable l'efficacité de la grâce ? Faut-il après cela s'étonner, si, malgré de nombreuses Communions, il y a tant d'âmes qui restent toujours les mêmes, aussi ardentes pour les plaisirs des sens et les commodités de la vie qu'elles sont paresseuses à s'acquitter des devoirs de la piété chrétienne ?

IV. Privation de la douceur spirituelle. La tiédeur est bien symbolisée par ces mouches mortes, dont parle le Sage, qui corrompent la suavité du parfum le plus précieux : *muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti*[1]. Saint Thomas dit qu'elle nous ravit

[1] Eccl., x, 1.

le fruit de l'Eucharistie qui consiste dans la réfection spirituelle : *actualis refectio spiritualis dulcedinis impeditur*[1]; et par là, il entend les douceurs que le Sauveur nous fait goûter dans le Sacrement. Cette privation est extrêmement nuisible, et l'on peut dire que c'est une des principales raisons qui empêchent l'âme de progresser dans la vie spirituelle. Car enfin, il n'y a rien de plus propre pour dépouiller nos cœurs des voluptés sensuelles et pour les vider de l'amour des choses créées que ces célestes délices, qui nous rendent tous les autres plaisirs insipides et tous les autres biens méprisables. Il est écrit dans l'Evangile, qu'au milieu d'une tempête, Jésus, assis dans une barque avec ses disciples, semblant les laisser à eux-mêmes, se livrait au sommeil : *ipse vero dormiebat*[2]; c'est l'image de sa conduite à l'égard de l'âme tiède. Il ne lui fait ni sentir sa présence, ni entendre sa douce voix. Jésus dort pour les tièdes, dit saint Ambroise, il veille pour les fervents et les parfaits : *Christus dormit tepidis, perfectis vigilat*[3]. Il est assoupi, dit saint Hilaire, par notre assoupissement : *somno nostro consopitur in nobis*[4]. Il retire à lui tous les rayons de ses grâces particulières, toutes les suavités de ses consolations.

V. Privation de la rémission des péchés véniels et des peines qui leur sont dues. Cela est certain, la Communion efface les péchés véniels. Mais, pour qu'elle produise cet effet, tous les théologiens déclarent que nous devons ressentir quelque douleur de les avoir commis, et quelque désir d'en être délivrés. Or, le péché véniel ne déplaît pas aux chrétiens du caractère de ceux dont nous parlons ; ils ne forment aucune résolution de s'en corriger.

VI. Ajoutez à cela que la tiédeur nous prive de ces

[1] S. Th., Sum. theol., III P., q. xc, a. 8.
[2] Matth., viii, 24.
[3] S. Amb., lib. V in Luc.
[4] S. Hil., in Matth.

habitudes qui viennent si puissamment en aide aux habitudes infuses, parce que ceux qui communient sans dévotion actuelle, ne pensant point, à cause de leurs préoccupations étrangères, à la présence de Jésus-Christ, ne font en ce moment précieux aucun acte de vertu. Pour comprendre ceci, il faut se souvenir que les habitudes infuses, tout en nous donnant le pouvoir de bien agir, ne nous en donnent pas la facilité, parce que formellement, par elles-mêmes, elles ne mortifient pas les passions, ne diminuent point la concupiscence et ne détruisent point les habitudes vicieuses[1]. Ce sont les grâces actuelles, je veux dire ces belles lumières et cette douce onction que Dieu répand dans les âmes ; ce sont les habitudes acquises qui, avec ces puissants secours, amortissent les passions et nous aplanissent les difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Aussi, bien que ces âmes dissipées durant le temps de la Communion reçoivent quelque augmentation des habitudes infuses, étant privées de la douceur propre de l'Eucharistie et n'exerçant aucun acte de vertu, elles ne contractent point ces bonnes habitudes. De sorte qu'après avoir participé, même fréquemment, aux mystères sacrés, elles n'en sont pas plus dociles aux mouvements de l'Esprit-Saint ; elles ont toujours les mêmes difficultés à vaincre l'esprit mauvais, et elles continuent de mener une vie fort imparfaite.

Voilà un pâle exposé des dommages que subit une âme qui communie en état de tiédeur. En vérité, la tiédeur ne ressemble-t-elle pas à une tempête qui détruirait presque entièrement une moisson admirablement préparée ? Ce n'est pas tout. Outre la faute qu'elle commet, outre les pertes qu'elle subit, l'âme tiède s'expose à de grands dangers.

[1] Vaubert.

III

Les maîtres de la vie spirituelle nous assurent que la Communion tiède a une déplorable puissance pour enraciner les âmes dans la tiédeur. Saint Basile dit en termes exprès que non seulement celui qui communie indignement, mais celui qui communie inutilement et sans fruit, mange et boit sa condamnation : *judicium sibi manducat* OTIOSE ET INUTILITER EDENS. Car, ajoute-t-il, si Dieu punit une parole oiseuse, s'il châtie rigoureusement le serviteur qui n'a point su profiter du talent qu'on lui avait remis entre les mains, quel jugement exercera-t-il contre un chrétien qui ne tire aucun fruit de ses Communions ? Et puis, ne pourrait-on pas appliquer en quelque manière à l'âme tiède, cette parole des saints Livres : « Une terre qui reçoit fréquemment les rosées du ciel et qui se couvre de ronces et d'épines est réprouvée et sur le point d'être maudite, *terra sæpe supra se venientem bibens imbrem, proferens autem spinas ac tribulos, reproba est et maledicto proxima ?*[1] N'est-il pas écrit que *quiconque méprise les petites choses tombera peu à peu ?*[2] Au fait, celui qui communie négligemment mérite que Dieu lui retire ses grâces de choix, et l'abandonne à son aveugle torpeur. C'est ce qui arrive trop souvent. Le chrétien tiède se fait illusion sur son état ; il s'imagine n'être que dans le péché véniel, et déjà il est entaché d'une paresse mortelle ; il croit vivre, et déjà il est mort, *nomen habes quod vivas et mortuus es*[3]. Heureux, si le jugement de Dieu ne le surprend pas dans sa fatale illusion !

[1] Heb., VI, 7 et 8.
[2] Eccli., XIX, 1.
[3] Apoc., III, 1.

Qui que nous soyons qui lisons ces pages, si nous sommes dans la tiédeur, soyons sensibles à l'honneur de Dieu oublié, à nos intérêts compromis. Purifions notre âme de l'affection délibérée que nous pourrions avoir pour les péchés véniels, surtout ceux qui sont contre la charité et la pureté. L'Eucharistie, en effet, est le Sacrement de la charité, de la paix et de la concorde. C'est pour cela que dans certaines églises, autrefois, on criait avant la Communion : *Nemo contra aliquem!* c'est-à-dire : Qui veut communier ne doit avoir d'inimitié et de ressentiment contre personne! C'est aussi le Sacrement de la pureté où l'on reçoit Celui qui, au rapport de l'Epouse des Cantiques, *se plaît au milieu des lis*. Renonçons aux vanités du monde, à l'estime des hommes, à mille curiosités inutiles, à mille satisfactions humaines. Désirons ne plus les aimer, ou au moins, désirons avoir ce désir. Et le Sauveur, quand il viendra nous visiter, éclairera notre esprit de ses lumières, répandra dans nos cœurs son onction et sa joie, nous aidera à perfectionner nos dispositions, à secouer notre torpeur et à changer résolument de vie. Oh! alors, comme il sera content de nous et comme nous serons contents de lui!

Parmi ceux qui sont chargés de la direction des âmes, quel est celui qui ignore combien la fréquente Communion elle-même endurcit les cœurs tièdes! Pourrait-on citer dix personnes plongées habituellement dans la tiédeur qui aient été guéries de cette déplorable maladie? Et qu'est-ce qui en a guéri neuf sur dix? La honte qui est la conséquence des chutes dans le péché mortel. *Hélas! c'est un jeu désespéré que celui où l'on abandonne à l'enfer le soin d'administrer les remèdes.*

P. Faber.

CHAPITRE XIX

LE DÉCRET DE LA CONGRÉGATION DES SACREMENTS : « QUAM SINGULARI CHRISTUS AMORE »

Sur l'âge de l'admission à la Première Communion

Combien Jésus-Christ sur la terre a entouré les petits enfants d'un amour de prédilection, les pages de l'Evangile l'attestent clairement. Ses délices étaient de vivre au milieu d'eux ; il avait l'habitude de leur imposer les mains, de les embrasser, de les bénir. Il s'indigna de les voir repoussés par ses disciples, qu'il réprimanda par ces paroles sévères : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez pas : c'est à leurs pareils qu'appartient le royaume des cieux[1]. »

Combien il appréciait leur innocence et leur candeur d'âme, il l'a suffisamment montré quand, ayant fait approcher un enfant, il dit à ses disciples : « En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera pour être comme ce petit, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. Et quiconque reçoit un de leurs pareils en mon nom me reçoit[2]. »

[1] Marc, x, 13, 14, 16.
[2] Matth., xviii, 3, 4, 5.

Se souvenant de ces faits, l'Eglise catholique, dès ses débuts, eut à cœur de rapprocher les enfants de Jésus-Christ par la communion eucharistique. Elle avait l'habitude de la leur administrer dès le berceau. C'est ce qu'elle faisait dans la cérémonie du baptême, ainsi qu'il est prescrit à peu près dans tous les rituels anciens, jusqu'au treizième siècle, et cette coutume s'est maintenue plus tard dans certains endroits : les Grecs et les Orientaux l'observent encore aujourd'hui. Mais pour écarter tout danger de voir les enfants non encore sevrés rejeter le pain consacré, l'usage prévalut, dès l'origine, de ne leur donner l'Eucharistie que sous l'espèce du vin.

Après le baptême, les enfants étaient souvent nourris du divin Banquet. Certaines églises avaient pour habitude de communier les tout petits enfants aussitôt après le clergé, et, ailleurs, on leur distribuait les fragments qui restaient après la communion des adultes.

Puis cet usage disparut dans l'Eglise latine. On ne permit plus aux enfants de s'asseoir à la sainte Table que lorsque les premières lueurs de la raison leur avaient apporté quelque connaissance de l'auguste Sacrement. Cette nouvelle discipline, déjà admise par quelques synodes particuliers, fut solennellement confirmée et sanctionnée, en 1215, par le IV[e] Concile œcuménique de Latran, qui promulgua le célèbre canon XXI, prescrivant la confession et la communion aux fidèles ayant atteint l'âge de raison. En voici les termes : « Tout fidèle des deux sexes, lorsqu'il est parvenu à l'âge de discrétion, doit, seul, confesser fidèlement ses péchés, au moins une fois l'an, à son propre prêtre, et accomplir, avec tout le soin possible, la pénitence qui lui est enjointe ; il recevra avec dévotion, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie, à moins que, pour un motif raisonnable, sur le conseil de son propre prêtre, il ne juge devoir s'en abstenir temporairement. »

Le Concile de Trente[1], sans réprouver aucunement l'antique discipline, qui était d'administrer l'Eucharistie aux enfants avant l'usage de la raison, confirma le décret de Latran et anathématisa les partisans de l'opinion adverse : « Si quelqu'un nie que les chrétiens des deux sexes, tous et chacun, parvenus à l'âge de discrétion, soient tenus de communier chaque année, au moins à Pâques, selon le précepte de notre sainte Mère l'Eglise, qu'il soit anathème[2]. »

Donc, en vertu du décret de Latran cité plus haut et toujours en vigueur, les fidèles, dès qu'ils ont atteint l'âge de discrétion, sont astreints à l'obligation de s'approcher, au moins une fois l'an, des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.

Mais, dans la fixation de cet âge de raison ou de discrétion, nombre d'erreurs et d'abus déplorables se sont introduits dans le cours des siècles. Il y en eut qui crurent pouvoir déterminer deux âges distincts, l'un pour le sacrement de la Pénitence, l'autre pour l'Eucharistie. Pour la Pénitence, ils estimaient âge de discrétion celui où l'on peut discerner le bien du mal, et donc pécher ; mais pour l'Eucharistie, ils requéraient un âge plus tardif, où l'enfant pût apporter une connaissance plus complète de la religion et une disposition d'âme plus mûrie. De la sorte, suivant la variété des usages et des opinions, l'âge de la Première Communion a été fixé ici à 10 ou 12 ans, là à 14 ou même plus, et, avant cet âge, la communion a été interdite aux enfants et aux adolescents.

Cette coutume qui, sous couleur de sauvegarder le respect dû à l'auguste Sacrement, en éloignait les fidèles, a été la cause d'un grand nombre de maux. Il arrivait, en effet, que l'innocence de l'enfant, arrachée aux caresses de Jésus-Christ, ne se nour-

[1] Sess. XXI, *de Communione*, c. 4.
[2] Sess. XIII, *de Eucharistia*, c. 8, can. 9

rissait d'aucune sève intérieure ; et, triste conséquence, la jeunesse, dépourvue de secours efficace et entourée de pièges, perdait sa candeur et tombait dans le vice avant d'avoir goûté les saints Mystères. Lors même que l'on ferait précéder la Première Communion d'une formation plus sérieuse et d'une confession soignée — ce qui ne se fait pas partout, — il n'en faudrait pas moins déplorer toujours la perte de la première innocence, qui peut-être, si l'Eucharistie avait été reçue dans un âge plus tendre, eût pu être évitée.

Ce qui n'est pas moins digne de blâme, c'est la coutume introduite, en plusieurs régions, de ne pas confesser les enfants avant leur admission à la sainte Table, ou de ne pas leur donner l'absolution. Il arrive ainsi qu'ils restent longtemps enlacés dans les liens de péché peut-être graves ; et c'est un grand péril.

Mais ce qui est souverainement fâcheux, c'est que, en certains pays, les enfants, avant leur Première Communion, même s'ils sont en danger de mort, ne sont pas admis à communier en viatique, et, après leur mort, sont ensevelis selon les rites prescrits pour les tout petits, et sont ainsi privés du secours des suffrages de l'Eglise.

Tels sont les dommages auxquels on donne lieu quand on s'attache plus que de droit à faire précéder la Première Communion de préparations extraordinaires, sans remarquer assez peut-être que ces sortes de précautions scrupuleuses dérivent du jansénisme, qui présente l'Eucharistie comme une récompense et non comme un remède à la fragilité humaine. C'est pourtant certainement la doctrine contraire qui a été enseignée par le Concile de Trente lorsqu'il a affirmé que l'Eucharistie est un « antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve des péchés mortels »[1] ; doctrine qui a été rappelée avec force

[1] Sess. XIII, *de Eucharistia*, c. 2.

récemment par la Sacrée Congrégation du Concile, ouvrant, par son décret du 26 décembre 1905, la communion quotidienne à tous les fidèles, d'âge avancé ou tendre, et ne leur imposant, pour cela, que deux conditions : l'état de grâce et l'intention droite.

Certes, on ne voit aucune raison légitime pour que, tandis que dans l'antiquité on distribuait les restes des Saintes Espèces aux enfants encore à la mamelle, on exige maintenant une préparation extraordinaire des petits enfants qui vivent dans la si heureuse condition de la première candeur et de l'innocence, et qui ont tant besoin de cette nourriture mystique au milieu des multiples embûches et dangers de ce temps.

A quoi attribuer ces abus que nous réprouvons ? sinon à ce que, en distinguant deux âges, l'un pour la Pénitence, l'autre pour l'Eucharistie, on n'a ni nettement ni exactement défini ce qu'est l'âge de discrétion. Et, pourtant, le Concile de Latran ne requiert qu'un seul et même âge quand il impose simultanément l'obligation de la confession et de la communion.

Ainsi donc, de même que, pour la confession, on appelle âge de discrétion celui auquel on peut distinguer le bien du mal, c'est-à-dire auquel on est parvenu à un certain usage de la raison ; de même, pour la communion, on doit appeler âge de discrétion celui auquel on peut discerner le pain eucharistique du pain ordinaire, et c'est précisément encore l'âge même auquel l'enfant atteint un certain usage de la raison.

C'est ainsi que l'ont compris les principaux interprètes et contemporains du Concile de Latran. L'histoire de l'Eglise nous apprend, en effet, que, dès le XIIIe siècle, peu après le Concile de Latran, plusieurs Synodes et décrets épiscopaux ont admis les enfants à la Première Communion à l'âge de sept ans. Un

témoignage hors de pair est celui de saint Thomas d'Aquin, qui a écrit : « « Lorsque les enfants *commencent* à avoir quelque usage de la raison, de manière à pouvoir concevoir de la dévotion pour ce sacrement (l'Eucharistie), alors on peut le leur administrer [1]. » Ce que Ledesma commente en ces termes : « Je dis, et c'est l'avis universel, que l'Eucharistie doit être donnée à tous ceux qui ont l'usage de la raison, quelle que soit leur précocité, et cela même si l'enfant ne sait encore que confusément ce qu'il fait [2]. » Vasquez explique ainsi le même endroit : « Une fois que l'enfant est parvenu à cet usage de la raison, aussitôt il se trouve obligé par le droit divin lui-même, en sorte que l'Eglise ne peut à aucun prix l'en délier [3]. » Telle est aussi l'opinion de saint Antonin qui dit : « Mais, lorsque l'enfant est capable de malice, c'est-à-dire capable de pécher mortellement, alors il est obligé par le précepte de la confession, et par conséquent de la communion [4]. » Cette conclusion est aussi celle qui découle du Concile de Trente. Quand il rappelle [5] que « les petits enfants, avant l'âge de raison, n'ont aucun besoin ni aucune obligation de communier », il ne fournit à ce fait qu'une raison, à savoir qu'ils ne peuvent pas pécher : « En effet, dit-il, à cet âge, ils ne peuvent perdre la grâce de fils de Dieu qu'ils ont reçue. » D'où il appert que l'idée du Concile est que les enfants ont le besoin et le devoir de communier lorsqu'ils peuvent perdre la grâce par le péché. Même sentiment au Concile romain tenu sous Benoit XIII et qui enseigne que l'obligation de recevoir l'Eucharistie commence « lorsque garçons et fillettes sont parvenus à l'âge de discrétion, c'est-

[1] *Sum. Theol.*, 3 part., q. 80. a. 9, ad 3.
[2] In S. Thom., 3 p., q. 80, a. 9, dub. 6.
[3] In 3 P., S. Thom., disp. 214, c. 4, n. 43.
[4] P. III, tit. 14, c. 2, § 5.
[5] Sess. XXI, c. 4.

à-dire à l'âge auquel ils sont aptes à discerner cette nourriture sacramentelle, qui n'est autre que le vrai corps de Jésus-Christ, du pain ordinaire et profane, et savent en approcher avec la piété et la dévotion requises[1]. » Le *Catéchisme romain* s'exprime ainsi : « A quel âge on doit donner les saints Mystères ? Personne n'est plus à même de le fixer que le père et le confesseur. C'est à eux qu'il appartient d'examiner, en interrogeant les enfants, s'ils ont quelque connaissance de cet admirable sacrement, et s'ils en ont le désir[2]. »

De tous ces documents, on peut conclure que l'âge de discrétion pour la communion est celui auquel l'enfant sait distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, et peut s'approcher avec dévotion de l'autel. Ce n'est donc pas une connaissance parfaite des choses de la foi qui est requise ; une connaissance élémentaire, c'est-à-dire *une certaine connaissance*, suffit. Ce n'est pas, non plus, le plein usage de la raison qui est requis ; mais un commencement d'usage de la raison, c'est-à-dire *un certain usage de la raison*, suffit.

En conséquence, remettre la communion à plus tard, et fixer pour sa réception un âge plus mûr, est une coutume tout à fait blâmable et maintes fois condamnée par le Saint-Siège. Ainsi Pie IX, d'heureuse mémoire, par une lettre du cardinal Antonelli aux Evêques de France, le 12 mars 1866, réprouva vivement la coutume qui tendait à s'établir dans quelques diocèses de différer la Première Communion jusqu'à un âge plus mûr et fixe. De même la Sacrée Congrégation du Concile, le 15 mars 1851, corrigea un chapitre du Concile provincial de Rouen, qui défendait d'admettre les enfants à la communion

[1] *Instruction pour ceux qui doivent être admis à la Première Communion.* Append. XXX, p. 11.
[2] P. II, *De Sacr. Euchar.*, n. 6.

avant l'âge de 12 ans. De même encore, dans le cas de Strasbourg, le 25 mars 1910, la Sacrée Congrégation des Sacrements, consultée pour savoir si on pouvait admettre les enfants à la communion à 12 ou à 14 ans, répondit : « Les garçons et les fillettes doivent être admis à la communion, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion ou l'usage de la raison. »

Après avoir mûrement pesé toutes ces choses, la Sacrée Congrégation des Sacrements, réunie en Assemblée générale, le 15 juillet 1910, afin que prennent fin totalement les abus signalés et que les enfants s'approchent de Jésus-Christ dès leur jeune âge, vivent de sa vie et y trouvent protection contre les dangers de corruption, a jugé opportun d'établir, pour être observée partout, la règle suivante sur la Première Communion des enfants :

I. — L'âge de discrétion, aussi bien pour la communion que pour la confession, est celui où l'enfant commence à raisonner, c'est-à-dire à environ sept ans, soit au-dessus, soit même au-dessous. Dès ce moment, commence l'obligation de satisfaire au double précepte de la confession et de la communion.

II. — Pour la première confession et la Première Communion, point n'est nécessaire une pleine et parfaite connaissance de la doctrine chrétienne. L'enfant devra ensuite continuer à apprendre graduellement le catéchisme entier, suivant la capacité de son intelligence.

III. — La connaissance de la religion requise dans l'enfant pour qu'il soit convenablement préparé à la Première Communion et qu'il comprenne, suivant sa capacité, les mystères de la foi, nécessaires de nécessité de moyen, et qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire et corporel, afin de

s'approcher de la sainte Table avec la dévotion que comporte son âge.

IV. — L'obligation du précepte de la confession et de la communion, qui touche l'enfant, retombe sur ceux-là surtout qui sont chargés de lui, c'est-à-dire les parents, le confesseur, les instituteurs, le curé. C'est au père, ou à ceux qui le remplacent, et au confesseur, qu'il appartient, suivant le Catéchisme Romain, d'admettre l'enfant à la Première Communion.

V. — Qu'une ou plusieurs fois par an, les curés aient soin d'annoncer et d'avoir une communion générale des enfants, et d'y admettre, non seulement les nouveaux communiants, mais les autres qui, du consentement de leurs parents ou de leur confesseur, auraient déjà, comme il a été dit, pris part auparavant à la Table sainte. Qu'il y ait pour tous quelques jours d'instruction et de préparation.

VI. — Tous ceux qui ont charge des enfants doivent mettre tous leurs soins à les faire approcher souvent de la sainte Table après leur Première Communion et, si c'est possible, même tous les jours, comme le désirent le Christ Jésus et notre Mère la Sainte Eglise ; qu'on veille à ce qu'ils le fassent avec la dévotion que comporte leur âge. Que ceux qui ont cette charge se rappellent aussi leur très grave devoir de veiller à ce que ces enfants assistent aux leçons publiques de catéchisme ; sinon, qu'ils suppléent d'une autre manière à leur instruction religieuse.

VII. — La coutume de ne pas admettre à la confession les enfants, ou de ne jamais les absoudre quand ils ont atteint l'âge de raison, est tout à fait à réprouver. Les Ordinaires auront soin de faire disparaître complètement cet abus en employant même les moyens du droit.

VIII. — C'est un abus détestable que de ne pas donner le Viatique et l'Extrême-Onction aux enfants

après l'âge de raison et de les enterrer suivant le rite des enfants. Que les Ordinaires prennent des mesures rigoureuses contre ceux qui n'abandonneraient pas cette habitude.

Ces décisions des Eminentissimes Cardinaux de la Sacrée Congrégation, Notre Saint-Père le Pape Pie X, dans l'audience du 7 août, les a toutes approuvées, et il a ordonné de publier et promulguer le présent décret. Il a prescrit, en outre, à tous les Ordinaires, de faire connaître ce décret, non seulement aux curés et au clergé, mais encore aux fidèles, auxquels il devra être lu en langue vulgaire, tous les ans, au temps pascal. Quant aux Ordinaires, ils devront, tous les cinq ans, rendre compte au Saint-Siège, en même temps que des autres affaires du diocèse, de l'exécution de ce décret.

Nonobstant toutes prescriptions contraires.

Donné à Rome, au palais de la Sacrée Congrégation, le 8 août 1910.

D., Card. FERRATA, *préfet.*

Ph. GIUSTINI, *secrétaire.*

Puisque nous savons avec certitude que Notre-Seigneur Jésus-Christ est au dedans de nous pendant que les accidents du pain ne sont pas consumés par la chaleur naturelle, nous ne devons pas perdre une occasion si favorable de traiter avec notre Sauveur.

SAINTE THÉRÈSE.



CHAPITRE XX

LA COMMUNION DES PETITS ENFANTS

Sinite parvulos venire ad me.
Laissez venir à moi les petits enfants. (Marc. x, 14).

Il n'est point rare de constater dans la vie des saints et des grands serviteurs de Dieu une claire vue des événements futurs, que Dieu leur accorde en récompense de leurs vertus. Clément Roux, appelé le « saint de Grasse, » mort en 1891 avec tous les signes de la prédestination, a prophétisé en termes très clairs la communion des petits enfants. « L'une des choses qui m'ont toujours affligé, écrivait-il, c'est le peu de place que Jésus, le Dieu de bonté, vie et bonheur des âmes, occupe dans l'esprit et le cœur des petits enfants. A cet âge qui est celui de l'innocence et où l'âme s'ouvre à la vérité et au bien, quel dommage qu'on ne s'applique pas davantage à lui inculquer la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hélas, au lieu de Jésus-Christ c'est Satan qui est le premier occupant. Les enfants connaissent l'erreur avant de connaître la vérité, ils aiment le mal avant d'aimer le bien. Mais le « massacre des Innocents » cessera. La voix de l'Eglise s'élèvera, comme jadis la voix de Rama,

pour prendre au nom de Jésus, qui les aime tant, la défense des petits enfants. Eux aussi seront convoqués au banquet du Père de famille. A eux aussi il sera dit : « Venez et mangez ! Venez avant d'avoir perdu l'éclat de l'innocence ; venez avant d'avoir été souillés par Satan, avant d'avoir ouvert vos cœurs aux affections terrestres. »

Cette prophétie très précise a reçu sa pleine réalisation par le Décret *Quam singulari Christus amore*, publié par la Sacrée Congrégation des Sacrements, avec l'approbation et sur l'ordre du Souverain Pontife Pie X, le 8 août 1910. Ce Décret, si lumineux dans sa doctrine et si sage dans sa discipline, a fait cesser une déplorable anomalie, qui empêchait en beaucoup d'endroits les enfants de 7 à 8 ans, ayant cependant l'âge de discrétion, de communiquer avec Celui qui les aime d'un amour de prédilection ; il a aboli une regrettable habitude qui excommuniait en quelque sorte les petits et les empêchait de recevoir l'absolution et même l'Extrême-Onction et le viatique en cas de grave maladie, contrairement aux intentions du Sauveur disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, *Sinite parvulos venire ad me.* »

Je me propose, dans ce discours, de parler de ce Décret providentiel, lequel, après un moment de surprise, a été accueilli avec une joyeuse soumission dans l'univers catholique. Mon but n'est point de l'expliquer au point de vue dogmatique et moral : il est assez clair et assez précis par lui-même. Mon intention n'est pas davantage d'exposer la manière pratique d'en faire l'application, eu égard aux coutumes précédentes : cela est du ressort de ceux qui ont été établis par le Saint-Esprit pour gouverner l'Eglise de Dieu. Mon but est simplement, en me faisant l'écho de la voix des premiers pasteurs, de mettre en lumière deux pensées qui sont de nature à mieux faire apprécier le Décret *Quam singulari*, savoir : les CHARMES et les FRUITS PRÉCIEUX de la

communion des petits enfants. Par là nous comprendrons mieux la douce invitation du Sauveur : « *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits enfants, » et nous serons excités à la reconnaissance envers le charitable Pontife, qui a si bien et si opportunément interprété cette parole évangélique.

I

I. Et d'abord on peut l'affirmer sans crainte de se tromper, la communion des petits enfants est un spectacle très attendrissant et tout à fait délicieux pour leurs parents, leurs amis et tout le peuple chrétien. C'est un fait d'expérience : les âmes les moins accessibles au sentiment ne peuvent se défendre de subir le charme de l'enfance. On aime les enfants, malgré leur légèreté, à cause de leur simplicité, de leur candeur et de leur innocence. Leur faiblesse elle-même est un attrait de plus. On se plaît à leur sourire, à les caresser, à les encourager. Mais ce charme irrésistible se fait encore sentir plus vivement quand le petit enfant est auréolé des beautés de la religion, quand il a le bonheur de recevoir son Dieu dans la sainte Eucharistie. Son esprit est alors éclairé des douces lumières de la foi ; il possède une science religieuse, qui n'est pas considérable sans doute, mais qui se développera dans les catéchismes qui suivront : ce n'est qu'une aurore, mais combien céleste et gracieuse ! Sous l'action très aimante de Jésus-Hostie, son cœur est embrasé d'un amour pur et candide ; il est enrichi d'un trésor surnaturel qui jette dans l'admiration les esprits célestes ; il possède le Dieu de toute bonté et de toute amabilité. Oh ! qu'il est beau en revenant de la Table sainte, le petit enfant, qu'il est grand, qu'il est vénérable aux yeux de la foi ! Ciel, quel contraste ineffable : d'une part l'infiniment saint, l'in-

finiment puissant et l'infiniment parfait ; et d'autre part une petite créature bien simple, bien faible, bien bornée dans ses connaissances, et qui cependant a l'insigne honneur d'être le Tabernacle du Dieu vivant ! La terre est dans l'étonnement, le ciel est dans le ravissement à ce spectacle, les parents sont saisis d'une joie inexprimable, les anges voient un émule dans cet enfant qui vient de communier, et ils contemplent en lui l'image de Dieu !

Ah ! n'ayons pas de regrets exagérés. Si notre imagination nous rappelle le souvenir impressionnant (qui d'ailleurs n'est pas supprimé, puisqu'il y aura encore des premières communions solennelles qui couronneront le cycle de l'enseignement religieux de l'enfance), si, dis-je, notre imagination nous rappelle le souvenir de ces premières communions d'autrefois, où jeunes garçons en habits de fête, et jeunes filles vêtues, couronnées et voilées de blanc, se rendaient à l'église en chantant des cantiques, ne laissons pas la poésie l'emporter sur les principes solides de la foi. Tout ce décor, à la vérité, plaisait grandement, et réjouissait les yeux des parents et des amis. Mais il est remplacé par de plus hautes, de plus nobles et de plus émouvantes splendeurs. Ce n'est plus l'extérieur qui saisit, c'est l'intime du cœur qui rayonne avec une indicible douceur. C'est l'innocence certaine du premier âge, c'est la grâce de la pureté du baptême, c'est la candeur ravissante de ces fleurs vivantes que nul souffle mauvais n'a fanées, c'est l'âme dans la fraîcheur de ses facultés naissantes, qui se révèlent à nos regards attendris. Aussi, en les contemplant avec un respect ému, nous sommes délicieusement charmés.

II. Mais qui dira les délices suaves, les charmes ineffables qui inondent l'âme des petits enfants eux-mêmes, le jour où pour la première fois ils sont admis au banquet sacré ? On le sait, l'homme est naturellement religieux, mais cela est vrai sur-

tout de l'enfant. Quand à 7 ou 8 ans, son intelligence commence à s'ouvrir et à comprendre, il préfère de beaucoup l'enseignement religieux à l'enseignement profane. Il saisit et goûte avec facilité et bonheur les beautés des mystères de Noël et de la Passion. Avec un aimable empressement il est heureux d'aller prier le Sauveur naissant, devant les représentations parlantes de la crèche de Bethléem. Jésus enfant, le Fils de Dieu fait homme par amour pour nous, touche délicieusement son cœur. Rien ne le ravit comme le récit des scènes diverses de la Passion, et, plus d'une fois, il les entend avec tant d'intérêt que les larmes coulent naturellement de ses yeux. Mais c'est le divin mystère de l'Eucharistie qui lui va particulièrement au cœur. Selon une belle parole d'un grand écrivain, « tous les attraits de l'Eglise résident en Jésus, et le principal attrait de Jésus est l'Eucharistie. » Aussi bien le Saint Sacrement est l'aimant des âmes, c'est spécialement le charme du petit enfant. Il comprend avec une merveilleuse facilité, non avec l'intelligence du théologien, mais avec les intuitions de son cœur innocent, éclairé par le Saint-Esprit, la beauté et la tendresse de cet adorable mystère. Et, quand il communie pour la première fois, quelle joie est la sienne, quel bonheur, quelles délices extatiques ! Sans se l'expliquer, il sent parfaitement le travail divin qui s'opère dans son âme. Comme le petit enfant se jette entre les bras de sa mère sans connaître les qualités qui la distinguent d'une autre femme, ainsi le premier communiant va simplement et affectueusement à Jésus réellement présent dans l'Eucharistie, quoique caché sous les Espèces sacramentelles. Il croit, il est content, il est charmé, il est ravi !

III. Vous souvient-il de cette Sœur de charité, surprise dans une église de Paris, pendant la Commune, par la menace d'une invasion de pillards et d'incendiaires ? Elle était debout devant le Taber-

nacle, et point de prêtre pour consommer la sainte Réserve sur le point d'être profanée ! Que fera-t-elle ? Renouvelant, sans y songer, ce que faisait l'Eglise au temps des persécutions, quand elle donnait aux tout petits les restes des saintes Espèces, elle saisit un petit enfant, ouvre le ciboire et verse dans le ciboire vivant de ce cœur innocent le Pain des anges !

Elle avait, cette religieuse, l'intuition des désirs du Cœur du Sauveur.

Oui, Notre-Seigneur a un amour de prédilection pour les petits enfants. Les petits enfants le charment d'une manière délicieuse. Autrefois, en Palestine, il les appelait à lui, il les bénissait, il leur imposait les mains, il les embrassait, il se faisait leur défenseur, il agréait avec une joie particulière le témoignage de leurs acclamations, au jour de son triomphe, le Dimanche des Rameaux. Ces goûts n'ont point changé. Aujourd'hui, comme autrefois, il dit avec la plus aimante affection : « Laissez venir à moi les petits enfants : *Sinite parvulos venire ad me !* » Non seulement il veut les bénir, mais il veut habiter dans leur cœur. Et ce que le bon Maître aime en eux, ce n'est ni la grâce candide de leur visage, ni leur doux sourire, ni leur parole naïve, ni leur ingénuité touchante, mais leur innocence baptismale conservée ou réparée, si elle avait subi quelque éclipse, la grâce sanctifiante qui est une magnifique participation à la nature divine. Il les regarde comme les enfants de Dieu, ses frères très chers et les temples du Saint-Esprit. Puisque la sainte Trinité daigne habiter dans leur âme, lui aussi a faim, il a soif d'y descendre comme dans un Tabernacle. Oh ! que Jésus préfère cent fois un cœur de moindre science, mais orné de l'innocence enfantine, à une âme plus instruite mais ayant déjà déchiré aux épines du chemin sa blanche toison. Ce que Notre-Seigneur disait à la B. Marguerite-Marie,

il le redit aux enfants parvenus à l'âge de discrétion : « Je t'ai prévenue de grâces, car je voulais ton cœur tout pur, avant que le monde ne l'eût souillé. »

Il accueille au banquet sacré les petits enfants comme des prémices de choix. Mais avec quelle aimable facilité il se donne à eux ! Sa charité ne leur impose que les conditions le plus à leur portée. Qu'ils soïent en état de grâce, qu'ils aient une intention droite (ce qui ne peut pas ne point se réaliser, car l'affection est leur vie), qu'ils connaissent les principaux mystères, qu'ils aient une idée des joies du ciel et de l'immortalité de leur âme que Dieu veut récompenser d'un bonheur éternel, qu'ils aient une notion succincte du sacrement de pénitence où, moyennant le regret de leurs fautes, ils trouvent le pardon et un accroissement de sainteté, qu'ils puissent distinguer le pain vulgaire du pain eucharistique qui leur donne leur bon Sauveur, qu'ils sachent les prières élémentaires, et cela suffit au Cœur de Jésus, et il les appelle à lui en leur disant paternellement : « Venez à moi, mes chers petits enfants, *Venite carissimi !* »

Et Jésus, venant dans leur âme simple, pure, exempte de mauvaises habitudes, pleine de candeur, de confiance et d'amour, y trouve le plus indicible bonheur. La communion de ces petits le ravit, et c'est alors très spécialement qu'il dit ces touchantes paroles : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* » (Prov., VIII, 31). D'autant plus que cette communion bénie donne à sa bonté le moyen de répandre à profusion l'abondance de ses miséricordes. En effet la communion des petits enfants produit les FRUITS LES PLUS PRÉCIEUX : c'est la seconde raison pour laquelle il dit avec tant d'affection : « Laissez venir à moi les petits enfants, *Sinite parvulos venire ad me.* »

II

Qu'ils sont admirables ces fruits, particulièrement pour les enfants ! Je les énumère avec bonheur.

Fruits pour la *famille*. Un philosophe chrétien[1] disait : « A dix ans l'éducation de l'homme moral est finie... Si elle n'a pas été commencée sur les genoux de la mère ce sera toujours un grand malheur. » Ce malheur, en nos tristes temps, n'était que trop fréquent. Trop souvent on voyait arriver au catéchisme des enfants de 10 ans, ignorant absolument la prière, incapables de tracer sur eux-mêmes le signe de la croix, n'ayant aucune idée de Dieu, de leur origine, de leur destinée, de la responsabilité de leurs actes. Chez eux le démon, le monde, les mauvaises passions, les exemples pervers avaient fait leur œuvre néfaste. Tous les instincts pervers avaient eu pleine liberté pour se développer. Dans de telles conditions, combien il était difficile de former des enfants foncièrement chrétiens, ayant conscience de leurs devoirs envers leurs père et mère. Désormais, après le Décret *Quam singulari Christus amore*, cet abus lamentable va cesser. De bonne heure les petits enfants viendront au catéchisme, ils seront instruits de la religion, on leur parlera de leurs devoirs envers Dieu, leur prochain et eux-mêmes. Les parents, en particulier, y gagneront d'avoir des fils et des filles respectueux, soumis et aimants. D'autre part les pères et mères, dans l'espérance d'une première communion faite dans le premier âge, travailleront, pour leur plus grand avantage personnel, à y préparer leurs enfants. En devenant en quelque manière maîtres de religion, ils retireront certainement pour eux-mêmes un grand profit surnaturel. Ils parleront à leurs petits

[1] Le comte de Maistre.

du bon Jésus, de sa crèche, de sa croix, et surtout de l'Eucharistie. Ils leur inspireront l'amour du bien, l'horreur du mal. Ils leur diront les joies du ciel, les tourments de l'enfer. Ils leur apprendront à prier. Ils leur montreront dans le prêtre le ministre de Jésus-Christ, remettant, en son nom, les péchés à ceux qui les confessent et s'en repentent sincèrement. En sorte que, sous ce rapport, on peut dire avec S. Augustin : « O heureuse nécessité qui nous pousse à des progrès bien désirables, *O felix necessitas quæ ad meliora impellit.* »

Fruits pour la *société*. La communion des petits enfants dépose au plus intime de l'âme des germes divins qui feront pratiquer les plus belles vertus, je veux dire l'amour de Dieu, la justice, le respect de l'autorité, la pureté, le dévouement mutuel, principes de la vraie civilisation. D'autre part, et ce n'est pas un des moindres avantages de notre Décret pour le bien social, elle est un principe efficace de réparation. Il ne faut pas le dissimuler : aujourd'hui la société par ses crimes nombreux, incessants et d'une audace effrénée contre l'ordre public, contre Dieu, contre Jésus-Christ et son Eglise, provoque les châtiments du ciel. La guerre, la peste, la famine, les fléaux qui ruinent les villes et les campagnes ne laissant après eux que la dévastation et la ruine, nous menacent. Si nous voulons échapper à la justice divine, il faut une réparation, il faut une supplication qui agrée à notre Souverain Maître et arrête son bras prêt à nous frapper. Or Dieu est particulièrement touché par la prière pure, candide, humble et fervente des petits enfants. Vous le savez peut-être, un des hardis navigateurs qui découvrit le Nouveau-Monde, Albuquerque, voyait son vaisseau en péril entre un ciel noir et les abîmes entr'ouverts. Il prend son enfant dans ses bras, il l'élève vers le ciel, il le présente à Dieu : c'était sa prière ! Dieu l'agrée et la tempête s'apaise. Il me semble entendre

le Pilote de l'Eglise dire à ses prêtres : « Prenez les petits enfants, donnez-leur la sainte Hostie, présentez ces beaux ostensoirs au ciel, et les tempêtes sociales seront apaisées. Oui, demandons à nos petits communiants de prier pour nous. Qu'ils disent à Dieu dans l'élan, la douceur et la confiance de cette première rencontre avec Lui : « Seigneur, aujourd'hui, nous sommes purs et nous vous aimons. Afin que nous restions purs, afin qu'on puisse nous élever dans cette pureté et dans cet amour, pardonnez aux pécheurs, et sauvez notre terre de France ! » De tels accents ne pourront manquer d'être entendus ; ils nous sauveront !

Fruits pour *l'Eglise*. La communion des petits enfants, d'un autre côté, préparera une élite de chrétiens éclairés, forts et généreux. La grâce eucharistique venant s'ajouter à la grâce baptismale, alors que les passions n'auront pas encore troublé et peut-être deshonoré ces jeunes cœurs, aura pleine liberté pour produire abondamment ses fruits de salut. Ces légions angéliques seront une admirable recrue pour l'Eglise, un renfort puissant. Ces enfants seront intimement pénétrés du goût des choses de Dieu. Ils fréquenteront, sinon tous, du moins en grand nombre, les leçons de l'enseignement catholique ; leur première communion ne sera pas, comme cela arrivait trop fréquemment, la dernière communion. Ils auront faim et soif du Pain de vie ; ils viendront, volontiers et souvent, au banquet eucharistique, et leur tempérament surnaturel se fortifiera puissamment. Pleins de la vertu du Christ, ils seront capables des plus nobles efforts et des plus généreux dévouements. Et puis, pourquoi le taire, tant cette espérance est réconfortante ? N'est-il pas vrai que parmi les enfants que Jésus bénissait au cours de sa vie mortelle, quelques-uns devinrent les propagateurs de son nom et de sa doctrine ? Le contact du Maître avait jeté les semences de la vocation sainte. Or

dans les premiers épanchements du Cœur de Jésus dans le Cœur des petits enfants, pourquoi ne verrions-nous pas naître la grande idée du sacerdoce, du don de soi-même à Dieu ?...

Fruits précieux, délicieux, inappréciables pour les *petits enfants* surtout. Saint Thomas dit que l'Eucharistie a une vertu nutritive, curative et préservatrice. Ces effets se réalisent particulièrement pour les chers petits, si aimés de Jésus et de l'Eglise. La Communion les VIVIFIE. Car l'Eucharistie est le pain de vie ; et, ici, il n'y a nul obstacle pour qu'il produise tous ses effets. Il nourrit l'intelligence, le cœur, la volonté, par lui-même, même indépendamment de celui qui le prend, parce que c'est un sacrement. Mais ici il le fait avec plus d'efficacité encore, d'abord parce que l'enfant est bien disposé : la candeur et l'affection lui étant comme naturelles, et ensuite parce que Jésus se plaît avec les simples, avec les petits. Il l'a montré aux jours de sa vie mortelle. Aujourd'hui il reste le même ; il n'a pas changé. L'affinité intime et douce entre l'enfant et Lui, entre l'enfant et le royaume des cieux, qu'il a manifestée si délicieusement autrefois, subsiste. Il ne faut pas hésiter à penser que Notre-Seigneur, se donnant par la communion à l'enfant innocent, ne pénètre par sa vertu vivificatrice jusque dans le fond de son âme, jusqu'au plus intime de son cœur. Il fait plus que de le bénir et de l'embrasser, de lui inculquer les vérités surnaturelles, il se fait sa nourriture et son breuvage, son pain supersubstantiel, il devient le Dieu pasteur qui nourrit le cher petit agneau de sa chair et de son sang, bien mieux que la mère qui nourrit de son lait l'enfant qui vient de naître. — La communion des petits enfants fait plus encore : elles les PRÉMUNIT. C'est un préservatif puissant, c'est un remède efficace contre les maux présents. Hélas ! que de dangers menacent les petits enfants : ce sont les mauvais exemples, ce sont les

discours pervers, c'est l'astuce méchante des maîtres qui oublient la dignité de leurs sublimes fonctions pour s'acharner à pervertir. L'enfant, à la Table sainte, prend un antidote efficace contre l'erreur et le vice. Il reçoit un trésor de lumières saintes et de nobles sentiments. Il est imprégné de l'esprit religieux. Il est en quelque sorte *immunisé* contre les miasmes délétères du monde corrupteur et des mauvaises compagnies. Il prend pour toujours le goût de Dieu. En vérité, si l'on a justement dénommé le Décret sur la communion fréquente, le décret *Libérateur,* on peut très justement appeler le Décret *Quam singulari Christus amore* le décret *Protecteur !* — Enfin, proclamons-le avec joie, la communion des petits enfants les HONORE au-delà de tout ce que nous pouvons dire. Ils sont participants de la nature divine, *divinæ consortes naturæ;* ce ne sont plus eux qui vivent, c'est Jésus-Christ qui vit en eux, *qui manducat me vivet propter me!* Ils sont élevés à une dignité incroyable. Je me souviens d'une légende que le grand apôtre de l'Eucharistie, Mgr de la Bouillerie, a traduite en une gracieuse poésie. Dans un moment de tourmente sociale, craignant une horrible profanation, une humble fille s'enhardit à prendre au tabernacle les Hosties consacrées, les déposa dans un verre en cristal, et les cacha soigneusement. Quand, poussée par la dévotion, elle voulut aller adorer son divin trésor, quel ne fut pas son étonnement lorsqu'elle vit que son ciboire de verre était tout doré! Image de ce qui se passe dans les petits enfants: après leur communion, ils sont tout transformés, tout divinisés! Jésus habite en eux, non pas d'une présence seulement matérielle, comme dans les ciboires dorés, mais d'une présence intime, agissante, qui les transfigure, en leur communiquant de nobles pensées, de célestes sentiments, en en faisant véritablement des anges terrestres!

En réfléchissant aux charmes si touchants et aux fruits si précieux de la communion des petits enfants, remercions Dieu d'avoir inspiré à son Vicaire sur la terre de rappeler avec autorité la tradition chrétienne sur ce point important, et d'édicter des règlements aussi sages qu'opportuns pour la parfaite observation des volontés du Sauveur relativement à l'admission des petits au banquet Eucharistique. C'est un acte d'une portée incalculable et d'une fécondité divine. Et, comme conclusion de ce discours, qu'il me soit permis de redire les paroles que le bien-aimé Pie X adressait, le 1er mai 1910, aux nombreux premiers communiants de Rome qui lui étaient présentés. Ces paroles résument admirablement le présent entretien. « Pour la première fois, leur disait-il, vous venez de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte Communion. Votre bonheur vous a égalés aux anges qui se tiennent constamment en présence du Très-Haut et qui le possèdent. On pourrait même dire, d'une certaine façon, que vous avez été plus honorés qu'eux, puisque Notre-Seigneur est descendu au milieu de vous et qu'il s'est fait votre nourriture spirituelle. Désormais, revenez aussi souvent que possible à ce divin banquet. C'est là seulement que vous trouverez la vie chrétienne et la force pour pratiquer les vertus de votre état, et fuir le péché. Sans la communion, pas de vrai chrétien, pas de jeune homme vertueux, parce que dans la communion seule se trouve la vie surnaturelle, avec la plénitude de la grâce. »

Parents chrétiens, adolescents, petits enfants, tous recevons avec respect et gratitude ce solennel avertissement, cette charitable leçon ; et l'Eucharistie deviendra le foyer inextinguible du bonheur, de l'honneur, de la sainteté, en attendant les joies ineffables et l'incomparable glorification du paradis !

Le Saint-Sacrement est l'aimant des âmes.

P. Faber.

CHAPITRE XXI

LA PREMIÈRE COMMUNION SOLENNELLE

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.

Vous l'avez prévenu de bénédictions pleines de douceur.

(Ps. xx, 4).

Lorsque, en 1831, l'archevêché de Paris fut saccagé et pillé, l'image de sa première Communion fut un des objets que Mgr de Quélen regretta le plus ; et néanmoins que de meubles précieux, que de livres, de papiers, de manuscrits plus précieux encore avaient été jetés à la Seine, ou étaient devenus la proie des flammes ! Cependant le bon ange du digne prélat avait sans doute veillé à la conservation de la chère petite gravure. Un garde national l'avait ramassée dans la cour de l'archevêché et l'avait apportée à sa femme. Celle-ci, fidèle paroissienne de Saint-Merry, s'empressa d'en avertir le curé de sa paroisse, qui, jugeant au soin précieux avec lequel l'image avait été conservée qu'elle devait être fort chère à Mgr de Quélen, ne chercha plus qu'une occasion favorable pour la lui remettre. Cette occasion ne tarda point à se présenter. Monseigneur, étant allé peu de jours après donner la confirmation à Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, paroisse non loin de Saint-Merry, accepta l'hospitalité du presbytère ; et, au dessert, après avoir

amené la conversation sur les joies de la première Communion et le charme que le souvenir de ce beau jour répand sur la vie entière, on présenta au vénéré prélat l'image dont il venait de déplorer la perte. A cette vue, la joie de Mgr de Quélen se traduisit par des larmes qu'il ne put retenir. Il rentra à l'archevêché, heureux comme un conquérant qui vient de recouvrer une province perdue, et il voulut offrir son portrait à la pieuse femme qui lui avait ménagé cette joie.

Voilà un trait véritablement bien touchant et bien instructif. Il exprime à la fois l'importance et le caractère de la première Communion.

Cela est certain, l'Eucharistie, comme la manne, se proportionne aux désirs et aux besoins de ceux qui la reçoivent ; et tous, quel que soit leur âge, peuvent être par elle réjouis, fortifiés et consolés. Néanmoins, il est incontestable qu'elle apporte à chacun des temps de l'existence humaine un secours spécial. Après la première enfance, à l'aurore de l'adolescence, elle nous enivre du plus ineffable bonheur et des plus suaves délices ; quand nous avançons dans la vie, au milieu des dangers, des difficultés, des déboires de ce monde, elle nous protège, nous soutient et nous encourage ; et quand nous sommes environnés des angoisses de la mort, comme parle l'Ecriture, elle nous console et nous rassure. Aussi chacune des trois Communions principales renferme pour notre utilité des grâces particulières : la Communion dernière ou la Communion en Viatique, une grâce de paix et de consolation ; la Communion pascale, une grâce de force ; la première Communion solennelle, une grâce qui est bien signifiée par ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, vous l'avez prévenu de bénédictions pleines de douceurs [1]. » Oui, la première Communion est de toutes les Com-

[1] Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. (Ps. xx, 4).

munions la plus suave en délices et la plus féconde en célestes bénédictions, en sorte que le jour où elle s'accomplit est le plus mémorable de notre vie[1], le plus heureux et le plus décisif de notre existence. La foi et l'expérience s'unissent pour le proclamer bien haut.

I

Quand on parcourt les saints Evangiles, il y a une chose qui frappe délicieusement, c'est l'extrême tendresse que Notre-Seigneur a toujours témoignée pour l'enfance et la jeunesse, soit parce que cet âge est innocent et sans malice, soit parce qu'il est faible et a besoin d'encouragement, soit parce que c'est l'homme dans son germe, comme la rose dans le bouton, et qu'il importe de lui faire pour toujours aimer la vertu, soit plutôt à cause de toutes ces raisons. Nous l'avons déjà dit, Jésus accueillait les enfants avec bonté; il les caressait avec douceur; il réprimandait ses disciples qui les éloignaient de lui; il les proposait comme modèles à ceux qui veulent obtenir le paradis; il prenait solennellement en main leur défense, et Lui, dont la bouche ne s'ouvrait que pour pardonner et bénir, il prononçait des paroles de malédiction contre ceux qui, par leur coupable négligence, leurs exemples et leurs paroles, sont un scandale pour les enfants et leur apprennent ou leur laissent apprendre le mal: « Malheur à celui qui aura scandalisé un de ces petits qui croient en moi; il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer! »

Le cœur de Jésus n'a pas changé. Aujourd'hui,

[1] Habebitis hunc diem in monumentum et celebrabitis eum solemnem Domino cultu sempiterno. (Exod., XII, 14).

comme pendant sa vie mortelle, le bon Maître aime les enfants d'un amour particulier. Il leur réserve ses plus suaves douceurs. Le jour d'une Première Communion solennelle, il leur ouvre les trésors de son cœur. Il les inonde d'une félicité ineffable ; il les enivre d'un torrent de délices ; c'est plus que le plus magnifique festin ; c'est plus que le miel le plus exquis ; c'est la douceur des douceurs, c'est le bonheur des bonheurs.

Et d'où vient ce bonheur des premiers communiants ? D'abord de la pureté et de l'innocence de leur âme, car la pureté c'est la joie et la félicité, d'après ces paroles de Notre-Seigneur : « Bienheureux les cœurs purs ! [1] » Hélas ! peut-être avaient-ils terni l'éclat de la robe d'innocence qui leur avait été donnée au baptême. Peut-être avaient-ils gémi sous la cruelle tyrannie du démon. Peut-être avaient-ils été enchaînés par les liens honteux des mauvaises habitudes. Peut-être avaient-ils été les esclaves d'un monde impie et corrompu. Peut-être avaient-ils senti souvent l'aiguillon du remords qui leur faisait expier leurs infidélités. Mais, au jour de leur première Communion, notre bon Sauveur peut leur dire comme aux apôtres le Jeudi Saint : « Vous êtes purs ! [2] » Il les a purifiés par sa parole sainte, surtout pendant les jours bénis de la retraite. Il les a purifiés dans son sang précieux, au tribunal de la pénitence, quand le prêtre a prononcé sur eux les paroles toutes puissantes de l'absolution. Comme l'enfant prodigue, ils sont revenus à leur Père ; et, dans la sincérité de leur cœur et l'amertume de leur douloureux regret, ils ont dit : « O Père, j'ai péché, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant ! » Et Dieu leur a pardonné et leur a donné le baiser de la réconciliation. Ils sont comme les anges ; la robe de leur

[1] Beati mundo corde. (Matth., v, 8).
[2] Et vos mundi estis. (Joan., XIII, 10).

baptême a repris sa blancheur immaculée ; leurs liens sont tombés ; leur âme est revêtue des splendeurs de la grâce sanctifiante : elle est ornée des vertus surnaturelles et des dons du Saint-Esprit ; les remords ont fait place au plus délicieux repos ; dans leur cœur c'est la paix la plus suave ; et, comme le Psalmiste, ils peuvent s'écrier : « C'est le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse ! [1] »

D'autre part, cela est certain : on est heureux d'être aimé. Mais, grand Dieu ! combien les enfants qui s'approchent solennellement pour la première fois de la Table sainte sont aimés, et se sentent aimés en ce jour béni ! Ils sont aimés de leurs parents qui les ont si bien préparés, qui, le matin, ont déposé sur leur front un baiser plein de tendresse, qui prient pour eux avec tant de ferveur, qui les suivent d'un regard tout humide des larmes de l'attendrissement et de l'amour, et, les considérant dans l'église à la place d'honneur, disent avec une ineffable émotion : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, celle-ci est ma fille bien-aimée en qui je me complais ! [2] » — Ils sont aimés de leurs anges gardiens qui contemplent en eux une image de leur pureté et sont fiers de les accompagner au banquet sacré ! — Ils sont aimés de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les comble d'honneurs, de faveurs et de délices ! Ah ! quelle bonté de la part d'un Dieu si grand, de la part de l'Eternel, de s'abaisser jusqu'à de pauvres enfants ! Quelle bonté pour un Dieu, que le ciel et la terre ne peuvent contenir, de se renfermer sous les apparences d'un peu de pain pour se communiquer à de faibles créatures ! Quel honneur pour un enfant de devenir la tabernacle de la divinité, un ciboire vivant de Notre-Seigneur

[1] Hæc est dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea. (Ps. cxvii, 24).
[2] Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui. (Matth., xvii, 5).

Jésus-Christ ! Quelle faveur de participer aux privilèges des heureux enfants que le Sauveur caressait, de Zachée, de Marie-Madeleine, de Lazare qui le recevaient dans leur demeure, de Siméon qui le portait dans ses bras ! Que dis-je ? les enfants de la première Communion sont plus privilégiés : le bon Jésus fait plus que de les caresser, d'entrer dans leur maison et de reposer sur leurs bras, il descend dans leurs cœurs qu'il nourrit de sa substance, qu'il fait vivre de sa vie divine, qu'il transforme, qu'il divinise, en sorte qu'ils peuvent s'écrier comme saint Paul : « Je vis, ou plutôt, ce n'est point moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi[1]. » Oui, le jour de la première Communion est un jour heureux, et on peut ajouter, sans crainte d'être démenti, que c'est le jour le plus heureux de l'existence entière.

Sans doute, c'est un beau jour que celui de la naissance. Cependant, il faut le dire, en entrant dans le monde, on est esclave du démon et souillé par le péché originel. C'est un beau jour que celui du baptême : l'eau régénératrice en coulant sur nos fronts purifiait notre âme de toute souillure et l'ornait des dons les plus magnifiques de la grâce. Cependant il nous manquait l'usage de la raison pour comprendre notre bonheur. On a de beaux jours dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, quand Dieu donne d'y atteindre. Mais le bonheur est trop souvent ou diminué par la cruelle jalousie, ou troublé par les sollicitudes de la vie, ou obscurci par les ombres de la mort. Au jour de la première Communion, la joie est complète, entière, sans mélange, goûtée dans l'innocence et la pureté du cœur, provoquée par la possession du plus grand bien qui puisse être, Notre-Seigneur Jésus-Christ, savourée en pleine connaissance de cause et délicieusement partagée par les

[1] Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Gal., II, 20).

parents, les amis, et même tous les fidèles de la paroisse !

Le plus illustre guerrier et le plus puissant monarque des temps modernes était au comble de la prospérité. Un jour, entouré de ses plus fidèles compagnons d'armes, il en entend quelques-uns qui se rappelaient les uns aux autres l'époque la plus mémorable de leur vie. Il les écoute quelques instants en silence, puis, tout à coup, les interrogeant : « Messieurs, dit-il, savez-vous quel est le plus beau jour de ma vie ? » Et voilà tous ces illustres généraux embarrassés pour répondre, tant ce grand homme comptait, tout jeune encore, de journées célèbres où il s'était couvert de gloire ! Les uns nommaient Marengo, les autres Austerlitz, celui-ci les Pyramides, celui-là Wagram. Il en est qui parlaient du jour du sacre. — « Messieurs, vous n'y êtes pas, répond Napoléon. LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE EST CELUI DE MA PREMIÈRE COMMUNION ! »

Cette parole du grand homme est l'expression du sentiment qui est au cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de bien faire leur première Communion. En effet, quand, ramenant notre vie devant nous, nous cherchons un jour de joie sans mélange, n'est-ce pas le jour où nous approchâmes la première fois de la Table sainte qui se présente à notre pensée avec sa céleste auréole, avec ces cloches qui envoyaient dans les airs des notes si triomphantes, avec ce temple saint décoré de ses plus magnifiques ornements, avec les suaves parfums de l'encens, avec ces vêtements de pureté et d'innocence, avec ce cierge, symbole de notre foi et de notre charité, avec ce chapelet que nous égrenions avec tant de piété, avec ces fronts radieux, avec ces larmes de notre mère, avec cette émotion religieuse qui planait sur toute l'assistance des fidèles, avec les paroles émues de notre pasteur ? N'est-il pas vrai qu'en ce jour nous nagions, pour ainsi dire, dans un océan de bonheur ;

n'est-il pas vrai que nous avions le cœur délicieusement dilaté ; n'est-il pas vrai que nous sentions, pour ainsi dire, la présence de Dieu, et que si on nous eût demandé ce que c'est que le ciel, nous aurions tout naturellement trouvé la réponse d'un premier communiant : « LE CIEL, C'EST UNE PREMIÈRE COMMUNION QUI DURE TOUJOURS ! »

O Dieu, que votre bonté est grande ! O Seigneur, que vos miséricordes sont ineffables ! O Sauveur, combien vous aimez les enfants ! A la Table sainte, vous les enivrez des plus suaves douceurs, mais aussi vous les comblez d'incroyables trésors surnaturels, en répandant sur eux les plus abondantes bénédictions : vous les rendez heureux d'un bonheur qui n'est pas de la terre, et vous les enrichissez des grâces les plus signalées : *prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis !*

II

C'est un fait vraiment bien remarquable, que les saintes Ecritures nous remettent fréquemment sous les yeux : quand, pour la première fois, Dieu entre en rapport intime avec quelqu'une de ses créatures, il la comble de ses dons les plus précieux, il verse sur elle avec une prodigalité merveilleuse l'abondance de ses grâces. Il ne faut pas s'en étonner : Dieu est la bonté infinie, et le bien ne souhaite rien tant que de se communiquer ; et, dès qu'il en trouve l'occasion, il satisfait ce que j'oserai appeler sa divine passion de bienveillance et de bienfaisance. Tel le fleuve, une fois ses digues rompues, répand avec impétuosité ses flots devenus libres : *fluminis impetus lætificat civitatem Dei*[1]. D'autre part, Dieu est le Dieu sauveur, il veut le salut de tous, et sitôt qu'on l'approche avec foi et confiance, il fait l'œuvre

[1] Ps. XLV, 5.

de son amour, il s'attache à gagner les cœurs en les sanctifiant avec plénitude. Voyons plutôt. Jésus est encore dans le sein de sa mère ; il va visiter sainte Elisabeth et saint Jean, et il se montre si généreux et si bienfaisant dans cette première entrevue, qu'Elisabeth éprouve une indicible émotion, un bonheur inouï, elle prophétise et dit des paroles qui seront répétées à jamais dans le temps et dans l'éternité. Quant à saint Jean, il est purifié de la tache originelle avant sa naissance, il tressaille d'allégresse, il est rempli de grâces sublimes qui doivent faire de lui le digne précurseur du Sauveur. — Les bergers viennent adorer à la crèche le Messie nouveau-né, et, dans cette première adoration, ils sont remplis de délices qui ne sont pas de la terre, et ils emportent les trésors de la sanctification la plus excellente. — Les mages viennent se prosterner devant le berceau de l'Enfant-Dieu, et les voilà transformés en hommes nouveaux, apôtres et martyrs de la Loi nouvelle. — Comment redire les richesses spirituelles que recueillirent et le vieillard Siméon, et Anne la prophétesse, et les apôtres, la première fois qu'ils approchèrent du Sauveur ? Or, la première Communion, particulièrement la première Communion solennelle, est la première rencontre de Dieu avec l'enfant ; aussi quelles bénédictions s'échappent de son Sacré-Cœur, *Et benedicebat eos !* [1]

Avec l'enfant ! Nous l'avons dit, répétons-le : Jésus aime les enfants d'un amour particulier, à cause de leur faiblesse, de leur innocence, de leur simplicité, de leur humilité. Et à la Table sainte, dans la première Communion, il trouve une première et solennelle occasion de leur témoigner sa dilection : quoi d'étonnant, s'il en use comme le Dieu très bon et très puissant sait le faire ? *Et benedicebat eos !*

D'autre part, n'est-il pas vrai que plus l'air est

[1] Marc, x, 16.

pur, plus il est pénétré par les rayons du soleil, et que le bois s'assimile d'autant mieux des ardeurs de la flamme qu'il renferme moins d'humidité ? De même, mieux les cœurs sont préparés à recevoir ses dons, plus Dieu multiplie ses faveurs. Or, quelles sont admirables les dispositions des enfants lorsqu'ils participent solennellement pour la première fois au banquet sacré ! On peut le dire, cette première Communion est celle qui a la plus parfaite préparation. Préparation de réflexion par les multiples instructions du catéchisme et de la retraite ; préparation de pureté par une confession bien réfléchie, bien détaillée et bien douloureuse ; préparation de prière par des supplications prolongées, répétées, fortifiées par toutes les ressources de l'union et du bon exemple ; préparation de saints désirs et d'ardent amour ! Aussi bien, la première Communion est-elle, entre toutes les autres, féconde en grâces et en bénédictions : *Et benedicebat eos !*

Mais quelles grâces et quelles bénédictions ! Aux premiers communiants Jésus distribue ses dons sans mesure. Il accorde tout ce qu'ils demandent et infiniment plus qu'ils ne sollicitent. Il ne dit pas seulement : « Que voulez-vous que je fasse pour vous ? » Mais, faisant appel à sa science infinie qui voit dans les ténèbres de l'avenir et qui discerne tous les dangers, tous les obstacles, toutes les difficultés, satisfaisant, d'autre part, son désir de sauver des âmes qui sont si bien disposées et qui sont si parfaitement à lui en ce jour solennel, il donne, et il donne encore. Ce n'est pas de la générosité, c'est de la prodigalité ; aux grâces il ajoute les grâces ! Grâce d'une foi si lumineuse qu'elle approche des clartés de la Vision ; grâce d'une confiance candide qui demande simplement sans soupçonner qu'elle puisse éprouver un refus ; grâce d'un amour de Dieu si joyeux, si doux et si fort qu'on est prêt à tout sacrifier, même la vie, plutôt que de renoncer au

Sauveur ; grâce de dégoût pour les faux biens du monde et d'amour pour notre sainte religion ; grâce d'affermissement dans les vertus et d'éloignement pour ce que la conscience condamne ; grâce de transformation sublime qui confère une abondance de vie surnaturelle et fait vivre de la vie de Jésus lui-même, avec qui on contracte à la Table sainte une union si mystérieuse et si sanctifiante ! *Et benedicebat eos !*

Mais ce n'est pas assez dire que d'affirmer que la première Communion est la Communion des richesses spirituelles, des célestes bénédictions. Pour être complètement exact et la mieux apprécier encore, il faut dire qu'elle est la Communion décisive, qu'elle procure tant de grâces, qu'elle est un signe non équivoque de prédestination, en sorte que c'est avec raison que l'expérience a formulé cet adage : TELLE PREMIÈRE COMMUNION, TELLE ÉTERNITÉ !

Comment en serait-il autrement ?

Par un pacte solennel, Dieu s'est donné à l'enfant et l'enfant s'est donné à Dieu. Dieu garde sa parole pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a commencée : *qui cœpit opus bonum ipse perficiet*. Il continue à répandre les secours surnaturels dont il a offert les prémices au banquet sacré, la grâce sacramentelle de l'Eucharistie, grâce de paix, de bonheur, de force, de vie spirituelle. Il faut que cette promesse se réalise : « Celui qui me reçoit en nourriture vivra par moi, comme je vis par mon Père ; il a la vie éternelle ; je le ressusciterai pour la gloire au dernier jour ! » Il frappe à la porte du cœur, il excite, il encourage, il assiste, il protège. Le premier communiant est devenu son bien ; Lui, le Dieu jaloux, ne veut pas l'abandonner, il fera tout pour le conserver. Et pour peu que la créature donne sa bonne volonté, le Créateur triomphera dans l'œuvre du salut ; et les divines semences qu'il a déposées au cœur de l'enfant deviendront une splendide moisson, que les anges du paradis seront heureux de recueillir !

D'ailleurs n'est-il pas vrai qu'au jour de la première Communion les heureux convives du Seigneur prient et prient beaucoup. N'est-il pas vrai que, sous l'inspiration de leurs parents et de leurs pasteurs, ils demandent avant tout la sagesse et la persévérance dans le bien ? N'est-il pas vrai que leurs prières sont éminemment agréables à Dieu à cause de la pureté de l'âme d'où elles jaillissent, à cause de la ferveur qui les anime, à cause de la faveur exceptionnelle du jour où elles sont formulées et dans lequel le Seigneur est particulièrement incliné à la condescendance, à la miséricorde et à la générosité ? Comment ces prières seraient-elles inefficaces et n'obtiendraient-elles pas leur effet ?

D'autre part, la première Communion, par sa minutieuse préparation, par sa solennité grandiose, par l'action intime de Jésus descendant dans les cœurs avec toutes ses amabilités et toutes ses grâces, par la saisissante rénovation des vœux du baptême, par la délicieuse consécration à la sainte Vierge, fait dans l'âme de l'enfant une impression profonde, ineffaçable ; il lui fait contracter en un seul acte l'habitude du bien. Il a senti pour toujours les grandeurs, les beautés et les douceurs du juste et de l'honnête et a pris, pour ne plus la perdre, l'horreur du mal ; instinctivement, il sera incliné à bien faire et détourné de mal agir. Quand on a versé dans un vase un parfum précieux et pénétrant, il en garde le goût : à la première Communion, nous avons pris le goût de la vertu. Que dis-je ? Nous avons pris le goût de Dieu lui-même, *sapor Dei*, selon l'expression d'un grand docteur. Bon gré mal gré nous sommes inclinés vers ce Dieu si bon qui est venu nous visiter, nous nourrir de sa chair adorable, vers Dieu qui s'est uni à nous par des liens si étroits, vers Dieu dont nous avons pris la ressemblance, dont nous avons goûté les charmes inénarrables et les perfections infinies !

Ah ! il faut bien l'avouer, la première Communion bien faite ne nous confirme pas en grâce et ne nous rend pas impeccables. Il en est qui, après avoir savouré les délices du Seigneur, se laissent séduire par les grossiers plaisirs du siècle. Il en est même qui s'égarent bien loin dans les voies de l'iniquité. Mais si la première Communion a été bonne, qu'on ne perde pas confiance ! Les grâces de cette grande action revivront. La première Communion, en effet, a buriné dans l'âme, et au meilleur endroit, une démonstration lumineuse, puissante, irrésistible, plus efficace que celle des livres et des discours, de la religion que l'on a oubliée, et peut-être blasphémée et combattue. Il y a eu un jour, où, l'âme pure et exempte de la tyrannie des passions, a senti la vérité et les charmes de la religion ! Que ce souvenir soit évoqué par une grâce intérieure ou par la voix d'un cœur ami, à l'heure propice, et l'on est touché, et la conversion s'opère, et la foi et la vertu reprennent leur empire. J'en trouve un bel exemple dans la vie d'un saint prélat, ami dévoué de l'enfance et zélateur infatigable de la dévotion eucharistique. Il y a quarante ans environ, dans l'un des hôpitaux de Paris, l'hôpital Necker, se mourait un jeune homme que les mauvaises fréquentations et la presse impie avaient entraîné bien loin de Dieu. Déjà de nombreuses tentatives avaient été faites pour sa conversion, mais inutilement. M. de Ségur, qui fut Mgr de Ségur, vint visiter cet hôpital, en qualité de membre des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Il s'approche du moribond pour essayer de le ramener à Dieu, il s'informe de son état, il lui offre ses services ; mais le malade, devinant dans ces charitables démonstrations un siège de sa conscience, prend un visage sévère, un regard menaçant, il ne répond pas un seul mot. Tout à coup, par une inspiration divine, M. de Ségur se penche vivement vers le moribond

et lui dit à demi-voix : « Avez-vous fait une bonne première Communion ? » Cette parole fit sur le malade l'effet d'une commotion électrique. Ses traits s'adoucir et il murmura plutôt qu'il ne dit : « Oui, Monsieur. » — « Eh bien ! reprit le charitable interlocuteur, n'étiez-vous pas bien heureux en ce jour-là ! » Et le malade avec plus de douceur encore : « Oui, Monsieur, » et au même instant deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. « Et pourquoi, continua M. de Ségur, étiez-vous heureux alors, sinon parce que vous étiez pur, chaste, aimant et craignant Dieu, en un mot bon chrétien. Mais ce bonheur peut revenir encore, le bon Dieu n'a pas changé ! » Et le malade continuait à pleurer. — « N'est-ce pas, poursuivit l'apôtre, que vous voulez bien vous confesser ? » — « Oui, Monsieur, » dit-il alors d'une voix forte. Il se confessa, et il fit une mort de prédestiné.

Comme conclusion de ce discours, prenons la résolution, toutes les fois que nous savons que des enfants doivent faire leur première Communion solennelle, de prier pour eux. La première Communion décide du sort éternel. Si elle est bonne, c'est le paradis ; si elle est mauvaise, hélas ! c'est un obstacle, non pas irrémédiable, mais très grand, au salut. La prière en cette occurrence est un grand acte de charité. D'autre part, conservons précieusement le souvenir de notre première Communion. Célébrons-en l'anniversaire par des actes de religion particuliers. Offrons-y à Dieu le vif témoignage de notre reconnaissance, formulons à nouveau nos résolutions, approchons-nous des sacrements, et renouvelons avec toute la sincérité et la ferveur de notre âme les vœux de notre baptême. O première Communion, sois le charme, le parfum, le baume de notre vie. Oh ! Seigneur, faites que ma dernière Communion ressemble à la première ! Qu'elle soit, elle aussi, toute

lumineuse de foi, toute suave de confiance, toute ardente de charité !

J'ai toujours cru fermement que ma première Communion avait été la bénédiction de ma vie.

Général de Sonis.



CHAPITRE XXII

LA COMMUNION PASCALE

Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.

Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain.

(Ps CI, 5).

On raconte qu'un mobile de la Bretagne avait été, en 1870, emmené captif sur la terre étrangère. Le froid, la misère, le chagrin que lui causaient les défaites de la patrie, par dessus tout ce mal terrible qu'on appelle le « mal du pays, » le jetèrent dans une maladie de langueur qui eut bien vite raison de ses forces. Les soins et les remèdes restaient sans effet ; son état allait empirant ; il descendait à grands pas vers la tombe. Son vieux père, sans nouvelles, le croyait mort, quand arrive une lettre annonçant la maladie de son fils, et disant que l'unique remède serait la visite de quelqu'un de la famille. Le vieillard se redresse, et, malgré ses 70 ans, il part. Après mille fatigues et mille difficultés, il arrive auprès de son enfant. Celui-ci est si faible qu'il ne reconnaît pas son père. Cependant les larmes glacées du vieillard, en tombant sur ses joues amaigries, finissent par le tirer de sa léthargie. Il ouvre les yeux, et,

dès qu'il a vu son père, avant toute autre parole : « Père, s'écrie-t-il, donnez-moi du pain de chez nous ! » Il restait au vieillard une miche de pain de Bretagne ; il en donne à son enfant ; celui-ci le saisit et le mange avec avidité, en s'écriant avec une sorte d'ivresse : « C'est du pain de chez nous ! » Quelques jours après, il était guéri[1]. — Nous aussi. nous nous mourons trop souvent de langueur, usés par le feu des passions, par le contact du monde, par les assauts du démon, par les coups de la mauvaise fortune. Heureusement que nous avons *le pain de chez nous*, le pain du ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est fait dans l'Eucharistie notre nourriture et qui a dit ces consolantes paroles : « Celui qui me mange, au banquet sacré, vivra par moi ! » L'Eglise connaît nos misères et le moyen infaillible d'y remédier. Aussi bien, dans nos fatigues, dans nos lassitudes, dans nos tentations, dans nos épreuves, elle nous montre l'Eucharistie et nous dit : « Prenez et mangez ! » Que dis-je ? Elle nous fait une loi rigoureuse de ce souverain remède, qu'elle formule ainsi :

« Ton Créateur tu recevras
« Au moins à Pâques humblement. »

Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui un si grand nombre de chrétiens, moins par hostilité que par ignorance, habitude de l'abstention, entraînement du mauvais exemple, méconnaissent les fortifiantes énergies du pain divin ? S'appuyant sur les prétextes les plus frivoles, ils oublient le devoir pascal, ils tombent dans le découragement, dans la mort spirituelle : *aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum*. C'est à ces chrétiens oublieux que s'adresse ce discours ; puisse-t-il ouvrir les yeux, ne serait-ce qu'à un seul d'entre eux !

[1] *Le Très Saint Sacrement*, 4e année, p. 536.

I

« Un homme, dit Notre-Seigneur, fit un jour un grand festin, auquel il invita un grand nombre de convives. Et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, commencèrent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut nécessairement que j'aille la voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les essayer ; je vous supplie de m'excuser. Et un autre dit : J'ai pris une épouse et je ne puis venir. Le serviteur étant de retour, rapporta tout ceci à son maître. Alors le père de famille se mit en colère et dit à son serviteur : Allez promptement dans les places et dans les rues de la ville et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Et le serviteur dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est exécuté, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins et le long des haies et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse, car je vous assure qu'aucun des hommes que j'ai conviés ne prendra part à mon festin [1].

Voilà une vivante peinture des miséricordieuses bontés de notre Dieu dans l'Eucharistie et des prodigieuses ingratitudes des hommes ! Combien il en est qui sont aveuglés et sans cœur, et qui, à l'exemple des invités de l'Evangile, mettent en avant les prétextes les plus futiles pour se dérober au devoir pascal !

I. On dit : « Je ne fais point mes Pâques, mais je n'en suis pas moins chrétien ; cet acte n'est point absolument nécessaire. » Erreur ! Il est au contraire

[1] Luc, xiv, 16-24.

absolument obligatoire de communier. C'est la volonté de Dieu, c'est la loi la plus formelle de l'Eglise, sanctionnée même par les peines les plus sévères. On ne peut y contrevenir sans se rendre coupable de péché grave, et sans mériter les peines de l'enfer, malgré toutes les plus brillantes vertus et les plus belles apparences de religion. « Prenez et mangez, » a dit Notre-Seigneur à ses apôtres, en instituant la sainte Eucharistie. « En vérité, en vérité je vous l'affirme, a-t-il déclaré dans une autre circonstance, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Eh quoi, Notre-Seigneur, le Verbe incarné, se renferme sous les apparences du pain et du vin, il demeure avec nous, il s'offre à nous, et il nous serait facultatif de le recevoir ! Il serait loisible à l'homme de n'opposer qu'un refus dédaigneux à ces avances de la miséricorde divine ! Un caprice de la créature suffirait pour rendre inutiles des bienfaits qui ont coûté si cher au Créateur ! Ce serait faire injure à Dieu que de le supposer. Il n'aurait plus aucun souci de sa dignité, s'il tolérait à ce point le mépris de ses dons les plus précieux. Quand Dieu se donne, le respect qu'il doit à sa majesté souveraine lui commande de nous obliger de le recevoir. Et c'est surtout quand il s'agit du précepte eucharistique que se vérifie la parole de l'Apôtre : « En vain observe-t-on la loi tout entière, si on la viole en un point, on est coupable contre toute la loi. » Si vous ne communiez pas, vous pouvez être chrétien, mais hélas ! hélas ! un chrétien digne des flammes de l'enfer !

II. On dit : « Je suis absorbé maintenant par les affaires ; je n'ai pas le temps. Plus tard, plus tard ! » Mais oubliez-vous donc qu'il n'y a qu'une chose nécessaire ; que la plus importante affaire, c'est l'affaire du salut ; que le grand moyen de faire son salut, c'est de participer dignement aux mystères sacrés

qui donnent lumière, force et courage ? Ignorez-vous que le temps est court, que la vie présente n'est qu'une préparation à la vie éternelle ? Ne savez-vous plus la réponse à la première question du catéchisme : « Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle ? » Ah ! sans doute, il vous est permis d'avoir souci des intérêts temporels ; mais ce ne sont que des intérêts secondaires. Les biens terrestres, vous le savez, on les amasse avec peine, on les possède avec inquiétude, on ne les garde que peu de temps, et on les perd au moment où l'on s'y attend le moins. Travaillez donc, sans délai et sérieusement, à l'acquisition des biens éternels. Ne différez point votre salut. En attendant à demain, peut-être demain ne serait-il plus temps. Accomplissez la loi du Seigneur. Faites vos Pâques cette année. Dites-moi, aurez-vous « un plus tard ? »

III. On dit : « Mais je suis indigne ; j'ai des attaches que je ne puis me décider à rompre ; j'ai entre mes mains le bien d'autrui qu'il me faudrait restituer. » Je vous comprends. Vous êtes franc pour avouer le motif de votre abstention, soyez courageux pour le faire disparaître. Convertissez-vous, n'attendez pas pour rompre vos liens ; ne différez pas pour vous débarrasser d'un bien qui ne vous appartient point. « On ne devient pas meilleur en vieillissant, » dit l'Ecriture. Les chaînes de la volupté et de l'injustice se font, au contraire, avec le temps, plus lourdes. Malheur à ceux qui les portent, quand la mort vient les frapper ! Combien leur salut est compromis !

IV. On dit : « Ceux qui communient ne valent pas mieux que les autres. » Prenez garde à la généralité de votre affirmation. Vous confondez l'exception avec la règle. Oui, les abus se glissent partout. Judas a vendu son divin Maître pour quelques pièces d'argent. Il peut arriver que certains convives de la Table sainte ne l'estiment même pas à ce prix.

Qu'importe ! le baiser du traître n'empêcha pas le divin Rédempteur de monter au Calvaire et de sauver le monde. Malgré les outrages dont les profanateurs cherchent à l'abreuver jusque dans le mystère de son amour, le Dieu de l'Eucharistie fait son œuvre. Il éclaire les esprits des plus vives lumières, il épure les sentiments, il éteint les inimitiés, il retrempe les caractères, il affermit les convictions, il inspire les actes les plus généreux de vertu, il sanctifie, il grandit, il transforme les individus et les peuples [1].

Chrétiens, entendez donc la voix de Jésus et les appels de l'Eglise. Venez, et en grand nombre ; venez tous, puisque tous vous êtes invités ; venez au banquet eucharistique ; venez remplir le devoir pascal ! Venez sans hésiter, foulant généreusement aux pieds le respect humain : que vous importe le sourire ou la raillerie de l'impie ou du corrompu, quand le Roi de gloire veut vous honorer ! Venez à la Table sainte, c'est pour vous la suprême grandeur, le plus délicieux bonheur, la force puissante par excellence ! Ah ! chrétiens, il nous faut de la force pour remplir tous nos devoirs, pour satisfaire dignement à nos obligations envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. Il faut de la force au jeune homme pour rester chrétien au milieu de la défection générale et tenir la bride serrée aux passions qui l'entraînent aux abîmes. Il faut de la force à l'homme fait, pour demeurer toujours sans reproche devant les hommes et surtout devant sa propre conscience. Il faut de la force à la mère de famille pour être constamment à la hauteur de ses nobles devoirs. Où trouverons-nous cette force ? Je vous le répète : dans l'Eucharistie ! L'Eucharistie est l'aliment des vertus chrétiennes. Sous son action, toutes et surtout l'esprit de sacrifice, prennent un magnifique développement, comme sous l'action du soleil nos campagnes se couvrent de la

[1] Cardinal Desprez, Lettre sur le devoir eucharistique.

plus luxuriante végétation. L'Eucharistie : voilà l'explication du dévouement héroïque des martyrs, de la religieuse garde-malade, du missionnaire, et, le dirai-je, du soldat chrétien ! Laissez-moi ici vous rappeler un souvenir patriotique. C'était pendant la guerre de Crimée[1]. Un colonel français, dont il n'est point nécessaire de dire le nom, reçoit l'ordre d'enlever une redoute. Il s'élance comme un lion à la tête de son régiment qu'il électrise de sa bravoure. Il reste calme et impassible au milieu des baïonnettes et de la mitraille, comme s'il était à la parade, ou occupé à passer une revue, et il enlève la batterie ennemie qui était terriblement défendue. Son général lui crie du milieu de son état-major : Colonel, quel sang-froid ! Où avez-vous puisé un pareil calme en face d'un danger si imminent ? — Mon général, répond le colonel avec une simplicité sublime, J'AI COMMUNIÉ CE MATIN ! Et tout le monde d'applaudir. — Oui ! l'Eucharistie est le sacrement de la force, et je l'affirme sans crainte d'être démenti, celui-là est le meilleur époux, le meilleur fils, le meilleur citoyen qui communie le mieux et le plus souvent ! Venez donc, au temps pascal, vous renouveler dans la force chrétienne !

II

Mais avant de s'asseoir au banquet eucharistique, il faut s'agenouiller au tribunal de la pénitence.

Oh ! frères bien-aimés, ne redoutez point la confession. C'est une des inventions les plus miséricordieuses de la bonté de Dieu. Dire ses fautes est l'une des nécessités les plus impérieuses de l'âme humaine. Le coupable a besoin de décharger son cœur dans le

[1] *La dévotion à la sainte Eucharistie en exemples*, par le P. Huguet, p. 47.

cœur d'un ami. Jésus-Christ n'a fait qu'enrichir de sa grâce, et élever à la dignité de sacrement, cet acte si naturel et si nécessaire. La confession, c'est la piscine probatique où l'âme est guérie, et sûrement, et toutes les fois qu'elle le désire, de toutes ses infirmités. La confession, c'est le sanctuaire de la réhabilitation. Celui qui est à charge à lui-même, à cause de son indignité, y dépose le fardeau de ses misères, et relève la tête avec confiance, parce qu'il sait que Dieu a oublié son passé coupable. La confession, c'est la source des conseils les plus désintéressés, des encouragements les plus paternels et des consolations les plus fortifiantes ; celui qui reçoit nos confidences est un ami véritable qui ne veut que notre bien et qui a la sollicitude la plus vive de nos intérêts. La confession, c'est le frein des passions, l'apaisement des douleurs, l'excitation aux plus nobles vertus. La confession, c'est le tribunal des souveraines miséricordes. Dans les tribunaux de la terre tout se passe au grand jour, les débats sont publics et retentissants, et, le plus souvent, la sentence portée est une sentence de condamnation qui impose des peines afflictives et infamantes ; ici tout se passe dans le secret le plus profond ; jamais le prêtre n'ouvrira la bouche sur ce qu'il a entendu au tribunal sacré ; s'il prononce une sentence, c'est toujours une sentence de pardon ; le pécheur contrit dit : « J'ai péché ; » et le ministre de Dieu répond : « Je vous pardonne ; » et, quels que soient les crimes, si le repentir est sincère, les crimes seront effacés et oubliés par Dieu lui-même. La confession enfin, c'est le principe des joies les plus suaves et des douceurs les plus ineffables.

Venez donc au tribunal sacré, frères bien-aimés. Cette démarche, dont le monde et le démon font un épouvantail, est extrêmement facile. Venez, il n'y a que le premier pas qui coûte ! Venez vous agenouiller aux pieds du prêtre que vous aurez choisi, auprès

duquel, n'en doutez pas, vous trouverez tendresse, compassion et respect pour votre âme. Venez faire l'aveu de vos misères avec un cœur humble, contrit, et décidé à changer de vie. Et, de la part de Dieu, le prêtre vous pardonnera, et vous goûterez une paix indicible qui sera un avant-goût des cieux !

Puisque rien n'est si puissant que les exemples pour persuader, je veux en terminant vous redire un trait qui résume et met admirablement en relief toute cette doctrine. En 1853, l'illustre peintre de batailles, Horace Vernet, était venu revoir l'Afrique. Dans une partie de chasse, il vint visiter la Trappe de Staouëli. L'abbé du monastère, le R. P. François Régis, lui servit de guide. La visite terminée, on continua la promenade dans la campagne. Le grand artiste avait pris le bras du religieux, et peu à peu, s'ouvrant à la confiance, lui dévoilait les préoccupations douloureuses qui agitaient son cœur. Le P. François Régis l'écoutait avec une admiration mêlée d'étonnement, quand la pensée lui vint d'user discrètement de la confiance de son nouvel ami pour le bien de son âme. — « Monsieur, lui dit-il tout à coup, nous sommes à la veille du dimanche des Rameaux ; vous avez déjà fait les deux tiers de ce qu'on a coutume de faire à cette époque de l'année. Il ne vous reste plus qu'à vous incliner pour dire : « *Bénissez-moi, mon Père !* » La brusquerie de ce dénouement ne devait pas déplaire à Vernet, dont l'imagination prompte et le caractère résolu s'accommodaient peu des prudentes transitions de la timidité. « Eh bien ! mon Père, répondit-il, avec une simplicité d'enfant, si vous le voulez, j'y consens. » — « N'allons pas si vite en besogne, reprit le Père avec une aimable familiarité. Je vous laisse pour ce soir à vos graves pensées et je retourne à mes affaires. »

Le lendemain, Vernet assista à la Messe conventuelle et sortit de l'église tout ému de la solennelle attitude des religieux au chœur, et de la majesté des

cérémonies. Après s'être agenouillé aux pieds de son confesseur, il ne songea plus à rentrer à Alger, et accepta avec ravissement la proposition de passer toute la Semaine Sainte à Staouëli, pour se préparer dans la retraite à accomplir son devoir pascal.

A Alger, quand on apprit qu'il vivait à la Trappe avec toute la régularité d'un religieux, ce ne fut qu'un cri de surprise et d'incrédulité.

Peu préoccupé de l'émotion dont il était la cause involontaire, Horace Vernet se disposait à faire ses Pâques, édifiant les habitants du monastère par son ardente piété.

La veille du grand jour, ne pouvant presque pas croire au bonheur qu'il éprouvait : « Je veux, dit-il au Père Régis, offrir à Dieu tous les *colifichets* que j'ai reçus, et sanctifier ainsi cette vaine gloire de l'homme. »

Sur son ordre, on apporta d'Alger l'écrin qui renfermait les plaques et les croix des divers ordres dont il avait été décoré... Il les étala sur sa poitrine qui en fut couverte, prétendant en faire hommage au Dieu de l'Eucharistie.

Lorsqu'il se leva pour aller communier, des larmes de délicieuse émotion tombaient de ses yeux. Le même soir on lui permit, sur ses instances, de s'asseoir à la table commune à côté du Père Abbé et de prendre part au maigre repas de la communauté.

Il partit ensuite, et, en quittant la maison saintement hospitalière où son cœur avait retrouvé la paix, il dit avec émotion aux religieux qui l'accompagnaient : « Ce jour est le plus beau de ma vie ! »

Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une Communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne.

LE BIENHEUREUX J.-B. VIANNEY.

CHAPITRE XXIII

LA DERNIÈRE COMMUNION OU LA COMMUNION EN VIATIQUE

Pax huic domui !
Paix à cette maison !
(Ex. Lit. Cath.).

Je sais un talisman, dit le R. P. Hermann, qui nous ouvre toujours les portes de la divine miséricorde ; je sais un fleuve qui nous donnera passage pour entrer dans la Terre Promise ; je sais un palmier qui nous couvrira de son ombrage et nous abritera contre les ardeurs dévorantes de la vengeance divine ; je sais une source dont les eaux rafraîchissantes apaiseront notre soif dans ce désert de la vie que nous devons traverser ; je sais une étoile qui nous conduira, comme la nuée des Israélites, à travers les océans de sable de cet exil, et jusqu'au terme du voyage ; je sais une rosée que Dieu fait tomber du ciel et qui doit nous soutenir pour le grand chemin qui nous reste à faire ; je sais un arbre dont le bois adoucira les eaux amères qui nous abreuvent ; je sais une vigne mystérieuse dont le fruit plein de douceur nous donnera un avant-goût de la céleste patrie. Ce talisman me rassure contre les frayeurs de la mort, et ce gage me donne confiance à mon heure dernière, et cette rosée me rafraîchit lorsque

les angoisses de l'avenir viennent m'accabler, et cette étoile me guide vers la Terre-Promise ; et ce fleuve me réjouit, car il me porte sur ses flots vers la cité de Dieu ; et ce talisman, ce fleuve, cette étoile, cette céleste rosée, c'est la divine Eucharistie, c'est le saint *Viatique*, que les saints appellent pour ce motif : la clôture bienheureuse de la vie, *felicem vitæ clausulam !*

Voyons comment Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement est d'un secours extrêmement précieux aux fidèles en danger de mort : 1° en *adoucissant* à l'heure dernière l'*amertume* de leurs regrets ; 2° en *dissipant* les *alarmes* de leur esprit ; 3° en les remplissant d'une *force* surhumaine ; et nous comprendrons combien à juste titre l'Eglise, suivant les volontés du Sauveur, nous fait une obligation grave de communier à nos derniers instants.

I

Jésus, en se donnant à nous en Viatique à la fin de notre vie, adoucit l'amertume de nos regrets.

Une âme, quand la mort est proche, repasse dans la douleur les offenses dont elle s'est rendue coupable envers Dieu ; et elle entre dans le trouble et l'anxiété. Dieu lui a-t-il pardonné ? A-t-elle suffisamment satisfait ? Elle gémit dans une tristesse inquiète. Mais voilà que Jésus vient lui donner le baiser de l'amitié. O mon frère, si la voix de votre conscience s'élève contre vous, celle de Jésus-Christ parlera pour votre défense ; si vos péchés demandent justice, son sang implorera votre grâce ; et quelque coupable que vous soyez, puisque, touché d'un sincère regret d'avoir offensé Dieu, vous avez lavé les taches de votre âme dans le bain de la pénitence, votre cœur étant disposé aux salutaires impressions de son amour, j'ose dire que notre bon Sauveur le remplira de joie, et

qu'en bannissant le trouble, il l'établira dans un repos inaltérable : *in pace in idipsum dormiam et requiescam* [1]. C'est le partage des prédestinés de mourir dans la paix et la tranquillité. Ils font trembler le démon, en cédant à la mort, parce qu'ils sont tout empourprés du sang de Jésus-Christ, qui s'est immolé pour leur donner la vie. Ils meurent contents, le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, ou, s'ils versent des larmes, s'ils jettent quelques soupirs, ce sont des gémissements de colombe ; ils ne souhaitent rien tant que de s'envoler dans le sein de Dieu : *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* [2].

Il y a une seconde source de regret : c'est la peine de quitter en mourant tous les biens temporels et toutes les choses du monde qui nous sont le plus chers. *Siccine separat amara mors?* [3] Mais qui ne sait ce que dit saint Ignace, martyr : « Que le calice de l'autel est un calice d'amour, parce que le propre du Sacrement qu'il contient est de nourrir et d'augmenter la charité » ? Or, qui aime Dieu avec ardeur n'a pas grande peine de quitter la créature. L'amour divin est étranger dans le monde ; il y vit avec inquiétude ; il y souffre son exil avec impatience ; voilà pourquoi il le quitte avec joie, et monte comme en triomphe dans le ciel, parce que c'est le centre où il aspire. Quand le soleil s'élève sur l'horizon, on voit les plus subtiles vapeurs monter dans les airs et se répandre en pluie ou en rosée. De même, quand le soleil eucharistique se lève sur les ténèbres de la mort, on voit les bons fidèles se déprendre de la terre et monter doucement vers le lieu de leur béatitude, pendant que leurs yeux se fondent en larmes de consolation et de douceur. La perte des plaisirs, des honneurs et des richesses ne les touche plus, et ce

[1] Ps. IV, 9.
[2] Phil., I. 23.
[3] I Reg., XV, 32.

n'est pas pour eux un sujet de plainte d'être obligés de les quitter. Adieu monde, adieu délices de la vie, s'écrient-ils ; je vous quitte de bon cœur pour aller jouir à découvert de mon Dieu que j'ai reçu voilé dans son Sacrement ! O mort, que tu me parais aimable, puisque sur ton visage tu portes toutes les lumières du Paradis ! ! !

II

Jésus dans le saint Viatique dissipe les alarmes de notre esprit sur l'avenir qui nous attend.

I. Ce qui nous épouvante d'abord, ce sont les horreurs de la mort. La pensée du tombeau, de la pourriture, des vers, saisit nos sens de frayeur et d'épouvante. Mais qui ne serait rassuré par la participation à ce pain de vie, qui est le germe de la résurrection et dont la vertu fera quelque jour refleurir nos os, et tirera nos corps de la poussière pour les revêtir des gloires de l'immortalité ? Aussi bien, saint Jean Chrysostome [1] l'assure, les anges environnent le tombeau des morts qui ont reçu le saint Viatique, et ils gardent leurs cendres comme un précieux dépôt qu'ils doivent un jour représenter dans cette assemblée générale de l'univers, où chacun sera jugé selon ses œuvres ; et certains théologiens très célèbres estiment vraisemblable que le Sauveur du monde répandra sur le corps glorieux des chrétiens, qui auront communié fréquemment, des rayons d'une éclatante beauté dont les autres ne jouiront pas. Et pourquoi pensez-vous que tant de fois l'usage de cette chair vivifiante a rendu la santé aux malades par un miracle manifeste, qu'elle a tenu lieu, aux chrétiens qui s'en nourrissaient, de nourriture pendant plusieurs années, qu'on les a vus

[1] S. Chrys., *lib. IV de Sacerdot.*

élevés en l'air, parfumés d'une odeur d'une suavité incomparable, remplis d'une nouvelle vigueur et d'une joie extatique, éclairés d'une lumière merveilleuse qui rayonnait sur leur visage par une magnifique anticipation de leur béatitude, sinon pour nous montrer que Jésus est la vie non seulement des esprits, mais encore des corps, qu'il doit quelque jour les venger des injures de la mort et les parer des splendeurs de l'éternité !

Oui ! la Communion, et surtout la dernière Communion, nous donne un droit nouveau à la gloire de la résurrection. *Qui mange ma chair et boit mon sang,* dit Notre-Seigneur, *a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour*[1]. « Mes yeux, peut dire celui qui a reçu le saint Viatique, mes yeux, vous verrez ce divin visage, qui est le trône de la beauté par essence et dont les regards inondent de joie les saints du ciel ! Mon cœur, vous aimerez à jamais cette bonté souveraine qui ravit les esprits de la céleste Jérusalem ! Ma bouche, vous bénirez éternellement le souverain Maître de l'univers. *Et in carne mea videbo Deum meum !*[2] »

Pourquoi le chrétien, muni du divin Viatique, craindrait-il la mort, puisqu'il possède en son cœur la source de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, *quoniam apud te est fons vitæ ?*[3] Sa chair, dans cet adorable Sacrement, est une source de vie : par ses toutes puissantes influences, elle réprime dans notre corps les mauvaises inclinations, suite malheureuse du péché originel ; ce corps de mort, comme l'appelle saint Paul, elle le surnaturalise, elle le spiritualise, elle y dépose des principes divins de la résurrection glorieuse et de la vie éternelle, *quoniam apud te est fons vitæ.* Son sang est une source de vie, et tandis qu'on défendait autrefois de boire le

[1] Joan., vi, 55.
[2] Job., xix, 26.
[3] Ps. xxxv, 10.

sang des animaux, parce que la vie de la chair est dans le sang, aujourd'hui, on nous commande de boire le sang de Jésus-Christ, parce que c'est l'âme de notre âme, la vie de notre esprit et l'esprit de notre vie, *quoniam apud te est fons vitæ*. Son âme est une source de vie qui anime et qui fait vivre des milliers d'anges et de saints, qui joint et unit toutes les parties de l'Eglise, le principe qui lui donne le mouvement, *quoniam apud te est fons vitæ*. Sa divinité est une source de vie ; notre entendement y trouve une vie de lumière ; notre volonté, une vie de grâce ; notre cœur, une vie d'amour ; nos sens, une vie de délices spirituelles ; notre corps enfin, une vie incorruptible qui le fait triompher de la mort et trouver l'immortalité dans la poussière du tombeau, *quoniam apud te fons vitæ!*

II. Une autre alarme pour les mourants : c'est le jugement. « C'est un arrêt irrévocable : tout homme doit mourir, pour être jugé », *statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium* [1]. Mais, comme Jésus-Hostie nous rassure parfaitement au sujet du jugement ! Cela est vrai, le Christ a été constitué le juge des vivants et des morts. Sa justice, qui est infiniment exacte et sévère, n'épargne point les coupables, lorsqu'elle a prononcé la sentence de leur condamnation. Il exerce son office invisiblement, aussitôt que l'âme s'est séparée du corps, dans la chambre même où le malade a rendu le dernier soupir : moment terrible auquel les plus saints ne pensent jamais sans trembler ! Mais, admirez les étonnantes inventions de la miséricorde divine ! Jésus prévient lui-même son jugement par un sacrement d'amour. Au lieu même où il doit examiner mes comptes, il pense à ma décharge et m'en fournit le moyen. Avant d'être mon juge, il veut être mon avocat ; et de peur de me refuser le ciel, il s'enferme

[1] Heb., IX, 27.

dans mon sein, afin d'être lui-même comme banni du Paradis, si la colère de son Père voulait m'en exclure ! Que peut donc craindre celui qui a gagné son juge, et en a fait le défenseur de sa cause et le témoin de son innocence ? *Quid timet cui judex causæ est assertor integritatis, testis innocentiæ ?*[1]

III

Jésus donc, par le saint Viatique, nous console et nous rassure : j'ajoute qu'il nous fortifie dans les souffrances de la maladie et contre les attaques du démon.

I. Il est notre force dans la souffrance. Où les martyrs ont-ils puisé ce courage indomptable qui leur faisait affronter tous les périls et supporter vaillamment toutes les tortures, sinon dans le sang de Jésus-Christ, qui les rendait en quelque sorte insensibles non seulement aux larmes de leurs proches, mais encore aux plus cruels supplices que la rage des bourreaux pût inventer ? « Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin, ils étaient enivrés. Qui les avait enivrés ? Le voulez-vous savoir ? Ils avaient pris la coupe du salut : *Nolite mirari, ebrii erant. Unde ebrii erant ? Videte : acceperunt calicem unde inebriarentur*[2]. » Voyez le disciple bien-aimé qui est jeté dans l'huile bouillante, et qui en sort plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré. D'où lui vient cette force ? De la coupe du Seigneur : *Nolite mirari, ebrius erat !* Voyez saint André qui embrasse la croix de son supplice avec amour, et en fait la chaire de l'Evangile et le théâtre de sa constance. D'où lui vient cette force ? Du sang de l'Agneau qu'il immolait tous les jours, comme il le

[1] S. Chrysos., serm. CXLIV.
[2] S. Aug. in Psalm. XXXI.

dit lui-même au tyran : *Nolite mirari, ebrius erat!* Voyez saint Laurent qui bénit Dieu sur le gril ardent qui consume ses chairs ; voyez cette troupe innombrable de saints qui triomphent au milieu des supplices et qui lassent la cruauté des bourreaux par la fermeté de leur courage. Qui leur a inspiré cette générosité invincible, sinon ce vin mystérieux qui fait les martyrs aussi bien que les vierges : *Nolite mirari, ebrii erant!* — Notre-Seigneur reproduit tous les jours ces prodiges pour les pauvres malades. Il les remplit d'un courage intrépide pour endurer la souffrance. Nous lisons dans l'histoire que les anciens avaient coutume d'offrir aux condamnés à mort un breuvage de myrrhe mêlée avec du vin, soit pour ôter, avec l'usage des sens, l'appréhension de la mort, soit pour leur donner du cœur. Nous sommes tous condamnés à mort, en punition de nos péchés. Que fait le Fils de Dieu ? Il mêle dans le divin Sacrement le vin avec la myrrhe, je veux dire son sang avec l'amertume de ses douleurs ; et en même temps qu'il nous fortifie contre les angoisses de la mort, il surprend nos sens par une sainte ivresse qui leur donne une sorte d'insensibilité pour la souffrance.

II. Mais surtout nous avons besoin, à la dernière heure, d'être fortifiés pour résister aux fureurs du démon, qui, comprenant qu'alors les minutes sont précieuses, multiplie les efforts pour nous ravir notre âme. Véritablement, s'il nous fallait en venir aux mains avec ce cruel ennemi sans être couverts de la protection de Jésus-Christ, nous aurions raison de douter du succès d'un combat aussi inégal. Un homme dénué à l'heure de la mort du secours des Sacrements, et en particulier du Sacrement de l'Eucharistie, est un soldat désarmé qui se jette imprudemment dans la mêlée. Mais, si dans ce duel j'ai le Fils de Dieu pour second, que peut l'enfer tout entier contre moi ? Si le démon s'efforce par des craintes et des défiances injurieuses pour la bonté

de Dieu de me faire désespérer de mon salut, Jésus-Christ est mon espérance : je ne puis croire, en le voyant si près de moi, qu'il me viendrait visiter avec tant d'amour, s'il avait dessein de me perdre. Si Satan tâche d'ébranler ma foi et de surprendre par ses prestiges les faiblesses de mon esprit, Jésus-Christ est ma lumière : je ne crains pas le père du mensonge, ayant eu l'insigne honneur de donner asile dans ma poitrine à la Vérité même. Enfin, s'il veut arracher l'amour de Dieu de mon cœur, Jésus-Christ est un feu consumant ; l'incendie de charité qu'il a allumé ne s'éteint pas si tôt en nous !

Le Viatique qui nous console, qui nous rassure, qui nous fortifie aux approches du trépas, est donc pour nous la grâce des grâces. Avec Jésus-Christ, nous pouvons sans crainte regarder la mort en face. Et, en effet, si la mort est un départ, un voyage pour l'éternité, comme les païens eux-mêmes l'ont appelée, *profectio est, quam putas mortem* [1], qu'ai-je à craindre, quand j'ai pour guide le Fils de Dieu, qui a fait lui-même le chemin du Paradis, et l'a tracé de son sang, *initiavit nobis viam novam et viventem per velamen, id est carnem suam* [2]. Si la mort est un combat, d'où dépend la couronne de l'immortalité bienheureuse, quel encouragement, quel sujet d'émulation pour un soldat que de combattre sous les regards de son souverain ! et pour un chrétien, que de lutter sous les yeux du Sauveur, comme ces illustres Machabées qui bravaient si glorieusement la mort en la présence de Dieu, *præsentia Dei magnifice delectati !* [3] Si la mort est une nuit obscure, peut-on craindre les ténèbres en face du soleil, ou les ombres du trépas en présence de la vie, *si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala quoniam tu mecum es ?* [4] Au reste, telle

[1] Sénèque.
[2] Heb., x, 20.
[3] II Mach., xv, 27.
[4] Psalm. xxii, 4.

est l'utilité du saint Viatique que Notre-Seigneur a voulu, par son exemple, nous en recommander la réception. Avant d'aller à la mort, il a voulu se communier lui-même, comme le dit S. Jean Chrysostome[1]. Il a voulu être à la fois le banquet et le convive, celui qui mange et celui qui est mangé ; non pour en tirer aucun accroissement de grâces, mais, comme disent les théologiens, pour y goûter la douceur du Sacrement, avant de boire le calice amer de la mort. Que dis-je ? ce ne fut point assez pour son amour. Il a eu si peur, si j'ose parler ainsi, que nous négligions ce puissant secours, qu'il nous a fait une grave obligation de le recevoir. Comme conséquence pratique de ce discours, prenons la résolution aussitôt que la maladie deviendra sérieuse, de nous pourvoir de ce remède précieux. Procurons-le à ceux des nôtres qui sont dangereusement malades. Ne leur soyons pas cruels en les en privant. Et puis, si nous voulons que l'Eucharistie nous défende à notre mort, honorons-la pendant notre vie. Répétons souvent la prière de l'Eglise : *Esto nobis prægustatum mortis in examine,* accordez-nous le bonheur de goûter vos suavités avant de passer par la rude épreuve de la mort !

Seigneur Jésus, vous qui êtes le solide fondement de l'espérance et du salut de ceux qui croient en vous, faites, je vous en prie, que tous ceux qui vous invoqueront au souvenir de mes souffrances et de ma mort, ressentent en toutes circonstances les effets de votre miséricorde et surtout qu'à la fin de leur vie ils reçoivent, avec un cœur contrit et humilié, les derniers Sacrements, *et qu'ils soient délivrés des embûches de l'ennemi.*

Prière de sainte Barbe avant son martyre.

[1] S. Chrys., *Hom.* LXXXII, *in Matth.*

CHAPITRE XXIV

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE

Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo et ipse mecum.

Voilà que je me tiens à la porte. et je frappe : si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, je viendrai à lui, et mangerai avec lui, et lui avec moi.

(Apoc., III, 20).

« Voilà une parole étrange, dit un pieux prélat. Dieu est à la porte de notre cœur et il frappe. Evidemment, c'est un ami qui veut entrer, car il frappe, et si on lui ouvre la porte, il entre comme un convive qui veut recevoir et donner ; il veut faire un festin avec nous, et il veut que nous en fassions un avec lui. Il serait difficile d'entendre ces paroles de la Communion sacramentelle, car le texte semble indiquer un festin qui peut se renouveler toutes les fois que Dieu frappe à la porte de notre cœur. Or, il frappe à toutes les heures, et le jour et la nuit, puisque sa communication avec les âmes est incessante. En méditant ces paroles du disciple bien-aimé, il semble que le commentaire s'en trouve dans cette bienheureuse pratique que les saints appellent la

Communion spirituelle. » Parlons, dans cet entretien, de la Communion spirituelle. Considérons que c'est un exercice *très recommandable, très fructueux et très facile*.

I

C'est un exercice très recommandable. Il est en effet recommandé, premièrement par les saints. Tous les saints, tous les auteurs ascétiques nous prêchent d'une voix unanime la pratique de la Communion spirituelle. Tous s'y sont montrés souverainement fidèles. Sainte Catherine faisait, on peut le dire, une Communion spirituelle incessante ; toujours sa pensée se portait vers le Tabernacle, toujours son cœur s'élançait vers le Dieu de l'Eucharistie, ses désirs étaient si vifs, ses aspirations si ardentes, que souvent elle tombait en de douces extases et passait de longues heures en d'ineffables communications avec le céleste Epoux. Que dirai-je de la Bienheureuse Angèle de la Croix ? « Ah ! répétait-elle, si mon confesseur ne m'avait appris cette manière de communier, je n'aurais pu vivre ! » Sainte Madeleine de Pazzi faisait la Communion spirituelle dès sa plus tendre enfance. Toute petite encore, les jours où sa pieuse mère allait à la Table sainte, elle voulait être à ses côtés pour approcher de plus près Celui qu'elle ne pouvait recevoir à cause de son âge. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka, ne cessaient pas leurs mystérieuses relations avec Jésus-Christ. Saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin étaient assidus à cette pratique qu'ils recommandent si souvent dans leurs écrits. Nous savons que ce dernier n'étudiait les hautes questions de théologie et de philosophie que devant le Tabernacle ; il ne se sentait inspiré que lorsqu'il était près de son Jésus-Hostie. Ajouterons-nous à ces noms ceux de Marie Eustelle, de Margue-

rite-Marie Alacoque, de Benoît Labre, de Germaine Cousin ? Nul n'ignore que ces saints personnages ne se soient sanctifiés par la pratique de la Communion spirituelle et ne se soient efforcés de la répandre le plus possible[1].

La Communion spirituelle est recommandée deuxièmement par le saint Concile de Trente. Il la désigne quand il dit : « qu'il serait à souhaiter que les fidèles communiassent non seulement par une affection spirituelle, *spirituali affectu*, mais réellement, toutes les fois qu'ils assistent à la Messe. » Il en explique la nature et en indique les fruits par les paroles suivantes : « Il en est d'autres qui reçoivent Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'une manière spirituelle seulement, *tantum spiritualiter ;* ce sont ceux qui mangent ce pain céleste « en désir, » *qui voto propositum illum cœlestem panem edentes*, étant animés d'une « foi vive » qui opère par « la charité, » *fide viva quæ per dilectionem operatur*. Et ils recueillent les fruits et sentent l'utilité de ce pain sacré, *fructum ejus et utilitatem sentiunt.* »

Jésus-Christ lui-même a daigné nous recommander la Communion spirituelle. Il fit connaître à sa fidèle servante, la fondatrice du monastère de sainte Catherine de Sienne à Naples, la satisfaction qu'il prend à nous voir pratiquer cet exercice. Il lui montra, comme il est rapporté dans sa vie, deux vases précieux, l'un d'or, l'autre d'argent, en lui disant que dans le vase d'or il conservait ses Communions sacramentelles et, dans celui d'argent, ses Communions spirituelles. Il dit aussi à la Bienheureuse Jeanne de la Croix que, toutes les fois qu'elle communiait spirituellement, elle recevait une grâce en quelque sorte semblable à celle qu'elle aurait obtenue en communiant réellement. Et plus d'une fois, il récompensa les ardents désirs de ses serviteurs par

[1] R. P. Balmon : *Consolations eucharistiques.*

les plus éclatants miracles, en les communiant de sa main, ou de la main de sa très sainte Mère, ou de la main des anges, comme saint Bonaventure. Saint Bonaventure, surnommé le docteur séraphique, à cause de son grand amour pour Dieu, étant étendu sur son lit de mort, et se voyant dans l'impuissance de communier par suite de ses vomissements continuels, supplia son supérieur de lui apporter la très sainte Eucharistie, afin de rendre le dernier soupir en présence de son Bien-Aimé. Le supérieur se rend à ses pieux désirs ; le ciboire est apporté ; alors, pour apaiser la faim et la soif qu'il avait de recevoir son Sauveur, saint Bonaventure prie le supérieur de vouloir bien approcher de son côté gauche le saint ciboire. O merveille ! on voit aussitôt un ange lui ouvrir le côté, puis, prenant une Hostie dans le ciboire, il la met dans le cœur de saint Bonaventure, sans que la moindre trace subsiste de la blessure qu'il lui avait faite[1].

II

Très précieux sont les fruits de la Communion spirituelle. Ils sont les mêmes que ceux de la Communion sacramentelle, bien que produits d'une manière différente, et, toutes choses égales d'ailleurs, conférés en moins grande abondance. Quand nous faisons la Communion spirituelle, le Sauveur augmente en nous la grâce sanctifiante, détruit les causes de nos péchés, bannit les ténèbres de notre esprit, modère les passions de notre cœur, nous perfectionne dans les habitudes des vertus chrétiennes, s'unit moralement à nous par l'amour qu'il nous porte et par les actes de foi et de charité que nous produisons alors. Et même, dit le cardinal de Lugo,

[1] Surius, *in Vita sancti Bonaventuræ.*

il arrive qu'à cause de l'excellence de ses dispositions et de l'ardeur de ses désirs, telle personne retire plus de grâce de la Communion spirituelle que telle autre de la Communion sacramentelle. C'est là un fait qui n'est point rare[1]. La Communion spirituelle, affirme saint Léonard de Port-Maurice, est un trésor qui enrichit l'âme de biens inestimables, et qui est capable de produire les mêmes effets et quelquefois de plus grands effets que la Communion sacramentelle.

Rien n'est plus certain que cette efficacité de la Communion spirituelle.

Le saint Concile de Trente déclare positivement, que ceux qui font la Communion spirituelle recueillent les fruits et éprouvent l'utilité du Sacrement d'Eucharistie[2]. Dieu, par un effet de sa bonté infinie, nous tient compte de notre bonne volonté, et il récompense le désir sincère d'une action sainte, comme si nous l'avions faite réellement. Si cela est vrai, pourquoi ne donnerait-il pas au désir de communier une récompense semblable à celle qu'il a coutume d'accorder à la Communion réelle et effective. Certes, Notre-Seigneur n'a pas besoin d'être présent pour faire sentir sa bienfaisante action. Il envoie sa parole, dit l'Ecriture, et par elle il opère toutes choses selon son bon plaisir, et jamais cette parole ne revient à lui sans produire son effet. Il se présente un aveugle qui demande à voir la lumière, Jésus s'approche de lui et le guérit ; il se présente un centurion qui implore la guérison de son serviteur absent, Jésus parle et le serviteur, par l'efficacité de cette parole qui ne connaît point l'obstacle des distances, recouvre la santé. Quoi d'étonnant, si, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur guérit les infirmités de nos âmes, non seulement en les touchant

[1] Card. de Lugo, *De Euch.*, disp. XIII, sect. I.
[2] Trid., sess. XIII, c. VIII.

par la Communion sacramentelle, mais d'une seule parole et par un acte de sa volonté, quand nous l'en prions, en communiant spirituellement.

De plus, outre son utilité présente, la Communion spirituelle a le grand avantage de nous disposer puissamment à la dévotion, qui est si désirable pour recevoir fructueusement la chair adorable du Sauveur. De même que le bois, qui se conserve toujours chaud, est plus apte à s'enflammer, de même une âme, qui se maintient dans un état de désir et d'ardeur pour Jésus, est toute disposée à s'embraser de charité, quand elle s'approche de cette fournaise d'amour qui brûle toujours dans le saint Tabernacle.

Ajoutez à cela que la Communion spirituelle peut se faire souvent dans une journée, sans qu'il soit besoin d'être à jeun, partout où l'on peut prier, c'est-à-dire dans tous les lieux du monde, dans l'église, au temps du saint Sacrifice, à la maison, à la campagne, sur mer, en prison, pourvu qu'on excite en soi un vrai désir de communier.

III

Mais considérons la pratique de la Communion spirituelle et nous serons étonnés de son *extrême facilité*.

La Communion spirituelle consiste essentiellement dans un *désir sincère* de communier effectivement. J'appelle désir sincère, le désir d'une âme qui est tellement disposée que, s'il ne dépendait que d'elle, elle communierait réellement alors qu'elle ne fait que le souhaiter. Sans cette disposition, quelques actes qu'on produise à l'égard du Sauveur, que ce soit l'adoration, le remerciement ou la demande, on ne communie pas spirituellement de cette façon spéciale dont nous parlons ici.

Ce désir doit procéder d'une *foi vive* et d'une *ardente charité*.

A la vérité, comme nous le disions tout à l'heure, on peut faire la Communion spirituelle en tout temps ; mais, selon l'avis de saint Liguori, les moments les plus propices sont le temps du saint Sacrifice et la visite du Saint-Sacrement.

La méthode à garder dans ces circonstances est à peu près la même que lorsqu'on communie réellement.

I. Purifiez votre cœur par la détestation de vos péchés et surtout de ceux que vous avez commis depuis votre dernière confession. — II. Après avoir fait un acte de foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, adorez-le et songez que son dessein, en s'y cachant, a été de répandre dans nos âmes les richesses de son amour. — III. Ces considérations feront naître en vous ce désir efficace dans lequel consiste principalement la Communion spirituelle. — IV. Dans l'impuissance où vous êtes de le recevoir, priez-le de dire seulement un mot pour guérir votre âme et vous faire ressentir, quoique absent, les effets de sa puissance et de sa bonté, qui n'ont point de bornes. — V. Plein de confiance qu'il vous a accordé ce que vous lui avez demandé, faites-lui vos remerciements et conjurez-le de demeurer éternellement avec vous, au moins par sa vertu et par son esprit.

Remercions donc Dieu des trésors immenses qu'il nous a préparés dans la sainte Eucharistie : nous n'avons qu'à les désirer pour les obtenir ; et nous pouvons les désirer cent et cent fois le jour par la Communion spirituelle. Que c'est dommage que nous n'ayons pas une foi plus pratique ! Communions ! communions réellement, communions spirituellement. Par ce moyen, nous vivrons sans cesse dans une union actuelle avec Jésus-Christ ; nous ferons nos actions avec lui, et lui, les fera avec nous ; et ainsi

il agira en nous, il vivra en nous et par nous ; nous agirons et nous vivrons en lui et par lui. O l'admirable vie que celle dont Jésus-Christ est l'âme ! O les excellentes et les divines actions que celles dont Jésus-Christ est le principe !

Terminons ce discours par deux formules abrégées de Communion spirituelle, insérées par saint Liguori dans son opuscule intitulé : *Visites au Saint-Sacrement :*

I. « Adorable Jésus ! Je crois fermement que vous êtes réellement dans le Saint-Sacrement ; je vous y adore et je vous y aime par dessus toutes choses, et vous désire de toute l'ardeur de mon âme ; mais, puisque je ne puis maintenant vous recevoir sacramentellement, venez du moins spirituellement dans mon cœur. Je m'unis à vous, comme si vous y étiez venu en effet, et je me consacre tout à vous ; ne permettez pas que je m'en sépare jamais ! »

II. « O Jésus ! je vous crois et vous adore réellement présent dans le Saint-Sacrement ; je vous aime, je vous désire ; venez dans mon cœur ; je m'unis à vous, ne vous séparez jamais de moi ! »

La Communion spirituelle est comme un vent doux et embaumé qui a traversé des régions parsemées d'une infinité de fleurs odoriférantes.

Le Bienheureux J.-B. Vianney.



CHAPITRE XXV

DE LA COMMUNION SACRILÈGE : COMBIEN ELLE EST CRIMINELLE

Qui manducat et bibit indigne judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.

Celui qui mange et boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, en ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur.

(1 Cor., xi, 29).

L'ordre de nos matières nous amène à parler de la Communion sacrilège. Notre but n'est pas, en traitant ce grave sujet, d'éloigner de la Table sainte ; ce serait agir contre les intentions les plus chères de Notre-Seigneur. Nous voulons seulement inspirer cette crainte salutaire, que le prophète David demandait à Dieu avec tant d'instance. Nous voulons déterminer les âmes à n'approcher du banquet Eucharistique que revêtues de la robe nuptiale, c'est-à-dire ornées de la sainte charité. Nous voulons les prémunir à tout prix contre la profanation du Très Saint Sacrement. Donc, pour bien comprendre l'énormité de la Communion sacrilège, considérons que c'est le crime *le plus injurieux* à Dieu et *le plus préjudiciable* à celui qui le commet.

I

D'un mot, l'Apôtre nous fait comprendre la malice de la Communion indigne : *Quiconque,* dit-il, *mangera indignement de ce pain ; quiconque boira à ce calice indignement, sera coupable envers le corps et le sang de Jésus-Christ*[1]. Ainsi, d'après saint Paul, la mauvaise Communion est un sacrilège, un attentat contre la personne même de Notre-Seigneur. Attentat le plus monstrueux ! Ici, ce que l'on profane, ce n'est point la sainteté d'un temple, ce n'est point la dignité d'un ministre de Dieu, ce ne sont point les vases sacrés qui servent à son culte ; mais, la très sainte humanité de Notre-Seigneur, la personne même du Verbe de Dieu. Communier indignement, c'est forcer le Saint des Saints à descendre dans un cœur rempli des ordures du péché ; c'est faire une horrible alliance entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial, entre le ciel et l'enfer, entre le Fils de Dieu et le prince de l'abîme ! Si vous voyiez un malheureux jeter dans la boue une parcelle consacrée, vous reculeriez d'horreur à la vue d'un tel forfait ; il serait moindre cependant que celui d'une communion sacrilège. Le démon en effet n'est pas dans la boue, mais il est dans le cœur de celui qui reçoit indignement Jésus-Christ. — Attentat le plus audacieux ! Sous l'ancienne loi, Dieu a puni les sacrilèges par les châtiments les plus rigoureux. Oza porte sur l'arche d'alliance, qui n'était cependant que l'escabeau des pieds du Seigneur, une main téméraire, et il est immédiatement frappé de mort. Sur la même arche les Bethsamites jettent un regard trop curieux, et, sur le champ, un grand nombre d'entre eux sont exterminés. Balthasar, dans la dernière nuit de son règne, profane les vases sacrés,

[1] I Cor., XI, 27.

que Nabuchodonosor avait rapportés de Jérusalem, et, pendant son orgie nocturne, il voit, tout pâle d'effroi, une main mystérieuse tracer sur la muraille la sentence de sa condamnation. Et c'est ce Dieu, vengeur du sacrilège, que l'indigne communiant ose outrager en personne ! Il a la folle audace d'introduire injurieusement dans son cœur le Maître du ciel et de la terre, qui tient entre ses mains le tonnerre et les éclairs, et par qui, instantanément, il pourrait être foudroyé et précipité dans les gouffres éternels ! — Attentat le plus injurieux à tout ce qu'il y a de saint au ciel et sur la terre. Il offense Dieu le Père, qui voit son Bien-Aimé, l'objet de ses complaisances, plongé dans le cloaque d'une conscience impure ; il offense Dieu le Fils, qui voit son humanité sainte odieusement maltraitée ; il offense Dieu le Saint-Esprit, qui voit si indignement profané le chef-d'œuvre de ses mains ; il offense la très sainte Vierge, qui voit en gémissant son divin Fils, le Sauveur du monde, devenir pour quelques-uns un sujet de condamnation ; il offense l'Eglise triomphante, qui voit le pain des anges devenu la nourriture des animaux immondes ; il offense l'Eglise militante, qui voit le plus précieux de ses joyaux, le plus riche de ses trésors, le plus auguste de ses Sacrements, méprisé et foulé aux pieds !

Pour quiconque a du cœur, le crime de Judas inspire un dégoût profond. Le nom du traître n'a traversé les âges qu'accompagné d'un cortège de haines et de malédictions, et l'on ne saurait adresser à quelqu'un une plus flétrissante injure que de l'appeler *Judas !* Eh bien ! le profanateur de l'Eucharistie renouvelle le crime de l'apôtre infidèle. Comme Judas, et plus que Judas, il a été comblé des faveurs de Notre-Seigneur ; comme Judas, il livre son divin Maître, non aux princes des prêtres et aux pharisiens, mais au démon, qui règne dans son cœur. Et pourquoi le livre-t-il ? Pour moins de trente deniers :

pour une vile passion, pour un lâche respect humain, pour une méprisable vanité. Il le livre sous les dehors de l'amitié. Il s'approche de la sainte Table, les yeux baissés et les mains jointes ; il fléchit hypocritement les genoux ; puis, comme Judas, il donne au Sauveur le baiser de la trahison. Que dis-je le baiser ? Il se sert du plus expressif symbole de l'amour pour mieux outrager son Seigneur ; il se l'incorpore pour mieux le trahir, et, plus dur que le roc, il ne se laisse pas toucher par sa douce voix qui lui dit au fond du cœur : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? C'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'Homme!* [1]

Oui ! l'indigne communiant est un traître ; disons le mot : c'est un Judas !

Mais dévoilons plus complètement encore ce grand mystère d'iniquité. La mauvaise Communion est un sacrilège, c'est une trahison ; c'est plus que cela : c'est un déicide. *Celui,* dit saint Paul, *qui commet un péché mortel, crucifie de nouveau Jésus-Christ dans son cœur et le traite avec dérision* [2]. Si jamais, n'est-ce pas dans la Communion sacrilège, que ces paroles ont leur plein accomplissement ? Oui ! Jésus-Christ est crucifié à la Table sainte et dans des circonstances mille fois plus odieuses que sur le Calvaire. — Il n'est pas dit des bourreaux de Jérusalem qu'ils furent du nombre de ces aveugles que Notre-Seigneur avait éclairés, de ces boiteux à qui il avait rendu l'usage de leurs membres, de ces morts qu'il avait ressuscités. Mais l'indigne communiant, au baptême, a été régénéré dans le sang du Sauveur, a reçu le caractère d'enfant de Dieu, est devenu la chair de sa chair, l'os de ses os, a été admis à la communication de ses mystères, a été associé à l'espérance de ses promesses, et se voit chaque jour comblé de nouveaux bienfaits. Et cependant il cru-

[1] Luc, XXII, 48.
[2] Heb., VI, 6.

cifie son Seigneur ! — Les Juifs déicides ne connaissent point Jésus-Christ ; par leur faute, il est vrai ; mais enfin, dit l'Apôtre, *s'ils l'eussent connu, ils ne l'auraient point crucifié*[1]. Mais les profanateurs de l'Eucharistie auront-ils la même excuse ! Ah ! ils connaissent bien Notre-Seigneur, eux ! Les voiles sacrés qui le couvrent ne le dérobent point au regard de leur foi ; ils savent que c'est « le Seigneur de gloire, » le Fils du Très-Haut, leur Créateur, leur Rédempteur et leur Juge. Et ils le crucifient ! — Au Calvaire, l'immolation de Jésus-Christ ne fut pas sans gloire. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que toute la nature le reconnut pour son auteur ; le soleil s'obscurcit, la terre trembla, les rochers se fendirent, les morts ressuscitèrent, le Centurion revint en se frappant la poitrine. Mais, à la Table sainte, la mort mystique du Sauveur est un mystère tout d'humiliation. Rien ne le dédommage des affronts qu'il a à subir. — Enfin, le crime de ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, à Jérusalem, fut utile à tous les hommes. C'est par l'effusion de son sang répandu que le Sauveur réconcilia le monde avec Dieu, racheta nos âmes de la mort, triompha de l'enfer et mérita les grâces qui devaient sanctifier les élus pour l'éternité. Mais l'immolation de la Table sainte n'a pas ces beaux résultats ; là, le bourreau, en outrageant la divine Victime, se tue lui-même : aussi, tandis que Jésus-Christ soupirait avec impatience après son sacrifice du Calvaire, pour la croix de la Table sainte, il n'a, dit saint Augustin, que de l'horreur et du dégoût !

II

Malheur ! disait Notre-Seigneur, en parlant du premier profanateur de l'Eucharistie, malheur à cet

[1] I Cor., II. 8.

homme ! Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né ![1] Malheur, dirons-nous, malheur à celui qui communie indignement ! Malheur au point de vue temporel, d'abord. Les Communions sacrilèges sont souvent punies par la perte des biens, de l'honneur, de la santé, de la vie. « Si un grand nombre parmi vous, disait l'Apôtre aux Corinthiens, sont malades, languissants, faibles, paralysés dans leurs membres, frappés de mort subite (mort, disons-le en passant, si fréquente de nos jours), c'est parce qu'ils profanent le corps et le sang de Jésus-Christ. *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi*[2]. » Et saint Cyprien et saint Jean Chrysostome ne craignaient pas d'attribuer à la profanation de la divine Eucharistie, les calamités publiques de leur temps. Mais laissons de côté les châtiments temporels, pour ne nous occuper que des châtiments spirituels, qui sont bien autrement lamentables.

Ecoutez parler saint Paul, et vous comprendrez l'étendue du malheur de celui qui communie indignement.

De certains péchés, il est écrit dans les saintes Lettres, que celui qui les commet sera condamné, *condemnabitur ;* pour d'autres plus graves, qu'il est déjà jugé, *jam judicatus est ;* mais il n'en est point dont l'anathème égale celui de la Communion sacrilège. *Quiconque,* dit saint Paul, *mange indignement le corps du Seigneur et boit son sang indignement,* MANGE ET BOIT SA PROPRE CONDAMNATION ![3] Quelle parole ! « Il mange et boit sa propre condamnation, » c'est-à-dire : la céleste nourriture qu'il profane est un poison qui s'incorpore à lui, qui pénètre dans l'intime de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition destinée au feu ! « Il mange et boit sa propre condamnation, » c'est-à-

[1] Marc., XIV, 21.
[2] I Cor., XI, 30.
[3] Cor., XI, 29.

dire que la sentence de mort prononcée contre lui se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui, en sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler ! « Il mange et boit sa propre condamnation, » c'est-à-dire que le Sacrement profané ne laisse presque plus d'espérance de retour, et que communier indignement, c'est encourir le malheur de l'impénitence finale ! O Seigneur Jésus, quel étrange renversement ! Vous vous êtes mis dans la sainte Eucharistie pour être l'aliment de nos âmes, une source de bénédictions, un gage de résurrection glorieuse ; comment se fait-il que, pour certains chrétiens, vous devenez un poison fatal, un principe de malédiction, un sceau de réprobation ? Ah ! ce n'est pas votre faute, mais celle des âmes perverses, qui trouvent la mort jusque dans la plénitude de la vie !

Non pas cependant que la Communion sacrilège soit un crime irrémissible. Si grands que soient nos péchés, la miséricorde de Dieu les dépasse de l'infini. Il est vrai toutefois que la Communion sacrilège est rarement pardonnée, parce qu'il est rare qu'on s'en repente véritablement. Le profanateur de l'Eucharistie est tristement abandonné de Dieu en punition de son crime ; il tombe sous la sujétion de Satan ; il est frappé d'endurcissement ; il s'endort tranquillement dans le crime, et souvent la mort vient le surprendre dans cet état, à moins qu'il ne sorte de son effrayante sécurité pour se livrer aux horreurs du désespoir.

Voilà bien ce qui s'est réalisé dans la personne du premier profanateur de l'Eucharistie. A peine a-t-il consommé son crime qu'il est abandonné de Dieu. Chose remarquable ! Il est détracteur, et le Sauveur le souffre ; il est voleur, et le Sauveur le souffre ; il vend, par un odieux marché, son bon Maître trente deniers, et le Sauveur le souffre ; il communie indignement, Jésus-Christ ne peut le souffrir. Il l'aban-

donne. *Ce que vous faites*, lui dit-il, *faites le vite!*[1] C'est comme s'il lui disait: Je vous ai averti, je vous ai sollicité, je vous ai pressé; rien n'a pu vaincre votre obstination. Allez donc, périssez, puisque vous voulez périr! Et aussitôt Satan s'empare de l'apôtre infidèle, *post buccellam, tunc introivit in eum Satanas*[2]. Il s'endurcit dans le crime; il n'entend plus la voix du remords; il est insensible aux miracles et aux tendres reproches du Sauveur, au jardin des Olives; il accomplit cyniquement sa trahison. Puis, quand il vient à réfléchir à la noirceur de son crime, il tombe dans un irrémédiable désespoir. « J'ai péché, dit-il, *peccavi;* » mais ce n'est qu'un cri de Caïn et d'Antiochus, et, tandis que ceux qui ont crucifié Jésus-Christ, quoi qu'ils fussent de grands coupables, se convertissent, lui, il met le sceau à sa réprobation en se donnant une mort volontaire. C'est que, suivant l'expression terrible de l'Apôtre, IL AVAIT MANGÉ ET BU SA PROPRE CONDAMNATION!

Voilà la grièveté de la Communion sacrilège.

C'est un crime souverainement injurieux à Dieu, parce que c'est un horrible sacrilège, une infâme trahison, un affreux déicide. C'est un crime souverainement préjudiciable au coupable, puisqu'il le constitue dans un état de réprobation et le met sur le chemin de l'impénitence finale. Comme conclusion de ce discours, concevons une horreur profonde, irréconciliable, pour ce forfait. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous l'avions commis, recourons à l'infinie miséricorde de Dieu, pleurons notre faute avec les larmes d'un vrai repentir, et Dieu nous pardonnera. Prenons la résolution de ne jamais approcher de la Table sainte avec une conscience souillée ou seulement embarrassée, et disons en terminant avec

[1] Joan., XIII, 27.
[2] *Ibid.*

l'Eglise : « O Seigneur, vous qui nous avez donné votre corps sacré et votre sang précieux, pour être le céleste aliment de nos âmes, ne permettez pas qu'ils nous deviennent un sujet de condamnation, mais bien plutôt le gage de la bienheureuse éternité ! »

Il aurait mieux valu pour lui qu'il ne fût jamais né !

Saint Marc.



LIVRE QUATRIÈME

Jésus le Compagnon de notre pèlerinage dans la Très Sainte Eucharistie

---

CHAPITRE I

DU GRAND BIENFAIT DE LA PRÉSENCE RÉELLE

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.

Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.

(Matth., XXVIII, 20).

Nous lisons dans la vie de M. Olier, un des hommes qui ont le plus fait pour le culte du Très Saint Sacrement, qu'il saisissait toutes les occasions pour honorer et exalter la divine Eucharistie. « Je voudrais, disait-il, à l'imitation de Jésus-Christ, après avoir consacré mes journées au travail, passer mes nuits en prière, surtout en face du Tabernacle. Oh ! que j'aurais de plaisir à veiller toutes les nuits, comme une lampe ardente devant l'Hostie sainte, faisant ainsi l'office de saint Jean-Baptiste que Notre-Seigneur appelle une lampe ardente et luisante ! » Ordinairement, quand il y avait deux voies

pour aller où l'appelait quelque affaire, il passait dans les rues où il y avait le plus d'églises, pour être toujours plus proche du Très Saint Sacrement. Ah ! c'est qu'il comprenait le don de Dieu ! C'est qu'il savait apprécier *la grandeur du bienfait* de la Présence Réelle ! C'est qu'il était persuadé que c'est *la plus grande faveur* que Dieu puisse faire à la terre !

I

Etre avec Dieu, jouir de la présence de Dieu, est un *ineffable bienfait,* pour lequel nous ne saurions rendre à la miséricorde divine de trop ferventes actions de grâces.

I. Et en effet, il y a d'abord dans ce bienfait *un insigne honneur* fait par le Créateur à la créature. Recevoir la visite d'un grand de la terre est une faveur enviée ; être visité par un prince de la cour céleste, ce serait une fortune plus grande encore ; et s'il nous était donné d'être honoré d'une apparition de l'auguste Marie, de la Reine du ciel, oh ! que nous serions heureux, comme notre cœur déborderait de joie ! Nous nous écrierions avec sainte Elisabeth : *D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ?*[1] Mais, si Dieu lui-même se manifestait à nous, les expressions nous manqueraient pour traduire notre bonheur. Chez les Juifs, c'était quelque chose de si grand de voir Dieu qu'on était persuadé qu'on ne pouvait contempler sa face sans mourir. Moïse, parce que Dieu accompagnait de sa protection visible les campements d'Israël, s'écrie : *Il n'y a point de nation, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches*

[1] Luc, I, 43.

d'elle que notre Dieu est proche de nous![1] Et, après la dédicace du temple, quand Dieu eût rempli ce lieu sacré de sa gloire, quand, protestant qu'il y serait toujours présent pour exaucer les demandes de ceux qui viendraient y prier, il eût fait descendre le feu du ciel pour consumer les victimes, Salomon ravi d'admiration disait : *Qui aurait jamais pensé que Dieu eût daigné venir habiter sur la terre? Qui aurait jamais cru que Dieu eût voulu faire son séjour parmi les hommes?*[2]

II. En second lieu, le bienfait de la présence divine est *une magnifique satisfaction* donnée au plus noble et au plus impérieux besoin de notre nature : LE BESOIN DE DIEU! La plante désire le soleil ; la pierre tend vers son centre ; le fer vole à l'aimant qui l'attire ; l'homme soupire après Dieu, il s'élance vers lui de toute l'énergie de ses aspirations. L'Epouse des cantiques sort hors de la ville et demande anxieusement aux gardes : *N'avez-vous point vu mon bien-aimé?* Belle image des désirs impatients de l'âme humaine qui cherche son Dieu sans relâche et n'a point de tranquillité qu'elle ne l'ait trouvé. David a exprimé le sentiment de tous en disant : « Mon âme a soif de vous, ô mon Dieu, *Sitivit in te anima mea!*[3] » Ah! c'est que, selon la parole du grand évêque d'Hippone, Dieu nous a faits pour lui, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il repose en lui : *Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Mais, quand l'homme jouit de la présence de son Dieu, quel apaisement, quelle joie, quelle ivresse de bonheur! Les pasteurs de Bethléem, après avoir contemplé leur Dieu, sous les traits d'un doux enfant, s'en retournent inondés des plus suaves délices ; ils remercient

[1] Deut., IV, 7.
[2] III Reg., VIII, 27.
[3] Ps. LXII, 2.

Dieu, ils le glorifient dans la plus vive allégresse[1]. Et le vieillard Siméon, qui reçoit dans ses bras le Désiré des nations, est si complètement satisfait, si transporté de joie, qu'il ne souhaite plus rien sur la terre. « C'est maintenant, ô Seigneur, s'écrie-t-il dans son enthousiasme, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, suivant votre parole ; car mes yeux ont vu votre Salut : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum, in pace; quia viderunt oculi mei Salutare tuum !* [2] » Et le ciel, est-ce autre chose qu'un éternel *Te Deum* chanté devant la face de Dieu ?

III. La présence divine est un insigne bienfait, parce qu'*il en renferme une infinité d'autres*. Dieu est la souveraine bonté, la souveraine puissance, la souveraine munificence. Partout il marque sa présence visible par des faveurs incomparables. Il est la lumière, il éclaire ; il est le feu consumant, il embrase ; il est la félicité par essence, il console et rend heureux ; il est la vie, il guérit et ressuscite ; il est la richesse, il vient au secours de la pauvreté ; il est la voie, il enseigne le chemin ; il est la vérité, il dissipe les ombres de l'erreur ; il est la force, il soutient la faiblesse ; il est la Providence, il fait plier les événements au bien de ceux qui l'aiment... Bienheureux ceux qui peuvent vivre en sa présence ! Bienheureux sommes-nous, nous à qui Dieu s'est donné, nous avec qui Dieu demeure, nous qui pouvons le visiter aussi souvent que nous le voulons !

II

Jamais, en effet, Dieu n'a été plus présent à l'homme que par la Présence Réelle. Dans l'espèce, c'est le *bienfait des bienfaits*.

[1] Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum. (Luc, II, 20).
[2] Luc, II, 29 et seq.

La Présence Réelle ! Mais c'est Dieu effaçant les distances infinies qui le séparent de notre néant, c'est Dieu se rapprochant de nous, c'est Dieu habitant avec nous pour recevoir nos hommages, pour entendre nos prières, pour nous combler de ses faveurs, c'est Dieu voilant complètement sa gloire, s'anéantissant sous les viles apparences du pain pour nous donner un plus libre accès auprès de lui, c'est Dieu prodigue de lui-même pour sa misérable créature !

Je l'accorde, Dieu, depuis le commencement du monde, s'est montré plusieurs fois à l'homme ; mais jamais avec autant de bonté que dans la Présence Réelle.

Il apparut à Adam dans le Paradis terrestre ; il apparut aux Patriarches ; à Abraham sous le chêne de Mambré, à Isaac pour être son consolateur, à Jacob pour le bénir, à Job dans les déserts de l'Arabie, à Moïse dans le buisson ardent et sur le mont Sinaï. Mais, dit Tertullien, par ces apparitions, faites avec des corps d'emprunt, le Verbe de Dieu ne faisait en quelque sorte qu'essayer notre humanité ! Plus tard, il dressa sa tente au milieu des pavillons d'Israël, servant de guide au peuple élu dans ses marches et ses campements ; et, après avoir fait de l'arche d'alliance le trône de sa gloire, il daigna résider dans le temple de Salomon, où il rendait ses oracles du haut du Propitiatoire et couvrait les Juifs d'une spéciale protection. Mais quelle différence entre cette présence invisible, qui ne se faisait sentir que par les effets d'une bienveillance plus marquée, et la Présence Réelle ! La Présence Réelle, c'est Jésus-Christ lui-même, et tout Jésus-Christ, avec son humanité et sa divinité ! En sorte que, quand je suis au pied du Tabernacle, c'est effectivement Jésus-Christ que je visite ; c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne ; c'est avec Jésus-Christ que je converse ! C'est Jésus-Christ avec sa

sainte âme, en qui sont entassés tous les trésors de la science et de la sagesse, avec son cœur divin tout brûlant d'amour pour moi, avec ses mains et ses pieds percés pour expier mes péchés, avec sa tête ceinte du diadème étincelant des blessures de la couronne d'épines qui se sont changées en autant de pierres précieuses de la plus éclatante beauté, avec ses yeux si bons et si doux, avec ses oreilles toujours ouvertes à nos supplications ! C'est Jésus-Christ avec sa divinité aussi véritablement, aussi réellement, aussi substantiellement que dans le ciel ; aussi véritablement, aussi réellement, aussi substantiellement qu'en Judée, aux jours de sa vie mortelle, en sorte que dans toute la rigueur du terme nous pouvons nous écrier en parlant de nos églises : Vraiment Dieu est ici ![1]

Oui, la vraie définition de la Présence Réelle est celle qu'a donnée le plus grand Docteur de l'Eglise catholique, saint Augustin : C'est l'extension et la perpétuité de l'Incarnation ! Certes, nous aurions eu raison d'être pris d'une sainte jalousie, si Notre-Seigneur se fût contenté d'une apparition de trente-trois ans dans la Judée. Mais, en montant au ciel, il n'a pas voulu nous laisser orphelins. Dans sa sagesse, il trouva moyen de résider au milieu des Elus dans le Paradis, sans quitter ses enfants de la terre ; et, *pèlerin sublime de l'amour,* il descend à travers les siècles pour continuer à toutes les générations la faveur de sa Présence. « Vous enviez, dit saint Jean Chrysostome, le sort d'une hémorrhoïsse qui touche les vêtements de Jésus-Christ ; d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes ; des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre dans ses courses apostoliques ; de ses disciples avec qui il conversait familièrement ; des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut

[1] Gen., xxviii, 16.

qui sortaient de sa bouche ; vous appelez heureux ceux qui le virent : bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain ! Mais venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez le saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie ! » Aujourd'hui comme autrefois, de son Tabernacle, Notre-Seigneur instruit les ignorants ; il guérit les malades ; il accueille avec bonté les enfants ; il convertit de nouvelles Samaritaines ; il réhabilite les Magdeleines repentantes ; il délivre les possédés ; il ramène les brebis égarées ; il multiplie les pains pour rassasier les multitudes affamées ; en un mot, il ne vit que pour nous !

Est-ce assez ? Non. Nous n'avons pas encore bien dit ce qu'est le bienfait de la Présence Réelle. C'est plus que l'Incarnation renouvelée et perpétuée ; C'EST L'INCARNATION COMPLÉTÉE ! Comme on l'a dit, les conditions dans lesquelles nous trouvons Jésus-Christ dans l'Eucharistie sont supérieures à celles sous lesquelles il se montra aux Juifs, ses contemporains. Trois limites rendaient, si l'on peut parler ainsi, l'Incarnation insuffisante ; la limite du temps, la limite de l'espace et la limite de l'union : l'Eucharistie efface ces limites ! Jésus, aux jours de sa vie mortelle, n'était présent qu'un instant dans les villes et les bourgades qu'il évangélisait. Par l'Eucharistie, sa présence au milieu de nous dure non point un jour, non point trente-trois années, mais elle est *perpétuelle ;* elle a commencé après l'Ascension, elle se continuera sans interruption jusqu'à ce que, au seuil de l'éternité, le dernier prêtre ait célébré la dernière Messe. Autrefois, Jésus ne se manifestait qu'en un seul endroit. Par l'Eucharistie, il est en tous lieux, sa présence est *universelle*, on le retrouve chez les peuples les plus barbares et dans les nations les plus civilisées, il habite à la fois des milliers et des milliers de villes, partout où un

prêtre a prononcé, en son nom, sur un peu de pain et sur un peu de vin, les paroles augustes de la Consécration. Il y a aujourd'hui dans l'univers un nombre incalculable de Bethléems, de Nazareths et de Calvaires ! Le globe terrestre est devenu une Terre-Sainte ; la Palestine s'est agrandie ; elle embrasse le monde entier ! J'ajoute que la Présence Réelle est une présence plus aimante, *plus intime* que la présence de l'Incarnation. L'homme est présent à l'homme par le corps : c'est là une présence comme matérielle et fort incomplète. Il lui est présent par l'âme ; l'âme qui se révèle par le regard, par l'expression du visage. Ce n'était point suffisant pour l'amour de Jésus-Christ. Il veut que nous le mangions. Qui l'aurait cru, si le Verbe de vérité n'avait parlé ? Qui l'aurait imaginé, si la sagesse incréée ne l'avait inventé ? O ciel ! son corps s'unit à notre corps par les liens les plus mystérieux ; son âme pénètre notre âme de la manière la plus ineffable ; sa divinité s'empare de tout notre être pour nous diviniser ! Quels mystères ! Quelle charité ! Quel inénarrable bienfait !

Livrons nos cœurs aux sentiments qui doivent les animer en face de l'incompréhensible charité de notre Dieu. Sentiment de reconnaissance. Disons avec le célébrant pendant les saints Mystères : « Véritablement il est convenable, il est juste, il est nécessaire, il est salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux, ô Seigneur très saint, ô Père tout-puissant, ô Dieu éternel, : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere !* [1] Sentiment de bonheur et de joie. C'est le prophète qui nous y invite en disant : « Tressaille d'allégresse, entonne le cantique de la louange, peuple de Sion ; parce qu'au milieu de toi réside Celui qui est grand, le Saint d'Israël, » *Exulta et*

[1] Ex Lit. cath.

lauda habitatio Sion, quia magnus in medio tui sanctus Israël ! [1] Sentiment d'amour pour Jésus-Christ qui nous a tant aimés, *sic nos amantem quis non redamaret ?*

La religion tout entière est renfermée dans une idée unique, dans l'idée de la Présence Réelle de Dieu au milieu des hommes. EMMANUEL, DIEU AVEC NOUS, VOILA TOUTE LA RELIGION !

P. LACORDAIRE.



[1] Is., XII, 6.

CHAPITRE II

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « NOTRE DIEU AVEC NOUS »

Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum « nobiscum Deus. »

Il sera appelé Emmanuel, ce qui signifie « Dieu avec nous. »
(Matt., I, 23).

Notre-Seigneur, ayant rencontré l'aveugle-né, quelques jours après l'avoir guéri, lui adressa cette parole : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » — Et qui est-ce, Seigneur, afin que je croie en lui ? — C'est celui-là même qui te parle, répondit Jésus. Et aussitôt l'aveugle-né, se prosternant devant notre divin Sauveur, l'adora en s'écriant : « Je crois, Seigneur ! [1] » Que cette scène est touchante et pleine d'enseignement ! Quelle bienveillante condescendance de la part du Fils de Dieu ! Quelle foi franche, sincère et profonde de la part de l'aveugle-né ! Quelle leçon instructive de ce que nous devons être pour l'Eucharistie, qui est l'Emmanuel, c'est-à-dire : « Dieu avec nous. » La foi nous enseigne en effet que le Verbe fait chair réside dans le Tabernacle, caché sous les espèces sacramentelles. Ravivons dans notre esprit cette vérité fondamentale, et concluons à l'obligation

[1] Joan., IX, 35 et 38.

stricte où nous sommes d'observer dans nos églises le respect le plus profond et le plus religieux.

I

Tous les fidèles croient à la Présence Réelle ; mais bien peu ont une foi pénétrée, sentie, réfléchie. On croit, mais d'une croyance superficielle, pleine de nuages et d'obscurité, d'une croyance qui est comme blasée par l'habitude ou la routine.

Si on y songeait sérieusement, quelle impression ferait sur l'âme cette vérité aussi certaine que consolante : au milieu de nos habitations, à l'église, sur l'autel, dans le Tabernacle, réside Jésus-Christ, le Verbe fait chair, mon Dieu ! Quel ineffable mélange de joie, de saisissement, de religieuse terreur, n'éprouverait-on pas en pénétrant dans le temple sacré !

Notre Dieu est présent sur l'autel, c'est-à-dire que, quand je suis agenouillé au pied du Tabernacle, je suis en face de la plus haute dignité qui soit, en face de l'infinie Majesté devant laquelle le ciel avec ses splendeurs, la terre avec ses richesses, la mer avec ses abîmes, les montagnes avec la masse de leurs rochers, les nations avec leurs innombrables enfants, sont comme s'ils n'étaient pas. *quasi non sint, sic sunt coram eo !* [1]

Notre Dieu est présent sur l'autel, c'est-à-dire que, quand j'entre dans une église, je suis en face de la sainteté par essence qui *découvre des taches jusque dans les anges* [2], en face de cette puissance sans bornes à qui tout obéit, qui fait entendre sa voix au néant et qui commande aux choses qui ne sont pas comme à celles qui ont l'existence ; en face de cette

[1] Is., XL, 17.
[2] Job., IV, 18.

sagesse qui éclaire tout, de cette providence qui gouverne tout, de cette immensité qui remplit tout ; en face du créateur, du conservateur, du modérateur de l'univers ; en face de l'infiniment grand, de l'infiniment bon, de l'infiniment juste ; en face de Celui qui a pour âge l'éternité, pour nom CELUI QUI EST, pour empire le ciel et la terre, pour palais une lumière inaccessible, pour vêtements la beauté et la gloire, pour ministres les esprits angéliques !

Dieu est présent sur nos autels ! Pensée qui domine tous nos devoirs à l'égard de l'Eucharistie ; pensée fondamentale pour la piété catholique ; pensée qui doit nous remplir de bonheur, de consolation et de joie, mais qui doit *avant tout* nous pénétrer de religion et de respect, quand nous avons l'honneur d'être dans le Lieu saint. Oui, ô Jésus mon Sauveur, je crois avec saint Thomas que, dans l'Eucharistie, *vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu !* [1] Oui, je crois avec saint Pierre que, malgré vos excessifs anéantissements dans l'Hostie sainte, *vous êtes le Fils du Dieu vivant !* [2] Oui, avec le patriarche Jacob, je confesse que, dans nos églises, *Dieu est véritablement présent* [3]. Je le crois, et je veux que ma conduite soit une preuve authentique de ma foi !

II

Quitte ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte [4], disait Dieu à Moïse, quand il lui apparut dans le buisson ardent ; il nous redit sans cesse la même parole, du Tabernacle où il est continuellement présent. *Tremblez à l'approche de mon Sanc-*

[1] Joan., XX, 28.
[2] Matth., XVI, 16.
[3] Gen., XXVIII, 16.
[4] Ex., III, 5.

tuaire[1]; ce sentiment nous est encore plus strictement commandé qu'aux Juifs, car la Présence de Dieu dans les temples catholiques est bien supérieure à celle dont il honorait le Sanctuaire d'Israël. Quoi de plus naturel ? On se surveille, on se compose, on est saisi de respect quand on entre dans le palais des grands. La maison de Dieu serait-elle au-dessous de l'habitation des hommes ?

Le temple chrétien, nous l'avons expliqué ailleurs avec détail[2], est un ciel par la présence du Dieu trois fois saint qui l'habite ; il faut aussi que ce soit un ciel par les empressements et les hommages qui y sont rendus au Maître de l'univers. Nous devons dans nos églises imiter les hommages, les respects, les adorations de la céleste Jérusalem. Oh ! comme les saints, ces hommes animés véritablement de l'Esprit de Dieu, ont été et sont encore fidèles à ce devoir sacré ! Pour ne citer que l'illustre évêque de Genève, saint François de Sales, on était édifié en voyant son attitude au pied des autels. « Qu'il était beau, nous dit un de ses biographes[3], de le voir à genoux en face du Très Saint Sacrement, avec une si profonde humilité, une contenance si modeste, une attention si sérieuse ! Jamais vous ne l'auriez vu regarder çà et là. Il ne crachait point, il ne remuait point, il semblait immobile comme une statue. Il demeurait la tête nue, en quelque temps que ce fût, et, quoique les mouches le piquassent jusqu'au sang, jamais pourtant il ne les chassait, aimant mieux souffrir patiemment et sans bouger cette pressante importunité que de commettre la moindre incivilité à la face de son doux Maître ! »

Imitons les saints. Joignons nos hommages, quand nous sommes dans le lieu saint, à ceux des anges

[1] Levit., xxvi, 2.
[2] Tome Ier, livre Ier, ch. xiv, *L'Eucharistie est le Paradis sur terre.*
[3] Le P. de la Rivière.

qui environnent le Tabernacle ; disons avec David : « Je vous glorifierai, ô Seigneur, en me souvenant que les anges sont là, auprès de vous. *In conspectu angelorum psallam tibi!* [1] »

III

Entrons dans quelques détails, afin de bien comprendre la pratique du respect à l'égard de notre Dieu présent sur nos autels. Ecoutons parler un des hommes qui, à notre époque, ont le plus travaillé pour faire connaître et aimer Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement [2].

Il nous faut entourer la sainte Eucharistie de toutes sortes de respect et d'honneur : c'est une conséquence nécessaire de notre foi à la sainte Présence de Notre-Seigneur.

Ainsi, il ne faut jamais omettre les génuflexions en entrant dans l'église ou en sortant ; j'entends la belle génuflexion liturgique, où le genou droit touche la terre, et qui se fait non pas par manière d'acquit, non pas par routine, mais posément, religieusement, en union de l'âme qui s'abaisse devant Dieu et qui l'adore. Il y a bien peu de gens qui fassent saintement la génuflexion. S. Thomas d'Aquin, ce grand génie, dès qu'il apercevait le saint Tabernacle, faisait la génuflexion en disant ces paroles, qui en expriment bien le sens : « *Tu Rex gloriæ, Christe*, vous êtes le Roi de gloire, ô Christ ; » et ses yeux demeuraient fixés avec amour sur le saint Tabernacle.

Rien n'est petit dès qu'il s'agit du Saint-Sacrement. Aussi voit-on, dans la vie des saints, les plus grands serviteurs de Dieu attacher une importance

[1] Ps. CXXXVII, 1.
[2] Mgr de Ségur.

considérable aux moindres prescriptions destinées à entourer de respect le Très Saint Sacrement. Saint Charles Borromée, saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul ne toléraient aucune infraction à ces règles de liturgie, pas plus chez les autres que pour eux-mêmes.

A plus forte raison ne doit-on pas se permettre de parler inutilement dans les églises, où repose le Saint-Sacrement, de s'y dissiper, d'y prendre des libertés insignifiantes par elles-mêmes, tant qu'on voudra, mais toujours incompatibles avec le religieux respect qui doit remplir l'âme d'un chrétien, en présence de Notre-Seigneur. Ici, le sans-gêne est encore bien plus interdit que dans le salon du plus grand prince.

Quand un homme de foi, un homme qui croit tout de bon, entre dans une église ou dans une chapelle qui renferme le Saint-Sacrement, on voit immédiatement à son maintien, à son visage, à sa démarche, qu'il se présente devant Dieu. Voyez avec quel respect il fait son signe de croix, en prenant l'eau bénite. Voyez comme sa génuflexion exprime l'adoration et les sentiments de foi qui lui remplissent le cœur. Voyez comment, à peine arrivé à sa place, il s'agenouille aussitôt, se met en prière, et demeure là, impassible et recueilli, ne faisant attention qu'à son Dieu présent au Tabernacle, ne s'occupant pas de ce qui se passe autour de lui, et priant de tout son cœur. Comme c'est beau, comme c'est bon, de voir ainsi adorer le Saint-Sacrement ! C'est un vrai sermon que prêche, sans s'en douter, tout fidèle animé d'une foi vive à la Présence Réelle !

Hélas ! combien il en est qui manquent aux règles du respect !

Voyez entrer les catholiques dans les églises, continuant la causerie qu'ils avaient commencée dans la rue ; se saluant entre eux, s'ils se connaissent ; se demandant réciproquement des nouvelles. Ils pren-

nent de l'eau bénite pour la forme, font un simulacre de signe de croix, passent devant le Tabernacle sans y faire attention, sans même un salut de tête...

La conclusion de tout ceci, c'est que nous sommes tenus à une foi vive, à une religion pratique, à un respect profond, à un culte plein de délicatesse vis-à-vis du Saint-Sacrement. Si nous avions été avec les Bergers et les Mages à Bethléem, est-ce que nous n'aurions pas partagé leurs respects, leur adoration, leur tenue si honorable pour l'Enfant-Jésus? Eh bien! il n'y a pas deux Jésus; il n'y a pas deux Dieux, mais un seul; et le Dieu de la Crèche est ici sur l'autel: là où est l'Eucharistie, là est Dieu, et la foi en Dieu doit se traduire par la foi en l'Eucharistie qui est DIEU AVEC NOUS; la foi en l'Eucharistie est la vraie foi en Dieu, et toute la foi, toute la religion, se résume dans la foi et la religion du Saint-Sacrement. — La piété qui ne s'établit pas sur ce fondement tourne à la bagatelle, elle peut remuer beaucoup et faire du bruit, elle passe et ne dure pas; ceci, au contraire, est éternel, parce que c'est Jésus lui-même qui en est l'âme et la raison.

Bossuet raconte lui-même, non sans humilité, qu'il fit un jour visiter sa cathédrale au célèbre ministre Claude, le coryphée des protestants avec lequel il eut de si grandes controverses... Quand ils eurent tout vu, le ministre dit à l'évêque: « Est-ce que vous croyez bien à la Présence Réelle! » — « Comment, répond Bossuet, vous me demandez si je crois au mystère de ma foi (Bossuet, sans s'en apercevoir, avait sa soutane déboutonnée, et c'est dans cette tenue négligée qu'il était entré dans l'église). — « Si vous croyiez véritablement, répliqua le ministre, vous ne vous seriez pas présenté dans cet état devant

votre Dieu ici présent! » — Bossuet fut bien humilié, bien peiné; il ajoute qu'il prit de là occasion de ne plus se permettre la moindre négligence devant le Très Saint Sacrement.



CHAPITRE III

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « NOTRE BIENFAITEUR AVEC NOUS »

Adeamus ad thronum gratiæ ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in tempore opportuno.

Approchons-nous du trône de la grâce pour obtenir miséricorde et trouver grâce en temps opportun.

(Heb., IV, 16).

Il est un point dans le dogme de la Présence Réelle qui doit nous remplir de joie et de confiance ; c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ réside sur nos autels avec le désir très ardent de nous faire du bien. Il est dans le tabernacle avec ses yeux pour voir nos misères, avec son cœur pour les soulager[1]. Il y est comme une source inépuisable de toutes les grâces dont nous avons besoin ; il y est pour mener à bonne fin le grand ouvrage de notre salut[2]. Considérons la Présence Réelle sous cet aspect si consolant ; et voyons quelles grâces Notre-Seigneur nous y procure, comme *homme* et comme *Dieu*.

[1] Sanctificavi locum istum ut sit nomen meum ibi in sempiternum. et permaneant oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (II Par., VII, 16).

[2] In illa die erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem in ablutionem peccatoris. (Zach., XIII, 1).

I

Redisons-le nous : dans le tabernacle réside vraiment Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce cœur si bon, si tendre, si miséricordieux, si bienfaisant ; ce cœur qui a multiplié avec tant de profusion les faveurs, pendant sa vie mortelle ; qui guérissait les malades et ressuscitait les morts ; qui ne pouvait voir une misère sans la soulager, entendre une prière sans l'exaucer ; qui n'attendait même pas qu'on implorât sa miséricorde pour l'exercer ; qui ne pouvait voir verser une larme, et pleurait si facilement sur les malheurs de sa patrie et sur les infortunes de ses amis.

Celui qui réside dans le tabernacle, c'est notre « souverain Prêtre, » et il accomplit continuellement en notre faveur l'office de Pontife, en adorant pour nous, en expiant pour nous, en priant pour nous, en remerciant pour nous. Oui, dans le silence du tabernacle, Jésus adore son Père au nom de tous les hommes, et spécialement au nom de tous les chrétiens. Il est le seul et véritable adorateur de Dieu. Il l'adore dignement par des hommages infinis, en s'abaissant plus qu'on ne saurait dire devant sa redoutable majesté, en descendant aux dernières humiliations, en s'anéantissant devant sa face, sous les Espèces sacramentelles. Oui, dans sa prison du tabernacle, le sacrifice achevé, Notre-Seigneur continue à expier les péchés du monde. Dans chaque localité on pèche continuellement : dans chaque localité Jésus-Hostie offre continuellement à Dieu un tribut d'expiation[1]. Sans cesse il implore miséricorde en notre faveur en présentant à son Père son front

[1] Ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris tantum sed totius mundi. (I Joan. II. 2).

couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par les clous du Calvaire, son côté entr'ouvert par la lance du soldat, son corps déchiré par les coups de la flagellation, toutes les plaies enfin qu'il a voulu subir pour notre salut. Par ses humiliations inouïes, il expie notre sot orgueil ; par son dénûment absolu, notre soif des biens périssables ; par sa Passion mystiquement renouvelée, nos sensualités coupables. Chaque sanctuaire est comme un paratonnerre qui nous met à l'abri des foudres vengeresses. De toutes les régions s'élève une voix puissamment et efficacement suppliante : *O Dieu, abaissez un regard sur la face de votre Christ! O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !* [1] Oui, dans le saint tabernacle, Notre-Seigneur fait l'office de Pontife, en priant sans cesse pour nous [2]. Si les voiles qui couvrent nos yeux charnels tombaient, que nous serions étonnés en voyant les biens incalculables que la voix suppliante du Verbe fait chair attire sur le monde. Sa prière est si excellente ! Prière infiniment *éclairée :* son regard plonge au plus profond des cœurs, il discerne tous nos besoins, toutes nos épreuves, toutes nos tentations, et il sollicite la divine clémence en notre faveur. Prière *universelle :* elle s'étend à tous les fidèles, à tous les fils d'Adam, sans exception, pauvres et riches, savants et ignorants, justes et pécheurs. Prière *continuelle :* elle monte sans relâche vers le trône de Dieu, le jour et la nuit, quand nous pensons à notre salut et quand nous le perdons de vue. Même quand nous nous oublions, notre doux Gardien, qui toujours veille, pense à nous et prie pour nous. Prière *agréée* de Dieu : il est le Fils bien-aimé, en qui le Père éternel met toutes ses complaisances. Prière *très efficace :* elle est faite par le Saint des saints qui intercède,

[1] Ps. LXXXIII, 10 et Luc, XXIII, 34.
[2] Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Heb., VII, 25).

moins en demandant une faveur, qu'en exigeant un bien qui lui appartient. Il a mérité toutes les grâces par sa Passion douloureuse, et, quand il prie, c'est comme sa propriété qu'il réclame. Aussi que de grâces il nous obtient : grâces de conversion ; grâces de lumière et de force ; grâces de conseil et de consolation ; grâces de générosité et d'ardeur dans le service de Dieu ; grâces qui soutiennent les bons, qui encouragent les faibles, qui convertissent les méchants !

Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement, c'est le « chef suprême de la sainte Eglise. » Il la protège contre ses ennemis ; il la défend contre les fureurs de l'enfer qui jamais ne prévaudra [1] ; il l'anime de son esprit ; il l'éclaire de ses lumières ; il garde sa doctrine pure de toute erreur ; il y suscite des saints qui, par leurs vertus, confondent les iniquités du monde ; il refoule l'empire de Satan et dilate celui de la vérité ; il veille sur la barque de Pierre au milieu des orages et des tempêtes, et, divin Pilote, il dirige sa course à travers les écueils du siècle, jusqu'à ce qu'elle arrive au port de l'éternité. En vain les vents rugissent, en vain les flots se soulèvent, le vaisseau de l'Eglise est sûr de ne jamais sombrer : IL PORTE JÉSUS-CHRIST ! Et puis, comme on l'a dit avec raison, la Présence Réelle est un magnifique et continuel *sursum corda* jeté à travers le monde. Quel type de sainteté achevée placé continuellement sous les regards des hommes ! Quel exemple permanent, quelle leçon publique et intelligible à tous d'élévation, de sacrifice, d'amour pur et désintéressé ! En face de Jésus-Hostie, que de rêves mauvais éteints, que de résolutions immorales étouffées, que d'actes de vertu provoqués ! Je comprends saint Bonaventure qui s'écrie : « L'Eucharistie, c'est le fondement de l'Eglise ! [2] Sans l'Eucharistie

[1] Portæ inferi non prævalebunt. (Math., XVI, 18).
[2] Per hoc stat Ecclesia. (S. Bon.),

qu'y aurait-il dans le monde, sinon l'erreur et l'impiété ?[1] » Voilà quelques-uns des bienfaits que nous procure Jésus-Hostie considéré *comme homme*. Rien qu'à ce point de vue on peut déjà dire que tous les biens nous viennent avec et par l'Eucharistie[2]. Cette parole sera plus vraie encore si nous considérons les faveurs que Jésus-Christ, *comme Dieu*, nous accorde dans le Très Saint Sacrement.

II

Ne l'oublions pas, pour croître en confiance à l'égard de la Présence Réelle : l'Eucharistie c'est Jésus-Christ, c'est le Verbe incréé fait homme, c'est Dieu avec nous et pour nous. Pleins de cette pensée, allons *avec assurance au Trône de la grâce pour obtenir miséricorde*. Allons demander : notre Hôte divin ne nous refusera rien, tant est grande sa puissance, tant est libérale sa générosité !

L'Eucharistie, c'est le « Tout-Puissant » avec nous. C'est celui qui a créé le monde en se jouant, par un seul acte de sa volonté[3] ; c'est celui à qui rien n'est impossible[4] ; c'est celui qui peut satisfaire avec surabondance nos besoins, quelle qu'en soit la grandeur, quel qu'en soit le nombre[5]. Etes-vous en sollicitude pour le lendemain ; êtes-vous visité par la maladie ? C'est notre Dieu qui nourrit les oiseaux des champs et qui pare avec éclat le lis des cam-

[1] Tolle hoc Sacramentum ab Ecclesia et quid erit in mundo nisi error et infidelitas. (C. II de Præp. ad Miss.).
[2] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa. (Sap., VII, 11).
[3] Dixit et facta sunt. (Ps. CXLVIII, 5).
[4] Non erit impossibile apud Deum omne verbum. (Luc, I, 37).
[5] Potens est Deus omnia facere superabundanter quam intelligimus. (Eph., III, 20).

pagnes ; c'est lui qui est le maître de la vie et de la mort ; il peut vous guérir, ou ce qui vaut mieux, il peut vous accorder la grâce de souffrir avec patience. La mort a-t-elle moissonné quelque existence qui vous est chère, et ouvert du même coup une blessure profonde dans votre cœur ? Notre Dieu est le Dieu de toute consolation [1]. C'est lui qui versait des larmes sur le tombeau de Lazare, son ami, et consolait si tendrement les affligés, pendant le temps de son pèlerinage sur la terre. Allez à lui et il vous dira comme à la veuve de Naïm : « Ne pleurez pas ! [2] » Et ces paroles seront un baume consolateur qui adoucira votre douleur. Etes-vous dans le trouble et l'agitation ? Les passions et le démon excitent-ils dans votre cœur des orages semblables aux tempêtes qui bouleversent l'océan ? Dieu peut rendre le calme à votre âme, comme autrefois, d'un mot, il apaisait les flots courroucés de la mer de Tibériade. La tiédeur aurait-elle paralysé votre cœur ? Seriez-vous de ces chrétiens malheureux qui provoquent le dégoût de Notre-Seigneur ? Dieu peut vous rendre la vigueur spirituelle. Il peut vous commander, comme au paralytique, de quitter ce lit de langueur où vous vous mourez, et de marcher à grands pas dans la voie de la générosité. Enfin seriez-vous ensevelis dans le tombeau du péché ? Votre âme serait-elle enchaînée par les liens des mauvaises habitudes comme par autant de bandelettes funèbres ? *Potens est Deus !* Notre Dieu peut vous rappeler à la vie de la grâce, comme autrefois, d'une parole, il fit sortir Lazare de la tombe. En un mot, quelle que soit l'étendue de vos besoins, la puissance du Dieu de l'Eucharistie la dépasse de l'infini. Allons donc avec confiance à Jésus, d'autant plus qu'il brûle du désir de nous combler de ses bienfaits !

[1] Deus totius consolationis. (II Cor., I, 3).
[2] Noli flere. (Luc., VII, 13).

L'Emmanuel, en effet, c'est « l'infinie Bonté » avec nous. Il se définit lui-même par cette qualité. *Dieu est charité,* dit saint Jean[1]; et saint Bernard a pu dire cette parole sublime de vérité et de douceur : CE N'EST PAS ASSEZ DE DIRE QUE DIEU NOUS AIME ; IL EST L'AMOUR[2]. Oui, Dieu fait servir sa toute puissance à nos intérêts. Sa miséricorde, nous dit l'Ecriture, est vaste comme la terre, sublime comme le ciel, profonde comme la mer. Il veut nous communiquer ses faveurs, à une condition toutefois : c'est que nous les demandions. Pour nous attirer à lui, il prend les titres les plus capables d'exciter notre confiance. Lui, l'Eternel, le Seigneur des seigneurs, le Créateur du vaste univers, s'appelle notre *ami*[3]*;* mieux que cela, notre *père*[4]*;* mieux que cela, notre *mère. Est-ce qu'une mère,* dit-il par son prophète, *peut oublier son enfant? Eh bien, si par impossible, elle le faisait, moi je ne vous oublierais pas*[5]. *C'est moi qui vous le dis, demandez et vous recevrez!*[6] Il confirme sa parole, qui cependant est la vérité même, par l'autorité du serment : *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera*[7]. Il corrobore son serment par la comparaison la plus persuasive. « Est-il parmi vous un père assez méchant pour présenter une pierre à son fils qui lui demande du pain ? ou si celui-ci lui demande un poisson, est-ce qu'il lui donnera un serpent ? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous ne savez refuser ce que vous avez de meilleur à vos enfants, combien, à plus forte raison, votre Père céleste écou-

[1] Deus caritas est. (I Joan., IV, 16).
[2] Deus amorem non tam habet quam ipse est. (S. Bern.).
[3] Joan., XV, 15.
[4] Matth., VI, 9.
[5] Is., XLIX, 15.
[6] Matth., VII, 7.
[7] Joan., XVI, 23.

tera-t-il avec bienveillance les prières de ceux qui l'invoquent ?[1] » Or, notre Dieu est avec ces ineffables dispositions de bonté dans la sainte Eucharistie. Allons donc à lui avec pleine confiance *pour obtenir miséricorde*[2].

O vous qui êtes ignorants des choses de Dieu, le Seigneur des sciences, le Maître divin est présent à l'autel, et il vous appelle pour vous illuminer de ses divines clartés : *Magister adest et vocat te*[3].

O vous qui êtes dans la perplexité, qui hésitez sur le parti que vous avez à prendre ; l'Ange du grand conseil est présent à l'autel ; il vous appelle pour vous indiquer le chemin : *Consiliarius*[4]... *adest et vocat te.*

O vous qui êtes dans la peine, vous qui êtes désolé et n'en pouvez plus ; le grand Consolateur est présent à l'autel, et il vous appelle pour verser sur votre cœur ulcéré un baume salutaire : *Misericors et miserator Dominus*[5]... *adest et vocat te.*

O vous qui êtes faible, vous qui êtes persécuté par le monde, le démon et la mauvaise fortune ; le Dieu fort est présent à l'autel, et il vous appelle pour vous encourager et vous communiquer sa divine énergie : *Deus fortis*[6]... *adest et vocat te.*

O vous qui êtes pauvre, vous qui êtes malade de corps ou d'esprit, vous qui êtes mort à la vie spirituelle ; le Dieu souverain dominateur de l'univers[7], le Dieu de la vie et de la mort[8] est présent sur l'autel, et il vous appelle pour subvenir à tous vos besoins : *Dominator, qui mortificat et vivificat..., adest et vocat te.* Dites-lui : *Seigneur, celui que vous*

[1] Luc, xi, 11, 12, 13.
[2] Heb., iv, 16.
[3] Joan., xi, 28.
[4] Is., ix, 6.
[5] Ps., cx, 4.
[6] Is., ix, 6.
[7] Is., iii, 1.
[8] I Reg., ii, 6.

aimez est malade[1] ; *si vous le voulez, vous pouvez me guérir*[2] ; *guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous*[3].

Terminons ce discours sur les miséricordes de Jésus-Hostie par une page toute brûlante d'un converti[4] qui chante la Présence permanente à l'autel de Jésus, notre aimable et généreux bienfaiteur :

« Jésus-Christ aujourd'hui, ô bonheur, c'est la divine Eucharistie ! Ce mot, peut-on le prononcer sans sentir comme un doux miel sur ses lèvres, comme un feu brûlant dans ses veines ? La divine Eucharistie ! la parole s'arrête, le cœur seul a un langage pour s'exprimer.

« Jésus-Christ aujourd'hui !

« Aujourd'hui, je suis pauvre ; j'ai besoin d'une force qui me vienne d'en-haut pour me soutenir : Jésus-Christ descend du ciel, il se fait Eucharistie, c'est le pain des forts : *Panis confortans*.

« Aujourd'hui, je suis pauvre ; je cherche un abri pour me mettre à couvert ; et Jésus se fait mon asile, se fait Eucharistie ; c'est la maison de Dieu, c'est le Portique du ciel : *Hic est domus Dei et porta cœli*.

« Aujourd'hui, j'ai faim et soif ; je demande un aliment pour rassasier mon esprit et mon cœur, un breuvage pour désaltérer mes ardeurs : et Jésus se fait froment, se fait vin dans l'Eucharistie : *Frumentum electorum et vinum germinans virgines*.

« Aujourd'hui, je suis malade ; j'ai besoin d'un baume bienfaisant pour panser les plaies de mon âme : Jésus se répand comme un onguent précieux au-dedans de moi-même, en me donnant l'Eucharistie : *Impinguasti in oleo caput meum*.

« Aujourd'hui, je suis petit ; comme Zachée, je ne puis m'élever au-dessus des mesquines conceptions

[1] Joan., XI, 3.
[2] Matt., VIII, 2.
[3] Ps. XL, 5.
[4] Le R. P. Hermann.

de la terre : et Jésus descend ; il se fait mon échelle de Jacob ; il se fait Eucharistie : *Scalam stantem super terram et cacumen illius tangens cœlum.*

« Aujourd'hui, j'ai besoin d'offrir à Dieu un holocauste qui lui soit agréable : Jésus se fait victime, se fait sacrifice, se fait Eucharistie : *Juge sacrificium.*

« Aujourd'hui, enfin, je suis persécuté ; il se fait ma cuirasse, il me rend terrible au démon : *Scutum meum et cornu salutis meæ.*

« Je suis devoyé, il se fait mon étoile ; je suis découragé, il me relève ; je suis dans la peine, il me réjouit ; je suis seul, il demeure avec moi jusqu'à la consommation des siècles ; je suis dans les ténèbres et l'ignorance, il m'éclaire et m'instruit ; j'ai froid, il me réchauffe d'un feu pénétrant !

« Mais plus que tout cela, j'ai besoin d'amour, et nul amour ici-bas n'avait pu contenter mon cœur ; et c'est alors surtout qu'il se fait Eucharistie ; et il m'aime et son amour me satisfait, me rassasie, me remplit, me comble, me déborde et me plonge dans un océan de charité et d'ivresse !

« Oui, j'aime Jésus, j'aime l'Eucharistie ! Entendez-le, échos d'alentour ! Répétez-le en chœur, montagnes et vallées ! Redites avec moi : J'aime l'Eucharistie !

« Jésus-Christ aujourd'hui, c'est Jésus avec moi, c'est mon Emmanuel, mon amour, c'est mon Eucharistie ! »

Soyez assuré que de tous les instants de votre vie, le temps que vous passerez devant le divin Sacrement sera celui qui vous donnera le plus de force pendant la vie, le plus de consolation à l'heure de la mort et pendant l'éternité. Soyez persuadé qu'un

quart d'heure de prière devant la sainte Eucharistie vous sera plus profitable que tous les exercices de piété de la journée.

S. ALPHONSE DE LIGUORI.



CHAPITRE IV

LA PRÉSENCE RÉELLE, C'EST-A-DIRE « L'AMI DE NOS AMES AVEC NOUS »

Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.

Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs; vous êtes mes amis.

(Joan., xv, 15).

Quel bien précieux qu'un ami véritable! C'est une richesse supérieure à toutes les richesses. C'est un bonheur supérieur à tous les bonheurs. C'est la suprême félicité sur la terre[1]. Il n'y a rien, ici-bas, de consolant comme la véritable affection, dit saint Bonaventure[2]. D'après saint Chrysostome, il vaudrait mieux être privé du soleil que des douceurs de l'amitié. — Le véritable ami de nos âmes, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Au Tabernacle, en effet, notre divin Sauveur est l'ami vraiment *désintéressé*, l'ami *tout-puissant*, l'ami *généreux*, l'ami *fidèle*.

[1] Amico fideli nulla est comparatio. (Eccli., vi, 15).
[2] S. Bon. (I Sent., dist. x, q. ii, art. I).

I

Chose étrange ! Notre Dieu a besoin de l'homme ; il faut qu'il soit avec l'homme. Au paradis, il apparaît à Adam, avant et après sa chute ; il apparaît aux patriarches ; il apparaît à Moïse ; il dresse sa tente au milieu des tentes d'Israël ; il suit le peuple choisi dans ses campements au désert ; il lui donne à boire l'eau sortie miraculeusement du rocher ; il le nourrit, il éclaire sa marche, il le défend dans les combats ; il fixe sa résidence sur le propitiatoire de l'arche, et plus tard dans le temple de Salomon ; quand la plénitude des temps est venue, par la plus ineffable miséricorde, il se fait petit enfant à Bethléem, passe trente-trois ans avec nous sur la terre ; puis, continuant et complétant l'Incarnation, il habite nuit et jour avec nous dans le Très Saint Sacrement, depuis son Ascension jusqu'à la consommation des siècles[1]. Il déclare que ce sont là ses délices[2]. Pourquoi ? Est-ce par intérêt personnel ? *Mais il n'a pas besoin de nos biens*[3]. Il est infiniment heureux, infiniment grand, infiniment riche ; il se suffit infiniment à lui-même. D'ailleurs, n'est-il pas dignement honoré dans les cieux, tandis que sur la terre il est trop souvent oublié et outragé ? Si donc il reste au milieu de nous, c'est qu'il nous aime d'un amour désintéressé. Oui, Jésus dans le Très Saint Sacrement nous aime non pour lui, mais pour nous, pour nous faire du bien. Qu'il est rare l'amour qui ne se recherche pas soi-même, qui est net de tout égoïsme ! Parmi les hommes il y a de nombreuses, de bruyantes manifestations d'amitié ; mais

[1] Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. (Matth., XXVIII, 20).
[2] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (Prov., VIII, 31).
[3] Ps. XV, 2.

il n'y a guère d'affection véritable. On se visite, on est gracieux, affable, empressé ; mais moins pour celui qu'on appelle du nom d'ami que pour soi. Aussi, quand on n'a plus d'intérêt à aimer, l'amitié tombe et s'évanouit. Il n'en n'est pas ainsi de Notre-Seigneur. « Dieu, dit saint Irénée, n'a pas créé l'homme comme s'il eût besoin de lui ; mais il avait besoin d'un être sur qui il pût verser ses bienfaits[1]. » « Dieu a créé, dit saint Thomas, pour faire une effusion de sa bonté, dans les créatures[2]. Et ailleurs, le même docteur dit ce mot profond : « Dieu cherche sa gloire en nous, non pour lui, mais pour nous[3]. « Le désir du bien, la passion du bien, la volonté de se communiquer sous toutes les formes, telle a donc été la première pensée de Dieu dans la création, le mobile qui l'a déterminé à créer, comme la vapeur est le mobile qui met en mouvement les chars de feu de nos chemins de fer[4]. » La bonté qui veut faire du bien : tel a été également le motif pour lequel Notre-Seigneur a voulu instituer la sainte Eucharistie. Aussi, y est-il pour nous un ami *désintéressé ;* j'ajoute qu'il y est un ami *tout-puissant*.

II

C'est une sécurité bien douce, une assurance bien précieuse, que d'avoir un ami puissant. On repose en paix, on ne craint pas l'infortune, parce qu'on sait qu'au besoin on trouvera aide et protection. *Malheur,* dit l'Esprit-Saint, *à celui qui est seul, parce que, s'il*

[1] S. Iren. adv. her. l. IV, c. XIV.
[2] Ratio rerum factarum est ut divina bonitas diffundatur in rebus. (Iª IIªᵉ, q. CXIV, art. I, ad 2).
[3] Deus gloriam non quærit propter se sed propter nos. (Iª IIªᵉ, q. CXXXII, art. I, ad 1).
[4] Mgr Landriot.

vient à tomber, il n'a personne pour le relever![1] Si l'ami de notre cœur est sans puissance, dans bien des circonstances, au milieu de nos malheurs, nous ne pourrons obtenir de lui qu'une stérile compassion. Il n'en est pas ainsi de Notre-Seigneur. Si nombreuses, si terribles que soient les calamités qui s'abattent sur nous, il peut y porter remède. La puissance de Jésus-Christ est sans limite. Il parle en maître aux vents et à la mer ; à la maladie et à la mort ; aux éléments et aux saisons ; aux esprits et aux cœurs ; aux anges et aux démons. Rien ne peut lui résister. Il n'a qu'à dire un mot, et sa volonté s'exécute immédiatement et complètement. Quelle paix ne doit pas goûter celui qui repose sur le cœur d'un tel ami !

III

« La preuve de l'amour ce sont les œuvres [2]. » Un amour qui n'agit point, n'est point un véritable amour : c'est une amitié de commande, une amitié de paroles, une amitié feinte, sans fondement sérieux. Aussi bien, le troisième caractère de l'amitié que nous porte l'Hôte divin du Tabernacle, c'est la *générosité*. Quelles preuves d'amour, en effet, il nous donne dans la sainte Eucharistie ! Qui pourrait compter les bienfaits dont il nous accable, si j'ose parler ainsi ? Il nous donne sa toute-puissante protection, sa très efficace médiation, ses infinies expiations, ses merveilleux exemples, les richesses inépuisables de sa grâce. Il nous sacrifie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. Il est l'Immense, et pour nous il se renferme sous les chétives apparences du pain et du vin ; il est le Créateur, le Conservateur de l'univers,

[1] Væ soli, quia cum ceciderit non habet sublevantem se. (Eccl., IV, 10).
[2] Probatio amoris exhibitio est operis. (S. Greg.).

celui qui met tout en mouvement dans le monde, et pour nous il se condamne dans la sainte Hostie à l'anéantissement le plus complet, à l'immobilité la plus absolue ; il est la Liberté par essence, et pour nous il se constitue prisonnier jour et nuit dans le sacré Tabernacle ; il est le maître de tout ce qui est, et il se fait notre très humble serviteur, il se soumet à toutes nos volontés : on le porte aux malades, et il va visiter, consoler, fortifier les malades ; on le porte dans les rues, et il traverse en les bénissant nos villes et nos bourgades ; on l'expose sur les autels, et il veut bien, sur le trône qu'on lui dresse, recevoir nos hommages ; on le place à droite, on le place à gauche, et il se laisse faire ; on l'enferme dans le Tabernacle, et il y reste autant de temps que l'on veut ; il est le *Seigneur de gloire*[1], dont la face rayonne d'un éclat infiniment plus brillant que celui du soleil, et, dans l'Eucharistie, il voile sa majesté et n'en laisse rien paraître à l'extérieur. Grand Dieu ! on dit que *l'amitié trouve les amis égaux ou les rend tels*[2] : c'est trop peu pour Notre-Seigneur ! IL DESCEND BIEN AU-DESSOUS DE NOUS, pour nous donner une preuve solennelle de son amour et pour conquérir nos cœurs. A l'autel, il ne paraît pas comme un homme, pas même comme le dernier des êtres animés : il a les apparences d'un peu de pain, d'un peu de vin ! Est-ce tout ? Non. *La plus grande preuve d'amitié qu'on puisse donner, c'est de mourir pour ceux qu'on aime*[3]. En parlant ainsi, Notre-Seigneur ne comprenait pas dans son expression le mystère auguste de l'Eucharistie. C'est vrai, il a donné sa vie pour nous sur la croix ; il renouvelle cette mort mystiquement tous les jours à la messe ; mais il a fait plus. Après nous avoir

[1] I Cor., II, 8.
[2] Amicitia pares invenit aut facit.
[3] Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., XV, 13).

donné sa vie, il restait qu'il se donnât lui-même en nourriture. Et il s'est donné en nourriture! Et il est allé, de cette manière, jusqu'aux plus extrêmes limites que les amitiés humaines n'ont jamais su, n'ont jamais pu atteindre, *In finem dilexit!* [1] Et il a réalisé d'une manière inouïe, inimitable, cette union que réclame l'amitié. Il se donne à nous pour que nous ne soyons plus qu'un avec lui, pour que nous soyons avec lui consommés dans l'unité, pour que nous soyons transformés en lui! O chrétiens, *faites connaître au milieu des nations les inventions de votre Dieu!* [2] *Qu'il est bon le Dieu d'Israël!* [3] *Reconnaissez les bontés du Seigneur!* [4] Vraiment, dans l'Eucharistie, nous avons le plus doux témoignage de la douceur et de la tendresse de notre Sauveur! [5] Il n'y a qu'un mot pour désigner Jésus dans sa bonté: c'est qu'il est CHARITÉ! [6]

IV

Mais considérons un quatrième caractère de l'amitié que Notre-Seigneur nous témoigne à l'autel: la *fidélité*.

Dans toute la force du terme, Jésus-Hostie est un ami fidèle. Rien ne peut altérer ni rebuter ses tendresses: ni le temps, ni notre misère, ni nos ingratitudes, les trois écueils contre lesquels viennent se briser presque toutes les affections humaines. — Le temps, d'abord, premier écueil de l'amitié. Que d'attachements, qui se disaient plus forts que la mort,

[1] Joan., XIII, 1.
[2] Notas facite in populis adinventiones ejus. (Is., XII, 4).
[3] Quam bonus Israël Deus. (Ps. LXXII, 1).
[4] Sentite de Domino in bonitate. (Sap., I, 1).
[5] Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri. (Tit., III, 4).
[6] Deus charitas est. (I Joan., IV, 8).

se sont peu à peu relâchés, puis rompus en vieillissant ! Cela est triste à dire, on s'habitue à l'amitié ; on arrive à se blaser sur ce noble sentiment. Il n'en va pas ainsi pour notre Ami du Tabernacle ! Comme Dieu, il nous aime tous et chacun de nous depuis l'éternité[1]. Comme homme, il nous aime depuis le premier instant de son Incarnation, d'un amour toujours égal, toujours tendre, toujours dévoué. Il nous a vus depuis longtemps comme devant exister, il nous voit maintenant que nous existons, et il est toujours brûlant pour nous de la plus ardente charité. Du fond de son Tabernacle, à chaque instant, il nous envoie ses très aimantes bénédictions. Il nous a aimés alors que l'onde régénératrice coulait sur nos fronts ; il nous a aimés le jour de notre première Communion ; il nous donnera le suprême baiser de l'amour dans le saint Viatique ! — Nous connaissons le mot du poète, confirmé par l'expérience : « Tant que vous serez heureux, vous compterez beaucoup d'amis ; mais si votre ciel vient à s'assombrir, vous serez dans l'isolement[2]. » Dans la prospérité, on est entouré, flatté ; dans l'adversité, on est délaissé. Il y a dans un des musées de Paris un tableau qui a fait grande sensation, parce qu'il est une juste expression de la triste réalité des choses. On voit un corbillard, conduisant un pauvre à sa dernière demeure : derrière, pas un être humain, mais seulement le chien du malheureux indigent qui accompagne son maître au champ de la mort. Fidèle peinture de l'instabilité des affections humaines ! L'amitié de Jésus-Christ ne cesse ni ne diminue en face de nos malheurs. Que dis-je ? Plus nous souffrons, plus nous sommes dans l'infortune, plus nous excitons la compassion de Notre-Seigneur ; plus il nous aime, plus il veut nous venir en aide ! Qu'heureuse est

[1] In charitate perpetua dilexi te. (Jer., XXXI, 3).
[2] Ovide.

l'âme affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher sa consolation auprès de Jésus-Hostie ! Il ne faut quelquefois qu'une visite au Saint-Sacrement pour changer tout à coup les dispositions d'un cœur, et pour faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On était venu tout triste, tout inquiet et tout languissant ; et l'on s'en retourne rempli de force, de courage et même de joie. Comment cela s'est-il fait ? C'est un secret réservé à la connaissance et à la bonté de Dieu. — Mais il est un troisième écueil de l'amitié : c'est l'ingratitude de ceux qu'on aime. Comme ici l'amour de mon Sauveur me paraît sublime ! Qui pourrait dire comme il est outragé dans son Sacrement ? On le méconnaît ! Sur le portail de beaucoup d'églises, on pourrait placer l'inscription, qu'on lisait sur le fronton d'un des temples d'Athènes : *Ignoto Deo*, AU DIEU INCONNU ! [1]. On le méprise quand il est porté aux malades : bien des passants ne lui accordent pas même un salut. On le méprise quand, dans des processions solennelles, il parcourt nos rues : beaucoup le regardent passer en amateurs et en curieux. On le blasphème : les hérétiques nient sa présence, les impies se moquent de son auguste mystère. Et dans les églises, que d'irrévérences, que de communions tièdes ou sacrilèges ! On peut redire aujourd'hui la parole du Précurseur : *Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas* [2]; ou celle du disciple bien-aimé : *Il est venu dans son domaine et les siens ne l'ont pas reçu !* [3] Et, malgré tous ces dédains, malgré tous ces blasphèmes, malgré toutes ces profanations, Jésus demeure dans l'Eucharistie, il continue à nous aimer ; il frappe doucement à la porte du cœur de ses enne-

[1] Act., XVII, 23.
[2] Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis. (Joan., I, 26).
[3] In propria venit et sui eum non receperunt. (Joan., I, 11).

mis, il attend patiemment que, touchés par la grâce, ils reviennent à ses pieds redire la parole du prodigue : *O Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!* [1] pour leur donner le baiser de la réconciliation !

Jésus-Christ est donc le véritable ami de notre âme : remplissons de notre côté, à son égard, les devoirs de l'amitié. Or, l'amitié suppose une communication, des rapports d'intimité, entre ceux qu'elle unit. Communiquons donc avec Jésus-Christ présent à l'autel, par les oraisons jaculatoires, les visites et surtout la très sainte Communion. Il se tient à la porte de notre cœur ; il nous dit : *Enfant, donne-moi ton cœur!* [2] Entendons sa voix ; aimons celui qui nous aime tant ! Puissions-nous, à notre dernière heure, nous écrier en toute vérité, comme S. Philippe de Néri, sur le point de recevoir le saint Viatique : VOICI MON AMOUR, VOICI MON AMOUR, ET L'OBJET DE TOUS LES DÉSIRS DE MON CŒUR !

Il est rapporté d'Henri III, roi d'Angleterre, qu'il entendait tous les jours trois Messes hautes et plusieurs Messes basses. Saint Louis lui ayant dit à ce sujet qu'il valait mieux entendre plus souvent des sermons, il répondit : J'AIME MIEUX VOIR SOUVENT MON AMI QUE D'ENTENDRE PARLER DE LUI, QUELQUE BIEN QU'ON EN DISE !

[1] Pater, peccavi in cœlum et coram te ! (Luc, XV, 18).
[2] Prov., XXIII, 26.

CHAPITRE V

DEVOIR DE LA VISITE AU TRÈS SAINT SACREMENT

Recordare mei et visita me.

Souvenez-vous de moi et visitez-moi.

(Jer., xv, 15).

Ce qu'il y a de certain, dit S. Alphonse de Liguori, c'est que de toutes les dévotions, après la sainte Communion, il n'y en a point de plus agréable à Dieu et plus avantageuse pour nous que de rendre de fréquentes Visites à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent sur nos autels. Dieu exauce les prières partout ; mais c'est surtout quand nous les faisons au pied du Tabernacle qu'il les entend favorablement. Pour nous déterminer à tirer profit d'un si excellent moyen de sanctification, considérons les *motifs* et l'*excellence* de cet exercice de la dévotion eucharistique.

I

I. Et d'abord les plus strictes convenances nous imposent le devoir de visiter Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie.

Quand les rois de la terre, quand les chefs d'un pays viennent dans une ville soumise à leur pouvoir,

leurs sujets et leurs subordonnés se présentent à eux avec empressement pour leur offrir leurs hommages. Ce sont des honneurs, des témoignages de vénération inspirés après tout par le sentiment du respect et de la dépendance. Par l'Eucharistie, *le Dieu grand et infiniment adorable*[1] vient nous visiter ; des hauteurs des cieux il descend au milieu de nous : Lui, notre Créateur et notre Maître suprême, daigne résider parmi nous : pourrions-nous nous dispenser de lui offrir nos adorations et nos hommages ? Conviendrait-il de le laisser dans la solitude ? Ne serait-ce pas comme l'insulter ?

Ainsi que nous l'avons expliqué, l'Eucharistie c'est Jésus-Christ notre Dieu avec nous, par amour pour nous. Par l'Eucharistie, le Verbe de Dieu fait homme, pour nous combler de ses dons, s'anéantit sous les Espèces sacramentelles, se fait notre concitoyen, multiplie sa présence à l'infini : une si grande condescendance ne mérite-t-elle pas un retour ? Si Notre-Seigneur vient à nous, ne faut-il pas aller à lui ? N'est-ce pas dans le monde une grande incivilité que ne pas rendre visite à un personnage important, qui est venu le premier nous visiter ?

La reine de Saba entreprit un long et pénible voyage pour visiter Salomon : Jésus-Christ n'est-il pas plus que Salomon ?[2] Les Mages, sitôt qu'ils reconnurent l'étoile du Sauveur, quittèrent, sans hésiter, patrie, parents et amis, pour aller offrir leurs adorations à l'Enfant-Dieu : est-ce que l'autel n'est pas un autre Bethléem où Notre-Seigneur prend chaque jour mystiquement naissance ? Autrefois, l'Europe s'arrachait de ses fondements pour aller se prosterner sur le tombeau du Christ ; aujourd'hui, des pèlerins courageux traversent les terres et les mers, pour avoir la consolation de vénérer les lieux qui furent

[1] Magnus Dominus et laudabilis nimis. (Ps. XLVII, 2).
[2] Ecce plus quam Salomon hic. (Matth., XII, 42).

témoins de la naissance, de la vie et de la mort du Fils de Dieu : est-ce qu'au lieu de ces froids souvenirs, nous n'avons pas dans l'Eucharistie la palpitante réalité, Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne ? Et nous ne nous dérangerions pas pour lui porter le tribut de notre amour ? On admire à juste titre ces vaillants chrétiens qui, sans compter avec la fatigue, entreprennent de longues pérégrinations pour aller prier dans les sanctuaires illustrés par les reliques, les miracles ou les apparitions des saints : n'est-il pas plus raisonnable de visiter dans nos églises le Saint des saints, la source et le canal de toute sainteté ?

Ah ! s'écrie un pieux prélat[1], si nous avions de la foi *gros comme un grain de senevé,* si nous croyions tout de bon, c'est-à-dire pratiquement et efficacement, au Saint Sacrement de l'autel, nous serions attirés vers le Tabernacle comme par une sorte d'aimant invincible, et nous profiterions de toute occasion, de toute circonstance pour aller à Jésus-Christ dans son adorable mystère. Nos églises seraient toujours pleines et vivantes ; et, sans rien négliger de nos autres devoirs, chacun de nous trouverait immédiatement du temps, et souvent même beaucoup de temps, pour aller visiter et adorer Jésus, pour aller lui ouvrir son âme, se sanctifier et se réchauffer à son contact, recevoir ses divines influences, et raviver dans la prière son union avec lui.

Mais hélas ! c'est la foi qui manque ! Non pas qu'elle soit éteinte dans nos esprits, mais elle est comme endormie dans nos cœurs. Autrefois les Hébreux égarés couraient en foule offrir leurs adorations aux veaux d'or que Jéroboam avait fait fondre ; Tobie *seul* allait adorer Dieu dans son temple. Les temps ne sont pas changés : on est plein

[1] Mgr de Ségur : *Les trois Roses*, p. 103.

d'empressement pour la créature, on néglige le Créateur. On assiège les palais des grands, les théâtres, les magasins, les maisons de divertissement : on déserte l'église. PAUVRE JÉSUS-CHRIST, s'écriait saint Liguori, IL N'EST PAS AIMÉ ! Et quelle excuse pourrons-nous alléguer pour nous justifier, dit saint Jean Chrysostome ?[1] Par amour pour nous, le Verbe de Dieu descend des cieux, et nous ne daignons pas même, pour lui, mettre les pieds hors de nos demeures ![2] Le Père céleste *met en lui ses complaisances*, et il nous laisse froids et indifférents ! *Il fait ses délices d'être avec nous*, et nous ne nous sentons aucun plaisir en sa compagnie ! Au fait, n'est-il pas vrai qu'un grand nombre de chrétiens laissent passer, je ne dis pas des jours, mais des semaines entières, sans venir lui rendre hommage ? Et ceux qui le visitent, comment le font-ils ? A peine sont-ils arrivés que l'ennui les saisit, et tandis que l'amour, la reconnaissance et le respect devraient les attacher au pied du Tabernacle, de telle sorte qu'il fallût leur faire violence pour les en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence qu'ils s'y portent, et qu'ils y restent. Personnellement, faisons un retour sur nous-mêmes et rappelons-nous bien que le zèle à visiter Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement est le THERMOMÈTRE de notre foi et de notre amour pour lui. C'est la pensée de saint Laurent Justinien[3].

II. Second motif de faire la Visite : Notre divin Sauveur le désire. *Venez tous à moi,* nous dit-il[4]. Il ne fait aucune exception pour les personnes, aucune restriction pour le temps. Qui que nous soyons,

[1] Quid enim excusabimus, aut quam veniam obtinebimus. (S Chrys. Hom. de S. Philog.).
[2] Si cum ipse, nostri causa, descendit de cœlis, nos ad illum vel ex ædibus ire gravemur. *(Ibid.)*.
[3] Constat... eum, qui cum posset, Domino suo non frueretur, facile declarare Domini sui curam non habere.
[4] Venite ad me omnes. (Matth., XI, 28).

à quelque heure que nous nous présentions, il est toujours prêt à nous accueillir. Le plus grand art de l'habileté humaine, pour ceux qui approchent des grands de la terre et sont employés à leur service, est d'étudier leurs inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connaître ; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois, le souverain Maître de l'univers. Il s'en est assez expliqué dans les divines Ecritures et il nous a bien fait comprendre : *que ses plus chères délices sont d'être avec les enfants des hommes et de converser avec eux*. Si Notre-Seigneur nous appelle à lui et nous invite à sa compagnie, que reste-t-il à faire ? sinon que le même empressement qu'il met à nous appeler à lui, nous le mettions à répondre à ses tendres invitations. Nous devons nous tenir auprès de lui, avec cette constance dont il daigne user pour nous attendre. Autrement, nous blesserions sa miséricorde et sa majesté. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour. Or, que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit ressentir vivement, parce que c'est un signe manifeste du peu d'estime que font de lui ses sujets. N'infligeons pas cet outrage à notre bon Sauveur ; et ne nous privons pas, en négligeant de le visiter, des grâces les plus précieuses qu'il veut nous conférer !

III. Troisième motif de la Visite : nos plus chers intérêts. Dites-moi : est-ce que la vie n'a pour vous que des douceurs ? Est-ce que vous n'avez pas de peines au cœur ? Je ne crois pas me tromper en affirmant que vous ne passez pas une semaine sans souffrir. Ces peines, petites ou grandes, à qui les dites-vous ? Et d'abord, osez-vous les dire ? Ne sont-ce pas de ces peines secrètes qu'on dévore en silence, et qu'on n'ose pas avouer même à ceux

qu'on aime le plus ? Mais admettons même que vous osiez les dire : vous avez assez l'expérience des consolations humaines pour savoir qu'elles ne vont pas loin, qu'il y a un certain fond de l'âme où elles n'atteignent pas, et que Dieu seul peut toucher et guérir ! Et avec le fardeau de vos peines n'avez-vous pas le fardeau de vos fautes ? Est-ce que malgré vos efforts, vous n'avez pas des misères morales à déplorer ? Est-ce qu'à côté des instincts purs, élevés, vous ne sentez pas des instincts bas et mauvais ? Les meilleurs cœurs sont effrayés d'eux-mêmes. Les vôtres seraient-ils les seuls à ne pas avoir de défaillances, de tentations du moins ? Et si vous en avez, où trouverez-vous la force ? Où donc retremperez-vous votre âme ? Dans de bonnes lectures ? Dans la prière ? Sans doute. Mais la prière, où sera-t-elle meilleure, plus sûre d'être exaucée que dans l'église où vous êtes comme enveloppés des souvenirs de la bonté de Dieu, où vous trouverez la réalité vivante, Jésus-Christ tout entier, le Jésus de l'Etable, du Cénacle, de la Croix ?...

Et puis, une paroisse est une famille spirituelle dont vous êtes les enfants. Sans parler de l'édification que donne à vos frères votre présence au pied des autels, vous pouvez leur procurer un bien immense, en leur faisant une aumône plus efficace que celle de l'or, l'aumône de la prière. Et cette aumône, que d'âmes en ont besoin ! Dans une paroisse, il y a des âmes qui s'égarent, des jeunes gens que le mal appelle, des jeunes filles exposées. Il y a des malades qui languissent sur un lit de douleur, quelquefois des mourants qui ne sont pas réconciliés avec Dieu. Que de grâces il faudrait pour éclairer, relever, guérir, préserver ces âmes ! Et ces grâces, comment les faire descendre du cœur de Dieu ? Où les prendre, sinon à la source, à l'autel, au tabernacle ? Si pendant que les prêtres prêchent, catéchisent, visitent les malades, il y avait des âmes devant le saint autel pour prier,

il partirait du tabernacle, comme d'un foyer, des rayonnements de grâce qui rendraient plus efficaces leur action et leur ministère[1].

Autrefois, si nous en croyons un auteur profane[2], on avait mis au frontispice du fameux temple de Delphes une inscription qui marquait que les trois espèces de biens : l'*utile*, l'*honnête* et le *délectable* ne sont nulle part réunis ensemble. Mais on peut écrire aujourd'hui sur la porte de toutes les églises où Jésus-Christ habite, qu'on y trouve cet heureux assemblage. On y trouve le bien *utile*, puisque le Sauveur est le chemin qui conduit à la souveraine béatitude. On y trouve le bien *honnête*, puisque Jésus-Christ est la lumière du monde, la sagesse éternelle, la véritable image de la beauté de Dieu. Enfin, comme il n'y a rien sur la terre de plus *délectable*, que la vie sainte, on peut dire que Jésus-Christ, qui en est le principe et le modèle, renferme en lui, pour nous le communiquer, le plus agréable de tous les plaisirs : *ego sum via, et veritas et vita*[3]. En effet, Jésus-Christ ne demeure sur l'autel que pour répandre abondamment dans nos cœurs les biens dont il est rempli. C'est ce que saint Cyrille, Origène, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire et les autres Pères nous enseignent. Ecoutons pour tous saint Ambroise. « Dans quelque état que vous soyez, dit-il, soit que le péché de la chair vous domine, soit que vous soyez attaché au siècle par les liens de la cupidité, soit que vous vous efforciez de sortir de vos imperfections, soit que vous ayez fait de grands progrès, approchez-vous de Jésus-Christ, et vous trouverez en lui tout ce dont vous avez besoin. *Omnia habemus in Christo, omnia nobis Christus est*. Voulez-vous guérir vos plaies ? Il est un excellent médecin. Etes-vous brûlé par les

[1] Mgr Laroche, *Œuvres*, t. II.
[2] Arist., lib. I, *Moral.*, c. VIII.
[3] Joan , XIV, 6.

ardeurs de la fièvre ? Il est une fontaine qui rafraîchit. Gémissez-vous sous le poids de vos iniquités ? Il vous en déchargera, car il est la miséricorde même. Si vous avez besoin de secours, il est la force ; si vous craignez la mort, il est la vie ; si vous désirez le ciel, il est le chemin qui y conduit ; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière ; si vous cherchez votre nourriture, il est le pain vivant. Goûtez donc, conclut ce saint, et comprenez combien le Seigneur est doux. Heureux qui met en lui sa confiance ![1] »

II

Oh ! qu'elles sont grandes et dignes de notre religieuse affection, nos Visites au Très Saint Sacrement ! Quelle différence entre les visites mondaines et les Visites que nous faisons à Notre-Seigneur, à notre Dieu Sauveur présent dans l'adorable Eucharistie. Les visites mondaines font perdre beaucoup de temps ; elles sont souvent très ennuyeuses à cause de l'importunité des personnes ou de l'insipidité de leur conversation ; plus d'une fois elles ravissent à l'âme son innocence, au cœur la paix, à l'esprit le recueillement. Les Visites au Saint-Sacrement sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes heureuses, toutes consolantes, toutes pleines d'une onction divine.

Visites toutes *saintes*, soit par la fin qu'on s'y propose, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y produit : actes de foi, de confiance, de charité, d'humilité, de soumission parfaite à la volonté de Dieu.

Visites toutes *salutaires*, puisqu'on y est à la source même des grâces, comme nous le voyions tout à l'heure. Disons donc au Sauveur Jésus en toute

[1] S. Ambr. de Virgin. Lib. III.

confiance avec le prophète : *Seigneur, guérissez-moi et je serai véritablement délivré de mes infirmités, sauvez-moi et mon salut sera certain* [1]; ou avec l'aveugle de Jéricho : *Seigneur faites que je voie* [2]; ou avec le lépreux : *Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me purifier* [3]; ou avec le paralytique : *Seigneur, sans vous je n'ai personne qui vienne m'aider* [4]; ou avec la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* [5]; ou avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle* [6]. Souvent, un quart d'heure de conversation avec notre Dieu, qui se cache sous les voiles eucharistiques, en apprend plus sur les choses du temps et de l'éternité, sur nos vraies destinées, sur la direction à donner à certaines affaires délicates, que les plus longues réflexions et les plus habiles combinaisons de la sagesse humaine. Une lumière calme et céleste nous enveloppe, s'insinue doucement dans l'intelligence et fortifie, en les éclairant, les régions du cœur. Qui n'en a pas fait l'expérience, au moins une fois dans sa vie ?

Visites toutes *heureuses*. Il est une multitude de circonstances, où, sans savoir pourquoi, sans raison actuelle et positive, le cœur a besoin d'un ami ; il en a besoin quand ce ne serait que pour deviser, pour dire de ces mille choses qui semblent des riens, excepté à un cœur aimant. Cet ami sûr et fidèle nous le trouvons à l'autel : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam* [7]. Et puis, le cœur humain a des mouvements de tendresse et des besoins vraiment inexplicables. Le bonheur lui-même est un poids à

[1] Jer., XVII, 14.
[2] Luc., XVIII, 41.
[3] Marc, I, 40.
[4] Joan., V, 7.
[5] Joan., XI, 3.
[6] Joan., VI, 69.
[7] Cant., III, 4.



porter ; on a besoin de le partager avec un autre, autrement, il deviendrait trop lourd. On dirait que le bonheur est de l'eau qui va glisser entre les mains ; on sent la nécessité de le verser en lieu sûr. Ce lieu sûr, c'est le cœur de Dieu, où il prend un parfum de vie et d'immortalité [1]. Et puis, les personnes qui aiment n'ont point de plus grand plaisir que d'être auprès de l'objet de leur affection. Comment les bons chrétiens ne seraient-ils pas heureux au pied des autels, puisque Dieu, l'amour de leur cœur, est là, tout près d'eux, les voyant, les entendant, leur parlant par la douce voix de sa grâce ? Ah ! elles s'écrient avec saint Pierre : *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici!* [2] ou avec saint Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que c'est bien tard que je vous ai connue, que c'est bien tard que je vous ai aimée ! »

Visites toutes *consolantes*. Que de larmes séchées au pied des autels ! Que de tristesses dissipées, que de désespoirs évanouis ! Un philosophe a dit qu'il ne connaissait point de douleur que ne pût adoucir une heure de lecture ; combien plus efficace est la divine Eucharistie ! Il n'y a que ceux qui se mettent en l'état de l'éprouver qui le puissent connaître, et qui en puissent parler.

Voici mes résolutions : *Ibo ad patrem meum*, je m'adresserai à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter ; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander ; si je me sens attaqué par la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera ; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même ; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans mes

[1] Mgr Landriot.
[2] Matth., XVII, 4.

souffrances soit intérieures soit extérieures, il me consolera ; en un mot, dans tous mes besoins, il sera mon refuge et ma meilleure ressource. Mais comment, pour qu'elle nous soit salutaire, devons-nous pratiquer la Visite au Saint-Sacrement ? Nous allons brièvement l'expliquer dans le discours suivant.

Ce sacrement est si grand, si plein de vertus de toutes sortes, que personne ne pourra jamais ni le louer, ni l'honorer dignement. Soit qu'on le médite pieusement, soit qu'on l'adore comme il faut, soit surtout qu'on le reçoive purement et saintement, il apparaît comme le centre d'où dépend toute la vie chrétienne, et auquel toutes les formes de la piété conduisent et aboutissent.

Léon XIII.

CHAPITRE VI

PRATIQUE DE LA VISITE AU TRÈS SAINT SACREMENT

Surge, propera, amica mea et veni.

Levez-vous, ô vous que j'aime, hâtez-vous de venir.

(Cant., II, 10).

Ces paroles que l'Epoux adresse à l'Epouse dans le Cantique des cantiques, Notre-Seigneur les redit à l'âme chrétienne depuis le tabernacle, lui marquant les dispositions avec lesquelles elle doit venir le visiter dans le Très Saint Sacrement. « Lève-toi, » lui dit-il, affranchis-toi des préoccupations terrestres ; monte plus haut dans les régions du recueillement et de la foi ; comprends l'importance de la démarche à laquelle je te convie et la grandeur de Celui qui t'appelle : *Surge!* « Viens à moi » dans les sentiments de la confiance et de l'amour : *Veni, amica mea!* « Viens vite, » viens souvent, arrache-toi aux vanités du monde pour goûter quelque chose du vrai bonheur de l'éternité dès cette vie : *Propera!* Aussi bien, le *respect*, la *confiance*, l'*empressement*: voilà les trois dispositions qui doivent nous animer pour bien faire la Visite au Très Saint Sacrement.

I

La Visite à Jésus-Christ présent dans la divine Eucharistie doit être *respectueuse*. Quand saint Bernard devait s'appliquer à la prière, il congédiait les pensées étrangères à cette grande action et leur donnait ordre d'attendre. A plus forte raison devons-nous agir ainsi, quand, entrant dans l'église, NOUS ALLONS A L'AUDIENCE DE DIEU ! Dès que nous sommes agenouillés, songeons que nous sommes en face de notre Créateur, de notre Maître et de notre Dieu, en face de celui que les Anges louent, que les Dominations adorent et que les Puissances révèrent dans la crainte et le tremblement[1]. Souvenons-nous que nous sommes de pauvres et chétives créatures, remplies de misères ; que nous n'étions pas hier, et que demain peut-être nous serons touchés par la mort. Rabaissons-nous dans l'anéantissement le plus profond. Disons à toutes les puissances de notre âme : « Venez, prosternons-nous pour adorer notre Dieu ; gémissons devant le Seigneur, car il est notre Maître, et nous sommes son peuple et les brebis de sa bergerie[2]. » Unissons, pour les mieux faire agréer, nos hommages aux hommages des esprits célestes qui environnent le tabernacle du Dieu vivant. Célébrons les grandeurs du Sauveur Jésus, exaltons ses perfections infinies, louons sa puissance, sa sagesse, sa bonté. Ne perdons pas de vue que nous sommes en face de ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

[1] Quem laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates. (Ex. præf. Mis.).

[2] Venite adoremus, et procidamus ; ploremus ante Dominum, qui fecit nos : quia ipse est Dominus Deus noster, et nos populus pascuæ ejus et oves manus ejus. (Ps. xciv, 6 et 7).

II

Quand nous avons offert nos hommages à la Majesté divine, relevons nos cœurs à la *confiance* la plus pénétrée d'amour que nous pourrons. Ayons bien présente à l'esprit cette importante vérité : que Jésus est l'ami très aimant, l'ami très puissant. Prenons une respectueuse hardiesse pour nous entretenir avec lui et pour implorer son secours.

Il faut d'abord converser avec Notre-Seigneur comme un ami converse avec son ami intime. Parlons-lui de nos affaires, soit temporelles, soit spirituelles ; parlons-lui des affaires du prochain, tant publiques que particulières ; parlons-lui aussi de ce qui le regarde, des intérêts de sa gloire prospères ou méconnus, de son Eglise, de son auguste Mère, de ses anges et de ses saints. Tout grand qu'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, il sait s'accommoder à notre petitesse ; et, par un excès de bonté qu'on ne peut assez admirer, il se plaît à nous entendre faire le détail de nos misères. La plupart des hommes s'ennuient bientôt quand nous ne les entretenons que de nos affaires et de nos calamités ; mais il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Quoiqu'il n'ignore rien, il veut que nous lui exposions nos besoins, sans jamais se lasser de nous écouter. Quelquefois mettons-lui devant les yeux tout ce qui se passe dans notre intérieur intime : les chagrins que nous recevons d'un époux, d'une épouse, d'un enfant, d'un procès qu'on nous suscite, d'une maladie qui nous tourmente, de la pauvreté et de l'abandon où nous gémissons. D'autres fois, entretenons-le de notre conscience ; des péchés où nous retombons, malgré toutes nos bonnes résolutions. Parlons-lui de telle mauvaise habitude, de tel violent penchant qui est la source de tant de maux...

Et puis, comme en nous et autour de nous il y a tant de choses en souffrance, notre conversation avec notre bien-aimé prendra naturellement le ton de la prière. Oui, demandons hardiment : Jésus peut tout et veut, plus que nous ne saurions le penser, nous faire du bien. Prions-le pour nous, pour nos besoins, du corps et de l'âme ; prions-le pour l'Eglise ; prions-le pour les pécheurs que le démon opprime sous sa cruelle tyrannie ; prions-le pour les infidèles qui sont encore ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie ; prions-le pour les âmes du Purgatoire, surtout pour celles qui sont le plus abandonnées ; prions-le pour nos parents et pour nos amis. Ne l'oublions pas lui-même. Prions-le de prendre en main sa propre cause pour dissiper les ennemis de sa gloire : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum a facie ejus!* [1]

Enfin, terminons en le saluant le plus affectueusement et le plus respectueusement possible, et, comme Jacob fit pour l'ange, supplions-le de nous donner sa bénédiction [2].

III

Non seulement nos Visites au Saint-Sacrement seront humbles et confiantes, mais elles seront *fréquentes*. La Visite à Jésus-Hostie est chère aux bons catholiques. Leur cœur est là où est leur trésor. Les saints, qui sont nos modèles, se sont distingués tous par un grand empressement à venir fréquemment au pied du tabernacle. Saint Vincent de Paul visitait souvent Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus souvent possible. L'unique soulagement qu'il éprouvait dans

[1] Ps., LXVII, 2.
[2] Non dimittam te nisi benedixeris mihi. (Gen., XXXII, 26).

ses travaux sans nombre était de se tenir longtemps à l'église, auprès de son doux Maître ; et il s'entretenait avec lui dans une contenance si humble, si modeste, si pieuse, qu'on eût dit qu'il le voyait en personne, de ses propres yeux. Quand il lui survenait une affaire difficile, il accourait, comme un autre Moïse, se prosterner devant le Propitiatoire, pour y consulter l'Oracle de la vérité. Quand il sortait de sa demeure, il allait demander à Notre-Seigneur sa bénédiction ; et, au retour, il venait le remercier pour les bienfaits qu'il avait reçus, ou s'humilier pour les fautes qu'il pouvait avoir commises. Saint Louis était transporté de joie, quand il pouvait tenir compagnie à Jésus son bien-aimé, et il ne pouvait qu'avec peine et douleur se résigner à le quitter. Saint Thomas passait quelquefois des nuits, la tête appuyée contre la porte du tabernacle. Saint François Régis était dévoré d'un tel désir de s'entretenir avec le Dieu de l'Eucharistie, que s'il trouvait quelquefois l'église fermée, il se tenait devant la porte, à genoux, exposé à la pluie et au froid, pour rendre, même de loin, hommage à son Sauveur. Ne nous étonnons pas de cette conduite des saints. Aux yeux de la foi, et les saints vivent de la foi, l'Eucharistie, c'est le PARADIS SUR TERRE ! Ils se disaient avec le Psalmiste, mais avec plus de douceur que lui, parce qu'ils avaient, eux, non point la figure, mais la réalité : *C'est ici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles ; c'est ici que j'habiterai parce que c'est le lieu que j'ai choisi de préférence* [1]. Ils voulaient jouir le plus possible du bonheur de Magdeleine aux pieds de Notre-Seigneur, du bonheur du vieillard Siméon portant l'Enfant Jésus dans ses bras, du bonheur des disciples d'Emmaüs conversant avec le Sauveur ressuscité !

[1] Hæc requies mea in sæculum sæculi ; hic habitabo quoniam elegi eam. (Ps. CXXXI, 14).

Imitons les saints. Visitons la divine Eucharistie avec respect, avec amour, avec empressement. *Surge, propera, amica mea, et veni!* Si nous ne pouvons pas aller à l'église de corps, ne manquons pas d'y aller en esprit. Prions notre ange gardien de nous suppléer au pied des saints autels, et de faire à notre place la garde d'honneur devant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Dominateur de l'univers !

Dans la vie du Bienheureux curé d'Ars, il est question d'un bon ouvrier qui, chaque matin ou chaque soir, en allant au travail ou en rentrant chez lui, ne manquait jamais de faire son adoration, déposant ses outils dans un coin à la porte de l'église. Le bon curé remarqua bientôt cet homme et observa avec étonnement qu'il n'avait jamais entre les mains ni livre, ni chapelet. Il se tenait simplement à genoux, les mains jointes, les yeux fixés sur le tabernacle. « Mon bon ami, lui dit un jour le curé d'Ars en s'approchant de lui, que faites-vous donc là devant le bon Dieu? vous n'avez ni chapelet, ni livre; comment priez-vous? » — « JE L'AVISE ET IL M'AVISE ! » *répondit gravement le bon paysan, en montrant du doigt le tabernacle qui renfermait Notre-Seigneur. Quelle belle parole! Quelle précieuse adoration!*

(*Vie du B. curé d'Ars*, par M. MONNIN).



LIVRE CINQUIÈME

Jésus notre Modèle dans la très sainte Eucharistie

CHAPITRE I

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CONVERSION

Animam meam convertit.
Il a converti mon âme.
(Ps., XXII, 3).

Il y a deux sortes de conversion : l'une du péché mortel à la grâce ; l'autre de la vanité à la vérité, de la tiédeur à la ferveur, de l'indévotion à la dévotion, de la chair à l'esprit. Dans la sainte Eucharistie, Notre-Seigneur nous donne un admirable exemple de cette double conversion. Pour une vraie et solide conversion, en effet, il faut trois choses : 1° il faut *quitter le mal*[1]; 2° il faut *le remplacer par la vertu, fac bonum ;* 3° il faut *assurer la possession du bien* par des moyens convenables. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne de la manière la plus expressive dans le Très Saint Sacrement.

[1] Declina a malo. (Ps., XXXVI, 27).

I

Dans le mystère de l'autel, par la force des paroles de la Consécration, le pain et le vin sont détruits. De même, dans la vraie conversion, *l'âme doit anéantir le péché;* elle doit rompre avec ses défauts, briser avec ses mauvaises habitudes, extirper, s'il est possible, jusqu'aux dernières racines du mal. « *Tolle, tolle, crucifige*[1], dit saint Bernard, par un sens d'application, en parlant de la mauvaise nature : Enlevez, crucifiez cette ennemie de votre sainteté ; elle est digne de mort, *reus est mortis!*[2] » Rasez ces forteresses qui lui servent de défense ; allez l'attaquer dans toutes ses retraites : dans l'entendement, où elle se cache à la faveur des ténèbres ; dans la mémoire, qui est son arsenal ; dans la volonté, qui est son esclave ; dans les sens, qui sont ses espions ; dans la concupiscence, qui est sa confidente. *Exinanite usque ad fundamentum in eâ*[3], renversez tout, jusqu'aux fondements. Dans l'entendement, ces faussetés, ces erreurs, ces maximes mondaines qui quelquefois veulent passer pour chrétiennes et se couvrent du prétexte de la civilité, de la bienséance, de la nécessité, de la discrétion, de la prudence : *Exinanite !* Dans la mémoire, ce profond oubli de Dieu et ces soins si vifs et si empressés pour les choses de la terre : *Exinanite!* Dans la volonté, ces affections perverses, ces attaches dangereuses, ces préoccupations excessives des intérêts temporels : *Exinanite!* Dans l'imagination, ces images si fortement empreintes des vanités du siècle : *Exinanite!* Dans la concupiscence, ce débordement des passions, ces tendresses d'amour-propre, cette horreur pour la mortification des sens,

[1] Joan., XIX, 15.
[2] Matth., XXVI, 66.
[3] Ps., CXXXVI, 7.

le silence et la solitude, cet appétit désordonné des biens de ce monde : *Exinanite usque ad fundamentum in eâ !*

II

Secondement, par la Consécration, le pain est changé, converti, transsubstantié au corps de Jésus-Christ, et le vin en son sang. Jésus-Christ prend véritablement la place du pain et du vin dont il ne reste plus que les espèces ou apparences. « Soutenues par l'invisible main de la puissance de Dieu, dit le P. Nouet, les Espèces sacramentelles sont, pour ainsi dire, autour du corps de Jésus-Christ ; mais elles ne sont ni dans son corps, ni de son corps. Il les soutient, mais il ne les loge pas dans son sein. Il porte la blancheur, mais il n'en reçoit pas la couleur ; il porte la rondeur de l'Hostie, mais il n'en prend pas la figure ; il en appuie les qualités, mais il n'en reçoit pas l'impression. » Rien n'est changé à l'extérieur ; mais à l'intérieur, quelle différence ! Au lieu d'un pain et d'un vin inertes, matériels et sans vie, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, vivant de sa vie humaine et de sa vie divine, aussi substantiellement présent que dans le ciel à la droite de Dieu son Père. — Image du second travail que doit réaliser une véritable conversion. Nous devons détruire en nous le péché et l'imperfection, mais ce n'est que pour y *substituer la vertu*. Nous quittons le mal, mais c'est pour embrasser le bien. Nous nous éloignons du parti du démon, mais c'est pour embrasser celui de Dieu. Nous renonçons à la vie des sens, mais c'est pour vivre de la vie de l'esprit, de la vie surnaturelle. Nous chassons Satan de notre cœur, mais c'est pour y appeler Jésus-Christ ; c'est pour lui en donner la possession : c'est pour recevoir ses influences bénies ; c'est pour

entrer en participation de ses divines dispositions : de son esprit d'humilité, de douceur, de patience, de bienveillance, de charité, en sorte que nous puissions dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1]. Une âme ainsi convertie, à l'extérieur semble être la même : elle travaille, elle accomplit les devoirs de son état, elle n'affecte aucune singularité, elle mène une vie ordinaire en apparence ; mais à l'intérieur, il n'y a rien d'humain, tout est divinisé, Dieu ayant changé ses désirs et ses affections. Elle travaille de jour en jour à *former* plus parfaitement *Jésus-Christ dans son cœur*[2]. L'empereur Gratien eût souhaité faire fondre et distiller sa couronne, son sceptre, son corps, son âme et sa vie, s'il eût pu en exprimer seulement une goutte d'honneur pour accroître la gloire de Jésus-Christ. Il portait envie à la nourriture que le Fils de Dieu prenait pendant le temps de son pèlerinage sur la terre et qui passa en sa substance pour conserver, par sa destruction, la vie d'un Dieu ! Ce désir était noble et généreux, mais d'une exécution impossible. Ne désirez pas convertir votre substance en celle de Jésus-Christ pour lui servir de nourriture, mais désirez ardemment vous transformer en lui par une parfaite conversion.

III

Mais *il faut assurer dans nos cœurs* la possession de la vertu. Jésus-Hostie nous signale pour cet effet deux moyens excellents : la mortification et l'humilité. La mortification d'abord. Par la transsubstantiation, le corps sacré de Jésus-Christ qui prend la place du pain matériel, demeure sous les espèces

[1] Gal., II, 20.
[2] Gal., IV, 19.

sacramentelles, s'il faut en croire l'opinion de saint Thomas, dans une suspension générale de toutes les fonctions de la vie naturelle. A l'autel, il a des yeux et néanmoins il ne voit point ; il ne se sert pas de ses puissances ; il est en cet état sans connaissance des sens, sans mouvement du corps, sans aucun usage de ses organes, parce que sa sainte humanité n'ayant qu'un être sacramentel en vertu de ce mystère, et son corps étant réduit à un si petit espace, qu'il se contente de suppléer l'absence d'une miette de pain afin de nourrir nos âmes pour la vie éternelle, il demeure dans une privation volontaire de l'usage de ses sens ; ou, s'il en use, ce n'est que par miracle. Et pas plus qu'il n'est en état d'agir, pas plus il n'est en état de souffrir. Il permet qu'on le touche, qu'on le porte, qu'on le mange, et néanmoins il est impassible. Il s'est trouvé des hérétiques qui ont jeté la sainte Hostie dans le feu : le corps sacré de Jésus n'a point ressenti les ardeurs des flammes. D'autres l'ont jetée dans la boue : il n'en a point été souillé. D'autres l'ont percée avec des poignards : il n'en a point été blessé, et le sang qui en sortait n'était point le sang de ses veines, mais un sang miraculeux. Quelque outrage qu'on fasse à l'Eucharistie, la violence s'arrête aux Espèces ; tout l'effort des créatures est impuissant à passer plus avant. — Symbole admirable de l'état de mort dans lequel nous devons nous garder vis-à-vis du monde, du démon et des passions, si nous voulons conserver la vie de la grâce et assurer l'œuvre de notre conversion. Il faut mourir à tous les mouvements de la nature corrompue ; il faut fermer les yeux aux vanités de la terre ; il faut être sourd, aveugle, muet, insensible aux appâts du plaisir défendu, non par une apathie stoïcienne ou par une insensibilité physique, mais par une sage détermination, par une conformité parfaite aux dispositions de la Providence, par une généreuse obéissance qui, comme l'appelle saint Jean Climaque,

est le tombeau de notre volonté propre. Mais pour atteindre à cette heureuse mort, qui est la vie, il faut la grâce ; et pour obtenir la grâce, il faut l'humilité. Jésus-Christ nous l'apprend, cette sublime vertu, dans sa manière d'être au Très Saint Sacrement, nous enseignant ainsi le moyen de parfaire notre conversion.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie est vraiment *un Dieu caché!*[1] Il couvre du voile le plus épais l'éclat de sa gloire, et dissimule par de prodigieux abaissements ses ineffables grandeurs. Je sais que c'est la coutume des sages de ne se montrer que rarement : c'est pour n'être vus qu'avec admiration. Je sais que la nature recèle ce qu'elle a de plus précieux, comme les perles dans l'Océan, l'or et l'argent dans les entrailles de la terre ; je ne m'en étonne pas : ce sont des trésors qu'elle veut mettre en sûreté. Je sais que Dieu se cache dans le monde sous le voile de toutes les créatures : je ne trouve point cela étrange : il n'est invisible que par l'excès de clarté. Mais dans le Sacrement de l'autel, il se cache par humilité. Pourquoi ? Pour nous apprendre à nous soustraire aux regards du monde, si nous voulons affermir notre conversion et assurer notre persévérance ; pour nous dire de fuir les mauvaises compagnies et nous prémunir contre les occasions dangereuses ; pour nous inviter à tromper le siècle par une sainte finesse, en cachant le cilice sous la soie, l'humilité sous la grandeur, la crainte de Dieu sous l'autorité et le commandement.

Et c'est ainsi que, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur nous est un parfait modèle de conversion. Il nous y enseigne à mourir au péché, à vivre de la grâce et à nous préserver de la rechute par la mortification et la sainte, l'excellente, la très nécessaire vertu d'humilité.

---

[1] Vere tu es Deus absconditus. (Is., XLV 15).

Le Baptême nous a rendus chrétiens, la Confirmation parfaits chrétiens, l'Eucharistie seule fera de nous des saints.

MGR DE LA BOUILLERIE.



CHAPITRE II

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE D'HUMILITÉ

Semetipsum exinanivit.
Il s'est anéanti lui-même.
(Phil., II, 7).

Sous le rapport de l'*objet*, il est des vertus plus excellentes que l'humilité ; sous le rapport de la *nécessité*, elle est la vertu la plus importante. Sans elle nous ne pouvons ni recevoir, ni conserver, ni développer la vie surnaturelle : *Dieu résiste aux orgueilleux et il donne sa grâce aux humbles*[1]. Sans l'humilité, point de vertus véritables possibles. La foi ne peut vivre sans elle, parce que son principal objet est un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix. L'espérance la recherche, parce qu'elle lui dresse l'échelle pour s'élever à la gloire. La charité la réclame, parce que, à son défaut, elle s'éteindrait vite dans les glaces de l'amour-propre. La prudence aurait perdu un de ses yeux, si l'humilité ne lui apprenait à se défier de ses propres lumières ; la force, un de ses bras, si elle ne l'aidait à rabattre les saillies de l'ambition et de la témérité ; la justice ne serait plus équitable, si elle ne savait céder au prochain quand la raison le demande ; et la tem-

[1] Jac., IV, 6.

pérance tomberait dans le désordre si, n'étant plus secondée par l'humilité, elle ne savait modérer le désir de l'honneur et du plaisir. Or, autant l'humilité nous est nécessaire, autant elle nóus est difficile. Nous sommes portés par un instinct presque indestructible à nous estimer plus qu'il ne faut ; nous avons des peines incroyables à arriver à ce mépris pratique de nous-mêmes, qui vient de la connaissance de notre misère. Nous nous trompons sur notre valeur ; nous voulons acquérir la vaine estime du monde ; nous voulons nous grandir outre mesure. Pour nous guérir de cette fâcheuse maladie, Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, a usé de la prédication de la parole et de la prédication plus persuasive de l'exemple. Il a pratiqué l'humilité au degré le plus héroïque. Quoi qu'il fût Dieu, il a embrassé avec une sorte de passion les opprobres et les humiliations ; il s'y est complu, il s'en est abreuvé à l'excès. Or, il nous continue ces leçons si éloquentes d'humilité pratique avec plus de force encore dans le Très Saint Sacrement, en s'y condamnant aux plus *profondes*, aux plus *continuelles*, aux plus *volontaires* humiliations.

I

Humiliations *profondes*. Jésus, dans l'Eucharistie, dérobe à nos regards ses trois vies : sa vie divine en tant que Verbe et Fils de Dieu ; sa vie humaine en tant que Fils d'Adam ; sa vie glorieuse en tant que ressuscité, immortel et bienheureux.

Eh quoi ! s'écrie un pieux auteur, diriez-vous en voyant l'Hostie consacrée, que c'est là Celui qui meut et gouverne les cieux, les étoiles, le soleil, les anges, les hommes et toutes les créatures de l'univers ? Où est la lumière, la majesté, le cortège et le trône de gloire qui l'environnent ? Quel indice trans-

perce de cette puissance qui régit le monde, de cette sagesse qui le gouverne, de cette souveraineté qui règne au ciel, sur la terre et jusque dans les abîmes? Se cacherait-il davantage, s'il craignait d'être honoré comme un Dieu mérite de l'être? Pourrait-il mieux s'abaisser, s'il voulait être dédaigné et méprisé?

Non seulement, dans la sainte Eucharistie Notre-Seigneur voile la gloire de sa divinité; mais il y voile encore les grâces et les attraits de son humanité. Le Fils de Marie, aux jours de son existence mortelle, laissait paraître dans son extérieur des qualités merveilleuses, rayons magnifiques de sa divinité. La majesté de son front, la beauté de son visage, sa grâce, son esprit, son éloquence, ses actions miraculeuses, la profondeur de sa doctrine, la sainteté de sa vie, le mettaient si fort au-dessus du commun des hommes qu'on le regardait comme une personne tout extraordinaire et divine: *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis* [1]. Mais, dans l'Eucharistie, il n'y a rien de semblable: Jésus y est dépouillé de tout prestige. Loin de paraître avec cette gloire dont son humanité rayonnait autrefois en Judée et dont elle resplendit aujourd'hui dans le ciel, il ne ressemble pas même à un homme: « *despectum, novissimum virorum; non est species ei neque decor* [2]; il est méprisable, il est le dernier des humains, il n'a ni beauté, ni éclat! » Que dis-je? il ne ressemble pas même à un homme! On dirait que c'est à peine quelque chose! Il est au dernier degré de l'échelle des êtres! Les animaux sans raison ont au moins le mouvement; les plantes dans leur végétation manifestent de la vie; Jésus dans le Très Saint Sacrement ne laisse paraître ni vie, ni mouvement. Il y est véritablement le Dieu caché, *vere tu es Deus abscon-*

[1] Joan., I, 14.
[2] Is., LIII, 2.

ditus[1], plus caché que dans le sein de la Bienheureuse Vierge, plus caché que dans la crèche, plus caché que dans le monde, plus caché que sur la croix, plus caché que dans le tombeau. Il cache son corps dans le tombeau, et il en sort trois jours après par une résurrection glorieuse : mais ici, il se cache de telle sorte sous les saintes Espèces, qu'il n'en sort que par la destruction de l'être mystique qu'il a dans le Sacrement. Sur la croix, il cache sa gloire et découvre ses plaies et ses souffrances : mais à la Messe, il cache ses plaies et ses souffrances mystérieuses, il cache sa gloire et sa béatitude. Dans le monde, il se cache aux hommes du siècle, aux hypocrites et aux orgueilleux, et il se fait connaître à ses disciples ; à l'autel, il se cache à ses plus grands amis et ne se laisse voir qu'aux yeux de la foi, *quod non capis, quod non vides, animosa firmat fides* [2]. Dans la crèche, il cache sa divinité ; dans l'Eucharistie, il cache et sa divinité et son humanité. Dans l'Eucharistie, il veut être béni par son inférieur, il veut être immolé, il veut être mangé ! O prodige, ô excès de bonté de la part de notre Dieu, s'écrie saint Jean Chrysostome ! Celui qui est assis à la droite du Père éternel est en même temps entre les mains de tous ; il se livre à quiconque veut le recevoir ! [3] Quand je pense à ces humiliations et aux humiliations de l'abandon, de l'outrage, du blasphème, du sacrilège volontairement supportées, je me rappelle la parole du prophète : « *Saturabitur opprobriis* [4], il sera rassasié d'opprobres ; » je me souviens du mot si profond de saint Paul : « *Semetipsum exinanivit* [5].

[1] Is., XLV, 15.
[2] Ex offic. S. Sacramenti.
[3] O miraculum ! O Dei benignitatem ! Qui cum Patre sursum sedet, in illo ipso temporis articulo, omnium manibus pertractatur, ac seipsum tradit volentibus ipsum recipere. (*De Sacerd.*, lib. III, cap. VI.
[4] Thren., III, 30.
[5] Phil., II, 7.

il s'est anéanti ; » je comprends le danger et la grièveté de l'orgueil, puisque, pour nous en guérir, notre charitable Sauveur veut bien descendre à des abaissements si profonds que ma raison en est comme éperdue.

II

Ce qui donne à l'humilité pratiquée par Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement une force de persuasion plus grande encore, c'est qu'elle a le caractère de la plus stricte *continuité*. S'humilier en une circonstance est chose facile relativement ; accepter une année d'humiliation suppose une force d'âme peu commune ; se résigner à l'ignominie pendant toute sa vie, c'est de l'héroïsme. Mais n'est-il pas évident que Jésus-Christ, ici, a dépassé l'héroïsme de la façon la plus inouïe ? Voilà près de dix-neuf siècles qu'il se condamne aux prodigieux abaissements du Tabernacle ; voilà dix-neuf siècles qu'il offre à l'humanité, dévorée par une soif perpétuelle d'orgueil et de vanité, le remède souverain de sa perpétuelle humiliation ! Il veut que tous les chrétiens participent au bénéfice de son divin exemple ; il veut nous fortifier tous personnellement contre les séductions de l'amour-propre ; il veut depuis l'autel nous dire à tous et à chacun : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur !* [1] Et sa vie d'opprobre durera, sans interruption jusqu'à la fin du monde, parce que jusqu'à la fin du monde il y aura des faibles à préserver et des orgueilleux à convertir ; et s'il est vrai, comme quelques docteurs l'enseignent, que la dernière Hostie consacrée sera transportée dans le ciel, je puis dire que mon Jésus, le divin zélateur de l'humilité, s'est condamné à perpétuité à la plus extrême humiliation !

[1] Matth , xi, 29.

III

Saint François de Sales dit quelque part que la résignation aux abaissements et aux opprobres est la pierre de touche de l'humilité, et que la perfection de cette vertu consiste dans l'amour de sa propre abjection. Telle est bien l'humilité de Notre-Seigneur. Ses humiliations sont pleinement *volontaires*. S'il le voulait, son trône de l'autel serait aussi étincelant de gloire que son trône des cieux ; son humanité sainte rayonnerait d'une splendeur incomparable ; ses plaies sacrées brilleraient comme autant de soleils ; une nuée ténébreuse serait l'escabeau de ses pieds ; des milliers et des milliers d'anges formeraient autour de lui une cour aussi magnifique qu'honorable ; il effacerait par sa gloire tous les potentats de l'univers, comme la pâle lumière des étoiles s'efface devant les rayons vainqueurs de l'astre du jour. Mais Jésus a renoncé à toutes ces magnificences ; il a préféré le silence, l'humiliation et l'anéantissement. Dans son infinie sagesse, il a jugé qu'il valait mieux nous donner, dans le plus grand Sacrement, le plus grand exemple d'humilité ; et il s'est anéanti, *exinanivit semetipsum !*

Terminons par deux paroles des saints qui renferment le double sentiment que nous devons emporter de ce discours. Premier sentiment : sentiment de honte pour le passé. « Rougis de ton orgueil, ô pécheur, nous crie S. Bernard, toi qui n'es que cendre et poussière. Ton Dieu s'humilie et tu t'élèves ? Ton Dieu s'assujettit aux hommes, et toi, en les voulant dominer, tu te préfères à ton Créateur ? [1] » Second sentiment : bon propos pour l'avenir. « Votre vie est

[1] Erubesce superbire, cinis. Deus se humiliat, et tu te exaltas ? Deus se hominibus subdit, et tu dominari gestiens tuo te præponis auctori ? (S. Bern., Serm. I super Missus est).

cachée en Dieu, dit S. Ambroise ; que personne ne cherche l'éclat du monde ; que personne ne s'en fasse accroire ; que personne ne se vante ![1] »

Le Seigneur est petit et il est aimable à l'excès !

S. BERNARD.



[1] Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Nemo hic fulgere quærat ; nemo sibi arroget ; nemo se jactet. (S. Amb., lib. III de off.).

CHAPITRE III

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE DOUCEUR

Ecce Agnus Dei!
Voici l'Agneau de Dieu!
(Joan., I, 36).

Quel nom de douceur et de tendresse le Prêtre, pendant le saint sacrifice de la Messe, donne à Notre-Seigneur! Avant de communier, incliné en signe de respect devant l'Hostie consacrée, il redit à trois reprises le mot du Précurseur : « Agneau de Dieu! Agneau de Dieu! Agneau de Dieu! » Et quand il va distribuer aux fidèles le pain des anges, élevant la sainte Hostie et la montrant aux regards de tous, il répète encore la même parole : « Voici l'Agneau de Dieu! *Ecce Agnus Dei!* » Rien n'est plus juste que d'appeler Notre-Seigneur de ce nom, car l'Agneau est le symbole de la douceur, et la douceur est la vertu préférée de Jésus-Christ qui nous dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [1]. Avec l'humilité, c'est la vertu qu'il s'est attaché à pratiquer tout spécialement aux jours de sa vie mortelle.

[1] Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI, 29).

et il continue à l'autel de nous en donner l'exemple le plus achevé.

I

Si je considère la douceur dans son sens strict, c'est-à-dire comme une vertu qui maintient la colère et la vengeance dans de justes bornes, il faut dire que Jésus dans l'Eucharistie la pratique admirablement.

Ils sont nombreux les motifs qui peuvent le plus justement irriter le Sauveur, et déchaîner sa colère. Présent au milieu des hommes, il est sur tous les points du globe blessé, attaqué, outragé dans tous ses droits, dans toutes ses perfections, dans toutes les gloires de son humanité et de sa divinité. Il est partout UN SIGNE DE CONTRADICTION[1]. On contredit sa personne, ses miracles, ses enseignements divins, les actions de sa vie, jusqu'à son existence. On l'outrage dans le Sacrement de son amour de la façon la plus injurieuse et la plus pénible à son cœur : c'est l'impiété furieuse qui, non contente de nier l'Eucharistie, la profane, brise les autels, force les tabernacles, porte une main sacrilège sur les saintes hosties, les foule aux pieds, les livre aux flammes, les jette dans la boue et dans des lieux infects ; c'est l'impiété hypocrite qui s'approche de la Table sainte, le cœur souillé, fléchit le genou et vient donner au doux Agneau de Dieu le baiser de la trahison ; c'est l'impiété indifférente qui vit, parle, agit, comme si Dieu n'était pas au milieu de nous, qui passe devant nos églises, qui y pénètre comme dans un musée profane, sans jamais penser à l'Hôte divin qui les habite. On le blesse par la tiédeur, en allant à lui avec un cœur affectionné délibérément au péché

[1] Signum cui contradicetur. (Luc, II, 34).

véniel, en communiant dans la dissipation, sans préparation et sans action de grâces, en se permettant dans le temple saint mille libertés déplacées.

Et ces attentats, contre lui, Jésus les connait parfaitement. « Dans ce Sacrement de son amour, dit un pieux auteur, mon Dieu m'apparaît comme sur un lieu élevé, d'où il domine cette mer agitée des contradictions humaines. De cette hauteur, il voit les flots écumants qui montent jusqu'à lui, il entend le bruit des vagues, le mugissement des tempêtes soulevées par l'impiété. Il n'y a pas un crime qui se commette quelque part sur la terre qu'il ne voie, pas un blasphème qu'il n'entende. L'autel où il réside est comme le *rendez-vous* de toutes les amertumes, de toutes les insultes, de tous les affronts, de toutes les iniquités ! »

Et comme il en comprend la noirceur ! Il sait, lui, le néant de l'homme et la grandeur de Dieu. Il mesure l'infini de l'outrage du petit ver de terre au Créateur de l'univers. Il comprend que rien n'est plus digne d'exciter la plus légitime colère, que rien ne mérite mieux les coups de la plus juste vengeance.

Et que fait-il ? S'irrite-t-il contre les coupables ? Leur parle-t-il avec courroux ? Les frappe-t-il de ses foudres ? Rien de tout cela. Il demeure comme le plus doux des agneaux au milieu des animaux les plus furieux. Il se tait, il pardonne, il rend le bien pour le mal ; que dis-je ? il élève la voix, mais comme sur la croix, c'est pour intercéder en faveur des coupables : *Père*, dit-il, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*[1] ; il attend les coupables, il les appelle à lui, et quand ils entendent sa voix, quand ils reviennent, quelle joie pour son cœur ! Il prend la brebis perdue, qui s'était égarée dans les sentiers déserts de l'iniquité, il la prend sur ses épaules, sans la frapper, mais en la caressant. Il accueille l'enfant prodigue

[1] Luc, XXIII, 34.

avec des démonstrations étonnantes de bonté. Il invite les anges à se réjouir avec lui ; il le revêt de sa plus belle robe, des vertus surnaturelles, de la grâce sanctifiante ; il lui prépare un magnifique festin qui n'est autre que lui-même. Jusqu'au jour du jugement, tant que Notre-Seigneur restera sur nos autels, il veut, comme aux jours de sa vie mortelle, être dépouillé de son droit de répression ; il fait taire la justice pour n'écouter que la douceur : *Discite a me quia mitis sum*[1]. Que dis-je ? Jamais Notre-Seigneur n'a fait preuve d'autant de douceur que dans l'Eucharistie. Autrefois, il flagellait sans pitié les Scribes et les Pharisiens ; il dénonçait dans les termes les plus forts leur orgueil, leur hypocrisie et leurs désordres ; il prononçait des malédictions contre les scandaleux, contre les endurcis ; il faisait des reproches, bien tendres, il est vrai, à ses apôtres encore imparfaits. Aujourd'hui, il pousse la douceur beaucoup plus loin. Il se tait, mais d'un silence absolu ; il ne fait pas le plus petit reproche à ceux qui viennent l'outrager jusque dans son sanctuaire ; il ne dit pas même aux nouveaux Judas : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire?*[2] Il se contente de gémir et de prier.

II

Mais on peut envisager la douceur dans un sens plus large, en tant qu'elle est, comme dit saint Basile, la *vertu des vertus,* et la *fleur de la charité,* comme s'exprime saint François de Sales. C'est un heureux mélange de cordialité, de déférence, d'amabilité, de complaisance, d'égards ; une attention continuelle à être agréable au prochain par un motif surnaturel.

[1] Matth., xi, 29.
[2] Matth., xxvi, 50.

Elle a sa source dans le cœur, mais elle se traduit au dehors par une bénignité de visage, une affabilité de manières, une bonté de paroles, une suavité de langage qui rendent agréable tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait.

Comme Notre-Seigneur a bien pratiqué cette douceur ! Pendant son pèlerinage sur la terre, quil était bon, bienfaisant, affable, bienveillant ! La douceur se retrouvait en lui sous toutes les formes les plus attrayantes. Les prophètes l'avaient annoncé longtemps à l'avance comme le *prince de la paix. Il ne criera pas,* disait Isaïe, *on n'entendra pas sa voix sur les places publiques. Il ne rompra point le roseau à demi-brisé, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore*[1]. Il fut bon, généreux, aimable à l'égard de tous : à l'égard des enfants qu'il accueillait, qu'il bénissait, qu'il caressait avec une si grande tendresse ; à l'égard des pauvres que tout le monde rebute ; à l'égard des malades, des ignorants, des persécutés ; à l'égard des pécheurs : témoin la femme adultère, la Samaritaine, Marie-Magdeleine, le bon larron. Il était doux dans ses paroles, dans ses regards, dans ses actions, *dulcis in voce Jesus, dulcis in facie, dulcis in opere*. Il était doux dans l'étable de Bethléem, doux à Nazareth où on l'avait surnommé la DOUCEUR, doux dans les labeurs de sa vie apostolique, doux pendant sa Passion et sur le bois de la croix, sur l'autel de son sacrifice[2]. Or, Jésus continue à l'autel cette vie de douceur. Comme dans l'Eucharistie il est bon, bienveillant toujours et pour tous ! Il accueille les enfants au beau jour de la première communion, et il se donne à eux avec plus de bonté qu'aux enfants de Jérusalem ; il accueille les pécheurs repentants, il les comble de grâces pour qu'ils puissent vite et complètement recouvrer l'innocence ; il se plie

[1] Matth., XII, 19 et 20 ; Is., XLII, 1-3.
[2] Tanquam agnus coram tondente se obmutescet. (Is., LIII, 7).

aux volontés des fidèles, et parcourt quand ils le veulent les rues des cités et des bourgades, semant les bénédictions sur ses pas ; il va avec empressement visiter les malades, les consoler, les fortifier à l'heure terrible du passage de cette vie à l'éternité ; il donne audience à qui veut lui parler, et ses entretiens sont pleins d'une ineffable suavité. Il gouverne le monde, du fond du tabernacle, et le tabernacle est silencieux. Sa voix, plus douce que la plus légère des brises, passe sur les âmes tantôt comme un encouragement, tantôt comme une consolation, tantôt comme un tendre reproche.

Ceux qui aiment la divine Eucharistie doivent chérir d'une affection toute spéciale la vertu de douceur. Comment se pourrait-il qu'un chrétien reçût dans son cœur le Dieu de toute bonté, de toute longanimité, de toute clémence, de toute amabilité, sans être animé de son esprit, sans perdre cette sensibilité excessive qui fait que nous nous laissons trop affecter par les petites contrariétés de la vie ? Quoi donc ! Jésus-Christ endure tout, et nous ne pourrions rien supporter ? Jésus-Christ se voit attaqué de toutes manières, et il ne témoigne pas même qu'il le remarque, et nous nous laisserions aller à la colère ? Jésus-Christ est comme un agneau plein de mansuétude, et nous serions pleins d'emportement ? Jésus-Christ est la bonté même, et nous serions difficiles, rudes et pleins d'humeur ? Nous mangerions le miel de la divinité à la Table sainte, et nous serions toujours remplis de fiel, toujours aigres, toujours fâcheux ? Après la Communion surtout, souvenons-nous de l'avertissement que nous donne le Saint-Esprit : *Ne soyez pas dans votre famille comme un lion qui maltraite et bouleverse ceux de la maison* [1]. Faisons paraître, dans notre conduite et dans nos

[1] Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos et opprimens subjectos tuos. (Eccli., IV, 35).

paroles, qu'en recevant le corps de Jésus-Christ nous avons reçu son esprit, qui est un esprit de douceur et de bonté !

Jésus est du miel dans ma bouche, de la musique dans mon oreille : il est le ravissement de mon cœur. Jésus remplit mon âme de douceurs et de joies spirituelles.

Saint Bernard.

CHAPITRE IV

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PATIENCE

Dominus dirigat corda vestra in charitate Dei et patientia Christi.

Que le Seigneur dirige vos cœurs selon la charité de Dieu et la patience du Christ.

(II Thess., III, 5).

L'apôtre saint Paul, donnant aux premiers chrétiens des règles pratiques de conduite, les suppliait de vivre en toute humilité, douceur et patience : *cum humilitate et mansuetudine, cum patientia* [1]. L'humilité, la douceur et la patience ! trois vertus bien importantes, trois vertus inséparables, trois vertus qui forment sur la terre comme une trinité à la gloire de la Trinité des cieux. Après avoir étudié à l'école de Jésus-Hostie les deux premières, étudions la troisième au pied de la même chaire.

I

La patience est une vertu peu comprise, une vertu très rare, une vertu extrêmement précieuse, une vertu recommandée entre toutes.

[1] Ephes., IV, 2.

Vertu *peu comprise*. Qu'est-ce donc que la patience ? La patience consiste à souffrir l'adversité sans murmure, avec tranquillité d'esprit, dans une intention surnaturelle. La vraie patience, à l'extérieur, est douce et tranquille, elle n'éclate pas en plaintes désordonnées ; à l'intérieur, elle est calme et résignée, je ne dis pas *joyeuse*, car ce serait alors la patience *héroïque* à laquelle peu de personnes peuvent atteindre. Elle s'étend à toutes les afflictions, sans excepter rien de ce qui peut nous être fâcheux, ni pour les choses, ni pour les personnes. Elle est animée d'une intention suggérée par la foi. Par exemple, elle supporte les tribulations : pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, — pour satisfaire à la justice divine, — pour se conformer à Jésus-Christ, — pour donner au Seigneur un témoignage plus excellent d'amour ; en quoi elle est différente de la patience humaine qui supporte l'ennui et l'infortune simplement dans des vues humaines que la philosophie peut inspirer.

Vertu *très rare*. Si l'on retranchait, parmi ceux qui souffrent, ceux qui ne font que se plaindre à la première contrariété qu'ils ont à subir ; ceux qui maudissent leurs peines, leurs bourreaux ou la Providence ; ceux qui font des choix entre afflictions et afflictions, entre personnes et personnes, supportant celles-ci, repoussant celles-là ; ceux qui endurent avec résignation leurs souffrances simplement parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement ; il ne resterait guère de vrais patients !

Vertu *nécessaire*[1]. Nous naissons en pleurant, nous mourons en pleurant et entre ces deux limites que de sujets de larmes ! Que d'afflictions s'abattent sur nous ! Afflictions dans nos biens temporels, afflictions dans notre réputation ; afflictions dans notre corps ; afflictions dans notre âme ; afflictions dans le service

[1] Patientia vobis necessaria est. (Heb., x, 36).

de Dieu ; afflictions dans la personne de nos amis et de nos proches ; afflictions de la part du prochain dont nous avons à supporter les injustices, les mauvais procédés, l'humeur impérieuse, difficile, sèche et capricieuse ; afflictions de la part du démon qui nous soufflete si ignominieusement ; afflictions de notre côté : nous sommes si lâches, si bizarres, si ingénieux à nous tourmenter ! Véritablement la patience nous est bien nécessaire !

Vertu *très utile :* « Une once de patience vaut mieux qu'une livre d'action [1]. » La patience : c'est la force [2] ; la patience : c'est la paix [3], la paix avec nous-mêmes, la paix avec les autres ; la patience mène tout à bonne fin [4] : elle adoucit tout, elle aplanit tout, elle expie, elle purifie, elle nous prépare les plus beaux mérites. Aussi l'apôtre saint Jacques a-t-il dit : *Mes frères, regardez comme un souverain bonheur d'être en butte à toutes sortes d'épreuves, étant bien persuadés que la tribulation produit la patience, la patience l'espérance et une espérance qui ne sera pas frustrée dans son attente* [5].

Vertu *très recommandée* par les saints. « Souffrir par amour pour Dieu, disait sainte Thérèse, c'est le chemin de la vertu ; en sorte que celui qui peut le plus souffrir, qui souffre le plus, sera le plus heureux, et que celui qui ne se résout point à cela ne fera jamais de grands progrès. » « Si Dieu vous fait beaucoup souffrir, c'est une marque qu'il a de grands desseins sur vous, disait saint Ignace de Loyola, et qu'il veut votre salut. Et si vous désirez devenir un grand saint, priez-le vous-mêmes de vous envoyer

[1] Saint François de Sales.
[2] Fortitudo tua, patientia tua. (Job., IV, 6).
[3] In patientia vestra possidebitis animas vestras. (Luc., XXI, 19).
[4] Patientia opus perfectum habet. (Jac., I, 4).
[5] Fratres, omne gaudium existimate cum in tentationes varias incideritis, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia vero spem, spes autem non confundit. (Jac., I, 2, et Rom., V, 3 et seq.).

de grandes afflictions, car rien n'est plus propre à produire en nous le feu du saint amour que le bois de la Croix. » Et saint Jérôme : « O âmes qui voulez vivre en paix et consolées, si vous saviez combien vous plaisez à Dieu quand vous souffrez patiemment ; si vous saviez comme la souffrance facilite les moyens d'arriver aux autres biens, vous ne rechercheriez aucune consolation sur la terre. »

II

« Vous avez beau considérer la vie de notre bon Jésus, vous ne le trouverez jamais ailleurs que sur la Croix. Depuis le moment où il s'est revêtu de notre nature, il a toujours été dans la souffrance[1]. » Sa vie mortelle a été une croix et un martyre continuels. On peut dire la même chose de sa vie sacramentelle, avec les réserves que comporte son état spirituel et glorieux dans le Très Saint Sacrement.

Il a à souffrir, et de combien de manières ! Il souffre dans les biens de la fortune. Que de sanctuaires aussi pauvres que l'étable de Bethléem ; que de tabernacles vermoulus ; que d'églises délabrées où il veut cependant faire sa résidence ; que d'autels misérables ! Il souffre dans son corps qui est traité si indignement par les hérétiques, les Juifs et les infidèles, qui est profané par les mauvais chrétiens au banquet sacré ! Il souffre dans sa réputation : on l'outrage dans les conversations et dans les livres ; on se moque de ses dogmes et de sa morale ; on blasphème son saint nom. Il souffre dans son cœur : tant de froideurs, d'irrévérences, de délaissements, d'ingratitudes, d'infidélités qui se multiplient sur tous les points du

[1] Volve et revolve vitam boni Jesu et non invenies eum nisi in cruce. Ex quo enim carnem assumpsit semper in pœna fuit. (S. Bonav.).

globe. Il souffre, non point trois heures, comme sur le Calvaire ; non point trente-trois ans, comme pendant sa vie mortelle ; mais il souffre dans l'Eucharistie depuis bientôt dix-neuf siècles ! Touchée de tant d'outrages, sainte Thérèse, s'adressant à Dieu le Père, lui disait avec tendresse : « Seigneur, ayez donc pitié de votre Fils, ne condescendez pas au désir ardent qu'il a de nous servir et de nous faire du bien, car il se laisserait dévorer si vous le laissiez faire ! » Puis se tournant vers ses religieuses : « Il n'y a rien que votre aimable Epoux ne souffre et ne soit prêt à souffrir jusqu'à la fin du monde, pour trouver une âme qui le reçoive, le retienne et le chérisse. »

Mais comment Notre-Seigneur souffre-t-il ? Il souffre avec une ineffable patience. Il souffre, je ne dis pas *avec résignation*, je ne dis pas *volontiers*, mais il souffre avec un bonheur incomparable, AVEC UNE SORTE DE PASSION ! Les gens du monde ne se souviennent qu'avec indignation des maux qu'ils ont soufferts par la malice de leurs ennemis, et des affronts qu'ils ont endurés. Mais notre divin Sauveur y prend tant de plaisir qu'il a voulu établir le plus grand des sacrements et s'y enfermer lui-même, pour perpétuer la mémoire de sa Passion et de sa mort, et les renouveler tous les jours sur les autels de l'univers d'une manière mystique et non sanglante. La résolution qu'il prit sur la montagne des Oliviers de souffrir avec la mort l'extrémité des opprobres, lui semble si précieuse qu'il la ratifie à chaque instant, et qu'il est tout prêt à souffrir de nouveau, s'il était nécessaire, autant de fois qu'on célèbre le souvenir de sa Passion dans le saint sacrifice de la Messe. Au fait, si Notre-Seigneur n'était pas heureux de souffrir, est-ce qu'il aurait établi des calvaires sur tous les points de la terre ? Est-ce qu'il se serait exposé sans défense aux traits de la malice en tout temps et en tous lieux ? Puisqu'il en a le pouvoir, est-ce qu'il n'aurait pas imposé silence à ses détracteurs et

forcé ses ennemis à l'hommage et au respect ? Est-ce que, quittant la terre, il ne serait pas remonté dans les cieux pour y jouir de la gloire sans mélange, que lui a préparée son Père pour l'éternité ? Mais il aime la souffrance ; il veut la subir autant qu'il est en lui pour nous en donner le goût ; il veut nous apprendre à en tirer profit pour la gloire de Dieu, notre salut et le bien de nos frères.

Vous donc qui souffrez, regardez le calice du Seigneur, regardez le ciboire doré, et vous serez consolés, vous serez fortifiés, vous serez encouragés ! Au reste, sachons-le, nous ne serons glorifiés avec Jésus, qu'à la condition de lui être devenus semblables, particulièrement par la patience[1]. Pourquoi fuyez-vous, ô chrétiens, à la vue de la Croix, s'écrie saint Thomas de Villeneuve ? Que craignez-vous ? Ce n'est pas un serpent qui vous dévore, mais un bâton qui vous soutient[2]. Lorsque Moïse jeta sa baguette à terre, elle se changea en un serpent qui l'effraya ; mais quand il prit le serpent par la queue, pour obéir au commandement de Dieu, il lui redonna de nouveau la forme d'une baguette avec laquelle il fit cent miracles pour le salut de son peuple. Ainsi, lorsqu'au lieu de porter la Croix, nous voulons nous en défaire et la jeter à terre, elle nous paraît effroyable, et en effet elle n'a que du venin qui nous étouffe. Mais si nous la prenons courageusement pour accomplir le bon plaisir de Dieu, elle se change pour nous en consolations et en délices[3].

---

[1] Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. (Rom., VIII, 29).

[2] Quid fugis, o Christiane, qui times a facie crucis ? Non est serpens devorans sed virga sustentans. (S. Thom. a. Villan. Conc. IV de Commun. Mart.).

[3] Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt. (Ps. XXII, 4).

Nous nous repaissons de la Croix du Sauveur, parce que nous nous nourrissons de son corps sacré.

Saint Augustin.



CHAPITRE V

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE RELIGION

Semper vivens ad interpellandum pro nobis.

Il est toujours vivant pour intercéder en notre faveur.

(Heb., VII, 25).

Grande est l'importance de la prière. Notre-Seigneur nous l'a souvent recommandée en nous en marquant la nécessité et l'efficacité dans les termes les plus formels. « Il faut toujours prier, nous dit-il, et ne jamais cesser de le faire, *oportet semper orare et nunquam deficere*[1]. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous l'obtiendrez, *si quid petieritis Patrem in nomine meo dabit vobis*[2]. » Tel est l'ordre de la Providence : sans la prière nous ne pouvons nous sauver, parce que sans la prière nous ne pouvons obtenir la grâce. Notre-Seigneur qui, dans le Très Saint Sacrement, nous offre un modèle de toutes les vertus, n'a garde d'oublier la vertu de religion. Tout au contraire, il nous en donne un

[1] Luc, XVIII, 1.
[2] Joan., XVI, 23.

parfait exemple, au point que M. Olier répétait sans cesse à ses prêtres de considérer continuellement dans l'Eucharistie *Jésus le seul digne et véritable adorateur, Jésus le seul et unique prêtre dont tous les autres ne sont que les représentants.* Etudions, pour notre instruction et notre édification, le fait, les qualités et l'efficacité de la prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ à l'autel.

I

Il faut que l'homme soit bien paresseux, bien orgueilleux et bien oublieux de ses propres intérêts, pour que le Verbe de Dieu ait voulu nous prêcher par l'exemple la pratique de la prière. Mais, dira-t-on, quelle parole est celle-là ? *Dieu prier !* Est-ce possible ? Prier, c'est un aveu d'infériorité ; comment Dieu, qui est au-dessus de tout, peut-il prier ? Le Verbe de Dieu, c'est vrai, en tant que Verbe de Dieu, ne peut pas prier : voilà pourquoi il s'est fait homme. Mais sitôt qu'il se fut adjoint la nature humaine, comme il s'appliqua à cet exercice, pour frapper les yeux de l'homme, et lui apprendre ce qu'il doit faire pour son salut ! Jésus-Christ prie dans le sein de sa mère, dès le premier instant de son incarnation ; il prie dans l'étable de Bethléem, mêlant ses larmes et ses vagissements à ses supplications ; il prie dans le sanctuaire de Nazareth ; il prie au désert, pendant sa vie publique, et passe même des nuits entières en oraison ; il prie à la Cène le Jeudi Saint, au soir de l'institution de la sainte Eucharistie ; il prie durant sa Passion, au jardin de Gethsémani, pendant le trajet douloureux, et sur la Croix ; il prie maintenant qu'il est assis à la droite de son Père, lui montrant les plaies qu'il a reçues pour le salut du monde et réclamant de lui l'application des grâces qu'il a méritées par ses souf-

frances [1]; il prie dans le Très Saint Sacrement, mais de la façon la plus merveilleuse. L'autel est une Bethléem, une Nazareth, un Golgotha. Autrefois. notre bon Sauveur ne priait qu'en un seul lieu du monde ; aujourd'hui, il prie sur tous les points du globe, partout où il est présent de sa présence sacramentelle. Autrefois, il n'y avait qu'un foyer béni d'où partaient les brûlantes aspirations qui touchaient si vivement l'adorable Trinité ; aujourd'hui, ces foyers sont multipliés à l'infini. Partout où réside Jésus-Christ, il fait l'office du prêtre. Or, c'est de l'office du prêtre de prier pour le peuple [2]. Un Dieu qui prie ; qu'est-ce à dire, sinon que la créature doit prier ? Le Maître qui prie ; qu'est-ce à dire, sinon que le disciple doit prier ?

II

Mais quelles sont les qualités que revêt la prière de Jésus-Hostie ? Celles-là même qui rendront nos supplications victorieuses du cœur de Dieu. Elle est *humble* d'abord. Comme Notre-Seigneur s'abaisse devant son Père ! Il descend jusqu'à l'anéantissement, se faisant à l'autel plus petit que dans la Crèche, plus abject que sur la Croix, se renfermant tout entier avec toutes ses gloires et toutes ses perfections sous l'apparence d'une miette de pain et d'une goutte

[1] Orat Christus oratione *interpretativa*, scilicet exhibendo se et cicatrices suas quas in passione acceptas adhuc servat et Patri ostentat... Orat Christus oratione proprie dicta perinde ac in terra oravit, non qua denuo mereatur vel impetret aliquid uti fecit in hac vita in qua omne suum meritum consummavit, omniaque quæ impetranda erant impetravit, sed qua petat exigendo jus suis meritis debitum et præmium a Patre impetratum, scilicet gratiam et salutem nostram. (Cornel. a Lap. Comment in epist. ad Rom., c. XIII).

[2] Omnis namque Pontifex pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum. (Heb., V, 1).

de vin, et allant, par la messe, jusqu'à l'immolation ! — Elle est *confiante*. Jésus sait que son Père l'écoute toujours[1], à cause de la considération que mérite sa personne divine. Tandis qu'avant sa résurrection il priait en méritant et méritait en priant, aujourd'hui il exige plutôt qu'il ne demande les grâces qu'il a obtenues par sa très sainte vie et par ses innombrables et indicibles douleurs. — Elle est *persévérante*. Notre-Seigneur prie sans relâche aucune, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2]. La nuit succède au jour, les années s'ajoutent aux années et Jésus supplie sans cesse. Les aspirations de son Cœur sacré ne connaissent point de trêve. Prière infatigable qui durera tant qu'il y aura une hostie consacrée, c'est-à-dire jusqu'à la fin du monde. Nous nous lassons de quelques minutes d'oraison, et voilà près de dix-neuf siècles que Notre-Seigneur intercède pour nous au saint Tabernacle ! — Et puis quel *recueillement !* Quel sentiment intime de dévotion et de religion ! Oh ! si nous entendions une prière, un seul cri, un seul mot des divins colloques de Jésus avec son Père, quelle flèche d'amour dans notre cœur ! Comme la prière nous deviendrait chère ! Comme nous la ferions bien ! ! !

III

Aussi, comment dirais-je l'efficacité de la prière de Jésus ? Sachons-le bien : c'est par Jésus-Christ que nos actes de religion arrivent à Dieu et sont agréés par lui, *per ipsum et cum ipso et in ipso... Deo... omnis honor et gloria*[3]. Il adore son Père à chaque instant de la durée pour tous et chacun de

[1] Pater... semper me audis. (Joan., XI, 42).
[2] Heb., VII, 25.
[3] Ex Lit. Missæ.

nous ; il le remercie sans cesse pour les bienfaits qui nous sont octroyés ; il lui demande en notre faveur toutes les grâces de l'âme et du corps ; il implore, sans se lasser, le pardon des coupables. Il est vrai que pour être sauvés, pour obtenir les grâces nécessaires à notre sanctification, nous devons les demander, mais c'est Notre-Seigneur, à l'autel, qui présente nos suppliques à son Père et qui les appuie. En sorte que tous les élus obtiennent la couronne de gloire par la prière de Jésus au Très Saint Sacrement.

Il y en a qui s'étonnent que Dieu soit si patient. Au fait, il y a une grande différence entre sa conduite sous la loi nouvelle et sa conduite sous la loi ancienne. Un péché impur est commis dans la tribu de Benjamin : aussitôt le Seigneur ordonne à ses fidèles de s'armer du glaive, et vingt-cinq mille personnes périssent pour expier un seul adultère. David commet un léger péché de vanité en faisant le recensement de son peuple : le prophète, ministre des vengeances du Très-Haut, vient lui signifier son châtiment, et la peste moissonne soixante-dix mille victimes. Pour un regard irrévérencieux porté sur l'arche d'alliance, les Bethsamites voient périr un grand nombre des leurs. Aujourd'hui il se commet des crimes affreux pendant le jour et de plus affreux encore pendant la nuit. Que de blasphèmes horribles ! Que d'injustices criantes ! Quel débordement d'impureté dans tous les rangs de la société ! Que de paroles, que d'actions, que de pensées, que de désirs obscènes ! Quelle violation éhontée du jour du Seigneur ! Quels audacieux défis jetés à la face du ciel ! Que de calomnies contre tout ce qui est juste, saint, vénérable ! Quelles ignominies dans la société, au foyer domestique, dans le cœur des individus ! Et Dieu est patient, et Dieu ne fait pas gronder son tonnerre, et Dieu n'ensevelit pas nos villes et nos bourgades sous une pluie de soufre et de bitume,

et Dieu n'ordonne pas à la terre de s'entr'ouvrir! Pourquoi cette différence de conduite? Dieu aurait-il deux poids et deux mesures? Gardons-nous de le penser. L'explication du mystère, c'est qu'aujourd'hui nous avons un avocat tout-puissant auprès de Dieu le Père, *advocatum habemus apud Patrem*[1], c'est qu'aujourd'hui nous avons un médiateur qui intercède sans relâche en notre faveur, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2]; c'est qu'aujourd'hui, à l'autel, Jésus-Christ est notre victime de propitiation, *ipse est propitiatio pro peccatis nostris*[3]. Qu'il est saisissant ce tableau, qu'on admire à Rome, lequel représente les préludes de la fin du monde! Au-dessus on voit Notre-Seigneur Jésus-Christ environné de ses anges et de ses saints. Les anges penchés sur leurs trompettes sont prêts, au signal donné, à sonner l'heure des solennelles assises du genre humain. Jésus-Christ attend qu'un prêtre qui est au second plan ait achevé le saint Sacrifice pour ordonner la fin du monde et le jugement. — C'est là une magnifique page de théologie. Le monde croulera quand le dernier prêtre aura dit la dernière messe; car l'Eucharistie est l'arc-boutant de l'univers, le paratonnerre qui le protège contre les foudres vengeresses.

Comme fruit de ce discours, prions nous aussi; prions comme Jésus-Christ. Prions avec humilité! prions avec pleine confiance, puisque Notre-Seigneur nous a mérité toutes les grâces dont nous avons besoin; prions sans relâche: chaque jour en effet apporte avec lui ses besoins et ses nécessités. Mais voulons-nous prier efficacement? Prions en union avec notre divin Sauveur. Le P. Rodriguez nous parle d'un certain voyageur qui accompagnait deux reli-

[1] I Joan., II, 1.
[2] Heb., VII, 25.
[3] I Joan., II, 2.

gieux. Ceux-ci entrèrent dans une église et y firent une longue oraison. Le pauvre voyageur agenouillé auprès d'eux disait au bon Dieu : « Je n'ai pas d'esprit pour bien vous prier, je vous demande seulement ce que vous demandent ces bons religieux. » Disons, nous aussi, à Dieu, surtout à la messe : « Je ne sais pas prier, Seigneur, mais je vous adore comme Jésus vous adore ; je vous remercie comme Jésus vous remercie ; je sollicite les grâces que Jésus sollicite de votre bonté ; je vous demande pardon comme Jésus vous demande pardon ! »

Ce n'est pas assez que nous célébrions la Messe, nous devons aussi nous offrir en sacrifice avec le plus de dévotion qu'il nous sera possible, selon la volonté de Dieu, nous conformant, autant qu'il est en nous, à Jésus-Christ s'offrant lui-même, lorsqu'il était sur la terre, au Père éternel.

Saint Vincent de Paul.



CHAPITRE VI

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE PAUVRETÉ

Ego sum pauper.
Je suis pauvre.
(Ps., XXXIX, 18),

L'histoire de saint Vincent de Paul rapporte que, tous les jours, avant de célébrer les saints mystères, il récitait les litanies du saint nom de Jésus. Et quand il était arrivé à cette invocation : « Jésus, Père des pauvres, ayez pitié de nous, » fixant amoureusement les regards sur le Tabernacle, il disait ces paroles avec un accent de particulière tendresse. Jésus, en effet, a l'esprit de pauvreté en souveraine estime. Il l'a béatifié, tandis qu'il a maudit l'amour désordonné des richesses ; il a pratiqué la pauvreté de la manière la plus parfaite. Il voulut naître d'une mère pauvre, dans la pauvre étable de Bethléem ; ses premiers adorateurs furent des pauvres : les bergers ; il vécut pauvre pendant sa vie cachée ; au cours de sa vie publique, il n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête ; son bonheur était de se trouver avec les pauvres ; il quitta le monde plus pauvre qu'il n'y était entré, n'ayant pour vêtement que ses plaies, pour lit que sa croix, et le sépulcre où il fut déposé n'était point à lui. Même après sa glorieuse

ascension, il veut continuer à être pauvre. Sous les Espèces eucharistiques, il pratique la pauvreté la plus *absolue*, la plus *volontaire* et la plus *généreuse*.

I

Si pauvre que l'on soit, il est impossible d'atteindre à la pauvreté de Notre-Seigneur, qui est *absolue*.

A l'autel, Jésus-Christ est pauvre des biens matériels. Il n'a que ce que nous lui donnons. Quelle misère dans son vêtement sacramentel, je veux dire les Espèces eucharistiques, qui rappellent les langes de Bethléem ! Il a, cela est vrai, de splendides tabernacles, de magnifiques habitations ; mais il les tient de la charité des fidèles ; plus d'une fois il n'y est que souffert et toléré ; il s'en est vu exproprié ; il a même été mis sous les scellés ! Du reste, en combien d'endroits n'est-il pas contraint de demeurer dans un tabernacle vermoulu, de rester sous le toit d'une église ruineuse, de reposer sur des linges tout usés et tout misérables !

A l'autel, Jésus-Christ est dépouillé des biens du cœur. Il a soif, soif d'être aimé. Il était tourmenté de cette soif sur la croix, mais, dit saint Augustin, aujourd'hui il en est dévoré en tout lieu et constamment. Partout il s'écrie avec le Prophète : *Ils ont conçu le dessein malicieux de me ravir le prix de mes souffrances ; j'ai couru en toute hâte et j'ai fait un effort si violent que j'en suis tout épuisé de soif*[1]. Il est la fontaine d'eau vive et il brûle d'être aimé. Ne vous en étonnez pas. Si les fontaines avaient soif, ce serait non de boire, mais d'être bues. Son centre, c'est notre cœur ; son repos, c'est d'y loger ; son plaisir, de le guérir et de le purifier, de le vivifier, de l'éclairer et de le remplir. Et l'on ne se préoccupe

[1] Ps., LXI, 5.

point d'apaiser la soif du Sauveur, d'éteindre l'incendie qui le dévore ! Si le feu était dans nos églises, on viendrait en foule pour l'éteindre : et voilà que le temple sacré de l'adorable humanité de Jésus-Christ brûle du feu de la charité, et presque personne ne s'en occupe ! O mon divin Sauveur ! que vous avez sujet de vous plaindre de l'insensibilité des hommes ! David étant pressé par la soif, quatre vaillants officiers de son armée forcèrent le camp des ennemis et allèrent puiser de l'eau dans la citerne de Bethléem : et pour vous, ô Seigneur, on ne daigne pas faire le moindre effort ! Vous donnâtes autrefois aux Israélites, malgré leur rébellion et leurs murmures, une fontaine miraculeuse ; vous envoyâtes un ange au petit Ismaël pour soulager sa soif, dans la dernière nécessité où il se trouvait ; vous fîtes couler les eaux de la fontaine de Siloé pour rafraîchir le prophète Isaïe, et vous souffrez une soif de près de dix-neuf siècles, sans presque rencontrer d'âmes vraiment fidèles, qui vous donnent le verre d'eau que vous souhaitez. Cent fois vous frappez à nos cœurs par vos inspirations secrètes et pleines de tendresse ; et nos cœurs plus durs que le rocher demeurent secs et ne peuvent s'amollir !

A l'autel, Jésus-Christ réunit toutes les misères, au point qu'on peut remplir à son égard toutes les œuvres de miséricorde corporelle. *Visiter les prisonniers ;* car il est enfermé depuis des siècles dans nos Tabernacles et lié aux accidents du pain comme un perpétuel prisonnier d'amour. *Ensevelir les morts ;* car il est en état de mort, comme une victime d'expiation qui se sacrifie à la justice du Père éternel, et, en cette qualité, notre cœur doit lui servir de tombeau. *Revêtir ceux qui sont nus ;* car il n'a rien qui le couvre, sinon les espèces du sacrement, laissant à la charité des fidèles le soin de parer ses autels et de lui fournir les ornements que la bienséance demande dans un si auguste mystère. *Loger les pèlerins ;* car combien

de fois descend-il du ciel, qui est le domicile de sa gloire, pour venir loger dans nos âmes et demeurer comme un pèlerin parmi nous, compagnon de notre voyage, guide fidèle qui nous conduit sûrement au port de l'éternité! *Donner à boire à ceux qui ont soif;* car il a soif de notre amour et de notre salut. *Donner à manger à ceux qui ont faim;* car il n'est pas seulement le mets divin du festin eucharistique, il est encore le convié qui se nourrit des bons désirs de notre âme. « Ma pénitence est sa nourriture, dit saint Bernard. Quand est-ce qu'il me mange? quand il me corrige. Quand est-ce qu'il me fait passer dans son estomac? quand il m'instruit et me donne de salutaires conseils. Quand est-ce qu'il me digère? quand il me change et me transforme en lui par une parfaite imitation de ses vertus[1]. »

Avec la pauvreté, à l'autel, Jésus accepte toutes les disgrâces qui l'accompagnent. Le pauvre est délaissé, parce qu'on ne peut rien espérer de lui; Jésus au Très Saint Sacrement est odieusement abandonné. Il appelle tout le monde à lui: *venite ad me omnes*[2]; et, malgré les avances de son amour, tout le monde le délaisse, en alléguant des prétextes plus ou moins spécieux: *cœperunt omnes simul excusare*[3]. On se presse dans les palais des grands; on y fait foule; on y court avec autant d'ardeur que s'il était question d'emporter le ciel; et s'il s'agit de venir honorer le Fils de Dieu, bien que pour nous il soit descendu du ciel sur la terre, bien qu'il nous offre en nourriture son propre corps, bien qu'il nous promette les plus grandes grâces, que de froideurs, que d'excuses pour se soustraire à sa présence: *cœperunt omnes excusare!* — Le pauvre est méprisé parce qu'il n'a ni crédit, ni puissance, pour se faire craindre et

[1] Cibus ejus pœnitentia mea. Cibus ejus ego ipse. Mandor cum arguor: glutior cum instituor; decoquor cum immutor.
[2] Matth., XI, 28.
[3] Luc., XIV, 18.

considérer ; Jésus-Hostie, lui aussi, est méprisé et méprisé dans tous ses attributs. Les avares méprisent les richesses de sa grâce ; et, après avoir reçu ce riche trésor, ils le vendent comme Judas pour une vile monnaie. Les voluptueux méprisent sa sainteté ; et ils ne craignent pas de profaner son corps sacré, qui est plus blanc que le lis et plus pur que les rayons du soleil. Les grands du monde le reçoivent avec pompe, comme les Juifs ; et, quelques jours après, ils le bannissent de leurs cœurs pour l'attacher à la croix. Les vindicatifs méprisent sa bonté ; et, après avoir rougi leurs lèvres dans le sang de ce doux Agneau, ils n'ont point horreur de déchirer ses membres par la médisance et la calomnie, avec une fureur de lion. — Le pauvre est contredit sans pitié : de même Jésus est contredit dans le Saint-Sacrement. La contradiction y est générale, et, quoiqu'il soit le *Prince de la paix* [1], tout le monde lui fait la guerre. Il est attaqué par les Juifs qui se scandalisent de nos mystères, par les hérétiques qui les nieut, par les libertins qui s'en raillent, par les impies qui le blasphèment, par les pécheurs qui résistent à ses attraits. *Filii matris meæ pugnaverunt contra me.* — Le pauvre enfin est esclave, parce que le pauvre, manquant de tout, a besoin de rechercher le riche et de lui rendre de la sujétion pour en tirer de l'appui ; de l'honneur, pour en tirer du profit ; du service, pour en tirer de la récompense. Ah ! comme à l'autel Notre-Seigneur a voulu être en ce point véritablement pauvre ! Comme il se fait notre serviteur et notre esclave ! Il se livre entre les mains de qui veut le recevoir. Il rend service à tout le monde, jusqu'au plus vil de tous les hommes. Qu'il s'agisse d'un prisonnier, le prêtre offre dans la prison le saint Sacrifice pour le consoler. Qu'il s'agisse d'un malade qui languit sur son lit de douleur, le prêtre

[1] Is., IX, 6.

lui porte Jésus pour lui servir de viatique et le conduire heureusement au port de l'éternité. Saint Ambroise, voyant le Sauveur aux pieds des apôtres, s'écrie dans son étonnement : « O souveraine Majesté, jusqu'où vous abaissez-vous ! Vous lavez les pieds de vos serviteurs, comme si vous étiez leur esclave, et comme Dieu, vous versez sur eux la rosée de vos grâces [1]. » Cet abaissement était grand, mais il se pratiquait dans un état passible et mortel ! Saint Thomas est ravi de la condescendance dont Notre-Seigneur use envers les bienheureux. « Il sert, dit-il, chacun des saints, comme s'il était le serviteur et comme si le serviteur était Dieu [2]. » Cette humilité est grande pour un Jésus glorieux et triomphant : cependant elle s'exerce à l'égard des saints. Mais, dans l'Eucharistie, comme dit saint Chrysologue, le Roi de gloire s'assujettit à des hommes mortels ; le Saint des saints à des pécheurs ; il règne dans le ciel, et il sert sur la terre ; il est adoré par les anges, et il s'abaisse aux pieds des criminels ; il est assis sur le trône de son Père, et il vient faire l'office de serviteur à la table de ses esclaves ! [3] »

II

Mais ce qui rend la pauvreté de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement plus digne d'attention, c'est qu'elle est une pauvreté toute *volontaire*. Jésus-Christ est celui dont il est écrit : *Il est le maître de tout*

[1] Quanta majestas ! Quasi minister pedes famulorum tuorum lavas, et quasi Deus rorem mittis e cœlo. (S. Amb., lib. de Spir. Sanct., in prolog.).

[2] Deus omnipotens singulis Angelis sanctisque in tantum se subjicit quasi sit servus emptitius singulorum, quilibet vero ipsorum sit Deus suus. (S. Thom., Opusc. LXIX).

[3] Discumbenti Deus astat et astat in cœlestibus, exulanti servo servit Dominus et servit accinctus pueris suis, ministris ministerium facit et facit in Patris gloria constitutus. (S. Pet. Chrys.).

ce qui existe. Il est riche, et personne ne pourrait mesurer la grandeur de ses richesses. Il est riche en miséricorde : *dives est in misericordia*[1]. Il est riche en bonté et en puissance : *an divitias bonitatis ejus contemnis?*[2] Il est riche en gloire et en magnificence : *secundum divitias gloriæ suæ*[3]. Il est riche en libéralité : *dives in omnes qui invocant illum*[4]. Il est riche en sagesse : *in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi*[5]. Il est riche en grâces et en vertus : *secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis*[6] Il est riche en toutes sortes de biens : *dominus universorum tu es*. Il ne peut perdre ce qu'il possède, pas plus qu'il ne peut augmenter ses richesses qui sont infinies. Pourquoi donc s'abaisse-t-il à cette étonnante pauvreté dont nous venons de parler ? C'est pour notre bien, c'est par amour pour nous, car le troisième caractère de sa charité, c'est d'être *généreuse*.

III

C'est pour nous, dit saint Paul, *qu'il s'est fait pauvre, quoiqu'il fût riche, pour que nous nous enrichissions par son indigence.* Il se fait pauvre pour consoler les misérables, étant, lui Dieu, plus pauvre que le plus pauvre d'entre eux. Il se fait pauvre pour persuader efficacement nos cœurs de la vanité des biens de ce monde et les en détacher. Il se fait pauvre pour implorer d'une manière plus touchante les miséricordes de Dieu en notre faveur. Il s'est travesti en indigent : *Rex Israel mutavit*

[1] Eph., II, 4.
[2] Rom., II, 4.
[3] Eph., III, 16.
[4] Rom., X, 12.
[5] Col., II, 3.
[6] Eph., I, 7, 8.

habitum suum[1]*;* et, cachant sa pourpre royale, son sceptre, sa couronne, ses trésors et toutes les marques du souverain domaine, il se présente à son Père, pour obtenir de lui, dans l'attitude la plus suppliante et la plus digne de pitié et de compassion, tout ce qu'il sait nous être nécessaire. Il lui demande le pardon de nos offenses : *Pater dimitte* illis[2]; la consolation et la force dans les peines qui nous affligent : *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam*[3]; l'union et la charité mutuelle : *Pater sancte, serva eos ut sint unum sicut et nos*[4]; en un mot, tout ce qui importe à la sanctification de nos âmes : *Sanctifica eos in veritate*[5]. Il se fait pauvre pour nous attirer plus confidemment à lui, et se dépouiller complètement en notre faveur, en nous donnant dans la sainte Communion son corps, son sang qui empourpre nos lèvres et fortifie notre cœur, son âme qui s'attache plus étroitement à la nôtre que ne le faisait l'âme de David à celle de Jonathas[6], sa divinité, ses mérites, son sceptre, sa couronne et sa royauté : « O Dieu, m'écrierai-je avec un saint, il faut que vous aimiez l'homme à l'excès pour que vous soyez aussi prodigue de vous-même par amour pour lui ! *O Deum, si fas est dici, prodigum sui præ desiderio hominis !* »

Si nous sommes pauvres, ne maudissons pas notre pauvreté. Entendons Jésus qui nous dit de son Tabernacle : Je suis pauvre, *ego sum pauper !*[7] Bienheureux les pauvres, *beati pauperes !* — Si nous sommes riches, n'attachons pas notre cœur aux biens

[1] III Reg., XXII, 30.
[2] Luc, XXIII, 34.
[3] Ps., LXVIII, 2.
[4] Joan., XVII, 11.
[5] Joan., XVII, 17.
[6] I Reg., XVIII, 1.
[7] Ps., XXXIX, 18.

périssables. Soyons pauvres par les dispositions de notre cœur. Aimons les pauvres, seconde Incarnation du Verbe de Dieu...

Ce que vous aurez fait au dernier des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait.

Saint Matthieu.



CHAPITRE VII

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHASTETÉ

Qui pascitur inter lilia.
Il se repait au milieu des lis.
(Cant., II, 16).

Il est une vertu que doivent chérir particulièrement ceux qui aiment la divine Eucharistie : c'est la vertu angélique. L'autel est pour nous le Paradis : il faut donc que ceux qui approchent de l'autel aient les mœurs du Paradis. Méditons les excellences de la vertu de chasteté, au pied du tabernacle, sous les regards de Jésus, le zélateur passionné de cette belle vertu.

I

Le Saint-Esprit nous fait lui-même l'éloge de la sainte vertu de pureté. *Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est éclatante la génération chaste ! Elle attire les regards de Dieu et des hommes. Rien ici-bas ne peut lui être comparé !* [1]

[1] O quam pulchra est casta generatio cum claritate ! Immortalis est enim memoria illius, quoniam et apud Deum nota est et apud homines ! (Sap., IV, 1).

La pureté est l'ornement de notre nature. « Elle dépose sur le front qu'elle couronne une sérénité céleste ; dans les regards qu'elle anime reluit une limpidité plus transparente que celle du cristal ; elle colore le visage d'une ravissante modestie ; il n'est pas jusqu'à la voix à laquelle elle ne communique un accent délicieusement virginal[1]. »

La pureté c'est notre force. La force de l'âme d'abord ; parce qu'elle attire en nous le Dieu fort[2], Notre-Seigneur Jésus-Christ, vierge lui-même, fils de la Vierge, époux des vierges[3]. Les anges, auxquels elle nous fait ressembler, accourent aux parfums vainqueurs de la sainte chasteté, pour nous protéger et nous défendre. La pureté, c'est aussi la force du corps : témoin Godefroy de Bouillon qui disait à ceux qui s'étonnaient de sa force prodigieuse : JE SUIS FORT, PARCE QUE JE SUIS CHASTE !

La pureté nous mérite des faveurs exceptionnelles du bon Dieu : des lumières extraordinaires, l'affranchissement de la tyrannie des sens, des vertus solides et variées, une paix profonde, un bonheur indicible[4].

La pureté nous rend semblables aux anges, en nous faisant vivre dès ici-bas de la vie de ces esprits célestes. Que dis-je ? elle nous donne une certaine prééminence sur eux : « Je le demande, s'écriait saint Jean Chrysostome, sous quel rapport Elie, Elisée et Jean, ces véritables modèles de virginité, différaient-ils des anges ? En rien, sinon qu'ils étaient mortels. Et même, ils ont plus de gloire que les anges ; car ils ont gardé la pureté dans une condition infiniment inférieure aux anges. Ils ont eu besoin d'une plus grande force et d'une plus grande générosité. »

[1] Mgr Plantier.
[2] Is., IX, 6.
[3] Christus virgo, virginis filius, virginum sponsus. (S. Bern.).
[4] Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt. (Matth., V, 8).

La pureté mène au ciel. Sans doute, il faut avoir toutes les vertus pour être sauvé ; mais telle est l'excellence de la pureté que Dieu veut lui attribuer le privilège de nous introduire dans les tabernacles éternels. *Qui montera sur la montagne du Seigneur ? Qui pourra résider dans le lieu saint ? Celui qui est pur dans ses actions et dans ses affections*[1].

Aussi bien, je comprends pourquoi saint Paul recommande si vivement la pureté ; et je ne m'étonne plus que les saints docteurs exaltent si magnifiquement la chasteté, et surtout la chasteté virginale. La chasteté, disent-ils, a le ciel pour patrie ; elle voyage ici-bas comme une étrangère. Elle est descendue du ciel avec Jésus-Christ, elle fut un trésor inconnu au paganisme. La chasteté c'est le lis des vertus, la fleur de la religion, la richesse de l'Eglise, l'honneur de la nature humaine, la multiplication de nos mérites. C'est l'amie de Dieu, la sœur des anges, l'école de la sagesse, la possession de tous les biens. « O chasteté, s'écrie saint Ephrem, tu réjouis le cœur qui te possède, tu donnes des ailes à l'âme pour s'envoler vers les cieux ! O chasteté, tu domptes les passions, et tu nous établis dans la paix la plus tranquille ! O chasteté, tu illumines les justes et tu aveugles le démon ! O chasteté, tu es un char spirituel qui emporte jusque dans les cieux celui qui te pratique ! O chasteté, tu es une rose très odorante qui répand autour de toi les plus suaves parfums ! » Vraiment, Marie a bien pu ne consentir à devenir la mère de Dieu qu'à la condition de garder le trésor de sa virginité !

[1] Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus ? Innocens manibus et mundo corde. (Ps., XXIII, 3 et 4).

II

Qui dira la pureté sans tache, la sainteté immaculée de Notre-Seigneur Jésus-Christ présent dans le Très Saint Sacrement? Jésus-Hostie, c'est la splendeur de la substance du Père éternel ; c'est le fils de la très pure et très immaculée Vierge ; c'est l'Agneau qui se plaît parmi les lis ; c'est celui devant lequel toutes les puretés de la terre ne sont que des souillures et qui trouve des taches jusque dans les anges ; c'est celui qui a toujours eu des préférences pour les cœurs chastes et purs, pour Marie, la trés sainte Vierge, comme elle est si bien appelée, pour Joseph, l'époux vierge, pour saint Jean, l'apôtre vierge ; Jésus, c'est le fils, l'époux, le donateur de la virginité ! Tout, à l'autel, nous redit la pureté incomparable du Sauveur : et les éléments de l'auguste sacrifice : le pain sans levain, le vin sans mélange ; et la blanche hostie et le breuvage limpide dont il conserve les apparences ; et les linges sacrés qui doivent être éclatants de propreté ; et les vases sacrés qui sont faits d'un métal précieux ; et la cire, œuvre de l'abeille, cette vierge de la nature. Oui, à l'autel, Jésus est une incarnation permanente de la pureté ! Ah ! si les voiles qui le recouvrent se déchiraient, quelle innocence victorieuse apparaîtrait à nos regards charmés, fascinés ! Quelle pureté sur son front, dans ses regards, sur ses traits ! Quels parfums embaumés de la plus suave et de la plus exquise chasteté !

Au reste, par son exemple, Notre-Seigneur, à l'autel, nous enseigne les moyens d'acquérir et de conserver la sainte vertu.

Un jour, en parlant de l'esprit d'impureté qui

possédait le lunatique de l'Evangile, le Sauveur disait à ses disciples : *Ce démon ne peut se chasser que par le jeûne* (c'est-à-dire la mortification) *et la prière*. Mortification et prière, voilà bien ce que pratique Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Mortification de l'esprit d'abord, c'est-à-dire humilité. Rappelons-nous ce que nous avons dit sur les excès d'abaissement de Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement, excès qui dépassent les humiliations de l'Incarnation, déjà si grandes cependant qu'elles jetaient l'apôtre saint Paul dans une sorte de stupeur ! Mortification des sens, c'est-à-dire recueillement, modestie, vigilance. Dans son être sacramentel, Notre-Seigneur pratique le détachement le plus absolu du monde extérieur. Volontairement il se condamne à l'immobilité la plus complète : lui la *vie*, lui le modérateur de l'univers, lui qui dirige les mondes dans leurs courses, n'a de mouvement dans l'Hostie-Sainte qu'autant que sa créature lui en donne ! Volontairement il garde le silence le plus mystérieux : lui qui fait gronder le tonnerre, se tait constamment ; s'il parle, c'est par miracle ! Volontairement il s'enferme dans la solitude obscure du ciboire, ou du tabernacle, dans des églises trop souvent vides d'adorateurs ! Quel modèle ! quel exemple ! quelle condamnation de la liberté, de la dissipation, de l'imprudente curiosité de tant de chrétiens ! Ah ! n'ayons pas le désir de tout voir, de tout entendre, de tout goûter, de tout sentir. *Ascendit mors per fenestras*[1]. Que cette vigilance soit pour notre vertu ce que les épines sont pour le lis virginal !

Et puis, selon la parole du Sage, nous ne saurions être chastes si Dieu ne nous en fait la grâce[2] ; et il n'accordera cette faveur qu'à nos prières. Voyez donc comme Jésus, le zélateur de la chasteté, *amator*

[1] Jer., IX, 21.
[2] Non possem esse continens, nisi Deus det. (Sap., VIII, 21).

castitatis[1], nous enseigne ce second moyen à l'autel. Nous l'avons dit, sa prière dans le tabernacle est aussi fervente que continuelle, *semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2]. Si nos prières ressemblaient un peu à ses prières, comme nous serions chastes, comme chez nous la chair perdrait de son empire, comme l'esprit gagnerait en force et en ascendant, comme nous deviendrions semblables aux anges et chers au Sacré-Cœur !

Mais Notre-Seigneur fait plus, dans l'Eucharistie, que de nous apprendre la nature de la pureté et les moyens d'y atteindre ; il la protège, il la développe en nous par la sainte Communion. *Il est le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges*, selon la parole du prophète Zacharie[3]. Là où l'on communie, là fleurit la virginité. Par la sainte Communion, la vie de Jésus-Christ circule dans notre âme. Son corps sacré enchaîne la loi des membres, dompte les rébellions de la concupiscence, apaise au profit de l'esprit les appétits désordonnés de la chair. Son sang précieux a la vertu d'éteindre le feu des passions. On voit journellement se renouveler, dans les bons fidèles, la merveille des trois enfants de la fournaise. « L'ange du Seigneur, dit l'Ecriture, descendit au milieu des flammes, en suspendit l'activité consumante, et, faisant souffler un vent rafraîchissant, il répandit dans la fournaise une douce rosée ; et les trois enfants ne furent nullement atteints par le feu, et ils se promenaient en chantant à Dieu l'hymne de la reconnaissance[4]. » Cet ange, qui avait la figure d'un homme, représentait Jésus-Hostie résidant et agissant dans le corps des chrétiens, que brûlent les feux de la concupiscence.

[1] Ex. Lit. SS. Nominis Jesu.
[2] Heb., VII, 25.
[3] Zach., IX, 17.
[4] Dan., III, 49 et seq.

Il suspend, d'une main, la violence des flammes des passions, et donne, de l'autre, à l'esprit et au corps une certaine qualité qui les dispose à l'honnêteté.

La dévotion au Saint-Sacrement et la dévotion à la sainte Vierge sont non pas le meilleur mais l'unique moyen de se conserver pur. IL N'Y A QUE LA COMMUNION QUI PUISSE GARDER UN CŒUR DE VINGT ANS.

SAINT PHILIPPE DE NÉRI.



CHAPITRE VIII

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE D'OBÉISSANCE

Humiliavit semetipsum factus obediens.

Il s'est humilié en se faisant obéissant.

(Phil., II, 8).

L'obéissance est une vertu très excellente ; c'est une des plus éminentes vertus, dit saint Augustin, non par la *dignité* de son objet, mais par ses *utilités*. Elle appelle sur nous les grâces d'en haut[1] ; elle introduit les vertus dans notre âme et les y conserve[2] ; elle ouvre le ciel et ferme l'enfer[3]. Elle consiste dans une volonté exacte à exécuter les ordres de nos supérieurs. Elle doit être intérieure, prompte, simple, universelle, continuelle, joyeuse et surnaturelle. Allons l'étudier à l'école du Tabernacle.

I

Jésus obéit. Quelle parole ai-je prononcée ? N'est-ce point un blasphème ? Dieu peut-il obéir ? Qui dit

[1] Vir obediens loquetur victoriam. (Prov., XXI, 28).
[2] Omnium virtu tum mater et custos. (S. Aug., *de Civ., Dei).*
[3] Tolle propriam voluntatem et infernus non erit. (S. Bern.).

obéissance ne dit-il pas sujétion ? Dieu n'est-il pas l'être indépendant ? N'est-ce point le caractère de la divinité de dominer sur tout, de commander à tout, sans recevoir d'ordre de personne ? N'y a-t-il pas répugnance absolue à ce que la créature soit comme supérieure au Créateur ? Rien de plus certain : Dieu, en demeurant exclusivement dans sa nature, ne peut obéir dans le sens strict du mot. Aussi, le Verbe de Dieu, par l'incarnation, est-il sorti en quelque sorte de lui-même, ou plutôt il s'est adjoint la nature humaine, grâce à laquelle l'impossibilité de l'obéissance a disparu pour lui. Jésus-Christ, Dieu et homme à la fois, a pu obéir, et son obéissance a été aussi réelle que prodigieuse. C'est ce que saint Paul a fort bien exprimé dans ces paroles qu'il adressait aux Philippiens : « Eprouvez en vous-mêmes les sentiments du Seigneur Jésus, lequel, possédant la nature divine, pouvait sans injustice s'égaler à son Père ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de l'esclave, et il s'est humilié en se rendant *obéissant et obéissant jusqu'à la mort de la croix*[1]. » Or, c'est surtout dans le Très Saint Sacrement que Notre-Seigneur Jésus-Christ pratique, pour la gloire de son Père et notre propre salut, de plein gré, une obéissance incomparable. « Chose bien digne d'admiration ! l'obéissance est le fonds même de la vie eucharistique et sa raison d'être. Comment Jésus-Christ est-il présent dans cet auguste Sacrement ? Uniquement par obéissance : il ne peut y venir de lui-même ; il faut qu'il y soit appelé. Le prêtre, en effet, veut-il consacrer ? il n'a qu'à prononcer sur du pain et sur du vin les paroles sacramentelles ; aussitôt, mon Dieu, obéissant au com-

[1] Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinavivit... in similitudinem hominum factus... humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. (Philipp., II, 6 ad 8).

mandement, doit se rendre présent sur l'autel, sans qu'il lui soit possible de s'y refuser. Si le prêtre, au contraire, se tait, parce qu'il ne veut pas consacrer, quels que soient d'ailleurs les désirs empressés du Sauveur, il ne peut se rendre présent parmi nous d'une manière sacramentelle, parce qu'il faut de toute nécessité que le prêtre intervienne pour commander, tant il est vrai que l'obéissance est tout le fonds de la vie eucharistique ! Ici, la puissance et la bonté du Sauveur sont entièrement à la merci du prêtre[1]. »

II

Mais examinons les caractères de l'obéissance de Jésus dans le Très Saint Sacrement ; ils sont tous héroïques ; ils renferment des excès d'amour.

I. Notre-Seigneur obéit à *tous*. Il disait autrefois : *Nul ne peut servir deux maîtres*[2]. Il a bien trouvé, lui, le moyen de servir des milliers et des milliers de maîtres ! Rien qu'en France il y a plus de quarante mille prêtres. Qu'ils montent au saint autel chaque jour, et chaque jour notre bon Sauveur, aussitôt que les paroles sacramentelles sont prononcées, obéit à ces quarante mille hommes, et, sans le moindre délai, se rend, à leur voix, présent quarante mille fois dans notre pays. Quel que soit le nombre des fidèles qui veulent communier, Jésus porté par son prêtre, se pliera à leur volonté, et viendra reposer dans leur cœur pour les sanctifier, les consoler, les rendre heureux. Et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il obéit avec une simplicité inouïe, sans regarder à la personne qui lui commande. Qu'un pécheur, qu'un sacrilège, qu'un hérétique, qu'un schismatique

[1] L'abbé Joiron : *Le mystère de l'Eucharistie*, p. 19.
[2] Nemo potest duobus dominis servire. (Matth., VI, 24).

veuille le faire descendre sur l'autel, pourvu qu'il soit prêtre, le Sauveur obéira au pécheur, au sacrilège, à l'hérétique, au schismatique, et viendra prendre la place du pain et du vin dont il ne restera plus que les apparences. Qu'un Judas vienne à la Table sainte lui donner le baiser de la trahison, il ira recevoir, par une soumission excessive, le baiser de la trahison !

II. Notre-Seigneur obéit en *tout*. Comme à Nazareth il était complètement soumis à ses parents, à l'autel il est soumis en tout aux volontés du prêtre. Il est plus assujetti que le malade cloué sur un lit de douleur, il est plus esclave que le forçat dans les bagnes ; il n'a dans le Saint-Sacrement aucun mouvement personnel ; il est complètement aux ordres, à la discrétion du prêtre. Le prêtre le place à droite : et Jésus reste à droite ; le prêtre le place à gauche : et Jésus reste à gauche. Le prêtre veut qu'il bénisse : et Jésus bénit ; le prêtre veut qu'il monte sur le trône de l'Exposition : et Jésus monte, porté par ses mains, sur le trône de l'Exposition ; le prêtre veut qu'il aille se donner au malade pour le fortifier dans le difficile passage de cette vie à l'éternité : et Jésus va se donner au malade ; le prêtre veut qu'il parcoure les rues des cités ou des hameaux : et Jésus parcourt les rues des cités ou des hameaux ; le prêtre veut le renfermer dans la prison du Tabernacle : et Jésus reste enfermé dans la prison du Tabernacle ! Jésus, notre Dieu, obéit en tout à la voix de son prêtre, à la voix de la créature, *obediente Domino voci hominis !* [1]

III. Jésus-Christ à l'autel obéit *toujours*. Telle est, je dirai, la passion de Notre-Seigneur pour l'obéissance qu'il ne peut, en quelque sorte, s'en rassasier. Il entre dans le monde ; quelle est sa première parole ? Une parole d'obéissance : *Les holocaustes ne*

[1] Jos., x, 14.

vous ont point été agréables, ô mon Père, c'est pourquoi j'ai dit, selon qu'il est écrit de moi en tête de votre Livre : Voici que je viens pour faire votre volonté[1]. L'Evangile résume d'un mot sa vie cachée à Nazareth : quel est ce mot ? Un mot d'obéissance : *Il leur était soumis*[2]. Ecoutez-le pendant sa vie publique : c'est toujours l'obéissance : *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé*[3]. Et au jardin des Oliviers, dans sa mortelle agonie : *O Père, que votre volonté soit faite et non la mienne*[4]. Il meurt quand la dernière prescription de son Père est accomplie : *Tout est consommé,* dit-il[5]. Enfin il monte au ciel sur la montagne *de Béthanie,* c'est-à-dire, sur la montagne de l'*obéissance ;* pour signifier que, même ressuscité et glorieux, il veut obéir. Et en effet, dans la très sainte Eucharistie, il obéit depuis déjà près de dix-neuf siècles, et il n'est pas encore lassé d'obéissance ! Il obéira jusqu'à la fin du monde, jusqu'à ce que le dernier prêtre ait prononcé, pour la dernière fois, sur le pain et le vin, les paroles sacramentelles : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang !* Il faut bien que l'obéissance nous soit aussi difficile que nécessaire, pour que le Fils de Dieu nous en donne un tel exemple !

Un retour sur nous-mêmes. Comment obéissons-nous ? Acceptons-nous les ordres de nos supérieurs, seulement quand ils reviennent à notre humeur ? Les repoussons-nous quand ils la contrarient ? N'y aurait-il pas dans notre obéissance, bien des SI, des MAIS, des POURQUOI, des CEPENDANT ? Ne rongeons-nous pas le frein de l'autorité, au lieu de le baiser avec amour ? En obéissant, ne murmurons-nous pas dans

[1] Ecce venio... ut faciam, Deus, voluntatem tuam. (Heb., x, 5-7).
[2] Erat subditus illis. (Luc, II, 51).
[3] Cibus meus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me. (Joan., IV, 34).
[4] Non mea voluntas sed tua fiat. (Luc, XXII, 42).
[5] Consummatum est. (Joan., XIX, 30).

notre cœur ? Voyons-nous Dieu lui-même et son autorité, dans celui qui commande ? Notre obéissance n'est-elle point trop humaine ? Ne considérons-nous point trop la noblesse du sang, du caractère et du talent dans le supérieur, nous soumettant devant ces avantages, résistant quand ils font défaut ?

Pour apprendre à obéir aisément à vos supérieurs, conformez-vous facilement aux volontés de vos égaux, cédez à leurs sentiments sans aucun esprit de contestation, lorsque vous n'y verrez rien de mauvais ; et, de plus, conformez-vous volontiers aux désirs raisonnables de vos inférieurs, sans exercer votre autorité sur eux d'une manière impérieuse, tant qu'ils se tiendront dans l'ordre.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.



CHAPITRE IX

JÉSUS-HOSTIE MODÈLE DE CHARITÉ

Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem.

Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.

(Joan., xv, 12).

Le plus grand précepte de la loi nouvelle, c'est la charité ; la charité envers Dieu et la charité envers le prochain. Dans le Très Saint Sacrement, Jésus nous prêche l'amour que nous devons avoir pour Dieu. En effet, s'il s'abaisse, s'il se condamne à demeurer enfermé dans le tabernacle, c'est finalement pour son Père. Là, comme pendant sa vie mortelle, il peut dire : *Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé*[1]. A ceux qui lui demanderaient pourquoi il multiplie dans le mystère de l'autel les merveilles de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté, il pourrait répondre : *C'est pour que le monde sache que j'aime mon Père*[2]. Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur n'est pas seulement notre

[1] Non quæro voluntatem meam sed voluntatem ejus qui misit me (Joan., v, 30).

[2] Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem. (Joan., xiv, 31).

compagnon, la nourriture de nos âmes, mais encore le suprême glorificateur de Dieu par la sainte Messe ; et même il n'est notre nourriture et le compagnon de notre pèlerinage que pour nous apprendre à connaître et à aimer Dieu. Mais la charité envers le prochain et la charité envers Dieu sont une même chose. Nous aimons Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu ; c'est toujours Dieu que nous aimons dans l'un et l'autre cas. Allons à l'autel prendre sur la charité pour nos frères les leçons de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme il nous y apprend à aimer notre prochain de la manière qui convient ! Comme son amour pour les hommes est *surnaturel !* Comme il est *universel !* Comme il est *constant !* Comme il est *agissant !* Repassons ces diverses qualités de l'amour de Jésus.

I

Il en est qui aiment, mais d'une affection mauvaise et criminelle. Ne disons rien de cet amour : il porte au front le caractère de la honte et de l'ignominie. D'autres aiment leur prochain, non à cause de ses qualités personnelles, mais à cause des profits qu'ils en espèrent : c'est un amour *égoïste*. Ceux-ci s'attachent au prochain à cause de ses avantages corporels : c'est l'amitié *frivole, sensible ;* amitié dangereuse parce que, de sensible, elle devient très facilement *sensuelle*. Ceux-là ont pour autrui une affection basée sur les qualités intellectuelles ou morales, sur les liens du sang ou du patriotisme ; c'est une amitié *légitime ;* mais, si elle n'est point transfigurée par un motif supérieur, c'est une amitié purement *naturelle* et qui n'a point de valeur pour le ciel. L'amour *surnaturel*, l'amour de charité est plus noble : il s'appuie sur des motifs fournis par la foi. Aimer de

cet amour, c'est aimer nos frères pour Dieu et à cause de Dieu.

C'est bien là l'amour que nous témoigne Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement.

Certes, ce n'est point un amour intéressé que le sien ; à l'autel, ce n'est point par égoïsme qu'il nous aime. S'il en était ainsi, est-ce qu'il inviterait les pauvres à sa table ? Est-ce qu'il souffrirait que des scélérats ou des profanateurs vinssent outrager le plus saint de tous les mystères ?

A l'autel, Notre-Seigneur n'a point pour nous un amour purement naturel. Il ne nous y aime pas parce que nous sommes riches, savants ou puissants, parce que nous avons des manières distinguées, un caractère charmant, un esprit supérieur. Non, tout cela, à ses yeux, n'est que vanité. Il nous aime parce que nous sommes les créatures de Dieu, parce que nous sommes les fils adoptifs de Dieu, parce que nous sommes aimés par Dieu, parce que Dieu nous a destinés à devenir ses temples et ses images vivantes par la grâce, parce que Dieu nous réserve son ciel pour l'éternité. Il nous aime, c'est-à-dire qu'il cherche à nous procurer les biens surnaturels : Dieu voilé sur la terre, par la grâce ; Dieu à découvert dans les cieux, par la vision béatifique. Il nous aime, c'est-à-dire qu'il voit Dieu en nous, c'est-à-dire qu'il veut Dieu en nous, c'est-à-dire qu'il veut la gloire de Dieu pour nous. Ainsi, c'est Dieu qui est le principe, l'objet et la fin de l'amour qu'il nous porte. Après cela, il nous dit : *Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres,* COMME JE VOUS AI AIMÉS MOI-MÊME[1].

[1] Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut dilexi vos. (Joan., XV, 12).

II

Universalité : deuxième qualité de l'amour du prochain qui nous est enseignée par Notre-Seigneur dans le Très Saint Sacrement. La charité chrétienne est vaste comme le monde, parce que les motifs qui l'inspirent s'appliquent à tous les hommes. Tous les hommes en effet sont l'œuvre des mains de Dieu ; c'est pour tous les hommes que le Sauveur est né et a souffert ; tous les hommes sont appelés à la béatitude éternelle. Comprenez comme Jésus aime tous les hommes, sans faire acception de personne. Il n'en est aucun qui ne puisse dire en regardant le tabernacle : « Là, il y a quelqu'un qui m'aime d'un amour ineffable : c'est Jésus-Christ, mon Dieu ! » Etes-vous fidèle ? Oh ! vous êtes la portion choisie de son troupeau ; ses yeux se reposent sur vous avec complaisance ; il vous dit dans le langage le plus doux et le plus délicieux : *Vous êtes mes amis, non pas mes serviteurs !* [1] — Etes-vous pécheur ? Il vous aime, croyez-le bien. Il vous a aimé de toute éternité. Quand il endurait de si cruelles souffrances dans la voie douloureuse et sur le Calvaire, il vous avait présent à la mémoire. Il souffrait et mourait spécialement pour vous [2]. Aujourd'hui, à l'autel, il désire vous faire l'application du sang qu'il a répandu pour vous. Pauvre brebis égarée, il vous appelle, il vous recherche dans le désert de ce monde, à travers les épines des vains plaisirs de la terre. Laissez-vous prendre, il ne vous maltraitera pas, mais il pansera vos plaies, il vous portera sur ses épaules jusque dans sa bergerie. — Etes-vous pauvre, malheureux, affligé ? Jésus vous aime. Il n'est pas comme le monde qui sourit, qui est obséquieux et

[1] Jam non dicam vos servos ; vos autem dixi amicos. (Joan., xv, 15).
[2] Dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (Gal., ii, 20).

empressé quand on est dans la prospérité, mais qui abandonne quand on est dans le malheur. L'entendez-vous qui vous crie : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et l'affliction et je vous soulagerai,* et je vous consolerai, et je vous délivrerai, ou du moins je vous donnerai la force de souffrir avec patience ?[1]

III

En troisième lieu, l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie est *perpétuel*. Il y a longtemps que dans ses tabernacles il pense à nous : depuis la première fois qu'il s'est renfermé sous les Espèces sacramentelles. Que d'outrages n'a-t-il pas affrontés et subis, en descendant la suite des âges, pour arriver jusqu'à nous ! Telle est la véhémence de son amour que rien ne le lasse : ni nos froideurs, ni nos oublis, ni nos trahisons, ni nos révoltes. Il ne cessera de nous aimer que quand nous serons tombés dans les abîmes de l'enfer, si jamais, Dieu nous en garde ! nous devenons la proie du démon. Tel doit être aussi notre amour pour nos frères : il doit par sa constance imiter celui de Jésus-Christ ; tel il sera, si nous les aimons d'un amour de charité, c'est-à-dire par rapport à Dieu. Les amitiés humaines sont fragiles comme le fondement sur lequel elles reposent. Vous aimez votre prochain à cause de ses avantages extérieurs : que la main du temps vienne à les flétrir, et votre amour disparaît. Les affections grossières finissent en aversion ; l'utilité cessant, l'affection intéressée cesse elle-même : nous oublions quand on ne continue pas à nous obliger. Il n'en est pas de même de la

[1] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos. (Matth., XI, 28).

charité. Elle est inaccessible aux fluctuations du caprice, aux influences du temps, aux coups de la malice. Quelque tort qu'un homme ait à notre égard, il n'en reste pas moins la créature de Dieu, le frère de Jésus-Christ. Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous recommande d'aimer nos ennemis, et de prier pour ceux qui nous persécutent[1].

IV

Mais le quatrième caractère de la charité, c'est d'*agir*, c'est de se produire au dehors par le dévouement et la générosité. Ames qui voulez brûler des flammes de la véritable charité, approchez de l'autel et agissez selon le modèle que vous avez à y contempler, *inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est*[2]. Oh ! quelle étonnante profusion de libéralités dans l'amour de mon Sauveur dans la sainte Eucharistie ! Comment pourrai-je les énumérer ? Il nous donne sa *liberté :* il se fait le prisonnier de nos autels, il consent à être sans mouvement personnel, allant où on le porte, se reposant où on l'arrête, et cela depuis si longtemps ! Il nous donne son *honneur* et sa *gloire :* il s'anéantit sous les Espèces sacramentelles ; il ne paraît pas même comme le moindre des êtres animés ; il s'enferme dans des tabernacles qui plus d'une fois sont vermoulus, dans des ciboires qui plus d'une fois sont de plomb ou d'étain, sous un pavillon qui plus d'une fois est usé et déchiré ; il endure, pour rester au milieu de nous, les mépris des impies, les insultes des hérétiques, les trahisons des malheureux Judas ; il se met sous la dent des tigres, et, tant s'en faut qu'il se laisse vaincre par leur méchanceté, qu'au

[1] Diligite inimicos vestros, orate pro persequentibus et calumniantibus vos. (Matth., v, 44).
[2] Exod., xxv, 40.

contraire il veut en les accablant de bienfaits, sinon triompher de leur malice, au moins satisfaire à sa bonté ; nouveau Jonas, il descend dans le ventre de la baleine ; nouveau Joseph, il est jeté dans la citerne desséchée ; nouveau Daniel, il est précipité dans la fournaise de Babylone ! Il nous donne sa vie : *la plus grande marque d'amour qu'on puisse donner à quelqu'un, c'est de mourir pour lui* [1] *:* tous les jours Jésus-Christ, en une infinité de lieux, s'immole mystiquement pour nous ! Est-ce tout ? Non. Il nous donne plus que sa vie ; il se donne *lui-même tout entier:* il nous donne son corps, il nous donne son sang [2]. Il va plus loin encore. Selon la belle comparaison du Père Lejeune, Jésus est comme un époux aimant et généreux qui offre un anneau à son épouse. « Prenez cet anneau », lui dit-il, et il ne parle pas du riche diamant qui y est enchâssé, et qui à lui seul vaut mille anneaux. Jésus nous dit : « Prenez : ceci est mon corps », et il nous donne en même temps ses grâces, ses mérites, son esprit, ses lumières, ses sentiments, sa force divine, en y joignant un gage de résurrection glorieuse et de vie éternelle. O ardeurs extrêmes de la plus extrême charité ! [3] O libéralité inouïe, ô don inestimable, ô don inénarrable ! [4] O don qui surpasse en richesse tous les dons ! [5] O Jésus, tout dépensé à notre service et pour notre bien ! [6] O sacrement d'amour ! [7] O sagesse incompréhensible ! Il paraît bien que l'amour

[1] Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (Joan., xv, 13).

[2] Accipite et comedite : Hoc est corpus meum... Bibite : Hic est enim sanguis meus. (Matth., xxvi, 26, 27, 28).

[3] Tota charitatis fornace succensus ! (Guillel. Paris, tract. de Euch , c. ii).

[4] O donum inenarrabile ! (S. Gaudent., tract. I de Euch.).

[5] Donum transcendens omnem plenitudinem. (Clem. de Relig. Ven. Sacr.).

[6] Totus in nostros usus expensus. (S. Aug.).

[7] O sacramentum pietatis ! O signum unitatis ! O vinculum charitatis ! (S. Aug.).

vous ferme les yeux en vous ouvrant le cœur. Souffrez, s'il vous plaît, que je vous fasse cette demande. Savez-vous bien que, malgré votre défense, plusieurs s'approcheront indignement de votre table ; que mille fourbes, mille adultères, mille voleurs, couvriront leurs crimes du voile du Sacrement ? — Je le sais. — Savez-vous bien que les hérétiques et les impies vous réservent les plus horribles outrages, jusqu'à vous mettre entre les mains des démons ? — Je le sais, j'ai vu cela de toute éternité. Mais sachez que j'ai tant d'amour pour mes élus, que, quand il n'y aurait qu'une seule âme à sauver, je l'attendrais au saint tabernacle jusqu'à la fin des siècles, et je souffrirais pour l'amour d'elle tous les mépris et toutes les injures des pécheurs ! ! !

Voilà l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous témoigne dans le Très Saint Sacrement, à nous qu'il veut bien appeler ses *frères*. Voilà l'amour que nous devons avoir pour notre prochain : amour surnaturel se rapportant à Dieu ; amour universel, embrassant dans ses étreintes, sans exception aucune, tous les fils d'Adam qui ne sont pas damnés ; amour indéfectible qui ne subit aucune éclipse, aucune extinction ; amour agissant qui se manifeste par les œuvres, car les œuvres sont le témoignage de l'amour, au dire de saint Grégoire.

Qui regarde le prochain hors de la poitrine de Notre-Seigneur court risque de ne l'aimer ni purement, ni également, ni constamment.

Saint François de Sales.



LIVRE SIXIÈME

Les Œuvres eucharistiques

CHAPITRE I

LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Memoriam fecit mirabilium suorum.

Dieu a fait un abrégé de ses merveilles.

(Ps. cx, 4).

Au moyen âge on donnait à la Pentecôte un nom gracieux et poétique : on l'appelait la *Pâque des roses,* en mémoire des langues de feu sous l'emblème desquelles le Saint-Esprit s'était communiqué aux apôtres et aux disciples réunis dans le Cénacle. Plus belle et plus significative est l'appellation par laquelle la piété chrétienne désigne la solennité la plus populaire de l'année : celle qu'elle nomme la Fête-Dieu. Fête incomparable dans son objet : elle ne se borne pas à consacrer le souvenir d'un événement passé, si grandiose qu'on le suppose ; elle célèbre la plus vivante et la plus auguste des réalités, l'âme de la religion, le point central où convergent tous les sacrements, toutes les cérémonies,

toutes les fètes de la liturgie ; elle célèbre le vrai corps de Jésus, né de la Vierge Marie, qui pour nous a souffert et a été immolé ; elle célèbre Jésus-Christ lui-même, régnant glorieux dans le ciel, vraiment, réellement, substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, pour y être notre victime de propitiation, la nourriture de nos âmes, le compagnon, le guide, le protecteur et le consolateur de notre pèlerinage sur terre. Fête incomparable par sa pompe et sa magnificence : elle est l'affirmation solennelle de la foi, le cri sublime de l'espérance, le triomphe de la charité, la merveille de la réparation. Fête incomparable par la splendeur de ses effets : elle glorifie le Seigneur, elle apaise sa colère, elle provoque l'effusion de ses grâces les plus précieuses, elle touche et convertit le pécheur, elle affermit et perfectionne le juste, elle répand l'allégresse au ciel et sur la terre. *Ave verum corpus, natum de Maria Virgine!* Etudions donc avec amour cette fête qui, sous plus d'un rapport, est la plus suave, la plus salutaire, la plus belle des fêtes de l'année et en même temps LA PLUS SPLENDIDE DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES. Fixons particulièrement nos regards sur trois points principaux, savoir : l'INSTITUTION de cette solennité, l'OFFICE qu'on y récite, et la PROCESSION qu'on y fait. Dieu nous accorde à tous de trouver en cet entretien lumière et édification ! Puissions-nous, par sa grâce, concevoir, comme fruit de ce discours, une plus ardente dévotion à l'égard du mystère de nos autels !

I

History

Dieu est admirable dans la conduite de sa Providence. Selon les circonstances et les besoins, il donne à ses fidèles les secours les plus opportuns pour résister aux entreprises du Méchant, et se maintenir fermes dans la foi et dans l'amour.

Après les persécutions, quand Constantin monta sur le trône impérial, et qu'étendant sur l'Eglise son manteau de pourpre, il y introduisit, à son insu et sans le vouloir, avec les honneurs, un commencement de refroidissement ; quand on aperçut ces froids docteurs, Arius, Nestorius, Eutychès, dont la doctrine n'était au fond que la négation de l'amour infini ; à ce moment où le vieux sensualisme païen pénétrait peu à peu dans l'Eglise, les entrailles de la terre s'ouvrirent et on en vit sortir les instruments de la Passion de Jésus-Christ : la croix sur laquelle il était mort, les clous qui avaient percé ses pieds et ses mains, la couronne qui avait meurtri son front, la lance qui avait ouvert son cœur. Le monde fut providentiellement appelé à se ranimer à ce contact sacré des instruments de la Passion. La grande dévotion des rudes populations du moyen âge fut la dévotion à la Croix. On livrait des batailles pour la posséder. Mais, au treizième siècle, il n'était pas difficile à un observateur de voir que cette dévotion, par suite de l'infirmité humaine, ne suffirait plus à entretenir une flamme qui manifestement baissait. Les croisades devenaient de plus en plus impossibles ; les papes s'épuisaient à appeler les populations au secours du tombeau profané de Jésus-Christ. Il fallait un symbole plus émouvant, quelque chose qui allât plus profondément aux âmes. Il fallait tourner les regards et les cœurs du côté de la sainte Eucharistie, et demander à l'Eglise, pour ce mystère, des hommages nouveaux[1].

D'autre part, la gloire elle-même du Sacrement, qui est le cœur du catholicisme, exigeait une nouvelle manifestation de piété et de dévotion. Jusque-là Dieu avait jugé suffisantes pour l'honorer l'offrande quotidienne du sacrifice de la Messe par lequel se fait la sainte liturgie, et la fête du Jeudi Saint.

[1] Mgr Bougaud, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*.

Mais déjà l'esprit d'erreur, dans la personne de Scot Erigène et de Bérenger, avait attaqué le mystère des autels. Les Albigeois apparaissaient avec leurs négations audacieuses et leurs horribles profanations ; ils préparaient la voie aux débordements de l'hérésie protestante et de l'impiété rationaliste. Il faut que l'affirmation et le culte du dogme eucharistique soient plus solennels ; il faut des témoignages plus enthousiastes de respect et d'amour.

Dieu qui choisit ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, Dieu qui a vaincu Pharaon par Moïse, l'obscur berger de Madian, le géant Goliath par le jeune David, Holopherne et Aman par Judith et Esther, l'orgueil du paganisme par lès pauvres bateliers du lac de Génésareth, jette les yeux, pour réaliser son dessein, sur une humble vierge, nommée Julienne, originaire de Retine près de Liège, et religieuse au monastère du Mont-Cornillon. En 1208, il la favorisa d'une vision extraordinaire. Un jour qu'elle était plongée dans ses affectueuses méditations, elle aperçut le globe de la pleine lune, brillant d'une radieuse clarté, à l'exception d'une sorte d'échancrure formée par une bande noire. Julienne ne comprit pas d'abord le sens de cette vision qui devait se renouveler souvent pendant ses oraisons. Les sœurs, qu'elle consulta sur ce point, ne purent calmer ses anxiétés. Il fallut que Dieu lui-même, deux ans plus tard, lui expliquât cette mystérieuse apparition : la lune était la figure du cycle annuel des solennités chrétiennes qui viennent éclairer les ténèbres de notre exil ; l'ombre, qui constituait une brèche à la surface de la sphère lumineuse, indiquait qu'une lacune existait dans l'ensemble des fêtes catholiques, aucun jour spécial n'étant consacré exclusivement à honorer l'Eucharistie. Julienne avait été choisie par Notre-Seigneur pour être la promotrice de cette nouvelle solennité. La lutte entre l'obéissance et l'humilité devait durer vingt ans

dans l'âme troublée de la sainte religieuse. Devenue prieure de son monastère, en 1230, elle osa enfin ouvrir son cœur à la Bienheureuse Eve, recluse au Mont-Saint-Martin, et à Isabelle de Huy, religieuse de Cornillon. Encouragée par leurs conseils, elle révéla ses visions à Jean de Lausanne, chanoine de la collégiale de Saint-Martin de Liège. Celui-ci consulta à son tour Jacques Pantaléon, archidiacre, qui devint le pape Urbain IV, et d'autres personnes distinguées par leur talent et leur vertu, qui tous déclarèrent que l'esprit de Dieu était avec Julienne. Enfin, après bien des difficultés, un pieux évêque, Robert de Torote, transféré de l'évêché de Langres à l'évêché de Liège, institua pour son diocèse une fête chômée du Saint-Sacrement, précédée de vigile et de jeûne. Elle fut célébrée pour la première fois, en sa présence, à la collégiale Saint-Martin, en 1247, le jeudi après l'octave de la Pentecôte. C'était l'aurore de l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Cependant le prélat mourut cette année même. Mille obstacles se mirent en travers de l'œuvre commencée. En 1258, Julienne mourut elle-même sans avoir vu ses desseins pleinement réalisés. Plus heureuse que son amie, Eve, qui avait hérité de son zèle eucharistique, fut servie par des circonstances plus favorables. L'ancien archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, avait été élevé sur le trône pontifical, sous le nom d'Urbain IV. Par l'entremise de plusieurs prélats, Eve sollicita du Souverain Pontife une bulle qui pût mettre un terme à toutes les contestations, et qui étendît la fête liégeoise à toute la chrétienté. Les troubles qui agitaient alors l'Italie avaient fait ajourner la réalisation de ces vœux, quand Dieu intervint solennellement. Un miracle avait demandé à la B. Julienne la solennité du Saint-Sacrement, un miracle détermina le Pape à l'instituer officiellement. Un prêtre allemand, obsédé

de doutes sur la Présence Réelle, avait supplié Dieu de lui donner un signe manifeste qui raffermît sa foi. Se trouvant à Bolseno, il célébrait la Messe dans l'église de Sainte-Christine. Au moment où il élevait l'hostie sur le calice, une chair réelle lui apparut toute couverte d'un sang abondant qui se répandit sur le corporal. Sans achever le saint Sacrifice, le prêtre mit l'hostie dans le tabernacle et alla se jeter aux pieds du pape Urbain IV, qui se trouvait alors à Orvieto, petite ville de Toscane située à trois lieues de là. Il en obtint l'absolution pour son doute contre la foi. Le Pape fit apporter le corporal à Orvieto et le déposa solennellement dans la cathédrale, où on le vénère encore aujourd'hui. Une enquête épiscopale démontra bientôt l'indiscutable réalité du prodige. Cet événement contribua à déterminer le Souverain Pontife à instituer, pour l'Eglise universelle, la solennité réclamée par Notre-Seigneur à sa fidèle servante, et en 1264 Urbain IV publiait la bulle *Transiturus*. Dans ce monument magnifique, le Vicaire de Jésus-Christ dépeint avec une ardente éloquence l'amour de Dieu pour les hommes, dans l'Eucharistie ; il déclare la nécessité de l'honorer par une fête nouvelle ; il marque le but multiple de cette fête, savoir : confondre la perfidie et l'extravagance des hérétiques, réparer nos fautes personnelles à l'égard du Saint-Sacrement ; enfin il en fixe la solennité pour tout l'univers catholique au jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte. La fête du Saint-Sacrement, comme un soleil surnaturel, émergeait à l'horizon.

Mais avant de luire dans tout son éclat, il devait être masqué par des brouillards et des nuages épais. Je veux dire que Satan allait s'efforcer par tous les moyens d'entraver l'exécution pleine et entière de la bulle pontificale. En effet, Urbain IV mourut le 2 octobre 1264, et n'eut point le temps de faire exécuter son décret. On n'y pouvait guère songer tant

que l'Italie resta en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins. Aussi, fort peu d'églises, à la fin du XIII[e] siècle, imitèrent-elles celle de Liège. Ce fut le pape Clément V, qui, au Concile général de Vienne, remit en lumière la bulle d'institution d'Urbain IV. La Fête-Dieu se propagea alors dans toute la chrétienté, et, vers l'an 1318, elle était célébrée dans presque toutes les églises de France[1]. Dès lors, cette grande solennité, populaire entre toutes, brillait sans conteste au firmament de l'Eglise pour ne plus s'éclipser, versant sur le monde des torrents de bénédictions !

Telle est l'institution de la Fête-Dieu, que le ciel a marquée du double sceau du miracle et de la contradiction. Qu'elle vous soit chère et précieuse. Célébrez-la avec toute la piété dont vous êtes capables. Oui, qu'en ce jour, comme le disait Urbain IV dans la bulle d'institution, les dévotes troupes des fidèles s'assemblent dans les temples en grand nombre et avec une ferveur extraordinaire. Que le clergé et le peuple témoignent leur joie par des cantiques de louanges. Que la foi s'épanche en bénédictions. Que l'espérance bondisse de joie. Que la charité tressaille d'allégresse. Que la dévotion jubile. Que la pureté se console et que l'assemblée des saints soit remplie d'une douceur spirituelle !

II

Avant d'instituer la *Fête-Dieu*, le pape Urbain IV avait eu à cœur d'élever en l'honneur de cette solennité un monument digne d'elle. Il chargea saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure de composer, chacun de leur côté, un office du Saint-Sacrement. Au jour indiqué, les deux religieux vinrent soumettre

[1] Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie.*

leur œuvre au jugement du Pontife. Saint Thomas commença par lire les leçons et les répons, admirablement choisis dans l'Ecriture sainte. En entendant les hymnes et les cantiques de cet office, saint Bonaventure versait des larmes d'admiration. Quand vint son tour, il se jeta aux pieds du pape, en disant : « Très Saint Père, quand j'écoutais frère Thomas, il me semblait entendre le Saint-Esprit. Lui seul peut avoir inspiré d'aussi belles pensées, et j'aurais cru commettre un sacrilège, si j'avais laissé subsister mon faible ouvrage à côté de beautés si merveilleuses. Voici ce qui en reste. » Et le fils de saint François, secouant sa robe de bure, fit tomber à terre les fragments du manuscrit qu'il venait de lacérer. Le Souverain Pontife admira profondément ces deux religieux dont l'un avait produit un chef-d'œuvre de liturgie, et dont l'autre avait accompli un chef-d'œuvre d'humilité[1].

L'office du Saint-Sacrement, en effet, est la perle de la liturgie romaine. C'est un drame sacré où se déroule toute l'économie du grand mystère de notre religion. C'est un poëme divin où saint Thomas chante le dogme eucharistique avec ses majestueuses grandeurs et ses douceurs infinies. Il fait appel à l'Ancien et au Nouveau Testament pour célébrer le mystère dont ils sont pleins. Faisant un choix exquis des fleurs eucharistiques qui émaillent les saintes Ecritures, il a, on peut le dire, composé un traité complet de l'Eucharistie considérée comme sacrifice, comme communion, comme présence réelle ; mais quel traité délicieux, pratique, embaumé, angélique ! Il oppose avec un art merveilleux les prophéties à leur accomplissement, les figures à la réalité qu'elles signifiaient. Il chante les grandeurs du Sacrement, les dispositions qu'il exige, les effets qu'il produit : la pureté, la joie, la consolation, la force, l'union des

[1] Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie.*

chrétiens entre eux et avec leur chef, la déification des fils d'Adam ! Il emprunte ses accents inimitables aux paroles inspirées, aux plus belles pensées des Pères, et à ses sublimes inspirations, et il les dispose dans un ordre où règnent à la fois la plus délicieuse variété et la plus merveilleuse unité !

A la Messe, nous avons à l'*Introït* le souvenir de la manne du désert, figure de l'Eucharistie ; à l'*Epitre* c'est le beau passage de la lettre de saint Paul, où il raconte aux Corinthiens l'institution de l'Eucharistie comme *Souvenir*, et où il signale les dispositions nécessaires pour participer dignement à la Cène de la loi nouvelle ; à l'*Evangile* j'entends la parole du Sauveur affirmant avec la clarté la plus éblouissante la vérité du dogme eucharistique. Qu'elles sont belles particulièrement les trois prières du saint Sacrifice, où sont si bien exprimés et la nature de l'Eucharistie, et les deux principaux effets qu'elle est appelée à produire, savoir : l'union fraternelle entre tous les chrétiens et la grâce de la persévérance finale. « O Dieu, s'écrie le prêtre au nom de tous les fidèles, ô Dieu qui nous avez laissé, dans un admirable sacrement, le mémorial de votre Passion, faites que nous honorions de telle sorte les mystères sacrés de votre corps et de votre sang, que nous ressentions toujours en nous le fruit de votre rédemption. O Seigneur, accordez à votre Eglise, dans votre miséricorde, les bienfaits de l'unité et de la paix, qui sont mystérieusement symbolisés par l'oblation sainte du pain et du vin. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que pendant l'éternité, nous jouissions pleinement de votre divinité, cachée sous les espèces eucharistiques, où nous recevons votre corps et votre sang adorables. »

Aux Vêpres, même onction, même à-propos, même bonheur d'expansion. Les antiennes, sans parler de l'ineffable *O sacrum convivium*, sont prises des psaumes et mettent dans un admirable relief la pen-

sée eucharistique qu'ils contiennent. Il suffit de les citer, pour en goûter la suavité : « Prêtre pour l'éternité, le Christ Notre-Seigneur *offre le pain et le vin*, selon l'ordre de Melchisédech. — Le Seigneur miséricordieux a donné à ceux qui le craignent *une nourriture*, en mémoire de toutes ses merveilles. — Je prendrai le *calice du salut* et je sacrifierai l'*hostie de louange*. — Que les enfants de l'Eglise soient rangés *autour de la table du Seigneur* comme de jeunes plants d'oliviers. — Celui qui fait régner la paix dans l'Eglise est le Seigneur qui *nous nourrit du plus pur froment*. »

Sans rien dire des chants qui sont si beaux, si grands, si suaves et si harmonieux, je me hâte de signaler les hymnes en même temps que la prose de l'office du Saint-Sacrement. C'est là que saint Thomas a donné toute la mesure de son brûlant amour pour la divine Eucharistie. Ces chants ont pour objet l'institution de l'adorable Sacrement. Les premières strophes sont une invitation à louer et à adorer le Sauveur dans le mystère de l'autel : *Pange lingua ; — Lauda, Sion ; — Sacris solemniis*. — A ce début succède la narration de la dernière Cène et l'exposition du dogme de l'Eucharistie. Cette exposition, courte dans le *Pange lingua* et le *Verbum supernum*, est plus longue dans le *Sacris solemniis* et très développée dans le *Lauda Sion*. A la fin arrive une conclusion, si l'on peut appeler ainsi ces cris de l'âme, ces soupirs enflammés qui terminent les poèmes eucharistiques : *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui ; — O salutaris Hostia ; — O res mirabilis ; — Ecce Panis angelorum !*

Le *Pange lingua* est d'une admirable simplicité ; le *Verbum supernum* est très majestueux ; le *Sacris solemniis* est plein d'enthousiasme ; mais le sublime de précision, de science, de lyrisme, d'onction, c'est le *Lauda Sion !*

En vérité, saint Thomas a épuisé dans ces com-

positions les formules de la louange, de l'admiration et de l'amour. Il ne se rencontrera plus dans le cours des siècles un homme qui trouve de pareils accents ; et, si les anges prosternés devant la sainte Eucharistie, interrompent, par des mélodies que nous n'entendons pas, la louange du silence, ils emploient sans doute les poésies du Docteur angélique, impuissants qu'ils sont à créer des pensées plus hautes, des paroles plus enflammées, et de plus beaux concerts. Aussi ces hymnes sont-elles devenues comme inséparables du culte du Saint-Sacrement. L'Eglise s'en sert, non seulement au jour de la Fête-Dieu, mais toutes les fois qu'elle veut rendre aux saints mystères un culte public et solennel. Que le corps du Sauveur apparaisse sous la coupole de Saint-Pierre de Rome ou dans la plus humble église de village, il est salué par le *Pange lingua* ou le *Lauda Sion*. Ces chants sacrés participent à la durée du monde et à celle de l'Eglise ; ils subsisteront tant que la terre donnera à l'homme le pain et le vin ; tant qu'il y aura un prêtre pour changer sur l'autel ces dons de la nature au Corps et au Sang de Jésus-Christ ! [1]

Aussi bien, estimons, aimons, méditons l'*Office du Saint-Sacrement*. Il est le traité le plus beau, le plus complet, le plus saisissant, composé sur l'Eucharistie. Je ne m'étonne pas que, par une ineffable condescendance, Notre-Seigneur ait daigné en féliciter l'auteur en lui disant : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense désirez-vous ? »

III

Parlons, en terminant, de l'importante cérémonie qui distingue cette solennité entre toutes : la procession de la *Fête-Dieu*, qui est toutefois d'une origine

[1] *Revue du Monde catholique :* L'Office du Saint-Sacrement.

plus récente que la fête du Corps du Seigneur elle-même.

Le saint Concile de Trente en a relevé, d'une manière excellente, l'utilité et la grandeur à l'encontre des attaques blasphématoires de l'hérésie protestante. « Le saint Concile déclare très pieuse et très sainte la coutume qui s'est introduite dans l'Eglise, de consacrer chaque année une fête spéciale à célébrer de toute manière l'auguste Sacrement, comme aussi de le porter en procession par les rues et les places publiques avec pompe et honneur. Il est bien juste en effet que soient établis certains jours où les chrétiens, par une démonstration solennelle et toute particulière, témoignent de leur gratitude et dévot souvenir envers le commun Seigneur et Rédempteur, pour le bienfait ineffable et divin qui remet sous nos yeux la victoire et le triomphe de sa mort. Ainsi fallait-il encore que la vérité victorieuse triomphât du mensonge et de l'hérésie, de telle sorte que ses adversaires, au sein d'une telle splendeur et d'une si grande joie de toute l'Eglise, ou perdent courage et sèchent de dépit, ou touchés de honte et de confusion viennent enfin à résipiscence. »

En effet, la procession de la *Fête-Dieu* est l'affirmation par excellence des grandeurs du Très-Haut ; une supplication toute puissante qui attire sur la terre des grâces abondantes ; et en même temps une prédication éminemment efficace, capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Qu'il est beau le spectacle de toutes les paroisses de la chrétienté, se réunissant pour faire à Jésus une magnifique garde d'honneur, un triomphe solennel et pacifique, l'acclamant comme Roi de l'univers, faisant brûler l'encens en son honneur, répandant sous ses pas les prières et les fleurs, et réunissant, dans une même adoration, les hommages du ciel et de la terre, les hommages de tous les règnes de la création, les hommages des esprits et des corps, *Christum regem adoremus!* Qu'il

est touchant de voir le Dieu de l'univers parcourant les rues de nos cités et de nos bourgades, et bénissant ses enfants agenouillés à ses pieds dans le respect, la joie, la confiance et l'amour, *Nobiscum Deus!* Quoi d'étonnant, si les justes sont enivrés de bonheur et si les pécheurs eux-mêmes sont impressionnés au meilleur endroit de leur cœur. « Je n'ai jamais vu, disait au XVIIIe siècle un fameux impie, Diderot, je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement ; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux ; tant d'hommes, le front prosterné contre la terre ; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles en aient été émues, en aient tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux ! »

Ce jour est vraiment le jour de Dieu et des hommes. En effet, s'écrie le P. Faber [1], combien, en ce jour, d'actes ineffables de foi et d'amour, de triomphe et de réparation ! Le monde entier et l'air du printemps sont remplis de chants d'allégresse. Les jardins sont dépouillés de leurs plus belles fleurs ; les cloches font retentir au loin leurs joyeux carillons ; le canon ébranle les échos des Andes et des Apennins ; les navires pavoisés donnent aux abords de la mer un air de fête, et la pompe des armées royales ou républicaines vient rendre hommage au Roi des rois. Le Pape, sur son trône, et la petite fille dans son village, les religieuses cloîtrées et les ermites solitaires, les évêques, les dignitaires

[1] *Le Saint-Sacrement*, traduction Bernhardt.

et les prédicateurs, les empereurs, les rois et les princes, tous sont aujourd'hui remplis de la pensée du Saint-Sacrement. Le péché semble oublié. C'est une ivresse semblable à celle qui transporte l'âme à son entrée dans le ciel.

Donc, reconnaissance à Dieu pour l'institution de cette belle fête! Donc, livrons-nous à tous les sentiments de foi, d'amour et de réparation que nous inspire le bel office du Saint-Sacrement! Donc, assistons avec empressement, dévotion, respect et aussi une sainte fierté à la grande procession! Et si nous sommes privés, par le malheur des temps, de cette incomparable et consolante cérémonie de la liturgie catholique, suppléons-y par les ardeurs de notre dévotion et de notre piété. Imitons en quelque chose la foi de ce bon chrétien dont nous parle le rédacteur de l'*Echo de Fourvières,* à qui nous laissons la parole. Oh! il avait une manière à lui, et bien touchante, ce brave ouvrier, de célébrer la *Fête-Dieu!*

« Comment, se disait-il, on forcerait le bon Dieu à ne plus aller où il voudrait! Eh bien moi, je veux montrer au bon Dieu qu'il est partout chez lui, et nous verrons bien, dimanche, s'il n'y a pas comme autrefois la procession. »

Que fit-il? Il se prépara de son mieux, et avec une ardeur extraordinaire, à sa communion du dimanche de la *Fête-Dieu.* Son action de grâces achevée, il se mit à parcourir, dans un recueillement que les anges ont dû voir avec bonheur, toutes les rues de sa paroisse. Aux endroits où autrefois s'était élevé le reposoir de la *Fête-Dieu,* il s'arrêtait juste, disait-il, ce qu'il fallait pour laisser au bon Dieu le temps de donner ses bénédictions, et il continuait le parcours qu'il s'était proposé. « Le Saint-Sacrement a, disait-il, un bien vilain dais, mais Dieu est si bon qu'il s'en contente. »

Je ne sais ce qu'on pensera de cette manière

originale de faire la procession ; pour moi, elle m'a ému profondément.

Comme le brave ouvrier, transformons nos cœurs en autant de reposoirs, et par nous, comme autrefois, le divin Maître pourra répandre ses bénédictions, qui, pour être données d'une manière cachée, n'en seront pas moins efficaces et salutaires. — Loué soit et béni à jamais Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement !

Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître la très sainte Eucharistie !

PIE IX.



CHAPITRE II

LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU

Tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo.

O Seigneur, je vous offrirai un sacrifice de louange, et j'invoquerai votre nom.

(Ps. cxv, 17).

Nous l'avons vu, en terminant le chapitre précédent : la procession de la Fête-Dieu est l'un des rites les plus beaux, les plus grandioses et les plus touchants de la liturgie catholique. Cette marche triomphale de tout un peuple, des enfants, des jeunes filles, des femmes, des jeunes gens, des hommes qui font escorte au Roi des rois, avec les chants les plus solennels, dans les rues pavoisées et embaumées des suaves parfums des fleurs et de l'encens, a quelque chose de magnifique. Mais quels sentiments doivent remplir les cœurs pour les disposer à recevoir les bénédictions de Jésus-Hostie, parcourant les rues de nos cités et de nos bourgades ? Il faut les mettre dans un relief saisissant : c'est le côté particulièrement pratique de cette cérémonie. Le Psalmiste paraît les avoir admirablement résumées en deux mots : LOUANGE et PRIÈRE, *Tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo*. Si nous sommes convaincus que

dans la procession de la Fête-Dieu nous faisons escorte à l'Emmanuel, au Dieu avec nous, au Verbe incarné, ils naîtront comme d'eux-mêmes en nos âmes : *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus*. (Matth., I, 23).

I

Notre premier devoir c'est de RENDRE LOUANGE, GLOIRE ET HONNEUR à notre bon Sauveur, à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si nous réfléchissons que dans la fête du Saint-Sacrement, et particulièrement pendant la procession de la Fête-Dieu, *Jésus est là* au milieu de nous, vraiment, réellement, substantiellement, quoique voilé sous les Espèces eucharistiques, nous serons délicieusement persuadés que nous avons à lui offrir les hommages qu'il reçut pendant sa vie mortelle. Dans cette pensée, quelle source de recueillement, de religion et de piété !

I. Comme les anges, et avec eux, nous célébrons sa douceur, sa bonté, ses grandeurs. Notre-Seigneur vient de naître dans la pauvre étable de Bethléem. Les anges sont les premiers glorificateurs du Sauveur qui vient apporter le bonheur au monde, en expiant les péchés des hommes et en leur prêchant l'Evangile de vérité, de vie et de liberté. Une grande troupe de l'armée céleste se joint au céleste messager qui vient annoncer à la terre le mystère joyeux de la Natviité. Et les esprits angéliques louent Dieu, et s'écrient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » C'est l'hommage de L'ALLÉGRESSE la plus vive. A la Procession de la Fête-Dieu, en présence de Jésus-Hostie, nous aussi nous sommes dans le bonheur. Nous répétons l'hymne angélique ; nous disons, et avec une émotion particulière : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes

de bonne volonté. Nous vous louons, nous vous glorifions. Nous vous rendons grâces à cause de votre gloire immense. Nous vous acclamons, ô Seigneur Dieu, ô Roi du ciel, ô Dieu le Père tout-puissant, ô Maître, ô Fils unique, ô Jésus-Christ, Seigneur Dieu, agneau de Dieu, Fils du Père ! O vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! O vous qui effacez les péchés du monde, accueillez notre supplication ! O vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous ! Car vous êtes le seul Saint, vous êtes le seul Seigneur, vous êtes le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père ! » Il est là le Messie, le Sauveur du monde ! *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

II. Voici de nouveaux glorificateurs du Verbe incarné : ce sont les pauvres, les bergers de Bethléem. Pendant la nuit ineffable, ils paissaient leurs troupeaux. Tout à coup l'ange du Seigneur leur apparut et une clarté extraordinaire les environna, et ils furent remplis d'une grande crainte, la crainte du divin ! L'ange les rassura en leur disant : « Ne craignez point, car je vous annonce un événement qui sera la source d'un grand bonheur pour vous et pour tout le peuple. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et quand la troupe angélique eut disparu, les bergers se dirent : « Allons jusqu'à Bethléem ; allons contempler cette merveille. » Et ils vinrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche. Et ils virent la vérité de ce qui leur avait été annoncé. Et ils adorèrent, et tout pénétrés d'admiration et de reconnaissance, ils louaient Dieu et ils racontaient à ceux qu'ils rencontraient les merveilles dont ils avaient été les témoins privilégiés. C'est l'hommage

de la SIMPLICITÉ, de la CANDEUR et de L'INNOCENCE. Grand Dieu! Quelle analogie entre le mystère de Noël et le mystère de la Fête-Dieu et de la procession du Très Saint Sacrement! Les ministres de Dieu nous disent en parlant de Jésus-Hostie: « Il est là, le Sauveur, le Maître du monde; il est enveloppé des langes des blanches Espèces sacramentelles; venez le voir, venez l'adorer, venez remercier Dieu, venez et ouvrez vos cœurs à la reconnaissance. Venez lui faire escorte avec une âme bien pure, bien candide, bien innocente et bien recueillie! Arrière la dissipation, les paroles inutiles, les distractions déplacées! Il est l'Emmanuel! *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus!*

III. Après les pauvres, voici les riches. Eux aussi viennent glorifier le Sauveur naissant. Avertis de la naissance du Messie par l'apparition de l'étoile que Jacob avait prophétisée, ils viennent des pays de l'Orient, ils quittent leurs Etats, leurs parents et leurs amis, ils affrontent les fatigues d'un lointain voyage; guidés par l'astre miraculeux, ils arrivent à Jérusalem. Sans redouter la cruauté et la susceptibilité du roi Hérode, ils vont droit à son palais, et lui demandent: « Où est celui qui est né Roi des Juifs? Nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer. » Hérode, tout troublé, leur fit répondre que c'était à Bethléem. Immédiatement les Mages se remettent en marche, et, guidés de nouveau par l'étoile miraculeuse, ils vont à Bethléem. L'étoile s'arrête au-dessus de l'endroit où était l'Enfant-Dieu. Et ils entrent, le cœur plein de joie, et ils trouvent l'Enfant avec Marie sa mère, et s'étant prosternés, ils ouvrent leurs trésors et ils lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. C'était l'hommage de la GÉNÉROSITÉ COURAGEUSE. Nous aussi, à la procession de la Fête-Dieu, venons nous prosterner aux pieds du Roi non seulement d'Israël, mais de l'univers tout entier. Venons sans souci des fatigues et des diffi-

cultés ; venons sans redouter les Hérodes, quels qu'ils soient ; venons sur l'indication de la lumière de la foi. Venons : Il est là ! Venons lui offrir nos présents : l'or de la charité, la myrrhe de la pénitence, l'encens des saintes oraisons. *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus !*

IV. Voici une autre scène, une autre glorification : c'est celle du saint vieillard Siméon. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait pas, sans avoir vu le Christ du Seigneur. En venant au temple, par une inspiration céleste, au jour de la Purification, il fit l'heureuse rencontre de la Sainte Famille. Et il prit dans ses bras le Messie attendu depuis tant de siècles, et, bénissant Dieu, il dit : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur ; car mes yeux ont vu le Sauveur préparé pour toutes les nations comme la lumière qui éclairera tous les peuples, et la gloire qui illustrera le peuple d'Israël » : c'est l'hommage de la FERVENTE RECONNAISSANCE. O ciel ! combien, dans la procession de la Fête-Dieu, ce trait évangélique est saisissant d'actualité ! Oui, comme Siméon, nous possédons le Sauveur ! Que dis-je ? notre bonheur est plus grand que le sien. Si nous avons communié, non seulement nous avons le bonheur de porter Jésus dans nos bras, nous le possédons dans notre cœur ! Faut-il qu'il nous aime pour s'abaisser à une pareille condescendance, lui, la Lumière du monde, lui, la Gloire des élus ! Oh ! combien il est juste que nous le bénissions, que nous le remerciions, que nous lui rendions l'hommage de notre gratitude !

V. Passons à la vie publique du Sauveur. Ici encore Notre-Seigneur reçoit les plus splendides honneurs. Quand, après l'annonce de l'adorable Eucharistie, voyant ses disciples se scandaliser et s'éloigner de lui, Jésus demande à ses apôtres s'ils veulent s'en aller, eux aussi, le chef du Sacré Collège répond au nom de tous : « A qui irions-nous ?

vous avez les paroles de la vie éternelle » : c'est l'hommage de la FIDÉLITÉ. Quand, à la Cène, avant de se donner en nourriture à ceux qu'il a aimés jusqu'à l'extrême limite, il veut par la plus incroyable humilité leur laver les pieds, Pierre, après un refus dicté par une délicatesse exagérée, accepte ce service de son Maître en disant : « Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête » : c'est l'hommage de l'OBÉISSANCE et de la PURETÉ. Sur le Calvaire, au moment de consommer son sacrifice, à côté des ennemis qui le torturent et l'injurient, il veut la compagnie de ceux qui lui sont le plus chers, Marie-Madeleine, saint Jean, la T. S. Vierge. Ces élus du Sacré-Cœur lui offrent l'hommage de l'AMOUR pénitent, de la DILECTION la plus dévouée, et de l'UNION EFFECTIVE dans le sacrifice pour la rédemption du monde. Tous ces beaux hommages, nous les offrons au Sauveur présent dans le parcours de la procession, porté dans l'ostensoir d'or. Nous sentons, devant une Majesté si sainte, la nécessité de la sainteté et de la pureté, et la contrition jaillit comme spontanément de nos cœurs. En face des désertions de tant de chrétiens lâches, indifférents ou traîtres, nous nous écrions, nous aussi : « A vous, Seigneur, nos pensées, nos sentiments, notre vie ; à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Prosternés devant Jésus-Hostie, devant le Sauveur immolé pour le salut du monde, qui renouvelle son sacrifice dans l'auguste sacrement, nous sommes sa garde d'honneur, nous lui demandons pardon, nous lui rendons amour pour amour, nous nous sacrifions avec lui pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. *Emmanuel quod est interpretatum nobiscum Deus !*

VI. Après la Résurrection, j'aime à voir les fidèles de son Sacré-Cœur l'honorer avec plus de zèle, le glorifier avec plus d'ardeur, lui donner des témoignages plus explicites d'attachement et de dévoue-

ment. Quel beau spectacle que de considérer saint Thomas prosterné à ses pieds, et, après avoir été invité par le Sauveur lui-même à considérer les plaies de ses mains et de ses pieds et la plaie de son côté, lui disant avec l'accent de la plus grande sincérité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Quelle édification d'entendre Pierre sur le bord du lac de Génézareth, contrit de son reniement, répondre avec tant d'humilité et d'ardeur à la triple demande de Jésus : « Pierre, m'aimes-tu ? » — « Oui, Seigneur, vous qui lisez au fond des cœurs, vous savez que je vous aime ! » Quel beau spectacle que l'incomparable scène du sommet du mont des Oliviers, le jour de l'Ascension, quand le Sauveur du monde, après avoir donné à ses disciples les preuves les plus palpables de sa résurrection, après leur avoir fait ses suprêmes recommandations, après leur avoir donné sa dernière bénédiction, s'élevait lentement dans les airs pour aller recevoir, comme homme, à la droite de son Père, la récompense qu'il avait méritée par ses travaux et ses souffrances ! Ses chers disciples ravis, extasiés, le contemplaient avec une indicible dilection, et leurs regards, après que la nuée l'avait enveloppé, cherchaient toujours à le voir. Encore une fois, dans la procession de la Fête-Dieu, nous renouvelons ces magnifiques hommages de respect et d'adoration. Nous aussi, nous disons en toute vérité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez que je vous aime, je veux vous aimer à la vie, à la mort ! » Et nos yeux ne se lassent pas de se fixer avec un ardent amour sur les blanches Espèces sacramentelles, qui, comme un nuage béni, nous cachent notre Seigneur et Maître.

Oh ! les beaux souvenirs ! Oh ! les touchantes réalités ! Si nous avons la foi, combien notre âme sera puissamment excitée à offrir à Jésus-Hostie le tribut de nos adorations. Donc, quand nous faisons escorte

à Notre-Seigneur dans la procession de la Fête-Dieu, rendons-lui tous nos hommages. Bénissons-le, louons-le, glorifions-le, adorons-le ! Dans la pureté et la joie de notre cœur, offrons-lui le sacrifice de louange, *Tibi sacrificabo hostiam laudis*. Mais n'oublions pas nos intérêts : c'est sa volonté ! A l'hommage de la louange joignons l'hommage de la prière, *et nomen Domini invocabo*. Ainsi nous entrerons dans les intentions de son Cœur sacré. Ainsi, pendant cette cérémonie sainte, nous occuperons délicieusement et fructueusement nos esprits et nos cœurs.

II

Mais combien facile, combien douce, combien efficace est la prière que nous faisons dans la procession de la Fête-Dieu ! Qu'elles sont splendides ses excellences !

I. La première excellence c'est que c'est une prière FAITE EN COMMUN. La B. Marguerite-Marie disait : « Qu'il est puissant le divin Cœur de Jésus pour apaiser la divine justice, que la multitude de nos péchés a irritée, en attirant sur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligés ! Mais il faut prier, de peur qu'il ne nous arrive pire. Les prières communes ont un grand pouvoir auprès de ce Sacré Cœur, lequel soutient et détourne les coups de la justice divine, se mettant entre Dieu et les pécheurs, pour obtenir miséricorde. » Or la prière de la grande procession eucharistique est éminemment une prière commune. Ici nous ne sommes pas seuls pour implorer les grâces du ciel. En vertu de la communion des saints, notre indignité bénéficie de la piété et des mérites de nos frères. En cette solen-

nité, les fidèles se réunissent nombreux aux pieds de Jésus-Hostie, et, ensemble, ils font monter leurs supplications vers Celui qui a dit : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom pour prier, je suis là au milieu d'eux ! » Je le demande : quand donc ces consolantes paroles, ces précieuses promesses se réalisent-elles plus parfaitement ? En ce jour, Notre-Seigneur n'est pas seulement au milieu de nous par sa présence morale, par une assistance plus marquée de sa grâce, mais par sa Présence Réelle, appuyant nos demandes de toute la puissance de son infini crédit. Quelle confiance cette pensée ne doit-elle pas nous donner ?

II. J'ajoute que c'est une PRIÈRE PUBLIQUE, faite au nom de toute l'Eglise, comme les processions solennelles, comme la récitation du Bréviaire. Ici, quelle que soit notre misère personnelle, quelle que soit notre insuffisance, nous devons avoir grand espoir. Ici, Dieu regarde avant tout la dignité de l'Eglise, la sainteté de l'Epouse immaculée du Christ Sauveur, de celle qui lui est toujours agréable, parce qu'elle parle au nom de son Fils bien-aimé, de celle qu'il a faite dépositaire de ses mérites infinis, avec pouvoir d'en user à son gré ! Ici, tous les baptisés, plus ou moins sans doute selon leurs dispositions, reçoivent d'insignes faveurs. A part ceux qui n'ont jamais été dans l'Eglise, à part ceux qui en ont été séparés ou qui s'en sont séparés, tous sans exception sont l'objet des miséricordes divines, les justes et les pécheurs, mais surtout ceux qui prennent une part effective, par la dévotion et la prière, aux offices sacrés. Ici, les grâces les plus précieuses sont accordées avec une profusion incroyable : grâces de conversion, grâces de protection, grâces de ferveur, grâces de sanctification ! La prière publique monte vers Dieu, l'Eglise prie pour ses enfants, et Dieu entend sa supplication, il lui adresse cette touchante parole : « Votre voix est pleine de douceur,

votre visage resplendit de charmes qui me ravissent ; qu'il soit fait selon vos désirs ! »

III. Voici une autre excellence de la prière de la procession de la Fête-Dieu : c'est une prière faite A DIEU VÉRITABLEMENT, RÉELLEMENT ET SUBSTANTIELLEMENT PRÉSENT au milieu de nous, à l'Emmanuel exposé à nos regards sous les voiles eucharistiques, parcourant avec nous les rues de nos cités et de nos bourgades. C'est donc une prière qui, le plus facilement du monde, devient la prière victorieuse du Cœur de Jésus, à cause des qualités qu'elle revêt comme nécessairement. La Présence Réelle, devant laquelle nous prions, provoque les sentiments qui plaisent à Dieu et lui font accueillir favorablement nos supplications : *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

Il est là, le Sauveur, et il nous excite à la plus entière *confiance*. C'est lui qui a dit : « Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. Est-ce qu'un père donne une pierre à son enfant qui lui demande du pain ? Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez faire du bien à vos enfants qui recourent à vous, à plus forte raison votre Père qui est aux cieux sera-t-il miséricordieux à votre égard. » C'est lui qui a fait à ses fidèles ce serment étonnant, comme si sa simple affirmation n'était pas surabondamment suffisante : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » C'est lui qui, avant de mourir, a voulu réitérer ses tendres invitations : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé. Demandez, afin que votre joie soit complète. » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

Il est là, auprès de nous, marchant pour ainsi dire avec nous, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il nous pénètre des sentiments de la plus profonde *humilité*. Or, c'est lui qui nous déclare par son prophète : « La

prière de celui qui s'humilie pénètrera les nues et montera jusqu'aux pieds de l'Eternel. » C'est lui qui nous a dit de lui-même, nous montrant comment nous pouvons le mieux nous concilier sa bienveillance : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est lui qui nous a fait sentir, de la manière la plus expressive, les charmes de l'humilité dans la parabole du pharisien et du publicain, nous montrant ce dernier prosterné à la porte du temple, se frappant la poitrine en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pécheur ! » et méritant cette louange consolante : « Celui-ci s'en alla justifié dans sa maison, mais non pas l'autre ! » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

Il est là dans l'ostensoir doré, Jésus-Hostie, et il nous inspire la plus ardente *dévotion*. C'est lui dont la puissance est sans égale et la bonté sans limites. C'est lui qui étant notre Dieu veut bien s'appeler notre Père, notre Frère, notre Ami. C'est lui qui souhaite notre bien plus que nous ne pouvons le faire nous-mêmes. C'est lui qui a exaucé la prière de Daniel, parce qu'il était « un homme de désirs. » C'est lui qui ne put résister aux vifs désirs de l'hémorroïsse et la guérit de son mal invétéré. C'est lui qui exauça l'instante supplication de Jaïre implorant la résurrection de sa fille. C'est lui qui accorda aux larmes et aux regards suppliants de la veuve de Naïm la résurrection de son fils unique ; aux prières si ferventes de Marthe et de Marie la résurrection de Lazare. Il nous dit : « Désirez beaucoup, et vous obtiendrez beaucoup. » *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus.*

Il est là, dans l'incomparable cortège, le Verbe incarné, le bon Sauveur ; et il nous fait comprendre la nécessité de la *persévérance* dans nos prières. C'est lui qui ne s'est pas contenté de dire : « Demandez, » mais qui a multiplié les exhortations en répétant ses appels miséricordieux, disant : « Demandez et vous

recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, » nous faisant entendre qu'il faut prier, prier encore et ne pas cesser de prier, jusqu'à ce que nous soyons exaucés. Il tarde quelquefois à nous accorder ce que nous sollicitons, mais c'est pour exciter nos désirs, et nous donner davantage. C'est lui qui différa d'exaucer la Chananéenne, paraissant d'abord ne point prêter attention à sa requête, répondant aux apôtres qui intervenaient en faveur de cette femme malheureuse : « Je ne suis venu que pour les brebis de la maison d'Israël » ; semblant la repousser par des paroles dures en lui disant : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le donner aux chiens » ; et provoquant par un admirable artifice de sa bonté cette sublime réponse, cette prière admirable d'humilité et de persévérance : « Oui, Seigneur, mais les petits chiens ramassent les miettes qui tombent de la table du Maître ! » Et alors, récompensant la persévérance et la prêchant de la manière la plus éloquente à tous les siècles, il s'écria : « O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait selon vos désirs ! » Et nous aussi, Jésus nous le dit, prions, continuons à prier jusqu'à ce que nous ayons obtenu, prions sans nous lasser jamais. *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

O ciel ! quand on médite sur ces vérités délicieuses, qu'il fait bon prier pendant la Procession, Jésus-Hostie ! Combien facilement notre esprit et notre cœur se remplissent des dispositions saintes qui assurent l'efficacité de nos supplications ! Le Dieu très grand, très puissant, très bon, si près de nous, par amour, pour nous combler de ses bienfaits ! comment pourrions-nous être volontairement distraits, froids, indifférents, inconstants, sans désir ardent des faveurs célestes qui sont à notre portée ? Notre bon Sauveur nous attend ; il nous présente son Cœur brûlant de charité ; il frappe à la porte de notre propre cœur pour y exciter tous les bons sentiments de la

piété : comment pourrions-nous négliger une si belle occasion d'acquérir des richesses spirituelles, de nous concilier la faveur divine, d'amasser des trésors de mérites, de nous affermir dans la paix et la charité, et de nous préparer aux joies éternelles ? *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus !*

Prions donc avec ferveur dans cette bénie procession. Demandons toutes les grâces que nous pouvons désirer pour nous, pour nos familles, pour la société, pour l'Eglise. Il est peu de circonstances plus favorables pour être exaucé, d'autant plus que Jésus appuie, nous l'avons dit, de tout son crédit, les demandes que nous adressons à Dieu. Derrière les voiles sacramentels, ses yeux nous voient, ses oreilles nous entendent, son cœur brûle d'amour pour nous. Il nous connaît tous et chacun en particulier, il sait nos misères, nos besoins, nos soupirs, nos désirs. Et il intercède sans cesse pour nous ! Et il fait entendre auprès de son Père, en notre faveur, la voix éloquente des plaies qu'il a gardées dans son humanité glorifiée, comme un témoignage de sa charité et de son dévouement. Combien nous aurions été heureux si nous avions vécu il y a dix-neuf siècles, au temps de l'existence temporelle du Sauveur ! comme nous aurions été empressé d'aller à lui et de solliciter ses grâces ! Quel n'eût pas été notre bonheur, si nous avions été du nombre de ceux dont il se faisait le médiateur toujours écouté auprès de son Père ! Sachons-le bien : pendant l'auguste procession du Saint-Sacrement, nous jouissons de ce bonheur ! Lui, dont les demandes sont toujours exaucées, prie pour nous ! Quelle grâce pourrait donc nous être refusée ? Oh ! quel serait notre ravissement, si notre oreille spiritualisée pouvait entendre les divins colloques de Jésus-Hostie avec son Père, ses supplications si ferventes et si efficaces pour ses enfants, et particulièrement ceux qui sont prosternés à ses pieds, priant pour eux-mêmes et pour tous ceux à

qui ils s'intéressent! Nous en serions stupéfaits et ravis, et, si une grâce spéciale ne nous soutenait, nous en mourrions de bonheur! *Emmanuel, quod est interpretatum nobiscum Deus!*

Le Docteur de la piété, saint François de Sales, éprouvait un bonheur extatique dans la procession de la Fête-Dieu. Quand il portait le Saint-Sacrement, lisons-nous dans sa vie[1], il était comme un chérubin lumineux, portant sur sa poitrine le Dieu d'amour, sans presque remuer les yeux. Son cœur alors ressentait des ardeurs inexprimables, et son visage recueilli, absorbé dans cette grande action, inspirait de la dévotion à tous ceux qui le regardaient. « J'ai porté ce matin mon Sauveur en procession, écrivait-il un jour. Il m'a donné par sa grâce mille bonnes pensées, au milieu desquelles j'ai eu peine à retenir mes larmes. Je me comparais au grand-prêtre de l'ancienne loi qui portait sur sa poitrine un riche pectoral orné de douze pierres, où étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. Mais je trouvais mon pectoral plus riche! Car je tenais ce divin Sacrement bien serré contre ma poitrine, et je pensais que les noms des enfants d'Israël y étaient tous marqués. Oh! que j'eusse voulu que mon cœur se fût ouvert pour recevoir mon Sauveur! Mais, hélas! je n'avais pas pour le fendre le couteau qu'il fallait; car il ne se fend que par l'amour! »

Quels admirables sentiments de l'illustre Docteur! Puissions-nous, avec l'aide de Dieu, y participer en quelque chose! Puissions-nous, pendant la procession de la Fête-Dieu, redire en toute vérité la parole du Psalmiste : « *Tibi sacrificabo hostiam laudis et nomen Domini invocabo;* Seigneur, je veux vous louer et vous prier de tout mon cœur! »

---

[1] Hamon, *Vie de saint François de Sales*, t. II, p. 389.

Si lorsque Notre-Seigneur allait par le monde, les malades étaient guéris par le seul contact de ses vêtements; quel doute y a-t-il qu'il ne fasse des miracles, étant au dedans de nous, si nous avons une foi vive?

SAINTE THÉRÈSE.



CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE [1]

QUEL EST LE SENS DE LA SOLENNITÉ DE L'ADORATION PERPÉTUELLE ?

> *Christum regem adoremus, dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.*
>
> Adorons le Christ-Roi, le Maître des nations, qui donne à ceux qui le reçoivent la perfection de la vie spirituelle.
>
> (Ex Lit. Cath.).

L'époque où nous vivons est vraiment l'époque des contrastes. Jamais notre foi n'a été plus attaquée ; jamais elle n'a suscité de plus ardentes sympathies. Jamais notre religion n'a été plus moquée et plus abandonnée ; jamais elle n'a provoqué d'aussi imposantes manifestations. L'intègre histoire désigne le

[1] La dévotion de l'Adoration perpétuelle, dit M. Blanchon dans sa notice sur les *Œuvres eucharistiques*, qui a pris naissance au seizième siècle au sein même de la capitale du monde chrétien, a toujours été particulièrement favorisée par les Souverains Pontifes. A Rome, le premier jour de l'année liturgique, c'est-à-dire le premier dimanche de l'Avent, le Saint-Sacrement est exposé par le Saint-Père dans la chapelle Pauline, au Vatican ; il y reste jusqu'au mardi matin, environné d'adorateurs. De là, il passe à Saint-Jean de Latran, puis dans les autres églises patriarcales, et enfin dans toutes celles qui sont désignées par le cardinal-

XIX[e] siècle par les plus sévères qualifications ; mais en même temps, elle lui décerne les noms les plus glorieux. C'est sans doute le siècle de l'indépendance,

vicaire. Après avoir parcouru toute l'étendue de la ville et épuisé le cycle de l'année, la grande Victime de propitiation revient à son point de départ, d'où elle recommence son miséricordieux pèlerinage.

Cette belle Œuvre existait en France avant la grande révolution dans presque tous les diocèses. Elle fut emportée avec tant d'autres institutions par l'impiété triomphante. Depuis bien des années, elle a été rétablie presque partout. Paris seul avec sa banlieue peut, à l'exemple de Rome, offrir assez d'églises ou de chapelles pour que le tour de chaque sanctuaire ne revienne pas plus d'une fois par an.

Ailleurs, les paroisses du diocèse tout entier sont admises tour à tour à cet honneur. C'est alors pour la paroisse privilégiée une fête très solennelle ; on s'y rend de tous les lieux environnants ; les travaux sont spontanément suspendus ; la parole de Dieu est donnée à une foule avide ; la Table sainte est fréquentée comme aux plus grandes fêtes ; de touchantes conversions s'opèrent.

L'adoration nocturne à l'église qui, sans parler des communautés religieuses spécialement vouées au Très Saint Sacrement, sous l'impulsion de Mgr de la Bouillerie, s'est établie et répandue déjà en plusieurs diocèses, est le partage exclusif des hommes. Jalouses de rivaliser avec eux et de les surpasser sur ce point, les femmes ont organisé l'adoration nocturne à domicile. Chacune des associées s'engage à passer en prière une heure de la nuit qui lui est fixée, et cela aussi fréquemment qu'il est nécessaire pour que l'adoration ne soit pas interrompue. Cette association a ses assemblées, ses réunions générales, son bureau chargé de maintenir intactes les traditions et la discipline.

De plus, le siècle dernier a vu s'établir, à la gloire du Très Saint Sacrement, deux instituts religieux dont le but essentiel est d'offrir à Jésus-Hostie l'hommage d'une réparation continue. Le premier de ces instituts est celui des filles de l'*Adoration Réparatrice*, fondée par Théodelinde Dubouché, en religion Mère Marie-Thérèse. Il se compose de *Sœurs régulières*, qu'ailleurs on nomme Sœurs de chœur ; de *Sœurs séculières*, liées par les deux vœux d'obéissance et de chasteté et vivant dans le monde ; de *Sœurs agrégées*, remplaçant ce qu'ailleurs on nomme les Sœurs tourières. L'unique fin de cette Congrégation, qui a son siège à Paris, rue d'Ulm, 36, est la réparation faite au moyen de l'Adoration perpétuelle et de l'exposition solennelle du Saint-Sacrement. L'autre institut eucharistique est celui des *Prêtres du Saint-Sacrement*, institué par le V. P. Eymard, dont les membres, à la fois prêtres et religieux, s'appliquent à reproduire et à honorer les quatre grandes occupations de Jésus-Hostie, savoir : l'adoration, l'action de grâces, la supplication et la réparation. Chez les *Prêtres du Saint-Sacrement*, l'exposition eucharistique et l'adoration sont également continues.

de l'irréligion, du matérialisme ; mais par contre, il est appelé le *siècle de Marie, mère de Jésus*.

Durant ce siècle, en effet, quel mouvement de dévotion s'est opéré en l'honneur de la Reine des cieux ! Que de panégyriques ont retenti à sa louange, surtout pendant le mois spécialement consacré à son culte ! Quels flots de pèlerins ont inondé chaque année les sanctuaires où elle a daigné, par des faveurs inouïes, manifester sa toute-puissante bonté ! Et ce splendide élan prend d'année en année des proportions plus imposantes.

Mais le XIXe siècle ne s'est point arrêté là. *Par Marie il est allé à Jésus* présent dans le Très Saint Sacrement ; et l'on peut dire que le siècle de Marie fut aussi le *siècle de l'Eucharistie*. Surtout depuis la définition du dogme de l'Immaculée-Conception (on dirait que la divine Mère a voulu par là témoigner à son auguste Fils ses ardentes actions de grâces), la dévotion à l'Eucharistie a pris chaque jour des accroissements inespérés. Les œuvres se sont multipliées en son honneur, et, parce qu'elles répondaient à un besoin, elles ont magnifiquement prospéré, laissant après elles les plus beaux fruits du salut. *Œuvre des Tabernacles* pour la confection des ornements et des linges d'autel destinés aux églises pauvres ; *Œuvre du Saint-Viatique ; Œuvre des lampes du Saint-Sacrement ; Œuvres de la Messe* et de la *Communion réparatrices ; Œuvre surtout de l'Adoration perpétuelle,* qui est la forme la plus parfaite du culte du Saint-Sacrement.

Parlons de l'excellence de cette dernière Œuvre ; persuadons-nous que c'est vraiment la fête quotidienne de la royauté et des royales largesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; convainquons-nous que c'est une œuvre *très glorieuse* à Dieu et *très salutaire* aux fidèles.

I

L'Evangile nous rapporte que Jésus, se trouvant dans les environs de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples ce que l'on pensait de lui. Et ses disciples lui répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; les autres, Jérémie ou quelqu'un des Prophètes. » Puis Jésus ajouta : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Alors Simon-Pierre, prenant la parole, lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant[1]. » Si Notre-Seigneur nous adressait la question qu'il faisait à ses apôtres : « Qui dit-on que je suis ? » nous n'aurions pas des réponses aussi uniformément glorieuses à lui faire. Il nous faudrait lui dire : « Pour les uns, vous êtes un sage qui a magnifiquement honoré l'humanité, mais non un Dieu ; pour d'autres, vous êtes l'ennemi de la société, de la famille et des individus ; il en est même qui nient que vous ayez jamais existé. » Mais si Notre-Seigneur, poursuivant ses interrogations, nous demandait : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » tous, d'une seule voix, nous lui répondrions : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant !* Et s'il exigeait de nous une preuve éclatante de notre foi, nous pourrions en appeler à l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle.

L'Adoration perpétuelle, en effet, par son triple caractère de solennité, de perpétuité et d'universalité, est l'affirmation la plus parfaite de la royauté et de la divinité de Jésus-Christ.

C'est d'abord une glorification *solennelle* du Christ-Roi.

Le jour de l'Adoration, c'est le jour où les populations font publiquement profession de croire à la

[1] Matth., xvi, 13 à 16.

Présence Réelle. En cette fête, Jésus s'immole, non point dans la solitude, mais environné de nombreux témoins qui, unissant leurs hommages à ses hommages, leurs actions de grâces à ses actions de grâces, leurs expiations à ses expiations, leurs prières à ses prières, proclament qu'il est *le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech*[1], le seul digne et véritable adorateur de Dieu, la seule Hostie agréée du Père éternel. En cette fête, Jésus se donne, mais à de nombreux convives qui, en venant s'asseoir à la Table sainte, protestent qu'il est le Pain vivant et vivificateur. En cette fête, Jésus réside au milieu de nous, non plus *comme Celui que nous ne connaissons pas*[2], mais comme un Hôte tendrement aimé, religieusement adoré !

Le jour de l'Adoration est le jour de la proclamation des grandeurs du Dieu de l'Eucharistie. Tout y redit sa souveraine excellence : et le temple saint orné avec magnificence, et ces lumières nombreuses qui étincellent sur l'autel, et ces offices solennels, et ces pompeuses cérémonies, et ces glorieux panégyriques, et ces processions triomphales, et ces populations en habits de fête, qui, même en semaine, même aux époques les plus laborieuses de l'année, se font un bonheur de suspendre leurs travaux, pour glorifier l'auguste Prisonnier du Tabernacle !

Le jour de l'Adoration, c'est le jour de la fête de la Royauté de Jésus-Christ. Le voyez-vous, *le Roi immortel des siècles ?*[3] Il s'élève sur un nuage d'encens qui rappelle la nuée lumineuse de son Ascension ; il monte sur son trône de gloire ; il se montre à tous les regards dans l'appareil le plus magnifique ; les tentures se déploient autour de lui comme un manteau royal ; un diadème couronne l'ostensoir

[1] Ps. cix, 4.
[2] Joan., i, 26.
[3] I Tim., i, 17.



où il repose ; ses fidèles lui forment une cour aussi empressée que dévouée.

Le jour de l'Adoration est le jour où Notre-Seigneur reçoit tous les hommages : l'hommage de l'esprit par la foi ; l'hommage du cœur par l'amour et surtout l'amour de réparation ; l'hommage des lèvres par la prière, les chants sacrés et les saintes prédications ; l'hommage du corps par les génuflexions, les révérences, les adorations ; l'hommage même des créatures irraisonnables, qui prodiguent ce qu'elles ont de plus riche et de plus gracieux, pour honorer leur Seigneur et Maître.

Que dirai-je encore ? Le jour de l'Adoration est un jour du ciel passé sur la terre. L'apôtre saint Jean a contemplé ce spectacle de la glorification de l'Homme-Dieu dans les cieux. Dans l'Apocalypse, il nous fait une description de son éternel triomphe. Il nous représente, sur un trône, d'où s'échappent les foudres et les éclairs, l'Agneau assis dans le calme et la majesté de sa royauté sans fin. Il nous montre, devant le trône, les vingt-quatre vieillards qui adorent prosternés sur un parvis d'émeraudes, ainsi que toutes les armées célestes qui chantent, avec les vieillards, l'éternel hosanna au Christ vainqueur. Il nous fait parvenir un écho de ces chants, un rayon de cette gloire, un souvenir de ces splendeurs. « Et j'ai vu, dit-il, et j'ai entendu la voix des anges et la voix des animaux mystérieux et la voix des vieillards ; et ils étaient des milliers de milliers, et ils disaient : Il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction ! » Les fêtes de l'Adoration sont une image des fêtes du ciel. Comme au ciel, nous possédons Jésus siégeant sur un trône de gloire tout brillant de lumière ; les peuples viennent se prosterner à ses pieds, et, perçant par la foi les voiles eucharistiques, ils reconnaissent présent devant eux leur Seigneur et leur

Dieu ; par leurs continuelles adorations, ils redisent à leur manière le cantique de la céleste Jérusalem : *Il est digne l'Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur et la gloire et la bénédiction !* [1] Qu'ils rougissent donc de honte ces impies qui s'en vont répétant que le règne du Christ est fini : qui demandent ironiquement : Où donc est-il le Dieu des chrétiens ? *Ubi est Deus eorum !* [2] Qu'ils entrent dans une église où se célèbre la fête de l'Adoration ; et, à la vue d'un peuple à genoux devant la sainte Eucharistie, ils verront que, malgré leurs efforts, le Christ triomphe, le Christ règne sur les esprits et sur les cœurs, le Christ commande à ce qu'il y a de grand et de digne, à ce qu'il y a de respectable dans les populations. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*

Glorification solennelle, l'Œuvre de l'Adoration comme son nom l'indique, est encore une glorification *perpétuelle* de Jésus-Hostie. C'est comme une Fête-Dieu continuée tous les jours dans un des sanctuaires du diocèse. C'est, dit un pieux Prélat, une députation quotidienne au pied des saints autels de quelque portion de la famille diocésaine, pour rendre, au nom de tous, un éclatant hommage au Dieu de l'Eucharistie. C'est une ambassade de gloire qui se renouvelle, pour se renouveler encore, auprès du Roi des rois. C'est une union bénie qui, en vertu d'un pacte salutaire, nous permet d'être, par nous-mêmes ou par nos frères, continuellement à genoux aux pieds de Notre-Seigneur, pour lui dire notre amour et lui exposer nos besoins. Dieu soit loué : le soleil matériel ne se lève pas une seule fois dans l'année sur notre horizon, que Jésus, le divin Soleil de justice, ne s'élève sur le trône de l'Exposition

[1] Apoc., v, 12.
[2] Ps. cxiii, 2.

pour nous inonder de ses lumières et nous échauffer des feux de son amour ! Dieu soit loué : à la continuelle présence de Jésus-Christ dans le Très Saint Sacrement correspond une continuelle et solennelle reconnaissance de sa divinité ! Dieu soit loué : le monde chrétien offre aux yeux des anges une image du ciel, et, du premier au dernier jour de l'année, sans se lasser, il chante avec les esprits bienheureux les gloires du Christ-Roi !

Mais la glorification de Notre-Seigneur par l'Adoration perpétuelle revêt un troisième caractère : c'est une glorification *universelle*. On était en 1848. La société européenne ébranlée jusque dans ses derniers fondements tremblait sur ses bases. On pouvait s'attendre à un cataclysme prochain. En présence de dangers qu'aucune puissance humaine ne pouvait conjurer, un grand mouvement de foi se fit dans les âmes : on eut recours à l'Eucharistie comme à la suprême espérance. A la nouvelle que Pie IX venait d'être chassé de Rome, l'adoration solennelle du Très Saint Sacrement commença, la nuit du 6 décembre 1848, dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, à Paris. Ce fut le grain de senevé d'où devait renaître le grand arbre de l'Adoration perpétuelle, abattu par la tourmente révolutionnaire de la fin du siècle précédent. De Paris, l'Adoration se répandit en province. Aujourd'hui, presque tous nos diocèses en recueillent les fruits bénis. Que dis-je ? L'incendie d'amour a franchi nos frontières. L'Œuvre de l'Adoration existe en Belgique, en Itatie, en Angleterre au milieu de l'hérésie protestante. Elle a forcé les barrières de l'Europe. Les missionnaires l'ont emportée dans les plis du drapeau catholique. Je la retrouve sous les feux de l'Afrique et dans les glaces de l'Amérique du Nord. Elle existe dans les vastes contrées situées près de la baie d'Hudson. Seulement, comme les églises y sont très rares et que les chrétiens en sont souvent très éloi-

gnés, l'Adoration ne se fait pas dans les sanctuaires comme en France. Les sauvages, au jour et à l'heure indiqués, se tournent vers l'église la plus rapprochée ; et de loin, quelquefois à des distances de 40 à 50 lieues, ils rendent leurs hommages au Roi du ciel et de la terre [1]. Et c'est ainsi que *le nom du Sauveur est grand parmi les nations !* [2] C'est ainsi que du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, par l'Adoration perpétuelle, Notre-Seigneur est dignement glorifié ! C'est ainsi que l'Eglise militante, par la solennité, par la perpétuité, par l'universalité de ses hommages, lutte de générosité avec l'Eglise triomphante ! Soyez béni, Seigneur Jésus, de ce que dans ce concert de louanges qui, par l'Œuvre de l'Adoration, retentit en votre honneur dans le monde entier, vous avez donné à la France la meilleure part ! Soyez béni de l'avoir faite la propagatrice zélée de cette œuvre bénie ! C'est pour nous un insigne honneur et le fondement de nos plus chères espérances. Car, dans votre miséricorde, vous avez voulu que cette œuvre fût à la fois, pour vous, une splendide glorification, et, pour nous, *la source des grâces les plus précieuses*. Et c'est de ces grâces de choix qu'il nous faut parler dans la seconde partie de ce discours.

II

Ils sont nombreux les fruits que nous retirons de l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle. La foi réveillée ou ravivée, un lustre nouveau donné à la religion, le respect humain de plus en plus refoulé, la ferveur prenant de merveilleux accroissements dans le cœur des bons fidèles, le bénéfice des indulgences recueilli.

[1] *Annales du Très Saint Sacrement*, 11e année, p. 212.
[2] Mal., I, 11.

le courroux du ciel apaisé, la miséricorde divine répandant sur la terre d'abondantes bénédictions : voilà quelques-uns des avantages que nous procure cette pieuse institution. Arrêtons notre attention sur les deux derniers, parce que, à l'heure présente, ils paraissent de la plus grande opportunité. L'Œuvre de l'Adoration arrête le bras de Dieu prêt à nous frapper ; elle ouvre pour nous le sein des miséricordes infinies. Elle apaise la justice de Dieu, parce que c'est une *toute puissante propitiation ;* elle incline sa bonté à nous combler de ses faveurs, parce que c'est une *très efficace supplication.*

Que de crimes se commettent dans le monde ! Le jour éclaire d'horribles mystères d'iniquités, et la nuit en enveloppe dans ses sombres voiles de plus affreux encore. Les trois crimes qui provoquent le plus les vengeances célestes, savoir : le sensualisme, la violation du dimanche, la révolte contre Jésus-Christ, sont poussés, à notre époque, aux plus extrêmes limites. Aujourd'hui on peut dire, comme au temps du déluge, que *toute chair a corrompu sa voie* [1]*;* le vice ne sait plus rougir, il s'étale avec impudence en plein jour, et reçoit publiquement de honteux applaudissements. Aujourd'hui, la France presque entière, au grand scandale des nations protestantes elles-mêmes, se met tous les huit jours en état d'insurrection contre Dieu ; le dimanche n'est plus observé, on y travaille sans scrupule ; on déserte les églises ; et, le jour sacré, que Dieu s'est réservé, ne se distingue guère des autres, que par des divertissements plus criminels. Aujourd'hui une conjuration immense s'est faite contre Jésus-Christ et contre son œuvre, qui est l'Eglise. C'est un frémissement universel des nations contre le Fils de Dieu ; c'est une clameur sans fin, une insurrection générale de toutes les forces sataniques, *insurrexe-*

[1] Gen., VI, 12.

runt in me [1]. On se croirait au milieu du grand combat qui est décrit dans l'Apocalypse [2]. Organisés en sociétés ténébreuses qui enveloppent le monde entier dans leurs filets diaboliques, les ennemis du Sauveur, par tous les moyens à la fois : par la presse, par la parole, par l'histoire falsifiée, par de trompeuses apparences de science, par l'ironie, par le mensonge, par la violence, s'efforcent d'anéantir jusqu'à l'idée chrétienne. Ils voudraient complètement soustraire à l'influence de Jésus-Christ l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Ils font entendre plus puissamment que jamais le cri séditieux des Juifs : Débarrassez-nous de cet homme, *tolle, tolle,* nous ne voulons plus qu'il règne sur nous, *nolumus hunc regnare super nos!* [3] Non, jamais l'attaque contre le Christ n'a été aussi audacieuse, jamais aussi universelle.

Or, à cet excès de crimes, sous peine des plus durs châtiments, doit correspondre une extraordinaire réparation. Où la trouverons-nous ? Dans l'œuvre de l'Adoration perpétuelle. On pèche le jour, on pèche la nuit : et voilà que l'œuvre de l'Adoration suscite de nouveaux Moïses qui se mettent entre Dieu et les coupables pour obtenir le pardon. Les crimes de Sodome vont attirer sur nos têtes les feux vengeurs : et voilà que l'œuvre de l'Adoration présente au Seigneur, bien des fois décuplé, ce nombre de dix justes qui eût suffi autrefois pour désarmer la colère céleste ! Aux cris de blasphème, qui s'élèvent continuellement de la terre comme une provocation à la Majesté trois fois sainte, elle oppose la voix ininterrompue de la louange et de la bénédiction. Elle offre à Dieu surtout la très pure, la très efficace, la divine expiation de Notre-Seigneur, qui, tous les jours, au nom des coupables, s'immole au saint autel

[1] Ps. xxvi, 12.
[2] Apoc., xvi, 14.
[3] Luc., xix, 14.

et continue son immolation dans ses anéantissements sur le trône de l'Exposition.

L'histoire raconte qu'un célèbre guerrier portugais nommé Alphonse Albuquerque voguait sur des mers lointaines, pour aller conquérir des royaumes à son pays. Tout à coup sa flotte fut assaillie par une violente tempête. Des nuages épais dérobaient aux passagers la lumière du jour ; la voix puissante et terrible du tonnerre se mêlait aux affreux mugissements des vents déchaînés ; les vagues soulevées se dressaient comme des montagnes et retombaient avec un horrible fracas ; les vaisseaux, emportés comme une paille légère, étaient à chaque instant sur le point d'être engloutis dans l'abîme ; tout l'équipage était glacé d'effroi ; chacun croyait sa dernière heure arrivée. Soudain, par une inspiration sublime, le grand capitaine prend dans ses bras un tout petit enfant qui était sur son navire, et, l'élevant vers le ciel, avec l'accent le plus pénétré : « Seigneur, s'écrie-t-il, si nous sommes pécheurs, cette petite créature est innocente ! Par considération pour elle, préservez-nous de la mort ! » Et cette offrande plut tellement à Dieu que, sur-le-champ, la tempête s'apaisa, le calme revint dans la nature, et la joie avec la confiance rentra dans tous les cœurs. — Nos crimes sans cesse répétés amoncellent sur nos têtes des tempêtes de colère. Les foudres vengeresses sont sur le point d'éclater. Que fait l'Eglise ? Elle prend son divin époux, elle l'élève vers le ciel : « Seigneur, s'écrie-t-elle, *abaissez vos regards sur votre Christ !* [1] Nous sommes coupables, mais il est l'innocence ; nous avons beaucoup péché, mais il a infiniment expié ! Daignez vous souvenir de toutes les souffrances de sa vie mortelle, de tous les soupirs de son cœur, de toutes les prières de ses lèvres, de toutes les larmes de ses yeux, de toutes les angoisses

[1] Ps. LXXXIII, 10.

de son agonie, de toutes les tortures de sa Passion ! Voyez son front couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés par des clous cruels ! Entendez sa voix suppliante, et, à cause de ses satisfactions surabondantes, pardonnez aux crimes de la terre, *respice in faciem Christi tui !* » Et cette oblation continuelle, faite au nom de tous, dans un grand nombre de sanctuaires, sur toute la surface du globe, fléchit la colère divine. N'en doutons pas, si Dieu use à notre égard d'une excessive patience, s'il n'anéantit pas nos villes et nos bourgades, si le sol ne s'entr'ouvre point sous les pas des blasphémateurs, c'est à l'expiation des justes que nous le devons, et il faut tout spécialement en rendre grâces à l'Œuvre de l'Adoration, parce qu'elle est la forme la plus parfaite de la réparation.

Expiation toute puissante, l'Adoration perpétuelle est encore une *très efficace supplication,* car elle revêt trois caractères qui la rendent infailliblement victorieuse du cœur de Dieu : c'est une prière d'association, c'est une prière plus confiante, c'est une prière merveilleusement appuyée.

Je vous le dis et vous le répète, disait Notre-Seigneur à ses disciples, *si deux d'entre vous s'entendent sur la terre pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père, qui est dans les cieux* [1]. *Partout où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux* [2]. Or, la prière de l'Adoration perpétuelle est avant tout cette prière d'association à qui le divin Maître a fait de si belles promesses. Dans cette solennité nous prions, non pas isolément, mais unis à nos frères rassemblés avec nous au pied des saints autels. Nous prions, non pas seulement en notre nom propre, mais au nom de tous les fidèles du diocèse, au nom de tous les fidèles du monde entier. Pensée consolante ! Alors, notre tié-

[1] Matth., XVIII, 19.
[2] Ibid., 20.

deur est suppléée par la ferveur de nos frères, notre misère est compensée par leur sainteté, notre indignité s'abrite derrière leur crédit.

Et puis la fête de l'Adoration est comme le jour des grandes assises de la miséricorde divine. Tout nous y porte à la confiance. Quand nous sommes respectueusement agenouillés au pied du trône de l'Exposition, nous pouvons dire : *Il est là,* ce Sauveur miséricordieux qui a passé en faisant le bien ; celui dont il suffisait de toucher le vêtement pour être guéri ; celui qui disait au paralytique : *Prends ton lit et retourne dans ta maison ;* au lépreux : *Je le veux, sois guéri ;* à Lazare : *Lazare, sort du tombeau ;* à d'autres Lazares ensevelis dans un tombeau plus lamentable : *Allez en paix, vos péchés vous sont remis ! Il est là,* Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, non plus caché derrière la porte du tabernacle (une porte, si légère soit-elle, est un abîme entre deux voix qui s'appellent !) *Il est là,* exposé à nos regards, véritablement présent sous les blanches Espèces sacramentelles, derrière lesquelles il nous voit comme derrière un voile transparent. *Il est là,* petit, caché, anéanti pour ne pas nous effrayer par l'éclat de sa majesté, et pour nous attirer plus facilement à lui ! *Il est là ;* et il semble nous dire : *Venez donc à moi vous tous qui souffrez et n'en pouvez plus. Que voulez-vous de moi ?* que désirez-vous ? Est-ce la lumière ? la force ? la patience ? la consolation ? *Demandez, et vous recevrez ;* mais demandez *avec confiance et, je vous le déclare, je vous le jure, vous serez exaucés !*

D'autant plus qu'au jour de l'Adoration, notre prière est victorieusement appuyée par Notre-Seigneur, car s'il reçoit nos prières comme notre Dieu, il prie pour nous comme notre Pontife, dit un saint docteur : *oratur a nobis ut Deus, orat pro nobis ut sacerdos.*

En la fête de l'Adoration perpétuelle (et nous pou-

vons la célébrer tous les jours *spirituellement*, car tous les jours cette solennité se fait en quelque lieu du monde chrétien), prosternons-nous donc aux pieds de Jésus-Hostie, adorons-le et offrons-lui la réparation que son amour demande de nous : *Venite adoremus, procidamus ante Deum, ploremus coram Domino*. Oui, Seigneur Jésus, nous sommes heureux, en cette fête, de vous reconnaître solennellement pour le roi de gloire : *Tu rex gloriæ, Christe!* Nous sommes fiers de vous proclamer, avec l'apôtre saint Pierre, le Christ fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, filius Dei vivi!* Agréez l'amende honorable que nous déposons à vos pieds pour tous les outrages qui vous sont faits. Pardon, Seigneur, pour les ingratitudes dont vous êtes l'objet dans votre Sacrement d'amour ! Pardon pour l'aveuglement de tant de chrétiens qui, absorbés par les soins temporels, oublient leurs éternelles destinées ! Pardon pour les malheureux blasphémateurs de votre nom trois fois saint ! Entendez les prières que nous vous adressons pour nous et pour tout ce que nous avons de plus cher. Miséricorde pour l'Eglise notre mère plus attaquée que jamais : donnez-lui la paix et la tranquillité, afin qu'elle puisse accomplir plus fructueusement la mission de salut que vous lui avez confiée ! Miséricorde pour notre chère patrie qui se glorifiait autrefois d'être l'objet de vos prédilections ! Miséricorde pour nos familles : conservez-y la foi, l'union, le bonheur ! Miséricorde pour tous et chacun de nous : protégez-nous, défendez-nous, sauvez-nous, bénissez-nous, et que cette bénédiction soit pour nous le gage des ineffables délices que nous goûterons dans l'éternelle adoration du Paradis !

Le Sanctuaire, l'Autel, le Tabernacle, le saint Ciboire ! Toutes ces choses nous racontent les donations infinies du Sauveur, et elles nous rappellent les ingratitudes humaines. CARDINAL MERMILLOD.

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE DES QUARANTE HEURES

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.

Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

(Joan., I, 29).

On entend par la dévotion des Quarante Heures quarante heures de supplications plus instantes et glorification plus solennelle passées au pied du Très Saint Sacrement. Elles rappellent les quarante jours que Notre-Seigneur passa dans le désert avant de commencer sa vie publique, les quarante heures pendant lesquelles il séjourna dans le sépulcre, et les quarante jours qu'il resta sur la terre après son triomphe sur la mort dans le mystère de sa résurrection. C'est une des formes les plus touchantes et les plus recommandées par l'Eglise de la dévotion à l'Eucharistie. Il ne sera pas hors de propos, afin d'en tirer un plus grand profit pour nos âmes, d'en redire les touchantes origines, et de mettre en relief les sentiments qui doivent nous animer, quand nous avons le bonheur de les célébrer.

I

Les Quarante Heures doivent leur origine au P. Joseph, célèbre prédicateur de l'ordre des Capucins. Il l'institua à Milan sa patrie, l'an 1534. L'empereur Charles V était alors en guerre avec François Ier, roi de France. La ville de Milan et ses environs avaient beaucoup à souffrir ; le pillage et de nombreux incendies s'y renouvelaient presque chaque jour ; la population tout entière était dans la dernière consternation. La solennité des Quarante Heures amena au pied des autels de nombreux fidèles. Dociles à la voix du P. Joseph, ils adressèrent au ciel des prières ferventes, pour qu'il daignât faire cesser le fléau qui les désolait. Ces prières furent exaucées, et bientôt un traité de paix fut conclu entre les puissances belligérantes. Les Quarante Heures, grâce au zèle du P. Joseph, ne tardèrent pas à être établies dans le reste de l'Italie. Quelque temps après, saint Philippe de Néri les institua dans les sept basiliques de Rome, où elles attirèrent un nombre prodigieux de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Les Quarante Heures ont donc été instituées primitivement pour demander à Dieu la délivrance du fléau de la guerre et de tous les malheurs qui l'accompagnent[1].

En 1592, le pape Clément VII donna à cette dévotion sa suprême consécration, en décidant que pour apaiser la colère divine et obtenir le secours du Seigneur il y aurait à Rome des prières publiques et continues et que, jour et nuit, sans interruption, pendant tout le cours de l'année, dans les églises patriarcales et les insignes collégiales, dans les églises des Réguliers et même des Confréries se ferait avec pompe, et dans l'ordre qui serait déter-

[1] A. Guillois.

miné, la pieuse et salutaire prière des Quarante Heures. Clément XI, plus tard, détermina, dans l'Instruction dite *Clémentine,* avec les plus grands détails, la manière de rendre hommage à Notre-Seigneur dans ces jours d'insigne dévotion. De là est venue l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle qui se célèbre dans tout l'univers, et dont nous avons parlé au chapitre précédent. Sans nous arrêter ici plus longuement à parler de l'Adoration perpétuelle, disons l'origine des Quarante Heures de la Quinquagésime, c'est-à-dire des Quarante Heures célébrées pendant les trois jours qui précèdent le mercredi des Cendres.

Macerata, près Lorette, dit un fervent zélateur du culte du Saint-Sacrement[1], est, au rapport du Père Orlandini, une ville peuplée d'étudiants. Les principaux d'entre eux préparaient en 1556 une comédie fort peu recommandable, qu'ils voulaient représenter pendant les trois jours gras. Les préparatifs s'étaient faits sans bruit. Mais quand tout fut bien disposé, on annonça la pièce, et aussitôt la multitude se promit d'y assister. Les Pères de la Compagnie de Jésus eurent, comme tout le monde, connaissance du programme, et, désolés du sujet de la comédie, ils firent tous leurs efforts pour neutraliser les pièges de Satan. Vaines tentatives ! Le gouverneur de la ville, qui avait laissé faire de grandes dépenses pour le théâtre et la pièce, répondit que l'affaire était trop avancée pour qu'on l'enrayât, dût la piété en souffrir ! Alors les Pères, voulant à tout prix empêcher le triomphe du démon, s'avisèrent de préparer eux aussi un spectacle. Ils firent donc dresser, dans l'église où ils prêchaient, un magnifique reposoir, et annoncèrent pour le jour même de la comédie, les prières des Quarante Heures devant le Très Saint Sacrement publiquement exposé. La nouveauté du spectacle émerveilla tout le monde, et un grand

[1] P. X. Pouplard.

nombre de ceux que la curiosité avait amenés furent émus de componction. Dès lors la ville fut partagée en deux courants : les uns allaient à l'église, les autres au théâtre ; et la plupart des habitants et les plus honorables se rendirent à la maison de la prière. Non contents d'assister aux exercices de piété, ils s'approchèrent en tel nombre des sacrements, que les missionnaires, enfermés dans les confessionnaux depuis la pointe du jour jusque bien avant dans la nuit, purent à peine suffire à entendre la multitude des pénitents. Enfin cette sainte nouveauté fut applaudie de ceux mêmes qui avaient couru au théâtre ; car, tout en se laissant entraîner au mal, ces chrétiens frivoles avaient la droiture d'approuver la vertu.

L'institution de ces Quarante Heures, aux jours de la Quinquagésime, remonte donc à l'année 1556, dernière année de la vie de saint Ignace de Loyola. Et ce saint fondateur eut la consolation, sur la fin de sa laborieuse et féconde existence, d'applaudir à cette nouvelle industrie du zèle de ses enfants. Il les voyait, avec bonheur, détourner une foule de chrétiens des coupables et indignes joies de l'intempérance et de la volupté ; et il versait des larmes d'attendrissement en apprenant que le divin Maître trouvait, au pied de son tabernacle, des multitudes prosternées dans l'adoration, la prière et la réparation.

Cette belle dévotion, pratiquée à la veille du Carême, en des jours qu'un funeste usage consacre aux extravagances d'un monde dissipé et corrompu, fut adoptée dans toutes les maisons de la Compagnie de Jésus. A partir de la fin du seizième siècle, elle se répandit dans les diverses églises de la chrétienté, avec l'approbation des évêques et des Souverains Pontifes. Le cardinal Gabriel Paleotti, archevêque de Bologne, et saint Charles Borromée, archevêque de Milan, l'établirent dans leurs églises et la recom-

mandèrent avec instance à leurs fidèles diocésains. Au dix-huitième siècle, le savant cardinal Prosper Lambertini, annonçant à l'église de Bologne dont il était archevêque, les prières des Quarante Heures, et rappelant aux fidèles que pendant ce *Triduum*, il y aurait prédications, processions, exposition et bénédiction du Saint-Sacrement : « Nos très chers frères, ajoutait-il dans le Mandement, le monde vous invite à ses divertissements et à ses fêtes criminelles : Dieu, de son côté, par la voix de ses ministres, vous appelle à ses temples : on va voir bientôt à qui vous donnerez la préférence, sous quel étendard vous aimerez mieux combattre, et le parti que vous embrasserez. » Elevé au souverain Pontificat sous le nom de Benoît XIV, il ouvrit le trésor des indulgences en faveur de ceux qui, durant ces jours, visiteraient Notre-Seigneur dans les églises où le Saint-Sacrement serait exposé, en réparation des scandales et des dérèglements du Carnaval. Et comme il n'avait accordé cette faveur qu'aux églises de l'Etat romain, Clément XIII, son successeur, daigna l'étendre à l'Eglise universelle[1] par un Bref du 23

[1] Une indulgence plénière, accordée d'abord pour le seul Etat de l'Eglise par Benoît XIV, a été ensuite étendue à tout l'univers catholique par Clément XIII, en faveur des fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, visitent une église où, avec la permission de l'Ordinaire, le Saint-Sacrement est exposé pendant trois jours, dans l'une des semaines de la Septuagésime, de la Sexagésime, de la Quinquagésime ou un jour dans chacune d'elles, ou seulement le jeudi de la Sexagésime, appelé vulgairement le *Jeudi gras*.

Pour que cette indulgence puisse être gagnée, il n'est pas nécessaire que le Saint-Sacrement reste exposé quarante heures consécutives et complètes. Les Souverains Pontifes demandent qu'il soit exposé durant trois jours, c'est-à-dire de six ou sept heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir.

Cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire. Pour les trois jours des quarante heures, sont privilégiés tous les autels de l'église où se fait l'exposition du Saint-Sacrement.

De plus, outre l'indulgence plénière, les fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, visitent le Saint-Sacrement exposé en ces trois jours, gagnent une indulgence de dix ans et dix quarantaines. (*V. Guillois... L'Ami du Clergé*).

juillet 1765. Dans ce Bref, Sa Sainteté recommande à tous les ministres de Jésus-Christ de consacrer spécialement ces jours à la prière et aux larmes « entre le vestibule et l'autel », selon le langage des prophètes, afin d'apaiser la colère divine, et de préserver les fidèles des dangers auxquels les exposent ces jours de tentation.

II

Les Quarante Heures, nous l'avons dit, nous rappellent Jésus priant au désert, enfermé dans le tombeau après avoir réparé par sa surabondante Rédemption tous les péchés du monde, triomphant dans la gloire de son corps ressuscité, de Pâques à l'Ascension. Dans ce souvenir se trouve parfaitement dessiné le caractère des Quarante Heures : c'est une œuvre de *glorification*, c'est une œuvre de *prière*, c'est une œuvre de *réparation*. Trois paroles saintes traduisent admirablement les sentiments qui doivent remplir nos cœurs : Vous êtes le roi de gloire, ô Christ, vous êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Trés-Haut : *Tu Rex gloriæ, Christe ;* — O Sauveur, daignez entendre nos supplications, nous exaucer dans nos prières : *Suscipe deprecationem nostram ;* — O Seigneur, épargnez-nous, épargnez votre peuple, que votre colère si justement excitée contre nous s'apaise : *Parce Domine, parce populo tuo !*

I. C'est d'abord une œuvre de glorification. Vous n'ignorez pas, disait un zélé cardinal plein d'amour pour la gloire du Saint-Sacrement[1], vous n'ignorez pas que nous nous trouvons à une époque douloureuse, à une heure où tout est troublé, où la terre semble trembler et les peuples chanceler. C'est que

[1] Le Cardinal Mermillod.

notre monde moderne a voulu se passer de Jésus-Christ. On l'a chassé des lois, du gouvernement des Etats, des écoles, du foyer domestique. On a voulu bâtir sans lui. Dans leur orgueil les peuples se sont dit : Construisons-nous un monde sans Jésus-Christ, et ils se sont mis au travail. La nature s'est assouplie sous leurs mains : sciences, arts, industrie, leur génie a tout exploré. Et, comme aux premiers jours du monde, Dieu s'est croisé les bras, selon l'expression d'un saint Père, il a regardé et laissé faire. La tour de Babel s'élevait orgueilleuse, et voilà que Dieu confond leur langage, et les peuples ne se comprennent plus. Ils ne savent ce qu'ils veulent ; leurs constructions s'écroulent comme des châteaux de cartes dressés par la main d'un enfant. *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam !*

L'œuvre des Quarante Heures vient protester contre cette erreur fondamentale et contre cette étrange aberration. Fidèles enfants, dit l'Eglise, nous venons affirmer notre foi au Christ, vrai Dieu et vrai homme, Sauveur et Rédempteur du monde, inspirateur des nobles pensées et des généreuses résolutions, soutien des sociétés et des familles, sanctificateur et consolateur des individus. Nous y disons par les décors de nos autels, par la splendeur des offices, par la magnificence des processions, par la pompe des cérémonies : Il est là le Roi Jésus ; il est là caché par amour sous l'humble Hostie, le Maître du ciel et de la terre ; il est là Celui sans lequel nos efforts sont vains et par lequel tout ce qui est bien subsiste ; il est là notre Dieu et nous l'adorons, et nous l'aimons, et nous lui dévouons toute notre existence comme de fidèles et loyaux serviteurs, sachant bien qu'il saura récompenser, plus qu'au centuple, les efforts que nous aurons faits pour l'honorer !

II. L'œuvre des Quarantes Heures est d'autre part une dévotion d'ardentes supplications et d'efficaces

prières. Dans ces moments bénis, où, unis à nos frères au pied des autels, nous nous recueillons dans l'esprit de religion, nous prions Jésus-Christ, nous prions avec Jésus-Christ ! Oh ! que de choses à demander pour nous, pour nos familles, pour notre chère patrie, pour la sainte Eglise notre mère ! Que d'ennemis déchaînés, animés de la plus diabolique fureur pour nous ravir tout bien et nous faire tout mal ! Que de raisons nous avons de nous écrier comme les apôtres, secoués par la tempête sur leur barque fragile : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : *Domine, salva nos perimus !* Eh bien ! ayons confiance. Jésus a tout promis à la prière, surtout à la prière faite en union avec nos frères, surtout à la prière répandue à ses pieds devant les saints autels. Pendant les Quarante Heures spécialement, demandons, demandons avec une ferveur inlassable, et nous serons exaucés ! A Rome, sur une place, on voit s'élever la statue de l'Immaculée Conception. La Vierge a le bras droit levé vers le ciel pour supplier Jésus-Christ qu'il daigne verser les grâces dans la main de sa mère ; elle a l'autre bras étendu sur la terre pour répandre les biens célestes sur l'humanité, et soulever cette humanité de la terre au ciel. Voilà, certes, une touchante image du fervent adorateur des Quarante Heures. Il lève, lui aussi, les mains vers le ciel, vers Jésus, pour obtenir avec abondance les dons du salut, les bienfaits dont le monde a tant besoin aujourd'hui !

III. Le troisième caractère qui distingue la dévotion des Quarante Heures, c'est l'esprit de réparation.

Nous lisons dans les *Œuvres de la Bienheureuse Marguerite-Marie* ces paroles touchantes[1] : « Un des jours de carnaval, après la sainte communion, mon divin Epoux se présenta à moi sous la figure de l'*Ecce Homo*, chargé de sa croix, tout couvert de

[1] T. I.

plaies et de meurtrissures. Son sang adorable découlait de toutes parts. Il me disait d'une voix triste et douloureuse : « N'y aura-t-il personne qui ait pitié « de moi, et qui veuille compatir et prendre part à « ma douleur dans le pitoyable état où les pécheurs « me mettent surtout à présent ? » Me prosternant à ses pieds avec larmes et gémissements, je me présentai à lui. Aussitôt je me trouvai chargée d'une lourde croix, toute hérissée de pointes et de clous. Me sentant accablée sous ce poids, je commençai à mieux comprendre la malice du péché, lequel je détestai si fort dans mon cœur, que j'aurais voulu mille fois me précipiter en enfer, plutôt que d'en commettre un volontairement. Il me fit voir que ce n'était pas assez de porter cette croix, mais qu'il fallait m'y attacher avec Lui, afin de lui tenir compagnie, en participant à ses douleurs, mépris, opprobres et autres indignités. Je m'abandonnai à tout ce qu'il voudrait de moi et en moi, m'y laissant attacher à son gré. Ce qu'il fit par une violente maladie qui me fit ressentir les pointes aiguës de la croix. » Sept ans après cette vision, la Bienheureuse écrivait à la Mère de Saumaise : « Qu'il est puissant ce divin Cœur pour apaiser la colère de la divine Justice, que la multitude de nos péchés a irritée, en attirant sur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligés ! Mais il faut prier, afin qu'il ne nous arrive pire. Les prières communes ont un grand pouvoir auprès de ce sacré Cœur, lequel soutient et détourne les rigueurs de la divine justice, se mettant entre nous et les pécheurs, pour obtenir miséricorde[1]. »

Voilà une sublime mise en scène de l'esprit de la dévotion aux Quarante Heures ! Voilà un modèle magnifique des sentiments qu'elle suscite, à un degré plus ou moins élevé, selon la ferveur de chacun, dans le cœur des chrétiens. Ah ! on ne saurait trop

[1] *Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, t. II.

le dire, les crimes les plus affreux se multiplient sur la terre, provoquant la colère de Dieu, appelant les châtiments les plus rigoureux. Jamais la haine contre le Christ, contre sa loi, contre ses ministres, contre son Eglise, n'a été aussi féroce et aussi malfaisante. Jamais les scandales ne se sont étalés avec plus d'impudeur ; jamais les blasphèmes n'ont retenti avec la plus infernale audace ; jamais les crimes de Sodome n'ont été plus osés. Et que dire de l'indifférence d'un si grand nombre de baptisés qui se souviennent à peine quelques minutes avant de mourir du Dieu de leur première communion, qui vivent en vrais païens, sans prière, sans respect pour le saint jour, se contentant d'une honnêteté extérieure ? Que dire des sacrilèges qui outragent Jésus dans son sacrement le plus cher ?

Entrant dans la pensée et l'esprit des Quarante Heures, venons réparer, venons prier avec un amour aussi ardent qu'affligé, pour ceux qui ne prient pas, pour ceux qui outragent le Dieu qui les aime. Efforçons-nous, par nos hommages empressés, d'obtenir la cessation des châtiments qui nous punissent, d'écarter les fléaux qui nous menacent. Demandons la conversion des pécheurs, demandons notre affermissement dans la sainte foi, dans le respect et l'amour du Saint-Sacrement. Réparons avec Jésus dans l'adorable sacrifice de la Messe, offrons à la Majesté infinie outragée les trésors infinis d'expiation du Sacré-Cœur de notre Sauveur. Comme Véronique, venons essuyer avec un tendre respect le visage de Jésus souillé par les blasphèmes de ses indignes créatures. Crions de tout notre cœur : Pitié ! Pardon ! Amour ! Bénissons à jamais, et toujours plus, Celui que les anges et les saints bénissent avec tant de ferveur, en attendant que nous allions le bénir dans les cieux !

———

L'autel! Voilà notre point d'appui, notre rempart! Tant que nous aurons la sainte Eucharistie, nous serons les plus forts. Les mauvais ne nous vaincront pas. Ils ont la haine, nous avons l'amour. Ils ont la terre, nous avons le ciel!

CARDINAL MERMILLOD.



CHAPITRE V

LA CONFRÉRIE DU TRÈS SAINT SACREMENT

Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.

Parce qu'il n'y a qu'un seul pain eucharistique, nous ne sommes qu'un seul corps, nous qui participons au même pain.

(I Cor., x, 17).

Il n'y a rien de si faible que le grain de sable ; et cependant, uni à d'autres grains de sable, il enchaîne les fureurs de l'Océan en courroux. Il n'y a rien de moins résistant qu'une goutte d'eau ; et cependant, unie à d'autres gouttes d'eau, elle devient une puissance irrésistible qui détruit tout sur son passage, entraîne comme une paille légère d'énormes blocs de rochers, et renverse les édifices les plus solides. Livrés à nous-mêmes, nous sommes bien impuissants pour témoigner dignement notre estime, notre amour et notre dévotion à l'adorable Eucharistie ; mais, unis à nos frères, en joignant notre bonne volonté à leur bonne volonté, en nous excitant à la ferveur par leur ferveur, en profitant de leur sainteté, nous rendons à Jésus-Hostie des hommages moins indignes de sa bonté et plus agréables à son Cœur. De là sont nées les *Confréries du Saint-Sacrement* qui sont, à coup sûr, une des plus belles œuvres eucharistiques. Sous les auspices de Marie, nous en expliquerons l'origine et les excellences, *ad Christum per Mariam !*

I

De tout temps le mystère de nos autels a été l'objet d'un culte spécial, et a été environné d'hommages particuliers. Plusieurs associations locales s'étaient organisées en son honneur. Mais au XVIe siècle seulement, pour lutter contre l'hérésie protestante qui venait d'éclater et le jansénisme qui allait bientôt apparaître, la Providence suscita, par le ministère de Thomas Stella, et avec l'approbation officielle des Souverains Pontifes, la Confrérie proprement dite du Saint-Sacrement, qui devait être le principe et le modèle d'une foule de congrégations analogues.

Au moment où Thomas Stella pensa à réunir de fervents fidèles pour entourer d'hommages le plus auguste de nos sacrements, il était encore tout jeune religieux, attaché au couvent de la Minerve, à Rome. A cette époque, la Renaissance païenne avait envahi la Ville Eternelle. Sans doute elle élevait des monuments grandioses, que la foi chrétienne ne trouvera jamais trop fastueux, puisque toutes les magnificences de la terre doivent être mises aux pieds de Jésus-Christ, vivant dans l'Eucharistie ; cependant les préoccupations des hommes de cet âge se tournaient principalement vers les jouissances matérielles. Le moyen âge avait couvert la chrétienté d'églises et de monastères ; le seizième siècle, tout en bâtissant des merveilles, comme Saint-Pierre de Rome, construisait plus de palais que de basiliques. Cette absence de piété chrétienne se traduisait, à l'égard de la sainte Eucharistie, d'une manière bien pénible. Le pape Paul III le constate ; aucun honneur n'entourait le Très Saint Sacrement, même dans les paroisses de Rome. Le pain descendu du ciel était conservé, dit le Pape, dans des lieux abjects, sans que nulle marque de vénération révélât la pré-

sence du grand Dieu, qui veut bien être notre nourriture... Quand le Très Saint Sacrement traversait les rues de la cité, pour être donné en viatique aux malades, on le voyait passer, porté par un prêtre au milieu de l'indifférence générale. (Bulle *Dominus noster Jesus Christus)*.

Frère Thomas Stella s'émut de cet état de choses, si pénible au cœur du véritable croyant. Il réunit quelques personnes de bonne volonté pour remédier à des abus si lamentables. Il s'empressa ensuite d'offrir, aux curés des diverses paroisses, le concours des chrétiens des deux sexes qu'il avait su grouper autour de lui. Bientôt on vit le Très Saint Sacrement replacé dans le lieu le plus honorable de chaque église, des lampes brillèrent jour et nuit devant le tabernacle qui contenait le Dieu d'amour. Lorsque le revenu des paroisses ne suffisait pas aux frais nécessités par ces premières dispositions, les confrères ouvraient généreusement leur bourse. A cette époque, les grands personnages ne traversaient pas les rues de la cité, aux jours d'apparat, sans qu'un dais ne flottât sur leur tête ; les chrétiens fervents, réunis à la Minerve, voulurent que le Roi du ciel ne se montrât pas au milieu des rues de la Ville Eternelle dans une condition inférieure à celle des rois et des princes de la terre. Ils pourvurent donc chaque paroisse d'un dais, destiné à abriter le Très Saint Sacrement, lorsqu'il était porté en viatique aux malades. Afin que le passage du Dieu fait homme fût remarqué même de la foule, les confrères obtinrent de chaque curé qu'il fît sonner la cloche de sa paroisse, d'une manière spéciale, lorsque le Très Saint Sacrement devait être porté en viatique. Alors, tandis que les femmes, qui faisaient partie de la Confrérie, s'agenouillaient dans leurs demeures et récitaient, à l'intention du malade, un *Pater* et un *Ave*, les confrères hommes se hâtaient de sortir, portant à la main un cierge allumé, pour accompa-

gner la sainte Eucharistie. C'est encore à la Confrérie établie dans l'église de la Minerve qu'il faut attribuer d'avoir consacré un dimanche, chaque mois, à l'exaltation de la très sainte Eucharistie. Ce dimanche fut et est resté le troisième. En ce dimanche, les fondateurs de la Confrérie firent célébrer une messe solennelle, durant laquelle les confrères tenaient dévotement des cierges allumés au moment de l'Elévation. Plus tard on ajouta la procession du Saint-Sacrement. Enfin, parce que la prière commune est l'âme de toute association chrétienne, les membres de la Confrérie s'engageaient à réciter chaque semaine, à genoux, cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Le pape Paul III fut humblement supplié de donner « la force de la confirmation apostolique à l'institution de la Confrérie et à ses statuts. » Il le fit avec bonheur. Son cœur fut rempli de joie, lorsqu'il vit comment son pontificat avait été choisi par Dieu pour sanctionner une œuvre si salutaire, si nécessaire. Il n'hésita pas à approuver, à sanctionner et à confirmer par sa suprême autorité, dans les termes les plus clairs et les plus élogieux, ladite Confrérie, l'enrichissant de faveurs précieuses, au jour mémorable du 30 novembre 1539. L'approbation fut renouvelée par les papes Grégoire XIII, Paul V, Innocent XI, Benoît XIII et Benoît XIV qui daignèrent spécifier plusieurs exercices qu'ils recommandaient aux associés. Paul V déclara que cette Confrérie pouvait être érigée dans chaque église paroissiale, et Innocent XI ordonna que chaque Confrérie paroissiale jouirait des privilèges accordés à l'association primaire de la Minerve [1].

Fécondée par de telles bénédictions, la Confrérie

[1] Nous avons emprunté ces détails au remarquable document lu par M. l'abbé Mastelain au Congrès eucharistique de Paris, sur les Confréries du Saint-Sacrement. Ce rapport, publié en brochure, se vend aux bureaux de l'*Année Dominicaine*, à Paris.

prit un merveilleux développement. Parmi les plus ardents propagateurs de ce nouvel hommage rendu à Jésus-Christ, on doit citer saint François de Sales, le P. Auger, de la Compagnie de Jésus, et saint François Régis qui, dans toutes les paroisses où il prêchait une mission, ne croyait pas pouvoir mieux en perpétuer les fruits qu'en y établissant une Confrérie du Saint-Sacrement. Aujourd'hui, ces pieuses associations sont répandues dans la plupart des paroisses importantes. Elles sont surtout très nombreuses dans les diocèses d'Annecy, d'Arras, de Belley, de Chartres, de Cambrai, de Coutances, de Limoges, de Maurienne et de Toulouse[1].

En somme, cette admirable Confrérie demande bien peu à ses membres, pour les rendre participants de ses trésors : une fois par semaine réciter à genoux cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur du Très Saint Sacrement. Quant aux autres exercices : entretien du culte matériel rendu à l'Eucharistie, visite au Saint-Sacrement, communion du troisième dimanche, du Jeudi saint et de la Fête-Dieu, assistance aux processions en ces mêmes jours, tout en les recommandant vivement, elle n'en fait pas une obligation essentielle. La facilité est donc le premier caractère de cette association, le second, c'est son incomparable excellence.

II

I. S'il est vrai qu'une Confrérie est d'autant plus excellente que la dévotion qui en unit les associés est plus sublime, il faut avouer que la Confrérie du Saint-Sacrement tient une place à part, unique, incomparable, dans l'ensemble des saintes associa-

[1] Corblet, *Histoire du Sacrement de l'Eucharistie*, 2 forts vol. grand in-8°.

tions qui font la gloire de l'Eglise. En effet, la dévotion à l'Eucharistie est la première de toutes : elle ne rend pas seulement hommage à la créature, mais à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Que dis-je ? Elle est un magnifique résumé de toutes les autres dévotions[1].

II. Voici une autre excellence de la Confrérie du Saint-Sacrement : c'est qu'elle donne à ses membres un rang spécial parmi les enfants des hommes, en les investissant des plus sublimes fonctions. Il est beau l'office des anges dans le ciel, prosternés au pied du trône de l'Agneau et chantant : « Il est digne l'Agneau qui a été mis à mort de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction » : c'est l'office des associés de la Confrérie du Saint-Sacrement devant le trône de l'Exposition eucharistique. Il est beau l'office de Marie, de Joseph, des anges, des mages, de Siméon, d'Anne la prophétesse adorant le divin Enfant de Bethléem : c'est l'office des associés du Saint-Sacrement adorant Jésus-Hostie qui prend une mystique et réelle naissance sur l'autel ! Il est beau l'office des apôtres, des saintes femmes, accompagnant le Sauveur dans ses courses apostoliques, recueillant ses enseignements, subvenant à ses besoins : c'est l'office des associés du Saint-Sacrement, compagnons de l'Emmanuel, disciples du Dieu caché, gardiens de la Présence Réelle, pourvoyeurs du culte eucharistique. Il est beau l'office de saint Jean et des saintes femmes assistant avec tant d'amour et de componction au sacrifice du Calvaire : encore une fois c'est l'office des associés du Saint-Sacrement, qui se font un si pieux devoir de venir au sacrifice de la Messe et en recueillent avec tant de zèle les fruits bénis. Non, je ne crains pas de le dire, il n'y

[1] Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans l'*Introduction*, chapitre premier : « Excellence de la dévotion au Très Saint Sacrement. »

a point de Confrérie qui fasse pratiquer de si nobles devoirs. J'ajoute qu'il n'y en a point qui enrichisse ses membres de trésors plus excellents.

III. Trésors des indulgences les plus précieuses ; trésors des joies les plus suaves dans la compagnie habituelle de Celui qui fait le bonheur des élus ; trésors de glorification de la sainte Trinité et d'édification à l'égard du prochain ; trésors de foi plus lumineuse, d'espérance plus vive, de charité plus courageuse et plus affranchie des tyrannies du respect humain ; trésors pour le temps et pour l'éternité, pour l'âme et pour le corps. Oh ! qu'elle est puissante la miséricorde de Jésus-Hostie ! Comme elle se fait délicieusement sentir aux âmes fidèles ! Laissez-moi vous redire, en terminant, pour votre encouragement et votre consolation, une touchante manifestation de la vertu du Saint-Sacrement.

C'était à Lourdes le 21 août de l'année 1888, lors du pèlerinage national au sanctuaire de l'Immaculée Conception. Les miracles en faveur des malades se faisaient attendre. Un prêtre conçoit l'idée d'une procession du Saint-Sacrement, à travers les malades, pendant laquelle la multitude implorerait la clémence de Celui qui, aux jours de sa vie mortelle, guérit tant d'infirmités. L'idée est accueillie par l'autorité religieuse.

A quatre heures du soir, le Saint-Sacrement sortait de la basilique, précédé et suivi d'un grand nombre de fidèles qui tenaient un cierge à la main. Après le Salut donné à la Grotte, les invocations commencèrent avec un enthousiasme indescriptible : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et je serai guéri ! Seigneur, sauvez-moi, aidez-moi, ayez pitié de moi ! Seigneur, celui que vous aimez est malade ! Seigneur, ma fille est à l'extrémité, venez, imposez-lui les mains, qu'elle soit sauvée et qu'elle

vive ! etc. » Lourdes n'était plus Lourdes. C'était Jérusalem avec ses foules, ses supplications, ses larmes et ses merveilles. Un vent d'enthousiasme divin soufflait sur toutes les têtes. De tous les grabats, de tous les lits, de toutes les voitures où gisaient dans la souffrance tant d'humaines infirmités, s'échappait le cri suppliant de l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir ! » Or, voici que devant la grotte, au milieu de la foule, au milieu de l'amour, au milieu de ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans les âmes ici-bas, en face du Fils de Dieu bénissant, et aux regards de toute la France, *huit* malades se sont levés, instantanément guéris. Jésus leur avait dit : « Levez-vous, prenez votre lit et marchez ! » Jésus venait une fois de plus de manifester son cœur dans l'Eucharistie ! [1]

Associés de la Confrérie du Saint-Sacrement, soyez fidèles à votre noble mission ! Tous, aimons le Dieu de l'Eucharistie. Que tout ce qui se rattache au mystère de nos autels ait nos plus ardentes sympathies. Autrefois certains chevaliers de l'Eucharistie portaient au cou cette devise : « *Nihil hoc triste recepto*. Avec Jésus-Hostie il n'y a rien de triste ! » Que cette devise soit la nôtre ! En effet, l'Eucharistie est le bonheur sur la terre, elle est la préparation et l'avant-goût des joies du paradis !

Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux.

SAINT MATTHIEU.

[1] Ces faits sont relatés par l'*Univers*, le *Journal de Lourdes*, etc. (août 1888). — Depuis lors, ces merveilles de guérisons opérées par la vertu de Jésus-Hostie se renouvellent chaque année au pied des Roches Massabielle, au sanctuaire préféré de Marie Immaculée. Marie, la distributrice des miracles, conduit les infirmes à Jésus l'auteur des miracles, qu'elle implore en leur faveur *Ad Christum per Mariam*.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE DES PRÊTRES ADORATEURS

Sic sacrificium istud instituit, cujus officium committi voluit solis presbyteris.

En instituant l'Eucharistie, Notre-Seigneur a confié aux prêtres seuls la dispensation de ce mystère.

(Ex sacra Liturg.).

On l'a dit avec raison, Prêtre et Eucharistie ce sont deux termes qui s'appellent et se supposent comme la cause et l'effet. L'Eucharistie ne peut exister sans le prêtre, le prêtre ne peut guère vivre sans l'Eucharistie. Partout où il y a un prêtre et un peu de pain et de vin pour servir de voile au mystère, Dieu descend et se fait notre compagnon ; de même, partout où il y a un tabernacle habité par le Dieu fait homme, la piété publique cherche, instinctivement, le prêtre, créateur en quelque sorte, et gardien de cette Majesté exilée parmi nous. En réalité, l'Eucharistie est TOUT pour le prêtre ; et le prêtre doit être TOUT pour l'Eucharistie.

I

Oui l'Eucharistie est tout pour le prêtre : elle est sa gloire incomparable, son suprême secours et sa consolation la plus efficace.

I. Il paraît qu'un réformateur contemporain se

faisait tous les jours éveiller par cette emphatique parole : « Monsieur le comte, vous avez aujourd'hui de grandes choses à faire. » Ah ! combien plus véritablement cette parole devrait être dite au prêtre, considéré par rapport à l'Eucharistie. Par son pouvoir d'Ordre il est chargé de rendre présent sur la terre Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, dans l'Eucharistie. Quelle œuvre ineffable ! Quel miracle sublime, de beaucoup supérieur à celui de la création du monde ![1] Quelle gloire de donner au monde le Maître du monde, le soutien et le protecteur de l'Eglise, l'Hostie qui nous rend le ciel propice malgré les prévarications de la terre ! Pour avoir la mesure de la grandeur du prêtre à l'autel, il faudrait comprendre les influences de salut qui se répandent alors sur le monde entier par son ministère. Il faudrait comprendre le beau tableau imaginé par la piété de M. Olier pour exprimer cette splendeur. L'autel est le centre des trois Eglises, de sorte que si, par impossible, il était renversé trois mondes en seraient ébranlés. L'Eglise souffrante, dont les expiateurs sont plus nombreux que les voyageurs de la terre, selon quelques auteurs, une fois privée des subsides de notre sacrifice, pousserait un gémissement inconsolable. Les cieux, qui ont coutume d'assister dans le respect de l'adoration la plus aimante aux messes qui se célèbrent, perdraient une de leurs contemplations les plus ravissantes. L'Eglise militante, privée de son plus solide soutien, ne tarderait pas à s'écrouler sous les coups de l'ennemi de tout bien et de toute vertu.

D'autre part, ô gloire inexprimable, le prêtre qui donne Jésus-Christ à la terre, a le pouvoir, si j'ose dire, de commander à Jésus-Christ, et le Sauveur obéit à son prêtre et se livre complètement à sa

[1] Nullum aliud opus adeo sanctum a Christi fidelibus tractari potest quam hoc tremendum sacrificium. (Concil. Trid.).

discrétion ! Il lui obéit pour bénir le peuple chrétien, pour venir, par la sainte communion, dans le cœur des fidèles, et pour aller consoler les derniers moments de ceux qui vont paraître devant le tribunal de Dieu. Il lui obéit pour rester dans la solitude du tabernacle, pour entendre les prières de ceux à qui il ouvre la porte du temple et qui désirent consulter l'Oracle du propitiatoire de la loi nouvelle. Il lui obéit pour recevoir les hommages du peuple assemblé, ses louanges et ses solennelles adorations.

Ce n'est pas tout, l'Eucharistie couronne le prêtre d'une gloire nouvelle. Jésus se laisse toucher, porter par lui ; il vient à lui dans la communion. Il transforme le corps et le cœur du prêtre en un temple superbe, auquel les plus splendides demeures temporelles ne sont pas à comparer. Il vient dans l'âme du prêtre non pas passant, mais il y demeure pour ainsi dire constamment. *Templum Domini, templum Domini est*. (Jér., VII, 4). Tous les jours il divinise le prêtre en reposant dans ses mains consacrées, sous ses regards attendris, dans son cœur brûlant d'amour et de reconnaissance. A ce sujet, on raconte un trait qui met bien en relief la pensée qui nous occupe : la glorification du prêtre par l'Eucharistie. C'était dans cette ville de Naples, célèbre par ses relâchements et aussi par sa piété. Une caravane de pèlerins, venant du Vésuve et de Pompéï, descend dans une hôtellerie, et demande à se laver les mains avant de prendre son repas. La maîtresse d'hôtel s'empresse d'apporter de l'eau. Mais arrivée à l'un des voyageurs, elle s'aperçoit qu'il est prêtre, et lui arrachant le linge avec lequel tous les autres convives s'étaient essuyés : « Laissez, laissez, lui dit-elle, il ne convient pas que des doigts qui ont porté aujourd'hui le corps de Jésus-Christ touchent à ce grossier tissu ! » Et elle va chercher dans son armoire une mousseline rehaussée de broderies pour garder l'empreinte de cette main que Dieu lui-même

avait consacrée. Il en viendra d'Occident et d'Orient qui prendront les premières places du royaume, et c'est justice ! Pour le cas présent n'est-elle pas sublime cette délicatesse d'une femme du peuple, et ne dit-elle pas d'une manière plus touchante et plus expressive que des discours de beaucoup de savants les grandeurs du sacerdoce chrétien ?

II. En second lieu l'Eucharistie est tout pour le prêtre parce qu'elle est son suprême secours. Il a une œuvre ardue à accomplir : celle de Notre-Seigneur dont il est le ministre : glorifier Dieu et sauver les âmes. Il doit s'attendre aux mêmes difficultés, car le disciple n'est pas au-dessus du Maître. Il faut qu'il accepte d'être dans le monde comme un agneau au milieu des loups ; il doit se résoudre à la lutte contre le démon, contre le monde mauvais et contre les passions de ceux qu'il veut sauver ; sa destinée est de participer à la croix du Sauveur pour participer à sa glorification. Où trouvera-t-il le courage et la force ? surtout dans l'Eucharistie. C'est là qu'il se sentira soutenu par un bras puissant, par le bras de Dieu ! C'est l'Eucharistie qui a éclairé, guidé, encouragé tous les vrais sauveurs d'âmes. Avec l'Eucharistie ils se disent : Dieu est avec moi, que craindrais-je ? C'est l'Eucharistie qui a été le plus ferme appui de tous les ministres zélés de Notre-Seigneur. Aussi il n'y a rien que le démon redoute autant que l'Eucharistie, parce que c'est par l'Eucharistie que le prêtre lui ravit le plus de victimes. Il sait que l'autel est la citadelle d'où le Sauveur domine le monde, en sorte que le monde ne peut être entièrement à Satan, tant que la citadelle reste à Dieu. Voilà pourquoi toutes les hérésies, dès leur naissance, tendent à l'abolition de la sainte messe. Voilà pourquoi Luther, en qui se personnifiait si bien le génie de la révolte, a composé tout un traité contre les saints mystères. Voilà pourquoi, enfin, l'Antechrist se signalera, dit le Prophète, par des

efforts vigoureux contre le sacrifice perpétuel[1]. Mais vains efforts ! L'Eucharistie subsistera jusqu'au dernier jour du monde, jusqu'au moment où la sanctification du dernier élu sera accomplie. C'est seulement alors que le monde actuel sera détruit, pour faire place à une terre nouvelle et à des cieux nouveaux.

III. On le comprend bien, le prêtre ne peut manquer d'avoir dans sa difficile mission beaucoup à souffrir. Où trouvera-t-il sa plus efficace consolation ? Dans l'Eucharistie. Il lui faut souffrir de l'indifférence d'un grand nombre, de la malveillance et de la haine des sectaires, des calomnies inventées par l'esprit de mensonge pour paralyser les influences de son ministère sacré, du délaissement et de l'isolement. Ah ! s'il était livré à lui-même, s'il n'avait pour appui que ses seules forces, il ne tarderait pas à être submergé par les flots amers du découragement, qui trop souvent viennent battre violemment son cœur. Mais il n'est pas seul, grâces en soient rendues au ciel ! Il a dans l'Eucharistie un père, une mère, un frère, une sœur ! *En ipse stat post parietem !* Il a au tabernacle Dieu même pour consolateur ! Il est là le Sauveur Jésus qui encourage son prêtre dans ces réconfortants tête à tête de la prière au pied des saints autels ! Il est là Celui qui a voulu s'immoler pour le salut du monde, ce chef des crucifiés, qui a enduré tant d'outrages, de coups, de blessures, qui a été brisé par la douleur dans son corps et dans son âme, et qui continue à souffrir de mystiques et ineffables douleurs, *passus cruenta et mystica !* Et il dit à son prêtre les paroles les plus persuasives de consolation ; il lui rappelle son exemple ; il lui enseigne plus lumineusement le mystère de la douleur ; il remplit son cœur des précieuses grâces de la patience et de la générosité ; il

[1] R. P. Caussette, *Manrèze du prêtre*, 1er vol.

l'encourage par la perspective du fruit de ses travaux et des récompenses qui lui sont réservées : *Euge, serve bone!* Et le prêtre, tous les jours affligé, tous les jours consolé par l'Eucharistie, se remet avec un nouveau zèle à son œuvre, difficile il est vrai, mais si noble dans son but qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes !

Et c'est ainsi que l'Eucharistie est vraiment tout pour le prêtre. Il ne faut donc pas s'étonner que le prêtre soit tout pour l'Eucharistie, pour Jésus dans son sacrement. Aussi depuis le temps des apôtres voit-on que la dévotion par excellence de la tribu sacerdotale est l'Eucharistie. Dans tous les pays du monde catholique, dans tous les siècles, les prêtres marchent à la tête des fidèles pour les hommages de respect, de confiance et d'amour à rendre à Notre-Seigneur présent au milieu de nous dans l'adorable sacrement. Ils s'ingénient à mettre en œuvre tous les moyens que le zèle peut suggérer pour faire rendre hommage à l'Eucharistie ; ils composent des ouvrages sur l'Eucharistie ; ils aiment à prêcher l'Eucharistie ; ils visitent avec amour et assiduité l'Eucharistie. Hélas ! en bien des endroits il n'y a guère d'adorateurs de l'Eucharistie que les anges, gardiens de l'ineffable trésor de la religion ; mais il y a un homme qui, chaque jour, vient joindre ses hommages à ceux des esprits célestes : c'est le prêtre.

Le dix-neuvième siècle, qu'on a justement appelé *le siècle de l'Eucharistie*, a suscité bien des œuvres eucharistiques. La grâce de Dieu, aux formes multiples et si bien accommodées aux besoins des temps, *multiformis gratia Dei,* ne pouvait manquer d'en inspirer une toute spéciale aux prêtres. Cette œuvre est celle des *Prêtres adorateurs* qu'il convient de faire connaître, parce qu'elle est une source de grandes grâces pour les ministres de Dieu et par suite pour tous les fidèles.

II

I. Origine de l'Œuvre des Prêtres adorateurs. Cette œuvre a été fondée par le V. P. Eymard. Elle a été bénie et approuvée par Sa Sainteté Léon XIII, recommandée par un grand nombre d'archevêques et évêques du monde entier, et élevée au rang d'archiconfrérie le 8 mai 1897.

L'Association des Prêtres adorateurs compte aujourd'hui, en 1911, environ 75.000 membres répandus dans le monde entier et pris dans tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique, dont 8 cardinaux et plusieurs centaines d'évêques.

Le centre général pour le fonctionnement de l'Œuvre, les inscriptions, les relations avec les divers pays, etc., est actuellement à Bruxelles, Chaussée de Wavre, 205.

II. But de l'Œuvre. Cette œuvre a pour but :

1° De répondre à un des vœux les plus ardents du Cœur sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement, en rapprochant davantage le prêtre de l'Eucharistie, en multipliant et en prolongeant ses visites auprès de Notre-Seigneur, et en le faisant vivre de ce Sacrement de vie, principe, grâce et fin du sacerdoce catholique ;

2° D'unir tous les Prêtres associés par les liens d'une étroite fraternité, vivant tous d'un même esprit, s'entr'aidant par les exemples mutuels de leur foi et de leur amour envers le Dieu de l'Eucharistie, et participant aux prières, aux mérites et aux bonnes œuvres des milliers de confrères répandus dans le monde entier ;

3° De former, en même temps que des adorateurs en esprit et en vérité, des apôtres ardents de la divine Eucharistie ; travaillant sans cesse et par tous les moyens possibles à ranimer la foi et la dévotion

des fidèles envers le Très Saint Sacrement, et à les sanctifier par l'application des grâces sans nombre qui découlent de l'Eucharistie comme de la source de toute vertu et de toute sanctification.

III. Conditions d'admission. — 1° Etre revêtu du caractère sacerdotal ou tout au moins être engagé dans les ordres sacrés.

2° Faire inscrire ses nom et prénom sur les registres de l'Œuvre. — Cette inscription est nécessaire pour le gain des indulgences.

3° Faire chaque semaine une heure continue d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé ou renfermé dans le tabernacle. Le jour et l'heure sont laissés au choix de l'associé, qui peut les varier chaque semaine selon les exigences du saint ministère.

4° Réciter, le jour de son admission, un acte de consécration au Très Saint Sacrement.

5° Renvoyer régulièrement chaque mois, au siège de l'Association, le billet mensuel d'adoration que l'on détache des *Annales*.

6° Célébrer une fois chaque année le saint sacrifice de la messe pour les associés décédés pendant l'année et antérieurement.

7° Une fois par mois, appliquer l'indulgence plénière attachée à l'heure d'adoration, aux âmes des confrères décédés.

IV. Indulgennces concédées aux associés. — 1° Une indulgence plénière le jour de leur entrée dans l'Association. (Réciter une Consécration au Très Saint Sacrement pour laquelle aucune formule particulière n'est prescrite) ; et aux fêtes suivantes, le jour même de la fête ou un des sept jours qui suivent : Noël — Epiphanie — Jeudi saint — Fête-Dieu — Immaculée-Conception — Annonciation — Dédicace de saint Michel — Saint Joseph — Saints Pierre et Paul — Saint Jean l'Evangéliste — le jour de la réunion mensuelle.

2° Une indulgence plénière quotidienne, chaque fois qu'ils feront une heure d'adoration pendant la journée devant le Très Saint Sacrement, soit exposé, soit renfermé dans le tabernacle, pourvu que dans ce dernier cas une lampe brûle dans le sanctuaire.

3° Une indulgence de sept ans et sept quarantaines pour la même heure d'adoration, les jours où ils n'ont pas fait la sainte communion.

Prier (pendant ses adorations) aux intentions du Souverain Pontife et pour le triomphe de l'Eglise, afin de gagner les indulgences attachées à chaque heure d'adoration.

4° Les indulgences appelées vulgairement *della Stazione del Santissimo Sagramento* qui ont été accordées à l'Ordre séraphique : par conséquent, chaque fois que les associés feront une visite au Très Saint Sacrement dans quelque église ou oratoire public et y réciteront six *Pater*, six *Ave Maria* et six *Gloria Patri*, ils pourront gagner toutes les indulgences des stations de Rome, de Jérusalem, de Saint-Jacques de Compostelle et de l'église de la Portioncule.

5° Une indulgence plénière à l'article de la mort en invoquant le saint Nom de Jésus.

Toutes ces indulgences, sauf la dernière, sont applicables aux âmes du Purgatoire. (Brefs des 20 déc. 1858, 26 févr. 1875, 30 mars 1886 et 11 mai 1897).

En outre, 1° les prêtres faisant partie de l'Association bénéficient des mérites et bonnes œuvres, non seulement des Prêtres adorateurs associés, mais encore des Religieux de la Congrégation du Très Saint Sacrement et des membres si nombreux de leurs diverses communautés. — 2° Privilège de réciter *Matines* et *Laudes* dès une heure de l'après-midi. — 3° Pouvoir de bénir et imposer le scapulaire de saint Joseph. — 4° Pouvoir de bénir et indulgencier les chapelets de l'Immaculée Concep-

tion. — 5º Pouvoir de bénir les chapelets en leur attachant les indulgences dites *des Croisiers*. — 6º Pouvoir de recevoir du Tiers-Ordre de Saint-François et de réunir les confrères en fraternité (dans les limites de sa paroisse). — 7º Privilège de l'autel privilégié attaché à toutes les Messes célébrées pour un associé défunt.

Le *visa* de l'Evêque n'est pas nécessaire pour ces divers pouvoirs, excepté pour l'érection des fraternités du Tiers-Ordre.

Quelle belle et salutaire institution ! Quel bien elle fait dans l'Eglise ! Heureux ceux qui savent la comprendre et l'utiliser !

Les prêtres associés du Très Saint Sacrement vivront de la vie eucharistique de Jésus-Christ, qui consiste surtout dans l'abnégation de soi et dans l'amour de l'immolation.

Ils se rappelleront qu'ils doivent se dévouer à propager et à défendre le règne eucharistique de Notre-Seigneur, lancés sur le monde comme les incendiaires de son amour.

Ils travailleront sous les auspices de Marie, adoratrice au Cénacle ; car, par cette douce Mère, on va plus vite et plus suavement à Jésus.

Ils dirigeront leurs études, leur zèle et leur piété vers l'Eucharistie.

Ils se souviendront que leur premier devoir *est celui de l'adoration personnelle :* nos autem orationi instantes erimus, *et qu'ils doivent assurer là, dans la prière, le succès de leur ministère.*

Et ils descendront de l'Eucharistie vers les peuples, comme Moïse du Sinaï, comme les apôtres du Cénacle, pleins de feu pour annoncer sa parole et procurer sa gloire : et ministerio verbi !

VÉNÉRABLE P. EYMARD.

CHAPITRE VII

L'ŒUVRE DE LA GARDE D'HONNEUR [1]

Improperium exspectavit Cor meum et miseriam, et sustinui qui simul contristaretur et non fuit et qui consolaretur et non inveni.

Mon Cœur est accablé d'outrages et de douleurs. J'ai désiré en vain quelqu'un qui compatît à mes maux. J'ai cherché un consolateur et je n'en ai point trouvé.

(Ps. LXVIII, 21).

Le siècle de l'Eucharistie a suscité pour les prêtres spécialement, nous l'avons vu, une belle œuvre eucharistique : l'Œuvre des prêtres adorateurs. Il n'a pas oublié les fidèles et pour eux particulièrement,

[1] Le monastère de la Visitation de Bourg (Ain) fut le berceau de l'Œuvre : il en reste le centre. C'est là qu'elle naquit providentiellement le 13 mars 1863, troisième vendredi de Carême, en la fête des Cinq-Plaies. L'année suivante, le 9 mars 1864, elle fut érigée en confrérie par Mgr de Langalerie, évêque de Belley. Quelques mois plus tard, le 16 juin 1864, Pie IX l'enrichissait de toutes les indulgences et de tous les privilèges de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Rome ; puis, le 7 avril 1865, il lui accordait d'autres indulgences spéciales. Enfin, le 26 novembre 1878, Léon XIII éleva la Confrérie de Bourg à la dignité d'Archiconfrérie.

Les membres de la *Garde d'honneur* s'efforcent, par leur dévouement et leur amour, de consoler le Cœur de Jésus abreuvé de douleur par l'oubli, l'ingratitude et les péchés des hommes qu'il aime si ardemment, pour lesquels il a tant souffert, et souffre tant dans l'Eucharistie, et desquels il est si peu aimé.

Les pratiques de l'Œuvre sont au nombre de trois.

1° L'INSCRIPTION des Associés sur un Cadran horaire au centre

quoique non exclusivement, il a institué l'*Œuvre de la Garde d'honneur*. Cette œuvre est répandue partout. Un nombre considérable de fidèles lui ont donné leur nom. Pie IX, Léon XIII, Pie X, et plus de 600 Prélats se sont inscrits sur ses registres. Léon XIII disait un jour à Mgr l'évêque de Belley : « Je suis de la Garde d'honneur ; on m'envoie mon billet tous les mois, et je fais ma garde tous les jours. » Pie X fait son Heure de garde de 11 heures à midi. Il a

duquel rayonne le Cœur blessé de Jésus. Le cadran est partagé en douze parties représentant les douze heures du jour. Chaque heure est dédiée aux anges et aux saints, en union desquels on adore et on répare La très sainte Vierge, saint Joseph et les Saints, les justes de la terre, les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Archanges, les Anges.

2° L'HEURE DE GARDE — Elle consiste en une heure de la journée que chaque Associé choisit *lui-même*, et pendant laquelle, sans rien changer à ses occupations ordinaires, il se rend simplement en *esprit* au poste d'amour, le TABERNACLE ! Là, il offre à Notre-Seigneur ses pensées, ses paroles, ses actions, ses peines, et surtout le désir qu'il éprouve de *consoler* son Cœur adorable par un amour généreux et fidèle.

Pendant le cours de l'heure, l'Associé tâche de penser un peu plus souvent à Notre-Seigneur, fait au moins *un acte d'amour*, et, s'il le peut, *un léger sacrifice*. Mais *rien* n'est prescrit ou exigé : on ne demande que la bonne volonté, chacun pouvant suivre l'impulsion de sa piété et de son cœur pour sanctifier cette heure bénie.

3° LA TRÈS PRÉCIEUSE OFFRANDE, *surtout pendant l'Heure de Garde*, du Sang et de l'Eau sortis du Cœur blessé de Jésus, sur l'arbre de la Croix, pour les besoins de la sainte Eglise et le salut des pécheurs.

Les faveurs accordées par les Souverains Pontifes à l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur sont très précieuses. Outre les indulgences de l'Archiconfrérie romaine du Sacré-Cœur qui sont très nombreuses, S. S. Pie IX a concédé aux Gardes d'honneur les indulgences suivantes, applicables aux défunts :

1° *7 ans et 7 quarantaines* pour l'Heure de Garde de chaque jour. — (Prier pour le Souverain Pontife). *Pater*, *Ave*.

2° *100 jours* pour les autres heures que les Associés consacreront à honorer de la même manière le Cœur de Jésus.

3° *Indulgence plénière* une fois par mois (jour libre et aux conditions ordinaires) lorsqu'on a été fidèle pendant le mois à faire son Heure de Garde.

Pour plus de détails sur l'Œuvre consulter le *Manuel de l'Archiconfrérie :* pour l'affiliation s'adresser au Monastère de la Visitation de Bourg (Ain).

comblé de bénédictions et de faveurs cette chère Œuvre, et, le 2 mai 1904, il formait pour les Associés le souhait de voir se réaliser pour eux cette promesse : « CEUX-LA ME TROUVERONT QUI VEILLENT AUPRÈS DE MOI.

Le but de ce discours est de faire ressortir l'esprit de cette pieuse et salutaire institution, afin de nous déterminer à en faire partie pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur et la sanctification de notre âme.

I.

D'un mot, on peut définir le caractère de la *Garde d'honneur :* C'EST UNE ŒUVRE DE RÉPARATION.

I. Chose remarquable, dit un célèbre orateur, qu'a fait Notre-Seigneur pendant sa vie ? Pourquoi s'est-il incarné, pourquoi a-t-il vécu et est-il mort ? Pour réparer ! Il voyait son Père insulté, outragé, abandonné : il est venu réparer ces insultes et ces trahisons par ses hommages et par son amour.

D'autre part, Notre-Seigneur, ce grand réparateur, a besoin lui-même d'être consolé.

Voyez, pendant toute sa vie, comme il a recherché et accueilli ceux qui venaient à lui pour le consoler.

De Bethléem il est rejeté, repoussé des riches et des pauvres : c'est la première injure, qui commence de l'atteindre avant même qu'il ait apparu au monde : aussitôt il appelle des consolateurs, il veut une compensation : les bergers et les mages sont des réparateurs.

On le chasse, il fuit en Egypte, méconnu de tous, exposé au froid, courant tous les périls ; mais au milieu de ces idolâtres, qui ne l'aiment pas et qui l'offensent, il a le cœur de Marie, il y repose, il y dort et il y trouve sa consolation.

Pendant sa vie publique on le contredit, on le calomnie, on le pourchasse, et, rejeté de partout, il peut dire avec tristesse « que les renards ont leur tanière et que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Alors Béthanie s'ouvre à lui, et il y trouve l'amitié fidèle de Lazare, les soins de Marthe, l'amour, les larmes et les parfums de Madeleine.

Voici que dans les plaines de Capharnaüm il expose le dogme eucharistique et fait ces magnifiques promesses de vie immortelle et divine, qui auraient dû transporter ses auditeurs ; tout au contraire, ils doutent, ils murmurent, ils se scandalisent et l'abandonnent. Alors Notre-Seigneur attristé se tourne vers ses Apôtres, et il leur dit cette parole qui semble être une prière et implorer la consolation : « Et vous, est-ce que vous voulez aussi m'abandonner ? » Mais Pierre, prenant aussitôt le rôle de ceux qui réparent par leur fidélité, répond : « Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie, et nous savons et nous croyons que vous êtes le Fils du Dieu vivant ! »

Au Cénacle même, dans cette effusion d'un amour qui franchit toutes les limites, Notre-Seigneur rencontre la trahison : c'est Judas. Mais il cherche la réparation, et il attire sur son cœur Jean avec son amour et sa pureté.

Pendant sa passion, à Gethsémani, il la cherche auprès de ses disciples, — sans la pouvoir trouver, hélas ! — car ils dorment !... Ils dorment en sortant de la Table Sainte : spectacle douloureux et humiliant pour la fierté humaine !

Sur le chemin du Calvaire il accepte le voile de Véronique ; et sur la croix, quand il a soif, quand, brûlé, dévoré par la souffrance, il demande une goutte d'eau et ne la peut obtenir, — lui qui, hier, a donné à boire au monde le calice de son sang, — Marie, Madeleine, les saintes femmes et Jean lui offrent leurs larmes, et elles lui sont une réparation,

une compensation pour le fiel et le vinaigre, le mépris et la haine dont ses ennemis l'abreuvent.

Enfin, quand tous l'abandonnent, sous la pierre du sépulcre, à la garde haineuse des valets du grand-prêtre, Marie sa mère veille et prie ; elle continue sa mission de réparatrice, qu'elle n'a pas interrompue un instant depuis qu'elle l'a inaugurée à Bethléem.

Ainsi, pendant sa vie, Notre-Seigneur a constamment appelé la réparation, recherché des compensations et des consolations contre les infidélités, les injures, la haine de ceux qui le méconnaissent et l'outragent.

Il y a de cela deux raisons : la première, c'est qu'il est Dieu et qu'il ne peut permettre qu'on l'offense impunément ; si on ne lui offre pas des réparations spontanées, sa justice en exigera de redoutables et ses droits seront vengés tôt ou tard ; la seconde, c'est qu'il est homme, et qu'il a, comme tel, un cœur sensible, délicat et aimant, que l'amour réjouit et console, et que la haine resserre et fait souffrir.

II. Eh bien ! l'Eucharistie n'est que la continuation et l'extension à travers le temps et l'espace, de la vie de Notre-Seigneur : ici aussi, il est méconnu, rejeté, outragé. Où seront ses consolateurs, ceux qui l'aimeront, et seront fidèles aux angoisses de son cœur ?... Car il en a besoin, il les recherche, et c'est du long jour de sa vie eucharistique, qui a duré déjà près de dix-neuf siècles et durera autant que le monde, qu'il a fait dire par son Prophète : « Tout le jour j'ai cherché des consolations, et je n'en ai pas trouvé ! »

Trois outrages plus graves l'atteignent surtout dans le Saint-Sacrement.

Le premier est l'outrage de la négation. L'hérésie, l'incrédulité, le rationalisme regardent avec mépris nos tabernacles, et ils disent : Il est impossible, il est absurde de croire que Dieu habite là ! Chrétiens, empressez-vous au pied de l'autel, entourez le trône eucharistique, et tenez-vous y le jour et la nuit, et répondez par votre présence de fidèles libres, intelli-

gents et croyants : « Dieu est là ! Cette Hostie est notre Créateur, notre Sauveur, et le monde lui appartient ! » C'est la réparation de la foi contre l'outrage de l'incrédulité.

Le second outrage fait à l'Eucharistie est celui de la trahison, de l'ingratitude, du sacrilège. Oui, chrétiens, Notre-Seigneur est trahi dans l'intimité. Dans ces sanctuaires qui sont les cénacles de son amour, tous les jours il rencontre des Judas. Ah ! soyez-lui des saint Jean ! Communiez, recevez-le avec amour dans une âme bien purifiée. Approchez votre tête jusqu'auprès de son cœur. Ne craignez pas, il vous y convie. Dites-lui, dans toute la sincérité de votre amour : « Ceux-là vous trahissent, je vous serai fidèle ! » ou avec saint Pierre : « Seigneur, vous savez bien que je vous aime ! » Réparez ainsi pour les communions sacrilèges et toutes les trahisons que subit le Cœur de Notre-Seigneur dans son sacrement. Et si vous-mêmes vous l'avez quitté par l'amour des créatures, redoublez encore d'amour et de réparation.

Il est une troisième humiliation qui est imposée au Cœur de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, c'est celle qui vient de ses amis. Notre tiédeur, nos fautes journalières, l'oubli, l'indifférence que nous avons si souvent pour son cœur, pour sa présence au Saint-Sacrement, tout cela lui est dur et amer à supporter, venant de ceux qui passent pour ses amis. C'est toujours le sommeil lâche des apôtres à Gethsémani ! On a communié, on a pris des résolutions et fait des promesses, et l'on dort, et l'on oublie tout ! Et pendant ce temps, Notre-Seigneur est outragé, et les consolations qu'il recherchait, il ne les reçoit pas, et le Méchant veille ! Il veille et perd les âmes. Chrétiens, n'entendons-nous pas la voix du divin Maître qui nous dit avec l'accent le plus tendre : « Veillez et priez avec moi[1]. »

[1] Cardinal Mermillod, *Le Très Saint Sacrement*, t. 3.

Et puis, il y a les blasphèmes effroyables contre Jésus-Christ, sa religion et ses ministres, et la violation éhontée du jour sacré, et l'abstention qui devient de plus en plus générale de l'assistance au saint sacrifice, et l'oubli presque complet de l'abstinence, et les désordres affreux de la débauche et de l'incrédulité, et la profanation universelle des fruits de la Rédemption ! Oh Dieu ! comme il est urgent de venir au pied des autels faire la Réparation, dire de bouche et de cœur le *Parce Domine,* multiplier les actes d'un amour aussi ardent qu'inaltérable envers un Dieu qui nous aime tant ! Oh ! combien nécessaire est la réparation de pénitence, d'amour et de sacrifice ! Oh ! combien il est nécessaire de prendre les sentiments de Madeleine pénitente, de Jean l'apôtre de la dilection, de la très sainte Vierge Marie qui a joint au Calvaire, avec tant de générosité, son sacrifice à celui de son divin Fils pour le salut du monde. Il est dit au Cantique des cantiques que « soixante braves, des plus forts d'Israël, environnaient le lit de Salomon ». Puissions-nous être du nombre des vaillants qui environnent le trône Eucharistique pour consoler le vrai Salomon de tant d'abandon et lui donner assidûment et constamment les témoignages du plus inviolable dévouement ! Faisons réparation à Notre-Seigneur Jésus-Christ, réparons avec Jésus-Christ s'offrant comme victime de propitiation, à toutes les heures du jour et de la nuit, en quelque endroit de l'univers ![1]

[1] Un journal romain, l'*Osservatore Romano*, s'est donné la tâche ingénieuse de démontrer que, le soleil éclairant successivement les différentes parties du globe, et l'Eglise catholique ayant des prêtres et des autels dans le monde entier, la célébration du saint sacrifice n'est jamais interrompue.

Voici, d'après ce journal, l'horaire des messes dans les différentes parties du monde :

A minuit de nos horloges, on célèbre la sainte messe en Asie, dans la Chine Occidentale, dans le royaume de Siam, dans la péninsule de Malacca et dans le Thibet, etc.

J'ai lu dans les fastes du culte de Jésus-Hostie un trait bien saisissant dans sa naïve simplicité. C'est la traduction en action de la méditation que nous venons de faire. Je suis heureux de le rapporter. Ce trait est raconté par un général aussi pieux que brave[1].

A une heure du matin, en Asie, dans le Bengale, à Pondichéry, dans les vicariats de Dacca et de Calcutta, dans l'île de Ceylan, à Madras et dans le Maduré.

A deux heures, en Asie, sur les rives du Malabar, dans les trois vicariats de Maïssour, de Goa et de Bombay.

A trois heures, dans l'archipel indien, à l'île Bourbon et dans l'île de Madagascar.

A quatre heures, en Perse, à Aden, dans la Palestine et dans une partie de la Russie d'Europe.

A cinq heures, en Pologne, en Autriche, en Egypte, etc.

De six heures à midi, à Rome, en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Amérique du Sud, au Vénézuéla, etc.

A une heure après midi, dans le Missouri, le Texas et une partie du Mexique.

A deux heures, au Mexique et dans les Montagnes Rocheuses.

A trois heures, dans la Californie et dans l'Orégon.

A quatre heures, dans l'Océanie, à Gambier, aux îles de Mangariva et dans les îles Marquises.

A cinq heures, dans l'Océanie, dans les archipels de Pomotou et de Tahiti, dans le grand archipel des Sandwich, etc.

A six heures, dans l'Océanie, dans un grand nombre d'îles où récemment a été prêché l'Evangile, comme Hamoa, Tonga, Wallis, etc.

A sept heures, dans les colonies anglaises de l'Australie orientale, dans les diocèses de Sydney, de Brisbane et de Melbourne.

A huit heures, dans l'Océanie, à la Nouvelle-Calédonie, dans les Nouvelles-Hébrides et dans les Carolines ou Nouvelles-Philippines.

A neuf heures, dans l'Océanie, dans l'archipel Viti, dont les habitants étaient des anthropophages et se sont récemment convertis au catholicisme.

A dix heures, dans l'Océanie, dans le diocèse d'Adélaïde de l'Australie méridionale, aux îles Moluques, aux Philippines ; en Asie, dans la Corée et dans les îles du Japon.

A onze heures, dans l'Océanie, dans le diocèse de Perth, à l'occident de l'Australie et dans le diocèse de Batavia. En Asie, dans la Chine Orientale (villes de Shangaï, Pékin, Nankin).

Il n'est donc pas de moments où la sainte Messe ne soit célébrée et où l'on ne puisse s'associer par la *communion spirituelle* à l'oblation de la sainte Victime immolée sur quelque point du globe.

[1] Le général Ambert.

II

En 1856, Mgr Darboy, évêque de Nancy et depuis archevêque de Paris, adressa un billet au général Ambert, commandant le département. Ce billet, fort laconique, exprimait une sorte de préoccupation. Le prélat désirait un entretien confidentiel, sans en laisser deviner le sujet. L'évêque et le général avaient des relations presque intimes, douces et pleines de confiance. Le soldat était loin de penser alors qu'il écrirait un jour la fin cruelle mais glorieuse du prêtre.

Le général se rendit donc à l'évêché, où Monseigneur, seul dans son cabinet, lui raconta ceci : Un jeune dragon de la garnison se rendait à la cathédrale plusieurs fois par semaine et se promenait lentement, tantôt près du bénitier, tantôt près du tronc des pauvres, souvent à l'entrée d'une chapelle. Parfois il restait immobile une heure entière, les yeux fixés sur l'autel ou sur quelque tableau du Chemin de la Croix.

L'attitude de ce jeune soldat était respectueuse, et jamais un mot ne s'échappait de ses lèvres. Toujours debout, il ne s'occupait guère du commencement et de la fin des offices. Son esprit semblait être ailleurs. Le bedeau qui avait observé ce manège eut des soupçons de crime ou de délit. Il prévint le suisse, et tous deux firent bonne garde. Ne découvrant rien, ils informèrent un vicaire, qui interrogea le soldat avec bonté et lui offrit de s'asseoir. Cette proposition fut repoussée avec une certaine chaleur. Le jeune cavalier répondit naïvement : Je ne fais de mal à personne.

Cependant la surveillance continuait, toujours sans résultat. Suisses et bedeaux, chantres et serpent

commençaient à construire sur ce début une foule d'histoires dramatiques dont les tribunaux auraient le dernier mot.

L'air honnête du jeune homme, sa tenue réservée, les signes de piété qu'il donnait naturellement et sans ostentation ne pouvaient rendre le repos à ceux qui le surveillaient par devoir.

Enfin Monseigneur fut prévenu. Après s'être assuré de la vérité des faits et sans chercher à en mesurer la portée, il demanda l'appui de l'autorité militaire.

L'évêque était contrarié. Ami du soldat, il craignait de découvrir une faute grave, dont la suite pourrait porter atteinte à la considération militaire.

Le général ignorait complètement cette présence du soldat dans la cathédrale.

Son étonnement ne fut pas moins grand que celui de Mgr Darboy.

A l'instant même, il envoya un sergent de planton dans l'église, avec l'ordre écrit de conduire le soldat à l'évêché. Si l'homme était absent, le sergent attendrait, et, au besoin, retournerait le lendemain à la cathédrale. .

Trois heures après, le général revenait dans le cabinet de l'évêque. En traversant la cour, il vit le sergent avec le cavalier. Ce dernier était en proie à une vive émotion.

Il parut devant le général et l'évêque, après que le sergent eut regagné son poste.

Agé de vingt-trois ou vingt-quatre ans, le visage imberbe, le regard doux et ferme, la tête découverte, ce jeune soldat supporta avec une sorte de dignité les regards qui cherchaient à scruter ses pensées.

Après un court silence, le général lui dit : « Nous n'avons rien à vous reprocher, mon garçon ; vous n'êtes donc point devant des juges. Seulement nous voudrions, Monseigneur et moi, savoir bien franchement pourquoi vous passez dans l'église quatre ou

cinq heures de suite, à vous promener, à vous asseoir, à observer.

— Pardon, mon général, je ne reste jamais que deux heures de suite et je suis debout.

— Peu importe le temps, mon ami, peu importe votre attitude. Répondez-moi sans crainte. Que venez-vous faire en ces lieux ? »

Le jeune soldat sourit, et, s'adressant à l'évêque, dit avec une simplicité charmante : « Monseigneur, je suis le fils d'un pauvre vigneron, sur les bords de la Dordogne. Je sais à peine lire et écrire. Au pays, nous avons un bon vieux curé qui, le soir, après les travaux du jour, réunit dans un coin de l'église les jeunes gens de seize à vingt ans. Les autres peuvent venir aussi, mais les hommes seulement. Le curé ne fait pas de sermon, mais il cause avec nous, s'informe de nos besoins, de nos projets, nous donne des conseils, écoute nos misères et reçoit nos promesses.

« Un soir, pendant les vendanges, il nous dit : « Mes enfants, faites toujours quelque chose pour le bon Dieu. Lorsque vos paniers sont remplis de raisins, donnez une grappe au pauvre qui passe dans le sentier. Si vous êtes menuisier, consacrez une heure de travail au bon Dieu, en raccommodant un banc de l'église, la croix de bois du carrefour, ou la table de la veuve. Quel que soit votre métier, il vous procure de l'argent, pas assez pour en donner, c'est vrai ; mais, enfants, faites la charité de votre travail, tantôt un jour, tantôt un autre ; employez vos bras, vos mains, votre corps *pour Dieu*. Pendant ce travail, vous penserez à Lui, qui vous verra et vous bénira. Votre âme en sera réjouie. »

« Voilà, Monseigneur, ce que nous a dit notre bon vieux curé. Au pays, je donnais une grappe de raisin *pour Dieu ;* mais, au régiment, que pouvais-je donner ?

« Un jour je me suis dit : Je donnerai à Dieu

quelque chose de mon métier de soldat : *une faction*. Je suis donc factionnaire dans la maison de Dieu. Pendant deux heures, debout et silencieux, je veille en songeant à ma consigne.

— Quelle consigne ? dit le général avec bonté.

— Mais celle que le bon Dieu m'envoie chaque fois, et qui arrive à mon âme souvent par la prière, souvent aussi par la voix de l'orgue, mais presque toujours par le majestueux silence de l'église. Je suis là *pour Dieu*, et notre vieux curé doit être content. »

L'évêque se leva, et, prenant les mains du jeune soldat, l'embrassa sur le front. Celui-ci parut surpris, tant son âme était naïve, son cœur simple et son esprit élevé !

Nous aussi, soyons les factionnaires du bon Dieu ! Enrôlons-nous dans la milice de la *Garde d'honneur !* Tous les jours, sinon de corps, du moins en esprit, transportons-nous devant le Tabernacle du Dieu vivant. Pendant une heure, heure de bonheur et de bénédiction ! adorons, préparons, aimons, donnons-nous à Celui qui se donne tout entier à nous. Que nos oraisons jaculatoires, au souvenir de charité infinie du Cœur de Jésus, se multiplient ardentes et dévouées. Que le cri de notre cœur soit la devise si belle de la *Garde d'honneur :* « Vive Jésus ! Gloire, amour, réparation au Cœur de Jésus ! » Prions pour nous et tous les pécheurs de la terre. Aimons à faire la précieuse Offrande qui est comme le cri de ralliement de l'*Œuvre* qui nous occupe : « Père saint ! recevez en sacrifice de propitiation pour les besoins de l'Eglise, et en réparation des péchés des hommes, le très précieux Sang et l'Eau sortis de la blessure du divin Cœur de Jésus, et faites-nous miséricorde ! »

Que la terre
Tout entière
Forme la *Garde d'honneur !*

Qu'elle chante,
Triomphante,
Gloire, amour au Sacré Cœur !

Jésus a peu d'amis; il faut au moins que ce peu soit bon!

SAINTE THÉRÈSE.



CHAPITRE VIII

DE L'ŒUVRE DE LA COMMUNION RÉPARATRICE [1]

Comedite, amici, et bibite et inebriamini, charissimi.

Mangez, ô mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous des délices de mon festin.

(Cant., v, 1).

Jésus suivait la voie douloureuse, pour aller consommer sur le Golgotha le grand œuvre de la rédemption du monde. Il portait sur ses épaules, meurtries par les fouets de la flagellation, l'instrument de son supplice, et son auguste visage était couvert de sueur, de crachats, de sang et de poussière. Une

[1] Fondée à Avignon, en 1854, par le R. P. Victor Drevon, de la Compagnie de Jésus, l'Œuvre de la Communion réparatrice a été, à plusieurs reprises, hautement recommandée par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, et enrichie par eux de nombreuses et précieuses indulgences.

Cette Œuvre, dont les membres se recrutent parmi les ecclésiastiques, les religieuses et les fidèles de l'un et l'autre sexe, a pour but de réparer, par la pratique de la *communion fréquente*, les injures faites à Dieu, à l'Eglise et au Pape, et d'obtenir le maintien de la foi dans tout l'univers et spécialement en France. Elle se divise en sections de sept ou trente membres dont chacune a un chef qui porte le nom de *zélateur*. Les associés s'engagent à communier à un jour marqué une fois par semaine, ou une fois par mois, selon qu'ils appartiennent à une section de sept ou de trente membres. De plus, autant que possible, ils se réunissent pour une communion générale, le premier vendredi ou le premier dimanche de chaque mois. Il y a indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire pour chaque communion réparatrice, à la condition de visiter dans la journée, entre le lever et le coucher du soleil,

pieuse femme émue de compassion fend la foule, et, sans se laisser intimider par les soldats qui entourent le divin Condamné, elle s'approche de lui et avec un tendre respect essuie sa face adorable. En récompense de sa foi, Notre-Seigneur laissa empreints sur le voile de Véronique les traits de son visage. — Jésus, hélas ! continue d'une manière mystique sa douloureuse Passion à travers les siècles. Aujourd'hui on lui jette à la face l'ordure des plus infâmes blasphèmes ; aujourd'hui, peut-être plus que jamais, le devoir de la réparation s'impose à ses véritables enfants. Grâce à Dieu, il se trouve encore de pieuses Véroniques : ce sont les âmes fidèles dont la charité croît au milieu de la haine des méchants, comme la rose au milieu des épines, et qui s'efforcent de donner au Roi-Jésus des témoignages d'amour d'autant plus empressés qu'il est plus outragé ; ce sont surtout les associés de l'Œuvre de la Communion réparatrice. Certainement un grand nombre de chrétiens pren-

une église publique, et d'y prier selon les intentions du Souverain Pontife.

Tous les associés, en vue de défendre le Cœur de Jésus dans le Sacrement de son amour, prennent la résolution d'être, dans leurs paroisses et partout où ils pourront se trouver, pleins de zèle pour tout ce qui se rattache à la dévotion envers la sainte Eucharistie : les Processions, le saint Viatique, les Saluts, les Offices devant le Saint-Sacrement exposé, la dévotion des Quarante Heures, l'assistance au Saint Sacrifice de la Messe, la Communion fréquente. Ils s'appliqueront encore, chacun suivant sa position et son état, à inspirer à tous les fidèles, principalement aux enfants, une grande dévotion envers l'auguste Sacrement de l'autel, et à leur rappeler que le Cœur de Jésus est vivant au milieu de nous.

L'Œuvre de la Communion réparatrice a maintenant pour organe l'excellent *Messager du Cœur de Jésus*. Elle a son centre au sanctuaire du Sacré-Cœur, dans le monastère de la Visitation, à Paray-le-Monial. C'est là qu'il faut s'adresser pour obtenir des lettres d'affiliation.

L'oraison jaculatoire adoptée par les associés est la suivante : MISÉRICORDE DIVINE INCARNÉE DANS LE CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, COUVREZ LE MONDE, RÉPANDEZ-VOUS SUR NOUS ! Pie IX a attaché 100 jours d'indulgence à cette prière.

L'Œuvre a été admirablement bénie de Dieu. Chaque semaine, elle offre au Sacré-Cœur PLUSIEURS CENTAINES DE MILLE de communions réparatrices.

draient rang dans cette vaillante cohorte, s'ils pesaient sérieusement les deux considérations que nous allons faire, savoir : 1° la réparation est aujourd'hui absolument nécessaire à cause des crimes affreux qui désolent la terre ; 2° la Communion bien faite a une efficacité souveraine pour réparer.

I

A toutes les époques, le genre humain a eu besoin d'expiations, parce qu'à toutes les époques le genre humain a offensé la majesté divine. Mais il semble que jamais la réparation n'a été aussi nécessaire qu'en notre temps, parce qu'aucun temps n'a été, aussi profondément que le nôtre, marqué du signe prévaricateur. Jamais l'audace dans le crime n'a été aussi universelle, aussi radicale, aussi impudente.

Quel débordement d'erreurs : le rationalisme, le panthéisme, le matérialisme, le positivisme, le scepticisme, l'athéisme, le modernisme ! C'est une infernale éruption des plus abjects système, c'est un déluge de paradoxes aussi dégradants qu'insensés ! Quelle rage contre Jésus-Christ : on le poursuit avec acharnement dans sa personne, dans son Eglise, dans son Vicaire, dans ses ministres ; on nie avec impudence sa divinité, son humanité, jusqu'à son existence ; on travaille à l'éliminer, comme un malfaiteur, de toutes les sphères de la vie contemporaine : de la philosophie, de la science, de la littérature, de l'art, de l'économie sociale, de l'éducation, de l'existence des sociétés, des familles et des individus ! Quel déchaînement d'impiété, et que de désordres de toutes sortes ! A toutes les heures du jour et de la nuit, des millions de péchés s'élèvent de la terre vers le ciel comme une sombre vapeur : c'est l'apostasie des nations dans leurs actes officiels ; ce sont les clameurs diaboliques des sociétés secrètes ; c'est la suppression presque

absolue du culte public ; ce sont les orgies toutes païennes du luxe et de la volupté ; ce sont les scandales à ciel ouvert et les abominations secrètes, et cela, non seulement dans des pays infidèles et hérétiques, mais au sein des nations catholiques !

Mais je n'ai pas dit l'épine la plus douloureuse du Cœur de Jésus. La voulez-vous connaître ? Ce sont les péchés commis contre le Sacrement de son amour, ainsi qu'il l'a révélé à sa fidèle servante, la B. Marguerite-Marie.

Or, jamais peut-être le grand Sacrement, où Dieu a condensé pour nous tous les trésors de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté, n'a été plus méprisé. *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me*[1]. Jamais l'Eucharistie n'a été plus dédaignée, plus blasphémée, plus outrageusement profanée. Qu'est, aujourd'hui, Jésus-Hostie pour nos sociétés ? C'est un délaissé dont on ne s'occupe plus ! Il est compté pour rien par nos générations émancipées, dans les grandes questions qui intéressent l'ordre général : en beaucoup d'endroits il ne lui est plus permis de paraître ostensiblement en public, soit dans les processions de la Fête-Dieu, soit lorsqu'on le porte aux malades ; le culte extérieur et social par l'Eucharistie et avec l'Eucharistie s'en va ; une foule innombrable d'esclaves de l'industrie moderne et du commerce sont, forcément ou volontairement, attachés à leurs machines ou à leurs comptoirs, et ne vont plus à la Messe le dimanche ; les églises sont délaissées, tandis que les maisons de réjouissances mondaines sont remplies ; les sociétés comme telles ont oublié l'Eucharistie, pour elles Jésus-Hostie est le Dieu inconnu, *ignoto Deo !*[2] — Hélas ! il en est à peu près de même des familles. Qu'elles sont rares celles où Jésus est accueilli en ami, et dont il est

[1] Is., I, 2.
[2] Act., XVII, 23.

la joie, le conseil et le soutien! Qu'elles sont rares celles où le précepte pascal est religieusement, exactement rempli par le père, la mère et les enfants! Qu'elles sont rares celles où il est appelé avec un pieux empressement au chevet des malades, pour être leur suprême appui et leur fortifiant viatique! — Si maintenant nous passons aux individus, l'ingratitude pour le DON DE DIEU n'est pas moins navrante! Hélas! hélas! tous les genres d'insultes, tous les modes d'infamies, toutes les formes de haines sont prodiguées à l'Hôte divin de nos autels. Sans parler des langueurs et des nonchalances de la tiédeur, des abstentions prolongées de l'indifférence, il y a les négations outrageantes de l'incrédulité, les blasphèmes horribles de l'impiété, les insultes moqueuses de l'hérésie; il y a les profanations sacrilèges qui forcent les Tabernacles, dérobent les vases sacrés, répandent à terre avec dédain les saintes hosties, ou les emportent dans les antres ténébreux des sociétés secrètes pour leur faire subir les avanies les plus ignominieuses; il y a les Judas qui, sous le masque de l'hypocrisie, sacrifiant indignement Dieu à leurs passions, s'approchent du Sauveur pour lui donner le baiser de la trahison, et l'obligent à descendre dans l'infect cloaque de leur immonde conscience!

S'il est vrai que le péché ait une voix qui, en insultant Dieu, provoque ses vengeances, n'avons-nous pas lieu de craindre les plus extrêmes rigueurs? Ne faut-il pas redouter *la colère de la colombe irritée*[2] dont parle le prophète Jérémie, car, dit Bossuet, « il n'y a rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé? » Heureusement, contre les fléaux mérités par nos crimes, nous avons la protection puissante de la Réparation.

[1] Jer., xxv, 38.

II

Or, parmi toutes les réparations, je distingue spécialement la Communion bien faite : c'est l'hommage le plus agréable à Dieu et le plus capable de désarmer sa colère. Jésus-Christ lui-même l'a déclaré souvent dans les communications intimes qu'il fit à la B. Marguerite-Marie, en particulier dans la grande apparition de 1675. Répétons ses paroles : elles ne sauraient trop être méditées ! C'était pendant l'octave du Saint-Sacrement, la Bienheureuse était à genoux devant la grille du chœur, les yeux fixés sur le Tabernacle. Elle venait de recevoir des grâces excessives, lorsque tout à coup Notre-Seigneur lui apparut sur l'autel. Alors, lui découvrant son divin Cœur : « Voilà, lui dit-il, ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Et ce qui m'est le plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés ! C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur, par une amende honorable, pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, ou qui lui procureront qu'il lui soit rendu. »

Ainsi, entre tous les crimes qui souillent la terre, Notre-Seigneur signale les péchés contre l'Eucharistie.

Pour ces péchés, il demande une réparation, et celle qu'il indique c'est une Communion réparatrice.

Ne nous étonnons point de cette préférence. La Communion, en effet, a une force toute spéciale pour consoler le Cœur de Jésus de l'abandon et de l'ingratitude des hommes, et pour apaiser le courroux de Dieu en satisfaisant à sa justice.

I. Et d'abord, elle est un dédommagement d'amour, un supplément de fidélité pour Notre-Seigneur ; et, à ce titre, elle CONSOLE son divin Cœur. Lorsque dans une famille, a dit très justement un pieux prélat[1], il s'est rencontré un enfant ingrat, dénaturé, qui afflige la vieillesse de son père, qui fait pleurer sa mère, n'avez-vous jamais vu les autres enfants s'efforcer à l'envi d'adoucir par leur affection et leurs soins empressés les tristesses dont leur frère est la cause ; et, devant ces témoignages réparateurs de la piété filiale, n'avez-vous jamais vu les parents à demi consolés ? Ne les avez-vous jamais vus s'asseoir plus gais à la table de famille, sourire au milieu de leurs larmes, et, sans oublier l'absence du pauvre prodigue, ce qui est impossible, se reposer du moins avec complaisance sur ces fils dévoués qui leur restent. Heureux enfants de pouvoir ainsi arracher à moitié du cœur de leurs parents l'épine qui les blesse ! mais plus heureux le chrétien qui fait religieusement la Communion réparatrice ! Il se souvient des délaissements et de l'indifférence du grand nombre, des blasphèmes des impies, des négations des incrédules, des sacrilèges des Judas, des haines des sectaires, et il redouble de fidélité, et il donne à Jésus le suprême témoignage d'attachement, non seulement en le louant, en le visitant, en le priant, mais en s'unissant à lui de la manière la plus intime au banquet sacré. Il lui dit, mais avec un accent qui va au Cœur du divin Maître : « O Dieu, on vous

[1] Mgr de Marguerie, évêque d'Autun.

méconnaît et moi je vous confesse hautement ; on vous insulte et moi je me prosterne devant vous ; on nie votre divinité et moi je vous proclame au ciel et au Tabernacle *mon Seigneur et mon Dieu*[1] ; on se rit de vos mystères sacrés, et moi je veux m'approcher de l'autel, je veux *manger votre chair, boire votre sang, pour avoir la vie en moi*[2] ; on dit que vous n'avez aucune puissance et aucun attrait, et moi je proteste, et je voudrais pouvoir le faire entendre à tous les hommes, que vous êtes le Créateur et le Maître de l'univers, que vous êtes l'infiniment bon, l'infiniment puissant, l'infiniment beau, qu'en vous sont ineffablement réunies toutes les perfections ; je crois que vous êtes notre guide, notre consolateur et notre ami ; je crois que c'est vous qui gardez au front de l'enfant et de l'adolescent le pur rayon de l'innocence ; que vous inspirez la vaillance à la jeunesse, la constance et la force à l'âge mûr, la sagesse et l'indulgence à la vieillesse ; je crois que les grandes pensées viennent du cœur et que le cœur s'agrandit et se transfigure à votre contact dans l'auguste Sacrement ; je le crois et je vous aime et je veux être à vous à la vie et à la mort ! »

II. D'autre part, la Communion est réparatrice parce qu'elle APAISE EFFICACEMENT LA COLÈRE DE DIEU en satisfaisant à sa justice. Ecoutons un récit de la sainte Ecriture. David, sacré depuis peu roi d'Israël, évitait la présence de Saül, et, suivi de six cents guerriers, il campait dans un désert de la tribu de Juda. Un jour, pressé par la disette, il envoya demander des vivres à un riche Israélite nommé Nabal, en lui représentant qu'il avait toujours protégé ses troupeaux et ses bergers. Nabal refusa durement avec des propos insultants pour le jeune prince et sa suite. A la nouvelle de cet affront, David irrité jura de se venger. A la tête de quatre

[1] Joan., xx, 28.
[2] Joan., vi, 54.

cents hommes armés, il marche vers la maison de Nabal, décidé à ne rien épargner de tout ce qui appartenait à cet ingrat. Mais Nabal, heureusement, avait une femme nommée Abigaïl, aussi sage et aussi douce qu'il était imprudent et emporté. Informée de la faute de son mari, en prévoyant les funestes conséquences, elle résolut de les prévenir en fléchissant la colère de David. Elle prend avec elle des vivres en abondance et va au-devant du prince offensé. Dès qu'elle l'aperçoit, elle descend de sa monture et s'étant prosternée à ses pieds : « Seigneur, lui dit-elle, faites retomber sur moi l'injure que vous allez punir ; mais, je vous en prie, écoutez ce que j'ai à vous dire. » Alors elle excuse, comme elle peut, son mari plus insensé que méchant ; elle supplie David d'agréer son offrande, de lui pardonner cette offense qu'elle prend sur elle, de considérer que cet acte de clémence attirera sur lui les bénédictions de Dieu ; elle le conjure de ne point souiller le commencement de son règne par une violence dont il se repentirait toute sa vie. Le prince, charmé de la sagesse de cette femme, oublia son grief, pardonna à Nabal et dit à Abigaïl en la congédiant : « Béni soit le Seigneur qui vous a envoyée ; bénie soit votre parole, et soyez vous-même bénie de m'avoir empêché de me venger en versant le sang ![1] » — Ainsi Abigaïl triompha de la colère de David par des présents, par des actes de soumission, par des paroles persuasives et par le charme des vertus qui brillaient en elle.

Je retrouve dans la Communion réparatrice les mêmes éléments de victorieuse expiation.

Le chrétien réparateur apaise la colère de Dieu, en assistant à l'immolation de la victime sainte, avant de la manger spirituellement, et en offrant au ciel, par les mains du prêtre, les abaissements et les

[1] I Reg., xxv.

mérites infinis du Sauveur du monde. — Il apaise la colère de Dieu en apportant à l'autel une conscience aussi immaculée que possible, pour réparer les crimes de la terre. — Il apaise la colère de Dieu par ses parfaites dispositions d'esprit et de cœur en mangeant le pain des anges. Afin d'expier les froideurs, les blasphèmes, les haines et les sacrilèges, il redouble de foi, d'espérance et d'amour. Tout enflammé de dévotion, il s'écrie avec Marthe : *Seigneur, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde*[1]; avec S. Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle*[2]; avec S. Jean : *Nous croyons à la charité de Dieu!*[3] *Aimons-le donc puisqu'il nous a aimés le premier*[4]; avec S. Bernard : *Le Fils de Dieu souffre et pleure. Ah! je compatirai et je mêlerai mes larmes à ses larmes.* Et comme Magdeleine : *Il obtient la rémission de beaucoup de péchés, parce qu'il aime beaucoup*[5]. Mais surtout après la Communion, le chrétien réparateur apaise la colère de Dieu par des actes d'une valeur indicible. Il possède en son cœur Jésus et Jésus avec tous ses mérites ! Ils sont pour ainsi dire sa propriété et il peut en user à son gré. En les offrant à Dieu, il peut donc se prévaloir d'une sainte audace et s'écrier : « Seigneur, mes prières ne sont rien, mais les prières de Jésus sont souverainement dignes d'être écoutées par vous ; elles sont à moi, je vous les offre ; pardonnez à votre peuple en considération des supplications si parfaites de Jésus ! Mes expiations, mes satisfactions, mes pénitences ne méritent pas même un regard de vous, mais les pénitences, les satisfactions, les expiations, les souffrances et la mort de Jésus ont une valeur infinie, je vous les offre, à cause d'elles pardonnez

[1] Joan., XI, 27.
[2] Joan., VI, 69.
[3] I Joan., IV, 16.
[4] I Joan., IV, 19.
[5] Luc, VII, 47.

aux coupables ! *Respice in faciem Christi !* Ajoutons qu'immédiatement après la Communion, nos actes sont en quelque sorte *théandriques,* comme s'expriment les théologiens, à cause de l'union intime qui existe alors entre notre âme et Jésus : nous gémissons et Jésus gémit avec nous, nous prions et Jésus prie avec nous, nous demandons grâce et Jésus demande grâce avec nous ! Que de ressources satisfactoires dans la Communion réparatrice !

Un jour, sainte Gertrude, pendant la Messe, au moment où le prêtre faisait l'oblation de l'hostie, se sentit pressée d'un grand désir de trouver quelque chose qui ne fût pas indigne de Dieu le Père et qu'elle pût consacrer à sa gloire. Jésus lui dit alors : « Si tu te prépares à recevoir aujourd'hui l'Eucharistie, tu jouiras de ma douce présence, et fondant comme la cire aux ardeurs de ma divinité, tu t'écouleras en moi ; il se formera ainsi comme un ambre précieux que tu pourras offrir à mon Père pour sa gloire éternelle. » Délicieuse et féconde parole ! Admirable formule de la Communion réparatrice ! Oh ! par la grâce du seul vrai Réparateur, en union et par le mérite duquel seul nous pouvons efficacement réparer, comprenons-la ! Communions souvent dans cet esprit. Et puisque l'union multiplie comme à l'infini la puissance des efforts individuels, enrôlons-nous dans la sainte Association de la Communion réparatrice. Par là nous travaillerons à la gloire de Dieu et au bien de nos frères, car, comme le disait Pie IX, LA RÉPARATION EST UNE ŒUVRE DESTINÉE A SAUVER LA SOCIÉTÉ. Sachons-le bien, si nous pleurons ici-bas avec Jésus, il nous consolera magnifiquement là-haut dans les ineffables délices de son éternel paradis !

La Communion réparatrice est la fleur la plus suave de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

MGR BOUANGE.

CHAPITRE IX

L'ŒUVRE DE LA PREMIÈRE COMMUNION [1]

Accipe puerum istum et nutri mihi : ego dabo tibi mercedem tuam.

Recevez cet enfant, élevez-le pour moi et je vous donnerai votre récompense.

(Exode, II, 9).

L'histoire du christianisme nous l'a appris : de temps à autre, il semble qu'un rayon d'en haut tombe sur quelqu'une des plus belles créatures de Dieu dans l'ordre de la grâce, et s'y arrête ; et ce point, ainsi illuminé, attire à lui tous les cœurs des chrétiens, tant est vive et soudaine la lumière céleste qui le fait ressortir. Alors éclate un transport extraordinaire, un besoin de confiance, un surcroît d'attention soit envers un saint, soit envers quelqu'un des mystères se rapportant à Notre-Seigneur ou à sa divine Mère. Comment et pourquoi toutes les âmes

[1] L'Œuvre de la première Communion et des Catéchistes volontaires est de date relativement récente. Elle a été fondée par M. le chanoine Pitoye. Son but est de prier et de faire prier, pour les enfants de la première Communion, afin de leur obtenir la grâce de la bien faire. Tous les enfants qui fréquentent le grand ou le petit catéchisme peuvent faire partie de l'Association. Pour les faire jouir des avantages qui y sont attachés, il est nécessaire de les faire inscrire sur le registre de l'Œuvre. Les enfants associés reçoivent un cachet d'admission et un petit manuel : en retour, ils font, selon leurs moyens, une légère offrande. La seule obligation des enfants associés est de réciter aussi souvent que possible la *prière d'union*. L'Œuvre fait célébrer tous les jours, et à tour de

vivant de la vie de la grâce subissent le même ébranlement intérieur et cèdent à la même impulsion : la réponse est écrite dans l'article du symbole où nous exprimons notre croyance au Saint-Esprit, maître des cœurs et principe de leur vie : *Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem*. Et comme ces phénomènes spirituels se développent avec plus d'intensité à certaines époques, parce qu'ils ont une corrélation avec les faits extérieurs, avec les besoins et les souffrances des temps, l'Eglise elle-même, après les avoir mûrement examinés, s'en empare et s'en sert comme d'instrument pour son œuvre de gouvernement et de sanctification.

Ces observations d'un des plus doctes théologiens de notre temps ont leur pleine et entière application dans la dévotion au Très Saint Sacrement à notre époque.

Il faut bien l'avouer, malgré de brillantes et trompeuses apparences, la société contemporaine est très malade. Dévorée par le matérialisme, elle se meurt d'impiété. Sous peine de périr, il faut qu'elle accepte le souverain remède, il faut qu'elle revienne à Dieu.

Voilà pourquoi, de nos jours, la piété chrétienne s'est tournée, avec un zèle plein d'ardeur et de confiance, vers l'Eucharistie, où la divinité nous est présente d'une manière plus sensible et plus aimante.

De là sont nées une foule d'œuvres eucharistiques ayant pour but de faire rentrer Dieu dans le cœur des individus, au foyer des familles et jusque dans les conseils des nations, afin d'inoculer partout la

rôle dans les paroisses affiliées, une Messe pour les enfants associés et pour les défunts recommandés à leurs prières. Les enfants gagnent une indulgence plénière le jour de leur première Communion, et une autre également plénière le jour où ils la renouvellent. Ils bénéficient en outre des prières des prêtres associés qui récitent chaque jour l'heure de *Tierce* à leur intention, et de celles des Catéchistes volontaires. Les catéchistes volontaires s'engagent à faire une demi-heure de catéchisme par semaine. Cette Œuvre a été approuvée par S. S. Léon XIII.

foi, la grâce, les principes féconds de la vraie civilisation.

L'une des plus belles et des plus salutaires est assurément l' « Œuvre de la première Communion et des Catéchistes volontaires. » Sous quelque aspect que nous la considérions, elle est digne de toute l'estime et du plus sympathique accueil des cœurs chrétiens.

I

Elle se recommande d'abord par ceux en faveur de qui elle s'intéresse.

Nous l'avons déjà remarqué, il est une chose qui excite l'étonnement le plus délicieux quand on médite le livre divin de l'Evangile, c'est la prédilection pleine de tendresse que Jésus a toujours manifestée pour l'enfance.

Lui, Fils éternel du Père éternel, lui le Tout-Puissant, lui l'Admirable, lui le Dieu fort, il a voulu être annoncé, longtemps à l'avance, comme devant apparaître dans la petitesse et la faiblesse de l'enfance, *Parvulus natus est nobis!* [1] Et en effet, en prenant les livrées de notre mortalité, il s'est fait petit enfant, il a passé par tous les degrés de l'enfance, il a voulu être l'ENFANT JÉSUS, *Invenietis infantem!* [2]

Pendant sa vie publique, son bonheur était de se voir environné d'une gracieuse couronne d'enfants. Les mères le savaient bien : aussi avec quel empressement elles lui amenaient leurs chers petits! Et le Dieu Sauveur les accueillait avec amour, et il les embrassait, et il imposait sur leurs têtes candides

[1] Is., IX, 6.
[2] Luc, II, 12.

ses mains miséricordieuses, pour appeler sur eux les plus abondantes bénédictions du ciel.

Aux actes il a joint les paroles, et quelles paroles ! Des paroles qui sont l'éternelle gloire et la plus puissante sauvegarde de l'enfance !

Parole d'*amour*. Un jour les apôtres, qui n'avaient pas encore l'esprit de Jésus, voyant arriver auprès de leur Maître une troupe de jeunes enfants, se mirent à les repousser avec dureté. Jésus s'en indigne : « Laissez, dit-il, laissez ces petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

Parole de *glorification*. Il voit en eux le modèle des prédestinés, à cause de leur innocence, de leur humilité, de leur détachement, de leur simplicité et de leur cœur aimant. « En vérité, dit-il à ses apôtres, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Prenez garde, ajoute-t-il, de dédaigner ces petits ; car je vous dis que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » C'est-à-dire, comme l'explique un docte commentateur, qu'en même temps qu'ils contemplent Dieu face à face et dans sa propre lumière, ils le retrouvent encore dans l'âme si pure de ces enfants, où son image se reflète comme dans un miroir fidèle. Et encore : « Quiconque reçoit un petit enfant, comme celui-ci qui est au milieu de vous, en mon nom, me reçoit ; et qui m'accueille reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé. » Quel honneur ! Notre-Seigneur se substitue aux enfants, il veut qu'on ait pour eux les mêmes égards que pour Dieu lui-même !

Parole de *protection*. Elles sont rares, certes, les malédictions de Jésus, la miséricorde incarnée ! Or il en réserve une des plus terribles à ceux qui font l'œuvre de Satan à l'égard de l'enfance, qui sont pour elles une pierre d'achoppement, et qui travaillent directement ou indirectement à la perdre et à la

corrompre. « Si quelqu'un, dit-il, vient à scandaliser un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât une meule de moulin au cou et qu'on le précipitât au fond de la mer ! [1] »

Quoi de plus ? Aux derniers jours de sa vie, avant de subir les ignominieuses tortures de sa Passion, Jésus veut un dédommagement d'honneur, et ce sont spécialement les hommages des enfants qu'il recherche. Et quand ses ennemis, piqués d'une lâche jalousie, s'écrient : « Entendez-vous ce qu'ils disent ? » — « Oui, répond le Maître. N'avez-vous pas lu ce qui est écrit : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle que vous avez tiré une louange parfaite [2]. »

Cela est donc vrai : Jésus aime les enfants avec une sorte de divine passion. Ce sont ses préférés, ses privilégiés ; c'est la portion choisie de son troupeau ! Et en conséquence rien ne peut lui être plus agréable que la sollicitude et le dévouement qu'on peut leur témoigner.

Or, l' « Œuvre de la première Communion » est essentiellement dévouée aux enfants : c'est là sa première gloire.

II

Et le bienfait qu'elle prétend leur procurer est le plus enviable, le plus important, le plus décisif : c'est le bienfait d'une bonne première Communion.

La première Communion ! nous l'avons dit ailleurs avec détail [3], est le bonheur le plus suave de la vie. Le jour, où pour la première fois nous nous appro-

[1] Matth., XVIII, 6.
[2] Matth., XXI, 16.
[3] Livre III, chap. XXI.

chons de la Table sainte, est celui qui est le plus heureux de notre existence, sans mélange d'aucune tristesse, d'aucune amertume, d'aucune inquiétude. C'est un jour du ciel passé sur la terre. — C'est le jour qui laisse dans l'âme les impressions les plus délicieuses et les plus profondes, et auquel on peut appliquer la parole des Saints Livres : « Il sera comme un monument dans votre vie et vous lui vouerez un culte éternel[1]. » Tout le monde connaît ce trait de la vie du plus grand homme des temps modernes. Napoléon Ier, entouré de ses aides de camp, traversait l'Italie, quand il rencontra un prêtre vénérable dont le visage fixa son attention. Il s'arrête, descend de cheval, serre la main au ministre de Dieu, l'embrasse avec effusion et, au milieu de l'étonnement de son entourage, il lui dit avec émotion : « Je n'ai point oublié que c'est à vos sages leçons et à vos vertueux exemples que je dois la haute fortune où je suis arrivé ; sans la religion, il n'y a pas de bonheur, il n'y a pas d'avenir ! » L'illustre guerrier au milieu du tumulte des camps, malgré les fascinations de la gloire et le bruit des batailles, n'avait pas oublié sa première Communion. En effet, c'est l'acte dont le souvenir est le plus durable. — C'est aussi celui dont l'influence sur la vie est la plus décisive. C'est ici surtout qu'il faut dire : « Qu'on sera jusqu'à la fin de sa vie ce qu'on aura été dans sa jeunesse[2]. » A la première Communion Jésus prend possession des âmes. Il ne s'en ira pas définitivement, quand même on voudrait, sous la pression des passions, l'éloigner. Il reste frappant à la porte du cœur, *ecce sto ad ostium et pulso*[3]; et il finit par rentrer. La bonne première Communion est un gage de persévérance finale.

Mais qu'il est difficile aujourd'hui pour les enfants

[1] Exod., XII, 14.
[2] Prov., XXII, 6.
[3] Apoc., III, 20.

de faire saintement cette grave démarche qui doit décider de leur avenir éternel !

« Pauvres enfants, s'écriait un illustre savant du quinzième siècle, que je suis touché de votre sort ! Que d'écueils vous environnent de toutes parts ! Dans un âge où l'on est susceptible de toutes sortes d'impressions, et surtout de celles qui favorisent la nature corrompue, que rencontrez-vous autour de vous ? Souvent de mauvaises compagnies dans d'autres enfants déjà gâtés qui vous infectent de leur poison ! Que voyez-vous, qu'entendez-vous parmi les hommes d'un âge mûr, dont les leçons devraient vous servir de guide ? Combien de fausses maximes ! Combien de mauvais exemples ! Que deviendrez-vous ? Vous avez un besoin pressant de quelqu'un qui vous nourrisse de la divine parole, et qui se hâte d'opposer une digue au torrent d'iniquités qui va vous engloutir. »

Ces paroles du chancelier Gerson ont aujourd'hui plus d'actualité que jamais.

Les enfants ont plus de difficultés qu'en aucun temps pour se préparer à la plus grande action de leur vie. Que de difficultés pour se former aux leçons de la doctrine chrétienne ! Que de difficultés pour triompher des mauvais exemples qui les enveloppent comme une atmosphère délétère, mortelle pour la vertu !

L' « Œuvre de la première Communion » y pourvoit et leur vient admirablement en aide en leur procurant, par les moyens les plus efficaces, la préparation de l'esprit et du cœur.

III

Pour s'approcher dignement, à l'aurore de la vie, du banquet sacré, il faut être pur, saint, orné des dons de la grâce.

Mais quelle grâce abondante cette Œuvre bénie attire sur les enfants? C'est la prière qui appelle les dons célestes, et je vois dans l' « Œuvre de la première Communion » une puissante organisation de la prière, qui doit être nécessairement victorieuse du cœur de Dieu, pour obtenir un bienfait que sa bonté désire par-dessus tout communiquer.

« Je n'ai pas eu, Messieurs, disait le fondateur de cette Œuvre au Congrès catholique de Lille en 1890, à trouver le secret d'obtenir partout ces dispositions intimes qui deviennent nécessaires dès qu'on veut approcher de Jésus-Christ et s'asseoir à sa table. La bonne Providence, qui aime à se servir de petits moyens pour produire de grands effets, l'a en quelque sorte révélé, ce secret, à un enfant de dix ans.

Voici dans quelles circonstances. Un jour, j'expliquais aux enfants du Catéchisme la puissance de la prière en commun, et je leur commentais cette parole évangélique : « Si deux ou plusieurs s'unissent en mon nom pour prier, je les exaucerai toujours. »

Tout à coup, un enfant se lève et comme inspiré d'en haut :

« Ah ! s'écria-t-il, je vois maintenant que c'est bien facile de faire une bonne première Communion. Faites-nous une petite prière, et nous la dirons tous ensemble pour demander à Dieu cette grâce si précieuse. Dieu ne pourra pas nous la refuser, puisqu'il vient de nous donner sa parole qu'il exaucerait toujours ceux qui s'uniraient pour le prier. »

Il était difficile de résister à un pareil vœu.

Encore tout ému de cette parole d'enfant, je composai la petite prière qui m'était demandée, et ils la récitèrent chaque jour si pieusement que je ne pus jamais l'entendre sans en être attendri jusqu'aux larmes.

Permettez-moi, Messieurs, de vous la citer ; elle fera revivre dans vos âmes un souvenir toujours

aimé et toujours rempli de saintes et fécondes inspirations.

Voici cette prière :

Seigneur Jésus, vous qui pardonnez toujours à ceux qui se repentent sincèrement de vous avoir offensé, accordez à tous les enfants qui se préparent à la première Communion, et qui s'unissent pour vous la demander, la grâce d'une vraie et profonde douleur de tous leurs péchés avec une extrême horreur du mal et un tendre amour pour vous, afin qu'étant purifiés de toutes souillures et revêtus d'innocence, ils vous reçoivent pour la première fois dans un cœur agréable à vos yeux.

Or, la parole de l'Evangile se vérifia pour ces préférés du Sauveur au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Leur première Communion fut bien un jour du ciel sur la terre, et leur persévérance ne s'est jamais démentie.

Je crus, en les voyant si pieux et si saintement préparés, que Notre-Seigneur avait révélé à cet enfant le secret des bonnes premières Communions, non seulement pour ma paroisse, mais pour la France et le monde entier, et sur le conseil de plusieurs illustres et vénérés prélats, j'établis l'Association qui, en moins d'un an, enrôla près de mille enfants.

Et maintenant, Messieurs, ils sont plus de dix mille, et Notre-Seigneur a dit : Si seulement deux ou trois !...

Ils sont plus de dix mille, et ce sont des enfants qui prient, c'est-à-dire, n'en soyons point jaloux, ceux que Jésus-Christ a toujours préférés.

Ils sont plus de dix mille, et ce qu'ils réclament, c'est ce que Jésus-Christ lui-même désire le plus ardemment, à savoir la pureté de leur âme.

Ils sont plus de dix mille, et leur prière monte de tous les coins de la France comme une puissance irrésistible, forçant Dieu à les confondre tous dans

les abîmes de sa tendresse et la profusion de ses grâces.

Ils sont plus de dix mille, et ils prient les uns pour les autres, et la prière des fervents vient au secours de celle des moins disposés. »

Aujourd'hui ce chiffre est décuplé.

Quelle force, et comment Dieu pourrait-il y résister ?

Ajoutez à cela la prière des Catéchistes volontaires qui récitent chaque jour une dizaine de chapelet pour leurs chers protégés.

La prière liturgique de Tierce dite à cette intention, chaque jour, par les prêtres des paroisses agrégées.

La prière liturgique par excellence, le saint sacrifice de la Messe, offert chaque jour, pour les mêmes intentions.

Comment, à la faveur de tant et si efficaces supplications, les cœurs des premiers communiants ne seraient-ils pas bien préparés ?

Quant à la préparation de l'esprit, à l'instruction religieuse, elle est puissamment aidée par les *Catéchistes volontaires*, dont je viens de prononcer le nom, lesquels s'engagent, en effet, à faire au moins une demi-heure de catéchisme par semaine aux enfants. Instruire les enfants des vérités de la religion, peut-on trouver une œuvre de zèle plus belle que celle-là ? C'est une occupation magnifique et très salutaire. C'est une splendide aumône, un acte de charité très méritoire. C'est un remède bien approprié aux besoins de notre temps, où les âmes languissent parce que le pain de la vérité leur manque. C'est un principe de bénédiction et de précieuses récompenses.

Estimons donc cette belle « Œuvre de la première Communion. » Donnons-lui notre sympathique concours.

Souvenons-nous qu'en sanctifiant l'enfance par la

bonne première Communion, nous sanctifions la vie tout entière, et nous travaillons efficacement à la régénération de la société.

Souvenons-nous que le désir le plus ardent de la sainte Eglise est que les enfants apportent au saint autel une préparation parfaite, au jour de leur première Communion [1].

Souvenons-nous que, au jugement du pape Clément XIII, « entre toutes les Œuvres nécessaires à l'Eglise, celle des Catéchismes est la première. »

Souvenons-nous que ceux qui « auront instruit leurs frères dans la science de la sagesse brilleront comme des astres lumineux dans les éternités sans fin [2]. »

Les enfants sont les délices de Dieu.

Dom Bosco.



[1] Réponse de Léon XIII au comte de Viterbe pour la reconstruction l'église de Viterbe, en souvenir de la première Communion de Sa Sainteté faite en cette église le 21 juin 1821.

[2] Dan., XII, 3.

CHAPITRE X

DE L'ŒUVRE DES TABERNACLES [1]

COMBIEN IL IMPORTE D'Y PRENDRE PART

Statuemus super nos præcepta, ut demus per annum ad opus domus Dei nostri, ad panes propositionis et ad sacrificium sempiternum.

Nous souscrirons au Seigneur et nous prendrons l'engagement de lui offrir chaque année un don généreux pour relever l'honneur de la maison sainte, glorifier le Pain sacré qu'il nous y prépare, et ne pas laisser défaillir le Sacrifice éternel.

(II Esdras, x, 32 et 33).

Nous lisons dans les annales du Tyrol qu'un pauvre village ayant bien mérité de son souverain, l'empereur d'Autriche, pour témoigner aux habitants sa reconnaissance, leur fit demander ce qui pourrait leur être agréable. Et les braves et pieux Tyroliens,

[1] L'Association de l'Œuvre des Tabernacles a été fondée à Paris, en 1846, par Mgr de la Bouillerie, alors vicaire général. Le but de cette œuvre est de venir en aide aux églises pauvres. Elle a pour ressources : 1° les cotisations des associés ; 2° les aumônes des fidèles, soit en espèces, soit en nature, telles que : argenterie et bijouterie, anciennes robes et étoffes de soie quelconques, morceaux de toile, mousseline blanche, fleurs artificielles, vases, chandeliers, enfin tous les objets pouvant servir au culte ; 3° surtout le travail des Dames qui s'occupent à confectionner le linge et les ornements, soit dans les ouvroirs où elles se réunissent, soit en leur particu-

s'oubliant eux-mêmes pour ne songer qu'à leur Dieu et à leur église, demandèrent à l'empereur qu'il voulut bien pourvoir à perpétuité à l'entretien d'une lampe devant le Tabernacle de leur modeste église. Quelle foi simple et généreuse ! Comme ces bons villageois étaient profondément pénétrés de l'esprit chrétien ! Comme ils comprenaient bien l'importance du culte extérieur et le devoir d'y concourir ! Sans le savoir, ils travaillaient à l'Œuvre des Tabernacles, dont nous allons dire la nécessité et l'excellence.

I

Certes, dirons-nous avec un célèbre prélat [1], l'Eglise n'a jamais rougi de sa pauvreté, et, si elle voyait dans tous les cœurs les vertus qui leur manquent, elle se trouverait assez riche ! Un peu de pain, un peu de vin lui suffisent pour offrir jusqu'à la fin des siècles le sacrifice le plus riche qui fut jamais. Dans des temps plus pauvres et meilleurs que les nôtres, une croix de bois, des calices de verre et des prêtres d'or lui suffisaient pour sauver le monde. Ah ! la foi était sincère alors, et la parole évangélique ne mourait pas tristement sur les lèvres des prédicateurs stériles. Les martyrs étaient là qui réveillaient dans les âmes la croyance aux mystères divins ; on était pauvre et on enrichissait le monde entier des trésors célestes.

Mais, si l'Eglise ne rougit pas de sa pauvreté, nous devons, nous chrétiens, en rougir.

lier. Le Supérieur de l'Archiconfrérie est Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Paris qui nomme un Directeur ecclésiastique. Beaucoup de diocèses sont affiliés à l'Œuvre de Paris. Mais il y en a d'autres où l'Œuvre a son autonomie et sa vie propre. *(Le Très Saint Sacrement*, 1re année, p. 708).

[1] Mgr Dupanloup, *Discours en faveur des églises pauvres de campagne.*

Rien ne peut donner une idée de l'état dans lequel se trouve l'Eucharistie en beaucoup d'églises de campagne. Que de temples en ruines et dépouillés de tout! Quel dénûment, quelle pauvreté déplorable! La lampe du Sanctuaire est éteinte en bien des endroits, faute d'une médiocre aumône avaricieusement refusée. Que de pages déchirées, flétries, lacérées dans les livres mêmes qui servent à l'autel et au saint Sacrifice, et qui devraient toujours être, sinon riches et magnifiques, décents au moins, et convenables! Dans quel état sont les prétendus ornements dont on se sert pour offrir tous les jours le saint Sacrifice de la Messe et dont les serviteurs de la maison des riches ne voudraient pas pour leurs vêtements les plus communs! Les protestants, qui ne croient pas à l'adorable Eucharistie, mais qui savent que nous y croyons, sont stupéfaits, en considérant ces autels déshonorés, ces sanctuaires abjects, ces vieilles murailles noircies ou verdâtres, ces tables de communion tombant de vétusté, ces sacristies d'une humidité malsaine, ces saints ciboires, ces calices ternis ou livides, ces ostensoirs, ces vases sacrés destinés à porter l'Extrême-Onction et le saint Viatique aux malades, d'une médiocrité révoltante! C'est là, pour le bon chrétien, une profonde et continuelle douleur, comme disait autrefois saint Paul, *continuus cordi dolor*. Et, comment en serait-il autrement? Il n'est pas nécessaire d'avoir un cœur sacerdotal, il suffit d'avoir un cœur chrétien pour être ému, pour s'écrier comme ce vaillant serviteur de Dieu : « Pourquoi suis-je né pour pleurer l'humiliation de mon peuple? [1] » quand on voit ces sanctuaires désolés, *sanctificationem desertam,* ces temples délaissés, ces autels profanés, *altare profanatum,* ces ornements usés, ces portiques délabrés, *portas exustas,*

[1] Ut quid natus sum videre contritionem populi mei. (I Mach., II, 7).

et tout ce qui sert au culte et à l'honneur de Dieu. déshonoré !

Nous ornons nos demeures, ces tentes dressées dans le désert de cette vie pour y abriter notre pèlerinage. C'est bien : il n'est pas défendu de se préparer un lieu plus ou moins agréable pour y prendre quelques heures de repos au milieu des travaux, des préoccupations et des peines qu'apporte avec lui chacun des jours de cette triste vie. Mais conviendrait-il de se bien loger, d'avoir des palais magnifiques et de laisser le Roi du ciel, qui veut bien se faire le « Dieu avec nous », habiter une maison délabrée ? On orne les berceaux des jeunes enfants ; et on a raison, car l'enfant c'est l'innocence, c'est la joie et l'espérance au sein de la famille. Mais conviendrait-il de laisser dans un froid dénûment l'autel, berceau mystique où naît chaque jour l'enfant Eucharistique ? On embellit la tombe des parents ; rien de mieux, car c'est la couche où ils attendent le réveil de la bienheureuse éternité. Mais conviendrait-il de ne rien faire pour honorer les *funérailles quotidiennes* du Sauveur (c'est ainsi que saint Ambroise appelle la Messe), et le tombeau Eucharistique, je veux dire l'autel qui, comme l'enseignent les docteurs, est à la fois la Crèche de Bethléem et le Sépulcre du Calvaire ? Notre corps lui-même. cette enveloppe grossière de notre âme, ce corps destiné à être la proie de la mort, on ne croit jamais avoir assez fait pour l'orner. On le charge de diamants, on l'enveloppe de riches étoffes, on le pare des ornements les plus précieux. Conviendrait-il de ne rien trouver à offrir pour revêtir le corps de Notre-Seigneur par des Tabernacles, des ciboires, des vases sacrés dignes de lui ? Conviendrait-il de n'avoir rien à donner afin que le célébrant, le représentant de Jésus-Christ ait pour les augustes cérémonies du culte des vêtements en rapport avec la majesté de Dieu et du peuple chrétien ?

Il suffit d'avoir un peu de cœur pour convenir qu'il

est *nécessaire* de contribuer à l'Œuvre des Tabernacles. J'ajoute que cela est extrêmement *honorable*.

II

L'Œuvre des Tabernacles est très noble dans son origine. Celle qui l'a inaugurée, c'est la très sainte Vierge qui, aux jours de sa vie mortelle, préparait à Notre-Seigneur les langes, et, plus tard, les vêtements et la robe sans couture qui couvrait son corps adorable. Celles qui ont continué cette Œuvre sainte, ce sont les pieuses femmes qui portèrent au sépulcre du divin Crucifié des aromates, pour embaumer son corps sacré qui ne devait pas tarder à se lever plein de vie.

L'Œuvre des Tabernacles est noble dans son objet. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de fournir, non pas à un homme, non pas à un ange, non pas même à l'auguste Marie, mais à Jésus-Christ lui-même, au Verbe incarné, à notre Dieu, un asile moins indigne de lui ; il s'agit de rehausser les divins mystères de sa vie et de sa mort qu'il renouvelle tous les jours au milieu de nous ; il s'agit de venir en aide par nos aumônes et par notre travail à notre Rédempteur. L'Œuvre de la Propagation de la Foi est belle : elle a pour objet de répandre dans l'univers la parole de Jésus-Christ. L'Œuvre de la Sainte-Enfance est belle : elle a pour objet de communiquer à de petits enfants abandonnés les fruits de la Passion de Jésus-Christ. L'Œuvre des Ecoles est belle : elle a pour objet de donner aux pauvres l'enseignement de Jésus-Christ. L'Œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul est belle : elle a pour objet de servir les pauvres, les amis de Jésus-Christ. L'Œuvre des Tabernacles a souci non seulement de la parole, de la grâce, des amis de Jésus-Christ, mais de *Jésus-Christ lui-même, en personne!* S'il vous avait été donné, femmes et vierges

chrétiennes [1], s'écriait un orateur catholique, de visiter l'Enfant-Dieu nouveau-né dans la Crèche de Bethléem, et s'il vous avait été permis de l'entourer de langes, ouvrages de vos mains ; si vous aviez pu travailler à ces saints vêtements qui le recouvraient pendant son séjour sur la terre ; s'il vous avait été possible, alors qu'il s'avançait vers le Golgotha, de lui présenter au passage un suaire pour essuyer sa sainte face couverte d'une sueur sanglante ; si vous aviez pu travailler à la confection de ce linceul qui enveloppa son corps sacré dans le tombeau ; avec quel amour ardent ne l'auriez-vous pas fait ? Mais le Seigneur n'est-il pas aujourd'hui dans la Crèche, sur nos autels ? Aujourd'hui encore le linceul ne recouvre-t-il pas son Corps sacré dans le Tabernacle ? Maintenant encore ne passe-t-il pas à côté de nous faisant le bien et bénissant son peuple, dans les processions ? O vous qui ne recevez pas même un parent ou un ami, sans orner avec une activité louable la maison et les appartements où votre hôte séjournera, je vous le demande, est-il convenable d'exclure Dieu de cette générosité, Dieu qui, dans son amour infini, a voulu demeurer dans nos temples depuis tant de siècles, Dieu qui ne dédaigne pas de reposer sur notre langue quand nous avons le bonheur de communier ?

Se peut-il une Œuvre plus digne, plus magnifique, plus honorable ? Qu'elle nous soit donc particulièrement chère, d'autant plus qu'elle nous procurera de grands avantages. Elle répare les fautes de vanité ; elle préserve de l'oisiveté et du *temps long ;* elle nous prépare un excellent jugement. C'est Notre-Seigneur qui l'a dit : *Ce que vous faites au dernier de vos frères, c'est à moi-même que vous le faites. Celui qui donnera à un pauvre, ne serait-ce qu'un verre d'eau*

[1] Le chanoine Himioben, à la réunion générale des Associations catholiques d'Allemagne, tenue à Cologne en 1858.

froide, ne perdra pas sa récompense![1] Mais venir en aide à Jésus-Christ lui-même, n'est-ce pas un acte plus excellent que de secourir seulement son image? Si notre Sauveur doit avoir, au dernier jour, des paroles si flatteuses pour les personnes généreuses qui auront pratiqué la charité à l'égard des indigents, que ne dira-t-il pas à ceux qui, à la lettre, l'auront *revêtu* et lui auront *donné l'hospitalité?* Donc, ayons à cœur la beauté des églises et l'éclat du culte extérieur, *Domine, dilexi decorem domus tuæ!*

Un jour une pauvre femme vint apporter cent francs à Monseigneur Mermillod en lui disant : « C'est là le fruit de mes économies; je les gardais pour me faire enterrer et faire dire quelques Messes pour mon âme. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous les donner. On fera de mon corps ce que l'on voudra après ma mort. Quant aux prières... eh bien! LES PIERRES DE VOTRE ÉGLISE PRIERONT TOUJOURS POUR MOI! »



[1] Matth., x, 42.

CHAPITRE XI

L'ŒUVRE DES LAMPES DU SAINT-SACREMENT [1]

LES BELLES SIGNIFICATIONS DE LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Ignis autem in altari semper ardebit... ignis est iste perpetuus qui nunquam deficiet in altari.

Il y aura toujours du feu sur l'autel ; c'est le feu perpétuel qui ne devra jamais s'éteindre sur l'autel.

(Lév., VI, 12 et 13).

Nous lisons dans les Livres saints que Dieu dit à Moïse d'ordonner aux enfants d'Israël de lui apporter de l'huile d'olive très pure, afin d'allumer sept lampes devant le Tabernacle où la manne était renfermée dans un vase d'or, avec obligation pour le grand-

[1] Le Rituel romain ordonne qu'il y ait au moins une lampe allumée, le jour et la nuit, devant la très sainte Eucharistie : *Lampades coram eo plures, vel saltem una, die nocteque, colluceat.* La lampe doit être alimentée avec de l'huile d'olive, ou tout au moins avec de l'huile extraite de végétaux. « Pas de lampe, pas de Réserve » : telle est la règle de l'Eglise. Comme sur notre terre de France il y a des églises assez pauvres pour ne pouvoir remplir cette prescription liturgique, une association s'est formée à cette fin de fournir aux églises pauvres des lampes et de l'huile. L'initiative de cette belle Œuvre a été prise par une pieuse dame de Paris. Au bas d'une supplique présentée au Pape Pie IX pour lui demander sa bénédiction apostolique, Sa Sainteté a daigné écrire de sa propre main : Que Dieu bénisse cette Œuvre, car elle est très importante : *Benedicat Deus opus quod in precibus exponitur, quia valde desiderabile est.*

prêtre Aaron et tous ses successeurs dans le sacerdoce d'entretenir jour et nuit ces lampes toujours allumées. D'autre part, saint Jean nous raconte dans l'Apocalypse que, dans la sublime et ineffable vision dont il fut honoré, il contempla l'Agneau immolé environné de sept chandeliers portant sept lampes ardentes. L'Eglise militante, dont l'Eglise mosaïque n'était que la figure, possède à l'autel, voilé sous les espèces eucharistiques, ce Christ que les Bienheureux contemplent à découvert dans le ciel, et dont la manne n'était que le symbole. Quoi d'étonnant si la Mère de nos âmes, instruite par l'Esprit-Saint, pour ne point rester en retard sur la Synagogue et pour imiter la céleste Jérusalem, ait prescrit de la manière la plus formelle qu'il y eût toujours une lampe allumée, partout où est gardée la sainte Réserve. Pour notre édification, étudions les belles leçons que nous donne la lampe du sanctuaire par rapport à *Jésus-Christ* et par rapport à *nous-mêmes*.

I

I. La lampe du sanctuaire figure Jésus-Christ. La lumière, voilà le pur et éclatant symbole de Notre-Seigneur qui est la splendeur du Père éternel, la lumière incréée procédant du Père des lumières. Bien avant qu'il paraisse sur la terre, le Sauveur est désigné par les prophètes sous la figure de la lumière. *Je romprai le silence en faveur de Sion*, dit Isaïe, *et je ne cesserai de prier pour Jérusalem, jusqu'à ce que le Juste qu'elle attend paraisse comme une éblouissante lumière et que son Sauveur brille comme une lampe allumée*[1]. Et ailleurs : *Lève-toi et sois brillante de clarté, Jérusalem, parce que le Seigneur qui*

[1] Is., LXII, 1.

est la lumière est venu et que sa gloire s'est levée sur toi[1]. Et saint Jean, au début de son Evangile, parlant du Verbe éternel, dit : *Il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde*[2]. Le vieillard Siméon le salue comme *la lumière qui doit dissiper les ténèbres des nations*[3]. Notre-Seigneur s'appelle lui-même « lumière » : *Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde*[4]. Et le dernier des prophètes, l'Apôtre de la charité, nous déclare que c'est l'*Agneau immolé qui est la lumière éclatante de l'éternelle Jérusalem*[5].

II. La lampe du sanctuaire nous désigne donc la personne de Notre-Seigneur ; en second lieu elle nous redit sa suprême excellence. Il est certain qu'on portait autrefois devant les empereurs, les rois et les hauts personnages, des flambeaux pour reconnaître leur majesté. Pour ne citer qu'un passage emprunté à nos saintes Lettres, nous lisons au livre de Judith : *Tout le pays fut saisi d'une telle frayeur, que les princes et les personnes les plus considérables des villes allaient au-devant d'Holopherne et le recevaient avec des couronnes et des lampes*[6]. Les habitants voulaient ainsi rendre hommage à la dignité royale de Nabuchodonosor représenté par Holopherne, général de son armée. Or, l'Eglise fait brûler une lampe devant le Saint-Sacrement pour reconnaître la dignité souveraine de Notre-Seigneur. Elle veut que nous nous disions en la voyant : LA, AU TABERNACLE, RÉSIDE LE ROI DES ROIS, LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS !

III. Nouvelle leçon de la lampe du sanctuaire : elle me redit dans le langage le plus suave les trois grandes qualités de mon Sauveur. L'éclat de la

[1] Is., LX, 1.
[2] Joan., I, 9.
[3] Luc, II, 32.
[4] Joan., IX, 5.
[5] Apoc., XXI, 23.
[6] Judith., III, 9 et 10.

flamme m'indique que Jésus-Christ est la vérité suprême ; qu'il est venu sur la terre pour chasser de nos esprits les ténèbres de l'ignorance, nous révéler les mystères de la foi, et nous apprendre, de la manière la plus nette et la plus claire, ce que nous devons croire sur notre origine, nos devoirs et notre destinée. La chaleur de la flamme me dit que Dieu est charité, qu'il est venu apporter sur la terre le feu du saint amour et que son désir le plus cher est qu'il brûle dans tous les cœurs, que Jésus-Christ ne s'est fait homme, n'a vécu, n'a prêché, n'a institué son Eglise, ses Sacrements et en particulier la divine Eucharistie, n'a subi les horreurs de sa Passion, que parce qu'il nous a aimés. — Enfin, quand je considère l'huile qui alimente la lampe du sanctuaire, l'huile, matière douce et onctueuse, j'entends une voix qui murmure doucement : « Voilà que votre Roi vient à vous plein de douceur. On n'entendra pas sa voix sur les places publiques, il ne brisera pas le roseau à demi-rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore.» J'entends mon Sauveur lui-même : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur... Venez tous à moi vous qui souffrez et n'en pouvez plus et je vous soulagerai, car mon joug est doux et mon fardeau est léger ! »

Elles sont donc belles et glorieuses pour Notre-Seigneur les leçons de la lampe du sanctuaire ! Aussi l'a-t-il pour agréable, et il lui plaît en certaines circonstances de lui donner une vertu miraculeuse. « Ah ! venez donc dans le temple du Seigneur, s'écrie saint Jean Chrysostome ; c'est ici la maison même de Dieu. Là, nous possédons de grandes richesses ; là, repose toute notre espérance ; là, est la Table divine du Seigneur ; *là, brûlent ces lampes mystérieuses qui sont une source intarissable de miracles. Combien de malades ont été subitement guéris après s'être oints avec foi de l'huile sainte de la lampe du sanctuaire !* »

II

Non moins instructives sont les significations de cette lampe sacrée par rapport à nous. Cette modeste lumière qui scintille dans le silence et la religieuse obscurité de nos églises ne nous prêche-t-elle pas l'humilité, qui nous fait fuir le monde et nous rend bienheureux de nous consumer à la gloire de Dieu, connus de lui seul ? Ne vous invite-t-elle pas à dire : *O Seigneur, que vos tabernacles sont aimés ! J'ai choisi de vivre petit et abject dans la maison de Dieu, plutôt que d'habiter sous les tentes des pécheurs !*[1] — Et puis la petite lampe qui brûle nuit et jour devant l'adorable Eucharistie ne nous exhorte-t-elle pas doucement à venir nous prosterner souvent au pied des autels ? Hélas ! nous ne pouvons pas vivre constamment avec Jésus-Christ, comme les Bienheureux qui sans cesse voient sa face dans le ciel et l'adorent. Du moins, consolons-nous en pensant que la lampe du sanctuaire, qui nous représente, veille sans cesse en notre nom, comme un symbole de notre fidélité. — Et cette lumière qui brille, et cette flamme qui brûle, ne nous enseignent-elles pas les deux dispositions qui doivent nous animer à l'égard de la sainte Eucharistie, surtout quand nous la visitons, surtout quand nous assistons à la Messe, surtout quand nous devons communier ? Ne nous disent-elles pas que nos esprits doivent être tout illuminés des clartés de la foi ; que nous devons croire, mais bien fermement, que Notre-Seigneur est là sous les espèces sacramentelles aussi véritablement que dans le ciel ; qu'il nous voit, qu'il nous veut du bien ; que nous devons, plus que nous ne saurions le dire, lui rendre tous les hommages dont nous sommes capables ? Ne nous avertissent-elles pas que nos

[1] Ps. LXXXIII, 11.

cœurs doivent être tout brûlants des flammes de la charité ; qu'il n'y a qu'une manière de répondre à l'amour infini de Notre-Seigneur, c'est de l'aimer, c'est de nous consumer en son honneur, de lui dévouer notre corps, notre âme, notre temps, nos biens, en un mot tout ce que nous sommes ?

Oh ! comme les saints comprenaient bien ces leçons ! Aussi, comme ils aimaient la lampe du sanctuaire, comme ils étaient zélés pour son entretien ! M. Olier, pour ne citer que lui, ne pouvant se consumer continuellement, en face de Notre-Seigneur, dans les flammes de l'amour divin, à cause de ses occupations extérieures, faisait brûler constamment aux côtés de l'autel deux cierges pour le représenter ; et, dans une exhortation qu'il fit un jour aux Dames de la paroisse de Saint-Sulpice, il leur dit que, puisqu'il y avait sept lampes allumées devant l'arche d'alliance et sept esprits devant le trône de Dieu, il serait à souhaiter qu'il y eût aussi sept lampes devant le trône qu'il s'était choisi dans l'église de Saint-Sulpice. A peine l'exhortation fût-elle terminée que les Dames se réunirent et il fut arrêté que sept lampes brûleraient jour et nuit en présence du Tabernacle de Jésus-Christ.

Entrons dans les sentiments des saints. Comprenons bien les leçons de la chère lampe du sanctuaire. Si nous le pouvons, soyons heureux de contribuer à son entretien. Ce sera un supplément à notre amour, une bénédiction même temporelle pour nos familles. Si la lampe ne brûlait pas devant le Tabernacle de notre paroisse, unissons-nous aux âmes pieuses ; faisons un petit sacrifice qui plaira infiniment à Notre-Seigneur. Achetons une lampe et une belle lampe : c'est un des symboles les plus touchants du culte extérieur ; qu'elle soit bien suspendue en face du Tabernacle, et non cachée dans un angle quelconque, de manière qu'elle soit aperçue de tous !

Que je voudrais participer à la nature de l'huile, pour pouvoir toujours me consumer devant le Saint-Sacrement.

M. Olier.



CHAPITRE XII

L'ŒUVRE DU SAINT VIATIQUE [1]

NOS DEVOIRS A L'ÉGARD DU SAINT VIATIQUE

Benedictus qui venit in nomine Domini !

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

(Matth., xxi, 9).

Par ordre de Jésus-Christ, selon de graves auteurs, par ordre de l'Eglise, selon tous les docteurs, il y a obligation stricte de communier pour tous ceux qui sont atteints d'une maladie mortelle ou qui sont sur le point de subir une opération dangereuse [2] ; en sorte que celui qui négligerait volontairement d'accomplir cet important précepte pécherait grièvement. Ce n'est pas de cette obligation que nous parlerons ; nous nous entretiendrons des devoirs que nous avons à

[1] L'Archiconfrérie du saint Viatique, canoniquement établie dans l'insigne basilique de Saint-Pierre de Saintes, au diocèse de La Rochelle, se propose une triple fin : la première a trait à la personne de Notre-Seigneur : c'est d'honorer le Sacrement d'amour, soit dans les rues de nos cités et de nos bourgades, soit dans les maisons des pauvres : la seconde se rapporte aux malades que les associés édifient, aident et consolent ; la troisième, éminemment opportune dans les circonstances présentes, combat, par l'exercice du zèle et de la charité chrétienne, les tentatives impies des solidaires près des mourants.

[2] Card. Gousset, *Theol. mor.*, I, p. 241.

remplir quand on porte le saint Viatique aux malades. Ils sont de deux sortes : les uns regardent le *prochain ;* les autres, *Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.*

I

Jamais il n'y a pour un chrétien une nécessité plus pressante de communier qu'à l'article de la mort. Le démon, alors, est si acharné, les tentations si violentes, la pensée du jugement si terrible !

Que fait donc, par rapport au saint Viatique, le bon chrétien qui a souci du *Mandavit unicuique de proximo suo ?*[1] Premièrement et avant tout, il prie, il fait de pieuses violences au ciel pour que dans sa famille, dans sa paroisse, dans la sainte Eglise, il ne meure aucun chrétien sans recevoir les secours de la religion, surtout la sainte Communion. C'est une de ses dévotions les plus chères.

Ce n'est pas assez : il agit. Il s'ingénie à découvrir ceux qui sont dangereusement malades pour en avertir le prêtre. Lui-même s'efforce de les préparer à la visite du ministre de Dieu, en adaptant ses efforts à la situation des infirmes. Il en est qui sont pauvres, délaissés ; ceux-là il les visite, il les console, il leur vient en aide, il les instruit, il leur rappelle leurs devoirs et la miséricordieuse patience de Notre-Seigneur, qui, de son Tabernacle, les attend depuis si longtemps et soupire après le moment où on lui dira : *Celui que vous aimez, Seigneur, est malade*[2], pour aller le soulager. — Il est d'autres malades, surtout parmi les riches, dont l'entourage est rempli d'une cruelle pitié et qu'on laisse s'endormir dans la mort, parce que, par la crainte la plus insensée et la moins

[1] Dieu nous a chargés mutuellement les uns des autres. (Eccli., XVII, 12).

[2] Joan., XI, 3.

fondée en raison, on a eu peur de hâter leur dernier moment en leur parlant du prêtre et des sacrements. Non ! l'Extrême-Onction et le saint Viatique ne font pas mourir ! « C'est une chose étrange, dit le savant médecin Descuret, dans son ouvrage intitulé : *La médecine des passions*, que si peu de médecins emploient la religion comme auxiliaire dans le traitement des malades. Et cependant, quand on connaît l'immense influence du moral sur le physique, il est facile d'entrevoir de quelles ressources doit être cette vraie médecine de l'âme, principalement dans beaucoup d'affections nerveuses qui résistent aux moyens thérapeutiques ordinaires. » Non ! les derniers sacrements ne tuent pas ! Notre-Seigneur les a établis, en partie, pour soulager le corps, et rendre, en certaines circonstances, la santé. Non ! les derniers sacrements ne sont pas si terribles à ceux qui sont étendus sur leur lit de douleur ! Il les consolent, au contraire, les rassurent, leur donnent la paix en étouffant le remords. Le zélé chrétien sait tout cela et le dit dans l'occasion. — Enfin, s'il s'agit d'un malade qui est guetté par la secte infâme des solidaires, par ces hommes qui se font un métier de la *chasse au cadavre*, oh ! alors que de sollicitudes dans le bon catholique, que de prières pour arracher l'âme, qu'on veut perdre, aux rets de Satan !

Qu'elle est touchante et instructive la Communion en viatique de saint Jérôme, le grand Docteur de l'Eglise !

Durant sa vie, il avait une crainte extrême de la mort et des jugements de Dieu. Il croyait parfois entendre la fatale trompette du jugement, et alors, hors de lui-même, il courait de toutes ses forces à travers le désert, il allait se cacher dans les antres et les cavernes en criant : « Grâce, grâce, Seigneur ! » Quand il fut près de mourir, il habitait, non loin de la grotte de Bethléem où Jésus est né, un monastère qu'il avait fondé. Ses frères l'entouraient, pleins de

recueillement, de tendresse et de compassion. Le grand athlète de la pénitence demanda à recevoir le corps de Jésus-Christ. Proche de la mort, il ne la redoutait plus, et il voyait dans son Dieu moins un juge qu'un Père. « Ah ! dit-il, Dieu va venir me visiter. Pourrais-je assez m'abaisser vers lui ? Je ne mérite pas d'être couché sur la paille, puisqu'elle a servi à reposer les membres du Sauveur ! » Il pria ses frères de jeter de la cendre sur la terre et de le coucher par dessus. « Car je veux mourir comme il convient à un pécheur et à un pénitent. » On exauça ses vœux, et l'on étendit sur la cendre ses membres fatigués. Et pendant que le prêtre allait chercher le Viatique, il s'élançait au-devant de Jésus par les soupirs de son âme. Quand Jésus-Christ apparut, il se leva, soutenu par ses religieux, se mit à genoux, et, versant des larmes abondantes, il s'écria : « *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je ne suis pas digne ! » Et, après avoir reçu son Sauveur, il dit le cantique de Siméon : « *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur ! » Alors on entendit les anges qui invitaient son âme à voler au ciel : « Viens, mon bien-aimé, recevoir ta récompense pour les travaux que tu as généreusement entrepris pour moi. » Il répondit : « *Ecce ad te venio, pie Jesu, suscipe animam meam quam tuo sanguine redemisti*. Je viens, ô Jésus, recevez mon âme que vous avez rachetée par votre sang ! » Et il expira dans le baiser du Seigneur.

Quelle joie, quelle humilité, quelle confiance, quel amour !

Voilà les dispositions qui doivent animer les fidèles quand ils reçoivent Notre-Seigneur Jésus-Christ à leurs derniers moments. Voilà les sentiments qu'il nous faut exciter dans le cœur de nos frères, quand ils sont sur le point de paraître devant Dieu. Il ne suffit pas en effet de leur procurer la faveur de la réception du corps sacré de Jésus. Si nous sommes

de vrais zélateurs de l'Œuvre du saint Viatique, si seulement nous avons l'esprit de cette Association, qui est un esprit de charité (esprit qui doit animer tous les chrétiens dignes de ce nom), il faut que nous les aidions à recevoir le Viatique saintement, fructueusement, par nos bonnes exhortations, ou du moins par nos ferventes prières.

Ah ! l'humilité et la pureté, qu'elles sont nécessaires à ce moment solennel ! Qui est-ce qui s'avance vers cette maison de douleur ? C'est le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu lui-même, l'infiniment puissant, l'infiniment grand, l'infiniment saint ! Mais surtout la confiance et l'amour doivent remplir le cœur du malade. Celui qui vient le visiter, c'est l'infiniment bon, l'infiniment miséricordieux, le distributeur de toutes les grâces, le consolateur de toutes les douleurs, c'est Celui qui autrefois guérissait les malades, Celui qui montrait tant de tendresse aux affligés, Celui qui faisait aux malheureux cette suave invitation : « Vous tous qui êtes dans la peine, venez à moi et je vous délivrerai ! » Son cœur si bon ne regarde ni à la faiblesse, ni à l'infirmité, ni à l'anéantissement de celui qui l'appelle, ni peut-être à ses tristes égarements et à ses ingratitudes passées, ni à la pauvreté et au délabrement de la maison où il est porté. Il aime d'un amour spécial les pécheurs, les faibles, les malades, les indigents. Il a été la joie de leur enfance [1], il veut être le soutien de leur vieillesse [2] ; il veut les secourir dans leur corps et dans leur âme [3].

Prions donc, et avec ferveur, pour les malades à qui l'on porte le saint Viatique, afin qu'ils soient remplis surabondamment de respect, de confiance et d'amour. Si nous le pouvons, prions dans la chambre

[1] Deum qui lætificat juventutem meam. (Ps. XLII, 4).
[2] Ne projicias me in tempore senectutis. (Ps. LXX, 9).
[3] Cibum nutrientem ad immortalitatem et vitam æternam ; cibum qui corpus alat et vivificet, morbos sanet. (S. Chrys.).

même où le Sauveur leur est donné, prosternés aux pieds de Jésus : notre prière en sera plus efficace. Et si notre présence physique est impossible, soyons présents de cœur : que ce soit là une de nos œuvres de zèle les plus chères ! Prions avec le prêtre et comme le prêtre ! Demandons les grâces spéciales qu'il implore, au nom de l'Eglise, en cette touchante cérémonie. Demandons pour le malade la paix : la paix de l'esprit et du cœur, la paix avec Dieu et les hommes, la paix avec le ciel et la terre, la paix avec la conscience, *Pax huic domui !* Demandons une plus parfaite purification de l'âme par la récitation du *Confiteor,* qui est un très précieux et très efficace sacramental ! Demandons que le cœur du cher infirme, l'objet de la miséricorde du Sauveur, s'ouvre largement à la dévote humilité et à la sainte confiance, à l'audition des paroles du Précurseur et du Centurion : « Voici l'Agneau, voici celui qui efface les péchés du monde ! Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez à moi, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie, *Ecce Agnus Dei... Domine, non sum dignus !* » Demandons que le corps de Jésus-Christ soit, pour celui qui semble sur le point de quitter la terre, une céleste nourriture qui le réconforte, le protège, le défende contre les efforts de l'ennemi et le conduise aux ineffables félicités du Paradis : « *Accipe Viaticum corporis Domini nostri Jesu Christi qui te custodiat ab hoste maligno et perducat ad vitam æternam !* » Demandons que cette Communion soit pour le corps et l'âme un remède dont les effets se fassent sentir jusque dans l'éternité, « *tam corpori quam animæ prosit ad remedium sempiternum.* »

Et ainsi nous coopérerons à la suprême sanctification de nos frères ; ainsi nous travaillerons efficacement à les faire entrer dans les sentiments des vrais enfants de Dieu ; ainsi nous contribuerons à leur procurer une sainte et heureuse mort ; ainsi nous exer-

cerons à leur égard l'office de la plus excellente charité, au moment le plus décisif de leur existence, *momentum a quo pendet æternitas!*

Voilà nos obligations à l'égard du saint Viatique par rapport à notre prochain ; voyons maintenant nos devoirs envers Dieu lui-même.

II

Le saint Viatique, quand on le porte aux malades, doit être l'objet de nos plus profonds hommages. Selon la parole des Livres saints, partout où se trouve le Corps sacramentel, les aigles, c'est-à-dire les vrais fidèles, doivent se rassembler. L'Eglise nous indique bien ce que nous avons à faire, par la pompe dont elle exige que le saint Viatique soit entouré ! Elle veut que le prêtre soit revêtu des insignes sacrés, que la lumière symbolique précède le cortège, que le dais se déploie au-dessus du ministre de Dieu, comme une tente, que la clochette se fasse entendre, que des prières soient récitées à haute voix, enfin elle prescrit tout un cérémonial qui proclame la royauté de la divinité de Jésus-Christ.

Que devons-nous donc faire ? Consultons notre foi et nous agirons bien.

D'abord, quand passe le Saint-Sacrement, nous devons le saluer très respectueusement. On salue un supérieur : Jésus n'est-il pas « le Roi des rois et le Maître des dominateurs ? »

Ce n'est pas assez : nous devons nous prosterner humblement. Il faut que par là nous marquions la différence qu'il y a entre le passage d'un simple mortel et le passage d'un Dieu. Je ne crois pas que l'on puisse être sérieusement chrétien et passer à côté d'un cortège qui accompagne le Viatique en se contentant de se découvrir, comme on le fait devant la croix qui précède les convois funèbres. Ce n'était

pas ainsi qu'agissait le roi Henri IV. Passant un jour dans une rue assez près du Louvre, il rencontra un prêtre qui portait le Saint-Sacrement ; il se mit aussitôt à genoux et l'adora fort respectueusement. Le duc de Sully, protestant, qui l'accompagnait, lui dit alors : « Sire, est-il possible que vous croyiez à cela ? » — « Oui ! vive Dieu ! j'y crois ; et il faut être fou pour n'y pas croire ; je voudrais qu'il m'en eût coûté un doigt de la main et que vous y crussiez comme moi ! »

Se mettre à genoux, ce n'est point encore assez ; si nous le pouvons, il faut nous joindre au cortège de Notre-Seigneur, pour le rendre plus digne de son auguste Majesté. Certes, les rois de la terre, quand ils se montrent solennellement à leurs sujets, ne s'avancent-ils pas escortés d'une suite nombreuse et respectueuse. Jésus-Christ est-il moins qu'un roi de la terre ? Autrefois, comme cette vérité très simple était bien comprise ! A quelque heure du jour et de la nuit que Notre-Seigneur sortît de son Tabernacle pour se rendre au chevet des infirmes, de nombreux et fervents adorateurs s'empressaient de lui faire une cour d'honneur. En Espagne, quand un régiment rencontre le saint Viatique, on incline le drapeau sur le passage de l'Eucharistie ; si la voiture d'un grand et du souverain lui-même vient à passer, il est d'usage que le grand ou le souverain descende, et suive à pieds le Saint-Sacrement, que le prêtre porte dans l'équipage à sa destination.

En France, les règlements militaires étaient très explicites sur les honneurs à rendre à l'Eucharistie. Dans les paroisses où il y avait garnison, si le Saint-Sacrement passait devant le poste, on présentait les armes, et deux soldats se détachaient pour accompagner Notre-Seigneur. Napoléon, venant d'Austerlitz et d'Iéna, voulut que ses guerriers présentassent au Très Saint Sacrement leurs armes glorieuses, et que, après avoir flotté sur les remparts de toutes les capi-

tales de l'Europe, le drapeau de la France s'inclinât devant le Dieu de l'Eucharistie, devant le Dieu qu'adore l'univers entier. C'est là une tradition de la France fidèle, de la France de Charlemagne et de saint Louis. Soyons, nous aussi, les vrais enfants de la France catholique ! Quand on porte le Viatique, foulons généreusement aux pieds le respect humain ; marchons le front haut, à la suite de notre Roi ; ne nous contentons pas de lui offrir nos hommages dans le secret du sanctuaire, mais affirmons notre foi et notre amour à la face de tous, dans les rues et sur les places publiques !

Il faut l'avouer, ces nobles devoirs sont loin d'être universellement observés. Dans les temps malheureux où nous vivons, combien le respect est devenu rare, comme l'amour s'est attiédi pour le Dieu du saint Viatique. Ames chrétiennes, écoutez comme un pieux ministre du Seigneur, qui en a été trop souvent le témoin attristé, nous fait la peinture de la coupable négligence des catholiques sur le point qui nous occupe. Hélas ! ses doléances ne sont que trop justifiées et trop générales !

S'il est, dit-il, un des mystères de notre sainte religion qui soit presque entièrement privé d'adorations et d'hommages, c'est assurément celui où le divin Maître vient à notre dernière heure nous prouver son amour plus fort que la mort, en nous faisant franchir avec lui le terrible passage du temps à l'éternité.

Suivez ce prêtre qui porte Dieu au mourant à travers les rues de nos villes et de nos bourgs comme à travers les montagnes et les vallées.

C'est le passage du Maître, *transitus Domini*. Le Créateur va visiter sa créature. Appelé par le malade, il a répondu comme autrefois : « J'irai et je le guérirai. » Et il va pour le guérir en son corps, si cela est le dessein de la Providence, mais en tout cas en son âme.

Une clochette, timidement agitée par la main d'un enfant, essaie de réveiller la foi. « A genoux, dit-elle, adorez et priez, le Seigneur passe ! »

Hélas ! cet appel ne rencontre partout que de faibles échos ; le respect humain retient les uns, l'indifférence les autres, tandis que l'impiété met au front du méchant des airs de mépris et de bravade. C'est à peine si quelques âmes se décident à courber la tête et à fléchir le genou, au passage de leur Seigneur et Roi.

Quand les rois de la terre font à leurs sujets l'honneur de leur visite, tous s'ébranlent et se précipitent pour allonger et élargir les lignes de leur escorte ; mais quand notre Père du ciel porte à l'un de ses enfants son amour et ses bienfaits, tous semblent s'éloigner et s'enfuir pour faire autour de lui le désert et la solitude. C'est ainsi qu'il vient dans le monde qu'il a fait et le monde ne le connaît pas ; il entre dans ses propriétés et les siens ne le reçoivent pas. Hélas ! quelle aveugle ingratitude !

Combien de fois nous avons eu le cœur pris de tristesse en voyant les hommes refuser au saint Viatique le plus petit témoignage de respect et de vénération !

Mais si, de la rue où passe le Seigneur au milieu de l'indifférence, nous entrons dans la demeure où il va se donner au mourant, le spectacle est plus triste encore : pas ou presque pas de préparatifs dans la chambre et sur le lit du malade ; çà et là, à droite et à gauche, mille objets divers laissés en désordre.

Quand Dieu arrive, on ne sait où le placer : à peine a-t-on songé, je ne dirai pas à lui préparer, mais à lui réserver un coin où il puisse se reposer. Le linge propre, l'eau bénite, les cierges, le crucifix, tout manque quelquefois, jusqu'au verre d'eau nécessaire pour l'ablution des mains du prêtre. Encore si les adorateurs suppléaient par leur nombre à ce dénûment au milieu duquel on reçoit le Seigneur ; mais

non, les étrangers qui ont daigné se déranger pour saluer leur Dieu sont restés au dehors, et, dans la famille, à part quelques rares exceptions, les uns vaquent à leurs affaires, les autres se mettent à l'écart pour donner libre cours à leur douleur, et d'autres se persuadent que les convenances leur défendent d'être présents à la cérémonie des derniers sacrements administrés à l'un des leurs.

De cette sorte, Dieu reste seul, n'ayant pour toute escorte que le prêtre, le servant, le malade et son gardien.

Pauvre Jésus-Christ, pauvre Jésus-Christ ! s'écriait saint Alphonse de Liguori. Pauvre Jésus-Christ, répéterons-nous après lui, qu'il est peu aimé, qu'il est mal honoré !! A vous, âmes chrétiennes, de réparer ces oublis, ces froideurs, cette indifférence, ces outrages, par un redoublement de dévotion pour glorifier Notre-Seigneur dans le saint Viatique. Quand il quitte le saint Temple pour aller, dans sa demeure, visiter et consoler un de ses enfants qui ne peut plus venir à lui, faisons-lui un cortège empressé ! Soyons autour de lui une cour d'anges adorateurs, tout remplis de recueillement, d'admiration, de reconnaissance et de charité !

Au reste, en agissant ainsi, nous travaillerons à nos propres intérêts. Outre le bénéfice des indulgences, nous acquerrons les plus beaux mérites : mérites de foi en professant publiquement notre croyance ; mérites de charité envers Dieu que nous honorerons ostensiblement ; mérites de charité à l'égard du prochain en faveur de qui nous implorerons le Dieu de toute consolation ; mérites de charité à l'égard de la sainte Eglise que nous édifierons. « Au milieu d'une société qui conserve encore plus d'éléments catholiques qu'on ne le pense, dit Dom Guéranger, notre zèle à confesser et à pratiquer les devoirs de la milice chrétienne ne demeurera pas sans résultat. » De plus, nous nous préparerons une

bonne mort et un excellent jugement. Le Seigneur nous témoignera sa reconnaissance en veillant à ce que nous recevions très bien les derniers Sacrements, et en nous ouvrant les portes du ciel. Car Notre-Seigneur l'a dit : *Celui qui me glorificra devant les hommes, moi aussi je le glorifierai devant mon Père*[1].

Je défie quelqu'un de me trouver contre la mort un gage plus rassurant que la divine Eucharistie.

P. Hermann.



[1] Math., x, 32.

CHAPITRE XIII

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION DU TRÈS SAINT SACREMENT

L'ŒUVRE DE L'EXPOSITION : LA GRANDE GRACE DE NOTRE ÉPOQUE

Si exaltatus fuero a terrâ, omnia traham ad meipsum.

Quand je serai élevé de terre j'attirerai tout à moi.

(Joan., xii, 32).

Ces paroles que Notre-Seigneur disait de son exaltation sur le bois de la Croix, peuvent très bien s'appliquer à son exaltation sur le trône de l'Exposition. Quand il fut élevé sur le gibet d'ignominie, Jésus a attiré à lui l'univers entier. Malgré le scandale de sa Croix, les peuples ont laissé leurs erreurs pour aller se jeter dans ses bras. Aujourd'hui, élevé au-dessus des saints autels, dans les splendeurs de l'Exposition, il attire tout à lui : il attire nos *esprits*, il attire nos *cœurs*, il *nous* attire *tout entiers*. Convainquons-nous de cette vérité, et persuadons-nous que l'Exposition du Très Saint Sacrement est une des plus grandes grâces que Dieu puisse faire à

notre époque, et un très efficace moyen de salut qu'il nous offre dans une nouvelle effusion de sa tendresse et un suprême effort de son amour[1].

I

Notre-Seigneur Jésus-Christ exposé dans son Sacrement attire à lui nos esprits, en réveillant la *foi* dans les cœurs où elle sommeille, et en la développant dans ceux où elle est vive et forte.

Rien de plus efficace pour nous rappeler puissamment quelle est la Majesté présente dans l'Eucharistie, que l'appareil extraordinaire de l'Exposition.

L'Eglise a prescrit pour Rome un minutieux cérémonial, par l'organe du pape Clément XI, pour tout ce qui concerne le culte et le service du Roi-Exposé. On y voit que l'Exposition de l'auguste Sacrement ne doit se faire qu'au maître-autel, c'est-à-dire à l'endroit le plus apparent du temple. Sur l'autel, il faut élever un trône, et au-dessus du trône étendre un baldaquin de soie blanche. Afin que tous les regards se fixent sans distraction sur la divine Hostie, défense est faite de laisser sur l'autel de l'Exposition aucune relique, aucun tableau ; on ne fera aucune fonction qui n'ait un caractère direct avec le Saint-Sacrement ; ni sacrements, ni Messes même, si ce n'est celle qui clôt l'Exposition : rien que l'Eucharistie à contempler et à adorer ! Jésus sortira du Tabernacle au milieu des chants les plus solennels ; l'encens formera sous ses pieds un char de nuée, qui rappellera cette nuée lumineuse sur laquelle il s'éleva dans les cieux ; il y aura continuellement en adoration, un ou deux prêtres en *cotta* ou en surplis, et, à leur défaut, des clercs ou des fidèles en

[1] V. les articles publiés sur ce sujet par le P. Tesnière dans la 1re année du *Très Saint Sacrement*. Nous n'avons guère fait dans ce chapitre que résumer ce remarquable travail.

nombre suffisant. Le luminaire sera abondant et perpétuel, la nuit comme le jour. Il sera bon que tout le temple soit tendu de tapisseries ; les autels latéraux seront aussi illuminés ; la porte d'entrée sera surmontée d'un écusson et décorée de draperies ; la rue sera jonchée de buis et recouverte de sable fin. Le culte sera plus majestueux ; les laïques n'entreront pas dans le sanctuaire, et les clercs n'y pénétreront que revêtus du surplis ; ils feront en entrant et en sortant la prostration à deux genoux ; ils ne se couvriront pas en présence du Très Saint Sacrement et on gardera le plus religieux silence [1].

A quoi tendent toutes ces prescriptions, sinon à manifester de la manière la plus évidente les grandeurs de Jésus-Christ, à parler aux yeux, à frapper les regards les moins attentifs et à exalter la Présence Réelle dans un langage accessible même aux plus ignorants ?

Certes, nous ne pouvons croire qu'un homme, qui n'est pas de parti pris incrédule, s'il entre dans les sanctuaires de l'Exposition, s'il contemple quelques instants ces spectacles majestueux, ne se sente ému et ne demande au moins : « Qui est là ? Pourquoi cette pompe ? » Et si vous en voyez affecter des airs moqueurs et sortir avec mépris, dites-vous que cette présence trop sensible de leur Juge les importune. Ils confessent, mais à la manière des démons, la gloire de Celui qu'ils semblent nier.

[1] Les règles données par Clément XI touchant le culte du Saint-Sacrement sont dignes du plus grand respect. Il faut s'y conformer dans la mesure du possible. Toutefois, comme elles n'ont été adressées tout d'abord qu'à l'Eglise de Rome, tout en étant *préceptives* pour cette ville, elles ne sont que *directives* pour les autres lieux. (Guillois, *Catéchisme*, t. IV, p. 378, 11e édition).

Au reste, les évêques sont chargés par le Concile de Trente de régler, dans leurs diocèses, ce qui regarde le culte du Saint-Sacrement. (Trid., sess. XXII, c. VIII, de Reform.). Guillois, *ibid.*, p. 382.

Mais pour les âmes droites, pour ceux qui croient, qui veulent croire, prier, et aimer, ah ! quel secours que l'Exposition du Saint-Sacrement ! Sous les rayons du soleil eucharistique leur foi prend les plus merveilleux accroissements. Elles sont saisies de la présence de leur Dieu ; elles l'adorent abîmées dans leur néant ; elles luttent de respect avec les anges saints qui veillent autour des autels !

II

Notre-Seigneur Exposé attire nos esprits par la foi ; il attire nos cœurs : d'abord en leur inspirant une *confiance* sans limite.

En premier lieu, parce que, malgré nos fautes, malgré les crimes nombreux qui se commettent dans le monde, nous reposons en toute sécurité, sous la protection du paratonnerre tout-puissant de l'Exposition. Car, dit le P. Tesnière, la Présence Réelle est en quelque manière la continuation du sacrifice trois fois saint de la Messe, de sorte que, dans chaque Tabernacle, chacune des hosties qu'il contient est un autel sur lequel le Souverain Prêtre immole silencieusement, mais aussi véritablement que sur la Croix et à chaque instant du jour, le sacrifice de lui-même à la gloire de son Père et pour le salut des hommes ; et l'Exposition est comme une Elévation continuée. De même qu'à la Messe, au moment solennel de l'Elévation, les fidèles se prosternent dans l'anéantissement et la confiance devant l'Agneau immolé pour le salut du monde ; de même, au pied de l'Exposition, ils doivent, dans une humble confiance, prosterner leur âme et leur corps. Ce sont les mêmes fruits de grâce, de pardon et de miséricorde dans l'un et l'autre cas. Car, cette Hostie à peine consacrée que le prêtre élève au-dessus de sa tête, la tenant de ses deux mains tremblantes et la

suivant d'un regard qui adore et supplie, aussi bien que cette autre Hostie exposée dans l'ostensoir, au milieu des rayons d'or étendus comme des doigts très purs pour l'élever et la montrer plus longtemps, ces deux Hosties, disons-nous, élevées l'une et l'autre entre le ciel et la terre, sont un seul et même Jésus-Christ, prêtre et médiateur à la fois, montant vers son Père et se rapprochant de lui pour lui offrir son sacrifice, lui faire entendre, en quelque sorte, de tout près, son instante prière et lui mettre sous les yeux, de telle manière qu'il ne puisse pas ne le point voir, son corps mystiquement immolé, sa divine personne tout entière anéantie sous les Espèces sacramentelles, prix, rançon et acquit de notre salut.

En deuxième lieu, l'Exposition nous excite à la confiance, parce qu'elle rend la prière extrêmement facile. Elle nous manifeste à l'excès la bonté de Dieu, qui, par amour pour nous, veut bien s'anéantir sous les Espèces sacramentelles ; elle rapproche de nous notre Dieu si bon et si condescendant ; elle nous place sous ses regards bienveillants qui lisent jusqu'au fond des cœurs ; alors la prière jaillit comme spontanément de notre âme. O vous qui êtes oppressé par le chagrin ; vous qui souhaitez vivement obtenir une grâce qui vous est chère ; vous qui êtes ignorant et ne savez pas comment vous exprimer en parlant à Dieu ; venez vous prosterner devant Jésus exposé sur les saints autels ! Là, il suffit de le regarder, et l'on prie et l'on parle ! Que de choses sait dire le regard ! Le regard supplie, il croit, il espère, il aime, il implore, il demande pardon, il s'humilie. Que de sentiments qui ne peuvent être exprimés que par lui et que les lèvres sont impuissantes à formuler ! Les pauvres paralytiques, les lépreux de l'Evangile, levaient sur Jésus des yeux suppliants ; à peine quelquefois ajoutaient-ils quelques mots ; mais si leur bouche gardait le silence,

leurs yeux parlaient avec éloquence : avez-vous ouï dire que le Sauveur ait résisté à la force puissante du regard suppliant de l'affligé ? Or, Jésus, du haut du trône de l'Exposition, même comme homme, nous connaît, nous distingue et nous aime. Il sait, avec la dernière perfection, les hommages que nous lui rendons, les prières que nous lui adressons, et jusqu'aux moindres désirs de notre cœur, et cela, comme s'expriment les théologiens, par *sa science béatifique* en vertu de la vision intuitive, par *sa science infuse*, et même, s'il faut en croire une opinion respectable, par une *science expérimentale*, en ce sens que dans le Saint-Sacrement il nous voit de ses yeux, il nous entend de ses oreilles ! C'est un sentiment qui s'appuie sur de solides preuves[1].

[1] Le P. Dalgairns, dans son beau livre de la *Sainte Communion*, embrasse, expose, prouve et défend ce sentiment. « Certainement, dit-il, le seul fait de la présence de Notre-Seigneur semble impliquer une connaissance de nous, autre que celle qu'il possède dans le ciel. Certainement la localisation de sa présence dans le Saint-Sacrement implique un désir d'être avec nous, et comment est-il plus près de nous, si la connaissance qu'il a de nous alors, n'est pas différente de celle qu'il a sur son trône céleste. Par sa science infuse, il nous connaissait avant que nous fussions nés, et quelque parfaite, intime et distincte que soit cette science, nos cœurs déraisonnables exigent qu'il ait de nous une connaissance expérimentale, même quand notre intelligence nous dit que l'autre est parfaitement suffisante... Je suis convaincu que si nous pouvions recueillir les votes des fidèles, le plus grand nombre nous dirait que pendant l'exposition du Saint-Sacrement, d'une manière qu'ils ne peuvent expliquer, Jésus-Christ, de son trône, nous voit avec des yeux corporels... Si le Saint-Sacrement est le moyen par lequel il veut suppléer à son absence forcée dans le ciel, il fera tout pour rendre sa présence sur l'autel aussi sembable que possible à sa présence ici-bas aux jours de sa vie terrestre. Il est si touchant de penser, quand Jésus est exposé dans le Saint-Sacrement, et que nous sommes agenouillés à ses pieds, que ses yeux si doux nous regardent et qu'il entend nos soupirs ? Cela ajoute à la joie de la sainte Communion de penser qu'il entend nos protestations d'indignité dans le *Domine non sum dignus*. A ce moment, il semble que c'est augmenter l'excès de son amour de le croire physiquement sensible à notre présence. Certainement Jésus ne voudrait négliger aucun moyen possible de se rapprocher de nous, et n'est-il pas plus près de nous si le mince voile des espèces est un obstacle seulement à notre vue et non à la sienne, et si au

III

Notre-Seigneur, sur le trône de l'Exposition, s'y tenant par amour pour nous, ne peut manquer d'attirer nos cœurs à l'*amour*.

L'Exposition satisfait le besoin d'aimer qui tourmente les vrais fidèles et, en le satisfaisant, embrase leur cœur d'ardeurs nouvelles. Les saints ont éprouvé ces désirs, ces besoins ardents de voir la face de Jésus, même encore voilée sous les nuages des saintes

tieu de rester séparé de nous, dans un état d'ignorance physique auquel il n'échapperait que par l'action de la science infuse, il peut être humainement en rapport avec nous, comme nous le sommes les uns avec les autres ? »

Puis, le même P. Dalgairns, avant de répondre aux objections, cite à l'appui de son sentiment le témoignage de graves auteurs, comme saint Bonaventure, Suarez, Lessius, Viva, Cienfuegos. Rapportons le premier et dernier de ces témoignages. « Le corps de Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement, dit saint Bonaventure (in 4 dist. 10, art. I, 2), voit et entend, quoiqu'il ne parle point, pour ne pas révéler sa présence. » Le cardinal Cienfuegos a consacré une grande partie de sa *Vita abscondita* à établir l'opinion que Notre-Seigneur peut user de ses sens dans l'adorable hostie et il exprime ainsi son sentiment : « J'affirme ce fait, que Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie fait usage de ses sens, bien que je ne détermine pas comment. J'affirme seulement que le fait, si miraculeux qu'il puisse être, est mille fois plus convenable et même nécessaire, tant pour l'honneur de Notre-Seigneur là présent, que pour notre avantage, et à cause des fins pour lesquelles ce *compendium* de miracles a été institué par celui qui est à la fois la Toute-puissance et l'Amour. Oui, Jésus, dans l'Eucharistie, voit et entend, parce que de savoir qu'il le fait, il résulte un grand accroissement dans l'amour des fidèles, dans leur confiance et leur vénération pour lui. Leur commerce avec lui devient presque divin. Ils prendront plus de soin de purifier leur conscience ; ils seront encore plus préoccupés de le recevoir dignement et feront pour cela de plus grands efforts ; car, lorsque je songe moi-même que de l'hostie, le Seigneur Jésus me voit de ses yeux corporels, qu'il entend de ses oreilles extérieures les prières qui lui sont adressées et les vœux de son Eglise, comme ma foi grandit à cette pensée ! Comme mon amour s'enflamme, comme mes affections sont excitées, tandis qu'une révérence profonde me remplit de stupeur et que la douceur des consolations spirituelles coule dans mon âme ! »

Espèces, mais exposée à leurs regards en dehors du Tabernacle. On le dit de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne ; de nos jours, Marie Eustelle, l'ange de l'Eucharistie, frappait à coups impatients à la porte de la prison d'amour, comme pour en faire sortir le divin captif ; et le grand saint Thomas venait coller ses lèvres brûlantes contre le Tabernacle.

D'autre part, l'Exposition nous provoque à l'amour de réparation. Celui que nous adorons sur l'autel, Notre-Seigneur et notre Dieu, est celui qui est oublié par la masse des hommes, offensé, méprisé, insulté dans toutes les villes et les bourgades et dans toutes les maisons ; celui qui répand, avec une profusion qui ne se lasse jamais, ses bienfaits sur le monde et qui n'est guère payé que par l'ingratitude ; celui qui s'étant fait homme, étant né, ayant souffert, s'étant emprisonné dans le Tabernacle pour sa créature, ne reçoit guère de celle-ci que la froideur et l'indifférence, quand ce n'est pas l'outrage ! Comment avoir la foi, comment penser à ces choses devant l'ostensoir de l'Exposition, et ne pas payer Jésus de retour, ne pas l'aimer pour ceux qui ne l'aiment pas, ne pas gémir avec lui, ne pas l'exalter par des louanges infatigables ; comment, en un mot, ne pas réparer ?

Enfin, l'Exposition nous attire à l'amour d'imitation. Le voyez-vous, le Seigneur Jésus, élevé entre le ciel et la terre ? C'est votre Dieu, et il s'est fait obéissant au point de se rendre ponctuellement présent, à la parole du prêtre, sous les Espèces sacramentelles, au point de se laisser placer là où le prêtre l'a voulu, et d'y rester tant qu'il le voudra..., et vous désobéiriez ? C'est votre Dieu, et il s'est anéanti jusqu'à paraître moins qu'un homme, moins qu'un être vivant..., et vous voudriez vous grandir orgueilleusement, vous soupireriez après l'estime et les vanités du monde ? C'est votre Dieu, et il souffre

patiemment les oublis, les froideurs et les trahisons... ; et vous, pour le moindre manquement, vous éclateriez en paroles de dépit et de colère, vous auriez des pensées et des désirs de vengeance ? C'est votre Dieu, et par amour il se fait tout à vous..., et vous vous plairiez dans les froids calculs de l'égoïsme ? — Regardez et agissez selon l'exemple que vous avez sous les yeux !...

Soutenons et propageons par la parole, par l'exemple, un exercice si saint et si salutaire ! Amenons devant Jésus-Christ exposé, amenons à la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement les pauvres, les ouvriers, les travailleurs des campagnes et des villes. Ils viendront, leur cœur n'est pas si mauvais ; et s'ils ne font rien par eux-mêmes pour se rapprocher, qui vous dit que Jésus ne les attend pas là pour agir, lui, par la grâce souveraine de sa présence ? Ah ! ne doutons pas tant du cœur du peuple ! La mère de famille et l'ouvrier, l'homme d'atelier et d'usine, tous ont été baptisés : tous ont été destinés par l'Eglise et par la tendance de leur baptême à l'Eucharistie ; tous ont goûté une fois au moins LE DON DE DIEU, ils sont aptes à l'Eucharistie ; s'ils ne peuvent la recevoir aussitôt, du moins peuvent-ils ressentir les divines influences de sa présence : amenez-les devant le Très Saint Sacrement !

J'ai non la pensée vague, mais la certitude absolue, que si une âme voyait et contemplait quelqu'une des splendeurs intimes du Sacrement de l'autel, elle prendrait feu, car elle verrait l'amour divin.

SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNO.



CHAPITRE XIV

DES BÉNÉDICTIONS DU TRÈS SAINT-SACREMENT

Etenim benedictionem dabit legislator; ibunt de virtute in virtutem; videbitur Deus deorum in Sion.

Le législateur suprême bénira son peuple; et ses sujets iront de vertu en vertu, et l'on verra le Dieu, Souverain Seigneur de toutes choses, dans Sion la cité de la paix.

(Ps. LXXXIII, 7).

83

Nous avons déjà parlé de deux bénédictions admirables qui se font le dimanche, et qui sont pour nous la source des grâces les plus abondantes et les plus précieuses. Nous avons consacré un entretien à la *bénédiction de l'eau*, si noble dans ses éléments, si majestueuse dans les prières qui la constituent, si parfaitement appropriée pour nous disposer à bien assister à l'adorable sacrifice de la messe et à en recueillir les fruits. Dans un autre entretien nous avons parlé de la *bénédiction du pain*, si expressive dans son symbolisme et si capable de concourir à établir parmi les membres de la famille chrétienne l'esprit de paix et de fraternelle affection. Parlons d'une troisième bénédiction, la plus belle, la plus importante, la plus délicieuse de toutes celles qui se pratiquent durant le jour du Seigneur : je veux parler de la *bénédiction du Très Saint Sacrement*, qui clô-

ture, le soir, les offices dominicaux. Combien nous serions heureux si nous pouvions en comprendre l'excellence et l'estimer comme le désire le Sacré-Cœur de Jésus ! Ce serait certainement pour nous un principe des joies les plus pures et les plus intimes, un élément certain de sanctification et un moyen puissant de conserver et d'augmenter l'esprit religieux dans nos âmes. A cette fin, dans ce discours, je me propose d'expliquer d'une part l'HISTORIQUE édifiant de cette cérémonie sacrée, et d'autre part son admirable EFFICACITÉ.

I

I. L'usage de donner la bénédiction avec le Saint-Sacrement n'est pas d'une date très ancienne. Sans doute, de tout temps on a adoré la sainte Eucharistie ; et il n'a pu en être autrement, puisque le Roi du ciel et de la terre, le Sauveur des hommes s'y trouve réellement et substantiellement présent. Ce culte d'adoration a commencé à la Cène et durera jusqu'à la fin du monde pour se perpétuer dans l'éternité. Mais s'il est toujours le même dans son essence, ce culte s'est manifesté sous diverses formes. selon la diversité des temps. Avant le quinzième siècle, on se contentait d'exposer la sainte Eucharistie sur l'autel, et même, en certains endroits, on la portait en procession, mais sans bénédiction. Après l'institution de la Fête-Dieu par Urbain IV et Clément V, afin de rendre à Jésus-Christ dans l'Eucharistie un culte plus spécial, et surtout pour professer plus solennellement le dogme de la Présence réelle, l'exposition et la procession du Saint-Sacrement se firent avec plus de pompe. Ce n'est guère qu'au quinzième siècle que, conformément au Concile de Cologne, en 1452, il est question d'*ostensoir* ou de *monstrance*, où serait enfermée l'Hostie, rendue

ainsi visible aux yeux des fidèles. Jusque-là, il paraît que l'Hostie sainte restait sur l'autel ou sur le tabernacle, déposée soit dans un vase fermé, comme nos ciboires, soit dans un linge bénit, comme les corporaux dont nous nous servons pour la messe. Enfin dans les temps postérieurs et plus rapprochés de nous, on y joignit la bénédiction, à peu près comme cela se pratique de nos jours. Cette cérémonie sainte, en provoquant une explosion de foi et d'amour, était une réponse éclatante aux négations de l'hérésie, et un remède efficace contre le relâchement débilitant que l'indifférentisme, fils du protestantisme, avait inoculé aux âmes chrétiennes.

II. On donne à cette cérémonie sacrée plusieurs noms, qui en expriment bien la nature. Outre celui de *bénédiction*, que nous expliquerons dans la deuxième partie de cet entretien, on l'appelle aussi, surtout en Italie, *adoration*. Mais l'appellation la plus populaire peut-être est celle de *salut*. Le peuple, en France, a agi ici par rapport à ce nom de *salut* comme autrefois par rapport au nom de *messe* donné par lui au mystère des autels. En entendant résonner à ses oreilles ce mot : *Ite, missa est*, il a dit : *messe*, pour désigner le saint sacrifice. De même, pendant l'office du soir en l'honneur du Saint-Sacrement, en entendant répéter, soit le premier verset d'une strophe d'une des hymnes eucharistiques : *O salutaris Hostia*, soit cet autre vers de la même hymne : *Salus, honor, virtus quoque*, il a dit : *salut*, à cause de l'analogie des sons. Du reste, ce nom de *salut* est très bien trouvé et très caractéristique. N'est-ce pas un salut, et j'ajoute un salut sublime et touchant, que cette explosion de voix, que cette acclamation partie de toutes les poitrines, cri de foi et d'amour, chant solennel, unanime et spontané, en l'honneur de Jésus-Christ présent sur nos autels, quand tout le monde, en le voyant, le salue et le proclame son Dieu ? Lorsque les peuples sont en

présence des chefs de la nation qui les visitent, quand les soldats d'une vaillante armée aperçoivent le drapeau à l'ombre duquel ils ont lutté contre l'ennemi, ils saluent avec ardeur leur chef, leur général, leur drapeau ! De même, quand l'Hostie sacrée où réside réellement Jésus-Christ apparaît sur l'autel, on comprend qu'en présence de notre divin Chef nous le saluions par un salut d'enthousiasme et d'amour ! Ce mot de *salut* dit bien ce qu'est la bénédiction du Saint-Sacrement.

III. On distingue plusieurs espèces de bénédictions du Saint-Sacrement. Il y a la bénédiction *moins solennelle*, la bénédiction *solennelle* et la bénédiction *très solennelle*. Dans la bénédiction moins solennelle le Saint-Sacrement est renfermé dans le ciboire et placé sur l'autel, sans qu'on puisse le voir. Dans la bénédiction solennelle l'hostie est placée dans l'ostensoir, et on peut voir les Espèces sacramentelles à travers le verre ou le cristal qui les renferme. Dans la bénédiction très solennelle, par exemple pendant les Quarante-Heures, à la Fête-Dieu et à l'Adoration perpétuelle, l'ostensoir est exposé sur un trône élevé au-dessus de l'autel et couronné d'un baldaquin. Le plus ou moins de solennité dépend aussi de la décoration de l'autel, de la richesse des ornements, du nombre des cierges, de la pompe et de la majesté du chant. Il y a des églises où l'on déploie la plus grande magnificence : c'est avec raison, car où peut-elle être mieux placée que pour rendre honneur et gloire au plus auguste des sacrements ? *Quantum potes tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis !* On encense l'Hostie au moins deux fois, quand on la sort du tabernacle pour l'exposer sur l'autel ou sur son trône, et à ces mots *Genitori, Genitoque*. Après divers chants latins consacrés par l'usage ou autorisés par l'évêque, adressés au Saint-Sacrement ou même à la Sainte Vierge et aux saints que nous prions de vouloir bien s'unir à nous pour

honorer Jésus-Hostie, on chante *Tantum ergo*, le verset *Panem de cœlo* et la splendide oraison *Deus qui nobis*. Puis le prêtre revêtu de l'huméral monte à l'autel. Il prend en ses mains l'ostensoir ou le ciboire, et, se tournant vers le peuple prosterné, il le bénit avec le Saint-Sacrement en faisant le signe de la croix et en silence, conformément à la parole du prophète Zacharie : « Que tout homme soit en silence devant le Seigneur, parce qu'il s'est avancé vers nous de son sanctuaire. » (Zach., II, 13). Rares autrefois, les bénédictions sont devenues de nos jours très fréquentes. Il y a des églises où l'on en donne tous les dimanches, tous les jours de fêtes et même à certains jours de la semaine, en une foule de circonstances. Les évêques le savent et l'approuvent. C'est si beau de bénir Dieu, c'est si bon d'être béni par Dieu !

IV. Aussi bien, les bénédictions du Saint-Sacrement sont-elles une des formes les plus goûtées du culte catholique après la messe ; c'est ce que tout le monde chrétien aime par dessus tout. Comment le peuple n'aimerait-il pas les bénédictions ? Il y trouve la plus pure, la plus douce, la moins coûteuse des jouissances. Il les aime parce qu'elles sont des prières si belles et si saintes, des cérémonies si magnifiques et si touchantes, qu'il est impossible qu'on n'y soit pas sensible et qu'on ne s'y sente pas meilleur et plus heureux. Beau, sublime et divin spectacle que celui-là ! Je lui rends grâces mille fois : grâces à cause de ces belles supplications qui m'émeuvent et font que je prie mieux moi-même ; grâces à cause de cette belle musique, de ces chants admirables qui me ravissent et me rendent plus pieux ; grâces à cause de ces pompeuses cérémonies qui, au milieu de tous ces prêtres, de tous ces lévites si resplendissants dans leurs ornements sacrés, au milieu de tous ces enfants purs comme des anges, au milieu de ces fleurs, de ces nuages d'encens, me font tomber

à genoux, m'anéantissent d'admiration, d'enthousiasme et d'amour, m'enlèvent à la terre et à moi-même pour me jeter dans les splendeurs des cieux! Oui, pendant que s'accomplit ce rit sacré, le chrétien de bonne volonté est enrichi et tout comblé et tout réjoui de belles et sublimes pensées, de nobles inspirations, de sentiments purs et élevés, de pieuses et profondes émotions, de bons et d'ardents désirs de la perfection, de généreux élans, de saintes et vertueuses résolutions. Il n'est pas jusqu'aux impies, ceux du moins qui ne sont pas endurcis dans le crime, qui ne soient touchés, qui n'entendent la voix du remords, et ne soient sollicités doucement mais puissamment à la conversion [1]. Mais considérons d'une manière plus précise l'admirable efficacité des bénédictions du Très Saint Sacrement.

II

Le mot *bénédiction* a deux sens : il signifie d'une part LOUANGE, et d'autre part SANCTIFICATION. Or les bénédictions du Très Saint Sacrement réalisent admirablement ces deux significations : elles sont très puissantes pour glorifier Dieu ; elles sont très puissantes pour sanctifier l'humanité, en l'enrichissant des dons célestes.

Et d'abord elles offrent à Notre-Seigneur Jésus-Christ des hommages excellents, des louanges très parfaites, un culte magnifique. Pour ouvrir nos âmes aux plus nobles sentiments de religion, rappelons-nous quel est Celui qui, au *Salut*, est présent derrière le cristal rayonnant de l'ostensoir, ou sous le pavillon qui, par honneur, couvre le saint ciboire. C'est véritablement, réellement, substantiellement, Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai

[1] Moreau, *La Liturgie du dimanche.*

Homme, avec toutes ses perfections divines et humaines. Il est là devant nous, à quelques pas de nous, le Dieu tout-puissant qui d'un acte de sa volonté a fait l'univers *omnia per ipsum facta sunt* (Joan., I, 3), le Dieu qui a opéré les merveilles si sublimes de la création et les merveilles plus sublimes de la sanctification, le Dieu devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, *omnes gentes quasi non sint sic sunt coram eo* (Is., XL, 17), le Dieu immense que ne peuvent contenir ni la vaste étendue de la terre, ni les profonds abîmes de la mer, ni les augustes tabernacles du ciel, le Dieu infiniment saint et infiniment grand, qui habite dans des sphères inaccessibles, devant qui les anges tremblent de respect et sont prosternés dans la plus profonde adoration. — Il est là devant nous, à quelques pas de nous, le Dieu ineffablement miséricordieux qui a multiplié les bienfaits les plus incroyables en notre faveur et les continue, qui s'est humilié jusqu'à prendre notre nature et se faire homme, afin d'être notre Docteur, notre Législateur, notre Rédempteur, notre Victime à l'autel, notre Nourriture dans la Communion, le Compagnon de notre pèlerinage dans l'Eucharistie, pour devenir notre Récompense inénarrable dans le ciel. *Et Verbum caro factum est... Christus passus est pro nobis... Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi!* — Il est là Celui qui a dit et nous réitère ces consolantes paroles : « Venez tous à moi, vous qui souffrez et êtes accablés, et je vous soulagerai et je vous guérirai... Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ! » — Il est là avec son Cœur très parfait et très aimant, nous disant depuis l'autel : « Mon joug est suave et mon fardeau est léger. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ! » — Il est là ce Jésus, ce Dieu Sauveur, et cependant comme il est oublié ! Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, et il

est délaissé par les enfants des hommes! Il s'immole pour le salut du monde, et il est moqué et abandonné comme sur le Calvaire! Il se fait l'aliment de nos âmes, et il est dédaigné par un grand nombre de chrétiens qui préfèrent les oignons d'Egypte à la manne du désert!

Or dans la bénédiction du Saint-Sacrement nous rendons à Notre-Seigneur, à notre Seigneur et Maître, à notre inlassable Bienfaiteur, au Dieu si grand, si bon et méconnu, les plus beaux hommages d'adoration, de foi, de confiance, d'amour et de réparation. En nous prosternant devant l'Hostie sainte, ne confessons-nous pas les grandeurs de Dieu et notre absolue dépendance à son égard? Et par cet encens qui fume au pied des autels, ne proclamons-nous pas bien haut que nous reconnaissons que Celui en présence de qui nous sommes est le Dieu à qui est dû tout honneur et toute gloire, que nous sommes prêts à nous dévouer à sa gloire, et, s'il le faut, à donner notre vie par amour de Celui de qui nous la tenons? Et par ces lumières qui brillent sur l'autel, n'affirmons-nous pas notre foi en Jésus-Christ et notre amour pour lui? Et par ces fleurs qui répandent leur suave parfum au pied de l'Eternel, ne déclarons-nous pas que, par la grâce céleste, nous voulons pratiquer toute vertu, et la justice, et la fidélité, et la pureté, et la charité, *quæcumque vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ?* (Phil., IV, 8). Et par ces cantiques délicieux, et par ces chants enthousiastes, et par ces psaumes d'une édification si pénétrante, ne redisons-nous pas, et avec plus d'ardeur encore en nous rappelant l'ingratitude d'un grand nombre, le refrain de l'hymne des anges: *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe!*

En réalité, nous reproduisons en assistant au *Salut* du Saint-Sacrement les scènes les plus tou-

chantes de l'Evangile. Comme les anges de Bethléem, nous chantons : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Comme les foules le jour des Rameaux, nous crions : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit notre Roi ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Comme le prince des Apôtres à Césarée de Philippe, nous faisons notre profession de foi au Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Comme saint Thomas au Cénacle, prosternés dans l'adoration la plus émue, nous faisons cette solennelle affirmation au Christ ressuscité : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! » Comme saint Jean après la Résurrection, à l'apparition près du lac de Génésareth, et comme saint Pierre, nous disons en face de la divine Hostie : « C'est le Seigneur !... Seigneur, vous savez que je vous aime ! » Et comme le même saint Pierre, au souvenir de l'indifférence d'un grand nombre, des railleries et des blasphèmes des impies forcenés, nous protestons à Jésus de notre inviolable fidélité par cette belle parole : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Que dis-je ? A la bénédiction se reproduit la scène sublime dont fut témoin l'Apôtre de la dilection dans ses visions de Pathmos, et qu'il raconte dans l'Apocalypse. Comme au ciel, nous possédons le Roi Jésus siégeant sur un trône de gloire tout brillant de lumière. Les chrétiens, comme les vingt-quatre vieillards et la foule innombrable des élus, viennent se prosterner à ses pieds, et, perçant par la foi les voiles eucharistiques, ils reconnaissent présent devant eux leur Seigneur et leur Dieu. Et par leurs ferventes adorations, ils redisent à leur manière le cantique de la céleste Jérusalem : « Il est digne, Celui qui a été immolé, de recevoir la puissance et la divinité, la sagesse et la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction !

Comme cela est beau, touchant, splendide! Comme tout cela nous fait sentir l'efficacité de la bénédiction du Saint-Sacrement pour louer et glorifier Jésus-Hostie! Son efficacité n'est pas moindre pour nous sanctifier et attirer en nous les grâces de Dieu les plus diverses et les plus précieuses. Méditons cette autre gloire de ce rite sacré.

III

A la Bénédiction, *Notre-Seigneur nous bénit*. Quelle parole délicieuse! On estime la bénédiction d'un vieillard: c'est un gage de bonheur. On estime la bénédiction d'un simple prêtre: tous les jours on la lui demande. On estime la bénédiction de l'évêque: on s'incline religieusement sur son passage, et on la réclame avec empressement pour les jeunes enfants. On estime la bénédiction du Souverain Pontife: on la regarde comme une faveur enviable. Mais quelle différence avec la bénédiction de Jésus-Christ! Là, en effet, la bénédiction est simplement un souhait, un vœu, une prière qui s'élève vers Dieu pour implorer les grâces du ciel: ici, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous bénit, Jésus-Christ dans les mains duquel sont tous les biens surnaturels, qui n'a pas besoin de prier, ou qui, s'il prie, est toujours exaucé!

Oh! qu'ils étaient heureux ces enfants que Jésus caressait et bénissait à Jérusalem, *et benedicebat eos!* (Marc, x, 16). N'envions pas leur bonheur: allons au *Salut*, et nous y recevrons les grâces d'humilité, de simplicité, de bonté que Notre-Seigneur répandait sur les enfants de Jérusalem! Qu'ils étaient heureux les Apôtres sur le mont des Oliviers, quand le Sauveur ressuscité, en quittant la terre pour aller à son Père, afin de recevoir la récompense qu'il avait méritée, les bénissait, *et benedixit eis!* (Luc,

xxiv, 50). Nous pouvons être aussi privilégiés que les Apôtres, et obtenir des grâces de lumière, de consolation, de force, d'esprit intérieur et de prière, en assistant pieusement à la bénédiction du Saint-Sacrement ! Qu'ils seront heureux les élus du Seigneur, quand, au dernier jour, après avoir fait la suprême séparation des mauvais avec les bons, il dira à ces derniers : « Venez, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, *Venite benedicti !* » (Math., xxv, 34). Nous pouvons avoir une félicité analogue et préparatoire ; nous pouvons être dès aujourd'hui les bénis du Père éternel, en nous courbant sous la bénédiction de Jésus-Hostie, au *Salut* du Saint-Sacrement.

Oui, croyons-le fermement, et disons-le bien haut : Notre-Seigneur répand sur nous avec une incroyable largesse, à la Bénédiction, les dons célestes, tant pour le corps que pour l'âme, tant pour le temps que pour l'éternité. *Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.*

D'abord parce que c'est un *sacramental*, et le plus excellent des sacramentaux, qui nous y est appliqué. Le prêtre fait sur les fidèles le signe de la croix avec l'Hostie consacrée, et ce rite, en vertu des prières de l'Eglise, a la puissance d'exciter dans nos cœurs des actes de religion, de foi, d'espérance, de regret et d'amour, qui effacent les fautes vénielles et remettent les peines dues à nos péchés. Si le signe de la croix, que le prêtre trace de sa main quand il exerce les fonctions sacrées, produit cet effet, à plus forte raison aura-t-il cette vertu quand il sera tracé avec le corps de Jésus-Christ !

D'autre part, les princes, quand on leur rend de pompeux hommages, sont inclinés irrésistiblement à répandre leurs faveurs sur ceux qui viennent les honorer. Or, à la bénédiction du Saint-Sacrement, le

peuple chrétien rassemblé au pied de l'autel rend à Notre-Seigneur Jésus-Christ *tous les hommages :* l'hommage de la création matérielle par l'encens qui fume et les lumières qui brillent, par les ornements sacrés qui décorent les ministres de l'autel, par les fleurs qui embaument le sanctuaire, par les délicieux accords de la musique ; l'hommage du corps par l'attitude la plus humble et la plus respectueuse ; l'hommage des lèvres par les chants les plus expressifs ; l'hommage de l'esprit et du cœur ! Aussi Dieu, dont le cœur est si bon, si miséricordieux et si disposé à faire du bien, répand ses bienfaits sur ceux qui sont présents et sur les absents qui lui sont recommandés, sur les justes et même sur les pécheurs ![1] Qu'il me soit permis de rapporter ici un trait eucharistique qui met bien en lumière les bontés de Jésus-Hostie.

Un célèbre musicien, nommé Hermann, juif de religion, jeune, enivré des plaisirs du monde, idolâtré par la foule de ses admirateurs, eut le bonheur d'être converti miraculeusement par les célestes influences de la bénédiction du Saint-Sacrement. Il avait alors 26 ans. Un vendredi du mois de mai 1847, le prince de la Moskowa le pria de vouloir bien le remplacer dans la direction d'un chœur d'amateurs dans l'église Saint-Valère (depuis Sainte-Clotilde) à Paris. Au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement, il éprouva une singulière émotion, comme des remords de prendre part à cette bénédiction, à laquelle comme juif, croyait-il, il n'avait aucun droit. Cette émotion néanmoins était douce et forte, et il en ressentit un soulagement inconnu. Il retourna au *Salut* les vendredis suivants, et toujours au moment où le prêtre tenait l'ostensoir, il éprouvait la même impression, il frissonnait malgré lui, et il eût versé d'abondantes larmes si le respect

[1] Noël, *Catéchisme liturgique*.

humain ne l'avait retenu. Trois mois après, se trouvant à Ems pour un concert, étant allé à la messe, il sentit pendant le saint sacrifice la grâce de Dieu fondre sur lui de toute sa force. Au moment de l'élévation, heureux vaincu de l'Eucharistie, au comble de l'émotion, il ne peut retenir un déluge de larmes. Il était converti. Quelque temps après il était baptisé, il devint prêtre, religieux Carme déchaussé, un très saint religieux, expiant ses fautes passées, apôtre de l'Eucharistie ! Il mourut en 1871 au service des soldats français captifs en Allemagne.

Voici une nouvelle raison de l'efficacité de la bénédiction du Saint-Sacrement pour notre sanctification. La prière, nous le savons, obtient tout de Dieu ; Dieu dans sa bonté lui a donné une sorte de toute-puissance sur son cœur. Or cela se réalise particulièrement pour la *prière faite au pied de l'autel* pendant le *Salut*. Pendant la bénédiction, nous le savons, nous sommes en présence de Notre-Seigneur, le Dieu très bon et très puissant. Ah ! il ne nous dit pas : « Tremblez à l'approche de ce sanctuaire, » mais : « Venez tous à moi ! Que désirez-vous que je fasse pour vous ? » Et cette pensée remplit nos âmes de ferveur et de la plus entière confiance. Et puis, comme la prière nous est facile à ce moment béni ! Sur le trône de l'exposition, sur l'autel derrière le pur cristal de l'ostensoir, Jésus en personne, même comme homme, nous voit, nous distingue, nous connaît et nous aime ! Il sait avec la dernière perfection les hommages que nous lui rendons, les prières que nous lui adressons, les moindres désirs de notre cœur, les demandes que nos lèvres formulent, les supplications plus instantes qu'exprime, sans parole, notre regard ! Il sait tout cela, nous l'avons dit, par sa science béatifique en vertu de la vision intuitive, par sa *science infuse*, et même par une *science expérimentale*, au jugement de saint Bonaventure, en ce sens que dans le Saint-Sacrement

il nous voit de ses yeux, il nous entend de ses oreilles ! Quel motif de confiance !

Venons donc au Salut du Saint-Sacrement, et nous prierons bien, avec foi, confiance et dévotion, et nous serons exaucés !

Ames pécheresses, qui désirez briser les liens qui vous attachent à l'iniquité, allez à Jésus-Hostie, comme la Samaritaine, comme Marie-Madeleine ; et la bénédiction de Jésus sera le principe de votre salut !

Ames tièdes et indifférentes, allez à Jésus-Hostie ; et la bénédiction de Jésus, vrai Soleil de vérité, de justice et de charité, vous réchauffera et vous rendra la vigueur spirituelle, le zèle pour tout ce qui est bien, noble et généreux !

Ames affligées, vous que la tribulation accable, et qui êtes noyées en quelque sorte dans des flots d'amertume, allez à Jésus-Hostie ; et la bénédiction de Jésus versera dans votre cœur un baume consolateur !

Oui, tous, à l'imitation d'un grand saint moderne, saint Benoît-Joseph Labre, ayons une très haute estime, une très grande dévotion pour les bénédictions du Saint-Sacrement ! Allons-y glorifier Dieu et prier pour nous, pour nos parents, les pécheurs, les trépassés, la France, l'Eglise, le Souverain Pontife. Là, au pied des autels, nous trouverons la paix, le bonheur, la vertu. *Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem, videbitur Deus deorum in Sion.* Et les *Saluts* de la terre, déjà si beaux, nous conduiront au *Salut* du ciel, qui sera incomparablement plus ravissant et plus splendide, dont les délices seront telles que, d'après saint Paul, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a jamais goûté tout ce que Dieu y déploiera de richesse, de munificence et de merveille !

O mon Jésus, que je contemple maintenant sous les voiles eucharistiques, ah! je vous en supplie, faites que je vous voie un jour à découvert, et que je jouisse à jamais de la vue de votre gloire dans le Paradis: c'est le vœu le plus ardent de mon cœur!

SAINT THOMAS D'AQUIN.



I. H. S. J.

Nil obstat :

PAULUS MIELLE,
Rector Majoris Seminarii,
Censor.

Imprimatur :
Lingonis, die 25[a] Martii 1911.

ALOYSIUS RAVRY,
Vicarius generalis.

TABLE DES MATIÈRES

Du tome IIe

LIVRE TROISIÈME

JÉSUS ALIMENT DE NOS AMES DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

LIVRE QUATRIÈME

JÉSUS LE COMPAGNON DE NOTRE PÈLERINAGE DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

LIVRE CINQUIÈME

JÉSUS NOTRE MODÈLE DANS LA TRÈS SAINTE EUCHARISTIE

LIVRE SIXIÈME

LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

LANGRES. — IMPRIMERIE MAITRIER ET COURTOT

[illegible] 5 [illegible]

[illegible]

Light – vault [illegible]

not less

not in both places

Sketches for bath [illegible]

room —

[illegible] ?

[illegible] [illegible] ([illegible])



